
ERINDALE COLLEGE
3 1761 02835 9909

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesentimentdelan00mornuoft

BURT FRANKLIN RESEARCH & SOURCE WORKS SERIES 59

LE

SENTIMENT DE LA NATURE

EN FRANCE

DE J.-J. ROUSSEAU A BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

LE

SENTIMENT DE LA NATURE

EN FRANCE

DE J.-J. ROUSSEAU A BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

ESSAI

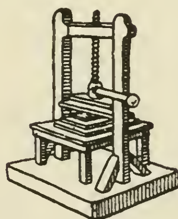
SUR

LES RAPPORTS DE LA LITTÉRATURE ET DES MOEURS

PAR

DANIEL MORNET

BURT FRANKLIN RESEARCH & SOURCE WORKS SERIES 59



BURT FRANKLIN
514 W. 113 ST.
NEW YORK 25, N. Y.

PUBLISHED BY
BURT FRANKLIN
514 W. 113 ST.
NEW YORK 25, N. Y.

FIRST PUBLISHED:

PARIS

1907

PRINTED IN U.S.A.

ONULP

A la mémoire de M. Charles CŒUIL

agrégé de grammaire et des lettres

professeur de première au lycée de Bourges.

A M. Gustave LANSON

professeur a la faculté des lettres de l'université de Paris

AVANT-PROPOS

L'histoire littéraire ne se sépare pas de l'histoire générale. Depuis Sainte-Beuve et depuis Taine, il importe, non de poursuivre de stériles discussions dogmatiques, mais de savoir ce qu'est l'œuvre d'art, comment elle naît et comment elle prend sa place dans les forces qui modifient incessamment l'âme et les sociétés humaines. Féconde dans ses principes, la doctrine de Taine fut pourtant arbitraire dans ses conclusions. Les problèmes qu'elle pose, influences réciproques des lettres et des mœurs, du génie et du milieu, ne pourront être résolus qu'après un grand nombre d'enquêtes restreintes et précises qui substitueront peu à peu aux généralisations hâtives des résultats plus modestes mais plus certains. Notre étude n'est qu'une tentative pour mener à bien l'une de ces enquêtes.

Le sujet choisi nous a paru favorable. L'opinion devient dans la deuxième moitié du XVIII[e] siècle une force puissante et qu'il nous est aisé de connaître. Nombreux

déjà avant 1750, les journaux de toutes sortes se multiplient soudain à cette date et leurs volumes chargent les rayons des bibliothèques. Les *Mémoires* et *Correspondances* nous révèlent plus complaisamment que jamais les vies célèbres ou modestes. Les archives des familles remontent souvent jusqu'au milieu du siècle et elles se sont ouvertes libéralement aux érudits.

Le mouvement d'opinion qui ramène à la nature est d'observation commode pour d'autres raisons encore. Il semble se détacher assez nettement sur la trame complexe et confuse des faits. A tort ou à raison nous croyons en saisir le point de départ essentiel et nous pouvons l'étudier depuis l'heure où s'épanouit le premier germe vivace. Les sentiments qui grandissent avec lui ne sont pas de ces lointains aspects de la pensée humaine dont nous saisissons malaisément le sens ; nous en vivons encore aujourd'hui. Nulle part enfin les réactions réciproques de la littérature et des mœurs ne semblent plus constantes et plus profondes. On ne saurait dire si le goût de la nature a plus nettement modifié la vie quotidienne ou l'art littéraire. Il les a pénétrés intimement, l'une comme l'autre. Il n'y aura donc pas entre ceux qui écrivent et ceux qui vivent des contacts seulement superficiels qui laisseraient les conclusions incertaines ; là, plus qu'ailleurs, l'âme héréditaire et moyenne où s'exprime la vie, et l'âme acquise et subtile que l'art nous donne tendent constamment à se confondre. Nous suivrons aisément leurs mutuelles influences.

La méthode nous a semblé simple dans son principe : il

importait avant tout de multiplier les documents et de les unir en *groupes homogènes*. Siècle de la raison, mais siècle aussi de l'esprit, du plaisir et des frivolités, le XVIIIe siècle a eu la fâcheuse fortune d'être étudié bien souvent pour le seul ragoût de ses anecdotes, de ses bons mots et de ses galanteries. Les documents amusants ont été collectionnés au mépris de la chronologie et de la vérité. Nous les avons laissé s'unir ici à tous ceux qui les entourent. Aucun, ou presque, ne nous a semblé négligeable. Auteurs célèbres ou livres réédités s'imposent par la valeur même de l'œuvre ou par la portée de son influence. Mais ce sont les exemples obscurs, les ouvrages oubliés presque à leur naissance, les humbles vies des âmes médiocres qui sont en même temps la preuve la plus certaine de la profondeur où ces influences atteignent.

Seule, l'affluence convergente des faits garantit quelque peu contre les incertitudes de semblables enquêtes. Les transformations des mœurs ne sont pas simples dans leur marche. L'opinion semble s'avancer comme le flux marin dont les flots progressent et reculent tour à tour. Dans la masse innombrable des volumes qui s'offrent à l'historien du XVIIIe siècle, il est aisé de collectionner des citations pour tout prouver. L'expérience a été faite. Le vrai sens d'un mouvement ne devient clair, bien souvent, que si les faits longuement classés opposent non quelques références au néant, mais un groupement qui s'étend à un groupement qui se restreint.

Les documents mêmes acquièrent en partie leur certi-

tude de leur nombre; ils se soutiennent mutuellement. On sait quelles rigoureuses enquêtes sont nécessaires pour l'exacte connaissance des grandes œuvres littéraires. Les plus clairs des textes changent parfois de sens quand l'examen méthodique les aborde. Mais comment les discussions critiques de première main seraient-elles à l'ordinaire possibles dans une tâche comme la nôtre? Nous avons un Diderot et nous avons de remarquables textes de Mme Roland, mais nous n'avons pas même de Rousseau. Nous en aurons un quelque jour[1]. Nous n'aurons jamais de Sébastien Mercier, de Baculard d'Arnaud ou de Caraccioli. Nous savons que Bernardin de Saint-Pierre est toujours victime d'Aimé Martin. Nous savons que tels mémoires sont apocryphes ; nous doutons pour certains autres. *Mémoires* et *Correspondances* ont d'ailleurs été, sans qu'on puisse toujours préciser, altérés bien souvent par les éditeurs. Comment donc affirmer que chacun des documents est rigoureusement valable? Le plus sûr est de les multiplier.

Si la valeur d'ensemble des documents s'assure ainsi, leur interprétation se justifie plus sûrement. On sait que la tâche de l'histoire littéraire est périlleuse lorsqu'il s'agit de comprendre et de fixer la vie intense et mobile d'une âme d'artiste. Les textes se laissent tourmenter trop aisément à la mesure des thèses poursuivies. Mais il importe pour nous de saisir, au lieu du cours ondoyant d'une vie, les grands courants généraux des mœurs, des

1. La *Société J.-J. Rousseau* s'est formée pour cette lourde tâche.

existences moyennes. Parce qu'ils s'assemblent et se confirment, nos textes se dépouillent de leurs nuances individuelles et incertaines, et gardent la simplicité de l'opinion ambiante qu'ils expriment et qui les soutient.

Evidemment il n'y a rien là qui dispense de la défiance critique. La force d'un ensemble est faite de la solidité des parties. Comparaison des éditions successives, recherche du nombre de ces éditions qui fixe de la façon la plus objective la valeur d'influence, souci de la chronologie, etc..., ce sont là maintenant les nécessités qui s'imposent, même s'il y satisfait insuffisamment, à tout ouvrier de l'histoire littéraire.

Nul doute que l'aisance et l'agrément du récit n'y perdent. De plus aimables pages et moins chargées de faits, s'orneraient seulement de tout ce que le xviii[e] siècle finissant a mis dans son amour de la nature, comme ailleurs, de souples élégances et de tendres raffinements. Il importe seulement que ni l'histoire n'y perde, ni le sentiment de la nature. Les laboratoires se hérissent de cornues, les feuilles et les fleurs se dissèquent sous le microscope. Rien de tout cela n'a gâté les grâces du printemps ou les splendeurs des soleils couchants.

Nos références indiquent rigoureusement quelles sont nos dettes. Mais nous devons citer ici avec reconnaissance les ouvrages qui n'y ont pas leur place et qui nous ont pourtant constamment servi : les *Catalogues* publiés des bibliothèques de province ou de la Suisse, le *Catalogue des manuscrits des bibliothèques de France* et surtout

ces œuvres précieuses : le *Répertoire* de MM. Brière et Caron et celui des *Travaux des Sociétés savantes* de M. R. de Lasteyrie.

Nous remercions vivement de leurs obligeantes communications MM. Th. Dufour, B. Bouvier, A. Rey, J. Grand-Carteret, F. Brunot, A. Guillois et M. E. Roucher, qui nous a libéralement ouvert les papiers de son grand-père ; M. G. Lanson, qui a lu cet ouvrage en manuscrit, nous a bienveillamment indiqué quelques corrections.

N. B. — *Les chiffres gras qui précèdent les références renvoient aux numéros d'ordre de l'*Index bibliographique.

PREMIÈRE PARTIE

LES FAITS

CHAPITRE PREMIER.

Les Maisons des Champs.

« J'ai chanté la nature, dit Saint-Lambert en 1769, chez une nation qui l'ignore ou la regarde avec indifférence [1]. » L'indifférence fut obstinée, s'il faut en croire bien des témoignages du XVIIIe siècle. Avant comme après J.-J. Rousseau, il n'y aurait eu de goût en France que pour les joies de la vie mondaine.

« Combien de gens, dit l'abbé Leblanc en 1745, croient que hors Paris il n'y a pas de salut pour les honnêtes gens [2]. » Partout il est « du bel air de mépriser la campagne et tout ce qui peut y avoir rapport [3] ». Comme au siècle passé, les nobles fuient les toits héréditaires : « Tous de concert, nous dit Rousseau, ne voulant plus être des manants, se dégoûtent de leur village, abandonnent leur vieux château, qui bientôt devient masure, et vont dans la capitale [4]. » Le marquis de Mirabeau [5], l'abbé Leblanc [6], Saint-Lambert [7] en gémissent. « Le titre de gentilhomme de campagne est presque devenu un ridicule. » Les grands de France ne passent six mois dans leurs terres que « pour raccommoder leurs affaires ». En 1762, l'intendant de la Picardie répond au questionnaire qu'il reçoit : « La noblesse donne le fâcheux exemple de la désertion des campagnes [8]. » Haute noblesse à Versailles et à Paris,

1. **561**, p. XXVI. — 2. **466**, t. II, p. 22. — 3. **589**, t. II, p. 235. — 4. **75**, t. IV, p. 10. — 5. **279**, t. I, p. 127. — 6. **466**, t. II, pp. 18-19. — 7. **561**, p. XXIV. — 8. **269**, p. 17.

hobereaux dans la cité la plus voisine pour y vivre fièrement et chichement. En 1765 les gentilshommes du Bourbonnais fuient leurs manoirs et paradent misérablement à Boulogne [1]. En Angoumois, la noblesse « a trop d'ambition pour ne faire la cour le matin qu'à ses champs, et pour que sa famille lui tienne lieu d'assemblée sur le soir [2] ». Assurément il y a bergères et ormeaux, ruisseaux et fougères à toutes les pages du *Mercure*. Assurément la nature ne fut jamais chantée sur tant de pipeaux et tant de lyres, mais c'est là, dit-on, mode littéraire et nature de cabinet : « *Forêts*, imprime Caraccioli dans son *Dictionnaire*. Il semble qu'elles ne soient agréables que dans les romans ; car il est fort rare qu'on aille s'y promener aujourd'hui [3]. » Les Français, dit Rousseau, ont peu de goût pour « la campagne, les détails champêtres, et les amusements rustiques [4] ». Au fond, il n'y a pas de nation moins « pastorale » et moins « rurale » qûe la nôtre. « Tout cela n'est guère encore que dans nos livres, dans nos tableaux et sur nos théâtres. » C'est l'avis des *Lettres pittoresques* [5] et du *Journal français* en 1777 [6], de l'allemand Hirschfeld en 1779 [7].

Pourtant prenons garde que tous ceux qui protestent sont des convertis. Nul moraliste, au XVIIe siècle, n'a songé que ses contemporains auraient pu mêler plus intimement leur vie aux joies tranquilles des campagnes. Ceux qui s'étonnent au siècle suivant de ces goûts dédaigneux de la nature ont évidemment au fond d'eux-mêmes l'amour des bois, des eaux et des champs. Ils affirment ainsi, malgré eux, que les esprits commencent du moins à changer et que l'on retourne vers des horizons trop longtemps méconnus. En fait, toutes ces critiques ne sont qu'exagérations littéraires ou mauvaise humeur de satiriques. Elles attaquent des ennemis déjà vain-

1. A. Babeau, **173**, p. 219. — 2. Munier, **231**, t. I, p. 109. — 3. **577**, t. I, p. 208. — 4. **75**, t. VI, p. 123. — 5. **810**, pp. 34, 35. — 6. **53**, 1777, t. II, p. 76. — 7. **455**, t. I, p. 41.

cus. Dès la première moitié du XVIIe siècle, les « honnêtes gens » se doutent qu'il y a hors de Paris des bois qui sentent bon et des perspectives qui plaisent aux yeux.

Jamais, sans doute, le citadin ne fut pleinement insensible à la séduction des choses, à ce que la nature met sourdement en nous de calme et de bien-être. Balzac se promène inlassablement dans ses terres, et il sait des campagnes délicieuses qui font « rêver les plus grands parleurs [1] ». Mme de Sévigné aime ses bois et ses horizons d'un amour délicat et profond. Mlle de Montpensier mêle aux souvenirs de l'Astrée un goût juste des beautés champêtres [2]. D'autres près d'elle, Mme de Vigean, Mme de Guénégaud, ne déguisent pas la campagne en idylles mythologiques sans comprendre un peu le charme des prairies et des bois [3]. Tout autour de Paris et dans les provinces, d'innombrables châteaux s'élèvent pour les princes, les grands seigneurs, les ministres, les parlementaires ; vastes salons sans doute et terrasses géométriques, mais où l'on vient pourtant pour oublier la cour et la ville et goûter quelque peu les loisirs rustiques [4]. Des poètes, Saint-Amant, Théophile, Pierre de Villiers dans sa « Solitude » de Torigny [5], ont aimé les fontaines, « l'aspect des montagnes, l'étendue d'une grande plaine, de belles forêts [6] ». La Fontaine-Polyphile avait le cœur « rempli de tendresse » pour « les jardins, les fleurs, les ombrages [7] ». Racine-Acante les « aimait extrêmement » comme lui [8]. Chapelle se promène au printemps « depuis le matin jusques au soir avec tant de satisfaction et de contentement d'esprit » qu'il ne saurait croire « s'en pouvoir lasser [9] ». Boileau, Molière et Regnard ne cherchaient pas sans doute, à Auteuil, les plaisirs de Paris.

1. Lettre à M. de la Motte-Aigron, 4 sept. 1622. — 2. **159**, pp. 3 et suiv. — 3. Comte de Laborde, **210**, pp. 71-83. — 4. *Ibid.*, **210**, pp. 81-82. — 5. F. Bertrand, **511**, p. 241. — 6. Théophile de Viau, *Œuvres;* Rouen, 1632, 2e partie, p. 14. — 7. *Psyché*, prologue du livre I. — 8. *Ibid.*, prologue du livre I. — 9. **503**, l. V, p. 46.

Le bon poète Rapin aimait chaque jour à relire les églogues de Virgile sur la rive herbeuse des ruisseaux et sous les arbres à l'ombre légère [1]. Catinat avait déjà son « ermitage » à Saint-Gratien, dans la vallée de Montmorency [2]. Au début du XVIIIe siècle, Mlle de Staal, toute jeune fille, emplissait ses yeux des « entours » du château de Roeux, eaux murmurantes, prairie coupée de ruisseaux, « bordée par des coteaux chargés de bois qui s'entr'ouvraient, comme pour laisser voir la mer dans l'éloignement [3] ».

D'autres encore ont aimé la campagne qui ne l'ont pas dit. Dès 1737, les seigneurs et les personnes aisées « se retirent tous les ans à la campagne pour y profiter des douceurs de la vie champêtre pendant quelque temps [4] ». Même pour les imaginations les plus sèches, la campagne, le calme, le silence, les parfums ont des attraits physiques qui pénètrent le corps s'ils ne vont pas jusqu'à l'esprit. On pouvait se plaire au soleil couchant, à la fraîcheur du soir, sur les bords du grand canal de Versailles comme sur ceux du ruisseau de Trianon. Versailles est une interprétation de la nature ; c'est encore la magie de la lumière, les souffles du grand air, l'ardeur du printemps et la mélancolie de l'automne. Le jardin de Le Nôtre, s'il ne satisfit pas les goûts romantiques du XVIIIe siècle, réagit pourtant contre le jardin du XVIe. Vastes gazons, hautes murailles vertes, larges eaux, lointains horizons s'ajoutèrent aux bois contournés, aux ifs torturés, aux parterres minutieux, aux patientes fantaisies du jardinier [5] ([a]). Sans doute, Rousseau saura peindre autre chose. Ce n'est pas la campagne qui supplante la ville, mais déjà elle s'y associe : « Les maisons situées dans les villes, écrit l'architecte Blondel en 1737, ont de grands avantages....; mais les maisons

1. *Églogues*, **238**, t. I, p. IV. — 2. Leprieur, **469**, p. 2. — 3. **134**, p. 253. — 4. Blondel, **179**, t. I, p. 7. — 5. Comte de Laborde, **210**, pp. 79 et suiv.

a. Un bon exemple du jardin du seizième siècle est celui du château de Chenonceaux, fidèlement conservé.

de campagne ont des attraits qui peuvent disputer la préférence[1]. » Tout le progrès dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle sera de trancher le débat en faveur des maisons des champs.

Le goût de la nature a donc une source dont nous ne nous proposons pas de retrouver les premiers jaillissements. Il nous importe seulement de marquer que, vers 1750, le flot coule abondamment. Avant les *Discours* de Rousseau, avant surtout la *Nouvelle-Héloïse*, il y a tout près du citoyen de Genève des âmes préparées à le comprendre.

Autour de Paris des arbres frémissent, des champs fleurissent, un fleuve mire des coteaux. Passons les faubourgs, montons dans les chaises de poste, les « cabriolets » ou les « guinguettes », dans les « pots de chambre » qui vont à Versailles, la galiote qui vogue à Saint-Cloud, les coches d'eau qui conduisent à Meaux ; suivons à pied les routes et les sentiers, la Seine en batelet, et regardons sur les bords des chemins, à travers les arbres. Aimer la nature, ce n'est pas seulement lire les chants alternés de Tityre et Mélibée, c'est encore aller vers elle. Le sentiment de la nature s'exprime nécessairement par des démarches extérieures. Si l'on sut goûter la vie des champs, bien des choses nous le diront au cours de nos promenades. De 1740 à 1760 nous devrons y rencontrer les grilles des jardins et les toits des maisons de campagne. Dans les clairières des forêts, le long des prairies ou des moissons nous croiserons des promeneurs. D'antiques châteaux dresseront près de nous leurs toits familiaux. Si nous franchissons leurs grilles, peut-être les châtelains et leurs hôtes nous diront-ils qu'ils sont là seulement parce que la saison est belle et les arbres charmants. Ainsi, sans connaître les âmes de ces campagnards, avant de chercher quels rêves ils ont confiés à la nature, sans savoir si nous rencon-

1. 179, t. I, p. 7.

trerons un Jean-Jacques ou un bourgeois qui prend le frais, nous saurons sans conteste qu'ils ont aimé la campagne ; nous saurons qu'il faudra la compter dans leur vie. Notre promenade sera longue et féconde. D'Ivry à Meudon, de Montrouge à Montmartre, jusqu'à Sceaux, Montmorency ou Marly, nous verrons, somptueuses ou modestes, se presser les maisons des champs.

L'exemple vient de haut. Mme de Pompadour abritera ses amours de bergère à Crécy-en-Brie, Montretout, la Celle, Bellevue[1]. Dès 1748 on commence pour elle à Versailles un « Ermitage » : « Six toises de long sur cinq de large ». Le logement est galant et le jardin à la française, mais du moins elle y est seule ou avec le roi et peu de monde; elle y a poulailler et laiterie[2]. Puis c'est l'Ermitage entre Fontainebleau et Bouron où Louis XV cuisine lui-même et soupe en tête-à-tête[3], un autre Ermitage au vivier Coras, dans la forêt de Compiègne[4]. Le duc d'Orléans est à Bagnolet ; on y aime les parties d'âne et les promenades dans les châteaux d'alentour[5]. Les financiers, Pierre et Antoine Crozat, Paris-Duverney, Bourvalais, Michel de Roissy, Savalette, Montmartel et Préninville, puis Roissy, Cuisy, Borda, Mazade, de Gagny ont leurs châteaux et leurs parcs profonds[6]. Sans doute la vie champêtre s'y mêle à tout le luxe mondain. Mais d'autres semblent venir à la nature d'un cœur plus sincère. Mme d'Epinay, avant de connaître Rousseau, se promène solitairement dans la terre de M. de Ternan ; elle y sent naître en elle l'espoir de vivre à la campagne[7]. Au Mans, le prince d'Ardenay se lève bien souvent dès l'aurore pour « goûter les plaisirs de la campagne[8] ». Helvétius, en 1751, se retire dans sa terre de Voré. Il y passe chaque année sept ou huit mois, au milieu des forêts du Per-

1. Duc de Richelieu, **125**, t. III, p. 366. — 2. Fennebresque, **201**, pp. 83-86. — 3. D'Argenson, **85**, t. VI, p. 76. — 4. Duc de Luynes, **114**, t. XI, p. 281. — 5. Dufort, **98**, t. I, p. 114. — 6. Thirion, **248**, pp. 286 et suiv. — 7. **100**, t. I, p. 360. — 8. **84**, p. 20.

che[1]. Buffon « soupire », dès 1738, « pour la tranquillité de la campagne » et ne passe à Paris que trois ou quatre mois par an[2].

La bourgeoisie n'a pas oublié le chemin d'Auteuil. En 1748, « bien des bourgeois y ont des maisons[3] ». A Chaillot « s'élèvent des maisons sans nombre, plus jolies les unes que les autres[4] ». Auteuil « attire dans le printemps, l'automne et l'été beaucoup de compagnies[5] ». En 1742, Piganiol signale de jolies maisons de campagne à Châtillon, Rueil, Bagneux, Issy, Auteuil, à Boulogne où elles sont très nombreuses[6]. Un provincial écrira à Rousseau qu'avant 1750 il vivait « dans un hameau paisible et presque ignoré » avec sa sœur et son frère, et qu'il aimait, comme le persécuté de Motiers, à errer dans les montagnes et les forêts[7]. L'architecte Briseux, dans son *Art de bâtir des maisons de campagne*, en 1743, ne s'adresse pas seulement au « seigneur » et au « gentilhomme », mais encore au « bourgeois[8] ». Il eût pu s'adresser aussi aux gens de lettres. Saint-Lambert, élevé à Vézelize, en Lorraine, au milieu de la nature « qu'il ne voit point avec indifférence[9] », a commencé son poème des *Saisons* dès 1749[10]. Au sortir du collège, Marmontel vit chez son ami, le curé de Saint-Bouet, en face « des grandes scènes de la campagne[11] ». Le poète badin Desforges-Maillard chante sa petite maison de Brédérac « dont la rusticité traça l'architecture[12] ». Comme Saint-Lambert, Lezay-Marnezia, qui célébrera « les Paysages », passe sa jeunesse à la campagne où il en « respire l'amour[13] ». Chabanon, futur traducteur de Théocrite, achète à Verberie, sur les bords de l'Oise, près de la forêt de Compiègne, un modeste rendez-vous de chasse dont il fait son « rustique Tibur[14] ».

1. H. Godet, **205**, pp. 424-436 et **874**, t. V, p. 273. — 2. **140**, t. I, p. 25; t. II, p. 485. — 3. Néel, **232**, p. 38. — 4. *Ibid.*, **232**, p. 38. — 5. La Chenaye des Bois, **213**, p. 79. — 6. **237**, t. VIII, pp. 198, 256, 264, 282. — 7. **12**. — 8. **186**, t. I, p. VII. — 9. **561**, p. VI. — 10. Cf. *infra*, p. 556. — 11. **116**, t. I, pp. 70 et suiv. — 12. **522**, t. II, p. 79. — 13. **471**, p. 4. — 14. Malouet, **115**, t. I, p. 169.

Petite noblesse, bourgeois ou gens de lettres, ce sont là ceux qui achetaient ou louaient les maisons de campagne qu'annoncent les *Affiches de Paris*. De mai à fin juillet 1751, une cinquantaine sollicitent un locataire ou un acheteur ([a]), sur la Marne ou sur la Seine, dans le bois de Vincennes ou dans celui de Viroflay, à « Fontenay-le-Fleury » ou à Romainville. Elles vantent laconiquement leurs jardins avec figures, treillages et bassins, leurs jets d'eau et leurs cascades, leurs orangers et leurs myrtes, leurs terrasses et leurs « belvédères en belle vue », leurs statues et leurs vases de faïence ou de marbre, leurs labyrinthes et leurs allées de charmilles en étoiles : « Tout le monde est maintenant à la campagne », écrit Raynal en octobre 1750[1].

Cette même année, Rousseau répondant à l'Académie de Dijon condamne la civilisation. La nature seule est bonne et l'œuvre des hommes est néfaste. Il est donc juste et louable d'oublier tout au moins la ville pour revenir à la campagne. Il semble qu'on le croie tout de suite comme lui. La liste serait longue des sociétés qui se pressent dans les châteaux pour les promenades et les causeries sur les gazons comme pour les comédies de salon et les intrigues galantes. Dès 1754, les bords de la Seine sont « couverts de maisons de campagne et de châteaux[2] ». Mme de Genlis, tout enfant, passe des jours agréables à Saint-Mandé et à Passy chez M. de la Popelinière[3]. Mme d'Houdetot est au Marais, chez M. de la Briche, à Méréville, chez M. de Laborde, à Fourqueux, à la Roche-Guyon chez le duc de La Rochefoucauld[4]. Nous savons par Diderot et Marmontel comment l'on vit au Grandval chez le baron d'Holbach. Tous les jours, entre trois et quatre heures,

1. **885**, t. I, p. 478. — 2. *Voyage de Nantes*, **25** *bis*, p. 2. — 3. **104**, pp. 73, 81. — 4. Buffenoir, **187**, pp. 15, 32-35, 90.

a. Nous ne donnons pas de chiffres précis parce qu'il est parfois difficile de distinguer si c'est une maison de campagne ou un simple « bien de roture ».

les femmes vont se promener[1]. En août, on se réfugie dans un petit bois « coupé par un ruisseau qui coule naturellement à travers des branches d'arbres rompues, à travers des ronces, des joncs, de la mousse, des cailloux. Le coup d'œil en est tout à fait pittoresque et sauvage[2] ». A la Chevrette, en 1760, « un peu de promenade ensemble ou séparés, beaucoup de lecture, de méditations, de silence, de solitude et de repos[3] ». Lassé des tracas de la cour et des vanités de l'ambition, le duc de Croÿ se décide enfin à quitter Paris pour « aller en campagnard voir naître, lever et jouir pour la première fois (*sic*) des commencements du printemps », dans sa propriété de l'Ermitage, près de Condé. Pour la première fois, il n'a pas « d'autre objet » et la douceur de cette vie lui est si chère que le 1er octobre 1750 il fixe dans son « arrangement pour 1751 et pour l'avenir » un séjour du 15 avril au 15 mai et du 1er septembre au 15 novembre : « Alors les promenades, les fleurs, les ouvrages et ouvriers, et la vie champêtre ». Il y vit seul souvent ou avec deux amis, et d'année en année il s'attache davantage à ces loisirs solitaires. C'est son temps « le plus agréable[4] ».

Grands et petits bourgeois imitent ces nobles et ces riches. « Chaque bourgeois, commerçant, artisan même un peu aisé, a sa maison de campagne[5] ». Le grand-père de Gauthier de Brécy, « bourgeois de Paris », a la sienne à Sèvres[6]. Tous les étés, MM. Minard et Ferraud, deux jansénistes, « louent un appartement à Montmorency[7] », M. Leblond, une maison de campagne à Briche, et le libraire Guérin à Saint-Brice[8]. Duhamel du Monceau ne quitte guère sa terre de Vrigny où il poursuit ses expériences[9]. Le lieutenant des chasses Le Roy

1. Diderot, **839**, t. XVIII, p. 395. — 2. *Ibid.*, **839**, t. XVIII, pp. 415-416. — 3. *Ibid.*, **839**, t. XVIII, p. 450. — 4. **2**, t. X et XI, sans pagination. — 5. Marquis de Mirabeau, **279**, t. I, p. 164. — 6. **91**, p. 15. — 7. J.-J. Rousseau, **75**, t. VIII, p. 363. — 8. *Ibid.*, **75**, t. VIII, pp. 361, 364. — 9. De Sourdeval, **246**, p. 248.

s'est fait construire dans les bois la petite retraite des Loges, où il isole ses rêveries [1]. Un guide des environs de Paris, rédigé par Hernandez, signale les maisons de campagne d'Auteuil, Chaillot, Clamart, Châtenay-les-Bagneux, Passy, Fontenay-aux-Roses et Suresnes où elles sont nombreuses [2].

Poètes, philosophes, romanciers et critiques vont chercher aux champs l'hospitalité des châteaux ou la rusticité de toits plus humbles. Ne parlons pas de Voltaire « idolâtre de la campagne, même en hiver [3] », mais qui a ses raisons pour ne pas aimer Paris. Marmontel est partout où se profilent les tourelles d'un opulent asile, où s'ouvre une porte champêtre, à la Malmaison chez Mme Harenc, à Sainte-Assise chez M. et Mme de Montulé, à Maisons chez Mme Gaulard, à Saint-Cloud chez Mme de Chalut, à Croix-Fontaine, à Ménars, au château de la Tour chez Mme Séran, à Chénevière chez M. Cury où il compose la *Bergère des Alpes*, à Passy, dans les bois de Marly, de Verrières, de Satory, les forêts de Compiègne et Fontainebleau, « ses cabinets d'étude ». A Compiègne, il « mène une vie pastorale [4] ». La campagne « a eu les premiers goûts » de Colardeau ; il est « né pour elle [5] ». Il coule des jours pacifiques près de Paris « dans un séjour délicieux [6] ». Quand ses amours seront brisées, c'est dans la terre natale, à Pithiviers, pendant deux ans et demie, qu'il ira tenter de guérir son âme douloureuse [7].

Delille passe une partie de sa jeunesse au « doux Chanonat [8] ». Avant la *Nouvelle Héloïse*, les *Géorgiques* sont commencées [9]; Saint-Lambert a entrepris ses *Saisons*, Rosset son *Agriculture* [10] et Lebrun un poème sur *Les avantages de la*

1. Diderot, **839**, t. XVIII, p. 500. — 2. **208**, sans pagination. — 3. **168**, t. VII, p. 537. — 4. **116**, t. II, pp. 7, 8, 114, 201, 204; t. III, p. 23, et S. Lenel, **849**, pp. 208-209. — 5. **518**, t. II, p. 96. — 6. **141**, t. III, pp. 408-409. — 7. *Ibid.*, t. IV. — 8. **521**, p. 136. — 9. Il les commence « presque enfant encore », **521** *bis*, p. XVIII. — 10. Cf. *infra*, p. 556.

Campagne[1]. Chez Chabanon, à la Verberie, on rencontre Raynal et Thomas[2]. D'Alembert, Diderot, Trublet, Duclos, Maurepas, Hénault, Bernis, Voisenon, hôtes de M. d'Argental, s'en vont gaiement à Romainville, à Sceaux, au bois de Boulogne, à Saint-Cloud[3]. A Montrouge Fréron a sa maison de campagne[4]. Guibert, à quinze ans, quitte tous les matins son village et va promener au hasard des montagnes son âme « abattue par un violent chagrin[5] ». Cochin fait arranger une petite maison à Gentilly « pour y passer les fêtes et les dimanches, en toute liberté, loin du tourbillon de Paris et de ses visites inutiles[6] ». Même à Mme du Deffand, qui n'est guère indulgente pour les ruisseaux et les clairs de lune, il arrive de vouloir « essayer de la campagne[7] ». M. de Vatan, enfin, poète du *Conservateur littéraire*, note en 1757 qu'une *Ode sur l'Eternité* fut composée « dans la forêt de Compiègne, près de laquelle est sa terre[8] ». Ce sont tous ces toits champêtres, ce « nombre considérable de charmantes maisons de campagne », qui ont charmé, un peu avant 1760, notre Manceau, le prince d'Ardenay, lorsqu'il profite d'un voyage à Paris pour courir comme nous les environs[9].

Nous ne nous étonnerons pas que ceux qui s'attachèrent à Rousseau aient aimé comme lui les loisirs des champs. Mme d'Épinay passe l'été presque entier à la Chevrette[10]. Mme Dupin est à Clichy. Mme de Chenonceaux loue une petite maison à Deuil, non loin de l'Ermitage[11]. Mme d'Houdetot est à Sannois et à Eaubonne. Diderot prétend sans doute ramener à la ville le philosophe qui le fuit ; mais qui donc, à la Chevrette, au château d'Isle, à Langres, sur les bancs de la promenade qui domine la plaine ondulée de la Marne, à ce Vignory où frémit son amour, connaît mieux le charme des rêveries qui nous

1. **541**, t. I, p. XXI. — 2. Malouet, **115**, t. I, p. 169. — 3. J. Claretie, **188**, p. 38. — 4. **200**, t. II, p. 117. — 5. **367**, p. 175. — 6. **189**, p. 23. — 7. **168**, t. VIII, p. 14. — 8. **263**, p. 29, note. — 9. **84**, p. 29. — 10. J.-J. Rousseau, **75**, t. VIII, p. 295. — 11. *Ibid.*, **75**, t. VIII, p. 364.

mêlent à la nature[1]? Deleyre, âme inquiète et vibrante, veut louer un « ermitage » près de Jean-Jacques et accueillir à la campagne le retour du printemps[2]. A Vienne, il se plaint de n'apercevoir que des bastions, des canons, des sentinelles, « pas un arbre, pas un ruisseau[3] ». Mme de Verdelin est à Soisy, près de ce Margency qu'elle aime[4] et qui lui aussi, gagné par le charme de la nature, tourne de temps en temps les yeux vers Montmorency, « vers cette vallée charmante[5] ». Sur les bords de la Saône, Cornabé vit en philosophe[6]. Morellet s'est retiré dans son « ermitage » jusqu'à la fin de l'automne[7].

Loin de Rousseau, à travers la France, dans cette province dont nous savons mal encore quelle fut la vie, il semble qu'on ait retrouvé, si jamais il fut profondément oublié, le goût des joies rustiques. A Bordeaux, avant 1760, gentilshommes et parlementaires vont à leurs vendanges. Les bourgeois s'installent à Talence, Caudéran, Pessac, ou sur les coteaux de Lormont[8]. Mme Dunoyer, en 1738, admire aux environs de Lyon « quantité de jolies maisons de campagne[9] ». A Autun, les habitants se rendent en foule chez les seigneurs du voisinage : on y pêche, on se promène en barque sur la rivière[10]. A Nantes, l'avocat Bertrand, que les procès qu'il plaide retiennent loin des rives de la Loire, veut goûter « au moins en idée » les plaisirs des champs, et il collige pieusement en un volume, de Lucrèce au poète Dulard, ses « Ruris deliciae », tout ce qui évoque les prés, les bois, les moissons[11]. Autour d'Orléans comme de Tours, maisonnettes et châteaux se pressent. Les bourgeois d'Orléans y vont faire

1. **839**, t. XVIII, pp. 368-69, 382, 387-388, 474. — 2. Streckeisen-Moultou, **167** *bis*, t. I, pp. 154, 174, 229. — 3. *Ibid.*, **167** *bis*, p. 184. — 4. J.-J. Rousseau, **75**, t. VIII, p. 379. — 5. Mss. de Neufchâtel, **12**. 6. *Ibid.*, **12**. — 7. Streckeisen-Moultou, **167** *bis*, t. I, p. 318. — 8. Grellet-Dumazeau, **206**, pp. 191-192. — 9. **200** *bis*, t. II, p. 102. — 10. La Société d'Autun, **262**, p. 412. — 11. **511**, pp. 6-7.

leurs vendanges ; deux lieues avant Tours la rive droite de la Loire en est toute bordée [1].

Cependant, dans les sentiers de Montmorency, Rousseau compose l'*Héloïse*. En février 1761, ceux qui l'ignorent ou ne peuvent vivre près de lui vont le retrouver tout entier au milieu des bosquets de Clarens, sur les roches de Meillerie, au château de Wolmar, dans les allées de l'Elysée, sur les eaux du lac de Genève. Pour la première fois une destinée romanesque se reflète dans les beautés accueillantes des choses. Nous verrons quelle secousse ce fut pour l'âme française. Mais à cette date décisive, puisque l'on y rattache communément le renouveau du sentiment de la nature, reprenons notre course autour de Paris, à travers la province. Voyage monotone, mais qui mieux que toute chose nous montrera comment se multiplient maintenant ces villégiatures, condition et preuve nécessaire du sentiment de la nature. Désormais les exemples se pressent et nous ne retiendrons que les plus frappants.

« Les personnes opulentes aiment le séjour de leurs terres », nous dit Delille en 1782 [2], et quelques années plus tard Lezay-Marnezia constate que « les châteaux, longtemps abandonnés à des fermiers, commencent à devenir chers à leurs possesseurs [3] ». Les *Mémoires* et *Correspondances* nous y conduisent à notre gré. La duchesse de Bourbon est au château de Petit-Bourg [4], la duchesse de Chartres et la princesse de Lamballe à Sceaux [5]. Le duc de Penthièvre et le duc de La Rochefoucauld-Liancour mènent dans leurs châteaux une existence patriarcale et bienfaisante. Quand ils sont las de l'opulence de Penthièvre, le duc et la duchesse vont chercher le calme et la simplicité rustique dans leur petit domaine de la Rivière [6]. Le duc de Nivernais est à Saint-Ouen et à Saint-Maur

1. *Voyage de Nantes*, **25** *bis*, pp. 46, 116. — 2. **436**, p. VIII. — 3. **471**, p. 42. — 4. Baronne d'Oberkirch, **123**, t. II, pp. 79-80. — 5. H. de Lescure, **220**, p. 164. — 6. H. Bonhomme, **182**, pp. 41-47.

où il aime à se promener dans les bois qui l'environnent. Mme de Rochefort habite dans le parc son « petit ermitage[1] ». Mlle de Richelieu adore les parties champêtres à Bagatelle, Montfermeil, Neuilly[2]. Autour d'eux, comtes, marquis, chevaliers quittent dès avril la cour ou la capitale. Tilly vit à la campagne. Ses premières amours ont « pour mystère celui des prairies, pour ombre celle des bois[3] ». Depuis son mariage, la comtesse d'Egmont passe « avec joie » plusieurs mois chaque année dans sa terre de Braisne[4]. La comtesse de Sabran est à Pouilly ou aux eaux de Saint-Amand; elle y loge « dans la plus jolie petite maison du monde et dans l'endroit le plus sauvage[5] ». Le chevalier de l'Isle « par goût ne veut plus bouger de la campagne[6] ». La baronne d'Oberkirch erre dans les « sentiers tourneurs » des « Rêveries » près de Dôle[7]. Pelletier de Morfontaine reçoit à Morfontaine Le Brun, le comte de Vaudreuil, Brongniart, le chevalier de Coigny, Roucher[8]. Le père et la mère de Gauthier de Brécy se sont fait bâtir à Tronchoy, dans le pays de Joigny, une maison au milieu des bois et des vignes[9]. Au château de Bondy qu'habite le fils, toute la jeunesse part à travers bois le dimanche, les jeunes filles sur des ânes, les jeunes gens à pied[10]. Nous connaissons par ses lettres la vie que mène une jeune fille, Laurette de Malboissière, à Haneneourt, où la vue est charmante et les environs délicieux[11]. L'inconnue dont nous avons les *Mémoires* vit à Sceaux tout l'été avec sa famille[12]. Lezay-Marnezia va passer six ans sur une des hauteurs du Jura « n'ayant que la nature et Rousseau pour maîtres[13] ». François Soufflot, dit le Romain, a sur les hauteurs de Belleville un petit pavillon au milieu d'un vaste parc[14].

1. L. Perey, **235**, pp. 23, 25. — 2. Comtesse d'Armaillé, **170**, p. 98. — 3. **129** *bis*, t. I, p. 18. — 4. Comtesse d'Armaillé, **170**, p. 211. — 5. **166**, pp. 245, 309. — 6. **55**, pp. 101, 106. — 7. **123**, t. I, p. 113. — 8. Mme Vigée-Lebrun, **131**, t. I, p. 104. — 9. **91**, p. 60. — 10. **91**, p. 54. — 11. **156**, p. 115. — 12. **93**, p. 80. — 13. **471**, p. 5. — 14. L. Lambeau, **215**, p. 65.

Dans la seule vallée de Montmorency, le Prieur nous décrit les châteaux ou maisons des champs du duc de Chartres, de Mme d'Houdetot, de M. de Lussi, de M. de Mézières, de Saint-Lambert, de MM. Duplat et Dulau, de Margency, de la Crosnière, comte de Tressan, comte d'Albon, Mmes de Longaulnai [1]; Denis, celles de MM. Castel, de Roussi, de Saint-Georges, Blotin, Perrier, Cassini [2]. Tout près de là, à Saint-Prix, les deux prieurés se louent à l'ordinaire. Le prieuré blanc, à partir de 1780, est habité par un procureur au Châtelet. Une danseuse, Mlle Rihm, aménage en maison de campagne une ancienne demeure seigneuriale. Sedaine y achète sa chaumière. Le comte de Stahremberg loue une campagne à Epinay [3]. La vallée tout entière est « un jardin de l'étendue de plusieurs lieues, rempli d'habitations délicieuses [4] ». Concluons avec le nouvelliste Peyssonnel : « Le plus grand nombre des gens opulents, riches ou commodes, va dans des villages contigus ou voisins de Paris, comme Auteuil, Passy, Saint-Cloud, Sève, Nogent, Vincennes, Saint-Maur, Villejuif [5]..... »

Naturellement les gens de lettres, encyclopédistes ou poètes, vont porter à la nature des amours frivoles ou sincères. Le patriarche Voltaire prêche la bonne parole :

C'est la cour qu'on doit fuir, c'est aux champs qu'il faut vivre[6].

Ducis y vit dans une petite maison qu'il loue en 1764, à deux lieues de Paris [7]; plus tard à Marly, dans « un logement de petit bourgeois retiré [8] ». Petits bourgeois aussi, Sedaine, dans sa maisonnette de Saint-Prix; le poète Lebrun, qui n'est pas seulement à l'Isle-Adam, chez le duc de Brancas à Soucarrière, chez le comte de Turpin à Egligny [9], mais encore près de Paris, dans une petite maison entourée d'un jar-

1. **469**. — 2. **194**, t. I, p. 9. — 3. A. Rey, **243**, pp. 24, 28, 29 et suiv., 57. — 4. *Correspondance littéraire*, **885**, t. V, p. 99. — 5. **280**. pp. 69-70. — 6. **883**, t. X, p. 378. — 7. **148**, p. 116. — 8. **147**, p. 56. — 9. **541**, t. IV, pp. 137, 167, 172.

din rustique [1]. Ermites comme eux, Bernardin de Saint-Pierre, chez le curé de Ville-d'Avray, au milieu des bois [2]; Caraccioli, logé dans un « donjon », où il a « voulu percher », au milieu des bois de haute futaie, qu'il aime « à la fureur [3] »; Gentil Bernard, propriétaire d'une « grange et d'un jardin », que le roi lui donne à Choisy [4]. Marmontel s'isole avec sa femme à Saint-Brice, dans une maison de campagne prêtée par un ami de Morellet [5]; La Harpe, dans une « Chaumière », sur la route de Fontainebleau [6]. Le comte de Tressan demeure d'avril à novembre dans son « hermitage » de Franconville [7]. Le galant poète de la Louptière veut être « de son village » et célèbre en vers son hameau [8]. Le chevalier de Boufflers va rêver à sa Malgrange en Lorraine, un petit jardin, un bois de cent pas de tour et des cerisiers sous lesquels broutent des moutons [9]. Voisenon s'installe dans sa petite maison de Belleville [10]. Depuis 1763, Palissot réside à Argenteuil, même en hiver [11]. Le cardinal de Bernis lui-même répare son vieux château de Vic-sur-Aisne et plante son jardin et « les bords de ses prés [12] ».

D'autres demandent à la nature de pacifier leurs âmes douloureuses ou troublées. Colardeau cache ses maladives tristesses dans le vallon solitaire d'Etiolles, chez Duhamel de Denainvilliers [13], puis tous les étés à Haudre, près de Corbeil, dans la forêt de Sénart, dès le printemps qu'il « épie... campagnard de goût et d'habitude [14] ». Léonard promène ses mélancolies de créole et les souvenirs d'une morte aimée dans les bois de Vincennes et de Romainville [15]. L'académique Thomas cherche à la campagne « le calme et l'uniformité » de la

1. D'Haussonville, **207**, t. I, p. 343. — 2. **167**, t. I, p. 92. — 3. **576**, t. I, p. 229; t. II, p. 157. — 4. *Correspondance littéraire*, **885**, t. X, p. 241. — 5. **116**, t. III, p. 21. — 6. **847**, t. III, p. 466. — 7. **130**, pp. 222 et suiv. — 8. **214**, t. I, pp. 199 et suiv. — 9. **138**, p. 48. — 10. **567**, t. III, p. 436. — 11. Lebrun, **541**, t. IV, pp 182, 187 et **865**, t. I, p. XIV. — 12. Voltaire, **168**, t. IX, p. 479. — 13. **518**, t. I, p. 152. — 14. **141**, t. III, p. 563; t. IV, pp. 69, 71, 76, 87. — 15. **546** *bis*, t. I, p. 10.

vie[1]. Les champs abritent aussi les « Oaristys », celles de Roucher à Aiguevive[2], celles de Chamfort qui laisse sa petite maison d'Auteuil pour passer six mois à Vaudouleurs, près d'Etampes, avec sa maîtresse[3].

Premières solitudes « où l'on cause », sur les gazons et sous les feuilles, avant de retourner aux salons de Paris; à la Verberie, chez Chabanon, où l'on rencontre Lally, Thomas, Chamfort, Delille, Raynal[4]; au Moulin-Joli, chez le peintre-poète Watelet, où se réunit une société sans cesse changeante, des amis de Rousseau ou les hôtes de Mlle de Lespinasse[5]; à Eaubonne, chez Saint-Lambert; à Saint-Ouen, chez Mme Necker, où se retrouvent la Harpe, d'Alembert, les familiers de Mme Saurin et de Mme Suard[6]; à Feuillancourt, entre Marly et Saint-Germain, où Parny, Dorat, Bertin mettent en commun leurs gaités, leurs amours et leurs rêveries, « délicieuse vallée[7] » dont le souvenir suit obstinément Bertin en Bourgogne[8] et Parny à l'île Bourbon[9]. Roucher est à la Maudre, « d'épis et de bois couronnée », dans les « labyrinthes agrestes » d'Anel, chez M. Pannelier, où il est précepteur; à Montfort-l'Amauri, enfin, où Turgot, en le nommant receveur des gabelles, lui donne les rustiques loisirs du poète[10]. Imbert et Cabanis y passent près de lui des jours paisibles[11]. Fréron fils est à Saint-Ouen[12]; Parny, quand il n'est plus à Feuillancourt, à Ozouer, près de la forêt d'Armainvilliers[13]. Mlle de Lespinasse n'aime guère les champs; pourtant on la rencontre à Moulin-Joli, au Boulai, près de Nemours, à la maison de campagne de Condorcet[14]. En 1783, Diderot passe l'année tout entière à la campagne[15]. Delille, quand il réside dans sa pacifique abbaye

1. **207**, t. I, p. 347. — 2. **560**, t. I, p. 147. — 3. **833**, p. x. — 4. Malouet, **115**, t. I, p. 169. — 5. Cf. *infra*, **533**. — 6. Garat, **103**, t. IV, p. 351. — 7. Bertin, **510**, p. 230. — 8. **510**, p. 230. — 9. *Recueil amusant de voyages*, **178** *bis*, t. V, p. 201. — 10. **560**, t. I, p. 273; t. II, pp. 34, 238, 343 et **216**, p. 245. — 11. Roucher, **560**, t. I, pp. 69, 100, note. — 12. Dulaure, **200**, t. II, p. 160. — 13. Bertin, **510**, p. 283. — 14. **152**, p. 173. — 15. **839**, t. XX, p. 83.

de Saint-Séverin, aime à rêver dans le frais jardin du Tabarit, sur les bords agrestes de la Boutonne[1]. N'oublions pas tous ceux qui mêlent la vie mondaine à la vie champêtre dans les châteaux où l'on accueille leur esprit ou leur science : l'abbé Barthélemy, à Chanteloup; Diderot, au Grandval ou à la Briche; Rulhière, à la Rocheguyon, où il se plaint qu'il n'y ait « presque rien de champêtre[2] »; Delille, à la Malmaison[3] et un peu partout; Mme de Genlis, à l'Isle-Adam, à Villers-Cotterets, à Sillery, Vaudreuil, Saint-Aubin[4], à Saint-Leu-Taverny, où elle passe une partie de l'année[5]: Saint-Lambert, au Marais[6]; Florian, à Anet et au Marais, où il aime, autant que les galants propos, les bords « de la tranquille et humble Remargue[7] ». Bref, dès 1774, La Harpe pouvait écrire à ses amis :

« L'été nous avait tous dispersés dans les champs[8]. »

Châtelains ou gens de lettres, par lassitude ou curiosité d'esprit, furent plus naturellement enclins à opposer la campagne à leurs salons. Mais tout autour de Paris nous rencontrerons plus nombreuses aussi les maisons champêtres de la bourgeoisie. « Les bourgeois de Paris, pour la plupart, ont des maisons de campagne dans les environs[9] », nous dit Renou de Chevigné. Ils y passent les vacances. Chaque samedi, aux veilles de fête, on les voit partir en famille[10]. Ceux qui sont pauvres se sont installés tout près de la barrière, dans les villages, « avec de petits jardins, ou plutôt des basses-cours arborisées[11] ». Humbles ou cossues, les *Guides* nous montrent toutes ces demeures rustiques à Belleville, Saint-Ouen, Cha-

1. L. Audiat, **171**, p. 48. — 2. Bernardin de Saint-Pierre, **167**, t. IV, p. 451. — 3. Nadault de Buffon, **140**, t. II, p. 448. — 4. **104**, t. I, pp. 294 et suiv. — 5. **469**, p. 2. — 6. J. de Norvins, **122**, ch. IX. — 7. De Norvins, **122**, ch. IX et **149**, p. 54. — 8. **847**, t. III, p. 466. — 9. **240**, t. II, p. 3. — 10. S. Mercier, **229**, t. IV, p. 163. — 11. Peyssonnel, **280**, p. 69.

renton, le grand Charonne, Ivry, Gentilly, Montrouge, Vaugirard, Clamart-sous-Meudon, Fontenay-aux-Roses, Auteuil, où les maisons sont nombreuses; à Bagneux, Aulnay, Bourg-la-Reine, Verrières, Issy, Rueil, Châtillon; à Sceaux, où Gaignat nous en décrit treize; à Ville-d'Avray, où elles sont « charmantes [1] »; au Pré-Saint-Gervais, « coupé en petites propriétés qui réjouissent la vue [2] ».

Nous connaissons quelques-uns de ceux qui s'en allaient chercher un coin de bois, un jardin entre haies vives, un gazon sous des pommiers. Dumouriez, en 1770, à Meudon, loue une petite maison pour y travailler en paix [3]; la future Mme Vigée le Brun aime passionnément la campagne et son cœur bat de joie en apprenant que son beau-père veut y louer une maisonnette [4]. Une mère de famille, rencontrée par Brizard près de l'Ermitage, y vit comme Mme de Wolmar [5]. A Bourg-la-Reine, les Duplessis, bourgeois riches, vont chaque dimanche déjeuner sous leurs arbres, courir dans l'herbe, boire le lait de leurs vaches; c'est là que Camille Desmoulins s'éprend de la fille aînée, Lucile [6]. Pierre-François Tissot décide avec son ami Goujon de quitter sa famille et Paris et de se réfugier, pour y « penser » à loisir, dans une petite maison de Meudon [7]. A dix-huit ans, Mme Roland rêve d'une petite maison à la campagne et « soupire après le calme des demeures rustiques [8] ». Elle le trouve parfois en septembre, chez M. et Mme Besnard, régisseurs du château de Soucy [9]; une fois mariée, au clos de la Platière, près de Villefranche-sur-Saône, où elle s'installe [10]. Ames inconnues ou médiocres que nous rencontrons par hasard : un correspondant de Rousseau, Laliaud, qui passe la meilleure partie de son temps à la campagne [11]; un garçon

1. Thiéry, **247**; Gaignat, **203**; Dulaure, **200**, *passim*. — 2. S. Mercier, **229**, t. IX, p. 260. — 3. **135** *bis*, p. 99. — 4. **131**, t. I, p. 25. — 5. **1**, p. 353. — 6. G. Lenôtre, **850**, p. 19. — 7. Fromageot, **202**, p. 228. — 8. **162**, t. I, pp. 84, 417. — 9. **126**, t. II, p. 135. — 10. **126**, t. I, p. 17. — 11. Mss. de Neufchâtel, **12**.

tailleur enrichi, Sellier, qui loue deux ou trois chambres chez un fermier, à Arcueil, pour sa femme et sa belle-fille[1]; la famille Lemaistre, qui passe tout l'été à Boulogne ou à Sèvres, etc...[2].

On devine que tous les amis de Rousseau ont leurs châteaux et leurs ermitages. Mme d'Epinay, de 1762 à 1770, ne quittera pas le château de la Briche[3]. L'ermitage des Charmettes fait « les délices » de la vie de Conzié[4]. Mme de Créqui s'est retirée à Monflaux, dans le Bas-Maine[5]. Mme de Verdelin reste à Soisy jusqu'en décembre et « regrette de le quitter[6] ». Mme d'Houdetot est un peu partout, jusqu'au château de Novient, près Pont-à-Mousson[7]; la comtesse de Boufflers, à Auteuil[8]; Girardin, à Ermenonville, la plus grande partie de l'année[9]; le lieutenant des chasses Le Roy déterre pour Deleyre, « un antre de sanglier », une « vraie retraite de sauvage » dans les bois de Satory, près des sources charmantes de la Bièvre[10], et Malesherbes se plaint « de ne pas pouvoir habiter la campagne longtemps de suite[11] ».

Tout Paris, de la rue de Grenelle à la rue Saint-Honoré, s'essaime donc dès les beaux jours. Walpole[12], Mlle de Lespinasse[13], Mme du Deffand[14], Colardeau[15], Watelet[16], Arthur Young[17], Bernardin de Saint-Pierre[18], Voltaire[19] sont unanimes : « Il n'y a plus personne à Paris pour le moment... jusqu'à l'hiver. » « Tout le monde est à la campagne. » La ville s'est « dégarnie » dès le 15 juillet, dès le retour même du printemps, où l'on va jouir « du spectacle de la nature rajeunie ». Comme

1. Larevellière-Lépeaux, **110**, p. 35. — 2. Thiébault, **129**, t. I, p. 160. — 3. A. Rey, **242**, p. 93. — 4. Streckeisen-Moultou, **167** *bis*, t. II, pp. 445-446. — 5. *Ibid.*, **167** *bis*, t. II, p. 308. — 6. *Ibid.*, **167** *bis*, t. II, pp. 487, 509. — 7. Biais, **297**, t. I, p. 281. — 8. Dutens, **99**, t. I, pp. 268, 296. — 9. **106**, t. I, p. 13. — 10. Ducis, **147**, pp. 25, 26. — 11. Streckeisen-Moultou, **167** *bis*, t. II, p. 432. — 12. **168** *bis*, p. 28. — 13. *Revue des Deux-Mondes*, 1er juillet 1905, p. 80. — 14. **144**, t. II, p. 12. — 15. **518**, t. II, p. 79. — 16. **492**, p. 7. — 17. **255**, t. I, p. 164. — 18. **874** *ter*, t. III, p. 528. — 19. **168**, t. X, p. 123.

aujourd'hui, les vacances sont pour les écoliers le signal du départ vers les champs[1]. Parfois l'on tarde jusqu'en septembre ou octobre : « C'est le moment où il y a le moins de monde à Paris », écrit Mlle de Lespinasse le 1er novembre[2], et Mme du Deffand dit comme elle[3]. Roucher se plaint même qu'on ne parte souvent aux champs qu'à l'automne[4]. « Paris est pour ainsi dire vide : ceux qui ont des maisons de campagne y sont et ceux qui n'en ont pas visitent ceux qui en ont[5]. » Même on quitte pour toujours le centre des villes pour en habiter les faubourgs[6]. Le bon ton s'en mêle : « Toute la bonne compagnie est à la campagne et il ne reste à la ville que les pédants. » C'est Voltaire qui parle ainsi dès 1762[7]. En 1765, l'ouvrage de Piganiol de la Force[8] a 536 pages sur « *les Environs* », contre 332 en 1742. En 1742, il signale seulement deux maisons à Châtillon, une à Bagneux. En 1765, cinq à Châtillon, cinq à Bagneux, puis à Bellevue, Fontenay, l'Ile-Saint-Denis, Passy, Saint-Cloud. Renou de Chevigné réédite pour la troisième fois ses *Rues et Environs de Paris*. Les *Environs* (3e partie du 2e tome), portent seuls, « revus, corrigés et considérablement augmentés[9] ». Desnos publie, en 1766, un *Atlas chorographique de la généralité de Paris* où il signale « la position des villes, des bourgs, des villages, des hameaux, des abbayes, des bois, des prairies, des montagnes, des étangs, des marais, des rivières, des routes[10] ». Savantes précisions qu'il jugera insuffisantes vers 1780, dans ses *Cartes des environs de Paris*, en y ajoutant les « châteaux et maisons de plaisance[11] ». De 1750 à 1761, les « ventes et locations » des *Affiches de Paris* n'augmentent pas sensiblement : une cinquantaine de mai à fin juillet, mais on en relève plus de soixante rien qu'en mai 1771.

1. **561**, p. 92. — 2. **152**, p. 73. — 3. **145**, t. II, p. 356. — 4. **560**, t. I, p. 52. — 5. A. Young, **255**, t. I, p. 164. — 6. B. de Saint-Pierre, **874** *ter*, t. III, p. 528. — 7. **168**, t. X, p. 123. — 8. **237**. — 9. **240**. — 10. **196**. — 11. **197**.

Après 1761, il n'y a pas non plus, au delà des châteaux et des maisonnettes qui mettent autour de Paris une mosaïque de tourelles et de toits rouges, des provinciaux enfermés dans leurs cités. Partout où nous conduirons les voyageurs et les hasards des *Mémoires*, nous verrons la ville s'ouvrir sur les champs. Gentilshommes et hobereaux bien souvent n'ont jamais quitté leur demeure héréditaire, mais il semble qu'ils n'y mènent plus tous la vie obscure et pesante qui fut la leur au siècle précédent. Ce n'est pas « pour les bergers seuls ou les laboureurs que la campagne a des charmes, nous dit un prêtre du pays commingeois en Gascogne. La plupart des grands s'y fixent par préférence[1] ». Il y a autour d'eux autre chose que des fermes et des bois pour la chasse ; il y a des horizons pittoresques et des feuillages qui accueillent la rêverie. « Je suis étonné, écrit Saint-Lambert, qu'on ne les ait point mis à la place de ces bergers d'Arcadie, de Sicile, des bords du Lignon[2]. » Quelques-uns semblent mériter l'élogè et même il se mêle à cette bergerie quelque chose de plus profond.

« La vie champêtre, écrit Mlle de la Roullière, fixée entre Lyon et Roanne, a des plaisirs, qui sans être vifs et brillants, n'en sont pas moins satifaisants[3]. » Henri de Virieu méprise les cités malsaines : « Je déteste Paris, au point que lorsque j'entends quelqu'un en faire l'éloge, j'éprouve une agitation qui est plus que de la colère... Puis-je donc me plaire ailleurs qu'à la campagne[4] ? » Un autre, le comte de Montlosier, dans la solitude d'Auvergne où il cache sa vie, épouse sa voisine non pour l'amour de ses quarante ans et de sa médiocre fortune, mais pour le paysage aimable où s'encadre sa ferme[5]. Les lettres conservées à Neuchâtel nous révèlent quelques-unes de ces âmes qui retrouvèrent dans la *Nouvelle*

1. Lestrade, **221**, p. 359. — 2. **561**, p. xx. — 3. A. de Gallier, **204**, p. 144. — 4. C. de Beauregard, **824**, p. 22. — 5. **119**, t. I, pp. 63-83.

Héloïse la poésie de leur vie et le droit d'aimer sans sottise le calme et la sagesse des travaux et des jours champêtres; Mme de Guignivile relit la *Nouvelle Héloïse* « dans sa chère solitude ». Séguier de Saint-Brisson date et envoie du château de Saint-Brisson, en Berry, ses *Idylles françaises*[1]. Par toute la France on devine des châtelains et des châtelaines qui commencent à vivre comme M. de Wolmar et Julie. En suivant son régiment, Boufflers rencontre à Leizancy, près de Meaux, le comte et la comtesse de Bercheny, et le regret le hante de sa vie aventureuse en songeant aux deux époux qui s'aiment comme ils aiment les champs et leurs tâches[2]. Sur « les jolis coteaux qui bordent la Loire », Charles de Butré cultive dix arpents de terre qui font sa « vie tranquille et heureuse[3] ». Le comte et la comtesse de Riocour, au château de Damblain, en Lorraine, sont pour le galant chevalier de l'Isle « de bonnes gens de village » dont il envie la tranquillité[4]. Dans la généralité d'Amiens, en 1787, il y a quinze gentilhommes au moins qui s'appliquent philosophiquement à la culture de leurs terres[5].

Ceux qui ne sont pas nobles et que la vie quotidienne attache à la ville où ils travaillent semblent rêver eux aussi des campagnes vertes et des maisons où luit le soleil des champs. Ils n'ont ni manoirs, ni parcs profonds, mais il leur suffit d'un asile modeste : « une vieille baraque de maison de vendange », au hameau des Sablons, près de Faye, où Larevellière-Lépeaux vit chaque année, pendant huit ou neuf mois, « d'heureux moments » avec sa femme et ses deux enfants[6]; un petit « ermitage » près d'Amiens où Mme Lenormant élève son fils selon les principes de l'*Emile*[7]; moins encore, un coin de campagne, bois, plaines et prairies fécondes que Ricault de Lignières, curé décimateur de Zotinghem, contemple avec une

1. Mss. de Neufchâtel, **12**. — 2. **138**, p. 51. — 3. R. Reuss, **241**, p. 14. — 4. **55**, p. 101. — 5. A. de Calonne, **269**, p. 21. — 6. **110**, pp. 52-53. — 7. Mss. de Neufchâtel, **12**.

émotion silencieuse[1]. Campagnards plus opulents parfois : M. Faure, ancien libraire, que le goût de la vie champêtre a fixé aux environs de Grenoble[2] ; les parents de Bouilli « à deux lieues de Tours », dans un site ravissant, au milieu d'une grande étendue de bois et de prairies délicieuses[3] » ; Louis Hordret qui mène pendant la belle saison à Andresy « une vie délicieuse » avec sa femme, un petit nombre de voisins et d'amis[4] ; Sophie Cannet, mariée à Jailly près Corbeil et que Mme Roland a décidée à habiter la campagne[5].

S'il nous suffit, sans connaître les propriétaires, d'apercevoir leurs toits entre les arbres, sous le soleil du midi et dans les brumes du nord nous verrons les maisons de campagne se multiplier. Etrangers ou Français, tous ceux qui nous ont laissé le récit de leurs courses dans les provinces ont noté avec quelque émerveillement les maisons des champs rencontrées sur leur route. Elles sont « nombreuses » près de Boulogne[6], « charmantes » sur la Seine autour de la Rocheguyon[7], « magnifiques et très nombreuses » aux environs de Rouen[8], dans les prairies qui bordent la Seine de l'autre côté du Cours-la-Reine[9], au village de Bon-Secours où les bourgeois en ont construit « un nombre infini[10] ». Les jardins anglais y prodiguent les kiosques, ermitages, torrents, pyramides, temples et chaumières[11]. Les coteaux de la Champagne les mêlent à leurs vignes, « belles et nombreuses » autour de Reims[12], à Aï et Piéry près d'Epernay où viennent les riches propriétaires des villes voisines[13]. Elles s'échelonnent sur les rives fleuries et dans les plaines de la Loire. Gauthier de Brécy les admire[14] comme Mme Laroche[15] et les voyageurs ano-

1. Héricault, **108**, pp. 13-14, 66. — 2. E. Jovy, **72**, pp. 154-155. — 3. **90**, t. I, p. 3. — 4. **209** p. 362. — 5. **126**, t. I, p. 255. — 6. A. Babeau, **173**, p. 230. — 7. Blandon, **24**, p. 34. — 8. Wraxall, **254**, p. 255 et *Voyage du Havre*, **21**, p. 55. — 9. *Récit...*, **16**, p. 98. — 10. *Ibid.*, **16**, p. 45. — 11. Blandon, **24**, p. 61. — 12. Babeau, **173**, p. 266. — 13. G. de Brécy, **91**, p. 57. — 14. *Ibid.*, **91**, p. 15. — 15. **173**, p. 275.

nymes. Elles entourent « de toutes parts » Angerville[1], bordent le Loir près de Châteaudun[2], embellissent les environs de Beaugency[3], s'échelonnent avant et après Amboise[4]. Elles sont « très nombreuses aux environs de Blois[5] ». Vendôme a ses « clauseries[6]. » Près de Tours, « chaque éminence est occupée par des couvents ou des maisons de campagne[7] », « maisons et jardins charmants[8] ». Il y en a sur la route de Vendôme et « un nombre infini » sur celle du Poitou[9]. « Il n'est point de petit particulier à Tours qui n'ait ce qu'on appelle une closerie où il va passer le dimanche et faire ses vendanges[10]. » Beaucoup de maisons de campagne autour d'Ancenis[11]. Elles « annonceat le voisinage d'Angers[12] ». Un grand nombre de familles bourgeoises s'y rendent en hâte aussitôt après la Fête-Dieu, patriarcalement montées sur les chevaux de leurs closiers[13]. Saintes a les siennes[14] comme Châtellerault[15], Châteauroux[16], Brives[17] ou Angoulême[18].

Le Lyonnais surtout couvre de jardins en terrasses toutes les pentes de la Saône et du Rhône et met un pignon dans tous les bois à dix lieues autour de Lyon. Les voyageurs anglais Rigby[19] et Smolett[20], Bérenger[21], Léonard[22], Gauthier de Brécy[23], Brissot[24], Mautort[25], deux manuscrits anonymes[26] s'accordent. « Non seulement marchands, mais boutiquiers et artisans », ont les leurs dans des sites « romantiques ». Les bords du Rhône déroulent aux yeux des voyageurs les parcs,

1. Babeau, **173**, p. 275. — 2. *Voyage de La Rochelle*, **20**, p. 18. — 3. *Voyage d'Espagne*, **19**, p. 2. — 4. *Voyage de La Rochelle*, **20**, pp. 312-323, 334. — 5. Maugiron, **254**, p. 223. — 6. *Voyage de La Rochelle*, **20**, pp. 22, 29. — 7. Wraxall, **254**, p. 227 et *Journal*..., **14**, p. 69. — 8. De Brécy, **91**, p. 17. — 9. *Voyage de La Rochelle*, **20**, pp. 35, 46. — 10. *Journal*..., **14**, p. 69. — 11. *Journal*..., **14**, p. 59. — 12. *Recueil amusant de voyages*, **178** *bis*, p. 170. — 13. Besnard, **89**, t. I, p. 127. — 14. *Voyage de La Rochelle*, 20, p. 224. — 15. *Ibid.*, **20**, p. 58. — 16. Marlin, **223**, p. 67. — 17. *Ibid.*,, **223**, p. 69. — 18. *Journal*..., **14**, p. 74. — 19. **173**, p. 383. — 20. **173**, p. 230. — 21. **177**, t. II, p. 168. — 22. **546** *bis*, t. III, p. 68. — 23. **91**, p. 265. — 24. **92**, t. II, p. 83. — 25. **117**, p. 12. — 26. **15**, pp. 7, 11, 12, et **14**, p. 190.

« massifs de grandes futaies, maisons assises sur des terrasses », « une multitude de châteaux et de maisons de plaisance », « une quantité prodigieuse », « un nombre surprenant ». Le spectacle est ravissant et se prolonge jusqu'à plusieurs lieues sur les bords de la Saône, à deux « postes » au-dessous de Lyon. La route de Saint-Etienne en est bordée jusqu'à trois lieues de la ville. Les négociants s'en vont de préférence dans la plaine de la Croix-Rouge. Il est même aisé de louer des maisons toutes meublées.

D'un côté de Grenoble elles sont presque innombrables[1]. De fin août à novembre, les magistrats de Chambéry et parmi eux la famille de Joseph de Maistre sont aux champs[2]. Naturellement, les Marseillais ont leurs bastides. Il y a « un grand nombre de maisons de campagne autour de Marseille », dit un manuscrit anonyme[3] ; plusieurs milliers selon Sulzer[4], quatre mille dit le prince de Ligne[5], cinq mille affirment Hirschfeld[6] et Bérenger[7]. Les « collines en sont tellement couvertes qu'une contrée de quelques lieues de circonférence paraît de loin un faubourg immense[8] ». On y va en famille les dimanches et fêtes, du samedi soir au lundi[9]. A Toulon, la quantité « en est prodigieuse[10] » ; chaque petit marchand ou artisan y traîne presque chaque jour sa femme et ses enfants pour manger de la salade et des oignons[11]. Aix imite Toulon[12]. Autour de Montpellier la campagne est couverte de maisons de campagne[13]. Nice en a bâti une infinité dont les jardins sont charmants[14]. A Hyères, elles sont en « prodigieuse quantité[15] » et les environs de Villefranche en sont parsemés[16]. Aux pieds des Pyrénées, Perpignan étale ses demeures champêtres[17]. Toulouse

1. E. Jovy, **72**, p. 131. — 2. F. Descostes, **195**, t. I, pp. 189, 193, 292. — 3. *Journal*, **14**, p. 142. — 4. **406**, p. 115. — 5. **472**, p. 102. — 6. **455**, t. V, p. 49. — 7. **177**, t. I, pp. 109-110. — 8. Sulzer, **406**, p. 113. — 9. Marlin, **223**, p. 94. — 10. Sulzer, **406**, p. 119. — 11. Marlin, **223**, t. I, pp. 89-90. — 12. *Ibid.*, **223**, p. 89. — 13. *Journal*, **14**, p. 127. — 14. *Ibid.*, **14**, p. 169, et Sulzer, **406**, p. 160. — 15. *Ibid.*, **406**, p. 160. — 16. *Ibid.*, **406**, p. 222. — 17. Mautort, **117**, p. 25.

en montre « une grande quantité[1] ». Les coteaux en sont couverts jusqu'à Castanet[2]. En 1775, les *Affiches et annonces* en signalent trois à vendre ou à louer à l'extrémité du chemin de Cugnaux, à Fourquevaux et à la Lande[3]. Les parlementaires, comme les magistrats de Chambéry, chez la présidente de Rességuier, à Saint-Elix, à Bonrepos, mènent une vie pastorale[4]. La Garonne tout entière, comme la Loire, la Saône et la Seine, a les siennes, sur la rive droite surtout[5]. Bordeaux les a multipliées depuis le début du siècle. Le pays en est « couvert[6] ». Il y en a « une quantité, plus agréables les unes que les autres » à Saint-Pierre-de-Gradignan[7], et plus loin autour de Fronsac[8], dans les Landes[9] et sur la route de Bayonne[10]. Sur la route de Barbezieux le chemin en est bordé[11]; elles sont toutes plus jolies les unes que les autres; elles se disputent entre elles « la beauté, la richesse, l'agrément[12] ». Bayonne même a les siennes[13].

L'enquête, si elle est longue, semble décisive. De 1760 à 1785, nous ignorons encore si l'on aime la nature comme nous entendons qu'on s'y attache aujourd'hui. Mais nous savons du moins qu'on la préfère souvent à la ville pour y vivre à demeure ou dès les beaux jours.

1. G. de Brécy, **91**, p. 231. — 2. Marlin, **223**, p. 77. — 3. *Affiches et annonces de Toulouse pour l'année 1775;* Toulouse, in-4°, pp. 1. 29. 100. — 4. Vivie de Régie, **251**, pp. 90, 117. — 5. Marlin. **223**, p. 170. — 6. *Journal...*, **14**, p. 75. — 7. Baurein, **176**, t. II, p. 345. — 8. *Journal...*, **14**, p. 84. — 9. Baurein, **176**, t. II, p. 418. — 10. Marlin, **223**, p. 172, et *Voyage d'Espagne*, **19**, p. 19. — 11. *Ibid.*, **19**, p. 15. — 12. *Voyage de La Rochelle*, **20**, p. 229. — 13. *Voyage d'Espagne*, **19**, p. 24.

CHAPITRE II.

Promeneurs et Voyageurs.

Si nombreuses que soient les maisons des champs, il reste à Paris tous ceux qui n'ont ni loisirs ni fortune pour en sortir longuement. Mais s'il y a dans l'âme de ces citadins par nécessité des rêves mal satisfaits, nous devrons les voir passer aux barrières le dimanche et les fêtes. Ceux même qui vivent aux champs ou y passent la belle saison voudront, sans doute, connaître des horizons nouveaux. Ils se mêleront sur les routes et dans les sentiers à ceux qui retournent le soir vers Paris. Plus loin, à travers la France et par delà ses frontières, ils s'en iront, s'ils sont riches, là où la nature révèle des splendeurs inconnues. C'est cet exode qu'il faut suivre avant Rousseau, avant la *Nouvelle Héloïse*, puis jusqu'à Bernardin de Saint-Pierre, pour le voir grandir comme se multiplient les maisons des champs.

Paris n'a pas autour de lui de mornes plaines et des routes pesantes. Depuis la Marne jusqu'à Meudon, de Versailles à Montmorency, on peut goûter l'harmonie des collines et la grâce simple des horizons. Il semble qu'on les ait comprises dès la première moitié du XVIIIe siècle. Rapin déjà chantait dans ses *Jardins* Meudon, Saint-Cloud, Rueil, Saint-Germain, Montmorency[1]. Fléchier se souvient, en Auvergne, de ceux de Saint-Cloud et de Suresnes[2]. Saugrain recommande dans ses *Curiosités de Paris*, en 1716, les bois de Meudon, « le lieu du monde le plus enchanté et le plus délicieux[3] ».

1. **485**, p. 42. — 2. **178** *bis*, t. III, p. 14. — 3. **245**, p. 378.

De Marsy loue les panoramas de Bercy et de Suresnes [1], et, dès 1742, Piganiol ceux d'Ivry et de Saint-Maur [2]. En 1750, Voltaire fait allusion à la vue de Meudon [3]. Plus tard, Bertin célèbre, en 1777, le « spectacle charmant des bords de la Seine [4] ». « Rives de la Seine, rives romantiques », chante le voyageur Blandon [5], et l'on retrouve Sénart, Lucienne, la Marne à Montigny dans les vers de Chénier [6]. Les « riches perspectives » de nos provinces et « même les environs de Paris » valent pour Fontanes, en 1778, « les paysages de la Norvège et du Groënland [7] ». A partir de 1760, toutes les *Descriptions des environs de Paris* signalent abondamment les beautés naturelles. Le seul livre de Piganiol, de 1742 à 1765, quand un continuateur l'a remanié, s'emplit soudain d'horizons nouveaux, ceux de Conflans, de Croix-Fontaine, de Montgeron, de Pierrefite, de Bellevue, de Passy, de Vanvres, de Stains [8].

Beautés familières aux Parisiens qui vont en hâte vers elles le dimanche. « Tout le peuple sort de Paris les jours de fête », nous dit le marquis de Mirabeau [9]. Lemierre chante l' « opulent citadin », qui

vient par intervalles
Respirer les parfums des richesses rurales,
Et sur des bords charmants, mais voisins des cités,
De Flore et de Palès contempler les beautés [10].

Flore et Palès ce sont la butte de l'Étoile où les promenades sont fréquentes [11], le bois de Boulogne « encore peu fréquenté » en 1718 [12], mais où se presse en 1748, comme à Madrid, un « nombre infini de voitures [13] ». C'est, en 1759, « une des plus belles promenades et des plus fré-

1. **767**, p. 282. — 2. **237**, t. VIII, pp. 167, 258. — 3. **883**, t. XXXVII, p. 142. — 4. **510**, p. 185. — 5. **24**, p. 20. — 6. **516**, t. II, pp. 62, 113, 164. — 7. **534**, t. I, p. 424. — 8. **237**, *passim*. — 9. **279**, t. I, p. 410. — 10. **544**, p. 128. — 11. Thiéry, **247**, t. I, p. 42. — 12. Richelieu, **125**, t. I, p. 223. — 13. Néel, **232**, p. 121.

quentées des environs de Paris[1] ». Avant la Révolution, quand reviennent le soir par les Champs-Elysées des milliers d'équipages et trois cent mille piétons, on a « le spectacle de la fuite de tout un peuple[2] ». Après 1760, c'est encore Bagatelle dont « les Parisiens et les étrangers profitent plus que l'illustre propriétaire[3] » ; Saint-Cloud, où l'on va par la galiote si tumultueusement que « toujours quelques-uns tombent à l'eau ([a]) », à moins que l'on ne s'entasse « sur des charrettes qui sentent les choux et le fumier[4] » ; Bellevue, où aborde « cette foule de petits bateaux remplis de citoyens, qui bravent, par habitude, le danger de se noyer pour venir une fois l'an respirer quelques instants l'air pur des campagnes[5] » ; Passy, où les Parisiens viennent les jours de fête, « même les bourgeois et le peuple[6] » ; Montmartre[7], le Mont-Valérien où l'on va visiter les ermites[8], le bois de Meudon, dont Lerouge publie en 1781 un plan « très agréable pour ceux qui le fréquentent[9] »; Sceaux, « très fréquenté le dimanche[10] » et surtout pendant la huitaine de la fête locale, « où le concours de monde est prodigieux[11] ». Même la grande poésie consacre les horizons parisiens. Lebrun accorde sa lyre pour chanter dans une ode « Le Triomphe de nos paysages » et déposséder les Tibur, Arcadie, Tivoli, Blanduse, Albunée en l'honneur de Vincennes, Passy, Auteuil, « Fontenay, couronné de roses », Meudon, la colline qui « occupe les enfants d'Eole — A broyer les dons de Cérès » (entendons Montmartre), Vanvres, Sèvres, Suresnes, Montreuil, Romainville, le Pré-Saint-Gervais, Boulogne[12].

1. Barbier, **87**, t. III, p. 475, et Hernandez, **208**, sans pagination. — 2. Thiébault, **129**, p. 149. — 3. Baronne d'Oberkirch, **123**, t. II, p. 120. — 4. S. Mercier, **228**, t IX, p. 339. — 5. Dulaure, **200**, t. I, p. 27. — 6. *Ibid.*, **200**, t. II, p. 166. — 7. *Ibid.*, **200**, t. II, p. 103. — 8. S. Mercier, **228**, t. VII, p. 110-113. — 9. *Journal des savants*, **49**, 1781, p. 63. — 10. Mme Vigée-Lebrun, **131**, t. I, p. 28. — 11. *Journal de Paris*, **44**, 26 juin 1778. — 12. **541**, t. I, pp. 289 et suiv.

a. C'est justement la mésaventure qui arriva à Cochin (**189**, p. 8).

Les estampes où s'encadrent ces coteaux et ces bois les emplissent toujours de promeneurs. Il y en a qui sont assis et qui causent dans une *Vue du paysage de Meudon* par Rigaud vers 1740[1]. Le *Voyage pittoresque de la France* nous les montre, bourgeois, femmes, enfants, groupés en cercles, se promenant, s'amusant dans les bois qui environnent Sceaux, Bellevue, Satory[2]. Une gravure de la collection Destailleurs en peuple aussi les coteaux de Bellevue[3]. Pour conduire tout ce monde, les *Guides* et *Descriptions* se multiplient. On réédite, en les corrigeant et complétant, Piganiol de la Force, Saugrain, Renou de Chevigné. Puis ce sont les ouvrages de Jombert, d'Argenville fils dont nous connaissons jusqu'en 1779 quatre éditions sans cesse augmentées, Hernandez, l'abbé Régley, Dulaure dont paraissent en 1785 et 1787 les deux premières éditions, Lerouge, Thiéry, Denis, Gaignat de l'Aulnays pour Sçeaux et ses environs, Le Prieur pour Montmorency, un *Almanach topographique de tous les lieux et promenades des environs de Paris* en 1775, un autre *Almanach topographique des environs de Paris* en 1776, etc... Cartes de D.-R. de Vaugondy en 1761, *Atlas des environs de Paris tiré de la carte de Cassini*, les *Environs de Paris en seize cartes enluminées*, l'*Atlas chorographique* de Desnos en 1766, ses *Environs de Paris* en 1785, un *Nouveau plan des environs de Paris* en 1775, les cartes de le Rouge et son plan de Meudon en 1781, les cartes du *Tableau topographique* ou de l'*Itinéraire portatif* de Denis, etc. ([a])

Parfois, grâce aux *Mémoires*, *Correspondances*, témoignages de toutes sortes, nous saurons qui nous rencontrons. Avant même 1750, tout l'atelier de Le Bas à Nanterre : Co-

1. Cabinet des estampes. — 2. **230**, t. IV. — 3. T. II (Cabinet des estampes).

a. Cf. l'Index bibliographique.

chin, Moreau, Eisen, Aliamet, Baquoy [1]; Joseph Vernet et sa famille en partie à Vincennes, Passy, Sèvres, Meudon, la Râpée, les Porcherons [2]. Avant 1760, Colardeau s'en va en batelet à Saint-Cloud, Bellevue, Meudon [3]. Le prince d'Ardenay, venu du Mans à Paris, quitte sans cesse la capitale pour ses environs [4]. Diderot fait avec le baron d'Holbach des « tournées ». Rien ne les arrête, « ni les coteaux, ni les fondrières, ni les terres labourées ». Le spectacle de la nature leur plaît à tous deux [5]. Aux beaux jours, tous les intimes adorent les « promenades philosophiques en pique-nique dans les environs de Paris, sur les bords de la Seine », à Saint-Cloud le plus souvent où l'on va en bateau pour revenir à pied par le bois de Boulogne [6]. Restif de la Bretonne, dont le *Monsieur Nicolas* évoque la vie des humbles boutiques, s'en va au bois de Boulogne, à Bicêtre, « dans les blés, par ces petits sentiers tortus et délicieux [7] ». Rousseau, naturellement, Mme d'Houdetot, Mme d'Epinay, le maréchal de Luxembourg et leurs amis parcourent la vallée de Montmorency [8]. Jussieu et ses élèves cherchent des fleurs au Mont-Valérien et à Meudon [9]. Pendant les vacances, les séminaristes de Saint-Sulpice courent les environs par bandes de dix ou douze et dînent où ils peuvent, dans une cabane de paysans, un bois ou une prairie. [10].

Après la *Nouvelle Héloïse* nous retrouvons Jussieu au Mont-Valérien, à Saint-Cloud, Bondy, Gentilly, Saint-Prix, etc... [11]; J. G. Wille et ses camarades d'atelier, partout où s'écroulent des ruines, se creusent des vallons pittoresques, se penchent des chaumines et des arbres tordus, à Saint-Germain, Poissy,

1. E. et J. de Goncourt, **772**, t. II, p. 142. — 2. Lagrange, **778**, pp. 88, 155. — 3. **141**, t. III, p. 388. — 4. **84**, p. 29. — 5. **839**, t. XVIII, p. 395. — 6. Marmontel, **116**, t. II, p. 246. — 7. **124**, t. X, pp. 150, 159. — 8. **75**, t. VIII, pp. 317, 374; t. IX, p. 26; t. X, pp. 119, 332, etc... — 9. *L'Avant-Coureur*, **30**, 1760, p. 184. — 10. Baston, **88**, t. I, p. 67. — 11. *Avant-Coureur*, **30**, 1761, p. 359.

Vernon, Longjumeau, Sceaux, Arpajon, Montlhéry, Villebon, Antony, Bourg-la-Reine, le Clos-Payen, Mantes, Meulan, Montmartre, Saint-Maur [1]; une jeune Parisienne, Laurette de Malboissière, au bord de l'eau, du côté de Meulan et au bois de Boulogne [2]; les hôtes de M. d'Argental à Romainville, Sceaux, Boulogne, Saint-Cloud [3]; Mme Vigée-Lebrun à Marly, Sceaux, Chantilly, Gennevilliers, etc... [4]. A vingt-deux ans, Larevellière-Lépeaux quitte Paris tous les dimanches pour courir les environs avec ses amis [5]. Mlle Thiébault se promène avec la vicomtesse de Choiseul [6]. La comtesse d'Egmont s'en va en parties champêtres à Bagatelle, Montfermeil, Neuilly [7]. Des étrangers et des provinciaux font comme eux. Le russe Karamzine « va souvent hors de la ville et rentre parfois très tard... car les environs sont charmants [8] ». Le prince d'Ardenay, revenu pour montrer Paris à sa jeune femme, l'emmène aux jours libres à la campagne [9]. Une Niortaise, arrivée pour suivre un procès, trouve le temps de voir Saint-Cloud, Bicêtre, le petit Trianon, Marly [10]; François Cognel, conseiller à la cour de Nancy, visite Bagatelle, Saint-Cloud, Luciennes, Bellevue, Chantilly, Marly, Saint-Germain [11].

Pendant ces vingt-cinq ou trente années, de 1761 à la Révolution, nous croisons partout des figures connues : à l'Etoile, Mme de Chastenay [12], encore jeune fille, qui va cueillir des fleurs avec son père ; à Vanvres, le prince et la princesse de Condé, le duc de Croÿ avec treize ou quatorze personnes [13]; à Bellevue et Meudon, Diderot [14], la comtesse de Sabran [15], Mlle Phlipon [16], Corancez et sa femme avec J.-J. Rousseau et Thérèse [17]; à Sceaux, Mme Roland [18]; à Chénevière et Champi-

1. **132**, pp. 230, 232, 300, 358, 360, 456, 522. — 2. **156**, pp. 121, 250., 3. L. Claretie, **188**, p. 38. — 4. **131**, t. I, pp. 26-27, 97, 101, 102, 104. — 5. **110**, p. 33. — 6. **129**, p. 87. — 7. Comtesse d'Armaillé, **170**, p. 98. — 8. **372**, p. 255. — 9. **84**, p. 64. — 10. **169**, pp. 43-46. — 11. **190**, *passim*. — 12. **94**, p. 49. — 13. Duc de Croÿ, **96**, pp. 137-139. — 14. **839**, t. XVIII, p. 349. — 15. **166**, p. 129. — 16. **126**, t. II, pp. 118 et suiv. — 17. Musset-Pathay, **74**, p. 409. — 18. **162**, t. II, p. 196.

gny, Diderot[1]; à Arpajon et Romainville, sur les bords de l'Orge, Léonard[2]. Plus loin, dans « les bois charmants de Notre-Dame », Lebrun et Mme de ***[3]; à travers les bois qui verdoient autour de Versailles ou Saint-Germain, à Marly, l'Etang-la-Ville, la Celle, Bougival, Ducis et Deleyre[4]; Bertin et Parny dans les forêts de Saint-Germain, Marly, Satory[5]; le comte d'Hézecques à Jouy en-Josas, Saint-Cyr, Rambouillet[6]; dans tous les sentiers de la forêt de Montmorency le futur girondin Bosc qui herborise et demande à l'occasion l'humble hospitalité d'une fermière, au prieuré de Sainte-Radegonde[7]; Fontanes, dans « le chemin pittoresque et sauvage qui sépare Rueil et Marly », sur la terrasse de Saint-Germain, dans l'« agréable pré Saint-Gervais[8] » ; à Chantilly, Mercier qui rêve dans ses bois pendant plus de vingt-cinq ans[9]. Au dire du cardinal Bentivoglio, la forêt de Fontainebleau ne produisait rien « ni pour les nécessités de la vie, ni pour le plaisir des yeux[10] ». Mais l'abbé Leblanc louait déjà en 1745 ses « roches informes et sauvages », ses « arbres vénérables[11] ». Un anonyme rappelle les promenades qu'il y fit en 1754[12]. Nous y rencontrerons plus tard d'Hézecques qui y trouve un charme indéfinissable à la fin du jour[13], et le baron Thiébault[14]; Bertin qui en traverse les « délicieux déserts » et rêve d'aller « s'ensevelir » dans ses grottes profondes[15]; le romancier Loaisel de Tréogate qui, « après une lecture réfléchie d'un morceau d'Young », part la nuit en poste pour aller rêver seul dans la forêt de Fontainebleau[16]; Bérenger épris de « ces vieux chênes, ces roches cariées, noires, informes, ces blocs de grès, entassés au hasard[17] ».

1. **839**, t. XVIII, p. 463. — 2. Sainte-Beuve, **873**, t. II, p. 332. — 3. **541**, t. IV, p. 221. — 4. Ducis, **147**, p. 48. — 5. Bertin, **510**, p. 334. — 6. **109**, pp. 252, 254, 259. — 7. A. Rey, **317**, pp. 10, 11. — 8. **536**, t. I, p. 427, note. — 9. **859**, t. II, p. 81. — 10. *Voyage de Nantes*, **25** *bis*, p. 19. — 11. **466**, t. II, p. 206. — 12. **25** *bis*, p. 17. — 13. **109**, p. 259. — 14. **129**, p. 157. — 15. **510**, p. 207. — 16. **713**, p. VIII. — 17. **177**, t. II, p. 152.

La province sort elle aussi des murailles de ses villes. Promenades encore mondaines lorsqu'on rend visite aux châteaux du voisinage, comme à Avenay[1] et à Autun[2]; plus champêtres et plus populaires lorsqu'elles suivent modestement, comme celles de Restif, les bords de l'Yonne[3]. Parfois Restif est seul; plus souvent escapades amoureuses, avec sa maîtresse, dans les bois de Montmusard, aux Chartreux près de Dijon; parties joyeuses avec ses camarades et quelques jeunes filles « à l'Ile d'amour », du côté du « Moulin-Judas »; festins populaires, rustiques et bruyants, qui mêlent sur les gazons, à Saint-Loup-en-Vaux par exemple, les ripailles, les galanteries hâtives et la joie du grand air[4]. Dès 1731, les habitants de Montauban sont « amateurs des promenades » et passent une partie de la journée à « admirer les environs de leur ville[5] ». Après 1761, à Tours, au temps des vendanges, les chemins du côté de Vendôme sont remplis de promeneurs, et les riches bourgeois et magistrats eux-mêmes vont s'asseoir « sur le friche (*sic*), à la ronde[6] ». Au Mans, le prince d'Ardenay s'échappe en parties de campagne avec sa femme, fait gaiement ses vendanges à Clairsigny, ou bourgeoisement part à l'aventure un bâton à la main[7]. A travers champs, nous rencontrons près d'Angers le jeune Yves Besnard et ses amis, à moins qu'ils ne descendent paresseusement l'Authion jusqu'à l'île Saint-Aubin, ou ne suivent les vendangeurs à la Roche-aux-Moines[8]. Les invités qui fêtent le mariage de Mlle de l'Offraire, en Vendée, s'égarent volontiers dans les promenades charmantes et solitaires du pays[9]. Une amie de Bernardin de Saint-Pierre lui écrira qu'elle s'en va nonchalamment au bord de l'eau, au fond d'un vallon, en compagnie de Fénelon, Jean-Jacques Rousseau, la

1. Grosley, **451**, p. 95. — 2. *La Société d'Autun*, **262**, p. 412. — 3. **124**, t. IV, p. 192. — 4. **124**, t. III, p. 98; t. V, p. 110; t. VI, pp. 39, 221; t. IX, pp. 4, 18. — 5. Buffon, *Corresp.*, **140**, t. I, p. 9. — 6. *Voyage de La Rochelle*, **20**, p. 35. — 7. **84**, pp. 64, 93, 100. — 8. **89**, t. I, pp. 177-178. — 9. Larevellière-Lepeaux, **110**, pp. 25-26.

Fontaine, Gessner et des *Etudes de la Nature*[1]. A Orléans, l'abbé de Reyrac, l'auteur célèbre de l'*Hymne au soleil,* ne peut composer qu'à la campagne[2]. Au hasard des voyages et des garnisons, Guibert flâne au long de toutes les rivières et dans tous les sentiers des bois. A Libourne, il mène avec lui une « compagnie nombreuse ». A Wissembourg, il court les environs, tous les soirs, avec quelques officiers du régiment[3]. A cinq lieues de Marseille, aux environs de la fontaine de Saint-Pons, sur les bords du ruisseau, on voit parfois aux jours de fête plus de trente sociétés[4]. G. Bovier nous a laissé le récit des excursions faites avec Jean-Jacques au village « assez romantique » d'Eybens, près de Grenoble, d'où l'on revient au clair de lune « avec l'air le plus frais et les odeurs les plus suaves[5] ».

Pourtant, les plaines parisiennes ne sont guère « romantiques ». Les coteaux de Suresnes et la forêt même de Marly sont trop dociles à l'esprit humain ; l'homme les domine aisément. Il existe de plus impérieux horizons qui imposent des splendeurs plus grandioses. Le goût de la nature ne serait pas complet au XVIII[e] siècle s'il n'avait connu que les sensations paisibles qui naissent dans la grâce effacée de nos plaines françaises. D'incessants voyageurs, malgré les routes trop longues et les auberges rares, sont allés chercher au milieu des Alpes les aspects sauvages des choses. La Suisse s'emplit subitement de voyageurs ; la révélation de la montagne achève la révélation de la nature.

Longtemps on l'ignora, ou la méconnut. Il y avait là des beautés violentes qui dérangeaient l'ordre accoutumé des beautés classiques[a]. Depuis Trente jusqu'à Munich, Montes-

1. Maury, **858**, p. 152. — 2. *Journal de Paris*, **44**, 10 janv. 1783. — 3. **367**, p. 237. — 4. Prince de Ligne, **472**, p. 96. — 5. E. Jovy, **72**, pp. 133, 164.

a. Sur le dédain de la montagne *au dix-septième siècle*, cf. l'excellent livre de M. J. Grand-Carteret, **365**, t. I, ch. VII.

quieu marche toujours entre deux montagnes sans rien voir « qu'un petit morceau de ciel » et il est « au désespoir de voir durer cela si longtemps[1] ». Comme lui, Hénault traverse sans enthousiasme le Jura et la Suisse en 1750 : « toujours un ruisseau à côté de soi et des rochers sur la tête qui font appétit de se noyer ou de se précipiter » ; à moins d'une grande passion, « on n'y voit que l'abandon total de la nature et le désespoir d'y être[2] ». Bien des voyageurs avaient, avant eux, parcouru la Suisse et n'en ont retenu que des curiosités historiques ou archéologiques et des détails de mœurs. En 1730, le Suisse Altmann, dans un livre qui reste jusqu'à la fin du siècle la description classique, avoue que les étrangers imaginent sa patrie comme « un pays de loups-garous où l'on ne voit le soleil que par un trou... Plus d'une fois, un Suisse, transporté dans certains endroits de l'Europe, n'y a guère moins causé d'admiration que la visite d'un monstre nouvellement arrivé de l'Afrique[3] ». Préjugés assurément ; mais les « délices de la Suisse », s'ils sont multiples pour l'auteur, ne sont encore que ses richesses agricoles, minéralogiques et botaniques, la chasse et l'abri de ses montagnes.

En 1743, Misson avoue que Lausanne « a je ne sais quoi qui paraît d'abord un peu sauvage » ; « *cependant* », il a remarqué « que cette ville est aimée de tous ceux qui la connaissent[4] ». Le marquis de Maugiron, en 1750, ne s'intéresse lui aussi dans le Valais qu'à l'histoire, la géographie et la géologie[5]. M. Bruys, en 1751, ne voit dans la Suisse qu'une contrée fort inégale, stérile et fort désagréable à la vue[6]. En 1758, un voyageur anonyme s'attend à trouver un pays triste et sauvage. Heureuse surprise en traversant le Vaudois et le Neuchâtelois : le pays est « montagneux à la vérité », mais les montagnes sont « fort éloignées ». Sans doute, les hauteurs « dont le

1. **386**, t. II, pp. 131-137. — 2. **855**, p. 87. — 3. **331**, t. I, pp. XV, XVI. — 4. **385**, t. III, p. 213. — 5. **5**. — 6. **346**, p. 94.

sommet est couvert de sapins » font « un peu de tort au coup d'œil », mais il y a de belles cultures et des pentes « fort adoucies [1] ». Même le préjugé fut tenace. Ceux qui restent à l'écart de la culture littéraire ne s'accommodent pas tous aux splendeurs alpestres. Vers 1770, un voyageur qui visite Vevey et l'Ile de Saint-Pierre sans penser à Rousseau, qui voit à Zurich « Jacques Goëner » et à Schaffouse « le cataraque du Rhin » ne se console de la vue des montagnes de neige que par les plaines et vallées agréables. Il rencontre une vue « de montagnes déserte qui a *quoi que cela* son agrément » et Schwytz lui plaît « *quoique* entourée de montagnes [2] ».

Les curieux de la nature, déjà nombreux, s'intéressaient assurément aux trésors inconnus des plantes et des roches de la Suisse ; de nombreux ouvrages scientifiques les énumèrent déjà avant 1750. La *Bibliothèque impartiale*, en 1755, insère un extrait de l'ouvrage de Scheuchzer sur *la figure et l'antiquité des montagnes de la Suisse*, et signale que la « matière est intéressante et fort en vogue aujourd'hui [3] ». Mais le poème de Haller sur les Alpes fut la première révélation pittoresque et sentimentale. Le *Journal helvétique* insère bien en juillet 1737, un *Voyage dans les Montagnes occidentales du Païs de Vaud* où l'on parle vaguement d' « horribles beautés » ; pourtant ce n'est qu'un prétexte à rivaliser en vers et prose badins avec Chapelle et Bachaumont. *Les Alpes* mêmes. malgré la première édition en allemand et français, restent inconnues jusqu'aux traductions qui se multiplient à partir de 1739 [a], sept éditions séparées pour le moins jusqu'en 1770, cinq éditions des *Œuvres complètes* jusqu'en 1775. Le *Mercure de France* les insère en mars 1752 [4]. L'admiration pour le poème fut à peu près unanime, mais qui dit poésie ne dit

1. **18**, pp. 38, 39. — 2. **15**, pp. 28, 29, 100, 124, 126. — 3. **32**, janv. et févr. 1755, p. 243. — 4. **55**, p. 84.

a Elles sont insérées également dans la *Nouvelle Bibliothèque germanique*, 1749, t. VII.

pas vérité ; l'enthousiasme d'Haller éveille encore une sceptique condescendance : « Il pourrait bien se faire, insinue l'abbé de la Porte, en 1751, qu'un pays où l'on ne voit que des précipices, des torrents, de la neige et des glaçons, ne fût pas un séjour aussi charmant qu'on voudrait nous le persuader[1] ». Elie Bertrand reprend l'éloge des montagnes en 1755. Le *Journal Encyclopédique* lui objecte que les villes s'emplissent de montagnards qui les ont fuies sans se laisser « séduire par le tableau riant qu'on en présente aujourd'hui[2] ». Voltaire conjure le comte d'Argental de ne point se moquer des « délices » de la Suisse, délices véritables, assure-t-il, à condition de ne point se tourner du côté des « montagnes de glace[3] ». Même les éditions successives du livre d'Altmann, « corrigées et considérablement augmentées », gardent les phrases sur la Suisse méconnue et les éloges trop pratiques de ses montagnes. En 1778 seulement l'édition de Neufchâtel constate « la curiosité de tous les étrangers » et « les points de vue les plus pittoresques[4] ».

Cependant, à lire Altmann ou Haller on s'accoutume au pays des loups-garous. Le *Journal étranger* publie en 1756 un *Voyage au Mont-Pilate* du général Pfyffer([a]). Marmontel, habile à suivre les idées qui plaisent, insère dans le *Mercure de France* en octobre 1759, et simultanément dans le *Journal helvétique*, le conte où la *Bergère des Alpes* mène sa vie d'églogue « dans les montagnes de Savoie, non loin de la route de Briançon à Modane, dans une vallée solitaire, dont l'aspect inspire aux voyageurs une douce mélancolie[5] ». Le succès en fut retentissant si l'on se souvient qu'il en tira une pastorale, que ladite bergère est l'héroïne d'une petite pièce de la Comédie française, de plus de douze pièces, à en croire

1. **597**, 1752, t. VII, p. 291. — 2. **51**, 1756, t. I, p. 38. — 3. **168**, t. VI, p. 210. — 4. **331**, t. I, p. III. — 5 **857**, t. II, p. 129.

a. Inséré également dans le *Nouvelliste économique et littéraire*, t. XII, p. 82.

Grimm, refusées par les comédiens italiens[1], d'une *Bergère des Alpes* de Nougaret[2], et de trois tableaux de Vernet, d'Aubry et de Loutherbourg([a]).

Seize mois plus tard, la *Nouvelle Héloïse* immortalise le Valais et le pays de Vaud. Désormais les bords du lac de Genève, puis la Suisse entière, verront passer une foule curieuse d'émotions neuves. « Clarens est immortalisé », écrit Daniel Roguin à Jean-Jacques[3]. Des bords de la Saône on se prépare à visiter Vevey et le Valais. Il ne manque même pas à cette gloire la « jolie fantaisie des dames de la cour » et des élégants. « On donnait à téter à son enfant, on tronchinait et on venait à Clarens, ce n'était qu'un[4] ». Sur les bords du lac, près de Voltaire, on se dispute les maisons de campagne. La duchesse de Grafton paye cent louis jusqu'à l'hiver. La duchesse d'Enville désire « passionnément » une maison. Mais elle arrive trop tard et loue deux cents louis pour trois mois un simple appartement[5]. Grindelwald est le « glacier des petits-maîtres, des dames... on y voit venir des beaux en ceinture nouée sur la hanche, roulant dans des charabas ou caracolant sur des locati[6] ». Visiteurs frivoles dont se plaignaient les guides, car ils « voyaient sans voir, couraient et répondaient avant d'avoir entendu toute la question, et à tout disaient : c'est charmant[7] ». A Chamonix, les jeunes Parisiens arrivent « en culotte soufrée et manchettes de filet brodé[8] ». En 1777, Wyttenbach publie une *Instruction pour les voyageurs qui vont voir les glaciers et les Alpes du canton de Berne*[9]. On suit les traces de Rousseau à l'île Saint-Pierre où les murs de sa chambre se couvrent d'inscriptions[10], à Motiers-Travers où

1. **885**, t. VI, p. 489. — 2. **388**. — 3. Mss. de Neuchâtel, **12**. — 4. Mayer, **383**, t. II, p. 135. — 5. Voltaire, **168**, t. X, pp. 122-123. — 6. Mayer, **383**, t. II, p. 7. — 7. *Ibid.*, **383**, t. II, p. 3. — 8. *Recueil amusant de voyages*, **178**, t. VI, p. 124. — 9. **413**. — 10. Mme Gauthier, **364**, t. II, p. 382.

a. Signalons également, en 1763, la pièce de vers de La Harpe, *Le Philosophe des Alpes*.

nombre de Français viennent, dès 1765, visiter la « Caverne » et l'ancien « Temple des fées[1] ».

Bref, « le voyage de la Suisse, devient à la mode », nous dit Mme Roland en 1777[2] et c'est l'avis d'un « Parisien » à son retour d'un voyage en Suisse[3], comme celui de la *Correspondance littéraire* en 1782[4]. A Evian, vers 1780, les buveurs se pressent déjà sur les bords du lac[5]. Gibbon se plaint de l'affluence des étrangers à Lausanne en 1784, Allemands et Anglais sans doute, mais Français aussi, « financières » surtout, s'il faut en croire Mme de Charrière[6]. Curiosité profitable pour les indigènes, et les habitants de Chamonix ont raison de considérer les glaciers « comme leur meilleur patrimoine[7] ». Tous les habitants de la vallée sont « assez à leur aise à cause de l'argent que portent chez eux le grand nombre d'étrangers qui va visiter les glaciers[8] ». Même en 1786, Villars se plaindra que cet argent ait fait fuir les hospitalités de l'âge d'or et que le voyage soit devenu un peu plus difficile pour les bourses modestes[9].

Tout le monde veut emplir ses poumons de l'air des montagnes et ses oreilles du fracas des torrents : les jeunes gens à peine sortis de tutelle y vont goûter une première liberté. Doppet visite après ses études la Suisse et l'Italie en 1775[10] ; le jeune Delahante se souviendra toujours des « belles horreurs » et des campagnes « les plus délicieuses[11] » ; Stanislas de Girardin visite tout jeune la Suisse et l'Italie[12] ; J. de Norvins y fait son premier voyage[13] ; Laurent de Franquières la parcourt en 1775[14] ; on y rencontre le fils de Buffon et celui de Guéneau de Montbeillard[15] ; le jeune duc de La Rochefoucauld

1. *Journal helvétique*, **53** *bis*, février 1765, p. 30. — 2. **869**, t. III, p. 327. — 3. **419**. — 4. **885**, t. XIII, p. 60. — 5. Le Camus, **4**, p. 39. — 6. **348**, p. 26. — 7. Moore, **387**, t. I, p. 186. — 8. *Journal de mes voyages*, **14**, p. 111. — 9. **410**, p. 633. — 10. **97**, p. 4. — 11. **352**, t. I, p. 470. — 12. **106**, t. I, p. 18. — 13. **122**, t. I, p. 38. — 14. A. de Gallier, **204**, p. 366. — 15. Buffon, *Corresp.*, t. I, pp. 341, 494.

d'Enville, en 1762, honteux que ses compatriotes ignorent le Mont-Blanc, entreprend de rivaliser avec Windham et d'escalader le Montanvert [1]. Gens de lettres comme l'anonyme qui rédige « l'Amant de Julie d'Etanges [2] » ; Watelet qui va dîner avec Rousseau à Motiers [3] ; Seguier de Saint-Brisson qui visite les bords du lac de Genève [4]. Fontanes parcourt les plus belles parties du pays en 1788 [5] ; Morellet [6], Bérenger [7], Mme de Genlis [8], Chénier y voyagent ; Raynal visite Gibbon à Lausanne [9] et fait élever sur le lac de Lucerne une pyramide à la gloire des libérateurs de la Suisse [10]. Florian profite d'un nouveau voyage à Ferney pour aller passer quatre jours aux « glacières [11] ». Peintres comme Joseph Vernet qui y vient étudier la nature [12]. Gens du monde, comme le prince de Ligne [13], le prince d'Ardenay dès 1767 [14], la duchesse de Polignac à deux reprises [15], la comtesse de Brionne qui s'aventure « comme Diane » à la cime de la dent de Vauillon près du lac de Joux [16], la duchesse de Choiseul qui donne son nom au « repos de la duchesse » dans les Alpes bernoises [17], Mme de Sabran en 1778 [18], le baron de Wimpfen [19], le comte d'Espinchal en 1783 [20] ; en partant pour l'exil, le comte d'Artois, le prince de Condé, les ducs de Bourbon et d'Enghien se détournent de leur route pour gagner Lucerne et « avoir une petite idée de différents cantons de la Suisse [21] ». Bourgeois aussi comme Brissot [22], le Lyonnais le Camus et un de ses amis [23].

L' « heureuse Helvétie » est déjà l'asile des jeunes époux :

1. **378**, p. 458. — 2. **55**, avril 1776, t. II, p. 82. — 3. Mme Gauthier, **364**, t. II, p. 306, note. — 4. Mss. de Neuchâtel, **12**. — 5. Aimé Martin, **857** *bis*, p. 465. — 6. **160**, p. 85. — 7. *Recueil amusant de voyages*, **178**, t. VI, p. 96. — 8. **104**, t. II, p. 315. — 9. L. Farges, **359**, p. 812. — 10. Comte d'Espinchal, **25**, t. I, p. 101. — 11. **149**, p. 45. — 12. *Correspondance littéraire*, **885**, t. XII, p. 327. — 13. **472**, pp. 64-65. — 14. **84**, p. 97. — 15. **392**, p. 141. — 16. **405**, t. I, p. 302. — 17. J. Grand-Carteret, **365**, p. 474. — 18. **166**, pp. 27 et suiv. — 19. **494**, t. I, p. 231. — 20. **25**, t. I, p. 73. — 21. Comte d'Espinchal, **25**, t. I, p 93. — 22. **92**, t. II, p. 126. — 23. **4**, p. 5.

Mme de Guibert y fait avec son mari, en 1770, le voyage longtemps désiré [1]; celui des « vapeurs » et des chagrins, car le prince de Tilly y voyage pour calmer ses peines [2] et l'on y conduit la mère de la marquise de la Rochejaquelin après la mort de ses parents [3]. D'autres, sans parler de Voltaire et de Rousseau, se fixent à demeure ou pour longtemps au milieu de ces horizons. Joseph de Maistre passe dans sa jeunesse toutes ses vacances d'automne chez M. Costa de Beauregard sur le lac, en face de Lausanne [4]. De 1781 à 1786, Mercier y séjourne [5]. A Lausanne, pendant près d'un an, Grimod de la Reynière oublia les voluptés parisiennes [6]. A Vevey, un riche négociant de Lyon s'est fait construire une jolie maison de campagne [7]. Servan va en Suisse « tant qu'il peut », car « il s'y sent plus libre et plus heureux [8] », et Bernardin de Saint-Pierre y songe, puisqu'en 1773 il y demande une retraite à M. Hemin [9].

Nécessairement, pour conduire les uns, pour consoler les autres d'ignorer le pays, toute une littérature naît et prospère : voyages badins, romanesques, pittoresques, historiques, géographiques, scientifiques, guides de toutes sortes : « C'est actuellement la mode d'écrire sur la Suisse », disent en 1783 les *Affiches de Province* [10], mais la mode est ancienne déjà. Auteurs obscurs ou inconnus, ceux qui ne nous ont laissé que leurs manuscrits : le comte d'Espinchal ou le naturaliste lyonnais Le Camus, quatre narrateurs anonymes; ceux qu'on imprime modestement, le « Parisien » qui raconte ses impressions dans le *Journal helvétique*, le « Français » qui écrit de Lausanne au chevalier D***, l'anonyme qui décrit « les hautes Alpes de la Suisse au commencement de juin », ceux qui vont de *Genève à Paris* ou de *Genève à Londres*, celui qui nous confie

1. Guibert, **367**, p. 197. — 2. **129** *bis*, t. I, p. 232. — 3. **III**, p. 33. — 4. F. Descostes, **195**, p. 160. — 5. **828**, p. 453. — 6. Desnoiresterres, **838**, p. 27. — 7. *Journal de mon voyage...*, **15**, p. 60. — 8. Brissot, **92**, t. II, p. 92. — 9. **167**, t. I, p. 177. — 10. **27**, 1783, p. 134.

les *Réflexions sentimentales d'un jeune voyageur sur les montagnes et le païs de Vaud*; ce Lambot fils, « jeune didachophile », qui se promène en 1786 en Alsace, en Suisse, en Allemagne. Auteurs qui se soucient seulement de plaire et suivent dans leurs récits le caprice de leurs goûts et les hasards de la route : le « Voyageur plaisant » qui va de Genève à Neustadt, Boufflers dont le récit devient célèbre et se réédite incessamment, Guibert, Mme Roland, Mme Gauthier, Crignon d'Auzouer, le marquis de Langle, de Laborde, Masson de Pezay. D'autres plus graves voyagent pour connaître et nous renseigner : Dutens, Roland, Ramond, Robert, Tranchant de Laverne, de la Roque, Mayer. Tous ceux-là sont des Français, mais on lit aussi les Génevois et les Suisses, comme on traduit les Allemands et les Anglais : ouvrages successifs de Bourrit à partir de 1773. *Voyages dans les Alpes*, de de Saussure à partir de 1779, Altmann dont on réédite plusieurs fois l'*Etat et les Délices de la Suisse*, Bordier, Bridel, J. A. Deluc, Haller et Wyttenbach, Osterwald, Sinner, Vernes fils, Gaudard de Chavannes, Pilati de Tassulo; les Anglais Coxe traduit par Ramond, Rieu, Lebas, Mandar; Moore, traduit trois fois avant la Révolution; Sherlock, l'Allemand Meiners traduit en 1786. Wyttenbach, Besson, Heidegger, Martyn, Reynier publient des guides en langue française ou qu'on traduit. Bref, plus de quatre-vingts ouvrages ou articles importants en langue française et plus de cent trente éditions de 1760 à la Révolution. Et nous oublions à dessein les publications si nombreuses qui n'intéressent que les historiens, les géographes, les géologues et les botanistes.

Enfin, les estampes qui se multiplient dans cette fin du XVIIIe siècle évoquent elles aussi volontiers les montagnes([a]). « Héroïques » ou « pastorales », ces montagnes étaient depuis

a. Sur les estampes au XVIIe et au XVIIIe siècle, cf. l'étude de J. Grand-Carteret, **365**, t. I, 346 et suiv., 393 et suiv.

longtemps un fond de paysage traditionnel. Avant Joseph Vernet, Watteau, Pater, Lancret et bien d'autres avaient dessiné sur le ciel leurs lignes lointaines. Mais, inspirées par tradition des collines et des montagnes italiennes, elles ne semblaient qu'une « fabrique » conventionnelle. Le goût des voyages en Suisse multiplia des images, sinon plus fidèles, du moins plus précises : « Depuis l'an 1780, nous disent les *Tableaux pittoresques*, on a vu paraître une grande quantité de gravures, noires ou enluminées, dessinées d'après nature, lesquelles représentent diverses contrées de la Suisse »[1]. Elles viennent de Londres en « cahiers » pour donner « des vues de ces glacières dont on parle tant[2] ». Les paysages suisses gravés par Gessner se répandirent à profusion, ainsi que la collection des vues d'Alberli, en 1782. Les grandes publications de de Laborde et Zurlauben, de 1780 à 1788; de Wagner, de Haller et Wyttenbach, de 1776 à 1785, ne sont guère que d'excellents recueils d'estampes.

Au delà de la Suisse, de Clarens, de Meillerie, du Valais, il y avait d'autres vallons, d'autres sapins, d'autres montagnes. La Savoie s'unit à la Suisse, le Jura mène à Genève, et les Vosges touchent au Jura. Tous ceux qui goûtaient la vie silencieuse des hauts sommets, le romantisme des torrents et des gorges, devaient ouvrir aussi les yeux devant la nature française. Si la Suisse devait rester le pays qui attire les foules, dès la fin du XVIIIe siècle la France pittoresque entre presque tout entière dans l'histoire des mœurs et l'histoire littéraire.

Les soucis de santé conduisaient depuis longtemps les riches vers les Vosges ou les Pyrénées. De tout temps, et plus que jamais au XVIIIe siècle, on avait pris les eaux à Plombières comme à Bagnères ou à Barèges. Voltaire se soigne à

1. **374**, t. I, p. 35. — 2. J. Grand-Carteret, **365**, p. 428.

Plombières, et ce n'est pour lui, en 1729, qu'un « antre pierreux entre deux montagnes cornues[1] », à moins que ce ne soit, en 1754, « un vilain paradis[2]. » L'opinion est commune vers 1750, si l'on en croit Marie Leczinska, qui a « toujours ouï dire que c'était le plus vilain lieu du monde[3] ». A Cauterets, en 1761, l'élégant Voisenon se soigne en compagnie de Mme de Périgord et de la duchesse de Choiseul ; mais le digne homme passe les trois quarts du jour chez un pâtissier, qui fait des tartelettes admirables. Le pays « ressemble à l'enfer comme si on y était, excepté pourtant que l'on y meurt de froid... On y est écrasé par des montagnes qui se confondent avec le ciel ; on y voit la neige sur la cime... » S'il se hasarde à grimper, il s'aperçoit qu'il sent le soufre « comme si le tonnerre était prêt à sortir de son nez », et il se « laisse dégringoler bien vite[4] ». Un Bordelais qui séjourne à Bagnères et Barèges vers 1765 n'est pas insensible aux « beautés » et à « l'inépuisable variété de la nature ». La vallée de Campan est charmante et lui présente à chaque pas « des merveilles nouvelles ». Une cascade a d'agréables reflets lumineux. Mais les montagnes mêmes sont « les ossements décharnés de la nature ». « Horreurs... horribles lieux... lieux épouvantables... rochers énormes, gorges hideuses, eaux écumantes qui s'élancent avec un horrible murmure... », tout cela « glace » et « fait frémir ». et « le pinceau faible et tremblant se refuse à copier un si triste et si hideux modèle ». D'autres en tremblent encore. Il n'est question pendant le repas que des horreurs de la route de Barèges : « Ces monts Belian et Lieris les avaient saisis d'effroi, ils n'avaient fait aucune attention à la beauté des Grammontoises ; ce Tourmalet leur grossissait encore le cœur[5]. » Horreurs encore, même en 1788, pour les dames de bon ton[6].

1. **168**, t. X, p. 262. — 2. **168**, t. VI, pp. 207, 230. — 3. Des Diguères, **146**, p. 261. — 4. Favart, **101**, t. III, p. 130. — 5. **22**, pp. 70, 215, 217, 219, 220, 227, 256, 309, 314, 383, 388, 389. — 6. Dusaulx, **357**, t. I, p. 57.

Mais ni Voltaire, ni Voisenon, ni le Bordelais n'étaient d'humeur à goûter les montagnes : c'étaient des beautés trop négligées. Autour d'eux, on semble vite moins scrupuleux. Hénault, qui n'aime ni le Jura ni la Suisse, écrit à Marie Leczinska « beaucoup de bien » des promenades de Plombières[1]. Plus tard, Masson de Pezay célèbre dans ses *Soirées* l'Alsace et le Jura comme la Suisse. « Les buveurs qui vont à Plombières, écrit Mme Roland, en 1777, ne négligent pas de visiter les Vosges[2]. » On y rencontre les frères de Mlle de Mortemart, qui font l'ascension du Hungreschberg[3]; Guibert monte au ballon d'Alsace, où il goûte « le rapide écoulement des heures délicieuses[4] ». Mme de Sabran escalade les montagnes au clair de lune pour « participer à l'âme de la nature[5] » ou s'en va gaillardement à pied de Nidervillers à Saverne[6]. Boufflers, en partant pour l'émigration, en 1791, ne quittera la France qu'après avoir acheté « un petit asile champêtre » près du lac de Gérardmer[7]. Bertrand écrit *le Solitaire du Mont-Jura*. Les Pyrénées, Bagnères, Barèges et Cauterets échelonnent leurs baigneurs et leurs visiteurs sur tous les chemins des montagnes. Sans doute, M. de Vérac, en 1762, ou le cardinal de Rohan, en 1787, n'apprécient le Puy de Dôme ou tel plateau près de Barèges que pour y donner d'ingénieux et somptueux soupers[8]. Mais, dès 1757, Dufort admire le lac de Gaube[9]; Guibert, qui préfère la Suisse, traverse les Pyrénées par Lourdes, Gavarnie, Saint-Sauveur, Barèges[10]. Bertin promène sa « mélancolie », son « horreur » et son « admiration » à Saint-Sauveur, Barèges, Gavarnie[11]. Mme Gauthier, de Lourdes à Barèges, contemple la « huitième merveille du monde[12] ». De Pau à Tarbes, un anonyme admire la vallée de Bigorre et ses vues superbes[13]. Dom Lerouge, en rédigeant *les Passe-temps*

1. Des Diguères, **146**, p. 261. — 2. **162**, t. II, p. 224. — 3. **7**, p. 51. — 4. **367**, pp. 169-179. — 5. **166**, pp. 320-322. — 6. **191**, p. 217. — 7. **191**, p. 294. — 8. Dusaulx, **357**, t. I, p. 147. — 9. **98**, t. I, pp. 204-213. — 10. **367**, pp. 315 et suiv. — 11. **510**, p. 331. — 12. **363**, pp. 98, 99. — 13. **14**, p. 103.

agréables des Eaux minérales de Bagnères en Bigorre, néglige les tartelettes de Voisenon, mais n'oublie pas qu'il y a « peu d'âmes sensibles ou fortes auxquelles la vue de ces montagnes n'inspire de grandes idées [1] ([a]) ».

Quand la maladie ou la mode ne conduisent pas aux eaux des Vosges ou des Pyrénées, les nécessités du voyage d'Italie mènent au Mont-Cenis. En 1756, l'héroïne d'un roman de Mme le Prince de Beaumont gémit encore sur la descente « horrible » du Mont-Cenis [2]. Mais Morellet le traverse en 1758 et le souvenir est si délicieux qu'il « l'affecte encore profondément, après plus de quarante ans écoulés [3] ». L'abbé Coyer limera ses périodes les plus poétiques pour décrire la route de Chambéry au Mont-Cenis [4]. Sur le plateau du sommet, en 1787, un jeune homme s'est établi pour un mois dans une maison de Tavernette [5]. Un *Journal* manuscrit [6] ou Pison du Galland en célèbrent les beautés [7]. La comtesse de Polignac aime les Alpes comme « le pays du philosophe et du sage [8] ». En Dauphiné, dont Trelliard publie « treize des plus belles vues » dès 1759, Ducis oubliera son « petit jardin » et son « petit ruisseau » pour contempler le chemin de la Grande-Chartreuse [9]. Le jeune Delahante écrira que « si l'on voit des horreurs c'est un peu son genre [10] ». L'enthousiasme d'un *Journal* manuscrit s'y efforce à l'éloquence et au pittoresque [11]. Bérenger [12] et le naturaliste Villars [13] y « exaltent » leur imagi-

1. **380**, p. 111. — 2. **693**, p. 68. — 3. **121**, t. I, p. 55. — 4. **350**, pp. 40-41. — 5. *Extraits de la relation...*, **416**, p. 372. — 6. **14**, p. 5. — 7. **416**, p. 381. — 8. **392**, p. 168. — 9. **147**, pp. 75 et suiv. — 10. **352**, p. 466. — 11. **14**, p. 203. — 12. **177**, t. II, p. 118. — 13. **8**, fo 19 vo.

a. Les Pyrénées ne commenceront à être bien connues qu'au terme de notre étude avec les ouvrages de Ramond, Picquet, Boudon de Saint-Amans (1789), Dusaulx (1796, voyage fait en 1788), Pasumot (1797, voyage fait en 1788-89). Ajoutons-y un récit publié à petit nombre par Nogués en 1789, *Voyage de Barèges à Gavarnie*. Nous renvoyons à l'ouvrage de H. Beraldi, *Cent ans aux Pyrénées*, Paris, 1898 et suiv., 7 vol. in-8o. M. Beraldi part justement de l'ouvrage de Ramond auquel nous nous arrêtons.

nation jusqu'à l'ivresse. Les ouvrages d'Albanis de Beaumont s'ajouteront à ceux de Deluc et Saussure pour faire connaître les Alpes françaises. L'Auvergne a pour le Bouvier Desmortiers autant d'horizons superbes que de richesses géologiques. L'anonyme d'un manuscrit d'Alençon fait l'ascension du Puy de Dôme[1]. N'oublions pas enfin l'abbé Gaudin, qui visite la Corse en 1787 et monte au Niolo, où il se livre avec « un charme secret » à ses « réflexions mélancoliques[2] ».

Pour ceux qui voudront renouveler leurs souvenirs ou entrevoir les beautés qu'ils ignorent, les estampes évoqueront non seulement les palais et les cathédrales, mais encore les torrents, les vallées, les cavernes. Le *Voyage pittoresque de la France*, par exemple[3], reproduira dans le seul Dauphiné la cascade de Maupas, le Désert et l'entrée de la Grande-Chartreuse, le petit et le grand lac de Luc, la caverne du pont Morand, la gorge d'Allevard, la grotte de Sassenage, les gorges et le torrent du Furon, etc.

Ainsi dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle les bourgeois sortent de leurs boutiques et les riches de leurs salons. A Paris comme en province, la ville sème aux quatre coins de la campagne ses nobles, ses magistrats et même ses petites gens. A tout le moins on va voir la nature chez elle ; à tout le moins on lui demande des plaisirs ignorés à la ville. Entre 1750 et 1785, le goût de la nature, quel qu'il ait été, grandit sans conteste et prend une place décisive dans les mœurs. Puisque nous avons rencontré autour de Paris, à travers la France, dans les vallées et les montagnes de Suisse, des Vosges ou des Pyrénées, la foule sans cesse accrue des campagnards, des promeneurs et des voyageurs, nous pouvons maintenant entrer chez eux, les accompagner, écouter leurs conversations, suivre leurs rêveries, assurés que ce ne sont ni séjours, ni voyages, ni rêveries de hasard. Nous leur deman-

1. **15**, pp. 3-4. — 2. **362**, pp. 128, 129-144. — 3. **230**.

derons, aux plus grands comme aux plus modestes, quels penchants les y conduisent, quelle vie confuse ou précise ils prêtent aux choses, comment ils les chantent en vers ou en prose, comment ils les peignent. L'enquête sera délicate. Rien n'est complexe et fuyant comme de tels sentiments. Dans notre amour pour la nature, une foule de besoins physiques, sentimentaux, esthétiques, s'associent et se déforment mutuellement. On ne distingue pas les éléments sans les altérer, car chacun d'eux se pénètre de ceux qui l'entourent. Du moins nous chercherons de si nombreux témoignages qu'à les entendre nous percevions les directions essentielles de ce mouvement littéraire et social. Sans doute, à suivre chacune de ces directions, *nous ne rendrons compte d'aucune âme individuelle.* Il n'y eut pas de galants bergers de l'âge d'or, puis des âmes sentimentales, puis des peintres sensibles aux beautés des couleurs et des formes. Le plus modeste bourgeois a pu mêler des façons diverses d'aimer la nature. Mais il suffira que l'on retrouve à travers nos cadres l'âme collective de ceux qui goûtèrent alors cet attrait de la nature.

DEUXIÈME PARTIE

LES AMES

LIVRE I

L'IDYLLE CHAMPÊTRE.

CHAPITRE PREMIER.

Bergerades.

« On voit, nous dit Montesquieu en nous conduisant dans la bibliothèque du savant des *Lettres Persanes*, les auteurs des idylles et des églogues qui plaisent même aux gens de cour par l'idée qu'ils leur donnent d'une certaine tranquillité qu'ils n'ont pas, et qu'ils leur montrent dans la condition des bergers[1]. » Saint-Lambert, moins discrètement, raille un demi-siècle plus tard les « Sibarytes » qui « aimeraient les tableaux de la campagne quand ils n'auraient que le mérite de présenter des objets nouveaux[2] ». Les gens de cour, en effet, comme bien d'autres, connaissent l'éternelle satiété qui nous pousse de contraire en contraire. Sous sa forme première le goût de la campagne est un goût de citadins, et ceux-là surtout rêvent l'ombre des arbres qui vivent entre deux murailles.

Docile à servir leurs désirs, la poésie s'est complue à opposer la vie champêtre à celle des cités. Les contemporains de Boileau, comme le Sibaryte de Saint-Lambert, n'avaient qu'à

1. **860**, t. III, p. 249. — 2. **561**, p. IX.

étendre la main pour trouver dans leur Virgile, leur Astrée, leur Sannazar ou leur Deshoulières des prés, des moutons, des ruisseaux. Pieusement cette campagne chimérique a continué de fleurir dans les idylles pour le délassement des gens du monde. Née des caprices mondains et des simplicités raffinées, elle s'est choisi pour mieux plaire ses horizons et ses acteurs. Elle s'est inventé l'âge d'or. De Montesquieu à Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, l'élégante fiction ouvre au milieu des salons ses prairies toujours vertes et ses printemps éternels. Elle s'impose même comme un reflet lointain de l'histoire ; on croit sinon au règne de Saturne, du moins à la vallée de Tempé, à l'Arcadie dont « la plus durable gloire », nous dit l'abbé Genest, est « l'excellence de la vie champêtre [1] ». Tout au plus l'abbé Batteux craint-il qu'on ait chargé la description de l'âge d'or d'un merveilleux hyperbolique [2]. Gessner, dans la Préface des *Idylles*, l'évoque comme une réalité plus lointaine que chimérique. Ni Léonard dans sa Préface aux *Poésies pastorales*, ni Saint-Lambert dans les *Saisons* ne semblent douter de l'« innocence primitive [3] », de « la candeur de nos pères [4] ».

Même la philosophie accueillit la chimère des poètes. Le premier *Discours* de Rousseau, puis le *Discours sur l'origine de l'inégalité* opposent à la civilisation corrompue la vie pacifique et heureuse de l'humanité primitive. Assurément, la doctrine fut vivement attaquée. Les discours, les brochures et les traités se multiplièrent contre elle. Voltaire la couvrit de sarcasmes incessamment renouvelés ; les romans s'en mêlèrent [5], et les pièces de vers [6], et la Comédie italienne [7], et la Comédie française [8], et le *Journal des Dames* lui-même [9] ([a]). Mais tant de

1. **590**, p. 70. — 2. **572**, t. I, p. 37. — 3. **546**, t. I, p. 6. — 4. **561**, p. 52. — 5. Vincent, **77**. — 6. **78** *bis* — 7. Favart, *La Parodie au Parnasse*. — 8. Palissot, *Les Philosophes*. — 9. **47**, juillet 1767, p. 5.

a. On trouvera une bibliographie des ouvrages, articles, brochures qui discutèrent le premier *Discours* de Rousseau jusqu'au *Discours sur l'ori-*

réserves et de critiques montrent que Rousseau touchait juste. Survenu cent ans plus tôt le paradoxe n'aurait semblé qu'une ingénieuse fiction. En 1750, ni Voltaire, ni Palissot, ni tous les autres n'eurent raison de l'état de pure nature. Jean-Jacques eut pour lui la sensibilité convaincue. Supposez un dialogue entre un européen et un sauvage, dit à la fin du siècle Mme de Genlis, il faut « que le sauvage instruise l'européen, que tout l'avantage des discussions soit constamment du côté de l'homme de la nature [1] ». L'homme de la nature est à l'ordinaire le sage selon Diderot ; il est, avec toutes sortes de souvenirs de Robinson Crusoë et de Condillac, le modèle de l'*Elève de la nature* de Gaspard de Beaurieu [2], de ce philosophe sauvage que Delisle de Sales nous montre dans les forêts de la Dalécarlie, nourri dans son enfance par la femelle d'un ours blanc [3], des sauvages de Mercier [4], de Bertin [5] et de Luchet [6].

On concédait, il est vrai, qu'il y avait là quelque spéculation de philosophes. Rousseau ne niait pas que l'état de pure nature fût un passé pour toujours aboli. On avait bien découvert dans les bois de Sogny, aux environs de Châlons, en 1731, une fille sauvage. Son histoire fut longuement racontée dans une brochure en 1755 [7], et Louis Racine [8], la *Correspondance littéraire* [9], le duc de Luynes [10] la commentent ([a]). Mais sans pâturer les glands et marcher à quatre pattes on pouvait retrouver ces temps heureux où l'homme vivait content des joies du cœur et des besoins satisfaits. En cherchant un peu

1. **104** *bis*, p. 95. — 2. **825**. — 3. **837**. — 4. **858** *bis*. — 5. **510**, p. 278, — 6. **856**, t. II, p. 345. — 7. **846**. — 8. **867**, t. VI, p. 375. — 9. **885**, t. II, p. 222. — 10. **114**, t. XIII, p. 70.

gine de l'inégalité dans G. de Reynold, *J.-J. Rousseau et ses contradicteurs du « Premier Discours » à « l'Inégalité »*; Fribourg, 1904, broch. in-8°, pp. 37-40 (extrait de la *Revue de Fribourg*).

a. Buffon y fait allusion (*Histoire naturelle;* Paris, in-4°, t. VII, 1758, p. 29).

ou découvrit les obscures Arcadies où des âmes simples vivaient cachées.

Dès 1751, un futur correspondant de Rousseau écrivait pour lui la description d' « un hameau paisible et presque ignoré qu'habite un petit nombre de gens simples, tranquilles et laborieux..... loin des sciences et des lettres, loin des philosophes et des beaux esprits[1] ». Le *Mercure de France* découvrait son hameau idyllique en 1758[2], en 1759 l'île ignorée d'Ouessant[3]. Seguier de Saint-Brisson s'inquiète des projets de Mirabeau pour créer des débouchés et des manufactures et enrichir pernicieusement son obscur et heureux Berry[4]. Pays d'églogues aussi la vallée de Campan que chante le *Mercure* en 1775[5]; les environs de Besançon et leurs vignerons, exaltés par Masson de Pezay[6]; le pays de Pinon qu'habite près de Thiers la société patriarcale des Quittard et que célèbrent le *Journal économique*[7], l'*Encyclopédie*[8] ou Le Bouvier des Mortiers[9]. Asiles de cœurs purs et de vies heureuses ce hameau de Salency dont la rosière fut vite célèbre dans toute la France[10], celui de Canon et tous ceux qui s'auréolèrent de vertu pour la gloire de leurs « bonnes gens » ou de leurs rosières et l'attendrissement flatté de leurs seigneurs[11]. Plus loin encore la nature abrite les mêmes Arcadies chez les habitants du Bigorre, « modèle original de cet état de félicité pastorale[12] »; dans les Alpes du Dauphiné, dignes pour Bérenger de celles du Valais[13]; au sommet du mont Cenis où les mœurs sont innocentes, « car les vapeurs nuisibles de la terre et la corruption morale des villes ne s'élèvent pas à cette hauteur[14] »; dans les Vosges, où le comte de Tressan, au val d'Ajol près

1. Mss. de Neuchâtel, **12**, lettre de Prémagny. — 2. **55**, juillet 1758, p. 29. — 3. **55**, sept. 1759, p. 47. — 4. **12** *bis*, pp. XI, XII. — 5. **55**, déc. 1775, p. 41. — 6. **382**, pp. 123-130. — 7. **61**, déc. 1775. — 8. **841**, article *Moraves*. — 9. **379**, pp. 25-37. — 10. *Le Paradis terrestre*, **887**. — 11. Lemonnier, **848**. — 12. Picquet, **391**, p. 108. — 13. **177**, t. II, p. 119. — 14. Abbé Coyer, **350**, pp. 43-44.

de Plombières, s'attendrit sur la famille des Fleuriot[1], où les paysans semblent à Mme Roland « offrir l'image frappante de la vie patriarcale et du bonheur attaché à la simple nature[2] », où Boufflers célèbre les mœurs du canton de Gérardmer, où Mme de Sabran retrouve « la sérénité et la bonhomie de l'âge d'or[3] » ; à Barèges même où le luxe tend seulement à les corrompre[4]; dans l'ouest de l'Irlande où s'est réalisée, avec « le vrai bonheur », « la chimère ingénieuse des bergers chantant leurs Amarillis[5] » ; en Sicile et en Occitanie où Mylady Montague a retrouvé les vrais pasteurs de Théocrite[6]; dans cette Suisse enfin, qui va devenir pour toute la fin du siècle l'Arcadie désormais retrouvée.

On se souvient qu'en septembre 1744, Rousseau revint d'Italie par Bergame, Come, Domo d'Ossola, Clarens, traversant ainsi toute la vallée du Rhône. Saint-Preux remonte le Valais en sens inverse. Dans les chalets rustiques une hospitalité généreuse l'accueille; la vie y est paisible et vertueuse. Les « mœurs des Valaisans » plurent généralement. Le *Mercure de France* y voit « une des beautés de l'ouvrage[7] ». Le *Journal encyclopédique* déclare que Rousseau a déjà rendu célèbres ces heureux montagnards[8]. Fréron trouve la description attendrissante[9] et l'*Observateur littéraire* charmante[10]. Francueil écrit que « tout dans cette peinture est délicieux[11] ». Une nouvelle édition de l'*Etat et les Délices de la Suisse* insère soigneusement, en 1764, un long extrait de la vingt-troisième lettre de Saint-Preux[12], et Chamfort renverra, en parlant de Ramond, à la description du Valais[13]. La Porte ne trouve rien de mieux pour décrire dans son *Voyageur français*

1. **276**, pp. 385-403 et **178**, t. II, pp. 272-279. — 2. **162**, t. II, p. 224. — 3. **191**, pp. 173, 217. — 4. Dusaulx, **357**, t. I, p. 83. — 5. *Le Monde*, **55** *bis*, 1761, t. III, ch. VIII. — 6. **560**, t. I, p. 220. — 7. **55**, avril 1761, 1er vol., p. 70. — 8. **51**, 15 fév. 1761, p. 63. — 9. **29**, 1761, t. II, p. 314. — 10. **59**, 1761, t. I, p. 322. — 11. **12**. — 12. **331**. — 13. **832** *bis*, t. III, p. 219.

la Suisse qu'il n'a jamais vue, que d'adapter les descriptions de Saint-Preux[1]. Presque tous les voyageurs qui ont suivi l'étroite vallée du Rhône valaisan se souviennent de l'amant de Julie. Le génevois Bordier ne le cite guère que pour de maladroites railleries[2]; mais Bourrit cède respectueusement la parole à celui qui sut peindre mieux que lui[3]; l'Anglais Moore eut envie d'être témoin oculaire de « l'économie domestique d'un peuple dont Rousseau s'est plu à décrire les mœurs[4] »; les *Tableaux pittoresques* nous y renvoient en évoquant la vie idyllique de la vallée de Zermatt[5], et le géographe Robert rappelle le tableau « présenté d'une manière si touchante[6] ». A Chamonix, Bérenger se souvient des « jouissances vives » de l'amant de Julie dans les chalets valaisans[7]. W. Coxe[8] et le Français qui narre ses impressions dans le *Journal helvétique*[9] déclarent bien que la peinture est « rehaussée », mais le Français n'avait guère d'autorité et Ramond se chargea de réfuter Coxe. Il sut retrouver le « touchant tableau » de Rousseau dans les vallées méridionales, « dans ces retraites où les voyageurs ont peu pénétré[10] ».

Tous ceux qui visitèrent la Suisse ou simplement en parlèrent voulurent découvrir eux aussi les antiques vertus de l'âge d'or. Justes éloges, sans doute, tant que l'on se contenta comme Rousseau d'indiquer, sans trop de lyrisme, la simplicité des mœurs et le cercle restreint des plaisirs et des besoins. Deluc, par exemple, signalera « l'hospitalité désintéressée de la nature » et le bonheur dans les hameaux des montagnes[11]. Roucher chante l'Helvétien,

Dans ses Alpes caché, libre et digne de l'être[12].

Coxe et Ramond raisonnent encore en félicitant les Suisses

1. **377**, t. XXIV, pp. 424-429. — 2. **338**, p. 130. — 3. **343**, t. I, p. 197. — 4. **387**, t. I, p. 197. — 5. **374**, t. II, p. 183. — 6. **395**, t. II, p. 266. — 7. **178**, t. VI, p. 101. — 8. **349**, t. II, p. 32. — 9. **419**, p. 327. — 10. **349**, t. II, pp. 32, 62. — 11. **354**, p. 76 et lettre IX. — 12. **560**, t. I, p. 256.

de leur pauvreté, en redoutant que l'afflux des richesses ne corrompe les cœurs[1], en peignant les vertus familiales du canton de Zurich[2]. Robert marque brièvement l'union des mœurs simples et naturelles et de la liberté[3]. Bourrit exalte l'énergie de l'âme et l'élévation des sentiments qu'apporte aux bergers la vie des hautes montagnes[4]. Mais l'occasion était belle de donner un prétexte précis et l'attrait des choses vécues à toutes les chimères idylliques lasses du Lignon et de Tempé. Saint-Preux, malgré l'ardeur de son âme, parle simplement de ce qu'il a vu. Presque tous ceux qui évoquèrent après lui les mœurs suisses n'ont que faire d'un si froid enthousiasme. Les heureux Helvétiens furent travestis en un clin d'œil en pasteurs pour âmes tendres.

Ceux qui se souviennent de Rousseau entrevoient ces Valaisans à travers l'éternelle pastorale qui unit le Daphnis de Longus à celui de Gessner. « Tout ce qu'on nous raconte des beaux jours de l'âge d'or, nous dit l'*Observateur littéraire*, se pratique dans cette agréable et riante contrée[5]... » « Peuple heureux, peuple fortuné ! chante Bourrit, oublieux du calme qui sied à un géographe, c'est chez vous qu'on retrouve enfin l'homme tel qu'il sortit des mains de la nature[6] ». Et tout le chapitre, signalé par le *Journal encyclopédique*[7], reproduit dans le *Journal de Paris*[8], s'intitule : *Mœurs de l'âge d'or.* A travers toute la Suisse, partout où l'on peut rêver un chalet sur le bord d'un torrent, les extases des voyageurs et l'imagination des romanciers ou des poètes promènent des couples d'amants heureux ou groupent des familles vertueuses. Les idylles de Gessner, d'ailleurs, sont là pour se transposer dans toutes les vallées alpestres. On les peuple de Milons et de Palémons, de Chloés et de Myrtiles. Nous les rencontrons amoureusement enlacés,

1. **349**, t. I, pp. 215, 82. — 2. **349**, t. I, p. 131. — 3. **395**, t. I, p. 2. — 4. **342**, p. 44. — 5. **59**, 1761, t. I, p. 322. — 6. **343**, t. II, p. 183. — 7. **51**, 15 juin 1780, p. 550. — 8. **44**, 13 oct. 1780.

rêvant sous les sapins, gardant les troupeaux, au premier plan des estampes publiées par Delaborde et Zurlauben. Le ranz des vaches et la flûte de Pan s'unissent harmonieusement : « Heureux l'habitant des Alpes, s'écrie Mercier... Les vices honteux n'approchent point sa cabane champêtre[1] ». « Allez chez ces bons Suisses et chez leurs alliés, nous dit M. Dormoy, président de l'Académie de Rouen, c'est là que vous apprendrez ce que c'est que la paternité, la vertu, les lois, les mœurs[2] ». Saint-Lambert, en 1769, a songé dans son poème des *Saisons* à tous les « embellissements » qui conviennent au poème descriptif, mais il a négligé de nous conduire chez les bons Suisses. Vite l'erreur est réparée, et dès la troisième édition, on ne nous fait grâce ni du couple d'époux « ou plutôt d'amants », ni de la chasse au chamois, ni de l'avalanche, ni des époux-amants délicieusement réunis après les mortelles angoisses[3].

Si le tableau n'est pas complet, nous demanderons à Chénier d'achever l'idylle. Il l'a vue à Trient, Cluses, Maglan, « humides Elysées », à Hasly, sur les bords de l'Aar, chez les pasteurs

Ignorés dans le sein de leurs Alpes fertiles,

et il n'oubliera ni les clochettes des vaches, ni le ranz à Appenzell, ni la chaumière et le feu de mélèze, ni le lait et le fromage, ni l'épouse et l'époux[4], ni tout ce qui va désormais, par la poésie, le roman, la musique, la gravure et l'estampe en couleurs, mêler les larmes de tous les cœurs sensibles à l'onde de tous les torrents. Même la classique églogue oublie parfois les rivages heureux de la Grèce, et telle idylle de l'abbé de Levizac, couronnée aux jeux floraux de 1776, s'abritera

Sur ces bords où la Lintz voit l'heureuse Helvétie
Encourager les arts, les mœurs et l'industrie[5].

1. **229**, t. VIII, pp. 347-356. — 2. **51**, 15 août 1766, p. 80. — 3. Chant IV. — 4. **516**, t. II, pp. 74, 150-151. — 5. **870**, p. 380.

Les *Tableaux topographiques* ne manquent pas de retrouver dans la vallée de Zermatt « l'âge d'or, le règne d'Astrée », toutes les vertus réfugiées à l'abri « des arts, des sciences, des talents, de la cupidité »[1]. Les sceptiques eux-mêmes et ceux qui ont vu le monde ne résistent pas à l'enchantement. Le prince de Ligne s'attendrira sur « l'égalité d'humeur des bons Helvétiens[2] » et Boufflers, qui ne respecte pas le « sommet chauve des Alpes », ne peut résister au plaisir de peindre les vendanges au pays de Vaud : « L'âge d'or dure encore pour ces gens-là[3]. » En vérité, si nous nous souvenons qu' « on lit dans les Alpes l'histoire grecque » et qu' « il est des bergers qui ont des bibliothèques[4] », ne nous écrierons-nous pas avec le *Mercure de France* : « Heureux Helvétien ! O homme libre et content ! oui je me prosternerais devant toi si je me sentais digne de t'étreindre dans un ravissement délicieux[5]. »

Ceux qui passent en Suisse semblent y retrouver soudain une âme toute parfumée d'innocence. Le chevalier de Guibert désira bien la gloire et la fortune, mais tout cela n'est dans les Alpes que lointaines vanités ; il n'y demande à la destinée, pour être « sûr de braver ses coups », qu'« une petite maison, un verger, une prairie, quelques champs sur les bords des lacs de Neuchâtel ou de Bienne, dans la vallée de Thun » ou à Grindelwald[6]. Un contrôleur des finances, Pache, est retourné en Suisse vivre paisiblement dans son pays natal. On sait quel redoutable conventionnel il sera, mais en attendant, pour son ami Gibert, petit employé de la ferme des postes, il est le philosophe helvétique qui herborise, sème des pervenches dans son jardin, vit de pain noir et de laitage entre sa femme et ses deux enfants[7]. Masson mit tout au

1. **374**, t. II, p. 183 et **36**, t. VIII, p. 241. — 2. **854**, t. IV, p. 157. — 3. **340**, p. 11. — 4. *Journal encyclopédique*, **51**, juillet 1781, p. 62. — 5. **55**, avril 1773, 1re partie, p. 56. — 6. **367**, p. 197. — 7. G. Lenôtre, **850**, p. 260.

moins son ambition à s'appeler marquis de Pezay; mais qui songerait là-bas au marquisat : « Que celui-là, grand Dieu, serait fortuné qui pourrait ici, sous ce beau ciel et dans ce beau climat, serrer d'une main la main de sa maîtresse et poser l'autre sur son cœur. » A moins que l'on n'emploie ces deux mains à traire pour elle ces « énormes génisses, donnant au lait de leurs mamelles le parfum des fleurs, et jusqu'à la teinte purpurine des fraisiers dont elles se repaissent [1] ».

Ainsi se continue la tradition idyllique transmise à travers les siècles. Depuis Longus jusqu'à Gessner la poésie a fidèlement maintenu, plus ou moins proche de la vraie nature, la chimère d'une vie champêtre et bienheureuse. La réflexion philosophique, loin d'en renier les mensonges, l'accueille et la justifie; d'un rêve de poètes elle fait soudain une doctrine. Les voyageurs mêmes sont complices. A travers la France ou la Suisse ils voient s'unir les fables de l'âge d'or et les certitudes de la vie. Aussi tous les amoureux de la vie rustique ne se contenteront pas d'envier les bons Helvétiens. Puisqu'on ne saurait être heureux qu'en veste de toile et en cornette de paysanne, ils voudront quitter les dentelles, les paniers et la poudre et mêler la vie des chaumières à la vie des châteaux. Les villégiatures ressuscitent toutes les fantaisies idylliques.

Ce n'est là d'ailleurs qu'une forme raffinée du besoin qui pousse le citadin vers les champs. La campagne n'a jamais cessé d'être, pour ceux qui vivent loin d'elle, l'asile où les soucis s'envolent, où la nature offre complaisamment ses gazons pour s'étendre, ses fleurs pour plaire aux yeux, le calme de sa vie lente pour apaiser l'esprit. La marque du XVIIIe siècle sera seulement d'exceller bien souvent à ne rien renier de la vie mondaine au milieu de la vie champêtre, à ne chercher dans le contraste qu'un ragoût nouveau pour les plaisirs. Même ce mensonge rustique, tout paré de frivolités,

1. 382, pp. 415-416.

demeure comme le symbole même du siècle qui finit. Il y a sans doute bien des sentiments plus vrais, bien des âmes très sincères. Mais, de Watteau au petit Trianon, c'est la fête galante qui s'évoque invinciblement, pastourelles en jupon brodé, laiteries à lambris de marbre et chaumières qui n'abritent que des amours.

Il faut convenir qu'il y a là mieux qu'une illusion. Dans la deuxième moitié du XVIII[e] siècle, la mascarade d'églogue mêle complaisamment les satins et les linons. Saint-Lambert félicite « l'habitant des campagnes » d'y trouver

Le mélange des mœurs et de la volupté [1].

C'est avouer ingénument ce que nos campagnards de châteaux y ont cherché. Négligeons les galanteries qui ne demandent au décor champêtre qu'un aimable prétexte. Ce ne sont le plus souvent que des conventions de madrigal. Mais la fantaisie sort aisément des pages du *Mercure* ou de *l'Almanach des Muses* pour se mêler à la vie quotidienne. On machine la vie de château comme cette grotte de Calypso où Télémaque rencontre « avec une apparence de simplicité rustique des objets propres à charmer les yeux ». M[me] de Pompadour donne l'exemple dès 1750 dans ses successifs ermitages où elle se déguise en bergère [2]. Le prince de Ligne raille un peu lorsqu'il évoque devant nos yeux une ville de l'âge d'or peinte en blanc, rose, vert, jaune et bleu, de vastes gazons, des plates-bandes et des arbres, des costumes à l'avenant, des fruits et du laitage comme nourriture, ni médecins, ni avocats [3]. Mais il semble plus fâcheusement convaincu lorsqu'il rêve une vie pastorale où l'on donnerait des fêtes de village, des jeux, des exercices, des danses et des prix, où l'on couronnerait des rosières, tandis qu'il serait, dans un paisible vallon, le seigneur de paroisse adoré de ses vassaux [4]. D'autres y mettent

1. **561**, p. 101. — 2. Duc de Richelieu, **125**, t. III, p. 366. — 3. **854**, t. IV, pp. 157 et suiv. — 4. **472**, pp. 133 et 159-160.

encore moins de demi-scepticisme et s'imaginent retourner à la simplicité de la nature. Le marquis de Mirabeau s'amuse fort à voir Mme de Pailly et la comtesse de Mirabeau faner devant son château [1]. La duchesse d'Aiguillon installe une baratte dans son cabinet de toilette et fait son beurre tous les matins [2]. On sait de reste que les princesses, au petit Trianon, à Chantilly, à Rambouillet, jouent à la meunière, à la bergère et à la laitière, et qu'« elles s'amusent à faire la cuisine, après s'être revêtues de déshabillés de villageoises [3] ».

On se lasse d'ailleurs à faner, et peut-être à faire son beurre. Mais on trouva vite l'accord harmonieux entre le plaisir et les rusticités. Il n'y eut plus de villégiature sans une « fête champêtre » et sans « danse champêtre ([a]) ». Mme Roland évoque, pour compléter le tableau d'une fête de campagne à Fontenay-sous-Brie, « des citoyens ennuyés, des financiers assommés de plaisir, venant à ces fêtes simples afin de dissiper leur langueur et de réveiller, s'il est possible, des sentiments agréables dans leur âme énervée [4] ». Si Fontenay-sous-Brie est trop loin, on amène chez soi les paysans, ou on se déguise pour les simuler. La fête donnée au roi de Pologne, en septembre 1757, par Mme de Mauconseil à Bagatelle fut célèbre. Deux jeunes enfants vêtues en jardinières reçurent le roi. Des paysans suivaient en habits de fête, au son des instruments rustiques. Le magister du village parut, accompagné des « sonneurs et carillonneurs », et fit un compliment en prose et vers en style de villageois. Dans les jardins, une foire de hameau était installée [5]. Vingt-deux ans plus tard, le mariage du jeune prince de Ligne n'étalait pas de moins tou-

1. **118**, t. I, p. 264. — 2. Jekyll, **150**, p. 32. — 3. F. Cognel, **190**, p. 110. — 4. **162**, t. I, p. 203. — 5. Duc de Luynes, **114**, t. XVI, p. 162, et Manuscrit de l'Arsenal, n° 3269, p. 12, cité par A. Font, **669**.

a. Il y a déjà une fête champêtre, avec des paysannes couronnées de fleurs et vêtues de blanc, dans les *Lettres d'une Péruvienne*, de Mme de Graffigny, **707**, p. 174.

chantes rusticités. Le parc immense de Bel-Œil était peuplé de villageois en costumes de bergers et bergères; il y eut un bal champêtre, et l'on joua une pastorale composée par le marié lui-même [1].

Fêtes champêtres encore à Braisne, chez la comtesse d'Egmont [2], à la Chevrette, où se mêle une foule « de jeunes paysannes proprement accoutrées, et de grandes dames de la ville avec du rouge et des mouches, la canne de roseau à la main, le chapeau de paille sur la tête et l'écuyer sous le bras [3] »; au château de Sillery, où Mme de Genlis s'habille en bergère [4]; à Petit-Bourg, chez la duchesse de Bourbon, où « les diamants sont des fleurs [5]; chez la duchesse de Mazarin, où, dans la grande galerie peinte en paysage par Servandoni, toute verte de citronniers et d'orangers, tapissée de mousse et de fleurs, quarante danseuses de l'Opéra, costumées en bergères, conduisent des moutons enrubannés [6]; chez Mme de Tessé à Chaville; chez la marquise de Marigny à l'Abbaye au Bois; chez Mme de Boufflers à Auteuil; chez la comtesse de Valbelle à Courbevoie [7]. Les châteaux des provinciaux mêlent eux aussi la gaieté villageoise au luxe galant des salons, au château de Cheverny, chez Dufort [8]; à Essarois, chez Mme de Chastenay, le jour de la Saint-Martin [9]; pendant deux jours, en Touraine, chez un ami de Dusaulx [10]; dans un jardin de Versailles, où l'on offre à la duchesse de Civrac des jeux de quille et d'arc, des cabarets, une noce de village, etc... [11]; à Serrières, où l'on fait venir pendant le souper « quelques paysans et paysannes de village qui touchent fort bien du tambour et qui dansent très bien [12] »; dans les châteaux qui entourent Bordeaux [13]; aux châteaux de Tauviller en Alsace [14]

1. **234**, p. 250. — 2. Comtesse d'Armaillé, **170**, p. 211. — 3. Diderot, **839**, t. XVIII, p. 452. — 4. **104**, t. I, p. 341. — 5. Baronne d'Oberkirch, **123**, t. II, pp. 79-80. — 6. F. Labour, **212**. — 7. A. Font, **669**, p. 288. — 8. **98**, t. I, p. 377. — 9. **94**, t. I, p. 28. — 10. **357**, t. I, p. 28. — 11. J.-N. Moreau, **120**, t. II, pp. 214-217. — 12. A. de Gallier, **204**, p. 371. — 13. Grellet-Dumazeau, **206**, p. 188. — 14. Mlle de Mortemart, **7**, p. 54.

et de Praville auprès de Chartres[1]. Les plus sincères ou les plus épris de la mode ne craignent même pas de s'asseoir dans la cabane du pauvre. Le prince, la princesse de Condé, le duc de Croÿ, treize ou quatorze personnes rencontrent à Vanvres des paysans qui vont à la noce : on les suit allègrement et l'on déjeune avec eux[2]. La duchesse de Bourbon aime entrer chez les paysans et leur demander du pain noir et des œufs frais; elle mène ses hôtes à Champrosay, « où l'on mange une crème exquise[3] ».

La fête de village est dispendieuse et le pain noir ne plaît pas à toutes les bouches. Mais les villageois dansent à leur mode comme les marquises, et c'est à la danse qu'on ira les retrouver. « N'avait-il jamais, demande La Harpe au Lubin de Favart, dansé au château, les dimanches, avec les dames de Paris qui s'en faisaient un plaisir? N'y avait-il pas toutes les semaines un bal de village, ou dans un endroit du parc préparé tout exprès, ou dans les salles basses de la maison seigneuriale? Qui n'a pas vu cela mille fois et partout?[4] » La Harpe n'exagère pas. Les *Mémoires* et les *Correspondances* nous promènent de château en château à travers ces rustiques ébats. Bals champêtres auxquels assiste Mme Roland au château de Soucy[5]; à Chantilly, où les paysans et paysannes sont vêtus « de bazin blanc orné de rubans », où le prince danse indistinctement avec les dames et les paysannes[6]; chez le comte de Tilly : « Et moi aussi j'ai été berger! J'ai vécu de la vie pastorale, dans la paix des campagnes! J'ai dansé avec de naïves paysannes, au son d'un agreste chalumeau[7] »; à la Chevrette, où si les dames « gardent leur dignité » les messieurs « daignent danser avec les paysannes[8] »;

1. *Voyage du Havre*, **21**, p. 65. — 2. Duc de Croÿ, **96**, pp. 137-139. — 3. Baronne d'Oberkirch, **123**, t. II, pp. 79-80. — 4. **847**, t. XI, p. 454. — 5. **126**, t. II, p. 139 (cf. également lettre du 5 sept. 1774). — 6. *Corresp. littéraire*, **885**, t. VII, p. 438. — 7. **129** *bis*, t. I, pp. 154, 163-166. — 8. J.-J. Rousseau, **75**, t. IX, p. 395.

à Bel-Œil, où le prince de Ligne donne des bals populaires et champêtres [1]; à Essarois, où, tous les dimanches, Mme de Chastenay, son père, sa mère, son frère, tous les habitants de la maison « dansent du meilleur cœur [2] ».

Lorsqu'on ne convie point ses fermiers à sauter devant le château, on va les trouver au village. La famille Lemaistre, en villégiature, danse le soir à Sèvres [3]. Laurette de Malboissière danse cinq contredanses avec des paysans « qui la secouent rudement [4] ». Le Russe Karamzine remarque qu'au couronnement de la rosière de Suresnes les « dames de Paris... ne manquent pas de danser familièrement sur la pelouse avec les bons villageois de Suresnes [5] »; l'Anglais Jekyll oublie son flegme britannique pour se mêler pendant cinq jours aux entrechats des paysans et fouler avec eux la grappe dans la cuve [6]. Danseurs villageois encore, Bertin, qui s'arrête pendant son voyage en Bourgogne pour remplacer Colin ou Lucas auprès des paysannes [7]; Lebrun, qui danse sur le gazon à Neauphle de sept heures à neuf heures du soir [8]. Aussi bien la chorégraphie rustique semble-t-elle faire partie de l'éducation, puisque les demoiselles de Saint-Cyr exécutent devant Walpole « des danses de campagne [9] ». Tout un côté de l'âme du XVIIIe siècle s'exprime là naïvement; les salons sont oubliés pour la nature à condition qu'on retrouve aux champs le violon des ménétriers et les propos galants des contredanses.

Pourtant, on devine autre chose dans cette idylle rustique. Ceux mêmes qui apportent leurs goûts impérieux de mondains, mêlent souvent quelque sentiment sincère au mensonge de la pastorale. S'ils demeurent invinciblement attachés à leurs habitudes de citadins, une lassitude obscure les poursuit. Passagères ou tenaces, des aspirations s'entrevoient qui mettent vraiment dans les âmes quelque amour vrai de la

1. **113**, p. 127. — 2. **94**, t. I, p. 27. — 3. Thiébault, **129**, p. 160. — 4. **156**, pp. 159, 196. — 5. **372**, p. 254. — 6. **150**, p. 44. — 7. **510**, pp. 219-220. — 8. **541**, t. IV, p. 172. — 9. **168** *bis*, p. 214.

campagne, quelque besoin nouveau de sa vie pacifique et profonde.

Le *Voyage sentimental* de Sterne nous offre un modèle achevé de cette convention champêtre où l'on unit ainsi la chimère d'une idylle que l'on sait factice et le charme discret d'une émotion sincère. Il suffit d'en relire deux chapitres : Tristram Shandy rencontre dans le Bourbonnais, aux beaux jours de la vendange, Marie, douce folle qui rêve à son amant mort, sous un peuplier, au bord d'un ruisseau, habillée de blanc, les cheveux dénoués. Il s'attable ensuite dans une jolie ferme ceinte d'un beau clos de vigne et d'un petit bois. Le père, vieillard à cheveux blancs, s'entoure de sa femme, de cinq ou six fils ou gendres, et « c'est vraiment un festin d'amour et d'amitié ». Puis, jeunes gens et jeunes filles dansent gaiement ; entre deux contredanses ils lèvent les yeux vers le ciel dans un mouvement qui semble une prière[1]. Dans cette ferme chimérique, on aurait pu asseoir à côté de Sterne tous ceux qui l'ont chantée. Lebrun oublie sans peine les lauriers de Pindare :

Au seul nom des hameaux l'âme s'échappe entière,
Des pleurs délicieux humectent la paupière[2].

Dans son poème de *La Nature*, il projette la peinture des « Travaux, des Exercices et des amusements journaliers » de son sage champêtre[3]. Saint-Lambert lui-même ne s'est pas attardé si longtemps à nous peindre ce campagnard philosophe sans avoir au fond de lui quelque goût de ce qu'il chantait. Gentil Bernard fait son ermitage de Choisy à sa mode en y célébrant tous les ans la fête des roses[4]. Lezay-Marnezia, auteur d'un *Essai en vers sur la nature champêtre*, écoute

1. **877**, t. V, pp. 188 et suiv., 195 et suiv. — 2. **541**, t. II, p. 2. — 3. **541**, t. II, p. 301. — 4. Le Gay, **543**, p. 158 ; Marmontel, **116**, t. II, p. 112.

dès sa plus tendre jeunesse le langage des prés, des monts, des champs, des bois, des eaux[1].

Demi-mensongères seulement et pénétrées d'un amour plus docile aux choses les idylles que rêve Mercier, amant de la campagne et de la nature, le soir, au sommet du coteau, sous un bouquet de vieux chênes, tandis que deux amants, « tout entiers à eux-mêmes, traversent ensemble les mêmes bocages[2] » ; Delille rêva de traduire les *Géorgiques* « en voyant la campagne, les moissons, les vergers, les troupeaux, les abeilles, tous ces tableaux délicieux[3] », et composa les *Jardins*, non pas dans les salons, mais à la Malmaison, pendant ses promenades matinales[4]. Les acteurs sont nombreux dans cette pastorale où ils apportent, avec un peu de souriant scepticisme, un moment d'illusion émue. La famille Bovier, par exemple, monte avec Rousseau à la Bastille, près de Grenoble, où l'on déjeune dans un cabaret rustique[5]. A Chanteloup, si l'on fait défiler théâtralement, devant les fenêtres du château, un troupeau de vaches suisses accompagnées de vachers en costume national[6], le voyageur Dutens nous apprend pourtant que la duchesse « aimait la campagne[7] ». Mercier nous a laissé l'amusante peinture de cette idylle rustique transportée dans la petite bourgeoisie où l'on unit sans remords l'air des champs et les bombances des jours de fête. A la maison de campagne voisine de la barrière, on mène la grande fille et le garçon de boutique, quand on est content de lui ou qu'il a su plaire à madame. La veille on y a porté dans un fiacre bien plein toute la provision et « un pâté de Le Sage ». C'est le jour des gaudrioles[8].

Tout ce mélange médiocre, mais éternel de sentimentalité vague et un peu niaise, de bien-être physique et de calme moral s'indique précisément dans le rêve qui fut celui d'Horace

1. **471**, p. 4. — 2. **859**, t. II, pp. 153, 155. — 3. **270**, p. LXXVI. — 4. Buffon, **140**, t. II, p. 448. — 5. A. Ducoin, **66**, pp. 48-53. — 6. Maugras, **226**, p. 222. — 7. **99**, t. II, p. 104. — 8. **229**, t. IV, p. 163.

comme celui de Rousseau. C'est le *modus agri non ita magnus* et la maison aux contrevents verts, comme c'était déjà en quelque mesure la maison d'Auteuil de Boileau. Il y a d'abord ceux qui ne les eurent qu'en rêve, parce qu'ils ne s'en accommodaient aisément qu'en hypothèse : « Il n'est guère d'hommes, nous dit Watelet, qui n'ait, surtout au printemps, formé le projet d'une retraite champêtre. C'est un des romans que chacun se compose, comme on fait celui de ses amours, de son ambition et de sa fortune[1]. » Caraccioli est un de ceux-là quand il nous décrit la « maison enchantée... le charmant ermitage » qu'il conçoit : une cellule et trois autres pour les amis, des mets champêtres, un vin agréable, des fruits délicieux[2]. L'architecte paysagiste Morel nous recommande d'avoir aux champs la petite maison du « sage Socrate », « propre, commode et riante[3] ». Les comtesses ont la même chimère que les bourgeoises. Mme de Sabran voudrait une terre « sur le bord de la Meuse, entourée de vallons riants, de petits villages dont tous les toits sont couleur de roses, de petits bois bien plantés et de prairies couvertes de bestiaux. Dès le matin, on entend le chant rustique des bergers, on voit les petites bergères avec la quenouille et le fuseau ; tous ont l'air heureux et content[4] ». Elle vit même un temps de cette vie délicieuse aux eaux de Saint-Amand où le pays est si charmant qu'on peut le croire innocemment travesti : prés émaillés de fleurs, petites chaumières de distance en distance pour récréer la vue, jolis petits moutons et jeunes bergers « couronnés de lilas, mangeant de grosses tartines de pain bien noir, recouvertes de fromage bien blanc, ou bien chantant à l'unisson les charmes naïfs de leurs bergères ». « D'après mon goût pour la bergerie, conclut-elle au chevalier de Boufflers, pour les champs, pour le repos, tu imagines bien comme tout cela m'enchante[5]. »

1. **492**, p. 7. — 2. **576**, t. II, pp. 137-138. — 3. **481**, p. 208, note. — 4. **166**, p. 309. — 5. **166**, p. 245.

Mme Roland, avec moins de romanesque puéril, évoque comme elle une petite maison à la campagne, propre, sans élégance, placée tout près d'une église, accompagnée d'un jardin où l'art seconderait la nature sans prétendre la surpasser. Il y faudrait aussi « un bois solitaire, de vertes prairies, beaucoup de coteaux, une eau qui murmure en s'écoulant parmi les fleurs[1]... » Elle eût pu y inviter bien des gens : Margency, qui envie la vie agréable et douce de Montmorency, la simplicité des mets et la fraîcheur des laitages : « Ils avaient raison de m'appeler berger, *ipsi me fontes, ipsa haec arbusta vocabant*[2] » ; Chénier, dont les rustiques souhaits l'ont dès ses plus jeunes ans porté vers les champs[3] ; Brissot, qui n'envie, en voyant les maisons de campagne pressées autour de Lyon, « qu'un de ces petits ermitages et sa Félicité tant aimée[4] ».

D'autres, plus heureux ou plus sincères, ont eu, sinon leur Félicité, du moins leur ermitage. Stanislas explique à Mme Geoffrin son projet de maisons dans le parc d'Ujardon, habitées par des gens qui se conviennent[5]. De fait, il le réalise plus tard dans les jardins de Lunéville où il fait construire huit petits pavillons pour ses amis[6]. Ermitages bien mondains encore et qui ne diffèrent guère de ceux de Voltaire amoureux de la campagne à condition de n'y pas marcher à quatre pattes, car « on peut être philosophe avec les aisances de la vie[7] ». Ces beaux mots de chaumière et de simple nature reviennent si souvent qu'il est trop facile d'y discerner justement les « aisances de la vie ». Desforges-Maillard, vers 1750, met un ironique enjouement à nous décrire sa petite maison de campagne de Bréderac. Il y chante aimablement les vieux canons où nichent les moineaux, l'escalier trop étroit pour les paniers,

1. **163**, t. I, p. 84. — 2. *Mss. de Neuchâtel*, **12**. — 3. **516**, t. II, p. 58. — 4. **92**, t. II, p. 83. — 5. Comte de Mouy, **161**, 2 août 1775. — 6. G. Maugras, **225**, p. 210. — 7. **829**, t. III, p. 323.

les cinquante gros ormeaux qui sont ses bois de haute futaie, le souper en tête-à-tête avec sa cuisinière et les promenades

> A pas tantôt prompts, tantôt lents,
> Du vignoble à la lande et des herbes aux sables[1].

Caraccioli, La Harpe ou Marmontel sont déjà plus sérieux sans doute. Dans son donjon, Caraccioli veut réaliser les églogues de Virgile et mange de la crème avec les paysans[2]. La Harpe rappelle à ses amis qu'ils ne trouveront dans sa « chaumière » que « le rustique souper du pauvre solitaire[3] ». A la Malmaison, à Croix-Fontaine, à Sainte-Assise, à Andresy, à Compiègne, Marmontel pastoralise trop complaisamment pour qu'on ne se souvienne pas qu'il y trouvait de luxueux châteaux et des protecteurs influents. Pourtant son imagination « tournée vers la pastorale » était une « espèce d'enchanteresse[4] ». Ses jours « s'écoulaient dans l'étude avec une égalité inaltérable » ; ses nuits « n'étaient qu'un doux sommeil[5] ». Il y a quelque chose de la chimère arcadienne dans ce Feuillancour où les Parny, les Bertin, les Dorat et leurs amis ont installé l'ordre de la Caserne, où l'on organise, entre deux promenades sentimentales, des fêtes galantes et des cours d'amour[6] ; dans l' « hermitage » que Bérenger célèbre[7] ; dans ces asiles successifs où l'excellent Ducis, cœur sincère et âme simple, s'environne un peu trop encore de souvenirs idylliques pour chanter son « petit logis », son « petit parterre », son « petit potager », son « petit bois » et son ruisseau[8] :

> J'étais né pour les champs. Oui, mon cœur le répète.
> On aurait dit Ducis comme on dit Timarette[9].

Terminons par un bon bourgeois de Saint-Quentin qui, en nous parlant des délices d'Andresy où il passe la bonne

1. **522**, t. II, p. 79. — 2. **576**, t. II, pp. 157, 183. — 3. **847**, t. III, p. 514. — 4. **116**, t. II, p. 201. — 5. **116**, t. II, p. 8. — 6. Desnoiresterres, **837** *bis*. — 7. **504**, p. 50. — 8. **839** *bis*, t. III, pp. 233-248. — 9. **839** *bis*, t. V, p. 234.

saison, nous ramène à Horace et commente le : « *Beatus ille qui procul negotiis*[1]... »

Même avec ses élégances mensongères la maison aux contrevents verts ne saurait pourtant convenir qu'à ceux qui ne possèdent ni château ni parc. On ne renonce pas, quand la fortune vous les offrit, aux vastes salons et aux majestueuses terrasses. Heureusement on trouva vite l'art ingénieux d'accommoder les opulences et les rusticités à la mode. L'idylle champêtre, effarouchée par la splendeur des châteaux, se réfugia dans leurs jardins. L'art des jardins subit, dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, une transformation décisive; nous en marquerons plus tard les aspects essentiels. Le jardin de Le Nôtre fut graduellement délaissé et le jardin, chinois d'abord, anglais bientôt, dessina autour des résidences seigneuriales ses allées capricieuses, ses bosquets sauvages, tout son imprévu savamment calculé. L'art des jardins devint l'art préféré des âmes champêtres. Toutes les formes du goût pour la nature s'y exprimèrent. Depuis 1750, à partir surtout de 1770, nous y trouverons donc cette idylle galante et tendre dont le Petit-Trianon a conservé le souvenir. On édifie dans son parc ermitages, chaumières, laiteries ou villages et l'on y oublie quelques heures que l'on est riche et paré. Les théoriciens des jardins, les journaux, les *Mémoires* ou *Correspondances* nous y conduisent avec une complaisance émue.

Tel cet anonyme qui écrit, en octobre 1775, au *Journal encyclopédique*. Il hérite d'un parc planté par Le Nôtre. On jettera bas, en partie tout au moins, terrasses, quinconces, labyrinthes et charmilles, car un plan ingénieux le séduit. Plus de château, mais un salon-salle-à-manger avec quatre petits salons, un salon-salle de spectacle. Tout autour vingt chaumières dont l'extérieur sera rustique et l'intérieur commode et riche. Ces vingt chaumières formeront un « hameau délicieux... habité par la meilleure compagnie[2] ». Sans sa-

1. Hordret, **209**, p. 362, note. — 2. **51**, oct. 1775, p. 132.

crifier ainsi le château, il suffit à l'ordinaire de cacher dans un coin du parc le rustique asile où l'on ne saura plus si les salons sont voisins. Ainsi cet ermitage du Rincy où Dezallier d'Argenville oublie son archéologie et son histoire pour laisser parler son cœur. « Assis sous l'ombrage le plus frais, vous contemplez les plaines cultivées qu'arrose la Marne : l'imagination exaltée par la pureté de l'air et la nature embellie sans symétrie vous rappellent le séjour de Tempé, les bords du Lignon et les tableaux champêtres que les poètes ont peints [1]. » Il y a des ermitages à Rambouillet, au Désert chez M. de Monville [2], au château de Pompignan [3], à Neuilly, etc... Si l'on veut une plus flatteuse illusion de retourner à la vie pastorale, aux génisses et aux pipeaux, on construit une laiterie. La mode n'est pas nouvelle assurément. Vers 1730 la laiterie est « d'usage dans la plupart des maisons royales ». Il y en a une à Chantilly [4]. Dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle elles se multiplient et se piquent d'être rustiques. Laiteries à l'Ermitage de Mme de Pompadour [5], au Moulin-Joli [6], à Méréville chez M. de Laborde, au Rincy [7], au château de La Rochefoucauld-Liancour où elle est « toute de marbre [8] », chez le prince de Montbéliard [9], chez M. Boutin dans les faubourgs de Paris, chez Mme de Boufflers à Auteuil, à Monceaux chez le duc de Chartres [10], au château de la Chapelle-Godefroy où elle est « ornée de coquillages [11] », chez M. de Jouy à Chevilly, « toute en coquillages nacrés et en marbre blanc et les vases en porcelaine [12] », à Bellevue où mesdames ont une ferme [13], à Trianon, Rambouillet, etc...

Les convaincus ne s'en tiennent pas là. Ils veulent auprès

1. **198**, 4e édition, p. 360 (château non décrit dans la 3e édition — décrit sans cet ermitage dans la 2e). — 2. Le Rouge, **470**. — 3. A. de Gallier, **204**, p. 372. — 4. Blondel, **179**, t. I, p. 16. — 5. Fennebresque, **201**, p. 83. — 6. Hirschfeld, **455**, t. I, p. 49. — 7. **470**, planches 50, 74-75. — 8. A. Young, **255**, t. I, pp. 160-161. — 9. Krafft, **459**, 4e cahier. — 10. Thiéry, **247**, t. I, pp. 22, 67, 141. — 11. A. Babeau, **172**, pp. 24 et suiv. — 12. Mme de Genlis, **104**, t. I, p. 132. — 13. Cabinet des estampes. Collection Destailleurs, t. I.

d'eux l'image exacte de la vie champêtre et la laiterie se complète d'une chaumière où vivront au besoin de vrais paysans. Ceux qui discutent les principes des jardins nouveaux ne manquent pas de donner une place choisie à la « ferme ornée », Morel comme Girardin, Watelet comme Duchesne, Hirschfeld comme Whately ou Roucher. Le chant II de Roucher est le « jardin-ferme ». « On veut assez généralement, nous dit Duchesne, trouver dans les jardins du nouveau genre une ferme ornée .. C'est vouloir ramener, au milieu du luxe, la vie rustique de nos vertueux ancêtres, en copiant du moins leurs habitations[1]. » Cette copie ne va pas d'ailleurs sans quelques subtiles et délicates recherches : « Je descends la colline, dit Watelet, l'imagination montée sur le mode pastoral... Le désir est formé ; il s'agit de l'entretenir et de le satisfaire. » On y veille avec sollicitude en adoucissant les pentes du terrain, en faisant suivre aux sentiers de légères sinuosités. C'est là « l'exposition du roman ». Nous devinons comment il s'achève et que l'heureux fermier, entouré de toutes les grâces de la nature, cultive toutes les vertus : « C'est ainsi qu'un léger artifice ajoute aux jouissances établies sur les besoins. » Il suffit seulement que l'intention, quand elle se laisse apercevoir, « ne soit pas trop prononcée[2] ». Si nous écoutons Morel, nous ne craindrons pas de chercher pour la ferme rustique « une situation singulière, un pays bizarre par la composition de ses sites[3] ». Girardin ou Hirschfeld songent eux aussi au tableau de la ferme dont le caractère est « la simplicité[4] », et Latapie, traduisant Whately, nous donnera la description des fermes ornées de Leasowes et Wobury[5]. On en parle si souvent que la *Correspondance littéraire* en est tout étourdie et proteste contre les belles occasions que la ferme pastorale et la ferme rurale donnent à Morel

1. **440**, p. 57. — 2. **492**, pp. 24 et suiv. — 3. **481**, p. 346. — 4. **446**, p. 91, et **455**, t. V, pp. 148 et suiv. — 5. **493**, ch. LII, LV.

pour « déployer de la philosophie et de grands mots [1] ».

Les plus célèbres exemples de cette pastorale villageoise sont, à juste titre, les hameaux de Chantilly et de Trianon. Sept maisons en chaume. construites en 1780 par Le Roi, à Chantilly, avec l'orme séculaire et le puits commun, un jardin potager, un moulin, une étable et une laiterie. Il est vrai qu'une des chaumières dissimule une magnifique salle à manger qu'entourent, pour tout plafond, les branches des arbres ; une autre cache un billard confortable, et il suffit d'ouvrir la porte d'une grange délabrée pour entrer dans un salon couvert de glaces et de dorures [2]. Au Petit-Trianon, tout au moins, on n'a pas été plus loin que le marbre de la laiterie. Le hameau s'acheva de 1783 à 1786, à l'exception du moulin qui ne put tourner faute d'eau qu'en 1789. Il y eut des carrés de choux, de haricots et de choux-fleurs, des bestiaux gardés par un berger, des canards et des ménagères lavant leur linge, et du grain moulu dans le moulin. La reine, les princesses et les dames de la cour y venaient en percale blanche, fichu de gaze et chapeau de paille [3].

Trianon, d'ailleurs, n'est qu'un royal caprice après de plus modestes modèles. En 1780 et 1781, on dessine à Bellevue un jardin anglais avec un moulin et des maisons villageoises pour Mesdames [4]. La propriété de M. de Jouy, à Chevilly, a sa ferme ornée « entre une grande cour et un bois délicieux, surtout au printemps, car il était exactement tapissé de violettes doubles et de muguets [5] ». Girardin place une ferme ornée à l'entrée d'Ermenonville [6] et Le Rouge nous signale des chaumières à Monceaux, Rambouillet, Chaillot, chez le comte d'Harcourt ; au Désert, chez M. de Monville [7], etc... A Bel-Œil, ce sera tout un village tartare avec sept ou huit cents moutons ou bêtes à

1. **885**, t. XI, p. 377. — 2. Le Camus de Mézières, **467**, pp. 1 et suiv. — 3. Desjardins, **437**, pp. 245 et suiv. — 4. Thiéry, **247**, t. II, p. 676. — 5. Mme de Genlis, **104**, t. I, p. 132. — 6. **460**, pl. 30. — 7. **470**.

cornes et une pelouse de vingt-quatre arpents [1]. Dans le jardin du naturaliste Cubières, à Versailles, les collections s'abritent dans un pavillon transformé en chaumière [2]. Aux Champs-Élysées, près du Cours-la-Reine, « la Chaumière », une élégante demeure, habitée plus tard par Mme Tallien, cache entre les arbres son toit de chaume [3]. Le comte d'Albon, à Montmorency, a su trouver le piquant d'une nouveauté en construisant un village suisse, dix chalets de bois semblables à ceux qu'évoque Rousseau, couverts de chaume en toitures qui surplombent. Le Prieur nous assure que c'est le plus attendrissant des spectacles : « Loin de là ces amateurs du luxe et de la mollesse, ces sybarites de ville, ces hommes fastueux qui ne trouvent rien de grand que ce qui éblouit par un éclat trompeur [4]. »

L'excellent Le Prieur est sincère. Dans ce décor d'opérette, il y eut, sans parler des âmes simples, quelque bonne volonté pour se rapprocher des joies vraies de la campagne. Duchesne et Morel, s'ils ont décrit et construit trop volontiers des chaumières à la Trianon, ont aussi édifié dans leurs parcs des fermes rustiques. Ils y supposent une vie rurale assez savoureuse. La ferme de Duchesne est « un vaste enclos entouré de fossés et de berges, sur lesquelles sont plantés, au milieu d'une double haie, un rang d'arbres serrés... Dans l'intérieur, le verger de pommiers et de poiriers, destinés à fournir les fruits à couteau et la boisson de toute la famille : le dessous couvert d'une pelouse toujours habitée par des bestiaux et des volailles [5] ». La « ferme simple » de Morel tire « ses charmes de sa situation; ses tableaux doivent être agrestes. Tous les soins, pour l'orner, trop ostensibles, loin de lui procurer de l'agrément, la défigureront; elle présentera même quelquefois les effets bruts de la nature dans toute sa négligence [6] ».

1. Prince de Ligne, **472**, p. 10. — 2. Fromageot, **202**, p. 107. — 3. Welvert, **253**, p. 238. — 4. **469**, p. 36. — 5. **440**, p. 58. — 6. **481**, p. 315.

Girardin rejoint simplement au parc d'Ermenonville, de l'autre côté de la rivière, les enclos d'une métairie[1].

Enfin, la sincérité qui s'éveille mène les amateurs à de plus franches rusticités. Puisque les « cabanes du pauvre » que chante Saint-Lambert mettent au cœur de l'homme sensible une émotion généreuse, il n'y a qu'à les chercher où elles sont, non à les installer hypocritement entre un perron de marbre et une cascade de millionnaire. « O riches! adjure Bernardin de Saint-Pierre, qui voulez vous entourer de parcs délicieux, enfermez dans leurs murs des villages heureux[2]. » C'est, en définitive, l'avis de Watelet, qui préfère au roman champêtre de tout à l'heure un « Poème *naturel et sentimental* », c'est-à-dire des villageois heureux de son bonheur, aisés de son superflu[3]. C'est aussi celui du *Journal de Linguet*, qui voudrait, en 1777, autour des demeures des riches, non de « somptueux édifices » et de « savants alignements », mais une nature riante, des campagnes fécondes, des habitants heureux[4]. Un an auparavant, le *Journal encyclopédique* avait donné l'émouvant tableau des joies de « la pure nature » au milieu d'un pareil domaine. Faire construire sept belles fermes entourées d'arbres utiles, avec de beaux moutons et de belles bêtes à cornes dans les étables; l'eau des cascades fécondera plus utilement les prairies. « Les yeux seront ravis par mille objets charmants; tantôt on rencontrera des jeunes gens occupés à couper des foins touffus ou d'abondantes moissons; ailleurs, des troupes de jeunes filles qui ramasseront les fruits et qui choisiront avec empressement les plus beaux pour les présenter au bienfaiteur de tous. » Et l'idylle se poursuit copieusement avec les charrues dans les plaines, les troupeaux qui paissent et « les grands chars qui s'avancent lentement vers les bâtiments rustiques[5] ».

1. **446**, p. 75. — 2. **874** *ter*, t. III, p. 234. — 3. **492**, pp. 52-53. — 4. **41**, 1777, t. I, p. 270. — 5. **51**, 1er fév. 1776, pp. 511 et suiv.

La peinture et la gravure furent évidemment complices de ces chimères. De Watteau à Loutherbourg, la campagne se peuple de voyageurs pour Cythère ou de familles vertueuses, plus rarement de vrais paysans. Les théoriciens de la peinture, Piles, Lacombe, Pernety ou Watelet nous ont laissé la théorie du paysage « héroïque » et du paysage « pastoral », jamais du paysage sans éphithètes. Disciples de Watteau : Pater ou Lancret ; disciples de Greuze : Aubry, Théaulon, Wille, Bonnieu, Lépicié ou Le Prince ; peintres plus indépendants comme Loutherbourg, tous ont devancé la mode ou lui ont cédé. Ils ont promené sous leurs arbres et groupé sur leurs gazons de trop élégantes idylles où les bergers et bergères, galamment vêtus, ressemblent à cette Colette que nous montrent Gravelot et Moreau le jeune dans leurs gravures pour le *Devin du village*.

Colette nous ramène à Rousseau. Et ce n'est pas injustement qu'il encadre ainsi cette idylle demi-factice, demi-sincère. S'il y contribua par la chimère de ses *Discours*, si ses Valaisans rajeunirent les antiques Arcadies, il ne semble pas qu'il ait souffert de voir la robuste nature aménagée en décor de pastorale. Il ne protesta pas contre les laiteries, les ermitages et chaumières de parc comme il le fit pour les jardins réguliers et les bosquets trop contournés. Lui aussi se complut parfois aux vieillottes églogues, par lassitude de vagabond, par optimisme sentimental, par inclination de rêveur attardé dans les chimères.

Depuis le départ de Genève jusqu'à l'asile qu'il trouve à Ermenonville, près de la ferme ornée et de la métairie de Girardin, le Rousseau errant comme le Rousseau persécuté s'accompagnent toujours d'un Rousseau berger arcadien. « Tout ce qui lui rappelait l'innocence des premiers âges, nous dit d'Escherny, avait des charmes pour lui[1]. » C'est

1. 67, p. 87.

déjà son rêve quand il traverse la Savoie avec M. et Mme Sabran pour aller à Turin. « Dans les maisons j'imaginais des festins rustiques; dans les prés, de folâtres jeux; le long des eaux, les bains, des promenades, la pêche; sur les arbres, des fruits délicieux; sous leur ombre, de voluptueux tête-à-tête; sur les montagnes, des cuves de lait et de crème, une oisiveté charmante, la paix, la simplicité, le plaisir d'aller sans savoir où. [1] » La recommandation de l'ambassadeur pour M. Godard, colonel des Suisses, a bien pu lui emplir la tête d'ambitions militaires; quand il voit des bocages et des ruisseaux, il sent au milieu de sa gloire « que son cœur n'était pas fait pour tant de fracas »; et bientôt, sans savoir comment, il se retrouve « au milieu de ses chères bergeries [2] ».

Toute l'idylle des Charmettes s'ouvre par le vers d'Horace : « *Hoc erat in votis...* » Et les dîners faits sur l'herbe à Montagnole, les soupers sous le berceau, la récolte des fruits, les vendanges, les veillées à teiller le chanvre, les promenades solitaires et les repas chez les paysans, les soins champêtres que le jeune amant fit aimer à Mme de Warens [3], n'ont tant d'harmonieux attrait que pour avoir été transfigurés par l'éternelle chimère. Nous connaissons assez bien Mme de Warens, et la vie incertaine et vraie des Charmettes. Tant d'ennuis pour sa maîtresse, tant de misères et de compromis moraux pour Jean-Jacques n'ont pas été sans gâter ces jours enchantés. Mais comme il a confondu des faits et des dates, Jean-Jacques a oublié tout cela. Le passé a pris l'attrait délicieux du rêve auquel il ressembla. L'union avec Thérèse, ces premières années d'assez plates amours, ont gagné je ne sais quelle poésie de romance; peut-être même l'eurent-elles vraiment par la force des aspirations : « Si nos plaisirs pouvaient se décrire, ils feraient rire par leur sim-

1. 75, t. VIII, p. 40. — 2. 75, t. VIII, p. 112. — 3. 75, t. VIII, pp. 160 et suiv.

plicité : nos promenades tête-à-tête hors de la ville, où je dépensais magnifiquement huit à dix sous à quelque guinguette... [1] » A lire les *Confessions*, il semble même que Thérèse n'ait pas trop mal joué son rôle de rustique amoureuse pendant les mois charmants de l'Ermitage, tant que Mme d'Houdetot n'eut point jeté au milieu de l'idylle les violences de la passion. C'est que Rousseau désespérément s'attache à sa chimère. Toujours il revient à ses « bosquets », ses « ruisseaux », ses « promenades solitaires » dont le souvenir le poursuit à Paris « dans le tourbillon de la grande société, dans la sensualité des soupers, dans l'éclat des spectacles, dans la fumée de la gloriole [2] ».

Le rêve charmant de l'*Emile*, le « Si j'étais riche [3] », à le regarder de près ne diffère pas dans sa forme de toutes les fantaisies que nous avons rencontrées dans les parcs. Il n'en diffère que par l'absolue sincérité et par cette ardeur du désir qui donne à la vie champêtre de Rousseau ce qui manque à celle du Trianon. La maison rustique, blanche à contrevents verts, la basse-cour et l'étable, la compagnie choisie, ces femmes élégantes et parées — Rousseau malgré Thérèse ne rêva que celles-là — qui s'amusent à prendre la ligne, les fléaux, le râteau des faneurs et le panier des vendanges, les repas sur l'herbe, les fêtes, les mariages et les danses champêtres, toute cette *aurea mediocritas*, nous l'avons rencontrée dans la pastorale et galante comédie que se jouent à eux-mêmes seigneurs, gens de lettres ou bourgeois. Lorsque Rousseau contemple les champs « les prés couverts de gens qui fanent et chantent, et des troupeaux épars dans l'éloignement », il se laisse « insensiblement attendrir sans savoir pourquoi [4] ». Ce n'est pas qu'il songe au rude et sain labeur des campagnes, c'est qu'il se sent au cœur « tous les charmes

1. 75, t. VIII, p. 251. — 2. 75, t. VIII, p. 286. — 3. 75, t. II, pp. 324 et suiv. — 4. 75, t. IV, pp. 422-423.

de l'âge d'or ». Quand les souvenirs de Lausanne et de la *Nouvelle Héloïse* auront fixé pour lui sur les bords du lac de Genève cette Arcadie toujours espérée, ce ne sont ni les hautes montagnes, ni les méditations profondes, ni les tâches fortement accomplies qu'il y évoquera vers la fin de sa vie, aux jours de son anxieuse vieillesse. Ce qu'il lui faut absolument au bord du lac c'est « un verger..., un ami sûr, une femme aimable, une vache et un petit bateau[1] ». Rêve touchant et permis, mais qui n'eût pas distingué Rousseau, s'il ne l'eût dépassé par ailleurs, d'un Duchesne, d'un Girardin ou d'un Watelet.

On s'explique aisément que nous rencontrions au début même de cette étude cette forme factice et un peu puérile du sentiment de la nature. Rien ne se fait dans les mœurs par soudaines transitions. Les étapes que l'on marque pour la commodité des raisonnements ne sont que des conventions pratiques. Partie de la vie trop mondaine pour en venir à renier le monde, la société polie, vers 1750, devait choisir cette forme de la vie champêtre qui l'éloignerait le moins tout d'abord de la vie qu'elle aimait. En apparence, le contraste est profond entre un salon où causent la Motte ou Fontenelle, Galiani ou Grimm et la ferme où le sage selon Saint-Lambert n'a de joies que celles des moissons, des bois, des paisibles travaux et des patientes vertus. C'est que l'on ne se convertit guère à demi et que les extrêmes semblent susciter les extrêmes. Ce n'est pas assez que d'avoir sa maison des champs, on aura sa chaumière ou sa ferme. Seulement on mettra chaumière et ferme si près du château qu'on ira de l'un à l'autre aussi aisément que l'on quitte la jupe de soie pour le cotillon de mousseline. Les fêtes mondaines n'auront ainsi qu'un décor nouveau.

Tout s'unit, d'ailleurs, pour conspirer à ce mensonge. La

1. 75, t. VIII, p. 107.

vie patriarcale et champêtre, nous dit Rousseau, est « la première vie de l'homme, la plus paisible, la plus naturelle et la plus douce à qui n'a pas le cœur corrompu [1] ». Disons plus simplement que le goût de la nature n'est, sous sa forme directe, que le goût de la vie paisible après la vie bruyante, des sensations simples après les sensations raffinées. Toute vie citadine éveille d'elle-même, par l'invincible instinct du changement, le goût de la vie rustique, ou mieux de l'idylle rustique. L'églogue littéraire a pieusement transmis quelque chose qui ne meurt pas. Si le XVIIIe siècle renoue ce que chantèrent déjà Théocrite, Longus, Virgile ou le Tasse, c'est qu'au fond rien n'avait disparu et que la bergère de Boileau marque légitimement la transition entre Racan et Gessner.

Mais cette idylle où les salons s'unissent à la nature, les délicatesses sociales aux simplicités rurales, se mêle à d'autres sentiments moins immédiats, plus profonds et plus modernes. Ceux-là nous en suivrons plus clairement et l'origine et la mouvante histoire.

1. 75, t. II, p. 446.

CHAPITRE II.

Plaisirs rustiques.

Nous aurions pu, pour railler ces faux ou médiocres campagnards, faire parler seulement leurs contemporains plus sincères. Rousseau s'est moqué dans la *Nouvelle Héloïse* de ces gens de ville qui sont aux champs comme en pays étranger. La deuxième *Préface* déclare qu'il ne s'agit pas dans le roman de « faire des Daphnis, des Sylvandres, des pasteurs d'Arcadie, des bergers du Lignon », mais de montrer simplement « aux gens aisés que la vie rustique et l'agriculture ont des plaisirs qu'ils ne savent pas connaître[1] ». Trente ans plus tard, c'est l'avis même de Roucher : « nous Français, amateurs de la ville, et qui la portons encore avec nous, quand nous allons à la campagne[2] ». J.-F. Berthier, qui remporte le prix de la Société d'agriculture de Soissons avec un discours sur *Le citoyen à la campagne*, se défend abondamment d'écrire pour ceux qui ne cherchent dans une maison au village que « la transposition des superfluités ou des embarras de la ville[3] ». Ceux mêmes qui sont malgré tout complices de cette transposition, un Watelet ou un Carmontelle, ont un sourire de moquerie en songeant aux rusticités trop galantes. Sans doute on affirme qu'on peut se réduire à une chaumière, mais croit-on que la plupart de nos dames « trouveront des charmes à suivre tout le jour les travaux d'une ferme, à ordonner

1. **75**, t. IV, p. 11. — 2. **164**, t. II, p. 83. — 3. **267**, p. XIV.

les moissons, les vendanges et à voir soigner leurs bestiaux? Tout cela leur paraît charmant en vers ou dans des tableaux[1] ». A mettre les choses au mieux, la pastorale où l'on s'amuse autour de Watelet ressemble à celle des temps lointains comme une bourgeoise ornée d'étoffes choisies et de rubans à l'aïeule qui parait sa simple beauté d'une modeste étamine et d'un bouquet de fleurs[2].

Les petits bourgeois dont la bourse est modeste ont sans doute quelque excuse à se contenter d'une illusion. Le journaiste Peyssonnel nous les montre dans les villages voisins de Paris avec de petits jardins « ou plutôt des basses-cours arborisées » et condamnés à ne pas voir mieux les champs que s'ils étaient logés dans la rue Saint-Denis ou dans la rue Saint-Honoré[3]. S'ils se fixent plus vaillamment loin de Paris, Mercier leur reproche encore de n'aimer la campagne qu'à demi et de revenir à la ville vers le temps de Pâques, afin qu'il ne soit pas dit qu'ils ne sont plus citadins[4]. Mais ceux à qui l'aisance et la richesse ouvrent de plus larges horizons sont d'aussi ridicules campagnards. Voltaire se moque des gens qui vont « jouer aux cartes à deux lieues de Paris, au coin du feu, dans une maison de campagne[5] ». tout comme le marquis de Mirabeau raille ces « soi-disant châteaux voisins de Paris où l'on ne va à la campagne que par air[6] ». Peyssonnel et Watelet nous montrent ces esclaves d'une mode élégante vainement occupés à concilier les plus déraisonnables contrastes. A côté d'un château superbe on ménage « un petit réduit où l'on sera étonné de trouver une vache, quelques moutons, de la volaille, une laiterie, un tas de fumier, une vieille charrette qui n'a jamais servi à autre chose qu'à faire partie de ce costume rustique, mendié, décousu et ridicule. Ces gens-là réussiraient tout aussi bien en ville, en faisant entrer une vache, une chèvre

1. **430**, p. 5. — 2. **492**, pp. 19-20. — 3. **280**, pp. 69-70. — 4. **229**, t. X, p. 141. — 5. **168**, t. XIV, p. 283. — 6. **158**, p. 20.

et quelques brebis dans leur salon de compagnie, faisant battre du beurre et cuire quelques fromages dans leur antichambre, et mettant une poule et une oie à couver dans leur boudoir[1] ».

Si le tas de fumier et la vieille charrette sont un luxe trop coûteux, il reste de courir à la « maison de campagne à la mode » et de s'y extasier selon les rites. Là, au milieu du « déluge des curieux, des désœuvrés, des gens de goût, des amateurs », se pavanent la jeune femme élégante, couronnée d'une vaste coiffure, et le gros homme tout rond qui crève de santé et de graisse, et le jeune militaire qui se fait gloire d'être délicat parce qu'il est usé, et le jeune abbé frisé, poudré, manteau de soie, calotte luisante, et la grosse baronne au teint brun, au sourcil noir, avec un pied de rouge. Tout ce monde, avec des mines d'extase et des soupirs, murmure, halète et gronde : « C'est délicieux! c'est charmant[2] »! Il ne reste plus qu'à trouver celui qui se raille galamment lui-même, et ce sera « Babet la bouquetière », le cardinal de Bernis dans ses *Réflexions sur le goût de la campagne*. Rien n'y manque, ni le lever du soleil, l'étoile de Vénus et l'aurore rapide, « image naturelle du plaisir », ni la simple campagne qui s'oppose aux grâces étudiées de nos jardins, ni la paix compagne de l'innocence qui renaît au fond du cœur, ni le mépris des hommes entraînés dans le tourbillon des plaisirs : « il me sera donc permis ici d'être vertueux, il me sera permis de le paraître... Vérité immortelle j'oserai te suivre! j'oserai t'entendre et t'adorer... » Seulement quelqu'un trouble la fête, c'est Thémire qui passe en carrosse, Thémire la plus aimable de toutes les femmes : « Quel souper ce soir nous ferons ensemble à Paris![3] »

Il y en eut pourtant — et tant de protestations le laissent

1. **280**, pp. 71-72. — 2. Watelet, **252**, pp. 10 et suiv. — 3. **507**, pp. 445-453.

deviner — qui ne renièrent pas pour Thémire la campagne. Ils vécurent cette idylle rustique avec une fraîcheur d'imagination qui les oppose aux frivoles amateurs des chaumières de parc. Des amis de Rousseau assurément : Conzié, qui l'initia peut-être à l'agriculture et qui s'excuse de ne pas l'aller voir, retenu dans son ermitage des Charmettes par des occupations champêtres « dont on ne doit point renvoyer l'occasion » quand on a comme lui cinquante-cinq ans [1]; Cornabé, confiné depuis 1754 dans sa maison de campagne des rives de la Saône, et qui date son bonheur du jour où il l'habita [2]. Mme d'Houdetot mène au château de Novient, près Pont-à-Mousson, une vie « douce sans être fort animée » et s'y intéresse, sans phrases, au spectacle de gens heureux « par des goûts simples et honnêtes et par tous les plaisirs domestiques et champêtres [3] ». Des gens de lettres : Caraccioli avoue qu'il aime la campagne à condition de n'y point vivre toujours [4]. Mercier, trop gâté de rhétorique sentimentale et d'amplification déclamatoire, a sans doute goûté, comme il le dit, les rêveries du soir sur le sommet d'une colline, sous un bouquet de vieux chênes, devant les prairies, les ruisseaux, les chaumières et les clochers qu'éclaire un soleil à-demi voilé [5]. Il sut aimer le charme du premier bouquet de violettes [6] ou l'odeur du foin nouvellement coupé [7]. Bernardin de Saint-Pierre va se loger au milieu des bois chez le curé de Ville-d'Avray [8].

Caraccioli, Mercier ou Bernardin de Saint-Pierre nous laissent encore un peu le malaise des phrases trop littéraires, mais il semble bien que Palissot ait goûté pleinement le charme des champs, puisqu'en 1763 il s'y retire pour y vivre désormais à demeure, entouré d'arbres chargés de fruits et de ceps couverts de grappes, en face du riant horizon où Paris

1. Mss. de Neuchâtel, **12**. — 2. *Ibid.*, **12**. — 3. d'Haussonville, **207**, t. I, p. 281. — 4. **576**, t. I, pp. 231-238. — 5. **859**, t. II, p. 153. — 6. **859**, t. II, p. 78. — 7. **229**, t. X, p. 72. — 8. **167**, t. I, p. 92.

se profile au delà des vignobles[1]. Thomas lui-même, malgré ses mornes éloges, né « avec des passions ardentes et un corps faible », ne vit heureux qu'à la campagne[2]. Il semble qu'il l'ait comprise avec son harmonieuse simplicité : « Je vous écris près d'une fenêtre qui donne sur mon petit jardin rustique ; le soleil levant m'envoie quelques rayons. J'ai sous les yeux des espaliers qui me promettent des fruits pour cet automne, et j'entends dans un jardin voisin le bruit d'une bèche qui ouvre la terre[3]. » Ducis surtout et le chevalier de Boufflers parlent vraiment à Deleyre ou à Mme de Sabran des joies effacées et savoureuses de la vie des champs. Ducis loue un logement de « petit bourgeois retiré », à Marly, pour y achever sa vie avec « sa bonne femme » qui aime le silence et la campagne[4]. Tout autour, il a pour l'accueillir la solitude des bois et le murmure des ruisseaux. Quand il écrit à Deleyre, le souvenir s'évoque en lui des châtaigniers sauvages, des petits fonds riants et frais, entourés de bois et cachés à tous les regards citadins, de l'Etang-la-Ville, la Celle, Bougival, tous ces environs qui sont pleins de variété, de charme et d'abondance[5].

Boufflers garde pour la campagne un amour si discret et si juste qu'il accusera presque Mme de Sabran d'indifférence pour la nature : « J'ai revu ma pauvre Malgrange... J'ai un petit jardin qui est terminé par un bois d'environ cent pas de tour... une quantité de cerisiers couverts de fleurs. Je vais avoir trois ou quatre moutons sous mes fenêtres, qui seront enfermés dans un treillage de fils d'archal si clair qu'ils ne s'en douteront pas... Si je suis au monde quand vous ne serez plus jeune, je vous proposerai d'acheter à nous deux une maison de campagne pour que vous connaissiez une fois tous les plaisirs qui vous auront manqué jusqu'alors. Vous ne sa-

1. **865**, t. I, p. xiv, et **864**, pp. 29-30. — 2. D'Haussonville, **207**, t. I, p. 347. — 3. **207**, t. I, p. 343. — 4. **147**, pp. 56, 82. — 5. **147**, p. 48.

vez pas qu'on peut avoir des sentiments maternels pour des arbres, pour des plantes, pour des fleurs ; vous ne savez pas qu'un jardin est un royaume où le prince n'est jamais haï et où il jouit de tout le bien qu'il fait [1]... » Ce rêve d'ermitage survit à travers les années. Il le poursuit dans les montagnes des Vosges et découvre enfin, sur le bord du lac de Gérardmer, une ancienne ferme des dames de Remiremont, un asile « où la nature semble avoir rassemblé tout ce qui peut plaire à la philosophie et même à la fantaisie ». Le projet « tourne la tête » à Mme de Sabran. Elle rêve de vêtir le chevalier du lin qu'elle filera, de faire elle-même le lit où il reposera, et Boufflers achète enfin la ferme en partant pour l'émigration [2].

Les gens de lettres ne sont pas seuls. Si les invitées du marquis de Mirabeau fanent trop pastoralement devant son château, elles goûtent au milieu des champs de plus robustes plaisirs. Le rude marquis les aguerrit « à marcher sur les cailloux, à gravir les fossés, à franchir et percer les halliers » ; et il les ramène le soir « saines et riantes, au grand détriment de son pain et de ses laitues [3] ». Il y a dans les châteaux quelques âmes qui aiment moins les apparences vaines que les sentiments sincères : la douce reine Marie Leczinska écrit devant sa fenêtre « au bord d'un fort joli parterre, entendant un concert d'oiseaux, découvrant une campagne très agréable » où elle aperçoit un troupeau de moutons ; mais elle n'y voit ni berger, ni bergère, ou s'il s'en présente ce ne sont pas des bergers d'églogue ; « ils ne donnent pas de distractions » : voilà comme elle les veut [4]. M. et Mme de Grouchy « mènent la vie patriarcale ». Ils n'ont « pas d'autre occupation, ni d'autres plaisirs ». C'est un « deuil » pour eux que de quitter la campagne ; « c'est pour eux quitter la nature [5] ». A Sceaux, le duc de Penthièvre coule des jours faits de simplicité et de

1. **138**, p. 48. — 2. De Croze, **191**, pp. 173-177, 294-296. — 3. **118**, t. I, pp. 263 et suiv. — 4. Des Diguères, **146**, p, 275. — 5. A. Guillois, **206** *bis*, p. 23.

dévouement. Il aime sa propriété de la Rivière, « charmant petit nid de verdure », au pied de la forêt de Fontainebleau. Ce sont les villageois qui le reçoivent avec sa femme, et la duchesse malade s'entoure bonnement des paysannes dont le langage la distrait [1]. A Braisne, la comtesse d'Egmont ne donne pas seulement des fêtes champêtres ; elle fait venir des grains pour les disettes, des pommes de terre pour la culture, du linge et des layettes pour les nécessiteux. Elle adore ses bois. Elle croit devoir le peu qu'elle vaut à l'éducation qu'elle a reçue à la campagne et aux mois qu'elle y passe chaque année depuis son mariage [2]. Le profond et bientôt douloureux amour que la princesse Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé éprouve secrètement pour M. de la Gervaisais rêve tendrement des joies humbles des champs : « Oh ! les petites maisons, des vignes, tendre ami ! je suis bien sûr que vous ne doutez pas du bonheur que j'y éprouverais [3] ». Helvétius, après son mariage, a vendu sa charge de fermier général et s'est établi, dès 1751, dans sa terre de Voré, quatre mille arpents où la misère est grande et où il semble s'occuper de ses paysans [4] ([a]).

Au hasard des anecdotes et des *Correspondances*, nous rencontrons ainsi ce comte de Bercheny qui n'est occupé que de sa terre, et qui concilie aisément ces deux amours, car la jeune épouse prend part à tout et aime la campagne autant que lui. Boufflers, loin de sa Malgrange, et traîné sur toutes les routes au hasard de la guerre, s'est senti jaloux de leur bonheur [5]. Près de Tours, « sur les jolis coteaux qui bordent la

1. H. Bonhomme, **182**, pp. 41-47. — 2. Comtesse d'Armaillé, **170**, p. 211. — 3. **142**, p. 71. — 4. Godet, **205**, pp. 424-436, et A. Guillois, **206** *bis*, pp. 11, 12. — 5. **138**, p. 51.

a. Diderot nous a raconté quelques ennuis du « bon Helvétius » avec ses paysans. Plus précisément, l'« Inconnue », dont Mme Cavaignac a publié les *Mémoires*, tient de sa mère, invitée plusieurs fois à Voré, que le gibier ravageait les cultures et qu'on envoyait peu philosophiquement aux galères les paysans qui le tuaient (**93**, p. 53). Il n'y a cependant pas là contradiction avec le goût de la campagne et d'autres témoignages sont très favorables. Cf. également A. Guillois, **206** *bis*, pp. 11, 12.

Loire », Charles de Butré n'a que dix arpents, mais c'est assez « pour jouir d'une vie tranquille et heureuse [1] ». Au château de Sauvigny, le propriétaire a dressé son ermitage, une tente, des livres, des papiers, une table, une chaise, dans un coin solitaire de sa futaie [2]. Un ami de Dusaulx a l'âme toute pleine de son petit domaine, « rien, presque rien », mais qui remplit tous ses vœux; et il en parle « avec l'inquiétude d'un jeune amant qui produit pour la première fois sa maîtresse dans un cercle [3] ». Le prince d'Ardenay, au Mans, se lève dès l'aurore pour respirer l'air le plus pur et le parfum délicieux que le soleil fait exhaler de la cire jaune exposée à ses rayons. « Il part aux jours de vacances avec deux ou trois compagnons, le bâton à la main. On fait halte à moitié chemin et l'on déjeune « à l'ombre d'un arbre touffu ou sur le bord d'un clair ruisseau [4]. »

Magistrats ou bourgeois ont goûté comme ces châtelains le plaisir d'être aux champs. A Chambéry, on va faire ses « refoins » et ses vendanges. La famille de Maistre tout entière cherche chaque dimanche quelque coin pittoresque, Bissy, par exemple, où rêva Lamartine [5]. Les *Lettres* et les *Mémoires* de Mme Roland sont tout parfumés d'un naïf et grave enthousiasme pour la paix saine et charmante des campagnes. Jeune fille, elle adore Meudon. A cinq heures du matin, le dimanche, chacun est debout; un « habit léger, frais, très simple, quelques fleurs, un voile de gaze annonçaient les projets du jour... » On s'embarque au Pont-Royal sur un petit batelet et l'on débarque à Bellevue pour courir les bois [6]. On s'arrête, par exemple, chez ce fontainier du Moulin-Rouge où elle fait, sous un joli berceau de chèvrefeuille, le plus charmant des repas champêtres [7]. Au milieu du « fracas de Paris », elle « soupire après le calme des demeures rustiques, après

1. Reuss, **241**, p. 14. — 2. *Voyage à Genève*, **18**, p. 3. — 3. **357**, t. I, p. 28. — 4. **84**, pp. 20-106. — 5. F. Descostes, **195**, t. I, pp. 189-193, 292. — 6. **126**, t. II, p. 118. — 7. **126**, t. II, pp. 120-121.

celui que l'on goûte si délicieusement dans les petits sentiers obscurs des bois[1] ». Rien de plus désirable pour elle qu'une vie partagée entre les soins domestiques et ceux de l'agriculture[2]. La destinée la conduit justement dans ce domaine du Clos, où elle passe, à partir de 1787, une grande partie de l'année et où elle se livre avec Roland, « en écoliers, aux plaisirs de la vie champêtre »[3]. Avant elle, son amie Sophie Cannet s'est mariée à la campagne, dont elle lui a « vanté le séjour comme le plus approprié au bonheur des âmes pures[4] ». Larevellière passe « d'heureux moments » au hameau des Sablons, près de Faye, où il vit dans la retraite pendant huit ou neuf mois chaque année[5].

Les curiosités érudites nous révèlent aussi quelques vies obscures. François-Yves Besnard, vers 1773, court avec d'autres étudiants, ses amis, les environs d'Angers : l'île Saint-Aubin, les bords de l'Authion, les vendanges de la Roche-aux-Moines[6]. Ricault de Lignières, curé décimateur de Zotinghem, aime son pays du Boulonnais avec une tendresse si délicieuse qu'il se reproche, en songeant aux souffrances de son Sauveur, « de jouir avec volupté de la beauté de ces champs, de la pureté de cet air, des bois aux frais ombrages et des prairies diaprées de mille fleurs... Il me faut la vue de ces bois, de ces plaines et de ces prairies pour réjouir mes yeux de vieillard[7] ». Un juge de l'élection d'Angoulême, François-Jean Gilbert, se fixe tout à fait à la campagne, le 21 août 1771. Sur son livre-journal, il note en style rapide les évènements essentiels qui marquent ses jours. Les grâces renouvelées des champs s'y mêlent aux naissances de ses enfants : « 14 avril, jeudi [1774]. La forêt de Montmoreau est toute reverdie. — 16 avril [1775] ... l'aubépin feuillu. etc.[8]... » Tels encore les petits bourgeois qu'évoque la *Lettre d'un*

1. **162**, t. I, p. 417. — 2. **869**, t. III, p. 203. — 3. **163**, t. I, p. 17 et **126**, t. II, pp. 256-257. — 4. **163**, t. I, p. 255. — 5. **110**, pp. 52-53. — 6. **89**, t, I, pp. 177-178. — 7. D'Héricault, **108**, pp. 17, 66. — 8. **105**, pp. 118 et suiv.

Indien à Paris et qui s'en vont « en coterie » à cette jolie maison de campagne « dont la simplicité a fait les frais ». Les jardins y ont le naturel des champs et les hommes cueillent gaiement des bouquets dans une prairie voisine « remplie d'herbes odorantes et toutes fleuries dont on était embaumé[1] ». On peut croire aisément que les bandes joyeuses de graveurs et de peintres dont Wille nous rappelle les aventureuses promenades ne se demandaient pas si les champs avaient l'indulgence des châteaux. Wille aimait Montmartre, Saint-Maur ou Sceaux, et il y retourne marié avec toute sa famille[2]. Peut-être s'y rencontra-t-il avec Joseph Vernet et les siens courant à dos d'ânes les bois de Meudon ou mangeant des cervelas et des biscuits à Vincennes, Passy ou Sèvres[3]. Joies simples mais sincères qui furent celles de Restif de la Bretonne, de ses amis et de ses amies en promenades sur les bords de l'Yonne, sous les vernes et les peupliers et où l'on goûte avec du lait, du fromage, de la crème, des framboises et de la tarte aux épinards[4].

Jean-Jacques Rousseau, lui aussi, a vécu son idylle rustique. Nous avons dit comment il l'avait bien souvent mêlée d'un peu trop de chimères. Mais il n'y avait là qu'une pente très sincère de son rêve ; toute sa vie, sans mensonge, sans caprice passager, il a cherché et trouvé parfois la retraite pastorale qu'il désirait. Ce n'est pas injustement qu'il semble résumer tout ce qu'il y eut dans ce XVIIIe siècle de goût profond pour la vie des champs. A Annecy, ce qui l'émeut, c'est le son des cloches, le chant des oiseaux, la beauté du jour, la douceur du paysage, les maisons éparses et champêtres[5]. De toute son ardeur de jeune amant, il appelle Mme de Warens vers ces champs. L'idylle des Charmettes, embellie sans doute par le rêve, fut pourtant quelque peu le rustique roman auquel

1. **831**, t. II, pp. 423-431. — 2. **132**, t. I, pp. 230, 232, 522. — 3. L. Lagrange, **778**, pp. 88, 155. — 4. **124**, t. VI, pp. 39, 221. — 5. **75**, t. VIII, p. 75.

a cru la postérité : « Je me levais avec le soleil et j'étais heureux ; je me promenais et j'étais heureux ; je voyais maman et j'étais heureux »[1] ; non pas tout à fait peut-être comme le disent les *Confessions*, mais du moins avec une âme ouverte aux joies directes et profondes de la campagne. Il en eut toujours en lui-même la saveur et le regret, à la Chevrette, par exemple, où des buissons d'épines, des granges, des haies, des prés, la vapeur d'une omelette au cerfeuil, le rustique refrain de la chanson des bisquières lui mettent soudain au cœur, au milieu de la vie mondaine, la nostalgie des champs[2]. L'Ermitage, « solitaire plutôt que sauvage[3] », lui donna enfin ces bienheureux loisirs champêtres. Puis ce fut Montmorency, Motiers-Travers, l'île de Saint-Pierre, Wootton, tout le reste de cette vie qui se passe à chercher d'asile en asile le coin de campagne qui devait rendre la paix à son âme désemparée.

Un profond mouvement d'opinion soutient d'ailleurs et explique cet amour, nous ne disons pas encore de la nature, mais de la campagne. Aussi longtemps que les champs furent seulement la villégiature des ennuis opulents et l'aimable décor des sentimentalités faciles, ils furent élégamment méconnus. Si l'idylle s'est rapprochée de la vie, c'est qu'on a fini par voir dans la campagne ce qu'elle demeure avant tout, tant qu'on ne la vêt pas de rêves sentimentaux ou métaphysiques : la terre nourricière, la raison et la nécessité du travail vivifiant. Nous n'avons pas marqué les dates qui auraient jalonné ce premier éveil de la sincérité en face de la nature. C'est que presque toutes nos citations s'espacent de 1760 à 1785 et qu'avant elles l'opinion publique a ramené au grand jour du livre, du journal, de la mode, le goût de la terre et

1. 75, t. VIII, p. 161. — 2. 75, t. VIII, p. 295. — 3. 75, t. VIII, p. 288.

de ses tâches. Celles qui s'échelonnent de 1750 à 1761 ([a]) sont contemporaines de ce puissant mouvement d'idées qui permit enfin, sans déchoir, d'aller chercher aux champs, au lieu des aimables chimères, la forte réalité de l'agriculture. L'histoire de cette renaissance agricole n'appartient pas, sous sa forme économique, à notre sujet; d'autres l'ont d'ailleurs partiellement étudiée. Il nous suffira d'en marquer les étapes précises.

Mentor, réformant le royaume d'Idoménée, y remet en honneur l'agriculture et veut que la profession de laboureur ne soit plus méprisée[1]. Assurément, elle ne l'avait jamais été entièrement. D'autres avant Fénelon, d'autres après lui défendent le « ménage des champs ». Mais remuer la terre ou parler d'elle restait affaire de fermiers et de hobereaux, non de gentilshommes et d'écrivains. « Combien les hommes, nous dit Louis Racine, seraient-ils plus attentifs à un poète qui, avec le génie de Virgile, chanterait des sujets plus nobles et plus intéressants que ne le sont les préceptes du labourage, ceux de la culture des arbres et du soin des animaux[2] ! » Rousseau, dans son premier *Discours*, se défend ironiquement de hasarder une comparaison de l'agriculture et de la philosophie, « car on ne la supporterait pas[3] ». En 1756, Berland d'Halouvry, traduisant le *Praedium Rusticum*, s'en excuse, car le siècle est encore fort éloigné des travaux et de l'innocence de la campagne[4]. Delille, s'il faut l'en croire, eut quelque mérite lorsqu'il entreprit, vers 1755, la traduction des *Géorgiques* : « personne, alors, excepté les agriculteurs de profession, ne s'occupait d'agriculture; nulle société, nulle académie ne s'était consacrée à la théorie de ce premier des arts; aucun livre encore, ou presque aucun, n'en avait

1. *Télémaque*, ch. x. — 2. **867**, 1785, p. 346. — 3. **75**, t. I, p. 17. — 4. **29**, 1756, t. VI, p. 145.

a. Cornabé, Helvétius, prince d'Ardenay, Marie Leczinska, Vernet, J.-G. Wille.

traité[1] ». Bref, dit l'*Avant-Coureur* en 1760, « l'agriculture commence à peine à être regardée comme un objet honorable des études et des veilles d'un citoyen[2] ([a]) ».

Pourtant l'*Avant-Coureur* exagère un peu, comme Delille lui-même. En 1760 il y avait dix bonnes années qu'avait paru le *Traité de la culture des terres* de Duhamel du Monceau, et le succès du livre, réédité en 1753, avait été retentissant. L'*Année littéraire* doute « qu'il ait jamais paru en notre langue un livre plus utile[3] ». Le *Mercure de France*[4], le *Nouvelliste économique et littéraire*[5], les *Affiches de Province*[6] ne lui marchandèrent pas les éloges. En 1755, dans un de ses *Contes moraux*, Marmontel devance Rousseau et M. de Wolmar en contant les amours de Bélise et d'un « espèce de philosophe », tout occupé à faire le bonheur de ses laboureurs. Bélise en devient villageoise, s'occupe d'agriculture, converse avec ses fermiers « et ne lit que la *Maison rustique*[7] ». Elle ne déroge pas d'ailleurs. Dès 1754, au Petit-Trianon, Louis XV s'intéresse aux expériences qui mettent à l'épreuve les méthodes de Duhamel, en 1755 celles de Tillet sur les causes de la corruption des grains[8]. En inaugurant un nouveau champ de culture il conduit lui-même une charrue[9]. Le poème sur l'*Agriculture* de Rosset est achevé, selon lui, en 1750 ; dans tous les cas, Voltaire en entend parler dès 1754[10]. En 1757, le marquis de Mirabeau donne cet *Ami des hommes* qui mêle aux spéculations économiques et philosophiques toutes sortes de théories sur la vie rurale. Le livre eut une vogue démesurée[11]. C'est le seul que Rousseau emporte, en 1767,

1. **521** *bis*, p. XVII. — 2. **30**, 1760, p. 377. — 3. **29**, 1754, t. VI, p. 18. — 4. **55**, oct. 1754, p. 133. — 5. **58**, 1754, t. III, p. 3. — 6. **27**, 1762, p. 129. — 7. **857**, t. II, pp. 36-37. — 8. Desjardins, **437**, p. 14. — 9. M. Lambert, **464**, t. II, p. 256. — 10. **559**, t. I, p. V, et **168**, t. VI, p. 238. — 11. Ripert, **282**, pp. 125 et suiv.

a. Le thème du mépris de l'agriculture reste d'ailleurs un des thèmes favoris des moralistes ou des poètes jusqu'à la fin du siècle. Mais la cause est gagnée depuis longtemps.

dans sa malle avec deux traités de botanique[1]. Le *Journal encyclopédique* veut que Mirabeau écrive comme Montaigne et pense comme Montesquieu[2]. Le *Censeur hebdomadaire* déclare l'ouvrage « unique en son genre[3] » tout comme la *Bibliothèque impartiale*[4]. Lemierre donne à l'auteur une place dans ses *Fastes* et le comte d'Albon lui élève un monument dans son parc. En 1759, il paraît une *Ecole d'agriculture* de Duhamel. En 1760, les *Mémoires sur les défrichements* du marquis de Turbilly ont trois éditions successives en dix-huit mois. *L'Encyclopédie* a publié un long article de Diderot sur l'Agriculture.

Désormais, il serait fastidieux de suivre le développement irrésistible d'une littérature qui envahit les journaux comme les étalages des libraires et qui se crée sa presse spéciale. La bibliographie de Hérissant indique vingt-trois ouvrages sur la culture des terres, plantes, vignes, etc.., de 1700 à 1754, seize de 1755 à 1759, vingt-huit pour la seule année 1760. En 1761, année où paraît la *Nouvelle Héloïse* et l'*Epître sur l'agriculture* de Voltaire, les *Annales typographiques* signalent vingt et un ouvrages qui intéressent les exploitations rurales. Le *Journal encyclopédique*, le *Journal de Verdun*, l'*Année littéraire* soulignent abondamment cet enthousiasme soudain : « C'est un beau spectacle pour un citoyen que cette révolution qui s'est faite de nos jours dans les lettres. A ces romans insipides qui gâtaient l'esprit en corrompant le cœur, il voit avec plaisir succéder cette foule d'ouvrages qui tendent tous à l'utilité publique[5]. » On n'a jamais vu plus de systèmes sur l'Agriculture « que depuis quelques années[6] ». Il y a « presque autant de volumes que l'agriculture embrasse d'objets importants[7] », « presque autant de plumes que de

1. **75**, t. XI, p. 410. — 2. **51**, 1757, juillet, p. 35. — 3. **33**, 1760, t. III, p. 194. — 4. **32**, 1758, t. XVII, p. 162. — 5. **51**, 1757, août, p. 59. — 6. **29**, 1758, t. I, p. 217. — 7. **29**, 1760, t. III, lettre 3.

socs de charrue[1] ». « Qui ne croirait que ce peuple a totalement changé de caractère, de génie et de mœurs, et que, par goût ou par philosophie, il n'ambitionne plus que le nom de cultivateur[2] ». « On ne lit presque plus, ajoute Gaudet, que les ouvrages qui traitent de l'agriculture, de la finance et de la population[3]. » « Une nation dansante, chantante et versifiante — c'est Mercier qui conclut — est enfin devenue *agricole.* » Elle est assurément demeurée spirituelle : « Dieu soit loué; de bonnes racines valent bien Jean Racine[4] ([a]). »

La poésie s'en mêle et il nous faudrait énumérer successivement, avec les traductions des *Géorgiques* par Delille et Lefranc de Pompignan, avec le poème de Rosset sur l'*Agriculture,* la traduction d'une partie des chants I et IV de Virgile par Turgot, les *Géorgiques languedociennes* de Mme Verdier[5], les *Quatre Saisons ou les Géorgiques patoises* de Peyrot en 1781, les tentatives inédites de Colardeau[6], de Watelet[7], ce *fragment du début des Géorgiques* de Lebrun[8] et ce poème merveilleux sur les *Géorgiques* composé par un magistrat de Montpellier et annoncé par l'*Année littéraire* en 1758[9].

L'auteur des *Traités sur divers sujets,* Schmidt, demande, en 1760, qu'on établisse des Académies « ou au moins des classes des anciennes académies, composées de membres pensionnés » uniquement occupés de l'étude de l'agriculture[10]. Si l'on ne fonda pas d'académies, on fonda du moins des sociétés et la France entière s'emplit de « bureaux d'agriculture ». L'exemple venait d'ailleurs de l'étranger, de Dublin, Edim-

1. **46**, 1762, septembre p. 184. — 2. **51**, 1764, 15 août, p. 56. — 3. **706**, p. 64. — 4. **229**, t. X, p. 117. — 5. **279** *bis*, t. III, p. 141. — 6. **101**, t. I, p. 238. — 7. **101**, t. I, p. 238. — 8. **541**, t. II, p. 362. — 9. **29**, 1758, t. I, p. 268. — 10. **875**, p. 178.

a. Cf. également *Correspondance littéraire,* **885**, t. IV, p. 105, t. V, p. 90. — Schmidt, **875**, ch. IV, p. 151. — *Champion de Nilon,* **578**, p. 13. — *Gazette du commerce,* **63**, 1765, t. I, p. 3.

bourg, Londres, Göttingen, Stockholm, Turin, Copenhague, Christiana et Florence[1]. En France, Mirabeau recommande d'organiser et de centraliser ainsi les recherches, et simultanément la première société se fonde[2]. Le marquis de Montaudouin en propose le projet dans une brochure du 2 février 1757 et le Brevet royal fonde le 20 mars la « Société d'agriculture, de commerce [*sic*] et des arts » en Bretagne[3]. La nouvelle société fut tout de suite célèbre. L'*Année littéraire* « éprouve la même satisfaction, les mêmes transports que ressentait Tibulle, en célébrant ses dieux pénates[4] ». Les statuts, introuvables à Paris, y sont imprimés dans l'*Ecole d'agriculture*[5]. S'il semble y avoir quelques années d'hésitation, soudain les sociétés naissent de mois en mois : le 24 février 1761, celle de Tours avec trois bureaux, à Tours, Angers, le Mans[6]; le 1er mars, celle de Paris, bureaux à Paris, Meaux, Beauvais, Sens[7]; le 12 mai, celle du Limousin[8] et celle de Lyon, celle d'Orléans le 18 juin, celle de Rouen le 27 juillet, celle de Laon, le 7 septembre, etc...[9] ([a]). Evêques, princes, marquis, comtes, intendants, financiers, bourgeois, tiennent à honneur de s'inscrire parmi les membres : le prince de Tingry, le maréchal d'Estrées et le comte de Saint-Florentin, Paris-Duverney et le contrôleur général Bertin, le marquis de Turbilly, Trudaine, Duhamel, Jussieu, Monthyon, Buffon, Turgot, pour celle de Paris[10]; le comte de Rochechouart, le prince de Tingry encore, le duc de Sully, le duc de Chevreuse et le baron de Montmorency, à côté de Mathias-Bracquemont, de Linger et de Puisard « laboureurs » pour Orléans, etc... Désormais, il faudrait des volumes pour suivre l'essor des

1. *L'Agronomie de l'industrie*, 63 *bis*, t. I, Préface. — 2. 279, t. V, p. 22. — 3. 290. — 4. 29, t. VIII, p. 116. — 5. 273. — 6. Dumas, 275, p. 282, et prince d'Ardenay, 84, p. 143. — 7. *Délibérations...* 288. — 8. 292, p. 533. — 9. De Calonne, 269, p. 38. — 10. *Délibérations....* 288.

a. Cf. la suite dans P. Boiteau, 266. (Les dates devraient d'ailleurs être revisées.)

théories, la chimie et la physique agricole qui s'ébauchent, les méthodes rationnelles qui s'organisent, les doctrines économiques qui s'unissent aux effusions sentimentales, les prix fondés par les sociétés et les prix fondés par les « philanthropes » pour les agriculteurs [1] ([a]). C'est tout un mouvement social complexe qui nous a justement laissé dans la langue ce mot nouveau d'*agriculteur* ([b]).

Assurément on cultiva souvent ses champs comme l'on habitait sa chaumière; ce fut une élégance de bon ton et non une courageuse réalité. On parla de jachères et de défrichements comme de bonnets à la Jeannette et de coiffures à l'ingénue. Voltaire se moque de ces nouveaux Triptolèmes dissertant à Babylone — entendons Paris, — de ces marchands de saucissons et de harengs frais qui commencent leur prospectus par un éloge magnifique de l'agriculture et du commerce [2]. Rousseau, lui aussi, refuse d'admirer ces désœuvrés « payés de la graisse du peuple pour aller six fois la semaine bavarder

1. Par exemple, par le marquis de Turbilly : De Broc, **268**, p. 34. — . **168**, t. VIII, p. 7; **883**, t. VI, p. 263 et **168**, t. XIII, p. 12.

a. Prix à Bordeaux (1751). — Amiens (1754). — Caen (1758). — Besançon (1760). — Metz (1761). — Rouen (1761). — Paris (1764). — Limoges (1767). — Marseille (1769). — Pau (1771). — Montpellier (1772). — Lyon [Société d'agriculture] (1772). — Orléans (1775). — Lyon [Académie des sciences, belles-lettres et arts] (1776). — Soissons (1777). — Montauban (1778). — Châlons-sur-Marne (1781). — Dijon (1781). — Arras (1783), etc. (Cf. Delandine, **836**).

b. Le *Dictionnaire de l'Académie* l'ignore en 1762, comme le *Grand Vocabulaire français* (1767), la nouvelle édition du *Dictionnaire de Trévoux* (1771) et le *Dictionnaire de l'Académie française avec un supplément contenant les mots adoptés par l'usage* (1786). L'emploi du mot reste même assez longtemps incertain. Peyssonnel fait *agricole* substantif (**280**, p. 78); Roucher (**560**, t. I, p. 8) et Saint-Lambert (**561**, p. 50) se servent d'*agriculteur* comme d'adjectif. Beaurieu, en 1765, imprime le mot en italiques (**574**, p. 25). Clément, en 1771, le trouve encore barbare (**581**, p. 4). Moutardier et Le Clère rééditent en 1802 l'édition de 1762 du *Dictionnaire de l'Académie, avec des mots nouveaux :* agriculteur est du nombre. L'Académie accueille enfin le substantif dans sa 5e édition en 1814.

dans une académie [1] ». C'est le siècle de l' « agromanie ». Contre elle on écrira un *Préservatif* [2]. On raille ceux qui ne possèdent aucune terre et remplissent diligemment leur bibliothèque de livres sur l'agriculture [3], cette noblesse qui se contente, nous dit Arthur Young, d'en faire un objet de conversation « comme elle parlerait d'un métier ou d'un beaupré [4] ». La société d'agriculture de la généralité d'Amiens ne fonctionna jamais. Celle de Laon, « est une vraie duperie [5] ». Les dames elles-mêmes s'en mêlent ridiculement, car la mode a fait ses progrès « jusque dans l'esprit du beau sexe, au sein même des villes les plus fastueuses [6] ». Peyssonnel nous montre cette maîtresse de maison «. vêtue dans le plus grand goût, coiffée avec la plus grande prétention, qui avait à ses cheveux de la poudre d'odeur dont tout le salon était parfumé, et du rouge depuis le menton jusqu'aux paupières, et qui, à coup sûr, n'avait de sa vie su distinguer un chou d'avec un oignon, ni un pommier d'avec un cyprès, et qui parle, dans le style le plus recherché, des travaux rustiques, des changements qu'elle avait fait faire à son potager, des progrès de ses arbres fruitiers, du veau que sa vache lui avait donné, des fromages qu'on avait faits dans sa laiterie [7] ».

La vénérable *Maison rustique* du sieur Liger, qui survit à travers tout le siècle, enflait depuis longtemps ses chalumeaux pour célébrer la vie « sans gêne, sans ambition, sans faste, sans supérieur, sans envie et sans envieux [8] ». Elle trouva, au delà de 1750, d'innombrables échos. Saint-Lambert, à la réflexion, y mit quelque discrétion. Les vers pathétiques où il célèbre, dans la première édition, le laboureur « son concitoyen, son compagnon, son frère », les cabanes du pauvre, « asiles respectables » et ces biens de l'âge d'or qui ne sont

1. **75**, t. X, p. 307. — 2. **271**. — 3. Desplaces, **271**, p. 33. — 4. **255**, t. I, p. 293. — 5. De Calonne, **269**, pp. 37, 40. — 6. *Journal des dames*, **47**, 1761, t. III, p. 47. — 7. **280**, pp. 77-78. — 8. **278**, pp. 3-4.

pas des chimères[1] disparaissent à la sixième. Mais Voltaire, que ce soit en 1752 ou en 1764, ne cesse de chanter le *O fortunatos nimium...*[2] Gaspard de Beaurieu célèbre les travaux des champs avec la lyre de Théocrite, d'Anacréon et de Virgile [3]. La poésie de Delille, ou celle du Père Vanière que l'on traduit ou réédite, le sage champêtre qui apparaît presque à chaque pas des poèmes de Saint-Lambert ou Roucher, le paysan que Rosset célèbre, le *Léonard et Gertrude ou les mœurs villageoises* de Pestalozzi, traduit en 1783, les romans fougueusement mensongers où Restif de la Bretonne unit, dans les villages de son enfance, le travail, la vertu, le pittoresque et le bonheur [4], tout cela gagne peut-être quelques âmes à la vie des champs, mais crée surtout, de complicité avec l'idylle, un laboureur à l'usage de ceux qui ne veulent des travaux rustiques que leur aimable légende.

Même au milieu des bergers d'idylles et des tendres fermières, on assied pour que le tableau s'achève, le « laboureur philosophe ». La Suisse en donna le modèle achevé. Le « sublime Klijogg » comme le nomme Jean-Jacques Rousseau, célébré en allemand par Hirzel, le fut bientôt en France par la traduction trois fois rééditée de Frey de Landres [5], par les éloges de *l'Ami des hommes* [6], par l'enthousiasme des journaux. On lui découvrit des émules, les Quittard près de Thiers, les Fleuriot que visite le comte de Tressan [7], ou le Père sublime que célèbre Restif. On couronna de fleurs, on assit à la table des banquets, on glorifia de médailles ceux qui leur ressemblent sans conteste, dans ces fêtes céréales qu'on se mit à célébrer un peu par toute la France, à Auch [8], à Prades en Roussillon [9], à Cormeillan, à Saint-Triviers dans la principauté de Dombes,

1. Chant II. — 2. **168**, t. XI, p. 328; t. XIII, p. 12. — 3. **825**, t. III, notamment pp. 182-217. — 4. *Paysan et Paysanne pervertis. La Vie de mon père* (cf. le frontispice : « l'Art des arts »). — 5. **276**. — 6. **276**, t. I, p. 300. — 7. Cf. *supra*, p. 70, notes 7, 8, 9, et 71, note 1. — 8. *Journal de Genève*, 1777, t. IV, p. 541. — 9. D'Arnaud, **685**, t. V, p. 77.

à Chevannay où les laboureurs couronnés prennent glorieusement les premières places au repas qui réunit le curé, l'intendant, les nobles, etc...[1]. Félicités seigneuriales qu'Arthur Young lui-même, aidé du style hasardeux de son traducteur, nous peint avec attendrissement : « Ils n'auront peut-être pas de forêts, de dômes dorés ou de colonnes superbes ; mais ils auraient en leur place des établissements d'aisance, des pyramides de consolation et des plantations de félicité, et leur moisson, au lieu d'être la chair des sangliers, serait la voix joyeuse de la reconnaissance[2] ([a]). »

Pourtant ces excès mêmes précisent l'effort nouveau pour lier définitivement les riches aux soucis de la terre. Tout naturellement, quelque ridicule s'y est mêlé. Sentimentalité niaise, rusticité conventionnelle, philosophie grandiloquente gâtèrent le simple désir de revenir aux tâches fécondes de la vie des champs. Mais bon nombre de grands ou de modestes propriétaires, qui lisent peut-être Saint-Lambert, le lisent du moins au milieu des fermiers, des charrues et du bétail. L'Académie de Soissons mit au concours en 1779 « les connaissances nécessaires à un propriétaire qui fait valoir son bien, pour vivre à la campagne d'une manière utile pour lui et les paysans qui l'environnent ». Voltaire aurait pu sans doute concourir, s'il n'était mort l'année précédente, car il ne s'est pas vainement vanté d'avoir « mis en pratique toute la théorie » de son *Epître sur l'agriculture*, de manger le pain qu'il a semé dans les landes, d'avoir fait une colonie florissante d'un hameau abominable, de bâtir, planter, semer, avec deux cents bras qui travaillent sous ses yeux, en faisant vivre tout ce qui l'envi-

1. *L'Esprit des journaux,* **36** 1782, janvier, p. 371. — 2. **255**, t. I, pp. 148-149.

a. Roucher (**560**, I, pp. 336 et 359) nous peint une de ces fêtes où un seigneur des bords de la Garonne, « homme vertueux, habillé comme ses vassaux, se mêle à leurs ouvrages, les rassemble ensuite dans son château et les admet à sa table ».

ronne [1]. En 1787 il n'y a pas moins de quinze exploitations agricoles modèles dirigées par des gentilshommes dans la généralité d'Amiens [2]. Le duc de la Rochefoucauld-Liancourt, philanthrope et agriculteur, a des émules, M. Pannelier à Anel [3], M. d'Invilliers près de Pithiviers [4]. M. de Sauveterre, au retour d'un pélerinage à Ermenonville, tente sur ses paysans des expériences généreuses [5]. Mme Dupont, sœur de la duchesse de Liancourt, est « une grande fermière [6] ». Un domaine de Sologne s'assainit et se transforme sous l'active impulsion de ses maîtres [7]. Ailleurs encore les châtelains s'unissent sincèrement aux efforts des économistes et des intendants, dans le Midi avec d'Etigny, dans le Limousin avec Turgot, dans le Roussillon, la Touraine, le Soissonais etc... [8]. Partout, avec un peu d'ostentation, des maladresses et des chimères, on retourne aux tâches de la terre et aux richesses qu'elle assure.

Rousseau dut suivre avec joie ce retour à la vie rurale. S'il n'avait ni poussé la charrue, ni dirigé les récoltes, il avait cultivé son jardin des Charmettes et surveillé celui de l'Ermitage. Toute sa vie il se rappelle avec attendrissement les « soins champêtres, la récolte des fruits et des légumes [9] ». Une des raisons avouées de la *Nouvelle Héloïse* est de montrer « qu'un homme de mérite qui voudrait se retirer à la campagne avec sa famille, et devenir lui-même son propre

1. **168**, t. XIV, p. 281; t. XVI, p. 449. — 2. De Calonne, **269**, p. 44. — 3. A. Guillois, **538** *bis*, p. 10. — 4. *Voyage de Nantes*, **25** *bis*, pp. 26 et suiv. — 5. Poitevin-Peitavi, *Histoire des Jeux Floraux*, t. II, pp. 208-212. — 6. A. Young, **255**, t. I, p. 172. — 7. M. des Francs, *Histoire d'un domaine de Sologne à travers les siècles;* Orléans, 1902, in-8o. — 8. *Bulletin de la Société archéologique du Gers*, t. II, 1901 : *L'intendant d'Étigny et l'agriculture*. — R. Lafarge, *L'Agriculture en Limousin au dix-huitième siècle;* Paris, 1904, in-8o. — Brutails, *Économie rurale du Roussillon à la fin de l'ancien régime;* Paris, 1888, in-8o. — F. Dumas, *La généralité de Tours au dix-huitième siècle;* Paris, 1892, in-8o. — Matton, *La généralité de Soissons au dix-huitième siècle;* Laon, 1851, in-8o. — *Bulletin et mémoires de la Société archéologique et historique de la Charente*, 1892 : l'*État de l'Agriculture en Angoumois avant la Révolution*, etc. — 9. **75**, t. VIII, pp. 165, 174, 175.

fermier, y pourrait couler une vie aussi douce qu'au milieu des amusements des villes [1] ». M. de Wolmar et Julie partagent leurs jours, comme il l'eût désiré pour lui, entre une affection pacifique et les devoirs ou les joies tranquilles que ramène l'ordre alterné des saisons. Si le Rousseau des jours de chimère rêve quelque Tempé, quelque chaumière amoureuse et fraîche, il y eut un Rousseau moins romanesque qui aima fortement la terre : c'est le Saint-Preux revenu du tour du monde et ravi d'admirer le bel ordre de la maison de Wolmar. Nous ne rappellerons pas la grâce robuste de ces chapitres où vit tout un monde de cultivateurs, de champs féconds, de vignes lourdes de grappes, pour les labours et les moissons, les danses du dimanche et les jeux allègres, les vendanges sonores et les veillées d'hiver. C'est de là que nous datons volontiers le retour au goût de la vie rurale. Les dates que nous avons suivies montrent que l'influence de Rousseau ne créa rien ; elle vint seulement aider un mouvement déjà décidé avant lui.

Assurément, la vie du château de Wolmar ne passa pas inaperçue. Le *Mercure de France* y goûta « les charmes d'une vie champêtre,... On reçoit une nouvelle existence ; on se rapproche de la nature[2] ». Le *Journal Encyclopédique* loue l'agrément de ces descriptions[3] comme la *Contre-Prédiction* chante en style biblique « les plaisirs de l'époux, de l'épouse et de l'amant », le soin des domestiques, les vendanges et le teillage du chanvre[4]. Les *Affiches de Province* goûtent cette vie « simple, mais heureuse, mais délicieuse[5] ». Les gens de lettres ou les simples barbouilleurs de papier jugent souvent comme les journaux ; D'Alembert aime ces détails, bien qu'ils lui semblent refroidir l'intérêt[6] ; Palissot est charmé de ces « plaisirs purs[7] » ; l'auteur du *Paral-*

1. **75**, t. IV, p. 11. — 2. **55**, 1761, août, p. 27. — 3. **51**, 15 fév. 1761, p. 70. — 4. **51**, 1761, 1er juin, p. 109. — 5. **27**, 1761, p. 38. — 6. **821**, t. IV, p. 462. — 7. **886**, 1779, p. 82.

lèle entre la Clarice de Richardson et la Nouvelle Héloïse y loue la description la plus touchante qu'on ait jamais faite du mariage et de la vie champêtre[1]. D'autres y vantent « un tableau infiniment touchant[2] », malgré des détails trop minutieux, ou éprouvent « une sensualité inexprimable[3] ». Chapitres bienfaisants, conclut d'Origny, et qui devront réconcilier avec leur étroite fortune les honnêtes gens qui les liront dans quelque campagne éloignée : « J'aime à me figurer deux époux, lisant ce recueil ensemble, y puisant un nouveau courage, pour supporter leurs travaux communs, et peut-être de nouvelles vues pour les rendre utiles...; ils reprendront le goût des plaisirs de la nature[4]. » Tous ceux qui rédigeront compendieusement des *Esprits de Julie* ou des *Pensées de J.-J. Rousseau*, Formey, La Porte et les anonymes, donneront quelque place à l'économie rustique du château de Wolmar. Ils seront ainsi dociles au goût des lecteurs. Mme Roland puise dans ces chapitres l'idée du bonheur domestique[5]; Mme de Verdelin fait lire à sa fille les détails de la vie champêtre de la divine Julie[6]; un inconnu, Cahagne, les a lus dix fois au moins pour lui ou pour d'autres, et Cornabé indique à Rousseau qu'il fut son disciple avant l'heure, puisqu'il vit à la campagne « comme Wolmar, depuis sept ans[7] ».

Tous ces éloges indiquent précisément qu'on ne fut pas insensible au charme discret de l'économie rurale du château de Clarens. La *Nouvelle Héloïse* contribua donc pour sa part à ramener les esprits et les cœurs vers les travaux des champs. Pourtant elle survint comme tout était décidé. Elle paraît en février 1761 et depuis longtemps on parle et on écrit sur la vie rurale. C'est à ce moment précis que la Société de Paris se fonde et que mois par mois, à travers le royaume, on se groupe pour discuter de cet art ressuscité.

1. **53** *bis*, juin 1769, p. 678. — 2. *Lettre...*, **748**, p. 47. — 3. **12**, *Réponse à M*** sur sa critique d'Héloïse*. — 4. **233** *bis*, t. III, pp. 292-293. — 5. **869**, t. III, p. 157. — 6. **167** *bis*, t. II, p. 521. — 7. **12**.

Rousseau intervint au moment où la cause était gagnée. Même les contemporains ne lui ont pas donné la gloire d'enseigner un évangile inconnu. Le thème leur était familier et ils n'y ont pas goûté la saveur de nouveauté qu'il nous semble y retrouver. Bien qu'assez nombreux en apparence, les éloges sont presque perdus dans la masse des louanges ou critiques qui ratiocinent et s'émeuvent sur les seules amours de Julie et de Saint-Preux. Il faut les poursuivre pour les trouver parmi les extases brûlantes et les morales indignées que suscitent les « âcres baisers » du livre. Si nous nous attardons volontiers aux pages un peu lentes où Rousseau déroule son rêve pacifique, les lecteurs du XVIII[e] siècle ont été souvent jusqu'à les critiquer. La *Correspondance littéraire* n'y verra aigrement que des contradictions[1]. Mauvaise humeur peut-être et jalousie d'auteur. Mais l'*Observateur littéraire* trouve cela « bien long pour des lettres d'amants[2] ». Fréron s'étonne qu'un Saint-Preux toujours amoureux puisse s'occuper si longuement d'économie rustique ; voilà dont on n'a que faire lorsqu'il s'agit de s'aimer[3]. Ce fut l'avis de bien des gens, si nous en croyons la *Lettre de M[r] L. à M[r] D.*[4]; ce fut plus certainement encore celui des femmes et des « belles » qui n'y virent, selon de Bruc[5] et M[me] de Verdelin[6], que des longueurs et des minuties. Eloges, indifférences ou critiques, tout cela s'accorde d'ailleurs sans peine avec notre histoire du retour aux soins champêtres. L'opinion, un peu au hasard, loue ce qu'elle aime, le néglige s'il lui est familier, ou s'en lasse même quand il lui faut se détourner d'objets plus chers et plus nouveaux.

*
* *

A côté de l'agriculture, une science, qui devint une mode elle aussi, vint donner au goût de la campagne plus de sincé-

1. **885**, t. IV, p. 345. — 2. **59**, 1761, t. I, p. 332. — 3. **29**, 1761, t. II, p. 298. — 4. **748**, p. 46. — 5. **12**. — 6. **167** *bis*, t. II, p. 521.

rité et de sérieux. De toutes les branches de l'histoire naturelle, c'est la botanique qui se fait le moins dans le silence du cabinet et qui se prête obligeamment aux plus humbles tentatives. Zoologie ou géologie ne se cultivent pas aisément : c'est affaire de savants. La botanique peut être un plaisir populaire. Pour le géologue ou le zoologiste, la nature reste plus aisément une entité scientifique ; pour le botaniste, elle est incessamment une réalité pittoresque. Le botaniste est vagabond ; il quitte les routes frayées ; il ne craint pas les solitudes. La campagne lui réserve plus qu'à tout autre ses discrètes voluptés. Comme l'agriculture, la botanique a donc pu libérer la vie champêtre de l'artifice qu'une tradition littéraire et qu'une mode élégante lui imposaient.

Longtemps cependant elle ne fut qu'une branche de la médecine et les plantes n'eurent d'autre intérêt que celui des sirops et des pilules. Rousseau lui-même, à suivre la cuisson des mixtures de Mme de Warens, la prit « en une sorte de mépris et même de dégoût[1] ». Lorsqu'il eut compris tout l'attrait d'une étude qui le rapprochait des formes les plus charmantes de la nature, il ne cessa de protester désespérément contre ceux qui ne cherchent dans les plantes « que des drogues et des remèdes[2] ». Ce fut là « le plus grand obstacle au progrès de la botanique[3] », son « premier malheur[4] », car elle n'a rien de commun avec les propriétés médicales des plantes[5]. « C'est un dégoûtant préjugé[6] » des Français qui « ne voient dans l'émail des prairies que des herbes pour les lavements[7] ». Il renouvelle ses plaintes à Du Peyrou[8], à Mme la présidente de Verna[9], à Mr L. C. D. L.[10], à Gouan[11]. Il semble que ce soit comme une injure personnelle.

La colère est d'ailleurs justifiée. En 1785, Larevellière nous

1. **75**, t. VIII, p. 128. — 2. **75**, t. IX, p. 375. — 3. **312**, p. 276. — 4. **75**, t. VI, p. 135. — 5. **312**, p. 179. — 6. **75**, t. IX, p. 375. — 7. **75**, t. VI, p. 127. — 8. **75**, t. XII, p. 43. — 9. **75**, t. XII, p. 126. — 10. **75**, t. XII, p. 163. — 11. **70** *bis*, *Supplément*, p. 7.

dit encore que « la botanique, aux yeux des gens du monde, n'était, comme la chimie, qu'une science d'apothicaire[1] ». Au hasard des renseignements, si nous cherchons ceux qui la cultivent et qui l'enseignent, nous verrons qu'en 1761 l'*Avant-Coureur* n'annonce à Paris que les cours de botanique de Desmetz et Gauthier, médecins, de Royer, épicier-droguiste, et de Le Monnier, docteur-régent de la Faculté. Les botanistes bourguignons qui ont quelque réputation en 1782, ce sont Leclerc médecin, Raimond médecin, Dumoulin médecin, Soncelier médecin, l'abbé Guiette médecin et Tartelin apothicaire. Tous les livres essentiels qui paraissent sur la botanique, de 1760 à la Révolution, accordent une place importante, sinon capitale, aux vertus médicales des plantes : le *Traité des vertus des Plantes* d'Antoine de Jussieu et les dix volumes de l'*Histoire générale du règne végétal considéré relativement aux différents usages qu'on en peut tirer pour la Médecine et l'Economie domestique*. L'*Abrégé* de Chomel qu'on réédite en 1761 n'est qu'un livre médical. L'*Histoire naturelle de la Provence* de Darluc se contente de signaler « les principales plantes dont on peut tirer quelque avantage, tant pour les remèdes que pour les arts ». D'autres, moins exclusifs, comme le *Manuel* de Duchesne, la *Flora Parisiensis* de Bulliard, le *Dictionnaire raisonné universel des plantes* de Buch'oz, sont encore pleins de respect pour les subtiles vertus des sucs végétaux. Adanson et Lamarck eux-mêmes, si indépendants qu'ils soient, auront leurs systèmes à ce sujet. Les traités élémentaires suivent l'exemple des grands ouvrages, qu'il s'agisse de l'*Introduction à la connaissance des plantes*, des *Démonstrations élémentaires de botanique* ou du *Veni Mecum* de Marquet. Il n'y eut guère que le *Floræ Parisiensis Prodromus* de Dalibard, qui oublia courageusement de renseigner les herboristes[2].

1. **110**, p. 54. — 2. Cf. l'Index bibliographique.

Naturellement, que la sauge fût bonne pour la fièvre et l'épine-vinette pour les coliques, c'était affaire de médecins et non de promeneurs et de curieux. Bien des gens méprisèrent ces recherches qui ne conduisaient les fleurs qu'à l'alambic et au mortier. Rousseau se plaint en 1772 que le règne végétal soit « presque oublié dans les cabinets d'histoire naturelle[1] ». Même plainte à M. de Malesherbes[2] et chaque fois qu'il demandera à Coindet ou à quelque autre les ouvrages dont il a besoin[3]. L'*Avant-Coureur*, en 1760, demande que la botanique soit « partout plus cultivée et plus familière[4] », et le *Journal des Savants*, en 1768, constate que très peu de personnes s'y appliquent[5]. Pourtant, même avant les premières promenades de Jean-Jacques avec d'Ivernois, la botanique avait suivi le mouvement général des sciences naturelles. Elle était sortie des officines d'apothicaires pour grouper autour d'elle de paisibles amateurs. Sans parler des professeurs officiels de botanique à Paris, Montpellier, Toulouse, Bordeaux, Besançon, Pont-à-Mousson, Nantes, Angers, Caen, Rouen, Reims, Nancy, Strasbourg[6], il y a, vers 1760, les cours de Jussieu au Jardin du Roi et de Richard à Trianon[7]. A Paris enseignent les sieurs Jaussin, Desmetz, Gauthier, Royer, Le Monnier. Bien que ce soient là des médecins et des droguistes, ils sont trop nombreux pour n'avoir eu que des étudiants comme disciples. Adanson, en 1763, ne nous indique-t-il pas que cette étude « s'est répandue dans tous les esprits et dans tous les états[8] »? Pour tous ces nouveaux botanistes les livres se sont peu à peu multipliés. Sur cent trente environ que cite Vaillant en 1727, quatre seulement sont écrits en français[9]. La liste d'Adanson, si nous la suivons de 1700 à 1763, nous donne sept ouvrages latins et vingt en français[10]. La *Biblio-*

1. **75**, t. VI, p. 77. — 2. **75**, t. XII, p. 248. — 3. A. Jansen, **312**, *passim*. — 4. **30**, 1760, p. 249. — 5. **49**, 1768, p. 601. — 6. Adanson, **293**, t. I, p. CXLVII. — 7. *L'Avant-Coureur*, **30**, 1760 et 1761. — 8. **293**, t. I, p. CLIII. — 9. **320**. — 10. **293**, t. I, p. I.

thèque annuelle et universelle en 1752, les *Affiches de province* en 1764 ouvrent une rubrique pour la botanique.

Rousseau cependant, conseillé par d'Ivernois, se souvenait, dès 1763, de l'exemple lointain de Claude Anet. Avec ses amis de Motiers il commence, à travers les montagnes du Val-Travers, ces courses charmantes dont le livre de M. Jansen a pieusement réuni les souvenirs ([a]). Il eut « des journées délicieuses, errant sans souci, sans projet, sans affaires, de bois en bois et de rochers en rochers, rêvant toujours et ne pensant point[1] ». Désormais il s'applique à sa chère étude avec une tendre et inlassable obstination. Il s'entoure d'une volumineuse et pesante bibliothèque. Il est en relations avec Clappier, Léotard de Grenoble, Gouan de Montpellier, Jussieu, etc. « C'est un engouement d'enfant[2]. » Un cryptogame « lui fait oublier toutes les révolutions de la terre[3] ». S'il rencontre une fleur nouvelle « il se met à genoux, la cueille, la porte à sa bouche, lui donne des baisers et lui fait les mêmes caresses qu'aurait pu exciter une maîtresse[4] ». On sait qu'il herborisa à l'île Saint-Pierre comme en Angleterre, à Trye-le-Château comme à Bourgoin, aux environs de Paris comme à Ermenonville, qu'il réunissait de petits herbiers pour ses amis, qu'il inventa un système de signes pour la terminologie botanique, etc...

En même temps, autour de lui le mouvement triomphe. Parmi les différentes parties qu'embrasse l'histoire naturelle, nous dit Lamarck en 1778, aucune n'a été aussi généralement cultivée que la botanique . L'exemple part de haut. Louis XV s'entretient familièrement avec Jussieu. En 1771 il envoie à Linné un panier de plantes du jardin botanique de Trianon.

1. **75**, t. XI, p. 155. — 2. **75**, t. XII, p. 109. — 3. **312**, p. 103. — 4. L. Fochier, **68**, p. 31. — 5. **314**, t. I, p. 1.

a. Nous renvoyons à son livre (**312**) pour tous les détails qui concernent J.-J. Rousseau. Le mouvement général de l'opinion n'y est que brièvement indiqué.

Richard y cultive plus de quatre mille végétaux[1]. Buch'oz, pour la vaste entreprise que fut son *Dictionnaire universel des plantes, arbres et arbustes de la France*, a des collaborateurs dans toute la France[2]. Des botanistes comme Clapier ou Chaix ont des correspondants un peu partout, une douzaine au moins pour Clapier[3], une dizaine pour Chaix[4] à Paris, Lyon, Nîmes, Montpellier, Narbonne, Sisteron, Manosque. L'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Besançon offre en 1779 un prix pour une description des plantes de la province[5]. Le *Journal de Paris* ouvre presque chaque jour la rubrique « Botanique ». Enfin en 1788 la Société Linnéenne de Paris est fondée[6].

Autour des savants se presse une foule d'élèves, jeunes gens et jeunes filles, bourgeois et nobles, commerçants et désœuvrés : « Si quelquefois vous avez besoin de consulter de vive voix les botanistes, nous dit Barbeu-Dubourg, ils ne sont point d'un accès difficile... tout le monde est admis presque indistinctement à leurs promenades philosophiques[7]. » Chez le professeur André Thouin on se réunit avec ses quatre frères, leurs femmes, leurs sœurs, sa fille adoptive, ses élèves et ses amis, l'été sur une terrasse, l'hiver dans une cuisine enfumée. Malesherbes y vient causer assis sur le coin d'une huche[8]. Thuillier, en 1790, offre de conduire ceux qui s'adressent à lui pour herboriser[9]. Des amis de Rousseau furent parmi les plus ardents convertis, le marquis de Beffroy, gouverneur de Bourgoin, par exemple[10], ou la comtesse d'Egmont[11]. Malesherbes, avant Jean-Jacques, s'est pris pour les plantes d'un goût qui le surprend lui-même[12]. Cochin organise à Châ-

1. Desjardins, **437**, pp. 17, 22, 24. — 2. **300**, t. I, p. VII. — 3. Villars, **322**, t. I, pp. XI, XII. — 4. Villars du Noyer, **323**, p. 302. — 5. Delandine, **836**, p. 208. — 6. *Mémoires de la Société...*, **328**. — 7. **296**, t. I, pp. XV-XVI. — 8. Larevellière-Lépeaux, **110**, t. I, pp. 72 et 75. — 9. **319**, p. VII. — 10. Jansen, **312**, p. 147. — 11. Comtesse d'Armaillé, **170**, p. 87. — 12. Streckeisen-Moultou, **167** *bis*, t. II, p. 432.

tillon « une Botanie très ample[1] ». Il y a un herbier de 118 boîtes et 25.000 plantes chez le comte de Brienne[2] ; un autre comte est grand amateur d'agriculture et de botanique[3]; le comte d'Albon organise un cabinet d'histoire naturelle avec une section botanique[4]; le comte de Tressan cède à la margrave de Bade une riche collection de plantes marines[5]; le comte de Jarnac fait de la botanique avec sa femme et ses invités[6]; Guibert cueille des plantes avec ses amis en grimpant au ballon d'Alsace[7].

Mme Roland est une fervente; elle suit en 1780 le cours de Jussieu[8] ; elle fait un herbier des plantes de la Picardie[9]; elle étudie les liliacées et les crucifères avec sa fille Eudora qui n'a pas cinq ans[10]. Ses lettres nous ramènent constamment à la botanique[11]. Autour d'elle ceux qu'elle connaît se laissent gagner : M de Bray à qui elle recommande les « Eléments de Rousseau », M. d'Eu qui « est en peine de tout ce qui tient à la botanique[12] », le futur girondin Bosc qui passe des journées charmantes dans la forêt de Montmorency[13]. Il y a d'illustres adeptes : dès que le docteur Monnier paraît, Monsieur ne parle que de botanique[14]. Roucher console sa captivité en causant plantes avec sa fille Eulalie qui suit les cours, lui raconte avec un touchant enjouement les premières leçons, les excursions joyeuses aux environs, et lui envoie « une petite boîte de botanique ». Il oublie la sombre prison en rimant « les plaisirs de la botanique[15] ». Le marquis de Cubières entretient une correspondance botanique avec une demoiselle Pauly et échange des plantes

1. **75**, t. VI, p. 89, et Piganiol, **237** (1765), t. IX, p. 129. — 2. Babeau, **295**, p. 9. — 3. Caraccioli, **576**, t. III, p. 181. — 4. Leprieur, **469**, p. 14. — 5. **130**, p. 183. — 6. Biais, **297**, p. 157. — 7. **367**, p. 173. — 8. **126**, t. II, p. 252. — 9. **126**, t. II, p. 253. — 10. **163**, t. I, pp. 598, 602. — 11. **163**, t. I, pp. 48, 138, 147, 449. — 12. **163**, t. I, pp. 150, 238. — 13. A. Rey, **317**. — 14. Arnault, **86**, t. I, p. 167. — 15. **164**, t. I, p. 13; t. II, pp. 15-18, 52, 67, 72 et *passim*.

séchées[1]. Aux environs de Toulon, le poète Bérenger court les collines voisines à la recherche des fleurs nouvelles[2]. Vers 1780, il se fonde à Angers une société de botanophiles. Mlle de Chandoiseau y prend goût. La voilà partie avec quelques autres au long des ruisseaux, au travers des bois. Larevellière est du nombre. Ils n'ont plus que la botanique en tête, jusqu'au jour pourtant où l'amour est en tiers et où les deux herbiers font un mariage. En 1788, le mari est chargé d'un cours de botanique dans sa ville natale. Il n'y eut d'abord que des étudiants de médecine, puis deux professeurs de philosophie, puis leurs élèves, puis « un grand nombre de personnes de toutes professions[3] ».

La botanique fait même partie de l'éducation des jeunes gens. Le naturaliste Dolomieu l'enseigne aux deux enfants du Petit-Thouars[4]. Mme de Chastenay l'apprend de son père qui est en relations avec Desfontaines, Thouin, Jussieu[5] ; le jeune Fonvielle en reçoit « une teinture » de l'abbé Faure[6] ; Laurette de Malboissière a pour maître Valmont de Bomare[7], et Mme de Genlis attache à l'éducation des enfants du duc de Chartres un pharmacien, M. Alyon, qui les suit dans toutes leurs promenades pour leur faire cueillir des plantes et leur apprendre à les classer[8].

Ce fut quelquefois sans doute un élégant caprice. On cueillit des plantes comme certains firent de l'agriculture. Jean-Jacques renonce à suivre Jussieu parce que ses herborisations lui semblent trop tumultueuses[9]. Les élégantes vont entendre des leçons au Jardin du roi[10], et Brard nous apprend que le nombre des « jolies sarcleuses » s'accroît de jour en jour : « on ne sort plus sans loupe, sans pinces et sans serpette ; point de bonnes promenades, si les plantes n'en sont pas[11] ».

1. Fromageot, **444**, p. 105. — 2, **177**, t. II, pp. 14, 83, 98-107. — 3. **110**, t. I, pp. 49-50, 57-59. — 4. Boreau, **298**. — 5. **94**, t. I, pp. 43, 49. — 6. **102**, t. I, p. 45. — 7. **156**, *passim*. — 8. **104**, t. III, p. 154. — 9. **75**, t. VI, p. 62. — 10. Jansen, **312**, p. 266. — 11. **299**, p. 5.

Plaisirs charmants mais un peu futiles. Bérenger les chante en vers[1]; Barbeu-Dubourg les évoque en 1767 lorsqu'il médite d'arracher les épines de la botanique sans en ternir les fleurs pour que les dames mêmes puissent quelquefois s'amuser une heure ou deux dans les beaux jours d'été[2]. Pourtant, il y eut bien des âmes sincères et des promeneurs qui goûtèrent, en cherchant des plantes, les vrais plaisirs de la campagne. Jean-Jacques y avait trouvé « les moments de la vie où l'on jouit le plus délicieusement de soi » ; il en chérissait[3] « toute la chaîne des idées accessoires », tout ce qu'elle rappelait incessamment à sa mémoire, « les prés, les eaux, les bois, la solitude, la paix surtout, et le repos qu'on trouve au milieu de tout cela[4] ». Les graves savants qui ont patiemment compté des étamines et classé des familles semblent se laisser toucher parfois d'un même amour pour la nature. Barbeu-Dubourg évoque « les plaines, les collines, les vallons, les vergers, ces coteaux verts, ces rives fraîches, ces forêts sombres, ces prairies émaillées de fleurs[5] ». Duchesne, dédiant aux mânes de son ami Macquer le livre qu'ils ont écrit tous les deux, rappelle tristement les promenades à deux dans la campagne, le jardin de son ami, « Elysée paisible », son Ile d'amour, sa riante verdure, sa fraîcheur, la chute agréable de ses eaux vives, son air parfumé par l'odeur des fleurs, le calme de la solitude[6]. Le *Cours d'histoire naturelle*, publié en 1770, trace un long tableau des plaisirs de « l'amant de la nature[7] ». Toute la préface de Villars, où « l'amour de la nature échauffe son cœur », évoque non sans éloquence tranquille ces beautés de la Savoie et de la Grande-Chartreuse, « ces gorges obscures et profondes, remplies de bois courbés, brisés sous le poids des neiges », les gîtes que l'on demande aux bergers « à côté des nuages, enveloppé par ceux qui portent

1. **29**, 1785, p. 118. — 2. **296**, t. I, pp. X-XI. — 3. **75**, t. VI, p. 92. — 4. **75**, t. IX, p. 382. — 5. **296**, t. I, p. XIV. — 6. **307**, t. I, pp. XII et XIII. — 7. **324**, t. I, pp. IX-XVI.

la foudre[1] ». Dans les Alpes du Dauphiné on ne saurait « être de sang-froid », et l'âme se pénètre « d'une sorte d'ivresse[2] ».

Les élèves goûtent ces joies comme les maîtres : d'Escherny nous a laissé de jolis récits des voyages avec Rousseau, où l'on herborise, couche dans le foin et mange de la crème[3]; Bernardin de Saint-Pierre parle de l'histoire naturelle comme d'un « sentiment dont son cœur est plein[4] »; Roucher reproche à ses geôliers de lui interdire « la science la plus aimable et la plus innocente[5] »; Mercier célèbre pathétiquement les plaisirs du botaniste[6]; Florimond de Saint-Amans termine par le récit de ses herborisations ses *Fragments d'un voyage sentimental et pittoresque dans les Pyrénées*[7].

L'œuvre de botanique de Rousseau ne fut bien connue qu'à l'époque où s'arrête notre étude. Mais la curiosité qui épia sa vie quand il revint à Paris, les conversations de ceux qui le visitèrent, rendirent ses goûts populaires. Les *Mémoires secrets* nous en entretiennent[8], et l'*Année littéraire* nous montre joliment Jean-Jacques arrivant les mains pleines de gramens, et s'écriant parce que l'on rit : « Il n'y a pas là de quoi rire : je tiens dans mes mains les plus grandes preuves de l'existence de Dieu. » Les *Confessions* mettent la fleur de pervenche à la mode, surtout auprès des femmes[9]. Mme Roland oppose à la sécheresse de Rozier, la Tourette, Lamarck, Lestiboudois le « simple et sublime Jean-Jacques[10] ». Rousseau, sans doute, ne crée pas le mouvement. Comme pour l'agriculture, il intervient pour le servir de son exemple et de son ardente conviction.

D'autres influences sans doute ont sourdement contribué à former le goût sincère de la campagne. Tout se tient dans l'histoire des mœurs : les études agricoles ne se sont pas

1. **322**, t. I, pp. XIX-XXVIII. — 2. **8**, fol. 19 verso. — 3. **67**, pp. 17 et suiv., et **312**. — 4. **874**[4], t. I, p. V. — 5. **164**, t. II, p. 91. — 6. **859**, t. IV, p. 105. — 7. **401**. — 8. **823**, t. IV, pp. 78, 79. — 9. Ginguené, **69**, p. 35. — 10. **163**, t. I, p. 148.

développées à l'écart des sciences économiques, comme les progrès de la botanique ne sont pas indépendants de ceux de l'histoire naturelle tout entière. Mais nous n'avons voulu retenir que les faits les plus immédiats. Ils suffisent à montrer comment s'est transformée, à partir de 1750, la forme la moins profonde du sentiment de la nature. Le goût de la nature n'est bien souvent que le goût de la campagne, et le goût de la campagne déguise aisément le goût du bien-être physique et moral qui nous libère des soucis et des fatigues de la ville. Nous lui associons alors volontiers l'idylle chimérique qui complète l'illusion. Comme nous la délivrons par hypothèse de tout ce que la vie quotidienne accumule d'imperfections ou de souffrances, nous y substituons les rêves mal satisfaits que nous portons en nous. Tant que le goût de la campagne n'est ainsi qu'une lassitude de la ville, tant que le désir des champs n'est qu'une fantaisie sournoise de notre inquiétude d'esprit, il n'y a là qu'une forme assez vaine et passagère du sentiment de la nature. Il n'est pas même nécessaire qu'il influe sur la vie réelle; il suffit de quelque jardin spécieux, moins encore, d'une églogue aimable. Mais qu'autre chose intervienne, et nous pourrons alors faire à la vie des champs sa part véritable dans notre vie. Nous voudrons connaître la campagne, non la rêver. Nous arrangerons encore une idylle rustique, mais cette idylle sera faite de goûts et de plaisirs sincères, non de chimères trop vaines. A cela le goût de l'agriculture a contribué, comme le goût de la botanique. Il n'y a pas sans doute de campagne vraie et de campagne fausse. Les champs sont ce que nous voulons qu'ils soient. Mais si la vraie vie rustique est celle que l'on n'emplit pas de besoins mondains, nous dirons que, de 1750 à la Révolution, la vérité fait effort pour prendre la place du mensonge.

CHAPITRE III.

L'Eglogue galante.

Il n'y a pas dans ce progrès qui mène de l'idylle galante à la vie rustique un brusque mouvement d'opinion suscité par un bouleversement social ou une œuvre de génie. Les mœurs évoluent graduellement. Dès lors, on peut présumer que la littérature suivra dans son ensemble la marche lente des esprits. Dès 1750, et surtout dès 1760, nous avons vu se mêler et lutter la fausse et la vraie rusticité, les bergeries élégantes et les simplicités champêtres. A négliger la littérature technique que créent le goût de l'agriculture et de la botanique, la même opposition se retrouve dans l'églogue, et dans tout ce qui, à travers les poésies légères ou la poésie didactique, lui emprunte ses couleurs traditionnelles.

On sait comment Boileau et les partisans des anciens défendirent la « noblesse » d'Homère. Voltaire s'entend aussi sagement à défendre Théocrite. Fontenelle eut tort de reprocher au poète syracusain une églogue « entièrement dans le goût rustique » ; il ne tenait qu'à lui « de donner de justes éloges à d'autres églogues qui respirent la passion la plus naïve, exprimée avec toute l'élégance et la molle douceur convenable aux sujets[1] ». Comme Voltaire, presque tout le XVIIIe siècle goûta médiocrement ce qui, dans les églogues du pasteur de Sicile ou dans celles du pasteur de Mantoue, garde un trop vif parfum de vraie campagne. Sans doute Théocrite

1. 883, t. XVII, p. 506.

et Virgile sont des anciens, mais il faut bien s'inquiéter de cette habitude maladroite de peindre les champs tels qu'ils sont et les bergers tels qu'ils vivent. Bergers « un peu trop rustiques », nous dit, pour ne pas remonter jusqu'à Fontenelle, Remond de Saint-Mard[1], et d'année en année la critique se transmet fidèlement : « Il vaut mieux être trop délicat que trop rustique; il faut tenir le milieu entre Fontenelle et Virgile[2]. » C'est l'avis de Vaillant en 1724[3], de l'abbé de La Porte en 1745, et celui que couronne en 1755 l'Académie royale de Rouen : « Théocrite... a du naturel, mais il est trop rustique[4]. »

L'agriculture se renouvelle; les chaumières de parc ont pour voisines de sincères maisons des champs, mais les vrais bergers de l'églogue antique seront toujours renvoyés à leurs cabanes trop mal tenues. Retranchez de Théocrite, écrit Mme Necker à Chabanon vers 1776, « ce qui révolte la délicatesse du goût et des sens... des mœurs bizarres ou grossières forment un spectacle que nous ne pouvons plus supporter[5] ». Ainsi parlent Dorat[6], Deslyons[7] ou Cournand[8]. Les Manuels de poétique qui enseignent à la jeunesse les saines exigences de l'art ne sont pas plus indulgents. Batteux ne demande à Théocrite que « quelques traits plus délicats[9] », mais Marmontel, seize ans plus tard, déteste sans restrictions ce que ses églogues ont de rusticité : « Je hais les renards qui mangent les figues, je hais les escarbots qui mangent les raisins »; voilà qui est du plus détestable naturel. C'est « l'état de grossièreté et de bassesse[10] ». Moins lues que Batteux ou Marmontel, rééditées cependant, l'*Ecole de littérature* de La Porte[11] et l'*Encyclopédie littéraire* de l'abbé Calvel[12] s'effarouchent aussi d'une « certaine grossièreté

1. **610**, pp. 52-53. — 2. **597**, t. I, p. 164. — 3. **617**, pp. 57, 90, etc. — 4. **614**, p. 9. — 5. **862**, t. I, p. 350. — 6. **47**, 1777, avril, p. 219. — 7. **634**, p. 14, note. — 8. **520**, p. 19. — 9. **572**, t. I, p. 52. — 10. **603**, t. VII, pp. 69-87. — 11. **598**, t. II, p. 258. — 12. **575**, t. I, pp. 294, 301.

qui sied toujours mal », des « grossièretés et trivialités de Théocrite et de la troisième idylle de Virgile », ou même de ces choses « qui n'ont guère d'agrément, parce qu'elles ne sont simplement que rustiques ». Le *Mercure* conclut, en 1782, que notre goût ne saurait plus « s'accommoder en français de la simplicité de Théocrite ou de Virgile[1] » ([a]).

C'était là rester quelque peu fidèle aux principes que Fontenelle avait défendus et appliqués. Il n'y a dans ses églogues ni renards, ni escarbots, et pas plus de rusticités que dans le salon de M[me] de Tencin. Les poèmes de « l'ingénieux » Fontenelle ont dû plaire aussi longtemps qu'on s'est offusqué de la grossièreté de Théocrite. Sans doute, Fontenelle fut véhémentement attaqué. Mais il fut aussi courageusement défendu. Il y eut ceux qui firent quelques concessions à leurs adversaires en défendant malgré tout le principe : des journaux comme l'*Observateur littéraire*[2], les *Nouvelles littéraires*[3], le *Nouveau spectateur*[4], le *Journal de Linguet*[5], le *Mercure*[6] ou le *Journal des Savants*[7] : « Le genre pastoral ne saurait se confondre avec le genre rustique et les vrais maîtres en sont encore Fontenelle avec Bion et Moschus » ; des critiques ou de simples lecteurs qui n'avouent bien souvent les raffinements de Fontenelle que pour se complaire à ce qu'ils ont d'élégances charmantes. Remond de Saint-Mard rendait d'une main à notre auteur ce qu'il lui retirait de l'autre[8] ; plus précisément M. Nicolas, avocat, se débarrasse dédaigneusement de ces mesures que l'on veut mettre à la délicatesse des bergers : « Un peu plus, un peu moins de finesse, un peu plus, un peu moins de galanterie, un peu plus, un peu moins de naïveté, ... ce seront des nuances différentes assorties au

1. **55**, 1782, mai, p. 104. — 2. **59**, 1759, t. II, p. 127. — 3. **885**, t. II, p. 140. — 4. **851**, 1[er] cahier, p. 26. — 5. **41**, t. I, p. 377. — 6. **55**, 1782, mai, pp. 104-105. — 7. **49**, 1777, juin, p. 392. — 8. **610**, *passim*.

a. La Serre défend pourtant l'idylle contestée des *Pêcheurs* (**599**, pp. 200-203).

caractère même des bergers[1]. » C'est aux termes près l'avis de l'abbé de La Porte[2], de l'abbé Joannet[3], La Dixmerie[4], l'abbé Mayeul-Chaudon[5] ou le comte de Tressan[6].

Tous ceux-là ont bien quelques remords d'aimer des bergers si peu champêtres. Ils rêvent à la rigueur le poète qui « tiendrait le milieu entre Fontenelle et Virgile[7] ». D'autres ne font pas de ces concessions. Bergeries de paravents si l'on veut, mais ils ne veulent pas en connaître d'autres. « Il a fait des églogues, dit Hénault; on a dit qu'elles n'étaient pas dans le genre, comme si ce genre était fixé. Ce sont pourtant les meilleures que nous avions[8]. » Dans sa maison de Brédérac, le poète Desforges-Maillard les lit et les relit avec des délices sans cesse renouvelées :

> Les Bergers qu'a produits ta Muse enchanteresse
> Sont moins fades, moins pointilleux
> Que ceux dont en ses vers doux, faciles, heureux
> Racan fit parler la tendresse[9].

L'abbé Trublet, son disciple, déclare que l'on trouve chez lui, sinon le style du sentiment, tout au moins « la vérité »[10]. Comme l'abbé, le Roi[11] ou le Cat[12] qui entreprennent son éloge ont, si l'on veut, forcé leur admiration. Mais d'autres n'avaient pas à dresser des couronnes : thuriféraires obscurs comme M. Daquin de Château-Lyon, étudiant en médecine[13], ou gens de poids comme d'Alembert qui ne le sépare pas de Théocrite et de Virgile[14]. En 1758, le *Journal des Savants* s'indigne qu'en traitant de l'églogue le poète Gouges de Cessières ait osé « insulter aux mânes de notre illustre Fontenelle[15] ». Duclos proteste contre ceux qui lui reprochent d'avoir mis trop d'es-

1. **605**, pp. 32-41. — 2. **597**, t. I, p. 164. — 3. **593**, t. II, p. 35. — 4. **585**, pp. 82-83, 304. — 5. **603** *bis*, t. I, p. 183. — 6. **615**, p. 28. — 7. De la Porte, **597**, t. I, p. 164. — 8. **107**, p. 178. — 9. **523**, t. I, p. 301, et t. II, 233. — 10. **861**, article *Fontenelle*. — 11. **651**, p. 24. — 12. **648**, p. 19. — 13. **620**, p. 6. — 14. **821**, p. 293. — 15. **49**, 1758, p. 800.

prit dans ses ouvrages[1] et M. Gaillard, en 1788, blâme Florian d'avoir médit de ses églogues[2].

Les théoriciens ont parfois, eux aussi, des admirations sans réserve. La *Poétique* fort lue de Gaillard critique comme il convient le « zèle satirique » des savants qui n'ont pas voulu reconnaître dans Fontenelle l'air, le ton et la naïve simplicité des bergers : « de bonne foi, leur semble-t-il que Virgile n'ait pas donné à ses bergers plus d'esprit et de délicatesse de sentiment que n'en ont d'ordinaire de misérables pâtres[3] » ? D'ailleurs il est évidemment permis d'embellir et de perfectionner la nature. Dans un coin de province, à Tours, c'est l'humble avis d'un rhétoricien de 1780, J.-M. Bouilly, qui fait ses délices des *Jardins* de Rapin, des *Roses* d'Ausone, des *Fleurs* de J. Moireau, de l'*Elégie aux nymphes de Vaux*, de Colardeau, de Mme Deshoulières et des pastorales de Fontenelle[4]. Les critiques ne sont que jalousies et subtilités d'hommes de lettres, s'il est vrai que le goût public n'oublie ni de lire, ni d'apprendre ce qu'ils dédaignent : « Une chose m'embarrasse, répond déjà Nicolas en 1734 à Remond de Saint-Mard, c'est que la plupart des femmes apprennent par cœur ces Eglogues[5] ». Le Cat en 1760[6], le *Journal des Savants* en 1777[7] et le *Mercure de France* en 1788[8] ne parleront pas autrement : cette « moitié du genre humain sait par cœur toutes les églogues de M. de Fontenelle ». On est convenu de dire du mal de ses Eglogues, « mais on les aime et on les sait ». La plupart des lecteurs « maltraitent beaucoup plus Fontenelle dans la théorie que dans la pratique, et nous dirions volontiers de lui qu'on le condamne sur parole, tandis qu'on l'aime dans le fond de son cœur ».

Fontenelle n'avait pas créé cette tradition pastorale. Il aurait suffi en France de l'*Astrée* pour accorder ainsi les élé-

1. **840**, t. IX, p. 321. — 2. **844**, t. IX, p. 375. — 3. **589**, t. II, pp. 257-260. — 4. **90**, t. I, pp. 36-37. — 5. **605**, p. 7. — 6. **648**, p. 19. — 7. **49**, 1777, pp. 392-394. — 8. **55**, 1788, t. I, p. 107.

gances mondaines et le décor champêtre. L'*Astrée* est la négation même, non de la nature, mais de la simple campagne. Palissot ne s'y est pas mépris. C'est le succès même de d'Urfé « qui nous a empêchés de réussir dans le genre de l'Eglogue [1] », entendons l'églogue débarrassée des fadeurs. Mais tous ceux que charmaient les bergers galants de Fontenelle ont dû garder quelque admiration pour Astrée et Céladon. En fait, il n'y a guère qu'un avis à travers tout le XVIIIe siècle, c'est que l'*Astrée* est un chef-d'œuvre. En 1707 il passe encore « pour le plus beau des romans [2] ». Remond de Saint-Mard en convient [3], comme La Porte en 1767 [4], ou La Dixmerie en 1773 [5]. L'abbé Mayeul-Chaudon nous indique en 1772 « qu'il fait encore les délices de plusieurs gens de goût [6] ». Ce sont là des critiques écoutés et il semble bien que l'opinion fut d'accord avec eux. L'*Observateur littéraire* remarque que le roman n'est pas encore oublié [7], et La Dixmerie, en 1769, qu'il « n'a presque rien perdu de sa réputation [8] ». Du moins on le trouve dans la bibliothèque du comte de S. dont l'*Ecole des Pères* de Restif nous résume le catalogue [9], et parmi les « six cents volumes qui doivent être placés dans le boudoir romanesque de Madame de X*** [10] ». S'il est un peu long, et bien qu'il se trouve encore « des amateurs pour le lire d'un bout à l'autre », Madame de S. se contentera de l'abrégé donné par l'abbé de Choisy dans la *Bibliothèque de campagne* en 1749. La *Nouvelle bibliothèque de campagne* [11] ou la *Bibliothèque universelle des romans* [12] se résoudront à n'en tirer que des extraits.

Voltaire l'a lu sans doute. Dans tous les cas il le conseille à Mme du Deffand (1769) [13]. Florian, à la fin du siècle, n'avoue

1. **607**, t. II, p. 443. — 2. **590**, p. 154. — 3. **610**, pp. 95-96. — 4. **598**, t. II, p. 268. — 5. **712**, p. x et xi. — 6. **603** *bis*, p. **246**. — 7. **59**, 1759, t. II, p. 127. — 8. **295**, p. 304. — 9. **727**, t. I, pp. 46, 48. — 10. **742**, t. II, p. 60 et **750**. — 11. **752**, t. I, pp. 74, 106. — 12. **743**, 1775, t. I, p. 166. — 13. **168**, t. XIV, p. 318.

que pour protester qu'il est tombé dans l'oubli [1]. L'oubli ne fut pas universel, puisque nous voyons deux héros de La Dixmerie en lire quelques volumes chez le « bon Hubert », leur père adoptif [2]. Une jeune fille du théâtre de Carmontelle, pleine de la lecture de l'*Astrée*, ouvre délibérément la porte qui donne sur les champs et s'en va à l'aventure chercher le troupeau qu'elle gardera et le Céladon qui l'aimera [3]. D'autres qui ne sont pas personnages chimériques goûtent le romanesque de l'œuvre. Vers 1750, Dutens en fait sa lecture favorite [4]. Plus tard, Lezay-Marnezia chantera les vallons rustiques « où coulent du Lignon les ondes romantiques » et les discours de ses bergers « inspirés par la simple nature [5] ». Astrée et Céladon encore dans un coin de leur âme, Bérenger qui devient un des acteurs de l'*Astrée* « dès qu'il voit des coteaux et des villages [6] », la Thérèse et le Faldoni de Léonard qui traversent la vallée du Lignon au soleil levant : « on y respirait encore un air pastoral; les collines d'alentour étaient couvertes de troupeaux; des bergères, qui rappelaient celles de l'Arcadie, étaient assises auprès de leurs bergers : on entendait le son des chalumeaux et le chant joyeux du pâtre qui menait ses brebis [7] ». Léonard ne vit probablement ce doux paysage que dans ses mélancoliques songeries, mais Choisy le traversera vers 1785 et nous chantera ses « rêveries d'un voyageur » :

> A ce vallon fameux, salut, paix et constance!
> Du souvenir d'Astrée il s'enorgueuillira [8].

Choisy, dans l'émotion qu'il éprouve, rapproche les bords où devisèrent les bergers de d'Urfé et le pays de Vaud où s'aimèrent Julie et Saint-Preux [9]. Le rapprochement ne s'accorde guère avec la *Deuxième Préface* où Rousseau se défend

1. **587** *bis*, p. 12. — 2. **712**, t. I, p. 18. — 3. **35**, t. I, p. 201. — 4. **99**, t. I, p. 4. — 5. **471**, p. 96. — 6. **177**, t. II, p. 71. — 7. **546** *bis*, t. III, p. 164, — 8. **178** *bis*, t. V, p. 35. — 9. **178** *bis*, t. V, p. 32.

d'avoir écrit pour de nouveaux Céladons [1]. Peut-être cependant ne lui eût-il pas déplu. Cette campagne, où il rêve des heures limpides faites de tendres langueurs et d'insouciances ensoleillées, n'était-elle pas quelque peu celle que d'Urfé avait destinée à ses héros. Il a lu l'*Astrée* avec son père et c'est le roman qui lui « revenait au cœur le plus fréquemment [2] ». Vers 1770 il l'a lue deux fois et veut la relire une troisième, car « il ne faut pas la lire en courant [3] ». Quand il se lance dans le monde avec cette candeur d'imagination qui survit à toutes les aventures, c'est « en y cherchant les Aristides, les Lycurgues et les Astrées dont il le croyait rempli [4] ». Le rêve est intact quand il quitte Paris pour retourner vers Mme de Warens, car il est tenté de prolonger sa route pour aller vers les bords du Lignon [5], intact encore à Motiers-Travers : il y suffirait de planter des arbres pour que « les bords de la Reuss deviennent aussi charmants que ceux du Lignon [6] »; intact à Trye-le-Château, où il ne voudra que ses chers livres de botanique et l'*Astrée* [7]. Ainsi, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, quand il sera las de ses propres rêves et des Arcadies qu'il invente, c'est à d'Urfé qu'il demandera de continuer sa chimère.

Si l'*Astrée* pèse trop lourd aux mains des élégantes, on a d'autres admirations qui ne sont pas contradictoires. Le *Télémaque* d'abord, que le XVIIIe siècle tout entier entoura d'un pieux enthousiasme, que Florian lit tous les matins à Voltaire lorsqu'il est à sa toilette [8], le « divin Télémaque » qui aurait fait dire à Jean-Jacques : « Oh ! si Fénelon vivait, je chercherais à être son laquais, pour mériter d'être son valet de chambre [9]. » Toute la sage et luisante nature qu'évoquent les phrases soigneuses de Fénelon charmait Mme Roland, Roucher ou Ber-

1. **75**, t. IV, p. 11. — 2. **75**, t. VIII, p. 116. — 3. Bernardin de Saint-Pierre, **874** *bis*, t. XII, p. 28. — 4. **75**, t. IX, p. 206. — 5. **75**, t. VIII, p. 116. — 6. **75**, t. XI, p. 27. — 7. **75**, t. XII, p. 29. — 8. **844**, t. IV, p. 30. — 9. **874** *ter*, t. III, p. 526.

nardin de Saint-Pierre. Bien des choses se mêlent d'ailleurs aux troupeaux que garde Apollon chez Admète et à la grotte de Calypso. Ceux qu'ennuyait l'économie politique lisaient Mme Deshoulières.

Fontenelle, résolument défendu, fut plus vigoureusement attaqué. Léonard, Berquin ou Florian connurent les blâmes comme les éloges. Mais du début à la fin du siècle, pour les critiques bienveillants et pour ceux dont l'humeur est quinteuse, Mme Deshoulières, presque sans exception, est le parfait poète des champs. Ses églogues traversent les querelles littéraires sans qu'un ruban ne se fane à la houlette de leurs bergers. Luchet, dans le *Pot-pourri*, affirme bien qu'on ne la lit presque plus [1], comme Chabanon [2] et l'éditeur de la comtesse de Vidampierre [3] trouvent son mérite exagéré. Mais l'opinion est là pour les contredire. Voltaire la met, dans le *Temple du goût*, fort au-dessus de Pavillon [4]; l'abbé Raynal vante ses « grâces touchantes et naturelles [5] », et pour Batteux elle « ne le cède à personne [6] ». D'autres critiques, moins notoires mais réédités pourtant, n'ont que des éloges : La Porte par exemple [7], la *Poétique française à l'usage des dames* [8] ou le *Dictionnaire des Beaux-Arts* de Lacombe [9]. Après Gessner, Calvel [10], Mayeul-Chaudon [11] et Domairon [12] la mettent au premier rang des poètes pastoraux ; Sabatier de Castres lui accorde le naturel de Théocrite, les grâces et l'élégance de Virgile, la délicatesse de Moschus et la finesse de Bion [13]. Mêmes éloges et mêmes expressions parfois chez des critiques plus modestes ou moins lus, l'abbé Joannet [14], La Dixmerie [15], Teulières [16] qui y goûte lui aussi « le naturel de Théocrite embelli par Virgile, la délicatesse de Moschus et la finesse de

1. **856**, t. II, p. 195. — 2. **41**, 1777, t. I, p. 376. — 3. **44**, 1777, n° 141. 4. **883**, t. VIII, p. 571. — 5. **885**, t. I, p. 90. — 6. **572**, t. I, p. 58. — 7. **597**, t. IX, p. 289. — 8. **589**, t. II, p. 275. — 9. **776**, p. 218. — 10. **575**, t. I, p. 489. — 11. **603** *bis*, t. I, p. 184. — 12. **585**, t. II, p. 75. — 13. **872**, t. II, p. 54. — 14. **593**, t. III, p. 35. — 15. **595**, p. 84. — 16. **614**, p. 10.

Bion ». Les journaux apportent leur fleur à la couronne : « Elle n'a point d'égal », dit Fréron[1]. Le *Journal de Paris*[2] et le *Journal de Linguet*[3] reprochent aigrement leurs jugements trop sévères à Chabanon et à l'éditeur de la comtesse de Vidampierre. L'ardente Thérèse du roman de Léonard l'a sur sa table entre Clarisse, Grandisson et Racine[4]. Restif la place dans la bibliothèque du comte de S...[5]. Frédéric II fait imprimer à son usage un choix de ses meilleures pièces[6]. La princesse Czartoriska inscrit son nom sur le monument qu'elle élève à ses auteurs préférés[7]. Mme de Genlis l'apprend par cœur[8], et l'invraisemblable femme dont Restif embarrasse sa vie, prise « de la fureur du bel esprit », se propose de rivaliser avec elle[9]. Naturellement on réédite ses œuvres : sept éditions au moins de 1730 à la Révolution, sans compter ce qu'en publient l'*Abeille du Parnasse*, le *Trésor du Parnasse* et autres recueils analogues.

Ce n'est pas, d'ailleurs, ce qu'ils impriment de plus fade et de plus mensonger. Fidèles à Fontenelle, à l'*Astrée* ou à Mme Deshoulières, les lecteurs du XVIIIe siècle l'ont été à de plus détestables bergerades :

Un chien, une houlette,
Un aimable troupeau,
Une simple musette,
Les bords d'un clair ruisseau,

voilà, selon le *Mercure de France*[10], ce qui suffit au bonheur de la vie champêtre. Ajoutons, pour écouter la musette et mirer dans le ruisseau de jolis yeux, une bergère tendre et charmante, et nous aurons, en effet, ce qui suffit aux rimeurs galants pour emplir d'agréments rustiques leurs

1. **29**, 1751, t. IV, p. 55. — 2. **44**, 1777, no 141. — 3. **41**, 1777, t. I, p. 376. — 4. **546** *bis*, t. III, p. 82. — 5. **727**, t. I, p. 45. — 6. **168**, t. XVIII, p. 206. — 7. **55**, 1785, 7 mai. — 8. **104**, t. I, p. 155. — 9. **124**, t. IX, p. 142. — 10. **55**, 1754, août, p. 178.

Œuvres badines, *Idylles*, *Épîtres*, *Chansons*. Elles se reflètent les unes les autres, depuis Fontenelle jusqu'à Pierre-Sylvain Maréchal et à Mirabeau lui-même, qui ajuste, au fond de la Bastille, ses pipeaux pour chanter le printemps et la solitude où folâtre le cortège des amours, les roses, les lilas, les brillantes couleurs, « ces parfums, cet encens qui s'exhalent des fleurs »[1]. Si l'on veut retrouver ces pastourelles en couleurs fraîches, ces ormeaux où s'aiment des tourtereaux et ces prairies où s'en vont de tendres rêveries, il n'y a qu'à feuilleter au hasard le *Mercure de France*, les *Trésors du Parnasse*, *Almanach des Grâces*. *Almanach des Muses*, *Étrennes d'Apollon*. *Étrennes du Parnasse*, *Étrennes lyriques*. etc. Arrêtons-nous seulement à celui de tous ces pasteurs infatigables qui fut le plus lu. Ce ne fut pas Dorat, fort critiqué, et qui doit assurément une part de son succès aux estampes dont la grâce délicate orna ses œuvres; ce fut le cardinal de Bernis[a].

Sans doute, il y eut contre lui quelques dédains qui s'exprimèrent : « Facilité incroyable de combiner des mots agréables et doux sans aucune idée », dit la *Correspondance littéraire*[2]. « Coloris d'éventail », conclura Palissot[3], et Voltaire s'affligera qu'il n'y ait dans les *Quatre Saisons* qu'une « terrible profusion de fleurs[4] ». Mais l'*Année littéraire* sait apercevoir sous ces fleurs les beautés poétiques, les beautés philosophiques et la morale touchante et vraie[5]. Le *Journal encyclopédique* installe le cardinal parmi les poètes de la nature entre Thomson et Saint-Lambert[6]. Bérenger le cite en voyant se lever le soleil[7]; Roucher préfère encore un passage de son *Hiver* à la nuit d'Young qu'il imite[8], et ni Voisenon[9]

1. **156** *bis*, t. III, p. 336. — 2. **885**, t. V, p. 22. — 3. **607**, t. I, p. 79. — 4. **168**, t. X, p. 541. — 5. **29**, 1763, t. VI, p. 3. — 6. **51**, 1769, juin, p. 406. — 7. **177**, t. I, p. 25. — 8. **560**, t. II, p. 125. — 9. **567**, t. IV, p. 68.

a. Notons que Bernis n'était pas très indulgent pour lui-même. Les *Quatre saisons* sont imprimées sans son aveu, et il écrit à ce propos à Voltaire : « J'ai connu que je ne pouvais être supérieur dans un genre qui exclut la médiocrité. » (Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, t. VIII, p. 6.)

ni Domairon[1] ne marchandent leurs éloges. Surtout, sans compter ce qui paraît dans les *Recueils* ou séparément, il y a, de 1752 à 1787, dix-huit éditions des *Œuvres* pour le moins.

Tant de lecteurs ne se plurent pas seulement aux sévères beautés du poème sur la *Religion vengée*. Les *Quatre parties du jour*, les *Quatre Saisons*, l'*Amour et les Nymphes*. l'*Amour papillon*, l'*Épître aux Dieux Pénates*, celle sur l'*Hiver*. la *Description poétique du Matin*, le *Nouvel Élysée*, poèmes descriptifs, épîtres ou poésies légères, pleins du murmure des ruisseaux, du chant des oiseaux, des rayons de Phébus et de ceux de Phœbé, forment une bonne part du recueil. Bernis n'était pas de ceux qui se satisfont des grâces usées et des banalités de la rime. Il est sévère pour ces poètes qui ne décrivent jamais « que les fleurs des prairies, le murmure des ruisseaux, les pleurs de l'aurore et le badinage des zéphyrs. On voit qu'ils ne connaissent la campagne que par les jardins de la ville..., leurs draperies dérobent les grâces sans les orner[2] ». Assurément, notre poète sait peindre la nature sans la voiler :

Amant de la simple nature,
Je suis les traces de ses pas ;
Sa main, aussi libre que sûre,
Néglige les lois du compas ;
Et la plus légère parure
Est un voile pour ses appas.
Quand la verrai-je sans emblème,
Sans fard, sans éclat emprunté,
Conserver dans la pudeur même
Une piquante nudité,
Et joindre à la langueur que j'aime
Le souris de la volupté ?[3]

On ne saurait mieux dire et satisfaire plus galamment ceux qui voulurent une nature toute nue, à condition qu'elle fût

1. 585, t. II, p. 174. — 2. 507, p. 5. — 3. 507, p. 285.

piquante et voluptueuse. Les *Quatre parties du jour*, les *Quatre Saisons* la dévêtirent comme il convenait. Ne parlons même pas des *Quatre parties du jour*, dont les titres, *le Matin : Ariane et Bacchus ; le Midi : Alphée et Aréthuse : le Soir : Diane et Endymion : la Nuit : Léandre et Héro* indiquent suffisamment qu'il n'y a là qu'un prétexte à galantes inconvenances. Les *Quatre Saisons*, puisqu'elles s'intitulent aussi les *Géorgiques françaises*, ont quelques autres prétentions. Rien n'y manque, en effet, de ce qui forme, en 1763, la trame nécessaire de toutes *Géorgiques*, ni les protestations tour à tour ironiques ou sévères contre les plaisirs néfastes des villes, ni les dithyrambes alternés que le bonheur et la vertu chantent en l'honneur de la vie champêtre, ni les critiques contre les jardins réguliers, ni la peinture attendrie des moissons ou vendanges, ni l'image du sage champêtre, ni les veillées d'hiver où l'on conte en filant le lin.

Mais c'est en termes galants que ces choses sont dites. Jamais on n'a mieux su nous faire un ravissement des mots vulgaires et des choses communes. Ne citons, pour ne pas être débordés, que cette aimable esquisse des amours des insectes :

Hermaphrodites fortunés.
Pour vous l'amour sans jalousie
Suit les lois que vous lui donnez ;
Aimez à votre fantaisie ;
Quittez cent fois et reprenez
Les deux rôles de Tirésie[1].

Surtout le poète n'oublie pas qu'

Un instant de folie aimable
Vaut mieux qu'un bon raisonnement[2] ;

c'est dire que l'homme, plus heureux sur ce point que les hermaphrodites fortunés, aime en toute saison et que le prin-

1. 507, p. 42. — 2. 507, p. 40.

temps, l'été, l'automne et l'hiver seront autant de prétextes à galantes aventures. Le Printemps, on s'en doute, est fait pour inspirer

> Aux bergères des rêveries,
> Aux bergers des désirs pressants[1].

Mais l'Été a des ombrages trop frais pour qu'on ne s'y alanguisse pas ; l'Automne ne sépare pas Bacchus et les amours, et l'Hiver servira tout au moins à raconter à la veillée ses aventures de cœur. Les épisodes qui couronnent chacun des chants nous transportent des amours d'un sylphe à ceux d'une sultane, et de ceux de Thémire et d'Acis à ceux d'une villageoise.

Ces bergers et bergères éternellement jeunes, souriants et parés, la peinture nous les montre complaisamment. Malgré les paysages harmonieux et sincères, les galanteries d'un Bernis s'expriment bien souvent dans l'école qui va de Boucher à Loutherbourg, dans ces *Jeunes bergères,* ces *Bons bergers,* ces *Tranquillités champêtres,* ces *Scènes pastorales,* ces *Baigneuses surprises,* ces *Agneaux préférés*, ces *Oiseleurs,* ces *Sommeils interrompus,* qui firent les délices de tout le xviiie siècle et qui font d'ailleurs encore les nôtres. L'estampe suit fidèlement le tableau et l'on retrouvera ces élégantes rusticités dans les vignettes célèbres pour les *Baisers* de Dorat ou les *Chansons* de de Laborde, dans celles que Gravelot ou Marillier ou Cochin dessinent pour l'*Aminte, Daphnis et Chloé,* l'*Astrée*, la *Bergère des Alpes* de Marmontel, le *Devin du village,* etc.

Pourtant Bernis lui-même se moquait des rêveries champêtres où passe trop facilement le carrosse de Thémire. Les *Quatre Saisons,* pas plus que les églogues de Fontenelle, ne durent satisfaire ceux qui allaient chercher aux champs autre

1. 507, p. 40.

chose que d'aimables mascarades. L'idylle champêtre qu'ils ont rêvée ou vécue se reflétait mal dans ces galanteries enrubannées. Aussi, même avant Gessner, les églogues de Fontenelle furent délibérément contestées : « Ses églogues, nous dit en 1751 d'Aquin de Château-Lyon, ont fait du bruit sur le Parnasse et les disputes qu'elles y ont excitées ne sont pas encore tout à fait terminées[1]. » Disons qu'elles ont encore toute leur ardeur et qu'elles ne finiront guère qu'avec le genre. Les critiques les plus écoutés ne sont pas tendres. Au début du siècle, l'abbé Fraguier faisait maintes réserves[2] : « Vieux berger normand », écrivait J.-B. Rousseau[3], et il composait une idylle, *Palémon et Daphnis*, tout exprès pour l'opposer aux bergers qui « n'ont plus rien de berger que le nom »[4]. « Son esprit fin et profond, avoue Vauvenargues, ne l'a trompé que dans les choses de sentiment[5]. » Voltaire concède que cette muse est gâtée par le fard[6]. Gresset, adressant à Virgile une *Ode sur la poésie champêtre*, pleure l'Idylle dégénérée à qui « la Muse fleurie d'un nouveau berger de Neustrie » n'a sauvé que quelques traits de son heureuse naïveté[7]. L'abbé Dubos y met moins d'indulgence ; ses *Réflexions sur la poésie et la peinture* sont sévères pour « ces porte-houlettes doucereux qui disent tant de choses merveilleuses en tendresse et sublimes en fadeur dans la plupart de nos églogues »[8]. Sévères aussi, malgré leur dédain formel pour les rusticités vulgaires, Mairault[9] et Desfontaines[10], l'abbé de La Porte[11] ou l'abbé Calvel[12], car on ne doit pas transformer « les bergers en Céladons et en Sylvandres ».

D'autres qu'on lit moins, l'abbé Mallet[13], Hardion[14], Alletz[15], M. de Lustrac[16] ou Teulières[17], appuient de leurs avis l'opinion

1. **620**, p. 5. — 2. **588**, p. 147. — 3. **871**, t. II, p. 289. — 4. **871**, t. II, p. 326. — 5. **881**, p. 276. — 6. **883**, t. VIII, p. 567, et t. IX, p. 381. — 7. **845**, t. I, pp. 225-226. — 8. **586**, t. I, pp. 164-167. — 9. **601**, p. 221. — 10. **584**, t. I, p. L. — 11. **598**, t. II, p. 255. — 12. **575**, t. II, p. 192. — 13. **602**, t. I, p. 116. — 14. **591** *bis*, p. 534. — 15. **571**, t. II, p. 12. — 16. **29**, 1753, t. XI, p. 304. — 17. **614**, p. 11.

d'un Gresset ou d'un Dubos. Les journalistes font écho : Fréron [1] ou le *Journal étranger* [2], et, l'année même où paraît la *Mort d'Abel* de Gessner, le *Journal encyclopédique* [3], le *Censeur hebdomadaire* [4] ou le *Journal des Dames* [5], qui répudient la « fade galanterie de nos églogues modernes » et leurs « conversations de ruelles ».

Si Théocrite et même Virgile étaient parfois grossiers, il fallait donc, malgré tout, faire effort pour rester simple dans sa parure et simple dans son style. Mme Deshoulières y avait aimablement réussi. Il y eut avant Gessner d'autres tentatives. Après J.-B. Rousseau, Gresset donne une « imitation hardie des *Eglogues* de Virgile ». Il est vrai que cette hardiesse consiste à supprimer dans la sixième églogue « la circonstance des mœurs d'Eglé », et dans la dixième la joue enluminée du dieu Pan : « situations naïves que la délicatesse de l'expression relève; mais elles ne présenteraient en français qu'une idée basse et burlesque [6] ». M. de Lustrac traduit les *Pastorales* de Pope avec son *Discours sur la poésie pastorale.* Le *Journal étranger* publie une traduction de la *Sylvie* de Gellert [7]. Desforges-Maillard met quelque simplicité à chanter *les Arbres, les Tourterelles* ou *les Hirondelles* [8]. Mais après Mme Deshoulières et avant Gessner, ce fut surtout l'abbé Mangenot qui fit revivre la Muse naïve et soignée de l'Eglogue. A vrai dire, il n'écrivit que deux idylles : *Tircis et Philis* et *Thémire et Silvarette. Tircis et Philis* eut l'églantine d'argent aux jeux floraux. Puis on l'imprima à Paris en hâte et incorrectement [9]. Le *Censeur hebdomadaire*, avec l'assentiment de l'auteur, publia les deux pièces sous leur forme exacte [10]. Après le *Censeur hebdomadaire*, tout le monde les accueille : le *Journal encyclopédique* en 1761 [11], de La Porte

1. **29**, 1757, t. I, p. 114. — 2. **52**, 1755, juillet, p. 80. — 3. **51**, 1760, 1er mai, p. 111. — 4. **33**, 1760, t. V, p. 11, note. — 5. **47**, 1761, t. II, p. 76. — 6. **845** (1806), p. 221. — 7. **52**, 1755, juillet, p. 80. — 8. **523**. — 9. **886**, 1768, p. 96. — 10. **33**, 1760, t. V, pp. 7, 81. — 11. **51**, 1761, janvier, 2e vol., p. 116; février, p. 102.

dans son *École de littérature* en 1765[1], le *Trésor du Parnasse* dans son deuxième volume[2], et une édition des *Œuvres* en 1776; Beaurieu n'écarte Tircis et Philis de son *Portefeuille français* que parce que l'idylle est trop connue[3]. Pour le *Censeur*, les vers sont sublimes[4]. Pour le *Journal encyclopédique*, rien n'est plus délicieux et plus naïf[5]. Pour Palissot, l'œuvre fait beaucoup d'honneur à l'auteur. Les vers n'étaient pas en effet trop indignes de Gessner. L'abbé Maugenot y avait supprimé, « pour trop de recherche et d'esprit », quatre vers « que Fontenelle n'eût jamais sacrifiés[6] ». Il a suffi aux lecteurs attendris d'y trouver, au lieu du mensonge galant, le mensonge sentimental où, comme le dit éloquemment le *Censeur*, « tout respire la paix, la volupté et le bonheur. O champs aimés des dieux, c'est sous votre horizon qu'on goûte la pure innocence et le charme du véritable amour[7] ».

L'abbé Maugenot nous conduit à Gessner et nous éloigne de l'églogue galante. Avec lui nous voyons naître dans la littérature poétique cette demi-sincérité rustique qui substitue sûrement dans les mœurs le goût des réalités champêtres à celui des affectations mensongères. Pourtant, nous n'oublierons pas que jusqu'à la fin du siècle, contestée sans doute, mais toujours prospère, cette poésie de boudoir survit dans les recueils, dans les journaux, dans les in-18 et les in-24, pour éterniser l'insupportable « volupté » champêtre, tout ce qui reste sur le visage de la nature comme un fard ineffaçable. S'il y eut l'idylle pour lire à la maison des champs, il y eut toujours et abondamment celle pour la « petite maison ».

1. **598**, t. II, p. 581. — 2. pp. 129. — 3. **574**, p. XI. — 4. **33**, 1760, t. V, p. 7. — 5. **607**, t. II, p. 134. — 6. *Nécrologe*, **886**, 1768, p. 97. — 7. **33**, 1760, t. V, p. 7.

CHAPITRE IV

L'Églogue naïve.

Malgré Gresset ou l'abbé Mangenot, personne depuis Théocrite ou Virgile n'avait su parler des champs comme on aimait à les rêver. Horizons rustiques, simplicités agrestes et délicatesses du cœur, on allait heureusement trouver tout cela chez un « Théocrite helvétien ([a]) ».

Le *Daphnis* du Zurichois Gessner avait été traduit, dès 1755, à Rostock; mais la traduction passa inaperçue. Un Suisse allemand, Huber, lié avec Rousseau, Diderot et Grimm, trouva par hasard un exemplaire de *la Mort d'Abel*, poème en prose mesurée, chez son ami, le graveur Wille. Il traduisit l'ouvrage, avec l'aide de Turgot, décida à grand'peine un imprimeur, et la traduction parut à la fin de 1759. Le succès fut immédiat. Six semaines plus tard, disent les uns[1], quinze jours affirment les autres[2], il fallut donner une deuxième

1. *Journal des Savants*, **49**, 1760, p. 229. — 2. Süpfle, **661**, t. I, p. 185.

a. L'influence de Gessner en France a été très sérieusement étudiée. Nous renvoyons aux ouvrages de Hottinguer (**643**) (qui eut à sa disposition les papiers de Gessner et est la source essentielle de première main) et de Süpfle (**661**). *Nous indiquons seulement les références des faits que nous avons personnellement relevés et qui ne sont pas signalés dans ces deux volumes.* Nos recherches sur Gessner étaient terminées quand M. Baldensperger a fait paraître dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* (1903) un excellent article sur *Gessner en France*. Nos indications apportent à son étude une contre-partie. Nous lui devons deux références qui nous avaient échappé.

édition, puis une troisième avant la fin de l'année 1760 ([a])[1]. En 1767, l'ouvrage est déjà à la cinquième édition, et l'abbé Bergeron le traduit en vers latins. La curiosité s'intéresse immédiatement aux œuvres encore inconnues de l'auteur. Dès avril 1760, le libraire se procure le texte allemand des *Idylles*[2], en août la traduction d'Huber est annoncée[3]. Elle paraît à Lyon en 1762 ([b]). Il y eut deux éditions épuisées dès la première année[4].

Successivement on publie la traduction du poème de *la Nuit* en 1762, celle de *Daphnis* en 1764, deux traductions du *Premier Navigateur* la même année, les *Pastorales et poèmes qui n'avaient pas encore été traduits* en 1766, les *Nouvelles Idylles* en 1773. Berquin, Léonard, Gilbert, Cubières, François de Neufchâteau, etc..., s'unissent pour donner en 1774 des *Œuvres choisies* traduites en vers. Le recueil des œuvres paraît à Zurich en 1777, une autre édition en 1783. Une édition de luxe ornée d'estampes paraît de 1786 à 1793, et désormais les traductions se multiplient dans toutes les librairies et dans tous les formats. A ces traductions d'ensemble se joignent des traductions partielles. Traduction de *Chloé* dans le *Journal des dames* en 1764[5]. Autres traductions dans l'*Année littéraire*, la *Bibliothèque des Sciences et des Beaux-Arts*[6], le *Mercure de France*[7], le *Journal de lecture*[8], dans les ouvrages de Calvel[9], de Launay[10], de Laborde[11], Domairon[12]. Imitations plus nombreuses encore dans les journaux : *Mercure de France* en 1762, 1764, 1771[13], 1778[14]; *Alma-*

1. *Bibliothèque des sciences...*, **31**, 1760, t. II, p. 522. — 2. *Journal de Trévoux*, **45**, 1760, p. 1235, et *Petites affiches*, 1760, 14 avril. — 3. *Journal étranger*, **52**, 1760, août. — 4. Gessner, **640**. — 5. **47**, 1764, avril, p. 55. — 6. **31**, 1771, t. I, p. 332. — 7. **55**, 1774, avril. — 8. **40**, 1775, t. I, IV, V, VI, VII. — 9. **575**, t. III, p. 305. — 10. **539**, p. 551. — 11. **373**, t. I, p. 134. — 12. **585**, t. II, p. 64. — 13. **55**, 1771, juillet. — 14. **55**, 1778, 25 juillet.

a. Chez Hardy. Nous avons vu une contrefaçon de cette même année chez Gibert.

b. Diderot et surtout Turgot y avaient collaboré.

nach des Muses en 1767, 1769, 1770, 1771, 1775; *Journal des dames* en 1763 [1], 1764 [2], 1765 [3]; *Etrennes du Parnasse* en 1771, 1775 [4], etc... Costard tire une héroïde de la *Mort d'Abel*, Berquin une chanson des *Idylles*. Tous les auteurs d'églogues ou de poésies fugitives tiennent à honneur d'avouer Gessner pour leur maître et de lui emprunter quelques sujets, Blin de Sainmore, Mme de Lescunq de Monbart, M. D*** à Genève [5], Brunel [6], J.-B. Mailly et François de Neufchâteau [7], Borde [8], Mlle Levesque; en province, l'abbé Cazaïntre à Foix, Bernard Brunel à Amiens [9], un anonyme de Toulouse qui adapte *La Matinée d'automne* [10]. Le succès des *Idylles* de Berquin et des *Idylles* de Léonard s'avoue hautement du succès de Gessner. Une bonne partie de leurs poèmes n'est qu'une adaptation des *Idylles* ou du *Daphnis* de Gessner. On sait tout ce que leur doit la muse de Chénier. Le théâtre imite les poètes lyriques : drame non joué que l'abbé Aubert tire de *la Mort d'Abel*, pastorale et intermède pastoral inspirés à Chabanon de Maugris et à Watelet par une idylle, comédie lyrique en deux actes que Fenouillot de Falbaire emprunte au *Premier navigateur*, ballet-pantomime que Gardel tire du même ouvrage, pastorale que M. Marandon publie à Bordeaux [11]. Marmontel s'inspire de l'*Éraste* pour écrire son *Sylvain*, et l'abbé le Monnier de *Ménalque et Alexis* pour composer sa *Bergère bienfaisante* [12].

C'est dire que l'opinion publique s'exalte et que la critique épuise en parlant de Gessner toutes les formes de l'éloge. Par habitude de métier, on risque sans doute quelques restrictions. Des longueurs, disent les uns [13]. Des maladresses dans le détail, avancent les autres. Pas assez d'analyses morales,

1. **47**, t. X, p. 64. — 2. **47**, t. XII, pp. 3, 41. — 3. **47**, février, p. 34. — 4. *L'Orage*, par M. Gaudet (imité de *Damon et Daphné*). — 5. **664**, *Le panier*. — 6. **515**, *Idylles*, l, VII. — 7. **548**, *A Daphné*. — 8. **629**, t. II, pp. 118, 122. — 9. G. Lanson, **647**. — 10. *Affiches* et *Annonces* de Toulouse. Toulouse, in-4°, 1775, p. 132. — 11. **655**. — 12. **650**, p. 189, et **40**, 1775, t. VII. — 13. *Journal de Trévoux*, **45**, 1760, pp. 1238, 1239.

affirment Marmontel et Dorat[1]. Le goût de la nature, concèdent quelques délicats, dégénère en descriptions prolixes et traînantes[2]. Mais ce sont là de timides chicanes. Les journaux s'enthousiasment éperdument : *Mercure de France*, *Année littéraire*[3], *Journal encyclopédique*, *Journal des Savants* qui préfère la *Mort d'Abel* au *Paradis perdu*, *Journal étranger* qui élève Gessner au-dessus de Théocrite[4], *Correspondance littéraire* qui conseille de lire les *Idylles*, « une par nuit », dans le recueillement et le silence[5]. Louanges du *Censeur hebdomadaire*[6], de la *Bibliothèque des Sciences et des Beaux-Arts*[7], des *Petites affiches*[8], des *Affiches de Province*[9], de l'*Avant-Coureur*[10]. C'est pour le moins le Théocrite de l'Helvétie[11], si même il n'a pas « fait beaucoup mieux » que le poète syracusain[12].

Ainsi pensent tous les gens de lettres. Diderot le met au-dessus de tout homme d'Europe et écrit deux contes pour compléter le volume des *Nouvelles Idylles*. Saint-Lambert le célèbre dans le *Discours préliminaire* des *Saisons*[13], l'installe dans la bibliothèque de la fermière Sarah, entre Théocrite, Virgile et Thomson[14]. Florian lui avoue qu'il a formé « son cœur et son style[15] ». Dorat, Rivarol[16], Chénier, Bernardin de Saint-Pierre[17], Restif de la Bretonne[18], Ramond[19] s'attendrissent et admirent. Autour d'eux l'opinion publique imprime d'avance à l'œuvre entière « le sceau de l'immortalité[20] ». Dès 1760, on en parle dans tous les cafés. Mme du Boccage écrit à Gessner une lettre extasiée, bientôt publique. Le

1. **51**, 1774, 1er octobre, p. 104. — 2. *Journal de Monsieur*, **43**, t. VI, p. 256. — 3. **29**, 1773, t. IV, p. 4; 1774, t. V, p. 93. — 4. **52**, 1761, sept., p. 95. — 5. **885**, t. V, p. 12; t. X, p. 195. — 6. **33**, 1760, t. I, art. 30, p. 265. — 7. **31**, 1760, t. II, p. 522; 1773, t. I, p. 362. — 8. 11 février et 14 avril 1760. — 9. **27**, 1760, p. 46. — 10. **30**, 1760, p. 82, et 1762, 11 janvier. — 11. **45**, 1774, juillet, p. 42. — 12. **27**, 1762, p. 3. — 13. **561**, p. x. — 14. **561**, *Contes et fables*, p. 12. — 15. **844**, t. IX, p. 363. — 16. **487**, p. 17. — 17. **874** *ter*, t. I, p. 157. — 18. **727**, t. I, p. 56, note. — 19. **349**, t. I, p. 126, note. — 20. *Œuvres choisies...*, **641**, p. XVIII.

censeur royal sort de sa réserve ordinaire pour approuver la *Mort d'Abel* en termes émus. Watelet est lié d'amitié avec le poète[1]. Le comte d'Albon[2], Garat[3], Zurlauben, Chabanon, Lezay-Marnezia[4], l'abbé Choisy[5], les pédagogues La Serre[6], Calvel[7] ou Domairon, etc...[8], rivalisent d'enthousiasme.

Ceux qui ne font pas métier de gens de lettres se contentent de palpiter délicieusement. Mme Dubarry pleure. La duchesse de Choiseul fait offrir à l'auteur une place dans le régiment des gardes suisses. Brissot[9], d'Escherny[10], le chevalier de l'Isle[11] le relisent sans se lasser. Mlle de Lespinasse lui demande « le calme et la paix » de l'âme. Une admiratrice de Bernardin de Saint-Pierre rêve un « ermitage » où elle ne garde que Gessner et *Paul et Virginie*[12]. Deux peintres, Wille[13] et Giraudet[14], écrivent à Zurich des lettres émues et flatteuses. Un obélisque d'Ermenonville, consacré à la muse pastorale, unit les noms de Théocrite, Virgile, Thomson et Gessner, comme Gessner s'unit à Virgile et à Delille sur le monument qu'élève dans son parc de Pologne la princesse Czartoriska[15]. Gessner est avoué par les éducateurs. Il devient classique. On l'accepte dans les collèges[16]. Le comte de Tressan lui adresse les remerciements « d'un père tendre[17] ». Une jeune fille, Laurette de Malboissière, écrit gravement un « Daphnis et Laurette » après avoir lu le *Premier Navigateur*[18]. Enfin, comme Voltaire à Ferney ou Gibbon à Lausanne, on va voir Gessner à Zurich. Coxe[19], le prince de

1. **252**. Note pour l'intermède intitulé *Milon* (sans pagination). — 2. **330**, t. II, pp. 158-159. — 3. **638**, p. 24. — 4. **471**, p. 6. — 5. **178** *bis*, t. V, p. 29. — 6. **599**, p. 225. — 7. **575**, t. II, p. 196; III, p. 305. — 8. **585**, t. II, p. 64. — 9. **92**, t. I, p. 74. — 10. **67**, t. III, p. 213. — 11. **155**, t. VII, p. 325. — 12. *Maury*, **858**, pp. 152, 164. — 13. **132**, t. I, p. 195. — 14. *Mercure*, **55**, 1782, 30 nov., p. 193. — 15. *Mercure* **55**, 1785, 7 mai. — 16. Deberre, **633**, p. 24, et *Œuvres choisies...*, **641**, p. 57. — 17. **878** *bis*, t. IX, p. 423. — 18. **156**, p. 308. — 19. **349**, t. I, p. 124.

Ligne[1], de Laborde[2], le « Parisien » du *Journal helvétique*[3] lui rendent visite, et Mme de Genlis tombe plaisamment de son rêve d'idylle en trouvant Gessner, la pipe à la bouche, le verre de bière à la main, près de sa bonne femme en casaquin[4].

Rousseau comme tout le monde eut pour Gessner un culte pieux. Il en aima la *Mort d'Abel*, « charmant ouvrage » qui « respire une simplicité délicieuse[5] », et dont il s'inspire pour composer le *Lévite d'Ephraïm*. Il en aima surtout les *Idylles*. Usteri, ami de Gessner, lui avait montré quelques idylles qui l'avaient charmé[6]. Huber lui envoya son volume, dès qu'il eut paru, en lui demandant son avis. Rousseau lui répondit avec émotion que Gessner était un homme selon son cœur, qu'il allait relire les *Idylles*, et qu'il menait depuis six ans la vie champêtre et délicieuse de Ménalque et d'Amyntas[7]. La lettre ravit Huber; elle fut insérée précieusement dans la Préface des *Œuvres choisies* et reproduite par le *Journal des Savants*[8]. Jean-Jacques répétera que ses trois auteurs préférés sont Tacite, Plutarque et Gessner ; il demandera à un jeune Suisse qui vient le voir des nouvelles du chantre d'Abel : « Je voudrais qu'il écrivît toutes les années 365 idylles et que je puisse en lire tous les jours une nouvelle. J'ai reçu il y a quelque temps son *Daphnis*, mais je vous charge de lui dire que je ne l'ai pas encore lu, parce que je n'ai pas encore pu me promener seul, et je veux le lire à mon aise dans un lieu consacré à la simple nature[9]. »

L'influence du Théocrite helvétien fut donc universelle et profonde. Comme Rousseau exprima tout ce qu'on demanda à la nature d'émotions puissantes, Gessner représenta soudain pour les âmes françaises tout ce que la campagne peut

1. **113**, p. 121. — 2. **373**, t. I, p. 134. — 3. **420**, p. 72. — 4. **104** *bis*, p. 91. — 5. **75**, t. II, p. 351. — 6. *Mss. de Neuchâtel*, **12**, Lettre d'Huber. — 7. **75**, t. X, p. 296. — 8. **49**, 1776, p. 465. — 9. *Souvenirs de Jean-Jacques Rousseau*, **82**, p. 86.

évoquer d'arcadiennes chimères. Après Fontenelle, même après l'abbé Mangenot, l'enthousiasme n'était pas sans quelques raisons.

Dans la fumée de ses pipes et devant les carrés de choux qui surprirent Mme de Genlis, Gessner sut évoquer la nature avec une sincérité inconnue en France avant lui. Avant les fades « automnes » des Bernis ou des Saint-Lambert, des Roucher et des Léonard, on peut relire ceux des *Idylles* pour y trouver de pittoresques impressions : roseaux et saules desséchés autour des étangs, têtes jaunies des pommiers et des poiriers, feuillage rougi des cerisiers sur le vert des prairies, teinte rougeâtre qui « s'étend du haut du coteau dans le vallon, interrompue par des sapins et des pins toujours verts », feuilles qui craquent sous les pas, etc[1]... La veillée rustique où, devant le feu qui flambe, les paysans s'égaient et causent, garde, à côté des factices veillées de Bernis, Saint-Lambert ou Roucher, une franche saveur de sincérité[2]. Tandis que nos faiseurs d'idylles et nos poètes descriptifs ignoreront tous les jeux de la lumière, Gessner note les sapins noirs aux troncs rouges[3], le rouge des fruits d'églantier et le rouge des pommes dans les feuilles vertes[4] ; en hiver, il sait peindre sur la neige blanche les subtiles harmonies des teintes sombres, les « noires souches et les branches tortueuses et chauves », les cabanes grisâtres, les haies d'épines brunes[5]. Quand les nuages passent au ciel, il goûte l'azur plus vif entre leurs masses obscures et la lumière qui semble courir avec leurs ombres sur la prairie[6].

Surtout il n'a pas oublié pour un âge d'or imaginaire les grâces précises de ses vallons, de ses prairies, de ses fontaines suisses. Bergers et bergères mensongers sans doute, marionnettes vaines, mais décor vivant parfois et pittoresque délicat.

1. **639**, t. III, pp. 99, 172. — 2. **639**, t. III, p. 152. — 3. **639**, t. III, p. 137. — 4. **639**, t. III, p. 31. — 5. **639**, t. III, p. 37. — 6. **639**, t. III, p. 53.

Huber avoue qu'on reprochait à Gessner « de s'attacher un peu trop à peindre [1] ». Gessner n'en eut négligé ni une fleur, ni un brin d'herbe : « Daignez m'excuser, illustre Hyacinthe, si j'ai la sottise de perdre l'occasion de contempler l'élégance de votre démarche et l'éclat de votre habit : je suis occupé à considérer un vermisseau qui monte sur ce brin d'herbe [2]. » C'est justement pour avoir tout aimé de la nature qu'il a vraiment retrouvé parfois la beauté descriptive de ses maîtres antiques. La bien-aimée marche sur les fleurs : image banale et terne sans doute, mais du moins Gessner voit se courber « les touffes fleuries du trèfle et du thym » ; il voit s'incliner pour baiser son pied mignon « la campanelle azurée et le barbeau bleuâtre [3] ». Comme tous les bergers d'idylle, il rêve, couché dans l'herbe des prés. Mais devant ses yeux, c'est une « petite forêt de gazon » où les verdures se nuancent, où « l'ombre de chaque tige agitée, voltige çà et là sur les tiges voisines », où « des touffes de plantes déliées étendent entre les gazons leurs tendres rameaux et leurs feuillages diversifiés [4] ». Le ruisseau coule entre le cresson et le beccabunga aux fleurs azurées. Son onde « amoncelée autour de leurs tiges tremblantes y forme de petits anneaux étincelants [5] ». Un vieux saule se creuse : Gessner y voit le soleil darder dans l'ouverture un rayon brillant [6]. Même pour peindre ses chères vallées Gessner ignore les délicatesses du style noble. Il sait évoquer le chant des grenouilles comme le ramage traditionnellement « languissant » du rossignol [7]. Telle grotte arcadienne s'ombrage, non de pampre ou de lierre, mais de courges [8]. Nous verrons comment son *modus agri* est sincère et rustique, plus vraiment champêtre que la maison de Rousseau et que les mensongers ermitages de Berquin ou de Léonard.

1. *Œuvres complètes*, 639, t. III, p. 9. — 2. 639, t. III, p. 142. — 3. 639. t. III, p. 218. — 4. 639, t. III, p. 138. — 5. 639, t. III, p. 137. — 6. 639, t. III, p. 250. — 7. 639, t. II, p. 264. — 8. 639, t. III, p. 30.

Rusticités encore mièvres sans doute et pittoresque un peu timide. Pourtant les contemporains de Rousseau furent à peu près insensibles à ces vraies beautés de l'œuvre. La morale de Gessner, la psychologie de ses personnages, l'atmosphère de ses idylles sont encore fâcheusement conventionnelles. C'est une Arcadie de paravent, et ce fut là malheureusement tout ce qu'y virent les lecteurs attendris. Ils ne demandèrent à Gessner que de justifier par son exemple une doctrine nouvelle de l'églogue. Il ne s'agissait de renoncer aux fadeurs de l'esprit que pour s'attarder aux fadeurs du sentiment.

Fontenelle, assurément, succomba chemin faisant. Jusqu'à la fin du siècle il trouve sans doute des défenseurs, mais on le combat désormais victorieusement. La *Mort d'Abel* et les *Idylles* ont triomphalement prouvé que l'églogue pouvait se peupler de pasteurs et de bergères, non de marquis et de duchesses. Le berger normand dut céder pied. Critiques qui ne le nomment pas expressément, assez souvent, mais qui le désignent clairement en raillant son genre : *Mercure de France* [1]. *Journal de Paris* [2], *Journal de Monsieur* [3], *Journal français* [4]. *Journal encyclopédique* [5]. Dédains de Caraccioli [6], de Clément [7], de Berquin [8] et de Jean-Jacques lui-même, qui oppose les *Idylles* d'Huber « aux gens sans âme et sans goût qui veulent embellir et parer la nature [9] ». C'est aussi lui qui reproche vertement à Seguier de Saint-Brisson de lui envoyer au lieu d'une Daphné d'idylle, « la Sulamite requinquée et pomponée [10] », ou raille les délicats qui se piquent de ne pas entendre le rustique langage du *Petit Savoyard ou la vie de Claude Noyer* [11]. Mépris de Chénier pour des bergers « purement conventionnels [12] », coupables d'avoir rendu

1. **55**, 1782, mai, p. 105. — 2. **44**, 1780, 2 juin. — 3. **43**; 1781, t. VI, p. 256. — 4. **53**, 1777, t. II, p. 76. — 5. **51**, 1783, juin, p. 456. — 6. **576**, t. I, p. 9. — 7. **582**, t. I, p. 183. — 8. **509**, t. I, p. 1. — 9. **75**, t. X, p. 296. — 10. Streckeisen-Moultou, **75** *bis*, p. 402. — 11. *Ibid.*, **75** *bis*, p. 279. — 12. **580**, p. 709.

la poésie pastorale « très ridicule » tandis que sa Muse ose

Faire entendre à la Seine enfin de vrais bergers[1].

Protestations du marquis de Mirabeau[2], de Lezay-Marnezia[3], etc.

D'autres nomment plus précisément Fontenelle : Diderot prise peu son « afféterie[4] », Voltaire continue sans se lasser les critiques qu'il répétait avant Gessner[5]. Saint-Lambert cherche en vain chez lui la nature[6]. Dorat lui-même le renvoie aux boudoirs de Sceaux[7]. La Harpe[8] et d'autres moins célèbres, Sabatier de Castres[9], Cournand[10], Domairon[11], l'abbé Ferlet[12], se font l'écho des mêmes critiques. L'Académie française propose en 1784 un *Eloge de Fontenelle*, et les rivaux se multiplient. S'il en est deux pour louer quand même ses églogues, il en est davantage qui passent condamnation. L'abbé de Flers, pour les défendre, se résigne à n'y chercher que des « courtisans[13] ». Deslyons est timide encore[14], mais Cubières qu'on réédite[15] et Garat qui remporte le prix[16] déclarent qu'il n'y a dans ces « comédies galantes » que des « bergers de Versailles ». La presse n'est pas plus clémente : *Journal des dames*[17], *Journal des Savants*[18], *Mercure de France*[19], *Journal de Monsieur*[20], *Correspondance littéraire*[21] lui concèdent encore parfois l'ingéniosité, mais pour se plaindre de sa fadeur et de sa préciosité.

Ainsi Gessner triomphe sur les ruines de Fontenelle. L'enthousiasme qui accueillit les idylles helvétiques décida du sort d'un genre si longtemps contesté. On sut enfin, ou l'on crut

1. **580**, t. I, p. 133. — 2. **167**, t. II, p. 381. — 3. **471**, p. 90. — 4. **839**, t. XII, p. 75. — 5. **883**, t. X, pp. 378, 489; XVIII, p. 506. — 6. **561**, p. x. — 7. **47**, 1777, avril, p. 218. — 8. **847** *ter*, p. 16. — 9. **872**, t. II, p. 181. — 10. **520**, p. 11. — 11. **585**, t. II, p. 76. — 12. **587**, p. 9. — 13. **637**, p. 14. — 14. **634**, pp. 14-15. — 15. **632**, pp. 41, 43. — 16. **638**, pp. 16, 24. — 17. **47**, 1766, janvier, p. 29. — 18. **49**, 1769, p. 729. — 19. **55**, 1771, 15 janvier, p. 63. — 20. **43**, 1783, t. IV, pp. 256, 260-261. — 21. **885**, t. V, p. 12.

savoir, ce que devait être l'églogue. Si l'on voulait alors quelque précision aux règles des genres, la bergère endimanchée de Boileau n'était pas pour suffire à ceux qui édifiaient savamment les principes de l'art. Après Gessner les principes semblèrent limpides et définitifs. L'idylle eut enfin sa doctrine ou sa recette.

On y avait, d'ailleurs, travaillé bien avant la traduction de la *Mort d'Abel*. Bon nombre de critiques autorisés ou de « Manuels » nous disent, avant 1760, ce que doit être l'églogue parfaite. En regardant se constituer la théorie, nous pourrons suivre les dates et oublier Gessner. Il n'est, en fait, que le disciple inattendu qui prouve par ses œuvres l'exactitude de la doctrine. S'il fit l'illusion du génie et si l'admiration fut aussi soudaine que profonde, c'est qu'il s'adaptait exactement aux idées et aux besoins contemporains.

Le durable succès de Fontenelle n'était pas, avouait-on, sans causes profondes. Sa théorie de l'églogue fut une protestation, légitime dans son principe, contre une erreur facile et néfaste. Les personnages du genre sont des bergers, des paysans. Mais que peut-il y avoir de commun entre les Muses et les rustres sordides qui peuplent les campagnes ? Il faut de toute nécessité, personne ne le niait, que l'églogue mente, qu'elle idéalise. Théocrite et Virgile lui-même n'étaient pas à cet égard sans quelque mauvais goût. Sans doute, l'abbé Batteux défendit même l'idylle des *Pècheurs*[1] et La Serre refuse d'accuser nos deux poètes de bassesse ou de trivialité[2]. Pourtant, il fut avéré que l'idylle ne pouvait sentir ni l'étable ni la misère et qu'on ne pouvait confier les flûtes pastorales qu'à des bergers de convention. Là-dessus, on s'accorde avec Fontenelle. Personne n'oserait représenter « ni les pensées, ni les aventures des simples villageois ». C'est l'avis de l'abbé Genest en 1707[3], comme celui de l'abbé Fraguier en 1717[4],

1. 572 (1802), t. II, pp. 89 et suiv. — 2. 599, pp. 199-209. — 3. 590, p. 147. — 4. 588, pp. 129, 133, 139.

de M. Roy en 1727[1], de l'abbé Dubos[2] ou de Vaillant[3]. L'abbé Batteux lui-même n'ignore pas que « tout ce qui se passe à la campagne n'est pas digne d'entrer dans l'églogue[4] ». L'abbé Mallet[5], l'abbé Joannet[6], le Père Brumoy[7] ou Lacombes compilent ou rééditent de graves *Poétiques*. Tous leurs traités s'accordent harmonieusement. « Non, la rusticité ne plaira jamais. » Il faut se garder d'une imitation servile et choisir ses bergers. Même il conviendrait de remplacer Tircis, Tityre et Thémire par Dorimond, Clitandre ou Angélique, qui s'entretiendraient dans leur parc, « au bord de leur canal, de leurs occupations champêtres, de leurs expériences pour perfectionner l'agriculture ». Le contraste est extrême, sans doute, entre les pasteurs des églogues et les paysans de nos champs. L'abbé Dubos s'en est même plaint, mais il faut bien avouer, comme le fait l'abbé Joannet, que le contraste est une nécessité du genre[9]. Après Gessner, la doctrine résumée par Huber — ni rusticité, ni fade galanterie[10] — se transmet fidèlement. Ni villici, ni laboureurs, dit La Porte, mais des bergers qui n'aient rien de la misère et de la pauvreté des champs[11]. « Point d'idées rebutantes », reprend l'abbé Calvel[12], et d'Alembert proscrit les détails rustiques, « peu piquants par eux-mêmes » ou « ridiculement déplacés »[13]. Le *Dictionnaire de Trévoux*[14], le *Censeur hebdomadaire*[15], le *Journal polytype des sciences et des arts*[16], Saint-Lambert[17], Cournand[18], etc., font écho pour dédaigner les « malheureux paysans » et leurs « grossières » galanteries.

Si l'on imite la nature, ce sera donc pour la décrasser

1. **611**, t. I, sans pagination. — 2. **586**, t. I, p. 173. — 3. **617**, p. 44. — 4. **572**, t. I, 2e partie, p. 40. — 5. **602**, t. I, p. 122. — 6. **593**, p. 37. — 7. rééditant le P. Mourgues, **604**, p. 267. — 8. **594**, pp. 229, 235. — 9. **593**, t. II, partie 3, p. 37. — 10. **639**, t. III, p. 6. — 11. **598**, t. II, pp. 242-248. — 12. **575**, t. I, pp. 290, 300; II, p. 191. — 13. **821**, t. IV, p. 293. — 14. Article *Idylle* (nouvelle édition de 1771). — 15. **33**, 1760, t. V, pp. 111-112. — 16. **54**, 1786, t. I, p. 164. — 17. **561**, p. XIX. — 18. **520**, p. 19.

comme il convient. Bergère si l'on veut, mais Boileau l'a dit, bergère des jours de fête. « Les Muses champêtres, écrit Batteux en traduisant le *Molle atque facetum*, ont doué Virgile d'une douceur légèrement assaisonnée[1]. » C'était résumer le parfait idéal de l'églogue. Ajoutons à douceur simplicité et nous en aurons la constante définition. « Rien que de vrai et de noble tout ensemble, avait déjà dit l'abbé Fraguier[2]. » « Simplicité ornée et embellie », continuent Remond de Saint-Mard[3] où Vaillant[4]. « Demi-vrai », affirme dom Sensaric[5]. « N'exclure, dit La Porte, que les raffinements excessifs[6] » et s'en tenir, confirme La Serre, aux situations et aux peintures « les plus gracieuses »[7]. Simplicité, pour l'abbé Calvel, non tant « naturelle » qu' « idéale »[8]. « Simplicité élégante. Élégance ennoblie », pour Marmontel[9]. Domairon[10], Hérissant[11] ou La Dixmerie[12] parlent comme eux. La poésie champêtre, conclut Saint-Lambert[13], « peint la nature et des mœurs vraies, mais embellies ».

Il y a, d'ailleurs, manière d'embellir cette vérité. Fontenelle y a mis déplaisamment des subtilités galantes. Mieux vaut y mêler, non la délicatesse de l'esprit, mais celle du sentiment. L'exemple de Gessner précisa les idées : « Tout l'esprit de l'églogue doit être en sentiments et en images..., la délicatesse du sentiment est essentielle à la poésie pastorale », avait dit Marmontel dans l'*Encyclopédie*[14], et la formule fit fortune : « La philosophie champêtre doit être toute en sentiments et en images », écrit Rousseau[15], et Calvel reprend : « Tout l'esprit de l'églogue doit être en images et en sentiments[16]. » La Serre varie, du moins, l'expression et ses bergers, « à la

1. **572** (1802), t. II, p. 110. — 2. **588**, pp. 129, 133. — 3 **610**, p. 53, note. — 4. **617**, pp. 48, 109 et suiv. — 5. **613**, t. II, p. 212. — 6. **598**, t. II, p. 280. — 7. **599**, p. 179. — 8. **575**, t. I, p. 303. — 9. **841**, article *Églogue*. — 10. **585**, t. II, p. 70. — 11. **592**, pp. 95-96. — 12. **595**, pp. 302-303. — 13. **561**, pp. x, xi. — 14. Article *Églogue*. — 15. **75** *bis*, p. 403. — 16. **575**, p. 288.

place de la finesse, qui est la fleur de l'esprit », substituent « la délicatesse, qui est la fleur du sentiment »[1]. « Les princes, les paysans, disait Rousseau, pensent et sentent de même »[2], et la poésie pastorale peut prétendre aux délicatesses exquises des émois sentimentaux. Elle sera — c'est Mme Roland qui l'affirme — « l'amie des cœurs sensibles » et « comme le lait aux poitrines faibles »[3].

Malgré toutes les bonnes volontés, la réalité, même ennoblie, ne s'accorde guère avec de semblables idylles. Rousseau et quelques autres affirment bien que la candeur, la vertu et le bonheur habitent d'humbles campagnes. De généreux enthousiasmes ont bien découvert quelques asiles où survivent les joies de l'âge d'or. Mais on redoute pourtant quelque illusion. Le plus sûr, c'est encore de ressusciter bonnement cet âge d'or. Le poète pastoral ne chantera ni le Lignon, ni ses prairies natales. Il vivra délibérément au temps de Saturne et de Rhée, au temps des Arcadies légendaires. L'Olympe, l'Ossa et le Pénée seront les cadres de ses tendres dialogues. C'est l'âge d'or que réclame Remond de Saint-Mard[4], et l'abbé Batteux précise : « Les bergeries sont proprement la peinture de l'âge d'or mis à la portée des hommes[5]. » Pope parle comme lui dans les *Églogues* qu'on traduit en 1753[6], et comme lui l'abbé Joannet, en discutant gravement des âmes et des mœurs réservées aux bergers théoriques de l'idylle[7]. Gessner se transporte, dans sa *Préface,* aux « premiers âges du monde »[8]. Comme eux, Calvel[9] et Domairon[10] évoquent ces jours lointains et fortunés. La Serre rêve pour paysages l'Éden de Milton, les jardins d'Alcinoüs ou la vallée de Tempé[11].

1. **599**, p. 189. — 2. Streckeisen-Moultou, **75** *bis*, p. 267. — 3. **162**, t. II, p. 225. — 4. **610**, pp. 79-85. — 5. **572**, t. I, p. 37. — 6. **32**, 1753, t. VIII, p. 395. — 7. **593**, t. III, pp. 38 et suiv. — 8. **639**, t. III, p. 23. — 9. **575**, t. I, pp. 289, 296; II, 193. — 10. **585**, t. II, p. 62. — 11. **599**, p. 179.

C'est dire que la théorie de l'églogue, à travers les oscillations qui la ramènent aux galanteries savantes d'un Fontenelle ou l'inclinent timidement vers le réalisme discret d'un Théocrite, réclame unanimement un juste milieu. L'idylle ne saurait être précieuse, comme le voulurent Fontenelle et ses disciples et tous ceux qui déguisèrent leurs fantaisies en bergerades voluptueuses. Elle sera naïve, sans renoncer pourtant à la dignité qui lui sied. Elle sera champêtre, comme une marquise est champêtre lorsqu'elle va promener des jupes de linon dans la rosée de son parc anglais. « Évitez également la rusticité et la fade galanterie », conseille le *Mercure de France*, et c'est à cette antithèse prudente et sage que tout le monde s'arrête, depuis l'abbé Genest[1], Roy[2], Batteux[3], Remond de Saint-Mard[4], Mallet[5], Joannet[6] et Lacombe[7] jusqu'à Huber[8], La Porte[9], Saint-Lambert[10], Calvel[11], Hérissant[12], Cournand[13] ou Domairon[14].

Le théâtre se transforma comme la poésie. Opéras-comiques, comédies, parodies, ballets mêmes, toutes les pièces qui mettaient à la scène la vie rustique, s'accoutumèrent vite à lui prêter quelque tendre simplicité. La « Critique » d'une parodie de Chevrier reprochait, en 1753, aux pièces du Théâtre-Italien de n'être que des « bergeries doucereuses qui affadiraient la nation française si elle continuait à s'y accoutumer »[15]. Rousseau n'aimait pas non plus les bergers trop galants : « Ces gens-là n'ont pas d'accent, disait-il d'un opéra-comique de Grétry, et ce sont de bons paysans qu'il faut[16] . » Belle pièce aussi que les *Moissonneurs*, accorde le *Journal des Dames*, mais il y a bien quelques pointes qu'on voudrait

1. **590**, pp. 147, 230-231. — 2. **611**, sans pagination (*Réflexions sur l'églogue*). — 3. **572**, t. I, pp. 40 et suiv. — 4. **610**, pp. 52-53. — 5. **602**, p. 115. — 6. **593**, pp. 37 et suiv. — 7. **594**, p. 229. — 8. **639**, Préface. — 9. **598**, t. II, 242 et suiv. — 10. **561**, pp. x, xi. — 11. **575**, t. II, p. 191-193. — 12. **592**, p. 158. — 13. **520** pp. 9-19 et *passim*. — 14. **585**, t. II, p. 70. — 15. **666**, t. VI, p. 133. — 16. **76**, t. XII, p. 250.

n'y pas voir[1]. Et la *Correspondance littéraire* s'irrite inépuisablement contre Marmontel et Favart, « marchands de pointes », « maudits bergers », « genre faux et absurde » dont on reste « affligé et humilié[2] ». Ce n'est pas ainsi que parle la nature et Desmahis regarde passer un lendemain de noces à la campagne, « l'hymen paysan, l'amour berger, la joie naïve », en songeant que cela ne ressemble guère aux trop galantes réjouissances des opéras[3].

Pourtant, au théâtre comme dans les Idylles, on n'écoute guère ces trop rigoureuses exigences des critiques en mauvaise humeur. Lacombe compare l'opéra-comique aux paysanneries des peintres, « tabagies » et « chaumières »[4], mais le *Journal de Littérature* nous dit clairement ce qu'il faut entendre par là. Les *Vendangeurs*, affirme-t-il, sont un vrai tableau de Téniers[5]. C'était mettre Téniers en compagnie de Gessner et de Berquin. La pastorale théâtrale ne se conçut pas non plus sans l'art ingénieux de polir la rusticité. La comédie italienne et l'opéra-comique ont sans doute de fâcheuses origines et de redoutables voisinages. Les farces de la foire font volontiers parler Lison et Piarrot, et non point Lucas et Annette. Mais l'art littéraire ne saurait souffrir ces grossièretés. L'abbé Calvel proteste contre ces opéras-comiques « où l'on croit avoir rendu fidèlement la nature en dévoilant tout ce que la campagne a de plus fade et de plus grossier[6] ». Le patois familier à ces villageois de théâtre, et tout aussi rustique qu'une étable de Trianon, lasse même les *Affiches de province*[7].

Favart bien avant Gessner, puis Sedaine et tous ceux qui les imitent, ont su pourtant unir les simplicités pastorales et les délicatesses de l'art.

Le sentiment et la finesse
Sont l'âme de tes heureux vers[8].

1. **47**, 1768, avril, p. 112. — 2. **885**, t. V, 45, 177. — 3. **178** *bis*, t. IV, p. 108. — 4. **594**, p. 189. — 5. **42**, 1780, t. VI, p. 449. — 6. **575**, t. I, p. 304. — 7. **27**, 1777, p. 108. — 8. **55**, 1751, septembre, p. 189.

rime un poète du *Mercure de France* en l'honneur de Favart, et c'est l'avis de M. Gambier célébrant Mlle Favart :

> Toi qui toujours d'une main sûre
> Sais si bien ajuster les agréments de l'art,
> Aux naïves beautés de la simple nature[1].

Art et nature, finesse et simplicité, piquant et naïveté, c'est le résumé de tous les compliments qu'enguirlandent les journaux pour les pièces à succès. « Image de la nature... partout crayonnée par l'art le plus délicat » : c'est le *Mercure de France* qui parle[2]. « Une naïveté piquante » : c'est le *Journal de Paris*[3]. « Des agrémens, des finesses, des gaietés » : c'est le *Journal de Trévoux*[4]. « L'esprit qui se cache sous le voile du sentiment, et la finesse qui recèle la naïveté » : c'est d'Origny[5]. « Style concis et naturel et toujours ingénieux » : c'est Contant d'Orville[6]. Ainsi seront loués, par le *Journal des théâtres*[7], le *Mercure de France*[8] et le *Journal de littérature*[9], *les Trois Fermiers*, *la Matinée et la Veillée villageoises*, *la Soirée d'été*; par d'Origny, Contant d'Orville ou Desboulmiers qui colligent à l'ordinaire quelques lignes de périodiques, *la Chercheuse d'esprit*[10], *le Poirier*[11], *Ninette à la Cour*[12], *les Ensorcelés*[13], *Annette et Lubin*[14], *les Sabots*[15], *la Rosière de Salency*[16], *les Trois Fermiers*[17], *les Vendangeurs*[18], *Blaise et Babet*[19], *l'Epreuve villageoise*[20]. C'est un tableau « dans le goût de ceux que M. Boucher nous présente[21] », dit le *Mercure de France* des *Sabots*, et la comparaison semble juste, s'il arriva à Boucher lui-même d'emprunter à

1. *Mercure*, **55**, 1753, septembre, p. 159. — 2. **55**, 1762, mars, p. 220. — 3. **44**, 1784, 5 février. — 4. **45**, 1769, mars, p. 564. — 5. **681**, t. II, p. 9. — 6. **679**, p. 35. — 7. **50** *bis*, 1777, t. I, p. 215. — 8. **55**, 1781, p. 37. — 9. **42**, 1782, t. I, p. 429. — 10. **666**, t. I, p. 380. — 11. **666**, t. II, p. 19. — 12. **679**, p. 57. — 13. **679**, p. 103. — 14. **679**, p. 213. — 15. **681**, t. II, p. 54. — 16. **681**, t. II, p. 63. — 17. **681**, t. II, p. 112. — 18. **681**, t. II, p. 205. — 19. **681**, t. III, p. 92. — 20. **681**, t. III, p. 153. — 21. **55**, 1768, décembre, p. 183.

la *Vallée de Montmorency* quelques-uns de ses sujets[1] ([a]).

Tout ce dessein de piquante naïveté se marqua aux yeux mêmes par la transformation du costume. Qu'il n'y eût guère jusqu'à Mme Favart, dans les bergers d'opéra-comique, que des grands seigneurs à peine déguisés, c'est ce qu'avouent sans détours les habits qu'ils portent. Même avant *Bastien et Bastienne*, Favart réagit sans doute contre de trop galantes fadeurs, mais la tradition garde jusque-là le costume des anciens mensonges. Gouache de Cochin pour une pastorale d'opéra, *Acis et Galathée*, en 1749[2], portrait de l'acteur Poisson en habit de paysan par Watteau, portrait de l'acteur du Chemin, jouant le paysan du *Grondeur*, par Gillot[3], etc... tout cela s'accorde : chapeaux à plumes, manchettes de dentelles, collerettes ou rabats bien empesés, belles culottes bouffantes et souliers à nœuds, vestes bourgeoises et correctes. Mme de Pompadour et ses acteurs se costument encore ainsi pour un ballet des Petits appartements[4]. Paysans : taffetas rose à découpures vertes, rotondes de taffetas rayé, quatre bracelets de ruban vert pour les chapeaux. Paysannes : mêmes nabits. En plus : tablier de gaze bordé de rubans verts, bracelets de ruban vert, croix de similor et ruban noir. Coiffure en bavolet de gaze brochée et blonde.

La vanité des artistes résiste longtemps au goût de la vérité scénique. Les costumes d'opéra-comique ne furent que lentement modifiés par Monnet de 1752 à 1758[5], ceux des opéras et des ballets par Noverre vers 1770 seulement[6]. En 1760, Favart se plaint encore de voir sur la scène des paysannes grossières avec des girandoles de deux mille écus, des bas

1. Desboulmiers, **666**, t. VI, p. 40. — 2. Reproduite dans A. Jullien, **673**. — 3. Gillot, **670**. — 4. A. Jullien, **673**, Appendice. — 5. Heulhard, **671**. — 6. A. Jullien, **674**.

a. Bergère endormie. — Un berger prend son panier et le remplit. — La chatouille sur les lèvres avec une paille. — Le berger offre un nid de rossignols. — Lui apprend à jouer du flageolet.

blancs à coins brodés, des souliers chargés de paillettes, attachés avec des boucles de diamants, et bichonnées jusqu'au sommet de la tête[1]. Nougaret, en 1769, reproche aux « Colins » de l'opéra-comique et à leurs belles de se plaire obstinément aux frisures de petits-maîtres, aux cheveux bouclés avec art, aux pompons et aux aigrettes[2]. Il y a plus de quinze ans pourtant que les paniers, les diamants et les frisures avaient été délaissés par Mme Favart. Elle représenta Bastienne dans le costume où Carle Vanloo la peignit : habit de laine simple, chevelure plate, croix d'or, bras nus et sabots. Même le parterre aurait murmuré en apercevant ce négligé, et Voisenon l'aurait fait taire en affirmant que ces sabots-là donneraient des souliers aux comédiens[3]. Les acteurs se soumirent peu à peu à cette timide sincérité du costume. Laruette et Caillot, dans *Rose et Colas* ou dans *les Deux Chasseurs* portaient d'assez rustiques vêtements de fermiers[4]. Les actrices demeurèrent plus fidèles, sinon aux élégances des salons, du moins aux coquetteries villageoises. Les vignettes d'Eisen pour le théâtre de Favart ont des bergères qui viennent tout droit des pastorales de Boucher, et ni les nœuds ne manquent aux corsages et aux chapeaux, ni les festons et les dentelles à la chemise ou au tablier. Mme Dugazon, par exemple, dans *Blaise et Babet*, portait une robe à petit panier, une large ceinture de ruban vert, de petits souliers et un chapeau de paille enrubannés[5].

Ainsi, malgré les conventions scéniques, il y eut au théâtre quelques vraisemblables apparences de paysans. La réforme ne fut pas sans intérêt. Symptôme de ce progrès des idées qui, des villégiatures aux jardins et de l'agriculture aux idylles des poètes, ramène les goûts vers une campagne un peu plus sincère, elle mit encore sous les yeux des foules de plus rus-

1. **101**, 1760, 2 décembre. — 2. **678**, t. I, p. 351. — 3. D'Origny, **681**, t. I, p. 248. — 4. *Album dramatique*, **682**. — 5. Le Vacher de Charnois, **677**, XXX.

tiques tableaux de nature. Les diamants ne s'accordent pas avec la paille des chaumières et l'herbe des prés. L'éclat du costume fait oublier le charme du décor rustique. Désormais, les spectateurs ne virent sans doute aux quinquets que des campagnes à la Boucher, mais ce furent du moins d'assez frais tableaux. Même des peintres habiles — et Boucher fut du nombre — dessinèrent d'aimables décors pour les tendres romances et les émois champêtres des Colins et des Annettes. Souvent les indications des auteurs n'évoquent qu'une « agréable campagne », des « maisons rustiques » ou « un paysage agréable » avec un coteau chargé d'arbres et une prairie entrecoupée de ruisseaux. Mais quelquefois c'est tout un petit tableau qui s'ébauche, élégant et pittoresque : un hameau avec un moulin à vent sur une hauteur ; en face, un moulin à eau avec quelques arbres isolés, coupés par un ruisseau [1], — une chaumière, un banc de pierre, un petit tertre couronné par un orme d'où filtre une source d'eau vive ; derrière une chaîne de hautes montagnes qui se perd dans l'éloignement, le château seigneurial et des blés ; — un jardin sur le penchant d'une montagne, au pied de laquelle coule un ruisseau formé par une source qui tombe en cascade ; des moulins sont sur l'aile droite, et une ferme sur l'aile gauche ; la lune achève son cours ; — c'est encore une scène de pittoresque paysannerie : la vallée de Montmorency remplie de cerisiers, un berger qui garde son troupeau, de petites filles qui surveillent leurs vaches, les paysans montés sur les arbres et cueillant les paniers de cerises qu'ils tendent aux paysannes. Rusticités trop souriantes et conventionnelles sans doute, mais qui ont tout de même un parfum de fraîcheur et de simplicité [2].

Il va sans dire que la pastorale naïve, tout comme l'idylle

1. *Almanach historique...*, **683**, 1752, p. 154. — 2. Desboulmier. **666**, t. VI, p. 34.

naïve, fait de cette simplicité synonyme de vertu. « Je parle le patois du village, dit le Jacot de Favart, parce que c'est le langage de ceux qui ont l'âme pure; ce qui vaut mieux que de parler purement, et d'avoir le cœur faux[1]. » Tout villageois digne de la scène pense comme Jacot, et il n'est point de succès assuré sans vertu récompensée. C'est le « petit père Favart qui prêche le carême, rue Mauconseil[2] ». C'est la comédie des *Fermiers* qui trouve le moyen « de faire marcher de front huit personnages de la même famille, tous vertueux[3] ». Ce sont tous les opéras-comiques ou pastorales que l'on applaudit et qui tirent les larmes des yeux. Car on s'attendrit pathétiquement et l'on aime ces « resserrements du cœur occasionnés par le spectacle de la vertu[4] ». Les *Affiches de Province* ont beau se moquer de ce ton sentimental, lugubre et larmoyant[5], c'est celui qui fait fureur et que le cœur approuve comme la raison.

Ainsi s'est constituée la théorie de la pastorale théâtrale, toute parallèle à celle de l'églogue. Lassitude des fadeurs galantes, goût de la simplicité élégante, des délicatesses sentimentales qui bannissent les finesses de l'esprit, dédain résolu malgré tout de la vérité rurale, c'est l'esprit des spectateurs de Favart comme des lecteurs de Gessner, de Léonard et de Berquin. La pastorale théâtrale est pourtant revenue plus tôt que l'églogue à la demi-sincérité des pasteurs gesnériens. L'idylle avait derrière elle un long passé de conventions littéraires, le souvenir tenace d'une littérature ignorante de la nature champêtre. La pastorale théâtrale se rattache quelque peu elle aussi à la pastorale italienne ou espagnole et à la pastorale d'opéra, qui ne lui enseignèrent certes pas le goût de la simple nature. Mais dans cette première moitié du XVIII[e] siècle, ce n'est pas surtout de là qu'elle sortit. Elle y est faite

1. *La fortune au village*, scène 5. — 2. De Laporte, **675**, t. I, p. 567. — 3. Bachaumont, **823**, 25 mai 1777. — 4. *Journal encyclopédique*, **51**, 1768, mars, p. 96. — 5. **27**, 1776, p. 80.

pour la foire Saint-Laurent ; elle est très souvent une parodie; elle tient au vaudeville et au peuple; elle se souvient au besoin de la farce. Elle en garde ce patois qui en marque comme le terroir. Elle prospère plus près de la vie, plus loin des règles de l'art. Par elle la campagne vraisemblable, malgré les artifices et timidités, entre plus tôt dans la littérature. Panard et Vadé, sans doute, ne sont pas de ceux que l'on admet dans le *Temple du goût*, mais Favart y entre et son œuvre est antérieure à Gessner. Grâce à lui, avant 1760, il y a, sur la scène des Italiens ou sur celle de l'Opéra-comique, des Colins, des Jeannots et des Annettes porteurs de sabots et qui s'efforcent d'ignorer les galanteries citadines. Ce furent des compagnons tout trouvés pour les Doris et les Amyntas.

Les bergers helvétiques eurent des émules sur les rives de la Seine. Comment s'accommodèrent-ils de cette doctrine de l'idylle et de la pastorale ? Quelles œuvres, sans parler de Gessner, furent l'exemple et la conséquence de la théorie, et quelle saveur trouva-t-on à ces poèmes selon la formule ?

Il y en eut pour juger qu'elle était fade. Il est simple de définir cette « naïveté piquante » et cette « élégante simplicité », mais il est moins aisé d'y parvenir. L'idylle ainsi conçue demeure peut-être une irréalisable chimère. « Les idées pastorales sont effacées plus que jamais », disait déjà l'abbé Genest [1], et l'aveu mélancolique se transmet fidèlement jusqu'à la fin du siècle, de Voltaire [2] au *Journal encyclopédique* [3], du *Mercure de France* [4] à *l'Année littéraire* [5] et à la *Gazette des Deux-Ponts* [6], de Cournand [7] à Bérenger [8]. D'Alembert estime que l'églogue est sur son déclin [9] et La Dixmerie que le genre

1. **590**, p. 109. — 2. **168**, t. V, p. 408. — 3. **51**, 1763, août, p. 91. — 4. **55**, 1769, mai, p. 69; 1773, août, p. 142. — 5. **29**, 1774, t. V, p. 93. — 6. **38**, 1772, p. 341. — 7. **520**, p. xv. — 8. **177**, t. I, p. 309. — 9. **821**, t. IV, p. 291.

« est en quelque sorte abandonné [1] ». Les raisons en sont claires, pense-t-on. Les Français ne sauraient aimer « une peinture fidèle de la vie de nos paysans [2] », et inversement des pasteurs embellis ennuient un siècle « qui n'aime point à se repaître de chimères [3] ». Nous sommes, pense Palissot, « accoutumés à toutes les jouissances du luxe [4] », « gâtés, craint Dorat, par tous les prestiges de l'art [5] ». Sentiments doux et tranquilles, idées simples et naïves, tout cela, estiment Caraccioli [6] et Castillon [7], ne convient guère à des Français. La province elle-même a de philosophiques dédains. Le beau-père d'un rhétoricien de Tours se moque de lui voir goûter, dans Rapin, Ausone, Colardeau ou Mme Deshoulières, les amours des bergers, les bondissements des agneaux, les chastes alliances des fleurs et le doux murmure des ruisseaux [8].

Pourtant ni les difficultés ni les scepticismes ne rebutèrent guère les poètes. Ce n'est pas en effet par fantaisie de cabinet qu'ils écrivent des églogues. Les mœurs sont là qui les poussent. Que Boileau parât de fleurs une bergère ou l'oubliât dans ses champs, personne ne s'en souciait sans doute. Mais des contemporains de Gessner ou de Rousseau entendent qu'on leur chante les campagnes qu'ils habitent. Si l'on aime à vivre une idylle rustique assez sincère, si l'on y cause agriculture, paysans et simplicités rurales, il convient que ces goûts nouveaux se reflètent dans une poésie qui leur soit fidèle. L'idylle galante persiste, comme la campagne n'est bien souvent qu'un divertissement mondain. Mais le goût des villégiatures plus convaincues s'exprime lui aussi dans une forme littéraire symétrique.

Il serait vain de poursuivre la liste de tous les recueils d'idylles; des femmes y prendraient place comme des jeunes filles, et des provinciaux comme des Parisiens. Tant d'imita-

1. **595**, p. 305. — 2. **29**, *Lettres critiques*, t. VII, pp. 198-199. — 3. **602**, t. I, p. 129. — 4. **607**, t. I., p. 313. — 5. **47**, 1777, Avril, p. 213. — 6. **577**, article *Églogue*. — 7. **880**, pp. 119, 120. — 8. Bouilly, **90**, t. I, pp. 36-37.

tions de Gessner laissent deviner toutes les œuvres où l'on « s'inspire » au lieu de traduire ou adapter. A vrai dire, tout le monde gesnérise et pastoralise, en vers comme en prose ([a]). Les périodiques, les plus galants comme les plus graves, accueillent sans se lasser d'innombrables Amyntas et d'inépuisables Eglés. Il suffit d'ouvrir au hasard un de leurs volumes pour entendre leurs chansons. Les recueils annuels, *Etrennes* ou *Almanachs* ou *Trésors lyriques, d'Apollon*, *des Muses*, *des Grâces* ou du *Parnasse* s'emplissent ainsi de dialogues et de scènes champêtres. L'idylle est partout. Elle s'insinue dans le Valais visité par Saint-Preux, comme dans le pays des Montagnons. Nous la retrouverons à chaque volume des romans. De vastes poèmes lui demandent volontiers des intermèdes gracieux et tendres. Delille ne lui trouve guère de place dans les *Jardins*, mais ce sont des idylles que Glycère et Pausias [1], la Rosière de Salency [2], Rose et Lozon [3] dans les *Mois* de Roucher. Saint-Lambert surtout ne se lasse pas d'embellir les jeunes verdures du printemps comme les frimas de l'hiver des champêtres aventures. Pour être plus voluptueux, ce sont des bergers et pastourelles de Gessner que Chloé et Silvandre [4], Lise et Damon [5], Rosette et Lubin [6], que ses époux helvétiques séparés par une avalanche [7], et Lindor ne créerait pas pour Glicère un frais jardin anglais [8] si le Lycas de Gessner ne lui en avait donné l'idée ([b]).

Tout ce peuple de pasteurs amoureux et de bergères sensibles se ressemble. A lire Gessner, on les connaît et l'on sait comment ils chantent, s'aiment, soupirent, se brouillent et se raccommodent. Toutes les jeunes filles y sont jolies, vertueu-

1. **560**, chant II. — 2. **560**, chant IV. — 3. **560**, chant VI. — 4. **561**, chant. I. — 5. **561**, chant II. — 6. **561**, chant III. — 7. **561**, chant IV. — 8. **561**, chant I.

a. Cf. IIIe partie, ch. IV, sur les poèmes en prose qui se réclament de Gessner.

b. Aussi publie-t-on une *Idille tirée du Poème des Saisons* (**562**).

ses et tendres ; tous les jeunes gens y sont gracieux, honnêtes et respectueux. Cette campagne de l'âge d'or n'a que des cieux cléments, des horizons harmonieux, des printemps parfumés, des ruisseaux transparents, des mousses fraîches et des bois complices. Rêve puéril, monotone et médiocre qui ne garde quelque grâce que par l'illusion sincère qu'on y devine. La chimère fut seulement moins banale et le mensonge plus fraîchement paré chez les deux plus célèbres de ces poètes d'idylles, Berquin et Léonard.

Berquin plut au *Journal des Dames* pour avoir donné à ses bergers « une simplicité naïve[1] ». Mais le *Journal des Dames,* c'est Dorat, et l'on sait ce que le poète des *Baisers* entendait par naïveté. Ce sont les salons, plus que les champs, qui inspirent encore les idylles qu'il imite de Gessner, de Gerstemberg, de Wieland, de Métastase ou qu'il tire de son propre fonds. Le *Journal des Dames* lui-même s'inquiète des traits d'esprit aiguisés en épigrammes qui concluent ces idylles « naïves[2] ». Les poèmes eux-mêmes ne valent guère mieux que leur chute. Ils ont, si l'on veut, l'agrément du style, mais Gessner y est galamment travesti. Le poète suisse avait mêlé aux trop fades vertus de ses pasteurs un goût précis et juste de la nature. Berquin s'ingénie sans cesse à passer son incolore vernis sur les touches trop vivantes de son modèle. Le panier que porte la Chloé de Gessner est tressé avec des feuilles vertes et des fleurs rouges qui s'entrelacent sur un fond blanc. La Phillis de Berquin sait parler avec plus d'ingénieuse élégance ; c'est un vert feuillage

D'où sort un jeune lys, de roses couronné[3].

Sa compagne Colette laisse à Gessner des comparaisons qui sentent leur Théocrite et qui ne sont pas reçues dans le cata-

1. 47, 1775, juillet, p. 206. — 2. 47, 1774, septembre, p. 36. — 3. 508, t. I, p. 21.

logue habituel de l'idylle : « Te voilà comme si la lueur du soleil couchant donnait sur ton visage[1] » ne se supporte pas quand on parle des joues d'une belle. Bien d'autres choses par contre se disent dans les salons que le Gessner buveur de bière ignorait, mais dont Berquin sait comme il convient prêter le subtil agrément à ses pasteurs.

Chloé, par exemple, est un joli nom, mais Colette vaut mieux, et c'est elle qui conversera avec Philis[2]. Philis répète la chanson d'amour de son cher Alexis et ce sont chez Gessner les familières images de l'idylle antique : « Je suis gai quand les rayons du couchant colorent mon visage, sur le penchant de cette colline. Je suis plus gai encore, quand je te vois sourire... » Voilà qui n'est pas mal, mais ce n'est pas vainement qu'on madrigalise depuis deux siècles : le Mysis de Colette y apprit tout au moins à balancer deux strophes où les vers se font écho :

> Pour être belle
> Que Lise emprunte un air coquet ;
> Ma Bergère en saura plus qu'elle ;
> Je vais lui donner un secret
> Pour être belle[3].
> Etc.

La chanson de Lycas s'agrémente aussi de retours de vers, d'un « don bien léger », nous voulons dire un panier, qui ne « demande qu'une faveur légère[4] », et autres gentillesses qu'on chercherait en vain dans Gessner. Certes les bergères helvétiques sont tendres; mais leur coquetterie est vraiment trop rustique et l'on connaît à Paris de plus subtils manèges. Phillis a lié Daphnis qui dormait : « Je te délierai, dit Gessner, si tu promets de ne pas m'embrasser pendant une heure

1. **639**, t. I, p. 21. — 2. **508**, t. I, p. 20. — 3. **508**, t. I, p. 24. — 4. **508**, t. I, p. 26.

entière. » Marché conclu, promesse tenue. La belle s'impatiente :

Un moment passe et deux. On hasarde un soupir,
Puis un coup d'œil, puis un mot. Le rebelle
Voit, entend tout cela sans se laisser fléchir ;

jusqu'au moment où il faut demander grâce :

Comment as-tu donc fait pour ne pas m'embrasser ?
Dans ses mains aussitôt la belle, avec adresse,
Cache à demi son front[1].

La belle n'est plus du tout une bergère de Gessner, et elle tient toutes ces mines-là du galant Berquin.

On lut Berquin surtout lorsque ses historiettes pédagogiques lui eurent donné un succès retentissant. Léonard, plus que lui, fut, pour les contemporains de Rousseau, le meilleur poète d'idylle naïve. Ses *Idylles*, qui parurent sous des titres divers et qui, séparément ou réunies dans les *Œuvres*, eurent jusqu'en 1788 plus de douze éditions, furent accueillies avec une faveur unanime. La *Correspondance littéraire* est très sévère, mais elle semble rester seule[2]. Léonard a pour lui les critiques et les journaux. Diderot lui accorde « du nombre, de la grâce, du sentiment, l'art du rythme[3] », Clément « la force, la noblesse, la simplicité », « une philosophie douce et mélancolique[4] ». Sabatier de Castres[5] ou Domairon[6] le louent sans restriction. Bérenger se rappelle « avec la joie la plus pure » le plaisir qu'il eut à le lire dans les belles matinées du printemps, sur les bords riants de la Seine[7] ([a]). Pour les *Affiches de province*, c'est le Gessner français[8], pour le *Journal de Monsieur* l'ouvrage est « digne de la postérité[9] », et l'*Année*

1. **508**, t. II, pp. 10-11. — 2. **885**, t. VII, p. 181. — 3. **839**, t. VI, p. 418. — 4. **582**, t. I, p. 188. — 5. **872**, t. II, p. 439. — 6. **585**, t. II, p. 76. — 7. **504**, pp. 73-74. — 8. **27**, 1782, p. 199. — 9. **43**, 1781, t. VI, p. 286.

a) Berquin reconnaît son mérite sans jalousie (**509**, t. I, p. IV).

littéraire[1], le *Journal de Trévoux*[2], le *Journal des Dames*[3], le *Mercure de France*[4], le *Journal encyclopédique*[5], la *Bibliothèque des Sciences et des Beaux-Arts*[6] n'ont que des louanges ou d'aimables réserves.

Gessner, lui aussi, aima le poète. Il fut, dit-on, son ami. Ce n'était pas cependant que les traductions de Léonard ne fussent de belles infidèles. Sans doute, il a plus de simplicité champêtre que Berquin, mais le *Journal encyclopédique* voyait juste en hasardant que « ces peintures délicates et naïves ne représentent pas toujours la nature telle qu'elle est [7] »; même pas telle que Gessner l'a peinte. La Daphné de Léonard qui traduit, comme la Philis de Berquin, la Philis de Gessner, sait encore trop minauder :

Elle a beau l'appeler, et d'un air agaçant
Lui serrer la main, lui sourire,
Ce nouveau charme est impuissant[8].

La Philis de Gessner se contentait de jeter des « regards passionnés ». Surtout Léonard s'attarde à tous les lieux communs qui défigurent alors la nature des poètes. Gessner avait, comme Horace, évoqué le rêve pastoral qui lui souriait dans la fumée de ses pipes. Malgré Horace, et Tibulle et Properce et les Italiens, malgré les nécessaires traditions du sujet, il garde sa bonhomie : des noyers cintrés en berceau couvrent la maison, une haie vive l'entoure, une source murmure où la cane se joue avec ses petits ; dans un coin de la petite cour, les ruches des abeilles; un jardin avec une tonnelle de vigne sauvage, avec un mur de noisetiers ; et pour modeste domaine, un petit coteau de vigne et un petit champ. Il rêve, non de mener invraisemblablement la charrue de Tibulle ou de Bertin, mais de prendre la bêche du jardinier

1. **29**, 1773, t. IV, p. 4. — 2. **45**, 1771, septembre, p. 458. — 3. **47**, 1766, avril, p. 69. — 4. **55**, 1782, mai, p. 110. — 5. **51**, 1782, mars, p. 159. — 6. **31**, 1772, p. 345. — 7. **51**, 1782, mars, p. 259. — 8. **545** *bis*, p. 6.

ou de lier les tuteurs, les tiges des œillets ou des lis[1]. De tout cela, dans le *Bonheur* ou l'*Ermitage* de Léonard, il ne reste rien que le plaisir de fouler les prés semés de violettes[2], de contempler « l'éclat majestueux de l'aube matinale[3] », de promener sa douce rêverie « sous un feuillage épais, d'ombres enveloppé[4] », de cueillir la prune « azurée[5] », d'entendre le doux bruit du zéphyr et des ondes[6] et, quand on sera au bord de la mer, de voir

les Tritons dans ces routes liquides,
Poursuivre, en se jouant, les blondes Néréides
Et le char de Phébus quitter les flots amers[7].

Il y a pourtant autre chose dans la nature de Léonard que des zéphyrs, des tritons et des néréides. Les banalités du style laissent tressaillir parfois quelque sincère émotion, quelque impression vivante. Amoureux et aimé, Léonard perdit l'amante qu'il n'oublia plus et l'amour décèle parfois son âme vraie. Il ajoute à l'ermitage rustique de Gessner son rêve à lui, son Églé :

Que me fait l'avenir? Le présent est à nous ;
Notre univers est où nous sommes[8].

Il y ajoute surtout une mélancolie où l'on ne devine plus seulement le souvenir de Tibulle ou Properce, mais la pente naturelle de son âme :

O délicieuse tristesse,
Plus douce encor que la gaîté!
Ce monde fatigué d'une éternelle ivresse
Ignore ta félicité.
Je m'abandonne à toi, vénérable immortelle[9].

Même il y eut en lui un sincère sentiment de poésie cham-

1. 639, t. III, p. 143. — 2. 545 *bis*, p. 22. — 3. 545 *bis*, p. 22. — 4. 545 *bis*, p. 23. — 5. 545 *bis*, p. 90. — 6. 545 *bis*, p. 91. — 7. 545 *bis*, p. 91. — 8. 545 *bis*, p. 24. — 9. 545 *bis*, p. 117.

pètre, quelque grâce molle à la Tibulle, quand il peignit cette vie des champs :

> Oh! quand pourrai-je enfin, délivré des orages,
> Sous un rustique toit oublier tous ces maux,
> Aux arts consolateurs dévouer mon repos,
> Entendre le doux bruit des abeilles volages,
> Et presser sous mes doigts le lait de mes troupeaux!
> Si j'avais seulement une source d'eau pure,
> Si je voyais s'étendre autour de ma maison
> Des vergers et des champs dorés par la moisson,
> Le Ciel de tous mes vœux comblerait la mesure[1].

De tout cela, amour, mélancolie, sens de l'harmonie, il a composé parfois dans ses vers une idylle tendre et légère où les thèmes traditionnels eux-mêmes se reflètent heureusement ([a]) :

> Quel arbre en ce moment lui prête son ombrage?
> Quel gazon s'embellit sous ses pieds caressants?
> Quelle onde fortunée a reçu son image?
> Quel bois mélodieux répète ses accents?
> Que ne suis-je la fleur qui lui sert de parure,
> Ou le nœud de ruban qui lui presse le sein,
> Ou sa robe légère, ou sa molle chaussure,
> Ou l'oiseau qu'elle baise et nourrit de sa main![2]

En même temps que l'idylle, la comédie ou l'opéra-comique pastoraux, dégagés définitivement de leurs origines, attirent la foule inépuisablement. Arnault écrit à ses débuts un *Gil Blas chez les voleurs*, qu'il propose à l'Opéra-Comique. Mais « Messieurs de l'Opéra-Comique se montrèrent aussi peu disposés à entendre cette pièce sans bergers qu'ils le seraient aujourd'hui à écouter une pièce sans bandits[3]. » Après Panard,

1. **545** *bis*, p. 193. — 2. **545** *bis*, p. 75. — 3. Arnault, **86**, t. I, p. 55.
a. Imité de Gessner, *Daphnis* (**639**, t. II, p. 19).

après Vadé et Favart, Sedaine, Voisenon, Marmontel, Pezay, de Piis et Barré et tant d'autres firent soupirer chaque soir bergers ardents et bergères tendres. D'éclatants succès les accueillent. *La Chercheuse d'esprit* (1741), *le Coq de village* (1743) de Favart ont un « prodigieux succès »[1]. *La Vallée de Montmorency* (1751) attire « un concours de monde prodigieux »[2]. On se lasse de jouer *Bastien et Bastienne* (1753) « avant qu'on fut las de l'entendre »[3]. Mêmes succès pour *Annette et Lubin* (1761) et *le Bûcheron* (1762)[4]. Quand on donne *Rose et Colas* ou *le Roi et le Fermier*, la foule est si grande « que la moitié des spectateurs ne peut approcher de la salle[5] ». *Les Moissonneurs* passionnent tout Paris. On applaudit une *Rosière* de Salency et une autre de Pezay, le *Sylvain* de Marmontel, *la Matinée et la Veillée villageoises* de Piis et Barré, *le Droit du seigneur* de Desfontaines et Martini, *Fanfan et Colas* de l'abbé Aubert (1784)[6], etc. On joue sur le théâtre de Trianon *le Devin du village, la Matinée et la Veillée villageoises, le Sabot perdu, Rose et Colas, les Sabots. les Deux chasseurs et la laitière, la Chercheuse d'esprit*[7]. La province suit l'exemple de Paris. « Une jeune muse grenobloise » dédie à Favart des vers attendris[8]. Le voyageur anglais Jekyll, en arrivant à Rouen, voit représenter trois petites pièces. Dans la dernière, le chant d'une bergère était accompagné par les bêlements d'un agneau qu'elle tenait en laisse avec un ruban[9]. Chez la présidente de Rességuier, au Secourieu, près de Toulouse, on joue *Annette et Lubin, Rose et Colas, la Mariée du village*[10]. A Saint-Omer, quelques bourgeois et hobereaux organisent une Société d' « harmoniphiles » où brillent les amateurs du lieu; on y chante en 1757

1. D'Origny, **681**, et *Mercure*, **55**, 1752, p. 189. - 2. D'Origny, **681**, t. I, p. 239. — 3. *Ibid.*, **681**, t. I, p. 248. — 4. *Ibid.*, **681**. — 5. *Correspondance littéraire*, **885**, t. VI, p. 72. — 6. D'Origny, **681**. — 7. A. Jullien, **673**. — 8. *Mercure*, **55**, 1769, juin, p. 40. — 9. **150**, p. 13. — 10. Vivie de Régie, **251**, p. 117.

les Amours champêtres ou la naissance de la musette, et l'on y joue le *Devin du village* en entier[1].

On le joue aussi à Bordeaux[2]; devant Rousseau à Lyon[3], Strasbourg[4], Grenoble, où les jeunes musiciens et les aimables musiciennes se réunissent « pour prouver à Jean-Jacques qu'ils étaient faits pour posséder l'auteur du *Devin du village* »[5], car Rousseau eut sa part dans l'engouement qui multiplia les bergeries théâtrales. Les *Confessions* nous ont dit, sans embellir les choses, quel succès éclatant avait accueilli l'amoureux dépit de Colette et Colin. La représentation qu'en donna Mme de Pompadour coûte 50.000 écus[6]. Palissot juge la pièce digne de l'âge d'or[7]; à Montpellier Gouan l'appelle le chef-d'œuvre du genre pastoral[8]. « Musique céleste », écrit Mme de Chenonceaux[9], et Mirabeau s'émeut : « Nature, nature, tu n'as fait qu'un *Devin du village*[10]. » La première bergère en sabots et en cheveux plats, c'est Bastienne, et *Bastien et Bastienne* est une « parodie » du *Devin*. Bastienne est « la petite-fille de Jean-Jacques »[11], bientôt suivie d'une arrière-petite-fille, *la Nouvelle Bastienne* d'Anseaume et Vadé. Même la *Correspondance littéraire* affirmera que l'*Alain et Rosette* ou *la Bergère ingénue* s'inspire encore, en 1777, du *Devin*[12].

Rousseau écrira la *Nouvelle Héloïse*, l'*Émile* ou le *Contrat social*, mais la destinée de Colette lui tient au cœur comme celle de Julie ou d'Émile : « Colette intéresse et touche, comme Julie, sans magie de situations, sans apprêts d'événements romanesques; même naturel, même douceur, même accent : elles sont sœurs ou je serais bien trompé[13]. » De toute

1. *Paroles des concerts*, **684**. — 2. J.-J. Rousseau, **75**, t. X, p. 108. — 3. Musset-Pathay, **74** *bis*, t. III, p. 461. — 4. J.-J. Rousseau, **75**, t. XI, p. 293. — 5. E. Jovy, **72**, p. 135. — 6. Du Bled, **667**, p. 68. — 7. **607**, t. II, p. 342. — 8. Desgeuettes, *Biographie médicale;* Paris, 1835, article Gouan. — 9. Streckeisen-Moultou, **167** *bis*, t. II, p. 264. — 10. *Ibid.*, **167** *bis*, t. II, p. 385. — 11. Trébuchet, **680**, p. 59, et **681**, t. I, p. 248. — 12. **885**, t. XI, p. 406. — 13. J.-J. Rousseau, **75**, t. IX, p. 240.

l'œuvre de Rousseau c'est, avec le troisième volume d'*Émile*, le *Devin du village* que Bernardin de Saint-Pierre préfère; il l'avoue à Jean-Jacques et Jean-Jacques est charmé :[1] « C'est aussi, me dit-il, ce que j'aime le mieux avoir fait. » Comme il rêva toujours de vivre un roman naïf et rustique, comme il adora Gessner, Rousseau garda toujours, en effet, dans ses goûts l'amour de l'idylle littéraire : « La poésie, dit Bernardin, lui rappelait le temps pastoral[2]. » Il lit le vieux et célèbre roman de *Tarsis et Zélie*[3], conseille à Seguier de Saint-Brisson l'*Arcadie* de Sannazar[4], aime fort les *Amours de Pierre Lelong et de Blanche Bazu*[5]. Aux Charmettes, il apprend et rapprend vingt fois les *Églogues* de Virgile[6]; à Paris, ce sont encore les *Bucoliques* qu'il emporte dans ses promenades du Luxembourg[7]. Pour encadrer la *Nouvelle Héloïse*, il songe aux vallées de la Thessalie[8]. Il ajoute des strophes à une idylle de Gresset, *le Siècle pastoral*[9]; écrit, dit Bernardin, la musique de *Daphnis et Chloé*[10]; compose les contes champêtres du *Petit Savoyard* et des *Amours de Claire et de Marcellin*[11]. *Le Lévite d'Éphraïm*, qui lui tient si fort au cœur, s'ouvre et se termine sur une idylle à la Gessner. Invinciblement, il reste berger en littérature comme dans ses rêves.

Pourtant on se fatigua quelque peu autour de lui des bergeries, sans consentir à distinguer les finesses de l'esprit et celles du sentiment. Clément[12] et Restif de la Bretonne[13] s'indignent qu'on ait osé « jeter du ridicule » sur les peintures champêtres. Si « ridicule » est sévère, d'autres se défendent mal

1. B. de Saint-Pierre, **874** *bis*, t. XII, p. 39. — 2. **874** *bis*, t. XII, p. 28. — 3. J.-J. Rousseau, **75**, t. XI, p. 92. — 4. **75** *bis*, p. 404. — 5. D'Escherny, **67**, p. 109. Roman de Billardon de Sauvigny. — 6. J.-J. Rousseau, **75**, t. VIII, p. 172. — 7. J.-J. Rousseau, **75**, t. VIII. p. 203. — 8. *Ibid.*, **75**, t. VIII, pp. 308-309. — 9. *Ibid.*, **75**, t. VI, p. 27. — 10. **874** *bis*, t. XII, p. 31. — 11. **75** *bis*. — 12. **582**, t. I, p. 183. — 13. **124**, t. I, pp. 113-114.

contre l'ennui. Le *Mercure de France* les traite vainement de « jolis petits barbares, demi-Sybarites, demi-Ostrogoths... *urbis amatores, nidum servantes* »[1]; ils continuent à bâiller. Florian avoue que le nom seul des bergers donne envie de dormir[2], et le *Journal de Paris* concède que le mot même de genre pastoral est « devenu synonyme de fadeur et d'ennui »[3]. C'est que les pipeaux et les musettes jouent depuis trop longtemps les mêmes airs : « lieux communs, dit la *Correspondance littéraire,* qu'on a retournés cent mille fois et qu'on ne saurait plus entendre sans dégoût[4]. » Oiseaux, verdure, fleurs, ruisseaux, zéphyrs, les plus minces versificateurs ont tant abusé de ces images que Roucher lui-même les croit vieillies pour toujours[5]. Vieilleries aussi que les pastorales théâtrales, si l'on en croit les *Affiches de province.* On en est « repu ». Ce sont des « fadeurs usées » et qui ressemblent à ces « étoffes reteintes qui trompent un moment les yeux et présentent toujours le même fond[6] ».

Malgré tout la tragédie est vieille, elle aussi, et l'on continue à l'applaudir. Trente années c'est une courte vie pour un genre et l' « idylle naïve » s'usait bien vite. C'est qu'autre chose est né en même temps qu'elle et que l'étoffe reteinte pâlit misérablement à côté de draperies éclatantes et profondes. L'âge d'or distrait sans doute quelques rêves, quelques fantaisies de villégiatures. On lit Léonard comme on construit une chaumière dans son parc. Mais sous le linon et sous le basin, il y a déjà des cœurs qui battent pour de plus fortes passions. Jean-Jacques révèle une nature où se reflètent les ardeurs, les joies et les souffrances vraies de nos cœurs, une nature transfigurée par l'âme sentimentale que nous lui donnons. C'est devant cette âme palpitante que les fantômes légers et vains de la pastorale naïve commencèrent à pâlir.

1. **55!**, 1788, janvier, t. I, p. 102. — 2. **587** *bis*, p. 4. — 3. **44**, 1784, 5 février. — 4. **885**, t. V, p. 45. — 5. **560**, t. I, pp. 170-71. — 6. **27**, 1763, p. 60; 1766, p. 44; 1771, p. 124.

LIVRE II

NATURE ET SENTIMENT

CHAPITRE PREMIER

Jean-Jacques Rousseau.

Promeneurs nonchalants ou cultivateurs convaincus, botanistes vagabonds ou rêveurs paisibles, esprits ardents et cœurs tranquilles ont du vivre diversement leurs heures de villégiatures. Mais entre eux, tant qu'ils n'ont vécu que l'idylle rustique, il y avait un lien commun. Factice ou sincère, le goût vulgaire de la campagne n'est que le besoin du repos et de la simplification de la vie. Il exprime non le désir d'une nouvelle façon de penser ou de sentir, mais le besoin d'une vie matérielle et physique différente. Tant qu'il ne s'unit pas à d'autres aspirations, il libère la pensée plus qu'il ne l'occupe ; il l'affranchit seulement des soucis familiers. On peut s'en tenir là et les âmes communes ne dépassent pas cette forme des goûts champêtres. L'idylle du xviii[e] siècle reste encore la halte entre deux tâches citadines que la foule contemporaine demande à la maison de campagne ceinte d'un humble jardin.

Mais pour ceux qui mêlent à la vie des choses la vie qui rêve et s'émeut en eux-mêmes, un autre sentiment de la nature vient très vite transfigurer cette inertie pacifique de l'esprit.

S'ils oublient encore au milieu des horizons harmonieux les soins obscurs de la vie pratique, la vie intérieure s'enrichit de tout ce que l'autre a perdu. L'idylle rustique, insouciante et gaie, devient l'éternelle chimère, la « mère des illusions » où le rêve domine la réalité. Nous touchons ainsi une forme infiniment plus féconde du sentiment de la nature. La première est impersonnelle comme l'oisiveté et le bien-être physiques, la seconde exprime invinciblement ce qu'il y a de plus profond en nous-mêmes. La première n'est pour l'esprit qu'un repos heureux; la seconde l'enrichit de l'afflux continu des rêves. La première nous épargne la peine de penser; la deuxième nous y invite invinciblement. La première est universelle et probablement aussi vieille que les civilisations urbaines. Il semble que nous reconnaissions mieux dans la deuxième nos âmes contemporaines.

Les deux formes se complètent; elles ne s'opposent pas. Pour ne pas méconnaître telles âmes individuelles, il aurait fallu souvent jusqu'ici dépasser avec elles le goût banal de l'idylle et les accompagner dans le chemin de leurs rêves sentimentaux. Désormais au contraire nous suivrons seulement ceux qui ont demandé à la nature autre chose que des rêves pastoraux. Et c'est Rousseau d'abord que nous rencontrerons.

« Il n'était sensible, nous dit Bernardin de Saint-Pierre, qu'aux beautés de la nature [1]. » Sensible heureusement mieux que ne le furent Mme Deshoulières ou l'abbé Mangenot. Nous ne suivrons pas le lent développement de cet amour, depuis le jour où il contempla la campagne à Bossey, chez le ministre Lambercier, et prit « pour elle un goût si vif, qu'il n'a jamais pu s'éteindre [2] ». A travers les *Confessions*, les *Rêveries* et tout ce que nous savons de sa vie, les vraisemblances ne nous manqueraient pas pour marquer les étapes successives qui le conduisirent aux extases des *Rêveries*. Mais il y resterait une

1. 874 *bis*, t. XII, p. 62. — 2. J.-J. Rousseau, 75, t. VIII, p. 7.

part nécessaire d'arbitraire. Nous pouvons nous souvenir exactement des faits; nous ne pouvons pas nous souvenir de nos sentiments; nous les revivons — et Rousseau moins qu'un autre échappe à cette nécessité — avec notre âme nouvelle ; nous substituons invinciblement à l'impression disparue des impressions actuelles. Il nous suffira plus sûrement de chercher, dans l'Œuvre entière, l'âme « moyenne » de Jean-Jacques, depuis la *Nouvelle Héloïse* jusqu'à sa mort.

Rousseau tout d'abord *aima* la nature et n'eut pas pour elle un caprice né des ennuis mondains. Il s'attacha à elle avec « ravissements » et « extases » : « C'est dans le cœur de l'homme qu'est la vie du spectacle de la nature, nous dit-il ; pour le voir il faut le sentir [1]. » « Jean-Jacques m'a paru doué de la sensibilité physique à un assez haut degré. Il dépend beaucoup de ses sens, et il en dépendrait bien davantage si la sensibilité morale n'y faisait souvent diversion ; et c'est même encore souvent par celle-ci que l'autre l'affecte si vivement. De beaux soirs, un beau ciel, un beau paysage, un beau lac, des fleurs, des parfums, de beaux yeux, un doux regard, tout cela ne réagit si fort sur ses sens qu'après avoir percé par quelque côté jusqu'à son cœur [2]. » Ce qu'il apporte à la nature, c'est donc le plus profond de lui-même : « On voit que la contemplation de la nature eut toujours un grand attrait pour son cœur : il y trouvait un supplément aux attachements dont il avait besoin ; mais il eut laissé le supplément pour la chose, s'il en avait eu le choix, et il ne se réduisit à converser avec les plantes qu'après de vains efforts pour converser avec des humains [3]. » C'est dire qu'il y eut pour lui dans les choses non des formes agréables et indifférentes, mais une âme unie à la sienne pour solliciter et comprendre tout ce qui frémissait obscurément en lui.

C'est ce Jean-Jacques passionné, non pas seulement berger

1. 75, t. II, p. 139. — 2. 75, t. IX, p. 197-198. — 3. 75, t. IX, p. 188.

trop naïf, que l'amour de la nature lança dans les aventures, le jour où il prolongea invinciblement sa promenade aux portes de Genève, devant « ce lac, ces coteaux, ces montagnes...; j'allais les perdre, je voulus prolonger le charme, je calculai mal ; la porte se trouva encore fermée [1] ». C'est ce même Rousseau qui rêve devant les jardins et la campagne à sa fenêtre d'Annecy : « C'était depuis Bossey la première fois que j'avais du vert devant mes fenêtres... Mon cœur, jusqu'alors comprimé, se trouvait plus au large dans cet espace, et mes soupirs s'exhalaient plus librement parmi ces vergers [2]. » C'est lui qui, sous le nom de Saint-Preux, revoit avec des « transports qu'il ne peut décrire » son pays de Vaud, ce paysage unique, le plus beau dont l'œil humain fut jamais frappé [3]. Devant ces rives enchantées il a senti « les premières émotions du cœur, les premiers élans du génie [4] »; il y a goûté de si douces mélancolies qu'il s'asseyait pour pleurer à son aise et laisser tomber ses larmes dans l'eau [5]. Paris l'accueille et les salons le fêtent, mais il garde au fond de lui-même l'invincible amour des solitudes vertes et fleuries. Pendant plusieurs mois, en attendant l'Ermitage, il va se promener seul au bois de Boulogne. Plus tard, quand il rêve avec Bernardin de Saint-Pierre sur le mont Valérien, il parle « avec attendrissement » du « sentiment de paix et de bonheur qui pénètre l'âme » en présence de la nature [6]. Seule cette nature l'inspire et libère son génie : « La campagne est mon cabinet [7]. » Il ne sait penser qu' « à la promenade, au milieu des rochers et des bois ». C'est à Saint-Germain, « enfoncé dans la forêt », qu'il médite le *Discours sur l'Inégalité* [8], à l'Ermitage que naît la *Nouvelle Héloïse,* l'*Emile* et le *Contrat Social* à Mont-Louis et Montmorency.

Toutes les émotions, obscures ou précises, refoulées par la

1. 75, t. XII, p. 358. — 2. 75, t. VIII, p. 73. — 3. 75, t. IV, p. 291. — 4. 75, t. XII, p. 250. — 5. 75, t. VIII, p. 108. — 6. B. de Saint-Pierre, 874 *ter*, t. III, p. 526. — 7. 75 *bis*, p. 286. — 8. 75, t. VIII, p. 276.

vie quotidienne, s'éveillent en effet en lui au spectacle bienveillant des choses. Pour lui, autant que pour nos poètes modernes, la nature est un état d'âme. Elle reflète tout ce qui emplit le cœur de ses amants. Même Jean-Jacques ne vient à elle que pour vivre plus aisément ses chimères sentimentales. Il transforme le réel sans effort et l'accommode hardiment à ses rêves : « Mon imagination, écrit-il à M. de Malesherbes, ne laissait pas longtemps déserte la terre ainsi parée. Je la peuplais bientôt d'êtres selon mon cœur... Je m'en formais une société charmante dont je ne me sentais pas indigne, je me faisais un siècle d'or à ma fantaisie,.... et je remplissais ces beaux lieux de toutes les scènes de ma vie qui m'avaient laissé de doux souvenirs, et de toutes celles que mon cœur pouvait désirer encore [1]. » C'est ainsi que les peintures l'attachent peu parce qu'elles sont trop précises, mais il aime extrêmement les estampes qui « laissent quelque chose à faire » à son imagination [2]. Souvent le monde extérieur et le monde intérieur se mêlent si profondément que rien ne discerne plus les images que perçoivent les sens et les chimères de l'imagination. Il y suffit d'une rêverie solitaire comme celles de l'Ile Saint-Pierre où s'évanouit « le point de séparation des fictions aux réalités ». Au besoin, les fictions suppléent même aux réalités absentes. Rousseau affirmera qu'il eut pu rêver agréablement la nature dans un cachot [3]. C'est à l'âge, à la fatigue de l'imagination seulement que nous devons peut-être les horizons de la *Nouvelle Héloïse*. N'aurait-il pas choisi les vallées de la Thessalie, si son imagination « fatiguée à inventer » n'avait pas voulu « quelque lieu réel [4] » ? Aussi cette vision, où s'unissent les formes des choses et les images que nous créons, ne demande à la nature que des impressions générales ; le détail s'évanouit. Rousseau lui-même l'a bien vu lorsqu'il donne à

1. 75, t. X, p. 306. — 2. *Souvenirs de J.-J. Rousseau*, 82, p. 86. — 3. 75, t. IX, p. 364. — 4. 75, t. VIII, p. 308.

la botanique le mérite de l'avoir conduit à « détailler le spectacle de la nature », qu'il n'avait « guère contemplé jusqu'alors qu'en masse et dans son ensemble[1] ».

Naturellement, si nos sentiments se mêlent ainsi à la nature, la nature prendra les couleurs de notre âme et nous mettrons en elle notre gaieté et notre tristesse. Tout enfant déjà, Rousseau la transfigure selon ses émotions profondes; l'aventure du peigne de Mlle Lambercier lui fera perdre « cet attrait de douceur et de simplicité qui va au cœur », la rendra « déserte et sombre[2] ». A la fin de sa vie, poursuivi d'angoisses maladives, il aime la campagne, encore verte et riante, mais défeuillée en partie, et déjà presque déserte; l'impression « douce et triste » s'accorde avec son âge et son sort[3]. Il sait d'ailleurs que c'est lui-même qu'il contemple dans les choses, et les lignes désolées que nous a gardées un feuillet de Neuchâtel l'expriment avec éloquence : « Forêt sans bois, marais sans eaux, genêts, roseaux, tristes bruyères, êtres insensibles et morts, ce charme n'est point en vous, il n'y saurait être, il est dans mon propre cœur qui veut tout rapporter à lui[4]. »

Mais la nature état d'âme est une nature que ne connaissent bien que les solitaires. L'effusion sentimentale en face des choses n'est profonde que si rien ne s'interpose entre elles et nous. Cet attrait irrésistible de l'isolement, Rousseau l'a connu et célébré avec une ardeur maladive : « Je suis né, nous dit-il, avec un amour naturel pour la solitude, qui n'a fait qu'augmenter à mesure que j'ai mieux connu les hommes[5]. » Et il semble que la pensée l'ait poursuivi d'écrire une sorte d'hymne à cette solitude qui lui donna ses plus sûrs plaisirs. Le passage manuscrit que nous avons cité s'intitule : *De l'art de jouir*. Il commence par ces lignes : « Solitude

1. 75, t. IX, p. 374. — 2. 75, t. VIII, p. 13. — 3. 75, t. IX, p. 322. — 4. Mss. de Neuchâtel, 11 *bis*, publié par Streckeisen-Moultou (75 *bis*. p. 355) inexactement. — 5. 75, t. X, p. 298.

chérie où je passe encore avec plaisir les restes d'une vie livrée aux souffrances[1]. » Au hasard d'un autre feuillet, il inscrit encore ce titre : « La solitude. Êtres inanimés que j'ai préférés à la société des hommes[2]. » Il est aisé de suivre à travers sa vie l'éternel penchant qui l'isole sans cesse au milieu de ses bosquets, de ses ruisseaux, de ses collines : « Je ne pouvais douter, nous dit M. de Conzié, de son goût décidé pour la solitude, et je puis dire un mépris inné pour les hommes[3]. » Le séjour de l'Ermitage et l'aventure avec le parti philosophique, le progrès des inquiétudes intérieures firent définitivement de lui un solitaire obstiné. L'Ermitage est une maisonnette perdue au milieu des vergers et des châtaigniers : « pas une seule maison aux environs[4]. » Délivré des visiteurs, il y cherche toujours « quelque lieu sauvage dans la forêt, quelque lieu désert[5] ». A Motiers-Travers, ce qui lui plaît c'est que la vue est plus sauvage que riante[6] ; dans ses promenades aventureuses, il aime la Côte-aux-Fées ou ce vieux château de Motiers, dont le voisinage et la situation solitaire et sauvage l'attirent[7]. Dans l'île Saint-Pierre, on raconte qu'il imaginera de se faire arranger, au milieu de quelques-uns des arbres les plus touffus, des sièges où il montait se cacher[8]. On sait comment, toute la fin de sa vie, en Angleterre, à travers la France, à Trye-le-Château, près de Grenoble, dans cette « habitation solitaire placée sur une hauteur battue des vents[9] », à Paris et à Ermenonville, dont il préférait le *Désert*, il sentit grandir ce besoin maladif de n'avoir entre lui et la nature que sa propre pensée.

Le goût du rêve et le goût de la solitude l'ont conduit à la forme la plus profonde de l'amour de la nature. Nul n'a senti avec plus d'acuité la sensibilité personnelle se fondre dans

1. Mss. de Neuchâtel, **11** *bis*. — 2. Mss. de Neuchâtel, **11** *ter*. — 3. Mugnier, **73**, p. 180. — 4. Brizard, **1**, p. 350. — 5. J.-J. Rousseau, **75**, t. X, pp. 305, 306. — 3. **75**, t. XI, p. 27. — 7. **75**, t. XI, p. 25. — 7. Wagner, **78**, p. 51. — 9. Robert, **395**, t. II, p. 365.

le rythme obscur de la vie des choses. La « Maïa » de Leconte de Lisle n'exprimera pas mieux que certaines pages de Rousseau cette ivresse où se dissout le lien tenace de la conscience individuelle. Il semble que peu à peu, pour fuir ses maladives terreurs, il ait cherché la rêverie extatique où ni le temps, ni l'espace ne comptent plus. Il suffit pour qu'elle naisse que tout ce qui sollicite l'activité s'efface. L'isolement, le silence, l'étendue inaccoutumée des perspectives engourdissent ainsi le sens de la vie personnelle. L'eau surtout, avec la face monotone et transparente des lacs, le murmure rythmé des ruisseaux, la fuite toujours pareille des rivières, les bruits alternés des flots qui déferlent, le glissement souple d'une barque, nous affranchit puissamment de la vie physique. Rousseau l'adora : « J'ai toujours aimé l'eau passionnément, nous dit-il dans les *Confessions*, et sa vue me jette dans une rêverie délicieuse, quoique souvent sans objet déterminé[1]. » Pour cadre à la *Nouvelle Héloïse*, il a voulu avant tout l'eau d'un lac[2]. En Suisse, il ne quitte jamais les bords du lac, ceux « d'une belle rivière ou d'un ruisseau murmurant sur le gravier ». Saint-Preux, quand il revient de Meillerie près de Julie, se laisse glisser aux rêves douloureux en écoutant « le bruit égal et mesuré des rames[3] ». Près du saut du Doubs, Jean-Jacques rêve encore d'être assis tranquille dans une petite barque, qu'il laisserait souvent aller à la dérive, au gré de l'air et des flots[4].

Mais ce sont surtout les *Rêveries* qui nous peignent les heures bienheureuses où le persécuté de Motiers oubliait l'univers pour s'enfoncer dans l'ivresse subtile des songes extatiques. Il n'y aurait qu'à transcrire toute la page[5] où son âme flotte à la lente dérive de son bateau, quand ses oreilles s'emplissent du flux et du reflux de l'eau et ses yeux du vaste

1. 75, t. IX, p. 71. — 2. 75, t. VIII, p. 308. — 3. 75, t. IV, p. 363. — 4. Thuriet, 75 *ter*, p. 11. — 5. 75, t. IX, p. 362-364.

ciel qui le domine. Plaisir de sentir son existence sans prendre la peine de penser, de temps à autre quelque faible et courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde, impressions légères qui s'effacent dans l'uniformité du mouvement continu, rien n'y manque de ce sûr et délicieux vertige où les désirs et les volontés s'évanouissent. « Tant que cet état dure, on se suffit à soi-même comme Dieu. » Il n'y faudra qu'un peu plus d'analyse philosophique pour nous mener au panthéisme des poètes contemporains.

Rousseau n'avait pas d'inclination pour le panthéisme. Il tenait à l'Être suprême qui réconforte les destinées humaines. Il a voulu ne pas le séparer de ce monde des choses auquel tant de besoins et de joies l'attachaient. Il aima la nature non pas seulement par besoin du cœur, goût des chimères, ivresse d'oublier, mais encore parce qu'elle exprime la divinité et nous conduit à la comprendre : « O Nature ! ô ma mère ! s'écriait-il parfois avec attendrissement, me voici sous ta seule garde[1] ! » Sous l'exclamation qu'inspirent les souvenirs de Lucrèce ou de Virgile, entendons qu'il y a le sentiment moins païen d'être plus près de Dieu lorsqu'il est plus loin des hommes. Wolmar ne voit dans les choses « qu'une combinaison fortuite, où rien n'est lié que par une force aveugle[2] ». Mais Julie, comme Rousseau, y admire, « dans la riche et brillante parure que la terre étale, l'ouvrage et les dons de l'auteur de l'univers[3] ». La *Profession de foi du Vicaire savoyard* n'est pas déduite dans l'ombre d'une école ; elle s'exprime devant l'immense horizon matinal où coule le Pô, où se dressent les Alpes lointaines[4]. Enfin le premier philosophe du *Morceau allégorique sur la révélation* s'élève hors de lui-même, pour « embrasser tout l'univers », durant une belle nuit d'été où la campagne répand ses lueurs et ses parfums[5].

1. 75, t. IX, p. 73. — 2. 75, t. IV, p. 414. — 3. 75, t. IV, p. 414. — 4. 75, t. II, p. 236. — 5. Streckeisen-Moultou, 75 *bis*, p. 171.

Ainsi, l'âme de Rousseau se fit une nature à sa mesure. Il l'aima avec une véhémence confiante et tendre jusqu'à s'y perdre lui-même ou à l'associer aux plus hautes spéculations de sa pensée. Nous connaissons bien aujourd'hui cet amour par les *Confessions* et les *Rêveries*. Ses contemporains, moins bien partagés, purent le comprendre dans la *Lettre à d'Alembert* et surtout dans la *Nouvelle Héloïse*. Si Rousseau leur apprit quelque chose avant les *Confessions*, c'est dans le roman de Julie et Saint-Preux qu'ils le trouvèrent ; c'est là qu'ils purent goûter ce qu'ils n'avaient jusqu'alors senti que confusément.

Les romans ne manquaient pas avant 1760. On lisait toujours volontiers La Calprenède et Mlle de Scudéry, *Cassandre, Cléopâtre, Cyrus* ou *Pharamond*, les *Contes* de Mme d'Aulnoy, les œuvres de Mme de La Fayette, Mme de Villedieu, Mme de Gomès, Mlle de Lussan, les *Lettres péruviennes*, Hamilton et Le Sage, Marivaux et Crébillon, les *Confessions du comte de* *** et les *Mémoires de Mme de Luz* de Duclos, Bastide et le chevalier de Mouhy, les traductions de l'abbé Prévost. De 1750 à 1760 par exemple, tous les faibles romans qui paraissent obéissent fidèlement aux mêmes traditions littéraires : galanterie licencieuse des *Écueils du Sentiment*[1] ou de l'*Empire des passions*[2] : aventures laborieusement compliquées et fantaisies exotiques : *Délices du sentiment* du chevalier de Mouhy[3], *Mémoires de Lucile*[4] ou *Lettres de Mme du Monstier*[5]. Quelques romans plus simples et qu'inspirent les souvenirs de Le Sage et de Marivaux, les *Amants philosophes* de Mlle Brohon[6], les *Aventures de Victoire Ponty* de Bastide[7] ou *Nine*[8], juxtaposent maladroitement quelques tirades philosophiques et de sèches aventures sentimentales.

Dans tout cela, le sentiment de la nature n'a que faire.

1. 745. — 2. 723. — 3. 719. — 4. 751. — 3. 749. — 6. 697. — 7. 690. — 8. 701.

Jean-Jacques s'afflige de ces romans qui « pourraient servir à la fois d'amusement, d'instruction, de consolation au campagnard, malheureux parce qu'il pense l'être », et qui ne semblent faits « que pour le rebuter de son état, en étendant et fortifiant le préjugé qui le lui rend méprisable[1] ». Il ne semble guère qu'il exagère. Une « paysanne parvenue », Mme la marquise de L. V., s'aperçoit tous les jours « de l'humeur grossière qu'on contracte dans les viles occupations de la campagne ». Il semble qu'on ne soit capable « d'aucun sentiment élevé[2] ». Jeannette seconde, la « Nouvelle paysanne parvenue » dont M. de la Bataille analyse les états d'âme, expose longuement le peu de cas qu'elle doit faire des gentilshommes campagnards[3] ; de fait, c'est le duc de Ramont qu'elle épouse. Sans doute, le « Paysan gentilhomme » de M. de Catalde est recueilli par un laboureur et n'épouse sa fille unique qu'à la condition de cultiver rustiquement ses terres. Mais son fils sent grandir en lui le dégoût de sa déchéance[4]. Si Mme de Villeneuve nous a légué son roman des *Belles solitaires*, c'est parce qu'elle est à la campagne, et que « le désœuvrement et la solitude » la portent à écrire pour se « désennuyer[5] ». Lorsque Nine, après des amours de gentilshommes, se retire dans un village, l'*Année littéraire* souffre de ces « détails bas et puérils[6] ».

Enfin la *Jardinière de Vincennes*, qui fut lue jusqu'à la fin du siècle, résume fidèlement le cas qu'un romancier devait faire, en 1753, des rustiques labeurs et des joies champêtres. Le roman s'emplit courageusement de ce qui sollicite déjà l'opinion, terres, labours, semailles, jardins et bestiaux. M. et Mme de Maronville, ruinés, se retirent dans une « cabane » et font valoir leur domaine. Dix longues pages nous entretiennent de leur économie domestique : efforts

1. **75**, t. IV, p. 10. — 2. De Mouhy, **718**, t. I, p. 15. — 3. **691**, p. 7. — 4. **699**, p. 7. — 5. **738**, p. XI. — 6. **29**, 1756, t. I, p. 213.

patients, gains heureux, aisance, puis fortune que le comte engloutit dans le « Système ». Sa femme secoue alors « le joug des préjugés » et se met hardiment à la tête d'un jardin, un arpent de vigne, deux de terres, deux de prés et deux de bois[1]. Mais elle ne se prend jamais d'un peu d'amour pour cette vie robuste et saine, pour ces prés et pour ces bois. L'angoisse la hante au contraire d' « enterrer » ses enfants dans un hameau[2]. Si elle a « quelque agrément » dans sa nouvelle condition, elle ne peut oublier qu'elle fut la comtesse de Maronville[3]. La conclusion remet toutes choses dans l'ordre et ouvre la ferme sur un salon : Flore, fille de la marquise jardinière, épouse le marquis d'Astrel.

Ce n'est pas qu'au hasard de ces romans la nature n'apparaisse parfois timidement. Un des personnages du *Tombeau philosophique* de Bastide nous confie qu'il a toujours beaucoup aimé la campagne[4]. Un décor vague s'ébauche quelquefois. Le *Voyage de Campagne* de la comtesse Murat nous mène dans une terre ornée de beaux jardins, d'eaux admirables, de bois dont les rayons de soleil ont peine à pénétrer l'obscurité, au bord « d'un grand fond d'eau, dont les bords étaient ornés de gazons[5] ». Juliette Catesby, quelques deux ans avant la *Nouvelle Héloïse,* découvre de sa fenêtre « des bois, des eaux, des prés, un paysage admirable[6] ». Avec un sens plus précis de la beauté des choses, la Péruvienne de Mme de Graffigny nous décrit longuement les couchers de soleil qui nous conduisent « jusqu'à l'oubli de nous-mêmes », les bois délicieux, leur fraîcheur qu'on croit voir avant de la sentir, les différentes nuances de la couleur des feuilles qui adoucissent la lumière, l'odeur agréable mais indéterminée qui laisse à peine discerner « si elle affecte le goût ou l'odorat », tout cet attrait « incompréhensible, dont la seule nature a le

1. Mme de Villeneuve, **739**, t. II, p. 71. — 2. **739**, t. II, p. 75. — 3. **739**, t. II, p. 86. — 4. **689**, t. I, p. 13. – 5. **720**, p. 1 et suiv. — 6. Mme Riccoboni, **731**, t. II, p. 5.

secret[1] ». Mais ce sont là des hasards qu'il faut poursuivre et qui signifient seulement que la campagne ne fut jamais ignorée. La nature met ses horizons autour des personnages de roman comme un salon ses glaces et ses tapisseries. Elle est un accessoire qui ne semble jamais se mêler à leur destinée. Sans doute, le « marquis de *** » fait avec la « comtesse » une promenade au clair de lune et « le silence de la nuit, la tranquillité qui régnait autour d'eux, tout augmentait leur émotion[2] » ; comme le comte de Comminges se plaît aux pins, aux cyprès, aux rochers escarpés et arides, au bruit des torrents, au château sauvage qui semblent s'associer à sa douleur[3]. Mais ce sont là des lignes hâtives et rares : l'homme seul, jusqu'à la *Nouvelle Héloïse*, a sa place dans le roman.

La *Nouvelle Héloïse* reflète au contraire dans la nature les plus ardentes émotions. Ni Julie ni Saint-Preux ne sauraient vivre pour nous ailleurs qu'au milieu des champs et des bosquets, en face du lac et des montagnes. Jean-Jacques décrivait ce qu'il connaissait bien : résignation, nous dit-il, d'une imagination fatiguée. Tendresse invincible plutôt pour ces paysages auxquels ses plus pures jouissances restaient liées : « Je pris pour cette ville [Vevey], nous disent les *Confessions*, un amour qui m'y a fait établir enfin les héros de mon roman[4]. » Le voyage du professeur de musique de Lausanne ne fut qu'un des épisodes de l'amour qui attacha toujours Rousseau aux rivages du lac. Clarens, Meillerie, clairs de lune et promenades en barque, c'est ce voyage de six jours en bateau avec Deluc père[5] ([a]), cette promenade nocturne avec Vernes, où Rousseau, comme Julie à l'athée Wolmar, évoque éloquemment la Providence[6]. Retour de Saint-Preux

1. **707**, p. 63-65. — 2. Mme de Puisieux, **725**, t. II, p. 55. — 3. Mme de Tencin, **737**, t. III, p. 257. — 4. **75**, t. VIII, p. 108. — 5. J.-J. Rousseau, **75**, t. VIII, p. 280. — 6. Brissot, **92**, t. II, p. 130.

a. Sur ce voyage, cf. Th. Dufour dans les *Annales de la Société J.-J. Rousseau*, t. II, Genève, 1906, in-8°, pp. 155-157.

vers Genève, c'est un des retours de Jean-Jacques lui-même. Bosquet amoureux de Clarens, c'est le bosquet où Mme d'Houdetot frémit un instant d'émotion tendre. Vendanges au pays de Vaud et veillées d'hiver, ce sont des tableaux de ce pays de Vaud ou des fermes de Savoie[1] (a). Voyage du Valais, c'est le trajet de Rousseau au retour d'Italie. Rousseau reprochait à Richardson de n'avoir « rattaché le souvenir de ses héros à aucune localité dont on aurait aimé à reconnaître les tableaux[2] ». Saint-Preux et Julie, au contraire, emplissent leurs yeux de la nature comme il en avait empli les siens.

Ils l'aiment tout d'abord comme Rousseau l'aima. Quand Saint-Preux retourne, après les splendeurs de Tinian et de Juan-Fernandez, aux rives où son cœur est resté, l'instant qui lui montre le lac depuis les sommets du Jura est « un instant d'extase et de ravissement ». Ce sont des transports qu'il ne peut décrire et qui semblent lui rendre à la fois la jouissance de la vie entière[3]. Comme Jean-Jacques s'y plut, Saint-Preux ne redoute pas la solitude : solitude de Meillerie, solitudes de Tinian ou de Juan-Fernandez, solitude matinale de l'Elysée. Surtout, il n'est pas un des paysages de la *Nouvelle Héloïse* que le sentiment ne transfigure : « Que le lieu de la scène, disait la première Mme de Staël, est heureusement choisi ! La Nature en Suisse est si bien d'accord avec les grandes passions ! comme elle ajoute à l'effet de la touchante scène de la Meillerie ! comme les tableaux que Rousseau en fait sont nouveaux[4] ! » La nature est toute complice en effet de ce qu'éprouvent les deux amants. Dans les bocages proches du château de Wolmar, Julie porte Saint-Preux avec elle, et elle s'étonne de n'y avoir point remarqué seule les beautés qu'elle y trouvait

1. Mugnier, **73**, p. 174. — 2. B. de Saint-Pierre, **874** *bis*, t. XII, p. 27. — 3. **75**, t. IV, p. 291. — 4. Mme de Staël, **76** *bis*, p. 31.

a. Cf. Babeau, *La vie rurale dans l'ancienne France*, ch. x : Les veillées. Bernis (*Les Quatre saisons*), Saint-Lambert, Roucher, etc., nous font des tableaux des veillées paysannes.

avec lui[1]. A travers le Valais, il semble à Saint-Preux qu'il conduit partout celle qu'il aime. Tous les arbres qu'il rencontre lui prêtent leur ombre et tous les gazons lui servent de siège[2]. L'Elysée qu'elle créa n'est qu'un prétexte à évoquer la chère image : « Je la trouverai partout comme elle est au fond de mon cœur[3]. » Enfin, la promenade sur le lac doit sa mélancolique beauté, autant qu'aux doux rayons de la lune et au frémissement argenté de l'eau, aux souvenirs que les deux amants sentent jaillir en eux.

C'est dire qu'ils ne savent pas séparer la nature de leurs émotions. Plutôt que des joies esthétiques ou de paisibles contemplations, ils lui demandent de refléter précisément ce qu'ils éprouvent. Saint-Preux, à Meillerie, cherche partout dans les objets l'horreur qui règne au-dedans de lui : « Toute la nature est morte à mes yeux, comme l'espérance au fond de mon cœur[4]. » Mélancolique et sombre pour l'amant désespéré, la campagne aura des splendeurs et des grâces d'épithalame pour recevoir les amants complices et s'unir à leurs noces secrètes : « Je trouve la campagne plus riante, la verdure plus fraîche et plus vive, l'air plus pur, le ciel plus serein ; le chant des oiseaux semble avoir plus de tendresse et de volupté ; le murmure des eaux inspire une langueur plus amoureuse ; la vigne en fleur exhale au loin de plus doux parfums ; un charme secret embellit tous les objets ou fascine mes sens[5]. » Tout le paysage de Meillerie semble disposé comme un symbole des souvenirs douloureux et des espérances à jamais perdues qui bouleversent Saint-Preux : montagnes inaccessibles, torrent sonore et trouble, noirs sapins, réduit sauvage et désert, toute l'âpre désolation de l'exilé et de l'ami sans espoir. En face, les riches côtes du pays de Vaud ; caché au milieu des rochers, un séjour riant et champêtre, ruisseaux clairs,

1. 75, t. IV, p. 40. — 2. 75, t. IV, p. 54. — 3. 75, t. IV, p. 339. — 4. 75, t. IV, p. 59. — 5. 75, t. IV, p. 78.

verdure, arbres fruitiers, herbe fleurie, tout ce qui devrait être « l'asile de deux amants échappés seuls au bouleversement de la nature », le décor de cette idylle qui fuit éternellement les rêves de Saint-Preux, comme ceux de Jean-Jacques. Souvenirs, enfin, de l'hiver descendu sur Meillerie, neiges et glaces, roches noires, cris funèbres des oiseaux de proie, évocation tragique comme le désespoir qui frémit dans leur âme[1].

Inversement, la nature, docile aux émotions, semble parfois s'imposer au cœur et y mettre sa sérénité, sa volupté ou son angoisse : « Que c'est un fatal présent du ciel qu'une âme sensible, nous dit Saint-Preux. Celui qui l'a reçu doit s'attendre à n'avoir que peine et douleur sur la terre. Vil jouet de l'air et des saisons, le soleil ou les brouillards, l'air couvert ou serein, régleront sa destinée[2]. » Quand il court « comme un enfant » s'enfermer dans l'Elysée de Julie, la paix harmonieuse du jardin, autant sans doute que le souvenir des paroles de M. de Wolmar, met dans son cœur le respect de l'épouse et le calme résigné[3]. Peut-être faut-il accuser la nature autant que l'amour de ruiner plus tard ce qu'elle édifie ce jour-là, si la crise de la promenade sur le lac est faite des complicités des choses, des souvenirs que Meillerie a gardés, du bruit égal et mesuré des rames, du chant des bécassines, du ciel serein, de la fraîcheur de l'air[a], des doux rayons de la lune, du frémissement argenté dont l'eau brille, de tout cet harmonieux et lumineux silence qui verse invinciblement la rêverie mélancolique et tendre. Ainsi les choses de la nature sont comme un ac-

1. **75**, t. IV, pp. 302, 363. — 2. **75**, t. IV, p. 59. — 3. **75**, t. IV, p. 339.

a. Notons en passant que ce texte de la lettre 17, IVe partie, n'est pas certain. La « *fraîcheur de l'air* » (texte de Musset-Pathay) n'est pas donnée par les premières éditions. Les manuscrits de la Chambre des députés portent « *fraîcheur du soir* ». Nous avons renvoyé à l'édition Hachette parce qu'elle est la seule qui se trouve aisément, mais les textes de Rousseau doivent être réédités avec critique. Nous étudions pour notre part celui de la *Nouvelle Héloïse*.

teur mystérieux du roman et vivent inséparablement de la même vie.

On sait quel fut le soudain retentissement de l'œuvre. Rousseau, dans ses *Confessions,* semble modeste. Avant que le livre parut, on s'arrache, en décembre 1760, trois exemplaires qui circulent dans Paris et on passe les nuits blanches à les lire[1]. En février, on exige douze sous pour louer une heure chaque volume[2]. En province, au fond des campagnes ou de la Bretagne, on se plaint des lenteurs de la poste, et des contrefaçons grossières. A Vrès, on s'impatiente d'attendre trois mois[3]; à Hennebont, de n'avoir le 5 juin qu'une édition très fautive et sans gravures[4]. Jamais peut-être, depuis les jours du *Cid* et d'*Andromaque*, pareille secousse n'avait été donnée à l'opinion publique. Qu'aima-t-elle donc dans ce livre? Y goûta-t-elle comme nous cette nature que Rousseau évoquait comme on ne l'avait pas fait avant lui? Les lettres, mémoires, brochures, journaux, critiques parleront-ils comme nous en parlerions?

Nous avons dit quelle révélation fut la description du Valais, comment on en peut dater le goût de la montagne, dans quelle mesure on se plut à la vie rurale du château de Clarens. Les lecteurs furent-ils aussi sensibles à ce que l'ardeur du sentiment mettait de vie nouvelle dans l'évocation des paysages? Assurément on n'y fut pas indifférent. Fréron, malgré bien des critiques sur les caractères et la conduite du roman, y loua un « goût exquis de la nature physique et morale, un génie mâle et flexible qui sait la contempler dans sa grandeur et la saisir dans ses détails[5] ». Il y cita ou y résuma le rendez-vous champêtre où la campagne est plus riante de l'espoir de

1. Mss. de Neuchâtel, **12**, lettre du chevalier de Lorenzi. — 2. Édition de Rousseau chez Poinçot, t. IV, p. 458. — 3. Mss. de Neuchâtel, **12**, lettre de François. — 4. *Ib.*, **12**, lettre de Fromaget. — 5. **29**, 1761, t. II, p. 314.

l'amant, la promenade sur le lac « qui mérite les plus grands et les plus justes éloges, le silence de la nuit, le ciel serein, les doux rayons de la lune [1] ». Clément brièvement louera « les plus émouvantes peintures de la nature [2] », et Margency, dans une lettre de Neuchâtel, « des descriptions sublimes ou délicieuses [3] ». L'*Esprit de Julie* de Formey s'interdit chastement Meillerie et la promenade en barque ; il accueille du moins les descriptions plus pacifiques, le Valais, l'Elysée de Julie, les vendanges. Sans qu'ils nous aient dit précisément ce qui les émut, nous devinons que certains lecteurs virent les paysages du livre avec les yeux de Rousseau. Mme de Guignivillle va relire la *Nouvelle Héloïse* « dans sa chère solitude [4] ». Prémagny conte à Rousseau, en se reconnaissant dans son livre, la vie ignorée et les promenades solitaires qui l'égaraient à travers les montagnes et les forêts [5]. Mercier louera plus tard Jean-Jacques d'avoir parlé assez souvent « des beaux paysages du lac de Genève, des forêts, des lacs, des bosquets, des montagnes dont l'aspect parlait puissamment à son âme [6] ». Mme de Montesson traduira en vers la visite à Meillerie [7]. Dans sa *Lettre de Julie d'Etange*, M. de Vauvert évoque les coteaux fleuris et les bocages épais où

> La Vevaise en naissant, tranquille dans son lit,
> Ne quitte qu'à regret ces lieux qu'elle embellit [8].

Près de l'Ermitage, Brizard rencontre une jeune femme vêtue d'une petite robe blanche, à la Jean-Jacques, et qui vit en petit comme Mme de Wolmar [9]. Nous citerons plus loin des romanciers qui goûtèrent les descriptions, puisqu'ils les imitèrent.

Il y a là quelques témoignages assez précis. Pourtant, ils sont singulièrement rares. De nulle œuvre littéraire peut-être

1. **29**, 1761, t. II, pp. 315, 317. — 2. **582**, t. II, p. 10. — 3. **12**. — 4. Mss. de Neuchâtel, **12**. — 5. *Ib.*, **12**. — 6. **229**, t. VII, p. 147. — 7. **72** *bis*. — 8. L'*Année littéraire*, **29**, 1772, t. VII, p. 20. — 9. **1**, p. 353.

nous ne savons mieux ce que pensèrent les contemporains. Journalistes, critiques, lettres intimes, correspondances de Neuchâtel, *Mémoires* ou *Souvenirs*, brochures ou traités polémiques, on peut assurément recueillir près de cent cinquante jugements quelque peu détaillés antérieurs à la Révolution. On y parle de tout; les sottises prétentieuses côtoient les réserves judicieuses, et les jalousies aveugles les enthousiasmes qui ne le sont pas moins. Il faut quelque patience pour y rencontrer les quelques lignes que nous avons groupées. Il faut même aller jusqu'aux *Lettres* de Mme de Staël, à la veille de la Révolution, pour rencontrer quelqu'un qui comprenne sûrement ce qu'il y a de profond dans les paysages du roman. C'est que la *Nouvelle Héloïse* n'agit guère qu'indirectement sur le sentiment de la nature. Si vivantes qu'y soient les descriptions, elles s'effacent pourtant devant les angoisses, les exaltations et les résignations de Julie et de Saint-Preux. Toute la nature vit de leur vie passionnée, mais c'est dire que l'intérêt du roman est dans cette flamme du sentiment qui en « brûle le papier »[1]. Au milieu des froides galanteries, des sèches complications d'intrigues qui remplissaient les romans d'alors, la *Nouvelle Héloïse* révéla l'ardente volupté des passions sincères, passion d'amour ou passion du devoir. Julie amante de Saint-Preux, Julie séparée de lui Julie épouse de M. de Wolmar, c'était presque à chaque page du livre une émotion généreuse ou dangereuse, un drame du cœur, non des hasards d'événements ou de subtiles analyses. Ce fut là ce qui bouleversa l'opinion.

L'impression fut singulièrement profonde. Le roman remua jusqu'à l'extase et jusqu'à la souffrance tous ceux qui n'écoutèrent pas les critiques d'école et les jalousies littéraires. En faisant la part des exagérations verbales, il semble bien que Rousseau ait fait passer chez beaucoup de ses lecteurs la

1. *Journal Encyclopédique*, 51, 1761, 1er juin, p. 112.

flamme qu'il mit dans l'âme de Saint-Preux. A Mirabeau, il arrache des transports d'admiration et fait couler de douces larmes [1]. D'Alembert croit l'ouvrage écrit seulement pour les cœurs que pénètre « une passion profonde » [2]. Mme Roland n'accorde qu'une âme de boue à la femme qui le lira sans s'être trouvée meilleure [3]. Deux correspondantes faillirent se brouiller pour la vertu de Julie [4]. Bien d'autres encore s'exaltèrent, Mercier, par exemple, ou de Longueville, « écrivain public » ; nous les oublierons pour retenir ceux-là seulement qui exprimèrent plus ardemment l'émotion de leur lecture. Le baron Thiébault est dans le délire dès les premières pages de ce « formidable ouvrage ». « Les jours ne suffisaient plus, j'y employais les nuits, et d'émotions en émotions, de bouleversements en bouleversements, j'arrivai à la dernière lettre de Saint-Preux, ne pleurant plus, mais criant, hurlant comme une bête [5]. » Les lettres de Neuchâtel [6], pieusement conservées par Rousseau, nous conduisent inépuisablement de l'enthousiasme à la frénésie, de l'émoi à la crise nerveuse. Oublions encore les « ravissements » et les « transports », les « extases » et les « soupirs », les « délices inexprimables » et les « larmes délicieuses ». Il y a mieux : Bastide est malade de sa lecture. François, cornette de cavalerie, est trois jours sans oser lire la dernière lettre de M. de Wolmar à Saint-Preux : « Cette lecture fit sur moi une sensation si forte que je crois que dans ce moment j'aurais vu la mort avec plaisir. » L'âme de Fromaget « se fond » à chaque page. Mme de Guignville a le cœur serré pendant plus de huit jours. L'infortuné de La Neuville a payé cher l'aventureuse idée de faire lire le livre à son amante, mariée comme Julie, mais fidèle jusqu'alors au ménage à trois. La jeune femme brûle d'imiter Julie. C'est un congé pour de La Neuville et une haine éter-

1. **156**, t. II, p. 447. — 2. **821**, t. IV, p. 461. — 3. **162**, t. I, p. 360. — 4. L. Percy, **236**, p. 232. — 5. **129**, t. I, p. 136. — 6. **12**.

nelle qu'il jure à Jean-Jacques([a]). « Trouble et désordre » dans l'âme de Lecomte, bouleversement dans celle de Gauffecourt qui « a dû s'interrompre plusieurs fois et n'en lire que quelques pages de suite », ou dans celle de Roustan qui a « dix fois laissé tomber le livre d'admiration et de joie ». Au sixième volume, une anonyme [1] s'est crue « la sœur, l'amie, la Claire de Julie » ; si elle n'avait quitté le livre, elle se serait trouvée mal. Elle ne voulait rien moins que faire atteler sa voiture et se faire conduire à Montmorency.

Il n'y avait guère de place dans ces transports tumultueux pour une précise admiration des horizons où s'aiment Julie et Saint-Preux. L'âme était trop attachée aux aventures de leurs destinées pour s'arrêter aux tableaux qui les entourent. La nature était assez familière à ces lecteurs. Si l'on n'en parlait pas dans les romans, on en parlait dans les idylles comme dans les Sociétés d'agriculture. Julie d'Etange et Julie de Wolmar vivaient aux champs comme bien d'autres à cette date. Avant l'Elysée, on avait dessiné des jardins anglais ; avant le château de Wolmar, on s'était inquiété d'économie rustique. Ce n'était donc pas les choses qui étaient nouvelles, mais la façon de les sentir. L'âme brûlante de Rousseau ne transfigure pas seulement le bosquet de Clarens ou la promenade sur le lac ; elle est la vie même de l'œuvre entière. On ne s'attarda pas à remarquer qu'elle avait suffi à mettre une nature vivante là où l'on n'avait su dessiner que de vagues décors. On sentit seulement, à pemière impression, qu'il y avait à travers tout le roman la passion et la vie là où l'on trouvait avant lui la froideur et l'ennui.

Mais en remuant ainsi les cœurs, Rousseau transfigurait indirectement leur façon de comprendre la nature. Les con-

1. Probablement la duchesse de Polignac.

a. Le ton de la lettre, malgré la phraséologie à la mode, est assez factice. Il est possible qu'il n'y ait là qu'une histoire fictive inventée pour intéresser Jean-Jacques et obtenir de lui quelque réponse.

temporains, sans doute, ne nous ont pas dit qu'ils lui devaient les façons nouvelles dont ils l'ont aimée. Mais s'ils ont dépassé l'idylle rustique, s'ils ont apporté à la nature une âme ouverte enfin à la solitude, à la rêverie, à toutes les émotions qu'elle multiplie, c'est parce que Rousseau leur avait donné cette âme neuve. Le sentiment de la nature a bénéficié précisément de tout ce qu'il a mis dans les cœurs contemporains de goût pour les effusions sentimentales.

Ce n'est pas que l'on ignore tout à fait l'âme émouvante de la nature. Depuis le prince de Clèves qui promène « sous des saules, le long d'un petit ruisseau », sa passion tendre et désespérée, d'autres, amoureux ou mélancoliques ou rêveurs, ont connu quelque peu le charme des promenades solitaires et émues. Seul, à son Ermitage, le duc de Croÿ se lève avant trois heures pour goûter « le plaisir aussi pur que doux » de l'aurore. Même il y sent s'éveiller en lui une âme de poète et il insère, en style de poème en prose, en belle écriture correcte, dans le brouillon des *Mémoires,* une « *peinture des matinées de l'Ermitage au printemps* ». Le soir il dîne avec deux amis dans son parc, au clair de lune, tandis qu'un domestique sonne du cor dans le lointain[1]. Voltaire lui-même gâtera par un impromptu une promenade faite au clair de lune dans les jardins de Cirey[2]. Mlle de Richelieu, plus tard fervente admiratrice de Rousseau, aime naïvement les bois, les landes désertes, les étangs, les ruines et les ronces qui entourent le monastère du Trésor où rêvent ses années d'enfant et de jeune fille[3]. Mme du Boccage se plaît à un clair de lune sur la Tamise où se forment « des paysages lointains » que son imagination prolonge à l'infini[4]. Sur les rives de la Loire, en 1754, un prêtre anonyme s'attarde comme elle à la clarté nocturne[5]. Hénault, lui aussi, soupire au clair de lune

1. **2**, t. X, non folioté. — 2. **883**, t. X, p. 519. — 3. C^sse^ d'Armaillé, **170**, p. 15 et suiv. — 4. **439**, t. III, pp. 164-165. — 5. **25** *bis*, p. 146.

pour Mme du Deffand qui l'en raille[1]. Mme d'Épinay, jeune fille encore, aime la terre de M. de Ternan, « les plus beaux bois du monde, des promenades solitaires », où elle rêve tout à son aise[2]. C'est la nature qui est complice de son amour pour Francueil. La campagne lui paraît « encore plus délicieuse » après qu'elle y a vu celui qu'elle aime ; une prairie, un ruisseau, le gazon, l'ombre des arbres, non les alcôves ou les sophas, sont témoins de l'irréparable faiblesse[3].

Mais c'est après la *Nouvelle Héloïse* surtout que les « promenades solitaires » s'empliront de rêveurs et que les « obscures clartés » auront d'innombrables spectateurs. La campagne sera l'asile ou le prétexte des tristesses délicieuses et des joies tendres ou mélancoliques. Laurette de Malboissière conte les douceurs du clair de lune à son amie : « Rien n'est si agréable ; tout dort, tout est tranquille ; rien n'inspire plus une rêverie involontaire, mais qui vous intéresse, que la douce clarté de cette planète[4]. » Promeneurs sentimentaux encore, Hézecques qui se plaît au « charme indéfinissable » d'une promenade crépusculaire dans la forêt de Fontainebleau[5] ; Mme d'Oberkirch dans les « mille sentiers tourneurs » de sa résidence des « Rêveries » près de Dôle[6] ; Marlin, simple commis voyageur, qui n'oublie dans ses voyages ni les « délices d'errer seul avec ses pensées sous un épais berceau », ni « le bruit des flots qui se brisent sur le rivage », ni « les environs anfractueux et boisés où pourrait se plaire une tête mélancolique », ni « le rêveur agrément des forêts[7] ». Un naturaliste lyonnais, Le Camus, se livre « avec transport » aux charmes de la solitude qu'éclaire en Savoie le « léger crépuscule du clair de lune[8] ». Brissot aime à « jouir de lui-même et de la nature dans les campagnes solitaires[9] ». Les invités qui célèbrent le mariage champêtre de Mlle de l'Offraire, à Monchamps

1. **145**, t. I, p. 56. — 2. **100** *bis*, t. I, p. 330. — 3. **100**, t. I, pp. 156-159. — 4. **156**, p. 117. — 5. **109**, p. 259. — 6. **123**, t. I, p. 113. — 7. **223**, t. I, pp. 202, 210, 297, 299. — 8. **4**, p. 194. — 9. **92**, t. I, p. 29.

en Vendée, fuient les joies bruyantes de la noce : « Des coteaux variés et sauvages, de majestueuses futaies, une jolie rivière formant d'agréables contours, des chemins, des prairies bordées d'arbres de la plus belle venue, de toutes parts des promenades charmantes... des promeneurs solitaires s'abandonnant à une douce rêverie. » Larevellière-Lépeaux, qui les évoque, se défend soigneusement d'altérer ses souvenirs et de « faire du roman [1] ».

D'autres mettent encore plus d'ardeur passionnée dans l'amour qui les porte vers les muettes confidences des choses : Mlle de la Roullière, entre Lyon et Roanne, n'aime, par goût « un peu sauvage », que les promenades où elle peut se livrer « dans une parfaite solitude à la lecture ou à une profonde rêverie [2] ». Mercier s'égare « sur le soir, un livre en main », et grimpe sur le coteau qui domine les horizons crépusculaires [3]. Amoureux d'une « jolie solitude » qui le charme, le comte de Montlosier, pour « jouir en maître de ce lieu un peu sauvage », épouse délibérément une nièce de son père, propriétaire quarantenaire et de médiocre fortune [4]. Il n'y oublie pas, sur les sommets de ses montagnes d'Auvergne, les longues rêveries devant les lointaines perspectives où se profile le château de celle qui fut son amie et le clocher qui domine son tombeau [5]. Pendant un voyage en Suisse, la comtesse de Polignac sent, comme Saint-Preux, que les beautés des choses reflètent les formes changeantes de nos émotions : « La nature entière avait pris la teinte de mes pensées [6]. »

Mme Roland surtout, à travers ses *Mémoires* et sa *Correspondance*, exprime avec une sincérité enflammée tout ce que demande et prête à la nature une âme inquiète de jeune fille. Elle ne lut Rousseau et la *Nouvelle Héloïse* qu'en 1776 [7] sans doute, mais elle pressent bien avant tout ce qu'il évoquera

1. **110**, pp. 25-26. — 2. **204**, p. 37. — 3. **859**, t. II, p. 83. — 4. **119**, t. I, p. 63. — 5. **119**, t. I, pp. 81, 83. — 6. **392**, p. 139. — 7. *Mémoires*, **126**, t. II, p. 185 et lettre du 21 mai 1776.

pour elle. Dès le couvent, ses yeux de jeune pensionnaire contemplent au clair de lune les grands arbres du parc qui projettent leur ombre gigantesque[1]. Puis ce sont les promenades champêtres où elle porte « cette disposition recueillie, tendre et mélancolique, fortifiée par la réflexion et le développement d'un cœur sensible » : Meudon, ses arbres sauvages, ses étangs solitaires, ses allées de sapins, ses hautes futaies, la majesté de ses bois silencieux qui font monter à ses joues humides « le feu du sentiment[2] » ; les paysages, coteaux élevés, forêts tranquilles où la respiration devient légère et facile, où « les passions prennent un accent plus grave[3] » ; ou simplement l'horizon qui pâlit chaque soir devant ses fenêtres, vaste étendue solitaire qui l'élève insensiblement jusqu'aux rêveries métaphysiques[4].

Parfois tout son cœur déborde avec ses larmes et l'effusion sentimentale naît de la paisible rêverie : « O sentiment! s'écrie-t-elle, tu vivifies l'univers, tu fais le caractère distinctif de l'homme ; c'est par toi qu'il jouit de son être[5]. » Bien d'autres autour d'elle ont prêté à l'univers matériel cette âme brûlante. Nous le devinons pour quelques-uns : Cardel du Noyer ou le marquis d'Astorg, qui dans leurs sociétés d'agriculture, à Alençon ou à Auch, célèbrent « le grand mystère de la nature[6] » ; Brissot, dont l'âme s'y agrandit[7] ; Lezay-Marnezia, qui se lève avec l'aurore et erre au loin dans les campagnes, « l'imagination enflammée par les méditations et même par les rêves de la nuit[8] ». Le baron Thiébault, « seul avec ses pensers et son imagination », attend cette aurore dans la forêt de Fontainebleau et s'y « exalte[9] ». L'auteur du *Voyage pittoresque et sentimental* s'attarde au coucher du soleil : « le pâtre, comme en extase, s'arrête un moment sur les bords du fleuve pour y voir le dernier reflet de l'astre ma-

1. **126**, t. II, p. 41. — 2. **126**, t. II, p. 118. — 3. **162**, t. II, p. 259. — 4. **162**, t. I, p. 408. — 5. **162**, t. I, p. 161. — 6. De Vaissière, **249**, pp. 403, 409. — 7. **92**, t. I, p. 288. — 8. **471**, p. 6. — 9. **129**, t. I, p. 157.

jestueux qui s'éloigne... Mon cœur est plein, mon être entier est plongé dans un ravissement inexprimable[1]. » A Parthenizza, dans la lointaine Crimée, le prince de Ligne, en face des horizons harmonieux, s'abandonne à l'anéantissement délicieux du rêve : « Je fonds en larmes sans savoir pourquoi; mais que ces larmes sont douces[2]! » Larmes et ravissements que Mme Roland connaît bien, « douce agitation » qui lui fait savourer voluptueusement les charmes touchants de la campagne[3]; mélancolie qui lui a donné « les plus doux moments de sa vie », amie des bois paisibles et sombres, des perspectives sauvages, des forêts solitaires[4]; pleurs qui coulent silencieusement de ses yeux ravis lorsqu'elle contemple au crépuscule les vastes déserts du ciel, depuis le levant bleuâtre jusqu'au couchant doré d'une brillante couleur aurore, derrière les arbres du Cours-la-Reine et les maisons de Chaillot[5]. Même la mode invite les moins sincères à étaler de pathétiques attendrissements. Watelet raille ces extases mensongères dans la *Maison de campagne* où nous l'avons déjà suivi : « Mesdames, arrêtez-vous donc, Mesdames, et jouissons... » Les dames approuvent en courant de plus belle pendant qu'un jeune abbé frisé, poudré, manteau de soie, calotte luisante, soupire en étendant de petites mains potelées : « Quelle volupté! Quel délice[6] ! »

Les cœurs qu'emplit l'amour connaissent mieux que les autres la douceur de mêler les rêves tendres aux images de la nature. Le comte de Tilly, qui eut le ciel et la nature « toujours présents » à ses premières amours, y mit sans doute plus de galanterie que d'émotion profonde[7]. Mais la triste Mlle de Lespinasse, dans son salon de Paris qu'elle quitta si peu, songe qu'elle n'éprouvera jamais le bonheur « d'être à

1. **178** *bis*, t. III, pp. 109-111. — 2. **854**, t. II, p. 37. — 3. **126**, t. II, p. 168. — 4. **869**, t. III, pp. 9-11, 163-164. — 5. **126**, t. II, p. 79 et lettre du 16 juillet 1776. — 6. **252**, pp. 13-14. — 7. **129** *bis*, t. I, pp. 18, 100.

la campagne avec ce que l'on aime le plus au monde[1] ». La comtesse de Sabran, tendre et résignée, y conduit sans se lasser son chevalier de Boufflers. Elle se promène à ses côtés, le soir, aux environs d'un petit château, au clair de lune[2]. Seule avec lui, elle parcourt les bois, gravit les rochers à pied ou à cheval[3]. Quand la destinée les sépare, elle s'en va vivre de ses chers souvenirs au milieu de cette même nature : « J'ai été rêver toute l'après-midi dans un petit bois émaillé de fleurs. Jamais le temps n'avait été si beau, ni le rossignol si amoureux ; il chantait à me rompre la tête. Devine si tu peux à qui je rêvais, et nomme-toi si tu l'oses... » Songeries amoureuses aussi à Bagatelle, où parmi la fraîcheur et les parfums du soir ses peines tendres « s'évanouissent insensiblement dans les espaces infinis » ; dans le jardin même d'un hôtel mondain, quand la lune brille de son plus doux éclat à travers les jeunes bosquets et se réfléchit dans chaque ruisseau : « Je te voyais, je te parlais, je te serrais contre mon cœur, je me rappelais, dans l'amertume de mon âme, tant de pareilles soirées que nous avons passées ensemble[4]. »

C'est le langage de Julie ou celui de Saint-Preux, et si la comtesse de Sabran le parle, les amis de Rousseau l'ont compris. Mme d'Houdetot, Mme de Verdelin ou Deleyre ont assurément donné à certaines heures tout leur cœur à la beauté des choses. Mme d'Houdetot n'a plus rien à désirer, quand elle peut « jouir de l'amitié et de la nature[5] ». Mme de Verdelin, mélancolique amante, aime sa campagne de Soisy, même pour les tristesses de l'hiver, même pour les temps affreux qui l'y assaillent et qu'elle préfère aux beaux jours de la ville[6]. Deleyre songe par le clair de lune aux bois où Rousseau et Julie son amie doivent se plaire[7]. Ducis et le Roy le connaissaient bien lorsqu'ils lui offraient « un antre de sanglier »,

1. **153**, p. 253. — 2. **166**, p. 343. — 3. **166**, p. 248. — 4. **166**, pp. 129, 137-138, 248. — 5. Buffenoir, **187**, p. 63. — 6. Streckeisen-Moultou, **167** bis, t. II, pp. 487, 509. — 7. *Id.*, **167** *bis*, t. I, p. 156.

la vraie retraite d'un sauvage, près des bois, « dans le voisinage de ces larges étangs où les vents semblent soulever des tempêtes... au bord d'un vallon tortueux qui se prolonge dans un site lugubre [1] ». Le marquis de Mirabeau raille sans doute « l'extase perpétuelle de Rousseau [2] ». Pourtant il s'y laissa prendre quelque peu lui aussi, puisqu'il aime fort le genre « champêtre et sauvage », son château de Brie qui est la plus belle solitude du monde [3], et les « beautés de la nature » qui demande une âme sublime « pour soutenir un commerce intime avec sa silencieuse majesté [4] ».

Les gens de lettres, ceux du moins qui faisaient moins métier de philosophes que de poètes, ont dû dépasser sans effort l'idylle un peu vide et demander à la nature les émotions d'une sensibilité plus aiguë : Je crois, dit Mercier, qu'à la campagne, « les écrivains acquièrent plus de noblesse et d'élévation dans les idées, deviennent plus forts et plus touchants [5] ». Il ne semble pas que beaucoup l'eussent démenti. Caraccioli passe des heures assis sur le sommet d'une colline, devant les blés qui ondulent à perte de vue, en face de ce ciel et de cette mer qui parlent plus éloquemment qu'un prédicateur des grandeurs de Dieu [6]. Thomas aime les « vastes forêts » parce qu'elles sont « un des beaux objets de la nature » et qu'elles « reposent et agrandissent l'âme [7] ». Les poètes attardent dans les formes vieillies une sensibilité déjà renouvelée. Colardeau demande aux champs d'apaiser ses peines d'amour ; Bertin, « solitaire ami des biches vagabondes » de Fontainebleau, rêve sur une barque nocturne avec le silence, le murmure des vents, le doux bruit de la proue, le calme de la rivière, la lumière tremblante de la lune et le sombre azur du ciel [8]; Léonard, amant heureux, puis désespéré par la mort de l'amante, ira dans la solitude de Vincennes ou de Romainville « se ratta-

1. Ducis, **148**, p. 25. — 2. **167** *bis*, t. II, p. 322. — 3. **167** *bis*, t. II, p. 342. 4. **167** *bis*, t. II, p. 331. — 5. **228**, p. IX. — 6. **576**, t. I, p. 203, II, p. 235. — 7. **207**, t. I, p. 343. — 8. **510**, pp. 206, 207.

cher à la vie [1] ». Ceux-là mêmes qui se sont trop volontiers complus aux badinages érotiques semblent parfois s'être méconnus eux-mêmes. Parny, malgré la trop galante idylle de sa « journée champêtre », se promet, lorsqu'il reverra Feuillancourt, « de jouir avec avidité » de la nature [2]. Bérenger, trop fertile en madrigaux, s'abandonne pourtant, quand le clair de lune argente la Saône, à ces rêveries « confuses mais attachantes » qui tiennent « presque de l'extase », et n'aime la nature que si la tête lui « tourne un peu » et s'il est « accablé au premier moment [3] ».

Diderot surtout et Sébastien Mercier nous ont laissé d'abondantes confidences où la nature est le prétexte d'émotions tendres ou ardentes. On sait avec quelle éloquence Diderot évoque tous les paysages où s'est reflétée son âme vibrante et mobile : coteaux qui bordent sa « triste et tortueuse » compatriote la Marne, et où tant de fois il conduit l'image de Mlle Volland; promenade de Langres qui domine la vaste plaine et les collines lointaines, « le plus beau paysage du monde », où pendant des heures il lit, médite, contemple la nature et rêve à son amie; Vignory, ses cabanes entourées d'eau, ses vieilles forêts immenses, ses coteaux, ses allées de prés qui séparent les coteaux, et les ruisseaux qui coupent ces allées; vordes du château d'Isle où il veut rêver, sentir doucement, dire tendrement et aimer plus tendrement encore, à côté de ces horizons qui ont charmé ses yeux [4]; ceux plus beaux encore qu'il faisait surgir en lui-même ; ceux qu'il propose aux peintres et ceux qui suscitent le frisson sacré du poète.

Ce frisson, Mercier le demande comme lui à toutes les beautés de la nature, lacs étincelants de soleil ou argentés par la lune, montagnes farouches, coteaux agrestes, vallons solitaires, horizons peuplés de moissons et de clochers. « Il n'y a

1. **546** *bis*, t. I, notice. — 2. *Recueil amusant de voyages*, **178** *bis*, t. V, p. 210. — 3. **177**, t. II, pp. 121, 165. — 4. **839**, t. XVIII, pp. 368-369, 382, 387-388, 463.

que le charme puissant et secret de la campagne qui ait un empire constant et universel sur le cœur de l'homme [1]. » Bien qu'il ait eu, s'il faut en croire Brissot, un goût décidé pour la vie citadine et ses mœurs [2], il a bien souvent livré tout son cœur déclamatoire à l'aurore qui le fait « pleurer de joie [3] », au lac de Nantua qu'il évoque avec la fougue d'un romantique [4], au lac de Neuchâtel brillant de lune par le silence profond d'une belle nuit d'été, tandis que son âme tombe dans une douce mélancolie, et que les idées qui naissent le subjuguent et lui arrachent des larmes [5]. Il aima le crépuscule « quand les nuages légers qui l'environnent passent en mobiles images dans le miroir des eaux, sous les pieds du contemplateur ; qu'il entend dans le lointain le cri prolongé de quelque oiseau nocturne » et qu'il éprouve « le sentiment voluptueux d'une rêverie indéterminée [6] » ; il chanta surtout les torrents, les abîmes, les sauvages splendeurs des montagnes qu'il évoque avec une puissance voisine déjà de la maîtrise d'un Châteaubriand : « Profondeurs, ténèbres majestueuses, j'aime à vous contempler. A côté de mon séjour, sur la pente du Jura, est un torrent qui coule avec une affreuse impétuosité... et la réflexion court se perdre avec les heures dans l'abîme des choses éternelles [7]. »

Il n'y a rien de pareil dans toutes les *Saisons* de Saint-Lambert. Et pourtant, s'il fut un des plus médiocres poètes de cette fin de siècle, il a ressenti probablement quelques-unes des émotions qu'il exprima si mal. Rien n'est si froid que ses vers, mais son amour de la nature fut réel, semble-t-il, et ce contraste concluera comme il convient ce que nous avons dit de ces âmes nouvelles. Saint-Lambert n'ignora pas les sentiments sincères ; il fut privé seulement de cette force mystérieuse qui les fait s'épanouir et vivre vraiment en nous-mêmes.

1. **859**, t. II, p. 76. — 2. **92**, t. II, p. 141. — 3. **859**, t. II, p. 8. — 4. **859**, t. II, p. 150. — 5. **859**, t. II, pp. 216 et 79. — 6. **859**, t. II, p. 82. — 7. **859**, t. IV, pp. 45-46.

Il fut du XVIIIe siècle par le goût de la nature ; il en fut aussi par un amour méticuleux et funeste des constructions logiques chères à Condillac. Il fut touché assurément par ces beautés des choses qui eurent ses premières tendresses d'enfant dans son village de Lorraine, mais cette émotion fut patiemment disséquée selon la méthode des psychologies d'alors. Il en est resté dans les *Saisons*, avec le squelette des choses vivantes, la plus curieuse et, de temps à autre, la plus nette analyse des éléments obscurs qui se mêlent dans le sentiment de la nature. Personne jusqu'aux philosophes d'aujourd'hui n'a plus méthodiquement cherché quels éléments complexes se résument dans la mélancolie de l'automne ou l'ardeur joyeuse du printemps ([a]). Il est facile sans doute de distinguer la nature « sublime, grande et belle, aimable et riante, triste et mélancolique [1] », distinction nécessaire pourtant pour ne pas confondre des sensations différentes. Mais Saint-Lambert sait indiquer que la nature agit puissamment sur nous par la monotonie continue de ses bruits, « concert monotone, bruit des eaux ou bruit des vents [2] », analyser la crainte mêlée d'une sorte de plaisir que nous donnent certains spectacles violents de la nature[3]. La gaieté du printemps s'explique pour cinq raisons logiquement déduites[4] — bien qu'elles ne soient pas convaincantes — et la tristesse de l'hiver se justifie par des raisons de physiologie et de psychologie qui ne remplissent pas moins de deux pages[5]. Expliquées aussi la mélancolie[6] et les sensations opposées que nous causent les horizons, selon qu'ils sont diversifiés par « des sites et des productions de différents genres » ou qu'ils s'étalent avec une sauvage monotonie comme ceux de la mer ou des « glacières », selon qu'ils

1. **561**, pp. XIV, XV. — 2. **561**, p. 112. — 3. **561**, p. 162. — 4. **561**, p. 35. 5. **561**, p. 125 — 6. **561**, pp. 120, 124.

a. Cf. une ébauche d'analyse psychologique analogue chez Marmontel et Coste d'Arnobat (Coste d'Arnobat, *Observations sur la Poétique française*, Amsterdam, 1769, in-12, pp. 64-65).

évoquent une « admiration douce dans laquelle entrent l'amour, l'espérance et plusieurs sentiments qui la rendent délicieuse », ou de lugubres idées de solitude, de privation et de danger [1].

Saint-Lambert juxtapose ainsi curieusement le XVIIIe siècle qui s'en va et celui qui commence, celui qui ne voulut croire qu'aux démarches méthodiques de la raison et celui qui voulut s'émouvoir autant que réfléchir. C'est au second surtout que parla la *Nouvelle Héloïse*. C'est au second que le sentiment de la nature dut la profondeur nouvelle que nous y avons rencontrée. Il ne faut pas méconnaître assurément que plusieurs influences s'unirent pour faire ainsi de la nature la source inépuisable et docile des émotions du cœur. On a justement signalé et étudié ce qu'apportèrent aux âmes françaises les œuvres anglaises, celles de Thomson ou d'Ossian [2]. Leur lecture s'associa puissamment à celle de Jean-Jacques. Young n'agit qu'indirectement puisqu'il a moins peint les « obscures clartés » des horizons nocturnes que mis à la mode la mélancolie. Les *Saisons* de Thomson intervinrent justement à l'heure où Rousseau achevait sa *Nouvelle Héloïse*. Traduites et commentées à partir de 1760, elles en confirmèrent l'influence. A vrai dire, Thomson, quelle que fût la valeur de son œuvre, n'ajouta rien de nouveau à ce que les goûts contemporains adoptaient avant lui et à ce qu'ils demandèrent à Jean-Jacques. On le loua presque sans restrictions et on le lut avec ardeur, mais ses lecteurs et ses imitateurs n'y virent le plus souvent que ce qu'ils trouvaient dans leur Virgile, leur père Vanière ou leur père Rapin. Sans doute, Saint-Lambert écrit les *Saisons*, mais elles sont commencées, comme l'*Agriculture* de Rosset ou les *Géorgiques* de Delille, bien avant que Mme Bontemps n'ait traduit le poème anglais. Sans doute, il y a dans Thomson un lever de soleil, un hymne au

1. **561**, p. 78. — 2. Nous renvoyons au livre de M. Texte, **878**.

soleil, un âge d'or, des faneurs, des tondeurs de laine, une amante surprise au bain par un amant respectueux, la moisson, la chasse, la vendange, les mélancolies de l'automne, les plaisirs de la vie champêtre, des veillées rustiques, les salons, le théâtre et les prodiges de la gelée ; mais ce sont là des lieux communs et Roucher, Saint-Lambert ou Delille, en les reprenant, n'ont fait qu'obéir aux faciles suggestions du sujet. L'origine des rivières, les aurores boréales, l'amour chez les bêtes sont alors questions à la mode et Thomson, en les chantant, n'apprend rien à ses lecteurs. L'éloge du végétarisme, l'aigle et ses petits, la mort du voyageur dans les neiges, la description de la zone torride, qui parent d'épisodes l'œuvre de Saint-Lambert ou Roucher, rappellent plus directement le poème anglais. Même il y a de temps en temps de très précises imitations. Roucher lui doit le Lapland et l'Hécla, Saint-Lambert sa pluie légère du printemps et telles images de ses vers[a]. L'un comme l'autre ont d'ailleurs, dans leurs notes, avoué souvent leurs dettes. Mais, comme on l'a dit justement[b], nul n'a compris l'originale et vivante poésie du poème d'outre-Manche. Si l'on songe que Roucher avait fait un recueil de comparaisons et que Thomson s'y mêle à Gessner, Virgile, Ovide, l'Arioste, le Tasse, etc... [c], on avouera qu'il y eut là pour l'influence de Rousseau une confirmation, non une force nouvelle et indépendante.

Ossian au contraire devait révéler à ses lecteurs une nature inconnue à Jean-Jacques et des impressions inattendues. Il vint plus tard que Thomson, et, malgré les traductions fragmentaires des journaux, il ne fut lu dans son ensemble qu'en 1777, à l'heure même où l'on cherchait au-delà de Rousseau, en Suisse ou dans les jardins, des émotions plus rares et plus

a. Par exemple, chant I : « Les oiseaux voltigeant de rameaux en rameaux — D'une huile impénétrable humectant leur plumage. » (Cf. Mme Bontemps, **565**, p. 11.) — « Je ne vois plus l'oiseau dont j'écoute la voix » (**565**, p. 7), etc. — *b*. M. Texte. — *c*. Dans les manuscrits de M. E. Roucher.

« romantiques ». Letourneur, en publiant sa traduction, se moque du lecteur qui « voudra absolument que les montagnes d'Ecosse ressemblent à un coteau fleuri de la France, et le siècle d'Ossian au siècle de M. de Voltaire[1] ». La raillerie fut sans objet et l'on s'enthousiasma vite au contraire pour tout cet inconnu mystérieux où aiment, combattent et se lamentent, dans les brouillards et sur les bruyères, les héros calédoniens. Bosquets de la Vevaise, miroir du lac, arêtes de Jaman, ombrages fins de l'Elysée, montagnes mêmes du Valais, il n'y a guère, dans l'œuvre de Rousseau comme dans le pays de Vaud et la vallée du Rhône, que des couleurs claires, un soleil limpide, des spectacles arcadiens ou qui gardent, même dans leur violence, la netteté et le calme de leurs lignes. Ossian conduisit dans le pays des brumes où sur les bruyères pâles vole le duvet des chardons, où les brouillards et les vapeurs légères flottent sur les îles et les ruisseaux bleuâtres, tournent autour des sommets, brillent au soleil couchant ; dans le pays de la tristesse où règnent l'automne et l'hiver ; dans le pays des jours et des nuits lugubres qu'emplissent les tempêtes, le cri des chouettes, les torrents furieux, le vent sourd et la mer qui gronde ; dans le pays du surnaturel où, à la lueur tremblante de l'étoile du soir, à la clarté rougeâtre de la lune, sur les tombes moussues, les âmes des morts glissent au long des rayons pâles, les fantômes des tempêtes se drapent dans leurs robes de brouillards et de neiges. C'était une part du romantisme qui se révélait ainsi, une âme mystérieuse et redoutable de la nature que Jean-Jacques n'avait jamais sentie. Trop proche des chimères arcadiennes, fils du pays où les eaux sont lumineuses au soleil, les vallées fécondes et les coteaux dorés de vignes, il n'avait jamais trouvé dans la nature qu'un asile accueillant, que des voix familières et consolatrices. Avec Ossian, autre chose se glisse dans le murmure des

1. 547 *bis*, pp. LX-LXI.

bois et dans l'ombre des nuits : le mystère et l'angoisse. L'influence ne grandira que lentement. Mais nous en retrouverons quelque chose, avant même Châteaubriand, dans le romantisme des Jardins.

D'ailleurs, quelles que soient les causes diverses qui se sont mêlées, c'est l'effet surtout qui importe. Or, à partir de la *Nouvelle Héloïse*. le sentiment de la nature a pris sa place dans la vie profonde. Il a cessé d'être une distraction ou une joie futiles et passagères, pour mettre dans les âmes les racines tenaces qu'y poussent les émotions puissantes. Surtout il a mérité d'entrer dans l'histoire sociale comme dans l'histoire littéraire. Désormais il ne devra plus compter seulement pour les hygiénistes et pour les économistes, mais pour ceux qui se demandent quelles forces sentimentales nouvelles et fécondes naissent dans les âmes collectives. S'il n'y a pas de sentiment qui donne à la pensée une plus merveilleuse floraison de rêves, qui donne au cœur de plus sûres et de plus consolantes illusions, qui donne à l'âme plus de paix et de sécurité, il faut bien conclure qu'à partir de la *Nouvelle Héloïse* et, pour la meilleure partie, par elle, il y a quelque chose qui commence dans la société française.

CHAPITRE II.

Les Jardins.

Le goût de la nature n'est pas celui que nous satisfaisons le plus aisément. Le livre de vers est toujours près de nous, mais les horizons qui nous émeuvent ne sont bien souvent que de lointains souvenirs. Même si notre vie se fixe dans les bois, les vallons et les verdures qui nous plaisent, il en est d'autres que nous aimons et que notre désir ne saurait leur juxtaposer. Pourtant nous nous résignons mal à ne pas disposer de nos plaisirs. Le caprice suscite vite d'ingénieux artifices pour contraindre la nature à s'offrir docilement à nous. L'art des jardins exprime en quelque mesure cette volonté de fixer les beautés préférées des choses là où s'écoule notre vie.

Ainsi les jardins reflètent assez bien ce que les âmes demandent aux fleurs, aux gazons et aux arbres. Au XVIIIe siècle, tout au moins, l'art des jardins suffirait à lui seul pour nous faire comprendre ce qui renouvela le sentiment de la nature. Revenus assez brusquement à la solitude, à la rêverie, à la vie sentimentale que nous puisons dans les paysages, les contemporains de Rousseau voulurent en jouir avec une hâte impatiente. Il ne leur suffit pas des chaises de poste trop lentes, et des châteaux tournés vers les mêmes horizons ; ils se proposèrent de faire sortir du sol, au gré de leur fantaisie, toutes les beautés qu'ils rêvaient. Ils résolurent de résumer autour d'eux tout ce que les choses pouvaient leur donner de joies pour les yeux et pour le cœur. Il n'y a pas

un caprice de leur sensibilité, pas une sottise de la mode qui n'aient pris forme dans leurs innombrables jardins. Tout ce que la littérature refusait d'exprimer, tout ce qu'une poésie vieillie écartait de ses domaines, tout ce que le mélodrame, puis le romantisme devaient s'approprier, tout l'Orient, toute la chevalerie, tout l'exotisme, tous les contrastes, tout cela fut édifié, planté, dessiné dans les jardins. C'est là, nous l'avons vu, que le xviiie siècle finissant abrita l'idylle galante où se mêlent déplaisamment les soins du monde et le spécieux désir de la vie rustique. C'est encore là qu'il symbolisa le plus sûrement ses aspirations sentimentales.

Rien ne ressemble moins à la nature de la *Nouvelle Héloïse* que le jardin régulier de Le Nôtre. Les jardins du grand siècle expriment l'effort habile pour prolonger et encadrer dans la nature les formes architecturales. C'est un jardin intelligible. Du moment où l'on voulut sentir plutôt que réfléchir, le jardin à la française devait sembler froid et stérile. La deuxième moitié du xviiie siècle vit sa ruine irrémédiable. Pourtant il se défendit. Même dans ces brusques revirements d'opinion, le passé n'est pas brusquement submergé par le présent. Jusqu'à la fin du xviiie siècle, il y eut des gens pour aimer et même préférer le jardin français.

Avant l'Elysée de Julie, le jardin géométrique reste naturellement celui de la plupart des théoriciens et des amateurs. Rapin, dans son poème, ne connaît que le verger de Virgile ou les parcs de Le Nôtre, allées régulières, charmilles tondues, quinconces, étoiles[1], etc. Pluche dans le *Spectacle de la Nature*[2], l'architecte Blondel dans son livre sur la *Distribution des maisons de plaisance*[3], d'Argenville dans son *Traité*, sans cesse réédité, *du jardinage*[4] ne conseilleront pas autre chose. Le président de Brosses a rencontré

1. **485**, pp, 93, 134, 137 et *passim*. — 2. **483** bis, t. II, pp. 93 et suiv. — 3. **179**, t. I, p. 6, notes. — Plans : I, 146; II, pp. 1-25. — 4. **438**.

dans son *Voyage d'Italie* un souvenir inoubliable, c'est le chemin entre Vicence et Padoue, tout garni d'arbres en échiquier ou en quinconce[1]. Le jardin de Ferney est « plein de découpures françaises et les arbres fruitiers eux-mêmes sont taillés en globes et en cônes[2] ([a]) ». Le jardin français est le seul que connaissent le *Recueil élémentaire d'architecture de Neufforge*, paru en 1757-68[3], ou les trois premières éditions du *Voyage pittoresque des environs de Paris* de d'Argenville[4]. Souvent même il semble qu'on n'admette aucun tempérament aux principes géométriques qui opposent et alternent les parallèles, les cercles et les cubes de verdure. La deuxième édition de la *Théorie et la pratique du Jardinage* distingue trois espèces de jardins : ceux de niveau parfait, ceux en pente douce, ceux en terrasses, glacis, talus et rampes. Les premiers sont naturellement les plus beaux[5], et la planche de la page 31 nous étale les splendeurs d'un « magnifique jardin tout de niveau », parterres géométriques et symétriques, allées rectilignes, arbres tondus, etc... En 1750, les *Agrémens de la campagne* ne sacrifient ni une ligne droite, ni une circonférence. Ils s'adressent seulement à de plus modestes propriétaires. Qu'ils se souviennent qu'un jardin de plaisance doit être bien situé, d'une terre bien fertile « et en troisième lieu d'une superficie bien unie ». La page 4 nous dessine un petit jardin « en triangle parfait[6] ». Ajoutons seulement que l'auteur n'y désire pas de magnificences. Il lui suffit de haies bien hautes et bien tondues, de grands parterres d'herbes et autres, des terrasses, des eaux bien larges avec des bords proprement coupés, des cascades, des jets d'eau, des grottes, des ouvrages à treillis[7].

Il semble en effet qu'on commence à se lasser de tout ce

1. **139**, t. II, p. 153. — 2. Hirschfeld, **455**, t. V, p. 295. — 3. **483**. — 4. **198**. — 5. **438**, p. 21. — 6. **449**, pp. 1-4. — 7. **449**, p. 7.

a. Cf. une gravure de Signy et Quevedo reproduite dans J. Grand-Carteret (**365**, t. I, p. 385).

marbre et de tout ce bronze, de ces statues, de ces fontaines, de ces bassins qui mettent dans un jardin le luxe d'un palais. On parle de « soumettre l'art à la nature ». Entendons par là, non qu'on renonce aux murailles des charmilles et aux bordures de buis. Il s'agit simplement de construire son jardin avec ce qui pousse dans la terre et ne se tire pas des carrières. Tel ce jardin de Mme de Graffigny, où l'art et la symétrie « ne se font admirer que pour rendre plus touchants les charmes de la simple nature[1] »; l'île de Dampierre, citée par d'Argenville,

Où l'art humble et soumis
Laisse encor régner la nature;

le parc de Chantilly, dont « les aimables aspects semblent n'être dus qu'à la nature[2] »; celui de l'Ermitage du duc de Croÿ, où l'art est encore « uni à la nature[3] ». Le *Dictionnaire économique* de Chomel en 1732[4], la *Maison rustique* de Liger à travers tout le siècle[5] et de Groot en 1750[6], nous commentent précisément ces phrases trompeuses : « Maximes fondamentales pour bien disposer un jardin, dit Chomel : I. L'art doit céder à la nature », et le résultat sera les bois circulaires percés en pattes d'oie, les parterres de broderie, quinconces, cloîtres, galeries, cabinets, salles vertes, labyrinthes, boulingrins, amphithéâtres et autres pièces que l'on ornera de fontaines, de canaux et de figures. On n'oubliera pas non plus qu'il faut que les pièces « s'alignent et s'enfilent les unes les autres ». Liger veut en premier lieu n'emprunter de l'art « que ce qui peut servir à faire valoir la nature ». Ce qui ne l'empêche pas de dessiner en face de la maison une allée métropolitaine bien droite, coupée en deux ou quatre parties égales par des allées de traverse, et de nous entrete-

1. **707**, p. 174. — 2. D'Argenville, **198** (2e édition), p. 194. — 3. **2**, t. X, non folioté. — 4. Article *Jardin*. — 5. **278**, t. II (3e partie), p. 282. — 6. **449**, p. 2.

nir des terrasses, belvédères, grottes, escaliers, treillages et figures. Groot, plus rustique, veut imiter « par art en toutes choses la nature » et plaire aux yeux par la contemplation de toutes sortes de plaisirs champêtres : ainsi, des arbres de haute futaie bien soignés, des haies tondues, des berceaux, des arbres en espalier. C'est là « réjouir le cœur à peu de frais ».

Successivement, une lettre du Frère Attiret, un livre de Chambers, l'Elysée de Clarens, substitueront à ces rusticités trop compassées le jardin chinois et le jardin anglais. Pourtant, nous pouvons suivre jusqu'au terme de notre étude la fidélité au jardin français. « Le nom de Le Nôtre est encore un nom infiniment respecté », nous dit la *Correspondance littéraire* en 1771 [1]. Les éloges, en effet, sont nombreux. En 1762, la deuxième édition du *Voyage pittoresque* de d'Argenville ajoute, sans doute en guise de protestation, un éloge de Le Nôtre tiré du poème de Rapin [2]. Chabanon [3], Fontanes [4] ou Crignon d'Auzouer [5] ont pour lui une vive admiration. Partisans de Le Nôtre, le *Journal de Linguet* en 1777 [6], les *Affiches de Province* en 1772 [7], Luchet dans son *Paris en miniature* [8]. Walpole connaît bien des Français qui préfèrent « les rampes de pierre si conformes à la nature et les portiques couverts de plomb [9] ». Duchesne en 1775 [10], le *Journal encyclopédique* la même année [11], ou Lezay-Marnezia en 1787 [12] avouent qu'ils luttent encore contre les partisans des jardins symétriques. Même ces jardins ont pour eux quelques théoriciens. Une nouvelle édition du *Dictionnaire* de Chomel, corrigée et augmentée, recommande en 1767 les bois circulaires percés en pattes d'oie, les quinconces, les cloîtres, les galeries, les salles vertes, les labyrinthes, les

1. **885**, t. IX, p. 348. — 2. **198** (2e édit.), p. 7 et suiv. — 3. **432**. — 4. **536**, t. I, pp. 426-431. — 5. **351**, pp. 224-228. — 6. **41**, 1777, t. I, pp. 183, 322. — 7. **27**, 1772, p. 110. — 8. **475**, pp. 21-22. — 9. **491**, p. 44. — 10. **440**, pp. 1-3. — 11. **51**, 1775, 15 juin, p. 530. — 12. **471**, p. 63.

amphithéâtres [1]. Le *Dictionnaire d'architecture, civile, militaire et navale* en 1770 définit le jardin : « Un terrain dépendant d'une maison dans lequel on plante et cultive des arbres, des fleurs, des arbustes, des légumes, etc., que l'on distribue avec symétrie [2]. » La planche LXXXVIII dessine un jardin que ne renierait pas le plus sévère des géomètres. D'ailleurs, les anciens parcs subsistent autour des châteaux. Piganiol, en 1765 [3], en décrit un grand nombre et ne signale pas de jardins anglais. La grande publication de Le Rouge indique et décrit des jardins français jusqu'en 1783 [4]. Le célèbre jardin de Mme de Boufflers à Auteuil unit encore le français et l'anglais [5]. Bettini dessine, en 1784, le projet d'un jardin anglo-français-chinois [6]. De plus humbles maisons de campagne, à Sceaux en 1777, étalent des parterres émaillés de fleurs « et bien compartis d'après les dessins de Le Nôtre [7] ». Magnanville, Petit-Bourg, Plaisance, châteaux construits de 1760 à 1780, s'entourent de jardins à la française [8].

Ce sont tous ces jardins que Walpole raille dans ses lettres sans se lasser : « Les jardins ressemblent à des déserts, sans ombre ni verdure ; les arbres sont tondus de près et taillés droit à la cime : c'est le massacre des innocents » ; « il vous serait plus facile de rencontrer un homme avec les cheveux autour de ses oreilles, qu'un chêne ou un frêne dans le même cas [9]. » Rousseau lui-même ne devait pas échapper tout à fait à la persécution des jardins français. L'estampe où Gravelot évoque le bosquet de Clarens, plus charmant que les autres, nous dit Jean-Jacques, « parmi les bosquets naturels que forme ce lieu charmant », reste fidèle au berceau classique treillagé de bois, au perron et au vase de marbre. Moreau le jeune les complique d'un cintre à médaillons sculptés, d'un banc et d'une terrasse de marbre. Il nous faudra attendre

1. **435**, article *Jardin*. — 2. **496**, article *Jardin*. — 3. **237**. — 4. **470**. — 5. **453**, p. 242. — 6. **427**. — 7. Gaignat, **203**, p. 61. — 8. D'Argenville, **198**, 4e édition. — 9. **168** *bis*, pp. 28, 154, 207.

Marillier pour que la première faiblesse de Julie s'encadre dans les grands arbres et les gazons agrestes.

Il n'était que juste assurément de défendre Le Nôtre. Les gens de bon sens reconnurent au moins que le jardin français complétait harmonieusement les lignes majestueuses des vastes châteaux. Rousseau, tout le premier, trouvait au jardin de Croisat, dessiné à Enghien par Le Nôtre, « une majesté frappante et je ne sais quoi de simple qui soutient et nourrit l'admiration[1] ». Les traités qui déterminent les règles du nouveau genre, celui de Duchesne[2] ou celui de Morel[3], réservent sa place au jardin régulier, Duchesne pour lui consacrer tout un développement, Morel pour l'approuver quand il entoure les palais et sert de jardin public. Roucher corrige par le « français » les excès de « l'anglais », et demande autour des châteaux « l'uniforme compas[4] ». Delille avouera franchement qu'il « ne décide point entre Kent et Le Nôtre[5] ». C'est l'avis de la *Correspondance littéraire* en 1762[6], celui du *Journal encyclopédique* en 1782[7], du *Journal de Paris* en 1788[8], ou de Dulaure[9]. Le prince de Ligne lui-même, un des plus zélés partisans du goût anglais, n'ignore pas qu'il faut se conformer aux situations, « que Jupiter ne doit pas s'égayer longtemps sur une voyelle, et que Versailles ne doit pas être comme le Covent-Garden ». Et de fait, il y a à Bel-Œil deux cents arpents de jardins français[10].

Pourtant toutes les résistances y firent assez peu; le jardin anglais triompha bruyamment : « Vous vous défendez si mal, dit le prince de Ligne aux partisans de Le Nôtre, que vous méritez d'être battus[11]. » Leur défaite a des raisons lointaines et les premiers ennemis apparaissent au commencement du siècle. Dufresny eut l'honneur mal précisé d'être revendiqué

1. **75**, t. VIII, p. 371. — 2. **440**, p. 14. — 3. **481**, p. 18. — 4. **22** *bis*, ch. I et III, et **560**, t. I, p. 150. — 5. **436**, p. 29. — 6. **885**, t. V, p. 91. — 7. **489** et **497**. — 8. **44'**, 27 mai. — 9. **200** (1786), t. I, p. VII. — 10. **472**, pp. 4, 34. — 11. **472**, p. 34.

comme l'ancêtre des Anglais eux-mêmes. D'un emplacement régulier, raconte l'*Avertissement* de ses *Œuvres* en 1731, il en faisait un montueux, afin de varier, disait-il, les objets en les multipliant. Il aurait dessiné dans ce style les jardins de Mignaux près Poissy, du Moulin, du Chemin-Creux au faubourg Saint-Antoine et de l'abbé Pajot près de Vincennes [1], « agrégations de tableaux incohérents, mélange de scènes factices et naturelles [2] ». Du moins l'opinion commençait-elle à se lasser des parterres géométriques et des arbres savamment taillés. En Angleterre la révolution fut rapide et, de 1720 à 1740, Kent et Brown remanièrent un grand nombre de jardins. En France on put lire, dès 1720, la traduction du *Spectateur* d'Addison qui protestait contre les jardins trop soignés et proposait de faire d'un domaine « un joli paysage [3] ». Muralt décrit le parc de Saint-James qui a le mérite de faire « entrer, pour ainsi dire, la campagne dans la ville [4] ». Huet, s'il avait quelque indulgence pour « les allées couvertes, les bois taillés, les arbres de haute tige, les palissades et les ombrages verts », détestait les jardins à la mode, grandes et larges allées sablées, espaliers, « parterres parés seulement de quelques compartiments délicats, marqués par des filets de buis, et bordés de quelques fleurs et de quelques arbres nains, et où à peine peut-on distinguer l'été de l'hiver ». Il leur préférait le jardin du vieillard de Tarente ou les « beautés naturelles », fontaine sortant à gros bouillons du pied d'un rocher, gazons rustiques, pelouses champêtres, hêtres touffus et grands chênes, toute la nature qui « étale ses richesses sans déguisement [5] ». Montesquieu préfère comme lui au jardin de Le Nôtre les prés, les ruisseaux, les collines et « ces dispositions qui sont pour ainsi dire créées exprès [6] ». L'abbé Leblanc verra dans cette libre nature « une majesté à laquelle l'art ne

1. **441**, t. I, pp. 15-16. — 2. Morel, **481**, 2e éd., t. I, p. 28. — 3. **422**, t. IV, p. 264 et suiv. — 4. **482**, pp. 149-151. — 5. **490**, pp. 119-121, 169-171. — 6. **860**, t. VII, p. 121.

saurait atteindre ». Aucun jardin ne vaudra pour lui « ces rochers informes et sauvages, ces arbres vénérables de la forêt de Fontainebleau ». Rien de tel n'apparaît dans « l'air peigné et les dessins recherchés de nos parterres », et les amis de la belle et simple nature préféreront toujours « un air négligé et champêtre[1] ». Une épître de Pope, traduite en 1742, oppose les jardins naturels aux parcs géométriques et Stowe à Versailles[2] ([a]). Enfin le *Mercure* annonce en 1750 une *Description des plus belles maisons de campagne d'Angleterre, en anglais et en français*, où Stowe n'est pas oublié[3] ([b]).

Ces protestations isolées ne menacent que timidement encore l'art classique. L'impulsion décisive vint sans doute du progrès des esprits et du souvenir des jardins de Kent que les voyageurs comme l'abbé Leblanc rapportaient d'Angleterre. Mais on l'attribua volontiers, par fidélité peut-être au goût des chinoiseries qui fleurit dès le début du siècle, à l'imitation des jardins chinois. Déjà le père Lecomte en 1696[4], Kaempfer dans son *Histoire du Japon* traduite en 1729[5], le père Duhalde en 1735[6] avaient assez longuement décrit les fantaisies compliquées des parcs de la Chine ou du Japon. Addison en parle dans le *Spectateur*[7]. La lettre du frère Attiret[8] publiée dans le XXVIIe volume des *Lettres édifiantes et curieuses*, analysée dans les *Lettres d'une Société* en 1751[9], résumée par Voltaire[10], insérée par Latapie[11], rééditée en 1781 et à laquelle font allusion tous les auteurs de traités, mit à la mode la question des jardins chinois. Leur succès fut décisif lorsque parut

1. **466**, t. II, pp. 162-170, 203-214. — 2. **484** *bis*, t. I, pp. 261-266. — 3. **55**, 1er février 1750, p. 140. — 4. **468**, t. I, p. 336. — 5. **458**, l. V, ch. IV. — 6. **442**, t. II, p. 85. — 7. **422**, t. IV, p. 269. — 8. **423**. — 9. **497** *bis*, p. 61. — 10. **883**, t. X, p. 558. — 11. **493**.

a. Ce passage de Pope est justement imité de très près par Delille dans ses *Jardins*.

b. Rousseau lisait évidemment encore le *Mercure*. C'est la même année que le *Mercure* publie l'allée de Sylvie et insère (1er sept.) une lettre de lui sur cette publication.

le livre de Chambers, *Dessins des édifices. meubles, habits*, etc... *des Chinois*, publié à Londres en français et en anglais. Le chapitre sur « l'art de distribuer les jardins selon l'usage des Chinois » fut commenté par la *Bibliothèque impartiale*[1], par le *Journal étranger* qui vit dans ces merveilles « un monument digne d'Auguste et de Louis XIV[2] », par le *Journal encyclopédique*[3], cité en partie plus tard par Delille[4] et résumé, commenté, discuté par tous les théoriciens. Voltaire correspond avec Chambers et se vante d'avoir suivi ses conseils dans la mesure de sa fortune[5].

En fait, la fantaisie laborieuse et déconcertante de ces jardins ne s'accommodait pas aisément de la logique européenne. On en retint seulement ce que célébrait Chambers, variété des scènes, passages tournants ouverts au milieu des bosquets et qui vous font arriver aux différents points de vue, union des plus agréables objets de la nature ramassés comme par un peintre, transitions subites, frappantes oppositions de formes, de couleurs et d'ombres, horreur de la ligne droite. Tout cela s'accordait avec ce que l'on rêvait et ne démentait pas les principes de Kent et de Brown. Désormais et par progrès de plus en plus rapides, qu'on les appelât anglais, chinois ou anglo-chinois, on substitua aux jardins géométriques ceux qui n'obéissent qu'à la fantaisie sentimentale et pittoresque du jardinier décorateur.

Blondel, après 1750, enseigne déjà à ses élèves que « l'inspection des lieux champêtres fertilise l'imagination » et qu'on peut méditer sur les compositions ingénieuses et pittoresques de Dufresny comme sur celles de Le Nôtre[6] ([a]). Le Père Laugier[7], l'*Essai sur l'agriculture moderne*[8] ou le poème de

1. **32**, 1757, t. XVI, p. 343. — 2. **52**, 1757, sept., p. 96. — 3. **51**, 1757, juin, p. 103. — 4. **436**, p. 127. — 5. **168**, t. XVI, p. 143. — 6. **180**, t. III, pp. XXIV, XXV. — 7. **465**, p. 277. — 8. **289**, p. XI.

a. Dès 1754 le *Nouvelliste économique et littéraire* publie un extrait du *Monde*, « Variations dans le goût des jardins de l'Angleterre », où Kent est célébré (novembre et décembre, p. 136).

Gouges de Cessières sur les *Jardins d'ornements*[1] s'accordent à dédaigner la splendeur du jardin français : « Rien qui puisse fournir, dit le P. Laugier, au plaisir de l'âme ni à l'amusement des yeux. » On y trouve « de l'étonnement et de l'admiration d'abord, et bientôt après de la tristesse et de l'ennui ». Au contraire l'âme et les yeux se plaisent à « un air de désordre, de caprice, de négligence même ». Cessières met à ces phrases l'agrément de la rime :

De l'aimable Nature imitateur fidèle,
Dans tous vos ornements, prenez-la pour modèle ;

ce qui veut dire qu'on négligera les statues, les vases, les piliers, etc..., qu'on aimera d'un bois touffu les feuilles agitées, qu'on ménagera des lieux où le fer ni la main

N'ont osé déranger les lois de la nature,

et qu'après avoir joui

de ces Parquets vantés
Où l'éclat et la pompe étalent cent beautés,
On retrouve avec joie un bois, une prairie,
Un ruisseau que couronne une rive fleurie.

Spectacles champêtres que le roi de Pologne s'offre en imagination vers 1750, puisqu'il fait construire dans ses jardins français un rocher qui imite une campagne et des scènes rurales, moulin à vent, maison rustique, moulin à eau, vaches, lavandière, cornemuseux, ermite et sa grotte, etc.[2]. Plus modestement Voltaire, s'il oublie trop vite ses arbres taillés en boule, célèbre ses jardins de Ferney qui « ne ressemblent à rien du tout. Des vignes en festons, à perte de vue; quatre jardins champêtres, aux quatre points cardinaux ; la maison au milieu, presque rien de régulier, Dieu merci[3] ». Tels encore les jardins que rêve Diderot raillant les symétriques Tui-

1. **447**, pp. 24, 28. — 2. **454**. — 3. **168**, t. IX, p. 236.

leries et le maussade Palais-Royal « où tous les arbres sont estropiés en tête de choux [1] ».

Julie de Wolmar ne nous dit pas si elle a lu le frère Attiret ou Chambers. Mais elle a dédaigné le parterre à la française et le jet d'eau du château. Elle plante son Elysée où la nature fait fleurir et verdoyer pour elle ses grâces libres et solitaires. On connaît la lettre où Saint-Preux évoque avec une complaisance minutieuse les beautés de ce petit monde de verdure, arbres enguirlandés de plantes grimpantes qui mettent autour d'eux l'épaisseur moelleuse de leur feuillage, sentiers de mousse fine, filets d'eau limpide qui coulent parmi les fleurs ou sur le gravier clair, sources, canaux, ruisseau serpentant entre deux rangées de vieux saules dont les têtes creuses et demi-chauves portent des touffes de chèvrefeuille, bassin bordé d'herbes, de joncs, de roseaux où vient boire tout un peuple d'oiseaux, « rien d'aligné, rien de nivelé ; jamais le cordeau n'entra dans ce lieu ; la nature ne plante rien au cordeau ». C'est condamner par l'exemple — et M. de Wolmar ne leur ménage pas ses railleries — ces architectes que l'on paie chèrement pour gâter la nature, et qui mettraient, à la place de ces « guenilles », de beaux alignements, de belles allées, de belles pattes d'oie, de beaux arbres en parasol, en éventail, de beaux treillages bien sculptés, de belles charmilles bien dessinées, bien équarries, bien contournées, de beaux boulingrins de fin gazon d'Angleterre, ronds, carrés, échancrés, ovales, de beaux ifs taillés en dragons, en pagodes, en marmousets, en toutes sortes de monstres, de beaux vases de bronze, de beaux fruits de pierre. Rousseau s'est encore raillé dans l'*Emile* [2] de ceux qui trouvent le jardin d'Alcinoüs trop simple et trop peu paré, mais jamais il n'a si clairement peint pour ses lecteurs l'asile champêtre qu'il eût rêvé pour y égarer ses mélancoliques rêveries.

Pendant sa courte vie mondaine à la Chevrette rien ne l'ennuyait déjà comme les jets d'eau, les bosquets, les parterres

1. **839**, t. XVIII, pp. 387-388. — 2. **75**, t. II, p. 391, 392 note.

et les « plus ennuyeux montreurs de tout cela[1] ». C'est lui qui donne à Mme d'Houdetot l'idée d'un bosquet rustique orné d'une jolie cascade[2]. Mais si lointains que soient ses dédains pour les jardins géométriques, on voit que l'Elysée de Julie défendait une cause à demi gagnée. Jean-Jacques se vante d'avoir « été le premier en terre ferme à célébrer et faire connaître les jardins anglais[3] ». Mercier lui fait honneur d'avoir donné naissance à toutes les « brochures qui parlèrent de l'art d'orner les jardins[4] ». Hirschfeld croit aussi qu'il fut « le premier des écrivains français qui s'éleva contre le mauvais goût des jardins[5] ». Le premier après dix autres qui devancèrent quelque peu la poétique retraite de Julie. Nous goûtons volontiers le charme de ces pages aimables où se peint l'intimité murmurante et fleurie de l'Elysée. Mais les contemporains ne s'y arrêtèrent pas comme aux choses neuves qui captivent ou blessent. Parmi toutes les critiques qui discutèrent les audaces ou les beautés du livre, on cherche presque vainement ceux qui firent quelque place au jardin de Julie. La *Prédiction* de Bordes nous dit bien que « personne ne pourra comprendre ce que c'est que cet Elysée[6] », comme la *Contre-prédiction* le justifie brièvement, mais l'Elysée ne fait que venir à sa place dans l'énumération qui poursuit successivement toutes les lettres du roman. Seule une brochure sur le *Jardin de Julie,* parue à Lyon en 1763, félicite Rousseau d'avoir appris aux Français à rougir de leurs formes géométriques et monotones[7]. Seule une lettre de Neuchâtel avoue que l'Elysée plaît « en lui-même et par les réflexions qu'il laisse à achever sur les vraies beautés de la nature[8] »([a]).

1. **75**, t. VIII, p. 295. — 2. **75**, t. VIII, p. 319. — 3. **75**, t. VI, p. 77. — 4. Édition de Rousseau, chez Poinçot (Paris, 1788-93), t. IV (*Des écrits relatifs à la Nouvelle Héloïse,* p. 465). — 5. **455**, t. II, p. 149. — 6. **51**, mai 1761, p. 94. — 7. Analysée dans le tome IV de l'édition de Rousseau, chez Poinçot, p. 465. — 8. **12**, lettre de Cahagne.

a. *L'Esprit de Julie*, de Formey, retient trois pages sur la Nature sauvage, les Jardins prétentieux et les « Fleuristes » (**704**, p. 118).

Un peu plus tard seulement, quand l'œuvre de Rousseau survécut aux dissertations oubliées, on songea plus volontiers au jardin du château de Wolmar. Duchesne en 1775 [1], Girardin [2] et le *Journal de Linguet* en 1777 [3], Hirschfeld en 1779 [4], Roucher vers 1787 [5] y feront allusion ou citeront en partie la description. En 1783, l'abbé Brizard visite l'ermitage et se souvient, en traversant le verger, de celui de Clarens; la nuit, tandis que son imagination brûlante d'enthousiasme le tient éveillé, il revoit ce verger, il « s'élance dans les sentiers d'Héloïse [6] ». Brissot y songe comme lui au milieu de la « douce retraite » de M. Poivre à Lyon [7]. Parmi les pyramides égyptiennes, les tentes tartares, les moulins hollandais, les chapelles gothiques, les pagodes chinoises et les tombeaux étrusques, il y aura aussi vers la fin du siècle quelque place dans les jardins pour les souvenirs du roman de Rousseau. Le jardin du marquis de Montesquiou à Maupertuis s'appelle l'Elysée [8]. Dans le jardin du comte d'Albon, entre l'autel à l'amour conjugal et les chalets suisses, on n'oublie pas le bosquet de Clarens avec trois statues figurant le premier baiser de l'amour [9]. Quand René de Girardin offre à Jean-Jacques un asile à Ermenonville, il le conduit à une habitation champêtre qui « semblait lui appartenir de droit, puisque, ayant été entièrement disposée suivant la description de Clarens, il en était le créateur [10] ». Enfin un des théoriciens de l'art nouveau, Lezay-Marnezia, sur les hauteurs sauvages du Jura, lorsqu'il dessine en face des horizons solitaires les jardins qu'il rêve, ne réclame pour maîtres, avec l'homérique Alcinoüs, que la nature et Rousseau [11].

Le chapitre de Jean-Jacques ne fut donc pas une révélation. On le goûta comme les autres beautés du roman. L'originalité

1. **440**, pp. 59, 60 note, 74. — 2. **446**, p. 77 note. — 3. **41**, 1777, t. I, p. 183. — 4. **455**, t. I, p. 149-152. — 5. **22** *bis*, ch. I. — 6. **1**, p. 350 note, 352. — 7. **92**, t. II, p. 96. — 8. Dulaure, **200** t. II, p. 57. — 9. Dulaure, **200**, t. I, p. 78, et **469**. — 10. St. de Girardin, **70**, p. 32. — 11. **471**, p. 5.

n'en fut guère signalée parce qu'il parlait de ce que l'on discutait abondamment depuis quelques années. L'influence de Rousseau n'en reste pas moins certaine. Il ne créa pas les jardins irréguliers, mais il apporta à la transformation des mœurs la collaboration de son génie. Il parle au moment même où les résistances semblent vaincues, au moment où les dessinateurs de jardins, peintres ou hommes de lettres, grands seigneurs ou bourgeois vont entasser les beaux désordres plus courageusement qu'on n'avait poursuivi les effets de l'art.

Il y avait quelques trente ou quarante ans que la géométrie horticole avait été délaissée en Angleterre. C'était Chambers qui révélait plus précisément que le frère Attiret les jardins chinois. On célébra donc et l'on décrivit les jardins d'Angleterre. La traduction de Thomson évoque brièvement Stowe en 1759 [1]. Mme du Boccage, dès 1750, avait vu le parc de Richemond, celui de Stowe, celui de milord Burlingtown. On put lire sa description et sa critique du goût français « trop symétrisé » en 1762 [2]. Diderot connaît les jardins irréguliers par les récits du baron d'Holbach qui revient d'Angleterre, en 1765, et qui y loue, parmi les temples gothiques, grottes, cabanes chinoises, ruines, obélisques, cavernes, tombeaux ou bustes de philosophes, l'hôte « qui se dérobe et qui veut être seul [3] ». Mme Roland décrit ces jardins avec enthousiasme [4]. Le voyageur Delaborde visite les jardins de Kew en détail [5]. Longues descriptions encore dans le *Londres* de Grosley (Kew et Stowe) [6], dans les *Observations sur Londres et ses environs* de Lacombe (Kew, Werbridge et Stowe) [7], dans les livres de F. de Hartig [8], du baron de Wimpfen [9] et de Cambry [10], et dans les traités ou poèmes de Whately, Walpole, Hirschfeld, Morel ou Delille.

1. **565**, pp. 240-241. — 2. **439**, t. III, pp. 59-72. — 3. **839**, t. XIX, p. 182. — 4. **869**, *Voyage en Angleterre*, pp. 264-268. — 5. **2** *bis*, p. 111. — 6. **450**, t. III, pp. 303-328. — 7. **462**, pp. 140-143. — 8. **452**, pp. 112-118. — 9. **494**, t. I, p. 55. — 10. **429**, p. 132-139.

On oublia vite pourtant l'Angleterre ou la Chine, et si l'on continue à parler de jardins anglais on n'y veut mettre que son propre génie. Malgré les défenseurs de Le Nôtre, les jardins nouveaux ont pour eux tous ceux qui se piquent d'avoir une âme qui palpite. Les poètes, pour ne parler que d'eux, y promènent leur muse avec attendrissement. Saint-Lambert, dès le premier chant des *Saisons*, fuit les longues allées

Semblables l'une à l'autre, exactement sablées[1].

Il préfère s'attarder dans ce jardin que le Lycas de Gessner dessinait naïvement pour celle qu'il aime et que son Lindor fait fleurir en berceaux, sentiers, asiles solitaires[2] ([a]). Comme lui, Roucher[3] ou Chénier[4] jetteront l'anathème poétique sur la « froide symétrie », sur les « Procustes furieux » dont le fer injurieux

Mutile sans pitié les plaintives Dryades.

Ceux mêmes qui ne demandent pas à leur lyre d'aussi graves accords ne sont pas plus indulgents pour les jardins français. Bertin dédaigne « de leurs dehors pompeux l'exacte symétrie[5] »; Bernis[6], Cournand[7], Voisenon[8] même s'étonnent que l'on veuille

Asservir la variété
Au cordeau de la symétrie,

ou payer chèrement un grand architecte « pour gâter la nature » ([b]).

Mais Chénier comme Voisenon trouveront sans peine autour d'eux les libres jardins qui réjouiront leur cœur. « Tous les

1. **561**, p. 15. — 2. **561**, p. 16. — 3. **560**, t. I, p. 150. — 4. **516**, t. I, p. 269. — 5. **510**, p. 163. — 6. **507**, p. 39. — 7. **520**, p. 75. — 8. **567**, t. III, p. 436.

a. Le jardin de Lindor lui est cher, puisque de la première édition à la sixième l'épisode passe de 44 vers à 65 (le chant entier garde les mêmes dimensions).

b. Citons pourtant, chez les prosateurs, le Jardin chinois rêvé par Bernardin de Saint-Pierre (**874**[4], t. I, p. 167).

particuliers, nous dit la Harpe en 1775, s'occupent aujourd'hui à mettre du goût et de la volupté où l'on ne mettait auparavant que de la magnificence[1]. » Les jardins anglais se multiplient, en effet, sans relâche. Le paysagiste Morel dessine à lui seul ceux d'Antony, Arcelot, Bercy, Bierre, Champenon, Fourqueux, Guiscard, Heudicourt, Issy, la Malmaison, Launay, Maurangis, Mignaux, la Perreux, la Pichardière, Ray, Romaine, Saint-Leu, Saint-Try, Saint-Clément, Sassy, Val-de-Fleury, Villiers, la Sauvagère, Ecully et beaucoup d'autres[2]. Hubert Robert dessine Méréville près d'Etampes et collabore probablement avec Carmontelle pour le parc de Monceaux[3]. Delille, dans ses *Jardins* et dans les notes, décrit brièvement ou complaisamment treize jardins de France. La troisième édition du *Voyage pittoresque* de d'Argenville nous conduit, dès 1768, à ceux d'Athis, de Garges, de Grosbois[4]; la quatrième à ceux d'Ermenonville et d'Issy[5], qui obligent cet obstiné défenseur de le Nôtre à avouer le je ne sais quel charme de ces audaces nouvelles[6]. Quelques-uns de ces jardins sont célèbres : celui de Chantilly est commencé en 1780 par Le Roi[7]; celui de Monceaux achevé, de 1773 à 1776, par Carmontelle[8] ([a]); la vallée de Montmorency en étage sur toutes ses pentes, Saint-Leu-Taverny au duc de Chartres, les propriétés de Mmes de Longaulnai, du comte d'Albon, de M. de Lussi et de M. de Mézières à Eaubonne, de M. Audinot à Cernay, de M. de La Crosnière, du comte de Tressan à Franconville. Seuls les jardins de Margency y étalent leurs plantations droites et leurs arbres taillés en portiques[9].

Des sommes énormes sont enfouies sous les collines arti-

1. **55**, 1775, 1er janv., p. 132. — 2. Dumas, **443**, p. 52, et **481**, pp. 256-270. — 3. Gabillot, **770**, pp. 162, 163, 167. — 4. **198**, pp. 342, 362, 399. — 5. **198**, pp. 26, 445. — 6. **198** (4e éd.), p. XVII. — 7. Thiéry, **247**, p. 226. — 8. Bachaumont, **823**, 28 juin 1773, et Carmontelle, **430**. — 9. Leprieur, **469**.

a. Rousseau, grâce à une clef donnée par Mme de Genlis, peut s'y promener tous les jours et à toute heure (**104**, t. II, p. 17).

ficielles et coulent dans les cascades. Le marquis de Brunoy dépense dix millions dans son parc [1], de La Borde seize millions à Méréville pour dessécher un marais et contourner aimablement le lit rectiligne de la rivière d'Etampes [2]. Ce ne sont plus des jardins, ce sont des « folies ». Folies de financiers : la Folie-Méréville, la Folie-Boutin, la Folie-Beaujon [3]. Folies de grands seigneurs : la Folie-Méricourt, la Folie-Saint-James à Neuilly, la Folie-Brunoy, la Folie d'Orléans (parc Monceaux), la Folie d'Artois (Bagatelle) [4]. Roucher projette un épisode où l'on voit un homme heureux et riche se ruiner pour un jardin [5]. Bagatelle est le rendez-vous des Parisiens. Dès 1763, Girardin conçoit le plan d'Ermenonville. En 1774, le jardinier Richard propose pour Trianon un théâtre de verdure, deux kiosques, un temple de Diane à la romaine, une pagode et une volière chinoises, une autre volière et des bains à la turque, une vacherie, une bergerie, deux rivières, des rochers, trois petites îles et une grande [6]. Depuis son retour d'Angleterre, le duc de Nivernais ne rêve plus que parcs à l'anglaise. Il transforme Saint-Maur et Saint-Ouen [7]. Ferney est aimablement désordonné : « De longues allées où, parmi quelques ormeaux et mille autres arbres on cueille des abricots et des prunes ; des troupeaux qui bondissent entre un parterre et des bosquets ; un petit champ que je sème moi-même, entouré d'allées agréables ; des vignes, au milieu desquelles sont des promenades ; au bout des vignes, des pâturages, et au bout des pâturages, une forêt [8]. » A Auteuil, Morellet et Marmontel font devant la maison le plus joli petit jardin anglais qu'on puisse faire dans un espace grand comme un mouchoir [9]. En province, on tourmente la nature

1. Bne d'Oberkirch, **123**, t. II, p. 82. — 2. Bernois, **424**, pp. 266-270. — 3. Thirion, **248**, pp. 274, 278. — 4. Thiéry, **247**, t. I, p. 33 ; Thiébault, **129**, t. I, p. 115, etc... — 5. **22** *bis*, ch. I. — 6. Desjardins, **437**, ch. II, p. 63. — 7. Percy, **235**, p. 31. — 8. Voltaire, **168**, t. XIV, p. 279. — 9. Morellet, **160**, p. 180

avec la même ardeur. Il y a dans le parc de la Chapelle-Godefroy, avec une rotonde ornée de coquillages, coraux, stalactites, agathes, une chaumière du paysage, une ruine gothique et une laiterie[1]. A Bourg, le château de la Challe met à la place de son jardin français une grotte de Diane, un temple de l'amitié, des lacs, un ermitage, des chalets suisses[2]. A Lyon, le jardin de M. Poivre offre « des bosquets, des cascades, des rochers, des grottes, des ombrages, une foule de perspectives variées »[3]. Delille, au début de son poème, demandait qu'un jour, transformée en un nouvel Eden,

La France à nos regards offre un vaste jardin[4].

Il semble qu'on s'y emploie avec ardeur.

Pour conseiller ces jardiniers et pour fixer les règles de l'art, toute une littérature se crée. En 1731, l'Académie française avait proposé comme sujet de prix : « *Les progrès de l'art des jardins sous le règne de Louis le Grand.* » Le sujet ne fut pas traité[5]. Cinquante ans plus tard, il y aurait eu vingt concurrents pour célébrer les beautés des jardins anglais. Après la lettre d'Attiret et le livre de Chambers, on traduit les anglais Whately et Walpole ; l'ouvrage d'Hirschfeld, cinq volumes in-4°, paraît en même temps en français et en allemand. Watelet, Duchesne, Morel, Girardin, le prince de Ligne dissertent longuement et avec succès ([a]). Les volumes à estampes dessinent les plans et les plus agréables scènes. Le Prieur décrit et grave le jardin du comte d'Albon. Lerouge entreprend en 1775 et continue jusqu'en 1788 une volumineuse publication en vingt cahiers in-folio qui analyse plus de deux cents jardins. Les journaux insèrent des articles, éloges ou polémiques. Les poètes accordent leur lyre : après Gouges de

1. Babeau, **172**, pp. 24 et suiv. — 2. Jarrin, **457**, p. 237. — 3. Brissot, **92**, t. II, p. 95. — 4. **436**. p. 25. — 5. Delandine, **836**, p. 34.

a. Carmontelle signale un *Traité sur les jardins*, non imprimé, par M. le D. d'H... (**430**, Avertissement).

Cessières, après Rapin traduit en français, Delille, Roucher qui laisse son œuvre inachevée et inédite, Fontanes qui célèbre *le Verger*, Cérutti qui chante *Les jardins de Betz*. Pour le moins, sans parler des comptes rendus de périodiques et des fragments innombrables au hasard des ouvrages, une dizaine de traités pour la plupart réédités, six ou sept ouvrages à estampes, cinq poèmes publiés.

Cette longue histoire intéresse l'idylle mensongère et sincère où nous avons vu les contemporains de Rousseau se complaire. Pourtant, on pouvait à moins de frais s'asseoir au seuil d'une chaumière et suivre les sentiers rustiques. Les collines parisiennes et les horizons de France offraient aux promeneurs l'aimable gaieté des pastorales désirées. Mais si le plaisir idyllique pouvait se satisfaire de ces campagnes, le cœur avide d'émotions demandait encore autre chose. Ce furent les jardins qui apportèrent à profusion les joies douces ou violentes du sentiment. L'Elysée de Julie n'était pas seulement une fraîche solitude, c'était encore pour Saint-Preux toute l'âme de Mme de Wolmar. Comme lui, ceux qui s'égarèrent dans les jardins nouveaux voulurent y mettre une âme passionnée.

« C'est peu de charmer l'œil, nous dit Delille, il faut parler au cœur[1]. » Il faut, aux jardins du père Rapin qui sont ceux de l'architecte, substituer ceux du « philosophe, du peintre et du poète[2] ». Le jardin de Fontanes est celui du berger, mais aussi « du poète et du sage[3] ». Dulaure nous vante les jardins délicieux où le cœur, l'esprit et les yeux sont agréablement charmés[4]. « Celui qui ne s'attachera, disait Girardin avant eux, qu'à parler à l'oreille et aux yeux, sans s'embarrasser de rien dire au cœur, ne sera jamais qu'un compositeur insipide[5] ».

1. 436, p. 13. — 2. 436, p. 5. — 3. 536, t. I, p. 422. — 4. 200, p. 1. — 5. 446, pp. 66-67

Il n'y a en effet, pour l'art des jardins, qu'un seul principe; le prince de Ligne[1] et Hirschfeld[2] s'accordent : « Cherchons à parler à l'âme. » « Remuons fortement l'imagination et le sentiment. » La nature, si nous savons la comprendre et la guider, nous apportera inépuisablement tous les émois. On peut avoir « des jardins qui ne sont que *gais,* d'autres où il ne règne qu'une *douce mélancolie,* d'autres encore qui ne sont que romanesques, d'autres enfin qui ne sont que majestueux[3] ». On peut leur demander d'emplir le cœur d' « un sentiment de volupté noble qu'inspire l'idée du créateur du tout... on peut faire rentrer l'âme en elle-même; on peut, en lui retraçant un mérite étranger, la remplir d'amour, d'admiration, d'émulation[4] ». Les eaux, par exemple, peuvent exciter les sentiments les plus opposés ; « agréables ou importunes, agitées ou tranquilles, silencieuses ou bruyantes, éclatantes ou sombres, elles nous font éprouver dans leurs différents états, depuis le calme le plus parfait jusqu'à la plus vive émotion, et même jusqu'à l'effroi[5] ». En un mot, notre âme « s'élève, s'abat ou se trouve dans une douce sérénité en raison de la gaîté, de la tristesse ou de la tranquillité qui règne dans la scène[6] ». L'art des jardins n'est rien moins qu'une « métaphysique » qui nous rend maîtres, « par la manière de diriger les terrains, de se donner, à sa volonté, des sentiments et des pensées[7]. » Ainsi les riches eux-mêmes « entendront leur âme, qu'ils n'ont peut-être jamais interrogée[8] ». Tel de Lacoste, visitant Stowe, passe « de l'émotion du sentiment à l'ébranlement de l'admiration », et quand il arrive au terme de la promenade, son sein « oppressé du poids d'une multitude de sensations trop rapidement éprouvées se soulagea par un long soupir[9] ».

Plus heureux même que le peintre et le poète, le peintre-

1 **472**, p. 50. — 2 **455**, t. I, p. 179 — 3. Hirschfeld, **455**, t. I, p. 263. — 4. **455**, t. II, pp. 66 et sqq. — 5. Morel, **481**, p. 120. — 6. Whately, **493**, p. 208. — 7. Lezay-Marnezia, **471**, p. 155. — 8. **471**, p. 23. — 9. **463**, p. 87.

poète des jardins ne connaîtra pas de limite à son art. Il n'y aura pas dans l'âme humaine de sentiment et de rêve qu'il ne puisse à son gré éveiller et retenir. Il y a des paysages de toutes sortes, nous dit Girardin, « héroïques, nobles, riches, élégants, voluptueux, solitaires, sauvages, tendres, mélancoliques, tranquilles, frais, simples, champêtres, agrestes, rustiques, etc...[1] ». C'est une lyre infinie dont le paysagiste jouera pour nous donner tous les frissons. S'agit-il d'un petit enclos, on pourra inspirer « l'horreur ou la gaieté... peindre une entière solitude, un fragment de cultures écartées, ou le voisinage d'un lieu habité[2] ». S'agit-il de n'obéir qu'à la fantaisie du propriétaire, on aura le choix entre le jardin poétique, le romanesque, le pastoral et l'imitatif[3] ». Goûte-t-on les rochers, on pourra choisir ceux que caractérise la majesté, ceux que caractérise la terreur et ceux que caractérise le merveilleux[4]. Avec de simples ombrages, on pourra combiner comme à Belœil les bosquets du calme de l'âme, de la volupté, de la paresse, de la coquetterie, de l'indifférence et de la jalousie[5] : « Le dessinateur disposera à son gré des saisons, des terrains, des eaux, de la végétation, des rochers. » Il étudiera les jardins montagnards, ceux en vallée et ceux forestiers, les jardins agréables, gais, riants, romanesques, majestueux, ceux où règne une douce mélancolie et ceux où s'unissent tous ces caractères; il y aura des jardins printaniers, d'été, d'automne et d'hiver, les jardins ou scènes du matin, du midi et du soir[6].

Il y aura d'abord les émotions douces et pastorales, celles que nous avons goûtées sous les chaumières du Trianon ou de Chantilly, mais auxquelles nous joindrons ce je ne sais quoi de véhément qui sied aux âmes vraiment tendres. Ce sera la « touchante peinture du premier bonheur des hom-

1. **446**, p. 104. — 2. Duchesne, **440**, p. 94. — 3. Morel, **481**, p. 372. — — 4. Whately, **493**, pp. 36-38. — 5. Prince de Ligne, **472**, p. 32. — 6. Hirschfeld, **455**, t. IV, table et *passim*.

mes et des vrais plaisirs de la vie champêtre[1] ». Entre le pays champêtre, le cultivé et le sauvage, on choisira le premier, « car c'est le plus intéressant des trois[2] ». Tout dans cette nature « sourit à la vue de son maître, qui jouit délicieusement des beautés qu'elle acquiert sous ses lois ». Duchesne qui parle ainsi poursuit pendant trois pages cette attendrissante idylle[3]. Le spectacle est « touchant » pour Hirschfeld[4], et ce jardin champêtre est si fidèle à copier les rusticités campagnardes que le comte d'Elbion, « anglomane », prendra le petit village de Rocvif pour un jardin à l'anglaise[5]. Comme les hameaux sont l'asile des vertus, les jardins feront naître aussi dans les âmes corrompues par la ville les joies pures de l'innocence et du dévouement : « Amateurs des jardins, soyez amateurs de l'humanité », prêche le prince de Ligne[6]. Donnez, dit Roucher, donnez « à la grandeur l'air de la bienfaisance[7] ». Voilà, nous dit la *Correspondance littéraire,* « la théorie des jardins qui nous mène à l'humanité et à la bienfaisance[8] ». Les parcs célébreront la vie simple du laboureur, et s'il y a dans les environs de misérables chaumières, ce serait « d'un fort mauvais goût » de vouloir « pratiquer une belle entrée régulière ». On entassera modestement quelques rochers sauvages et romantiques[9]. Au fond d'un « asile de tendresse et de solitude », on cachera, comme à Ermenonville, la cabane de Philémon et de Baucis[10]; à moins qu'on ne préfère, comme chez le comte d'Albon, le salon de l'amitié où deux colombes, « symbole de la candeur », entrelacent leur bec, ou le réduit de l'amour, bosquet « vraiment touchant pour le cœur » : dans l'enfoncement, sous des tilleuls touffus, au milieu de charmilles épaisses, on voit un buste de Mme d'Albon, devant

1. Girardin, **446**, p. 149. — 2. Morel, **481**, t. II, p. 238. — 3. **440**, pp. 8-10. — 4. **455**, t. V, p. 70. — 5. *Journal encyclopédique*, **5**, 1782, nov., p. 481. — 6. **472**, p. 199. — 7. **22** bis, Épigraphe du troisième chant. — 8. **885**, t. XI, p. 375. — 9. Grohmann, **448**, cahier IX, p. 11. — 10. Girardin, **446**, p. 94.

lequel est placé un autel surmonté de flammes[1]. Ajoutons-y, au hasard des sentiers et des parcs, tous les autels à l'amitié, à la vertu, à la reconnaissance, à la bienfaisance, à l'humanité, « monuments de la fidélité inébranlable », « temples de l'amour innocent et tendre », « monuments de la foi conjugale[2] », les pyramides, colonnes, statues et bustes d'hommes célèbres rêvés par Watelet[3] ou Delille[4] et qui préparent le jardin des grands hommes dessiné par Bernardin de Saint-Pierre.

Surtout, puisque c'est la pente naturelle où glissent ces âmes nouvelles, les jardins abriteront les rêveries et la tristesse légère de la mélancolie sous tous les arbres de leurs bosquets : « L'ornement dont le mérite est le plus passé, nous dit Walpole, c'est l'ermitage ou la scène de contemplation. Il est vraiment ridicule de se placer dans le coin d'un jardin pour y être mélancolique[5]. » Mais les contemporains de Rousseau ont plus de vague dans l'âme que ce compatriote d'Young et d'Ossian. Ils ont tenu à leurs ermitages et à leur mélancolie. Que serait l'art des jardins, nous dit Lezay-Marnezia, sans ces hommes « qui ont connu les plaisirs courts et les profonds chagrins de la vie, qui ont joui, qui regrettent, qui goûtent enfin les douceurs de la mélancolie[6] »! Eux seuls sauront apprécier ce bois de chênes antiques où se dresse un temple, dans la plus profonde obscurité du bois, « et qui offre à la méditation un asile silencieux », l'urne qui enferme dans un bocage « les cendres de deux amants fidèles », le terrain inculte et les rochers[7] où les amants malheureux gravent le nom de leurs maîtresses, les arbres mélancoliques et les épitaphes « naïves et non ingénieuses[8] ». A Belœil il y a une petite promenade sombre faite pour les « rêveurs tristes[9] »; au Moulin-Joli on peut s'asseoir entre les bras d'un saule pour y rêver

1. Leprieur, **469**, pp. 21-22. — 2. Grohmann, **448**. — 3. **492**, p. 111. — 4. **436**, p. 111. — 5. **491**, p. 78. — 6. **471**, p. 14. — 7. Girardin, **446**, pp. 68-72. — 8. Cérutti, **431**, p. 21. — 9. Prince de Ligne, **472**, p. 33.

et pleurer, « non de tristesse, mais d'une sensibilité délicieuse[1] ». Le dessinateur de Roucher saura

> Charmer la solitude, et dans l'âme attendrie
> Faire insensiblement passer la rêverie[2].

Sans doute, on exagère parfois. Cérutti déteste les jardins anglais où, par « ostentation mélancolique » et « affectation dévotieuse », on sème à pleines mains « les couvents, les abbayes, les ermitages[3] ». Mais sans aller jusqu'aux fantaisies mensongères ou même jusqu'à ce « pavillon de la rêverie » du château de Jarnac[4], on aimera sans ridicule le ruisseau sauvage de Duchesne, bordé négligemment de cyprès ou de tuyers, d'aulnes et de peupliers, entre lesquels toutes les plantes aquatiques croîtront en liberté[5]. Le soir on goûtera, dans les jardins de Girardin[6] ou de Morel[7], le charme des clairs de lune, le silence d'une nuit calme et tranquille, image du repos et de la paix. Qui, dans des lieux semblables, n'a pas quelquefois éprouvé « le sentiment voluptueux d'une douce rêverie »? Même, si nous en croyons Girardin, nous laisserons à l'âme des femmes le soin de disposer toutes choses pour les caresses « de ce que l'on appelle en anglais *Lovely Moon*, lune amoureuse », pour « la tendre pâleur de cette lumière mystérieuse ». « C'est aux femmes qu'est dévolue de droit l'ordonnance des tableaux faits pour un moment si doux. »

Ceux qu'attireront de moins languissantes émotions iront vers les ruines et les tombeaux. Ils demanderont aux « fabriques » des jardins, les fortes réflexions qu'inspire le contraste des choses caduques et de l'éternelle nature. Ruines trop savantes parfois et qui dresseraient assez bien leurs fausses lézardes à côté de la chaumière dorée de Chantilly. Le prince de Ligne en édifiera une à Belœil, toute en marbre, « les

1. Prince de Ligne, **472**, p. 152. — 2. **22** *bis*, chant I. — 3. **431**, pp. 28 et suiv. — 4. Biais, **428**, p. 165. — 5. **440**, p. 78. — 6. **446**, p. 141. — 7. **481**, pp. 61-62.

colonnes bien conservées, au lieu d'offrir un spectacle dégoûtant » comme toutes les ruines qu'il connaît[1]. Le « Désert » s'enorgueillit d'une sorte de tour à moitié détruite qu'éclairent des crevasses, « ouvrage du temps ». Cet ouvrage du temps est habilement disposé pour mettre en lumière « les ameublements modernes les plus frais[2] ». Mais il y a de plus émouvants témoignages de la fuite des jours. Telle cette île d'Ermenonville où le bois de myrtes et de lauriers, l'autel abandonné, le parfum des arbustes fleuris et les ruines d'un petit temple antique témoignent qu'elle fut jadis consacrée à l'amour ; « à présent ce n'est plus qu'un passage, et la maison du passeur est appuyée contre la ruine, presque méconnaissable, du temple[3]. » Partout il y a des pierres qui s'écroulent, des temples qui s'affaissent, des colonnes brisées, des voûtes béantes ; un temple ruiné et un pont ruiné chez le comte d'Albon[4], à Monceau le moulin à eau en ruines, un pont demi-ruiné, un château ruiné, les ruines du temple de Mars, les ruines encore debout de la Naumachie[5]. Le *Recueil d'idées nouvelles* de Grohmann, publié à Leipzig en anglais, allemand et français, nous en donne de précieux modèles, chapelle, aqueduc, monument de chevalerie ruinés, ruines d'un château de brigands, tour ruinée, etc., tout ce qu'il faut pour inspirer selon les goûts et selon les fortunes, en style gothique ou en style dorique, les salutaires pensées du néant humain.

A côté des ruines on dresse naturellement les tombeaux. Delille les a chantés avec complaisance et il eut de précieux modèles. Près de l'urne antique d'Ermenonville où reposent les cendres des deux amants, « un simple lit de mousse, sous le creux d'un rocher, peut servir aux lectures, aux conversations ou aux rêveries du sentiment[6] ». Il y eut mieux bientôt. Le tombeau de J.-J. Rousseau, celui d'un inconnu « qui se tua

1. **854**, t. IV, p. 285. — 2. Mercier, **229**, t. X, pp. 134-135. — 3. Girardin, **446**, p. 75. — 4. Leprieur, **469**, pp. 22-25. — 5. Carmontelle, **430**. — 6. Girardin, **446**, p. 68.

non loin de là [1] » multiplièrent dans tous les jardins les épitaphes et les monuments funéraires. Bois des tombeaux à Monceaux [2], île du tombeau et tombeau du Pharaon à Bagatelle [3], urnes funéraires, tombeau dans une caverne, tombeaux de chiens et de chevaux, tombeau égyptien dans le recueil de Grohmann, etc.

Rêverie champêtre, rêverie mélancolique, rêverie philosophique, ce n'est pas encore tout ce que l'on veut. Il faut aux lecteurs de Rousseau quelque chose de rare et d'inexprimé. Un voyageur, en 1752, admire, en arrivant à Châteaulin, « un point de vue sauvage mais agréable [4] ». Bientôt sauvage et agréable se confondent. Tous ceux que lasse la réalité commune, tous ceux qui aspirent aux chimères du cœur demanderont à la nature ses complicités romanesques. Ou plutôt le mot romanesque ne suffit plus. On y entend trop l'écho lointain du *Grand Cyrus* ou de *Pharamond*. L'Angleterre, en nous apportant ses jardins, nous apportera le terme nouveau de romantique. Jusqu'à la fin du siècle, alors même qu'on l'emploie communément, le mot garde sa saveur étrangère ([a]). Mais il n'en exprime que mieux ce qu'il y a de mystérieux et de complexe dans les sensations nouvelles. Ce n'est pas injustement que l'école romantique fit une part si large à la

1. De Laborde, **461**, pp. 35, 37. — 2. Carmontelle, **430**. — 3. Le Rouge, **470**, douzième cahier. — 4. De Montigny, **6**, p. 140.

a. L'abbé Leblanc écrit *romantic* en 1745 (**466**, t. II, p. 205); Linguet *romantik* (**41**, 1777, t. I, p. 182); le prince de Ligne, en 1786, *romantick* (**472**, p. 15). Pour Girardin, c'est encore un mot anglais (**446**, p. 150). Le prince de Ligne le traduit par *romancier* (**472**, p. 15). Rousseau emploie indifféremment *romanesque* (*romanesques rivages,* **75**, t. IX, p. 359) et *romantique* (*les rives du lac de Bienne sont plus sauvages et romantiques que celles du lac de Genève,* **75**, t. IX, p. 364). Vers la fin du siècle, c'est un mot à la mode. Cf. Prince de Ligne : *Les Enlèvements :* « Ambroise : Un homme du village, qui a passé un an à Paris, dit qu'il faut arranger encore vos places d'une manière dont je ne puis retenir le nom, Pitt... — Le Chevalier : Pittoresque. — Ambroise : Oui, pittoresque et pour que cela soit rom... — La Marquise : Romanesque. — Ambroise : Oui, mais encore un autre rom... — Le Chevalier : Romantique. Qu'il est bête » (Acte I, sc. 3).

nature ; c'est à elle qu'elle devait le nom même qu'elle choisissait. Il y eut, avant le théâtre ou la poésie, le paysage et les jardins romantiques. Toutes sortes de choses s'y mêlaient et les contemporains de Rousseau en eussent malaisément précisé l'intention. Disons simplement qu'ils leur demandaient de refléter ce que n'exprimaient ni l'idylle champêtre, ni même la rêverie paisible à la Rousseau. Jean-Jacques, malgré les rochers et le torrent de Meillerie, malgré la promenade sur le lac et l'accord qu'il sut trouver entre les âmes et la beauté des choses, demanda surtout à la nature des images aimables et pacifiques. Ossian et Young, le goût renouvelé pour le merveilleux des contes de fée, la curiosité revenue vers le Moyen-âge et la chevalerie, l'inquiétude des âmes lasses du passé, tout cela se mêla confusément dans le décor heureux ou ridicule, poétique ou disparate des jardins. Le bouleversement révolutionnaire, l'empire et le retour à l'antique devaient retarder longtemps encore l'expression littéraire sincère de ces formes neuves du sentiment. Mais il n'est presque rien du décor romantique, rien des images hasardeuses dont se parent ou s'affublent les *Ballades*, les *Orientales* ou *Han d'Islande* qui n'ait été construit en moellons et en charpentes, réalisé en troncs d'arbres, cascades et roches sauvages avant de s'évoquer en syllabes sonores.

Les jardins en exagérèrent à l'avance la mélancolie déclamatoire et le besoin de ne rien sentir qu'avec une âme de chevalier gothique ou de princesse scandinave. Cerutti proteste véhémentement contre les couvents, abbayes, chapelles, ermitages, contre ces « vieilles traditions, ces tristes souvenirs de la sorcellerie », forêts enchantées, antres prophétiques, tombeau de Merlin, sépulcre de Nostradamus, chêne de Membré [1], etc... Le *Journal de politique et de littérature* demande qu'on laisse les châteaux gothiques à Lusignan.

1. 431, pp. 28-33.

Mais Cerutti ne s'effraie que des excès de zèle, et toute son âme s'émeut à retrouver, près des ruines du donjon de Betz, les tombeaux de Thibaud de Betz et d'Adèle de Crépy, placés sur une esplanade élevée, ornés d'épitaphes naïves et précédés d'une longue file « de toute la famille des arbres mélancoliques[1] ». Grohmann nous offre les ruines d'un château de brigands et ce monument de chevalerie près duquel on vient s'asseoir dans le tronc d'un saule ; il est même « absolument nécessaire » de l'entourer de deux arbres à demi secs et de quelques sapins mutilés[2]. Sous le nom de jardin romanesque, Watelet évoque les torrents, les rochers, les bruits sourds, le désert magique, les démons, magiciens et monstres[3], et Morel croira devoir protester contre les déserts, antres, cavernes et vieux donjons[4].

En dépit de ces excès, le romantisme des jardins nous révèle parfois quelque sentiment profond de la poésie des choses. Diderot évoquait, là où la cascade de Saint-Cloud fait jaillir ses « petits jets d'eau » et rouler ses « petites chutes » de gradins en gradins, « une grande nappe s'échappant de l'ouverture d'un rocher ou d'une caverne sombre... avec toute l'horreur de la nature sauvage[5] ». C'est cette nature que Morel décrit sous le nom de « Pays sauvage[6] », et Walpole sous le titre de « jardin agreste » : « je me figure cette espèce de scène dans le goût des Alpes, entièrement composée de pins et de sapins, quelques bouleaux ou autres arbres pareils, et présentant l'image d'un pays sauvage et montagneux[7]. » Plus simplement Hirschfeld appellera « jardins romanesques » le lac des Quatre-Cantons, la vallée de Lauterbrunnen, ou l'île de Saint-Pierre[8]. Ce sont là de bien vastes modèles et qui ne s'accommodent guère sans doute des vallons parisiens. Girardin évoque des rêves moins grandioses, mais il y reflète

1. **431**, pp. 20-21. — 2. **448**, cahier 29. — 3. **492**, p. 88. — 4. **481**, p. 388. — 5. **839**, t. XII, p. 103. — 6. **481**, pp. 239-240 et suiv. — 7. **491**, p. 76. — 8. **455**, t. IV, pp. 106 et suiv.

fidèlement les émotions et les aspirations confuses de ses contemporains. A vrai dire, en nous parlant des jardins, il retourne insensiblement lui aussi vers la libre nature. Il garde seulement de son art l'habitude de recréer les choses et de mêler aux réalités précises les chimères de son esprit. Nous le suivrons fidèlement tandis qu'il parcourt « la situation romantique[1] » :

A travers les ombrages noirâtres des sapins et les amphithéâtres de rochers, la rivière limpide descend de cascades en cascades jusque dans la vallée tranquille; c'est là qu'elle semble s'étendre avec plaisir, pour former un lac entre la chaîne des rochers majestueux, dont les intervalles laissent apercevoir dans le lointain ces respectables montagnes, dont les cimes couvertes de glaces et de neiges éternelles ressemblent, à cette distance, à d'énormes masses d'agate et d'albâtre, qui réfléchissent, comme autour de prismes, toutes les couleurs de la lumière. Les eaux du lac sont d'une couleur bleu-céleste tel que l'azur du plus beau jour, et transparentes comme le cristal le plus pur; l'œil y peut suivre jusqu'au fond les jeux de la truite sur des marbres de toutes les couleurs. Une île s'élève au milieu des eaux, comme pour servir de théâtre aux plaisirs champêtres; cette île charmante est entremêlée de vignes et de prairies, et de distance en distance des ombrages variés y forment d'agréables bocages; la vache y pâture la fraise qui rougit la pelouse; d'heureux époux, que l'intérêt n'a point unis, y sont assis sur l'herbe tendre au milieu de tous leurs enfants; c'est là qu'ils font un souper délicieux, avec la crême qui a la saveur de la fraise et la couleur de la rose. Plus loin, au clair de la lune argentée, l'eau du lac frémit sous la barque légère qui porte les jeunes filles du voisin hameau;...

La rivière, en sortant du lac, s'enfonce dans un vallon resserré et profond; de hautes montagnes et des rochers sourcilleux semblent séparer cet asile du reste de l'univers. Les cimes en sont couronnées de sapins où ne toucha jamais la coignée; sur les pelouses de thym et de serpolet, des chèvres blanches s'élancent gaiement de rochers en rochers... Après quelques chutes précipitées par l'opposition des rochers qui se croisent sur son cours, la rivière trouve enfin dans ce vallon étroit un petit espace où ses eaux écumantes et contrariées

1. 446, p. 151.

peuvent jouir d'un moment de repos. Un bois de chênes-verts antiques s'avance sur les rives adoucies : sous leurs ombrages mystérieux est un tapis d'une mousse fine. Les eaux limpides et peu profondes s'entremêlent avec les tiges tortueuses, et leurs ondes qui se jouent sur un gravier de toutes les couleurs invitent à s'y rafraîchir; les simples aromatiques, les herbes salutaires, et la résine des pins odorants, y parfument l'air d'une odeur balsamique qui dilate les poumons. A l'extrémité du bois de chênes, à travers un verger dont les arbres sont entortillés de vignes et chargés de fruits de toutes espèces, on entrevoit une cabane; son toit de chaume y met à l'abri, sous une grande saillie, tous les ustensiles du ménage rustique;... cette retraite fut trouvée par l'amour; elle est habitée par le bonheur.

C'est dans de semblables situations que l'on éprouve toute la force de cette analogie entre les charmes physiques et les impressions morales. On se plaît à y rêver de cette rêverie si douce, besoin pressant pour celui qui connaît la valeur des choses et les sentiments tendres; on voudrait y rester toujours, parce que le cœur y sent toute la vérité et l'énergie de la nature.

Nous voilà bien loin des jardins qui groupent modestement quelques arbres autour de quelques gazons. C'est que Girardin, Morel, Duchesne et les autres ont voulu faire entrer dans leurs parcs toutes les beautés des choses. Girardin n'a pas voulu seulement y goûter les fortes impressions de la situation romantique, il y a mis des conclusions philosophiques et des élévations métaphysiques. Rousseau n'avait jamais aimé la beauté des paysages sans dépasser les apparences et s'élever jusqu'à l'Être Suprême. Les jardins, pour ceux qui vinrent après lui, évoquèrent aussi ou symbolisèrent les forces mystérieuses qui gouvernent et dominent la nature. Le jardin champêtre, pittoresque ou romantique fut philosophique aussi. C'est lui qui peut donner « pour ainsi dire, une idée sensible de la création et de l'infini, qui peut faire sentir à l'homme qui *pense* la dignité de son origine, de son être et de ses facultés[1] ». Après les paysages qui charment les yeux on cherchera

1. Girardin, 446, p. 25.

« bientôt à former des paysages philosophiques qui charment l'âme[1] ». Le symbole ne sera pas vain qui mettra à Ermenonville le temple de la philosophie, à Bagatelle la maison du philosophe[2], dans les estampes de Grohmann ou de Krafft la cabane de Diogène, le temple des quatre éléments ou la « maisonnette en bois grume et chaume, de style gothique, appelée maison du philosophe ». Les jardins semblèrent vraiment, pour ceux qui s'y plurent, « la grande et puissante mère nature » que louait une phrase de Montaigne sur une roche d'Ermenonville[3].

Tout cet enthousiasme n'alla pas sans quelques maladresses et quelques mensonges. Tout jardin qui se respectait prétendit à plus de « liberté » que le jardin du voisin. Notre grande et puissante mère nature ne fut plus qu'un rébus ingénieux où les disparates s'entassèrent. Par amour des jardins chinois et par dédain des lignes droites, on avait d'abord contourné à plaisir les allées et multiplié les caprices de l'ornementation. Avant Rousseau, l'*Encyclopédie* se plaint déjà des allées tortueuses, des parterres chantournés et des bosquets découpés en pompons[4]. Le *Nouvelliste économique et littéraire* raille ceux qui ne veulent « que des courbes compliquées et des routes tordues[5] ». Une lettre de Cochin dans le *Mercure de France* expose le plaisant projet d'une dame qui veut transformer un parc de Le Nôtre. Son intention est qu'il n'y ait pas une seule allée droite dans son jardin. Elle a un goût décidé pour le labyrinthe[6]. A la Tronche, près Grenoble, M. de Barral de Rochechinouart s'enorgueillit d'un labyrinthe fameux qu'on vient visiter de fort loin[7]. Un « particulier », de Morel, proteste contre le parc de Launay parce que « cela se voit partout ». Mieux vaut le jardin qu'il dessine avec char-

1. Girardin, **446**, p. 25. — 2. Le Rouge, **470**, douzième cahier. — 3. Dulaure, **200**, t. I, p. 152. — 4. Article *Jardin*. — 5. **58**, 1754, nov. et déc., p. 136. — 6. **55**, 1756, août, p. 182; inséré dans **765**. — 7. A. de Gallier, **204**, pp. 64, 276.

milles, sentiers tortillés, mélanges de lignes droites ou con tournées[1]. Les « petits enclos » dont se raille l' « Indien à Paris », petits ponts, petites allées, petites prairies, petits ruisseaux, sont la folie du jour[2]. Le jardin de M. Pons de Verdun sur douze toises de terrain rassemble jets d'eau, ruines, boulingrin[3]. Quand il fut de bon ton d'exprimer dans son parc les états d'âme les plus rares, les jets d'eau et les ruines se compliquèrent des symboles les plus inattendus. Morel raille le projet d'un homme de lettres qui veut peindre dans ses jardins les différents âges de la vie humaine[4]. L'homme de lettres est sans doute le prince de Ligne qui se vante d'avoir terminé cet émouvant tableau dans son parc de Belœil. L'enfance y fut représentée par un « berceau[5] ». A Toulouse M. du Barry, beau-frère de la comtesse, trouve moyen, dans son jardin de la place Saint-Sernin, de faire tenir toute l'idylle rustique et toute la Suisse romantique. Dans l'espace d'un acre il a mis « des collines en terre, des montagnes de carton, des rochers de toile ; des abbés, des vaches et des bergères, des moutons de plomb, des singes et des paysans, des ânes et des autels en pierre, de belles dames et des forgerons, des perroquets et des amants en bois ; des moulins à vent, des chaumières, des boutiques et des villages, tout, excepté la nature[6] ».

C'est l'Anglais Arthur Young qui parle ainsi, mais il n'était pas seul à mépriser ces fantaisies. Nous ne serons jamais plus sévères contre les ridicules de la mode que ne l'ont été les contemporains. La nature, dans les jardins d'un Morel et d'un Girardin, n'est pas tout à fait la nôtre, mais du moins ils ont senti qu'elle ne s'accommodait pas des mesquineries et des artifices. Ils ont dessiné Ermenonville et le Moulin-Joli, mais ils n'approuvaient déjà pas sans réserves le Monceau de Carmon-

1. **481**, 2e éd., II, p. 185, notes. — 2. **831**, t. II, p. 21. — 3. **484**, p. 92. — 4. **481**, 2e éd., t. II, p. 210. — 5. **472**, pp. 17-21. — 6. A. Young, **255**, t I, p. 38.

telle. Surtout ils ont renié tout ce qui mettait le mensonge du désordre à la place du mensonge de la géométrie. Rousseau se plaint du mauvais goût des jardins anglais de France[1]. Avant lui le baron d'Holbach était fort mécontent de ceux d'Angleterre, « où l'affectation d'imiter la nature est pire que la monotonie symétrique de l'art[2] ». Après lui les voyageurs Hartig[3] ou Wimpfen[4] protestent. « Ridicules jardins à l'anglaise », dit Baculard d'Arnaud[5]. « Jardin trop ridiculement anglais », dit Mercier, et le Génie de son *Rêve singulier* les bouleverse d'un coup de pied[6]. Chabanon écrit sur la *Manie des jardins anglais* une épître que commentent avec éloges le *Mercure de France* et le *Journal encyclopédique*[7]. Mêmes critiques dans le même *Journal encyclopédique*[8], dans les *Affiches de Province*[9] ou dans la *Correspondance littéraire*[10]. Dulaure se félicite qu'on ait vu disparaître ces jardins « d'autant plus ridicules qu'on n'y était pas accoutumé[11] ». Sévérités impitoyables dans le *Nouveau la Quintinye*[12] et les traités de Morel[13] ou de Duchesne[14]. Le goût des jardins anglais fait partie de l' « Anglomanie universelle ». On s'en plaint hautement, dit Hirschfeld[15]. Elle dégrade les jardins, conclut le *Journal de Littérature*[16].

Tout d'abord, elle rapetisse ridiculement les grandes scènes de la nature. « C'est quelque chose de si sociable, dit Walpole, que de pouvoir se serrer la main par-dessus la rivière, du sommet de deux montagnes[17] ! » « On a mis la nature en mascarade, dit Roucher. C'est un filet d'eau qu'on appelle rivière; et la Seine coule aux pieds de ce jardin. C'est un petit pont dont les parapets sont formés de bois de cerfs; et le beau pont

1. **75**, t. XI, p. 335. — 2. Diderot, **839**, t. XIX, p. 179. — 3. **452**, p. 117. 4. **494**, p. 56. — 5. **685**, t. IV, p. 188. — 6. **479**, p. 97. — 7. **55**, 1775, 15 janv., p. 124. — **51**, 1775, février, p. 447. — 8. **51**, 1776, nov., p. 58. — 9. **27**, 1772, p. 110. — 10. **885**, t. X, p. 522. — 11. **200** (1786), t. I, p. 1. — 12. **500**, t. III, p. 1. — 13. **481**, pp. 107-181. — 14. **440**, pp. 65 et suiv., 87-91. — 15. **455**, t. I, p. 153. — 16. **42**, 1779, t. IV, p. 311. — 17. **168** *bis*, p. 236.

de Neuilly n'est qu'à deux ou trois lieues. Ce sont quelques tombereaux de terre entassés en guise de montagne; et l'on arrive de Paris à ce colifichet par une montagne véritable dont l'intérieur présente de vastes excavations, assez semblables aux Catacombes de Rome. C'est enfin un maigre gazon parsemé de quelques arbustes; et, à cent toises de là, s'élève une des plus belles forêts du royaume [1]. » Le projet de poème sur les *Jardins* se proposera de protester contre les jets d'eau et cascades mesquines [2]. Tout cela choque Mme Roland [3], le chevalier de Guibert [4], le romancier Loaisel de Tréogate [5] et le voyageur Chantreau [6]. Fontanes [7] et le Bouvier Desmortiers [8] renvoient les amateurs de colifichets aux « grandes productions de la nature » et aux « paysages rustiques ». Ils rougiront, s'ils savent les comprendre, des grotesques tableaux que Lemierre raille dans ses *Fastes* :

> Des cabarets sans vin. des rivières sans eau,
> Un pont sur une ornière, un mont fait à la pelle [9].

Tas de terre dénommés montagues dont Mme Necker se moque et que M. de Tressan croyait justement propres à accoucher d'une souris [10]; rochers prétentieux, « d'un travail impuissant, avortons imparfaits » [11]; rivières avares et stagnantes qui ressemblent à une rivière, disait Coqueley de Chaussepierre. comme deux gouttes d'eau [12]; jets d'eau semblables à celui que Julie supprime au château de Wolmar et qui meurent « à deux pieds du parterre » [13].

Sur ces montagnes d'étagère et près de ces rivières sans eau, trop de « fabriques », trop d'entassements disparates :

1. **560**, t. I, p. 183. — 2. **22** *bis*, *Idées pour les jardins*. — 3. **869**, t. III, pp. 265 et **163**, t. I, p. 442. — 4. **367**, pp. 200, 248. — 5. **715**, p. 238. — 6. **434**, t. II, p. 115. — 7. **536**, t. I, pp. 426, 427, 429-431. — 8. **379**, p. 41. 9. **544**, t. III, p. 89. — 10. Mme Necker, **863**, t. I, pp. 30, 58, 146. — 11. Delille, **436**, p. 47. — 12. Valenciennes, **799**, p. 350. — 13. Delille, **436**, p. 51.

Bannissez des jardins tout cet amas confus
D'édifices divers, prodigués par la mode,
Obélisque, rotonde, et kiosque et pagode[1].

Mme Roland s'en moque[2] comme Roucher à propos d'Ermenonville[3]. Thiéry loue le jardin de Mme de Boufflers ou celui de Trianon de n'avoir pas donné dans cette mode[4]. Duchesne[5] ou Morel[6] ou Hirschfeld[7] ne s'accommodent pas des temples grecs qui tournent le dos à une église gothique et regardent une pagode chinoise, des ingénieux voisinages qui rassemblent mosquée, église chrétienne, temple grec, temple chinois, obélisque et ruine gothique.

Ces fabriques n'apportent même pas au cœur les émotions qu'elles se proposent prétentieusement d'éveiller. Parlez au cœur, répètent tous les théoriciens des jardins, mais ne lui parlez qu'un langage sincère. Que votre jardin ne soit ni un sermon, ni un poème didactique. La campagne est faite pour nous donner le goût des joies rustiques et de la vie simple, mais

N'allez pas ériger une ferme en palais[8].

Evitez, demande Brizard, en visitant Chantilly, de cacher des dorures sous le chaume[9]. Le Selicour de Lezay-Marnezia,

Au lieu d'édifier un hameau fantastique
Où le faste est voilé par le chaume rustique,

préfère « rétablir la chaumière croulante » de ses fermiers[10]. Fuyons les beaux mensonges, répète le *Journal encyclopédique*. Ne mettons pas « des raffinements de volupté dans des cabanes, des palais sous la forme d'un hameau... des bergères mises dans les champs pour les rencontrer », tout « ce que les parures et l'esprit sont aux pastorales de Fontenelle ».

1. Delille, **436**, p. 68. — 2. **869**, t. III, p. 265. — 3. **22** bis, chant III. — 4. **247**, t. I, p. 20; t. III, p. 438. — 5. **440**, p. 59. — 6. **481**, pp. 258 et suiv., 354 et suiv., 393. — 7. **455**, t. III, p. 93. — 8. Delille, **436**, p. 69. — 9. **1**, pp. 379-380. — 10 **471**, p. 139.

Point de ruines élevées pour les regarder [1], point de « grotesque amas de modernes ruines ». « Loin ces monuments dont la ruine feinte

Imite mal du temps l'inimitable empreinte [2]. »

Ne convertissons pas nos jardins « en monuments de mélancolie, en promenades sépulcrales, en surprises hideuses » [3]. Dédaignons les « urnes sans douleur que plaça le caprice » [5], ou même les « ermitages mélancoliques » [5] et l' « affectation du sombre » [6], car nous nous exposerions aux contrastes fâcheux que de Laborde raillera plus tard : « Une promenade rappelait tous les devoirs et tous les sentiments ; chaque rocher disait quelque chose de tendre ; chaque arbre portait une devise sentimentale conçue dans l'innocence des premiers âges ou dictée par celle du propriétaire... Des gens distraits, des femmes légères riaient dans la vallée des tombeaux ; on se disputait sur le banc de l'amitié, on jouait gros jeu sous le chaume d'une cabane rustique [7]. »

Toutes ces protestations marquent qu'on eut un assez juste discernement de ce qu'il ne fallait pas demander aux jardins. Il y eut chez ceux qui les aimèrent pas mal de mélancolies et de tristesses déclamatoires. Ils voulurent trop naïvement imposer à la nature ce qu'ils mirent dans leurs lettres, dans leurs romans et leurs poèmes d'affectations sentimentales. Ces passionnés sont trop habiles à calculer les prétextes de leurs passions. Ils unirent trop aisément dans leurs cœurs le vertueux laboureur, l'innocente bergère, le torrent écumant et la ruine sépulcrale. Comme si l'on eût voulu réparer les années d'indifférence, il fallut que, des ruines de Palmyre aux montagnes des Alpes et des châteaux gothiques aux chaumières laborieuses, on fît revivre près de soi toutes les formes émouvantes

1. **51**, 1776, février, p. 510. — 2. Delille, **436**, p. 76. — 3. *Journal de politique*, **44** *bis*, t. IV, p. 158. — 4. Delille, **436**, p. 67. — 5. Walpole, **491**, p. 78. — 6. Mme Roland, **869**, t. III, p. 265. — 8. **460**, p. 50.

de la nature. A Ermenonville, à Monceau, à Bagatelle ou ailleurs, on voulut éprouver tant de choses qu'on redoute un peu que les propriétaires et visiteurs n'aient rien éprouvé. Pourtant, si l'effort dépasse le but, il fut assurément convaincu.

Du jardin architectural nous aboutissons au jardin état d'âme. Cela marque l'étape décisive. Après Rousseau, la nature devient décidément ce qu'elle est pour nos âmes modernes, la vie confuse et profonde où s'épuise et s'épanche tout l'inexprimable de nous-mêmes. Le XVIIIe siècle y mit seulement moins d'art, moins de mesure, moins de sincérité, mais il s'y donna tout entier. L'art des jardins anglais l'atteste éloquemment. Les traités de Duchesne, Morel, Watelet, avec une ardeur passionnée, crurent élever contre les ennuis, les tristesses, les passions basses et les vaines ambitions une barrière verdoyante de futaies et de prairies, bleuissante d'horizons, écumante de cascades. Sans doute, ils n'y ont pas pleinement réussi. Bien des choses pourtant nous sont restées de leurs chimères. Nos parcs et nos jardins leur doivent, nous le dirons, une part de leur pittoresque. Ils leur doivent aussi quelque peu l'âme gaie, mélancolique ou profonde que nous prétendons y mettre. Aussi ne sera-t-il pas injuste de faire revivre l'ensemble d'un des jardins où ils voulurent se refléter tout entiers. Ce ne sera pas le Moulin-Joli que nous retrouverons plus tard, ni Bagatelle trop mondain, ni Monceau dont une part subsiste et que nos impressions modernes déformeraient. Nous choisirons Ermenonville ; non Ermenonville tel qu'il est ; nous risquerions de n'y voir trop souvent que d'assez maigres fabriques sans leur cadre vivant de verdures et d'eaux courantes. Girardin nous le montrera tel qu'il l'a rêvé. Parce qu'il l'a sans conteste transfiguré, nous y retrouverons mieux, avec son âme, l'âme de ce XVIIIe siècle qui découvrit la nature romantique [1] :

1. 446, p. 68.

Tantôt c'est un bocage, où les rayons de lumière se jouent à travers les ombrages ; le cristal d'une fontaine y réfléchit les couleurs de la rose qui se plaît sur ses bords ; le murmure des eaux limpides, les accents amoureux des oiseaux, et les doux parfums des fleurs y charment à la fois tous les sens.

Tantôt c'est un autre bocage d'un caractère plus mystérieux ; une urne antique y contient les cendres de deux amants fidèles. Un simple lit de mousse, sous le creux d'un rocher, peut servir aux lectures, aux conversations, ou aux rêveries du sentiment.

Plus loin, un bois presque impénétrable offre le sanctuaire des amants heureux.

A l'extrémité de ce bois, le bruit d'un ruisseau, entendu de loin sous les ombrages, invite aux douceurs du repos.

C'est dans un vallon solitaire et sombre, que coule, parmi des rochers couverts de mousse, le ruisseau dont on entend le bruit. Bientôt le vallon se resserre entièrement de tous côtés, et laisse à peine un passage par un sentier tortueux et difficile. Quel spectacle s'offre tout à coup! A travers les cavités obscures de rochers éloignés, s'élancent de tous côtés des eaux brillantes et rapides ; les rocs, les racines, et les arbres entremêlés dans le courant des eaux précipitées, varient les obstacles, le bruit et les formes de leurs chutes, en cent manières différentes. Des bois environnent la place de toutes parts ; leurs épais feuillages se courbent et s'entrelacent sur les eaux écumantes ; des groupes d'arbres, disposés de la manière la plus heureuse, donnent un effet surprenant de clair obscur et de perspective à cette scène enchanteresse ; le bord des eaux est orné de plantes odorantes et de buissons de fleurs; quelques rayons de lumière, réfléchis par le brillant des cascades, éclairent seuls ce réduit mystérieux, où règne ce jour doux qui sied si bien à la beauté...

Ici, dans un terrain profond et retiré, une eau calme et pure forme un petit lac ; la lune, avant de quitter l'horizon, se plaît longtemps à s'y mirer. Les bords en sont environnés de peupliers ; à l'abri de leurs ombrages tranquilles, on aperçoit dans l'éloignement, un petit monument philosophique. Il est consacré à la mémoire d'un homme dont le génie éclaira le monde ; il y fut persécuté, parce qu'il voulut, par son indépendance, se mettre au-dessus de la vaine grandeur. Un caractère de silence et de tranquillité règne dans cette douce retraite; et cette espèce d'Elysée semble fait pour le bonheur paisible et les vraies jouissances de l'âme.

Tantôt un bois de chênes antiques, sous lesquels on entrevoit un temple dans la plus profonde obscurité du bois, offre à la méditation un asile silencieux. C'est là que le poète n'est point distrait de son enthousiasme divin ; c'est là qu'il trouve ces idées sublimes qu'il doit exprimer dans ses vers.

Ici s'offre un vallon étroit et solitaire ; un petit ruisseau y coule tranquillement sur un lit de mousse ; les pentes des montagnes sont couvertes de fougères, et des bois enferment de tous côtés cette solitude ; c'est là que se trouve un petit ermitage ; un philosophe en fit sa retraite paisible.

Sur le bord d'un vaste lac s'élèvent des rochers arides ; leurs cimes sont couvertes de pins, de sapins et de genévriers tortueux. Le terrain inculte offre partout l'image d'un désert ; ce lieu est séparé du reste de la nature par une longue chaîne de rochers et de montagnes.

A travers un bois de cèdres, une pente aisée conduit jusque sur le sommet d'une haute montagne, au pied de laquelle la rivière serpente dans de fertiles prairies ; de là, l'œil plane sur un vaste horizon, couronné dans l'éloignement par un amphithéâtre de montagnes. Déjà le soleil levant déploie avec majesté son disque radieux. Le rideau des vapeurs se dissipe à son aspect ; de longues ombres projettent les arbres, les maisons et les coteaux dorés, sur le tapis de verdure, encore brillant des perles de la rosée ; mille et mille accidents de lumière enrichissent ce tableau solennel, où le philosophe; après avoir en vain épuisé tous les systèmes, est forcé de reconnaître l'Être des êtres, et le dispensateur des choses...

En sortant de là, un vaste enclos de prairies s'étendant jusqu'à la rivière sert de pâturage à de nombreux troupeaux que n'effraient jamais ni les chiens du pâtre, ni la houlette du berger. Groupés en cent manières différentes, les uns pâturent paisiblement, les autres sont couchés tranquillement, et paraissent encore plus engraissés par la douceur de la paix et de la liberté, que par la saveur de l'herbe fraîche et fleurie.

Quelques massifs de saules, d'aunes ou de peupliers, nous présentent leur ombrage pour nous conduire jusqu'à un pont, ou à un bac ; c'est là que l'on traverse les deux bras de la rivière formés par une île charmante. Un bois de myrtes et de lauriers, dans lequel on voit encore un ancien autel, le parfum des bois fleuris dont elle est plantée de toutes parts, et les ruines d'un petit temple antique, témoignent qu'elle fut jadis consacrée à l'Amour ; mais à présent, ce

n'est plus qu'un passage ; et la maison du passeur est appuyée contre la ruine presque méconnaissable du temple.

De l'autre côté de la rivière sont les enclos d'une métairie, dont on aperçoit les bâtiments sur un coteau voisin ; un sentier en parcourt les différents enclos entre des haies de groseillers, de framboisiers et de petits arbres fruitiers...

Un peu plus loin, dans d'autres enclos, le laboureur conduit sa charrue en chantant, et ses plus jeunes enfants folâtrent autour de lui, tandis que ceux qui sont plus en état de travailler, arrachent les mauvaises herbes dans le champ déjà semé : le travail épargne à la jeunesse le désordre des passions...

Assurément cette peinture n'est qu'une belle infidèle ; il y a assez loin de ce rêve agreste et romantique à la réalité plus modeste qu'édifia Girardin. Mais pour avoir tant prêté à la nature dans ses jardins, pour l'avoir embellie de tant d'illusions, animée d'une telle vie sentimentale, ne faut-il pas qu'un Girardin et tant d'autres l'aient beaucoup aimée?

CHAPITRE III.

La Montagne.

Il n'y avait pas seulement, près du château de Wolmar, l'Elysée de Julie et les prairies de la Vevaise. Les premières pentes s'y élèvent jusqu'aux cimes commençantes des montagnes du Valais. La nouveauté du roman ne fut pas seulement l'ardeur sentimentale qui y transfigure la nature, ce fut encore l'aspect même de cette nature. Bien qu'il eût songé aux vallées d'Arcadie, Rousseau avait obscurément deviné que nulle part ses douloureuses amours ne trouveraient une complicité plus profonde dans le spectacle des choses. Toute nature nous conseille invinciblement l'oubli de la vie quotidienne et logique ; elle devient le prétexte des rêves vagabonds et des mystérieux émois. Mais au milieu des horizons familiers la vie pratique demeure trop commodément près de nous. D'autres spectacles éveillent plus sûrement en nous-mêmes les extases sentimentales ; ce sont ceux qui imposent à nos sens des paysages puissants et inaccoutumés, ce sont à l'ordinaire la mer et la montagne. La montagne apporta donc sa part nécessaire dans le renouvellement du sentiment de la nature. Sans doute, pour les âmes d'élite, pour celles que le rêve visite aisément, il suffit, pour que l'émotion nous enivre, d'un arbre qui penche sur le bord d'un ruisseau ou d'un clair de lune qui « dort sans mouvement » sur les gazons. Mais seules la montagne ou la mer pouvaient donner à l'âme d'une génération les fortes impressions des choses, celles où s'imposent invinciblement l'oubli du monde et les rêveries profondes. Or, c'est

Rousseau presque seul que nous retrouverons à l'origine du goût pour la montagne.

Sans doute une littérature est née avant lui et se continue après lui pour étudier dans les montagnes leurs plantes, leurs roches, leurs glaciers, leur atmosphère. Le progrès des sciences naturelles depuis Buffon multiplie les savantes dissertations. Les ouvrages de Sinner et de Scheuchzer, la *Bibliothèque de l'histoire suisse* de G. de Haller, plus tard le *Guide* d'Ebel en donnèrent de copieuses bibliographies. A. de Haller, qui fut le premier à conduire les Muses dans ce pays de loups-garous, est un naturaliste et son poème des *Alpes* s'ingénie aux classiques métaphores pour nous parler de fleurs, d'animaux et de rochers. Roucher, pour sa description de la Suisse, emprunte non seulement à Rousseau et à Haller, mais encore à l'*Essai historique et physique des montagnes de la Suisse* d'Altmann et au livre de Grouner sur l'*Histoire naturelle des glacières*[1]. Ce furent les deux plus connus, et malgré l'austérité de leur style ils contribuèrent à attirer la curiosité vers la montagne. Le *Journal étranger* par exemple, en 1761, admire dans Grouner de « belles et majestueuses horreurs »[2] ([a]). Haller fut pourtant le premier à parler de cimes neigeuses et de vallées sauvages avec l'émotion de celui qui les aime pour les idylles amoureuses qui s'y nouent, moins pastoralement aussi pour les horizons éloquents qui dominent ses sommets: « Un trouble agréable nous force à fermer les yeux, trop faibles pour parcourir un horizon sans bornes[3]. » Son poème

1. **560**, t. I, p. 299. — 2. **52**, 1761, juin, p. 105. — 3. **369**, t. I, p. 44.

a. Cf. l'Index. La *Correspondance littéraire* affirme bien qu'on a trouvé « ce poète sec et obscur » (**885**, t. II, p. 126), mais *les Alpes* furent pourtant louées très vivement en 1750 par la *Bibliothèque impartiale* (**32**, t. II, p. 415) et la *Bibliothèque germanique* (**31** *bis*, oct., nov. et déc. 1750, p. 431); en 1751, par le *Mercure de France* (**55**, févr., p. 29) et Fréron (**29**, t. V, p. 194); en 1752, par le *Mercure* (**55**, avril, p. 84) et l'abbé de La Porte (**597**, t. VII); en 1757, par le *Conservateur littéraire* (**34**, févr., p. 86); en 1760, par le *Censeur hebdomadaire* (**33**, t. IV, pp. 235, 252), etc.

eut d'assez nombreux lecteurs. Le chiffre des éditions en est la preuve ([a]). Quelques réminiscences apparaissent parfois dans certains ouvrages, ceux de Zurlauben[1], Cournand[2] ou Marmontel[3], ou le *Journal de Verdun*[4].

Mayer fait allusion à sa description des plantes ou à celle du Saint-Gothard[5]. Les *Tableaux pittoresques* le citent à cinq reprises[6]. Hartig conseille de relire *les Alpes* sur les bords du lac de Genève[2]. Saint-Lambert en imite ou traduit plusieurs vers[4] et Roucher célèbre les « monts chantés par Haller[8] ». Le souvenir du poème suisse se retrouve avant Rousseau dans la *Bergère des Alpes* de Marmontel[9] et dans cette vallée, « dont l'aspect inspire aux voyageurs une douce mélancolie » ([b]). Mais ce sont là des preuves éparses. Malgré le prestige de Gessner et la curiosité pour les lettres suisses, Haller ne compta plus guère après Jean-Jacques pour ceux qui, du Jura au Saint-Gothard, promenèrent une âme avide de sentir.

Nous avons dit comment Rousseau parlait de cette Suisse, avec quelle violence d'émotion Saint-Preux la retrouve après son voyage autour du monde, quel rôle jouent dans la vie des deux amants le lac limpide ou mélancolique, les rochers sauvages de Meillerie, les forêts de sapins, les torrents tumultueux. Les rives idylliques de Clarens se complètent par la course de Saint-Preux, dans le Valais. Toute la Suisse, montagnes, lacs, vallées champêtres, encadre le roman, et les lecteurs de la *Nouvelle Héloïse* furent invités à la connaître.

1. **374**, t. II, p. 64. — 2. **520**, p. 38. — 3. **603**, t. IX, p. 379. — 4. **46**, 1766, février. — 5. **383**, t. II, p. 196. — 6. **374'**, t. I, pp. 82 et suiv. — 3. **452**, p. 149. — 7. **561**, pp. 81, 181, 182. — 8. **560**, t. I, p. 256. — 9. **55**, 1759, octobre.

a. C'est à Grouner que Buffon emprunte ses renseignements sur les « montagnes de glace » (*Histoire naturelle*. Supplément, t. V. Paris, 1778, p. 574).

b. Haller a son mausolée dans le jardin du comte d'Albon, à Montmorency.

Il suffirait, pour placer Jean-Jacques, et lui seul, à la tête du mouvement qui porta les Français vers les Alpes helvétiques, de transcrire les dates des voyages que nous avons énumérés. C'est seulement à partir de 1761 qu'ils se multiplient. Mais, plus précisément, presque tous les touristes qui se pressent à Clarens, Vevey ou Motiers évoquent le souvenir du citoyen de Genève. Ils le suivent dans toutes ses étapes : Genève et la *Lettre à d'Alembert* dans le voyage de Crignon d'Auzouer[1] ou dans celui de Mme Roland[2] ; maisonnettes aux contrevents verts de l'*Emile* dont un anonyme verra les modèles sur la route de Genève à Nyon[3] ; les Montagnons dans l'épître en vers *la Ruillière*[4] ; les chalets de la *Nouvelle Héloïse* dans le manuscrit de Le Camus[5]. Puis Motiers, ses persécutions, sa Reuss charmante, sa Côte aux fées que dessinent les *Tableaux topographiques*[6], que rappellent, louent, discutent, contestent les lettres de Roland[7], le manuscrit de Le Camus[8], les ouvrages d'Osterwald[9], Mayer[10], de Laborde[11], Sinner[12], Brissot[13], Robert[14]; Yverdun, où l'aubergiste accroche un parchemin doré : « Il occupa cette chambre... c'est un sanctuaire[15] » ; l'île de Saint-Pierre, où « les inscriptions couvrent les murs de sa chambre[16] » et où retrouvent sa mémoire Bridel[17], de Laborde[18], L.-A. Reynier[19], Brissot[20], Sinner[21], Mme Gauthier[22] et Martin[23]. A moins que l'on ne préfère, comme Robert, insérer dans un *Voyage en Suisse*, pour ne pas disperser son enthousiasme, treize pages ardentes et reconnaissantes[24].

Tous ces souvenirs se mêlent encore de polémiques politi-

1. **351**, p. 123. — 2. **869**, t. III, p. 293. — 3. **417**, p. 13. — 4. **360**, p. 23. — 5. **4**, p. 76. — 6. **374**, t. I. — 7. **396**, t. I, p. 169. — 8. **4**, p. 60. — 9. **53** *bis*, 1764, décembre, p. 11. — 10. **383**, t. II, p. 80. — 11. **373**, t. I, p. 175. — 12. **405**, t. I, pp. 230-246. — 13. **92**, t. II, p. 157. — 14. **395**, t. I, pp. 151-155. — 15. **409**, p. 62. — 16. **364**, t. II, pp. 381-382. — 17. **334** *bis* (1789), pp. 238-247. — 18. **373**, t. I, pp. 175-182. — 19. **394**, p. 53. — 20. **92**, t. II, p. 154. — 21. **405**', t. I, pp. 126-128. — 22. **364**, t. II, pp. 381-382. — 23. **381**, p. 46. — 24. **395**, t. II, pp. 360-373.

ques et religieuses. L'île de Saint-Pierre ne fut connue que plus tard par les pages des *Rêveries*. Là où Rousseau laissa le plus de son âme, ce fut à Clarens et Vevey, et les cœurs avides d'émotions allèrent en cortège l'y chercher. Au bord de tous les torrents, à l'ombre de toutes les forêts du pays de Vaud, on poursuit pieusement les fantômes de Julie et de Saint-Preux : « Vous avez aussi rendu ma petite ville de Vevey illustre par votre *Julie*, écrit Cornabé de Châlons-sur-Saône, dès le mois de mai 1761 ; il y a des personnes ici qui se disposent à l'aller voir de même que les vallées [1]. » « Clarens est immortalisé », répète en février 1761 et en avril 1763 Daniel Roguin [2]. Meillerie est « une espèce de lieu classique [3]. » Toute la côte que dominent les dernières montagnes du Valais est visitée en « pélerinage [4] ». Le pays vit du souvenir de Rousseau : « La plupart des habitants de Clarens connaissent la *Nouvelle Héloïse* et savent gré à Rousseau de l'illustration qu'il a répandue sur leur hameau. Le cultivateur, en y voyant venir quelque nouveau curieux, lui dit avec un sourire narquois : Monsieur a sans doute lu la *Nouvelle Héloïse* [5]. » Il semble même qu'il l'ait lue lui-même pour unir selon la légende les vertus pastorales à la culture des citadins. Voilà deux dames qui se promènent à Clarens. Un grand Valaisan s'approche, « gilet enrubanné, manches blanches, souliers noirs, chapeau léger, sur son épaule une faulx. On le prend pour un Céladon, ou tout au moins pour un des Yveteaux. On s'approche, on salue un peu, on interroge avec des grâces infinies. Monsieur, voudriez-vous bien me dire à quoi bon cette faulx ? — Madame, c'est pour faucher. — Vous êtes donc un paysan? — Oui, Madame. — Jugez quels yeux de surprise! — C'est ici Clarens? — Vous y voilà. — Auriez-vous connu J.-J. Rousseau ? — Non. — Connaîtriez-vous Héloïse? — Je l'ai lue [6]..... »

1. Mss. de Neuchâtel, **12**. — 2. *Ib.*, **12**. — 3. **387**, t. I, p. 206. — 4. **384**, t. II, p. 234. — 5. **372**, p. 104. — 6. **383**, t. II, p. 135.

Tous ces pèlerins apportent à Vevey et à Clarens une âme avide de s'émouvoir. Ils y promènent des mélancolies extasiées. Le Génevois Bordier parle sans doute avec mauvaise humeur des opinions du « sieur Saint-Preux »[1]. Mais la mauvaise humeur n'a pas fait fortune et l'on suivit les bords du lac avec recueillement. Tels l'Hermotime de M. de Murville, « amant de Julie d'Etange », qui n'a pas trouvé sa maîtresse à Clarens et s'en est consolé par l'aspect du pays[2]. La duchesse de Lauzun croit bien difficile « de ne pas avoir quelque souvenir de Julie en se trouvant dans les lieux dont Rousseau a fait de si charmantes peintures »[3]. Mercier cherche à Clarens « l'Elisée pastoral » de Rousseau[4]. D'autres sont plus explicites : Vernes fils, « voyageur sentimental, se fait conduire, l'*Héloïse* à la main, dans les lieux où il soupçonne que Julie et Saint-Preux « avaient respiré, pensé, aimé... »[5]. Bourrit ne peut s'empêcher, à Meillerie, de citer le « sublime désespoir de l'amant de Julie »[6]. Hartig s'y rend malgré la campagne encore couverte de neige[7]. Mayer appelle à Clarens tous ceux qui veulent sentir leur cœur et « ravoir » leurs jeunes souvenirs[8]. Le « Parisien » du *Journal helvétique* rêve de parcourir l'Elysée pastoral de Clarens « en s'abandonnant à la lecture des Elisées poétiques de Virgile, de Fénelon et de M. Watelet »[9]. Le Camus a trouvé sur sa route peu d'endroits qui lui auraient plu davantage, s'il y devait fixer sa vie[10]. Guibert, trois jours à l'avance, s'enivre de ces souvenirs[11] ([a]).

Il y a bien encore dans l'âme de Le Camus ou de Guibert quelque froideur. D'autres s'abandonneront plus volontiers

1. **338**, pp. 60-61, 71. — 2. **55**, 1776, avril, t. II, p. 80. — 3. **207**, t. I, p. 239. — 4. **859**, t. IV, p. 35. — 5. **409**, p. 72. — 6. **343**, t. I, p. 8. — 7. **452**, pp. 147, 151, 152. — 8. **383**, t. II, p. 133. — 9. 1775, janvier, pp. 69-70. — 10. **4**, p. 138. — 11. **367**, p. 204.

a. On grave deux vues de Meillerie avec Julie et Saint-Preux. Reproduites dans J. Grand-Carteret (**365**, t. I, p. 387).

aux effusions sentimentales. Effusions trop galantes parfois, car l'idylle est à la mode. Mme de N*** se plaît à causer avec Karamzine de la Suisse, de Rousseau, des charmes de la vie champêtre. Elle songe à y filer l'amour platonique. Il ne faut rien moins que l'arrivée d'un jeune baron S*** pour « tourner en ridicule » ces projets arcadiens [1]. Mme N*** est provençale et le *Journal helvétique* s'adresse à des âmes moins frivoles : « Oh ! n'est-ce pas ici, voyageur, que vous serez tenté de composer le *roman de votre retraite champêtre et de vos amours*? Oui, ici ou nulle part. C'est ici que vous oublierez ceux de l'ambition et de la fortune [2]. » La jolie marquise de R*** a suivi le conseil. Prude et sévère à la ville et à la cour, elle est « devenue une tendre bergère dans la vallée de Grindelwald ». Sans parure, brunie par le soleil, elle court le pays avec son « amoureux écuyer » [3]. Mais déjà Mercier demande à Rousseau et à la Suisse de moins pastorales tendresses : « L'amour, dans cette contrée sauvage, a plus de force et d'empire. Il paraît à sa place sur les roches de Meillerie ; la scène qui l'environne est digne de lui ; il devient libre et grand, impétueux et fort, comme l'aigle qui plane [4]. » Le pauvre Seguier de Saint-Brisson en fit l'expérience en rencontrant sur les bords du lac une très jolie marquise. « L'air ne fut pas trop bon » pour lui, car il l'aima vertueusement et n'eut que la mélancolique ressource de relire « journellement » la *Nouvelle Héloïse* [5]. Mayer cherche le bosquet « sous l'abri duquel fut cueilli le premier baiser de l'amour, ce baiser brûlant qui rendit si éloquent et l'amant et l'historien ». Mais, plus sage que Seguier, il n'a voulu que « sentir son cœur » [6]. Brissot aime encore et il est heureux; les lettres de Julie et de Saint-Preux, dont il est pénétré, lui rappellent mille situations

1. Karamzine, **372**, pp. 279-280. — 2. **420**. — 3. D'Espinchal, **25**, t. I, pp. 85-86. — 4. Dans le tome IV du Rousseau édité chez Poinçot, Paris, 1788, p. 457. — 5. Mss. de Neuchâtel, **12**. — 6. **383**, t. II, pp. 133-135.

enivrantes [1]. Souvenirs d'amour que la mort ou l'inconstance font douloureux pour Mme Gauthier. En apercevant les tristes rochers de Meillerie, un « sentiment mélancolique » s'empare de son cœur : « Je me rappelai Julie, son amant, leurs amours... Suffoquée par mes soupirs, des larmes me soulagèrent. Assise sur une tombe, appuyée contre un arbre, ce fut dans cette position, tenant à la main le portrait de l'homme qui me fut le plus cher, que j'attendis, dans la demeure des morts, que les ombres de la nuit, en couvrant la terre, fissent disparaître les objets touchants dont mes yeux ne pouvaient se lasser [2]. »

A côté de ceux qui rêvent d'amour, il y a ceux qui demandent moins précisément à leurs souvenirs l'ardeur émue de Jean-Jacques. Hartig, dont « l'imagination est vivement frappée » et que son admiration pour la *Nouvelle Héloïse* rend plus enthousiaste encore »[3]; Coxe, qui relit à Clarens « avec une attention profonde les parties les plus remarquables de ces Lettres » et qui trouve dans leur lecture, dans le « coloris brûlant de Rousseau », des sensations « qu'il n'avait pas encore éprouvées » [4]; Mme de Pailly, qui écrit à Mirabeau : « Je ne peux vous dire l'impression que la vue de ce lieu-là fit sur moi ; votre idée, celle de Rousseau, celle de Julie, la mienne, tout cela se mêla dans ma tête; je m'attendris, mes yeux s'y fixèrent [5]..... » L'attendrissement est parfois tumultueux. Souvenons-nous que Gœthe pleura en visitant Meillerie. Ceux-là ne furent pas plus ridicules que nous rencontrons extasiés ou sanglotants. C'est à l'île Saint-Pierre que Karamzine a trouvé, venant à lui « à pas lents, un jeune homme, le chapeau rabattu sur la figure et tenant un livre à la main. Il s'arrêta, me regarda fixement et me dit : « Vous pensez à lui [6]. » Un peu plus tard, la comtesse Cambry aperçoit à

1. **92**, t. II, pp. 126-137. — 2. **364**, t. II, pp. 43-45. — 3. **452**, pp. 151-154. — 4. **349**, t. II, p. 149. — 5. Streckeisen-Moultou, **167** *bis*, t. II, p. 374. — 6. **372**, p. 138.

Clarens un jeune homme de quinze ou seize ans qui passe ses vacances à dévorer la *Nouvelle Héloïse*. « Dans le moment des passions, sur les lieux mêmes de la scène principale, son imagination s'était tellement exaltée qu'il croyait à la vérité de tous les détails de ce livre autant qu'à sa propre existence [1]. »

Ainsi Rousseau est constamment présent dans les émotions sentimentales que l'on va demander à la Suisse. Lors même que son nom n'est pas là, son œuvre semble si bien inséparable et du « sentiment » et des paysages helvétiques que nous la devinerons encore dans toutes les méditations et les extases. Rêveries paisibles parfois : Brissot invite les « amis de la solitude » à se réfugier en Suisse. « La hauteur imposante des montagnes, ces sapins mélancoliques qui couvrent les collines... tout entraîne l'âme à de douces méditations [2]. » Bordier nous décrira longuement « une solitude délicieuse à Bex » [3]. Robert, au sommet du Jura, laisse son esprit flotter « entre le rêve et la réalité » [4]. Après souper, il s'arrête à respirer un instant devant la porte d'un chalet : « L'air était calme, le ciel pur, et le silence de la nature, au milieu des rochers, tenait mon esprit dans une espèce d'abandon [5]. » Rêveries vagabondes aussi. Mercier écrit les pages que nous avons citées, médite, s'attendrit, exalte son âme à sa fenêtre, en face du lac, dans les « routes silencieuses » des forêts de sapins, au bord des torrents, sur cette terrasse de La Rochette où il connaît « l'admiration complète, l'extase des vues immenses » [6]. Rêveries sérieuses et profondes : Ramond s'attarde le soir près de l'église de Vevey [7]. Enthousiasmes aussi qui, pour être sans doute sincères, mettent fâcheusement dans la splendeur des paysages l'emphase familière à ceux qui vinrent après Rousseau. Ramond, dit Mme Necker, avait

1. **347**, p. 97. — 2. **92**, t. II, p. 141. — 3. **338**, pp. 92-94. — 4. **395**, t. I, p. 147. — 5. **395**, t. II, p. 21. — 6. **859**, t. IV, pp. 19 et suiv. — 7. **349**, t. II, p. 148.

paru à Coxe enthousiaste et exagéré ; « c'est cependant à ces défauts que le voyage de M. Coxe a dû une partie de ses succès à Paris, car nous sommes bien loin encore de cet amour de la nature qui fait reconnaître la perfection dans les justes proportions, dans le rapport des effets avec nos goûts, et non dans l'étonnement qu'elle nous cause[1]. » Mais d'autres, bien plus que Ramond, aiment à exagérer. Le « jeune voyageur », dans ses *Réflexions sentimentales,* demande au pays de Vaud d'occuper une place dans ses « ravissements »[2] ; l'auteur de la *Lettre au Journal helvétique* voit marcher tour à tour à côté de lui « les ris, la tristesse, l'horreur, l'enchantement, l'extase, le ravissement »[3]. La comtesse de Polignac célèbre dans la Suisse « le pays de l'amant, du poète et du peintre »[4].

Il y a mieux : les Alpes, « colonnes d'albâtre », et leurs glaces « antiques comme elles » nourrissent dans l'âme de Pezay les plus sublimes exaltations. Il marche sur « les fondements du globe ». Il contemple au lever du soleil, sur le lac de Genève, « la plus auguste des scènes représentée sur le plus auguste des théâtres ». Toute religion lui semble mesquine au prix de ces splendeurs : « Que les chœurs de nos cathédrales sont sourds près du bruit des torrents qui tombent et des vents qui murmurent dans les vallées ! » Les glacières, Grindelwald, le Staubach, épuisent l'effort désespéré de son lyrisme : « Cessons de peindre et d'affaiblir[5] ! » Trésors perdus, gémit de Laborde, que « ces grands tableaux de la nature », car le peuple qu'ils entourent ne connut jamais « le délire, l'enthousiasme de la poésie, de la peinture, ni les transports, les délices, les douces fureurs, les accents frénétiques et brûlants des sentiments passionnés[6] ». Bridel pourtant, qui est Suisse, se hausse jusqu'aux « transports » et aux délices qu'offrent montagnes et vallées pour l'homme mélan-

1. **862**, t. II, p. 189. — 2. **53** *bis*, 1777, sept., p. 84. — 3. **53** *bis*, 1775, janvier, p. 66. — 4. **392**, p. 168. — 5. **382**, pp. 342-343, 409, 18-21, 348. — 6. **374**, t. I, pp. 11-12.

colique, les âmes fortes et les femmes[1]. Mme Roland connut comme lui ces ardeurs : « sentiment qui s'enflamme au grand spectacle de la nature », « ravissements d'imagination », « méditations d'objets sublimes, enthousiasme qui rend meilleur et plus heureux », « élévation de l'âme au-dessus des petites passions qui font le tourment de l'humanité », « recueillement de la mélancolie ». « Scènes divines », « lieux sacrés » où « la force de la raison et le feu du sentiment se rapprochent et s'allient par le simple effet de la pureté des éléments et du grand spectacle de la nature[2] ». Le duc de la Rochefoucauld, à Chamonix, tombe dans une admiration silencieuse et extatique[3]. Un jeune ecclésiastique, près de Barèges, s'abîme dans l'immobilité d'une contemplation silencieuse[4]. Bérenger, dans les Alpes du Dauphiné, se livre « à mille sentiments profonds mais tumultueux[5] » : « La nature entière est dans son cœur. » Les bords fleuris du lac de Servoz éveillent en lui « les idées calmes, les doux sentiments, les délicieuses émotions » dont il s'enivre pendant une « heure extatique », une heure de « bonheur absolu et sans relations », semblable aux « béatitudes des purs esprits » ou « à la félicité de l'Être des êtres[6] ». Sur le lac de Thun enfin, le marquis de Langle promène de frénétiques et délicieux délires : « Mon imagination me suffoquait, me brûlait, s'élançait partout, pénétrait tout, embrassait toute la création... Artiste, qui que tu sois, va voguer sur le lac de Thun. Le jour où je vis pour la première fois ce beau lac faillit être le dernier de mes jours : mon existence m'échappait ; je me mourais de *sentir*, de *jouir* : je tombais dans l'anéantissement[7]. »

Si vives que soient les sensations de ces promenades, il est en Suisse des spectacles qui nous prennent avec une plus

1. **344** *bis* (1789), pp. 89, 139-140. — 2. **869**, t. III, pp. 326, 319, 361, 334. — 3. **332**, p. 10. — 4. **357**, t. I, p. 165. — 5. **177**, t. II, p. 118. — 6. **178**, t. VI, pp. 17, 120. — 7. **376**, p. 10.

surprenante puissance. Sans parler encore des altitudes glacées, il y a dans les ascensions plus modestes, dès qu'elles étalent d'immenses horizons, une impression d'infini qui reste au retour comme un souvenir ineffaçable. Malgré les deux lignes de Haller que nous avons citées, Rousseau fut le premier à rendre cette joie des ascensions. Air pur et subtil, plus de facilité dans la respiration, plus de légèreté dans le corps, ainsi s'explique, nous dit-il, la joie soudaine et la sérénité de l'esprit. Il y a sans doute d'autres causes, mais les raisons importent peu. Il suffit qu'il ait clairement exprimé les effets. « Les méditations y prennent je ne sais quel caractère grand et sublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne sais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre et de sensuel... On y est grave sans mélancolie, paisible sans indolence, content d'être et de penser : tous les désirs trop vifs s'émoussent ; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux ;.. enfin ce spectacle a je ne sais quoi de magique, de surnaturel, qui ravit l'esprit et les sens ; on oublie tout, on s'oublie soi-même, on ne sait plus où on est [1]. »

Ravissement de l'esprit et des sens, oubli de tout et de soi-même, voilà des sensations qui devaient charmer singulièrement les âmes avides, comme le marquis de Langle, de « sentir » et de « jouir ». Le souvenir de Rousseau s'imposa lorsque l'on connut cette sérénité vibrante qui naît du silence, des horizons élargis, des proportions transformées des choses et du rythme nouveau de la respiration ([a]). Karamzine s'élève dans les Alpes près de Lauterbrunnen : « Un grand calme et un contentement extraordinaire se répandirent dans tout mon être... jamais je n'avais prié avec autant de ferveur... J'ai fait ainsi sur moi-même l'expérience dont parle Rous-

1. **75**, t. IV, pp. 50-51.

a. Tout le passage de Rousseau est cité dans Formey (**704**, p. 14).

seau concernant l'atmosphère des hautes montagnes[1]. » C'est Rousseau que citent ou que rappellent Bérenger sur le glacier du Montanvert[2] et le naturaliste Villars[3] en évoquant l'ivresse des hauts sommets. C'est à lui que nous renvoie Bridel en sentant son âme se calmer, se répandre au dehors, se dilater[4]. Robert lui emprunte ses idées et ses expressions : « Sur les Alpes et particulièrement sur les sommets isolés... on éprouve enfin une volupté tranquille, une manière d'exister délicieuse et inexprimable, qui font qu'*être*, c'est *jouir*. L'âme, détachée des sens, y est dans une espèce d'ivresse... les affections terrestres disparaissent et s'évanouissent... C'est dans une telle situation que l'amant de Julie ose lui avouer qu'il a supporté jusqu'à son absence[5]. » Deluc rédige tout un chapitre sur *l'Etat de l'âme sur les montagnes*. Avec Mlle S***, il gravit une montagne près de Neuchâtel : « Qu'est-ce que ceci ? dit-elle ensuite avec surprise ; c'est réellement de bonheur que je pleure... M. Rousseau a senti exactement comme moi... content d'être et de penser[6]. » De pareilles sensations soulèvent aisément, dit Ramond, « cette espèce d'enthousiasme qui engendre les grandes idées » ; et, comme il est bien des gens « devant qui l'enthousiasme trouve difficilement grâce », une longue citation de Rousseau le justifiera. Il s'est élevé plus haut que Jean-Jacques d'ailleurs, au milieu des rochers et des neiges, et plus fortement que lui il vit des heures d'extase profonde : « La fatigue la plus extrême s'évanouit en un instant ; les forces renaissent ; le courage et la paix succèdent à l'inquiétude ; en un mot, le corps et l'esprit éprouvent une transformation qui étend et multiplie toutes leurs facultés. » Comme Jean-Jacques, il laisse au pied des montagnes « ses soins, ses inquiétudes, en un mot la partie débile de son être et la portion ulcérée de son cœur[7] ».

1. **372**, p. 89. — 2. **178**, t. VI, p. 143. — 3. **8**, fos 19 verso et 20 recto. — 4. **345**, sans pagination. — 5. **395**, t. I, pp. 146-147. — 6. **354**, pp. 191-195. — 7. **349**, t. II, pp. 136-139.

Quand il lui faut redescendre dans les plaines pesantes, toujours il éprouve « une sorte de tristesse » et le regret des joies sourdes et légères qu'il retrouve au haut des Alpes[1].

D'autres, qui ne citent pas Rousseau, les ont célébrées comme lui. Avant de faire cette ascension avec Mlle S***, Deluc, dans d'austères *Recherches sur les modifications de l'atmosphère,* analyse déjà ses impressions au sommet des montagnes, « ces beaux lieux, ce ciel serein, cet air pur », où les mouvements du corps s'éxécutent avec plus de facilité, où l'on éprouve « un sentiment d'aise et de contentement inexprimable[2] ». L'âme de Bourrit est « émue, oppressée de sentiments sublimes et élevés, semble dégagée de son enveloppe terrestre : plus d'intermédiaire entre elle et l'Être infini[3] ». Nous aurions, pour s'unir à lui, de Piis, « dont le style atteint au sublime au haut d'une montagne[4] » ; Bertrand, le solitaire du Mont-Jura, qui n'y connaît plus qu'une seule science, « admirer et se taire[5] », ou l'anonyme du *Mercure de France*, dont « l'être est comme transformé » et dont « la pensée affranchie prend un essor vaste et sublime[6] ».

Cette sensation d'altitude commence bien avant les neiges éternelles, et Jean-Jacques aurait pu la décrire même s'il n'avait jamais connu d'autres ascensions que celle du Chasseron. Il traverse pourtant la haute montagne et, pour venir d'Italie en Valais, il franchit le Simplon, côtoie les neiges et les glaces. Il connut ainsi ce que bien d'autres devaient nous décrire de 1760 à 1785, les mornes solitudes sans verdures, la nature désolée et violente. Pourtant, ni les glaciers ni les neiges éternelles n'ont trouvé de place dans son œuvre. C'est qu'ils n'en ont guère eu dans son cœur. Même aux heures où il oubliait son rêve d'idylle, ses prés fleuris et ses chaumières amoureuses, Jean-Jacques n'a jamais pu goûter les solitudes

1. **349**, t. I, p. 240. — 2. **355**, pp. 78, 112. — 3. **344**, p. 308. — 4. **555** *bis*, p. 31. — 5. **35**, t. XIV, p. 56. — 6. **55**, 1773, avril, 1er vol., p. 56.

trop farouches. Neiges, glaces, torrent limoneux de Meillerie sans doute, mais il y faut les grâces d'un séjour riant et champêtre : « Je ne connais, dit-il, aucun séjour triste et vilain avec de la verdure; mais s'il n'y a que des sables et des rochers tout nus, n'en parlons pas [1]. »

Aussi laissa-t-il à d'autres le soin d'aimer et de décrire les rochers tout nus des hautes Alpes. Près de Clarens, dans le Valais, se dressent des pentes revêches et des glaciers couronnent les montagnes. On ne s'en douterait guère à lire la *Nouvelle Héloïse*. On y voit à peine blanchir la dent de Jaman à l'automne et les neiges des Alpes de Savoie n'y apparaissent que pour se teindre de rose au soleil couchant. Immenses roches qui pendent en ruines, hautes et bruyantes cascades, torrent éternel et ses abîmes, obscurité d'un bois touffu, le mélange étonnant de la nature sauvage et de la nature cultivée, voilà tout ce que Saint-Preux vit dans le Valais et il n'est pas besoin pour cela de dépasser les hautes vallées. Il ne semble même pas hasarder le pied sur un glacier. Invinciblement Rousseau-Saint-Preux n'aima dans la nature que celle qui reste encore à la mesure de l'homme. Il ne l'évoqua que pour s'y rêver des asiles, asiles à deux tant qu'il garda ses espoirs d'idylles, asiles solitaires quand il craignit les hommes et s'isola dans les angoisses.

Il y eut d'ailleurs autour de lui quelque hésitation à goûter les « sublimes horreurs ». Voltaire, en arrivant dans sa terre, près du lac de Genève, rédige une belle épître pour chanter les coteaux dont l'insensible pente

> Vous conduit par degrés à ces monts sourcilleux
> Qui pressent les enfers et qui fendent les cieux.

Mais « ce théâtre et de neige et de gloire [2] », cet « horizon hyperboréen [3] » ne lui disent vraiment rien qui vaille. De loin

1. **75** t. X, p. 363. — 2. **883**, t. X, p. 362. — 3. **168**, t. X, p. 321.

c'est encore « la belle et épouvantable chaîne des Alpes[1] »; mais de près il n'y reste que l'épouvante : « Le cardinal Bentivoglio... dit à la vérité beaucoup de mal du pays des Suisses... mais c'est qu'il passa du côté du mont Saint-Bernard, et que cet endroit est le plus horrible qu'il y ait dans le monde[2]. » Boufflers n'a regardé que d'en bas le sourcil des monts, et il y trouve seulement cette commodité qu'un « enrhumé peut cracher à son choix dans l'Océan ou dans la Méditerranée[3] ». Le *Journal helvétique* constate en janvier 1775 que le Parisien sort avec plaisir « des rochers nus, monts couverts de neige et abîmes de glace » de l'Oberland[4] ([a]).

Pourtant l'œuvre de Rousseau se complète et les visiteurs apprennent vite qu'au delà des pentes vertes de Vevey il y a des beautés plus puissantes. Après le Génevois Jean-Jacques, ce furent les Génevois Deluc, Bourrit et Saussure qui guidèrent les enthousiasmes dans l'inconnu des déserts alpestres. Avant eux, dès 1741, l'anglais Windham avait visité en curieux les glaciers du Faucigny. Sa relation, publiée dans le *Journal helvétique* en 1743[5], fut connue en France. Le marquis de Maugiron la cite en 1750 à la Société royale de Lyon[6]; un anonyme la traduit et la copie vers 1758[7]. Le duc de La Rochefoucauld s'en souvient en 1762[8]. Des physiciens et des géologues, Altmann ou Grouner, avaient longuement disserté sur les glaciers. Mais ils parlaient en hommes habitués aux dissertations scientifiques, non aux éloquences du sentiment. On les lut évidemment : leurs livres furent réédités ou traduits. Saint-Lambert, dès la première édition des *Saisons*, fait allusion dans une note aux glacières des Alpes[9]. Dans la troisième édition, en 1771, il s'efforce d'évoquer poétiquement

1. **168**, t. XIV, p. 301. — 2. **168**, t. XIII, p. 136. — 3. **340** (1879), p. 318. — 4. p. 71. — 5. Mai. — 6. **5**, f° 161 verso. — 7. **17**. — 8. **378**, p. 458. — 9. **561**, p. 78.

a. Mercier lui-même se félicite de ne pas découvrir de sa fenêtre « d'horreurs sublimes » (**859**, t. II, p. 216).

leurs splendeurs et celles des « lavanges [1] ». D'autres, en même temps qu'eux, mirent toute l'ardeur de leur style à évoquer la nudité farouche des hauts sommets. Bordier décrit, en 1772, non seulement Pissevache, le Trient ou la vallée de Chamonix, mais encore le mont Blanc et le Montanvert, prétextes aux rêveries solitaires, élans métaphysiques et extases attendries[2]. Le *Mercure de France* insère en 1773 une *Description des hautes Alpes de la Suisse au commencement de Juin* qui mêle les souvenirs de Haller aux souvenirs de Deluc et de Rousseau pour évoquer, « au-dessus des sophas de Flore », « le trône redoutable de l'hiver [3] ». Une nouvelle édition d'Altmann en 1778 célèbre brièvement ces « horribles beautés », « ces lieux solitaires » qui prêtent mieux que tout autre aux réflexions du philosophe[4].

Plus tard Roland, Mayer, les traductions de Sulzer ou de Moore, sans s'aventurer trop loin au milieu des neiges, vantent les passages des cols, la route émouvante du Saint-Gothard : « Je ne conçois pas, dit Roland, que, de tant de voyageurs en Italie aucun n'ait décrit cette route, ni comment les paysagistes en grand, et les poètes, amateurs du merveilleux, ne viennent pas visiter ces cantons[5]. » L'année d'après il pouvait lire les pages où Sulzer évoque le chemin de Lugano à Altorf, « d'une beauté romanesque », le panorama des Alpes, le Pont-du-Diable : « Les idées de grandeur, de puissance, de force irrésistible qu'on attache souvent aux entreprises des hommes, disparaissent ici comme des bulles d'eau[6]. » Moore, avec plus de flegme et d'humour britanniques, visite aussi les glacières[7]. Mayer monte au Saint-Gothard, à la Furca; au Grimsel, en octobre, au milieu des neiges envahissantes, il évoque brièvement les horizons « d'un sublime qui ne peut se rendre [8] ».

1. **561**, chants III et IV. — 2. **338**. — 3. **55**, 1773, avril, p. 51. — 4. **331**, t. I, pp. 10, 13. — 5. **396**, t. I, p. 198. — 6. **406**, pp. 317, 340. — 7. **387**, p. 158. — 8. **383**, t. I, pp. 299, 305, 307.

Mais ni Bordier, ni Roland, ni Sulzer, ni Moore, ni Mayer même, ne conduisaient longuement le lecteur sur des cimes inexplorées, au milieu du silence des neiges éternelles. Deluc, Bourrit et Saussure, avant Ramond, furent des guides plus écoutés et plus hardis. Leurs ouvrages qui s'échelonnèrent d'année en année révélèrent, avec leurs audaces d'alpinistes et leurs observations de savants, l'incomparable poésie des déserts glacés. Ce sont assurément des œuvres austères : « Les ornements y seraient déplacés », dit le *Journal des Savants* du *Voyage dans les Alpes* de Saussure[1]. Pourtant ni Saussure, ni surtout Deluc ou Bourrit, n'ont oublié les sensations profondes des hauts sommets : « On croit lire un voyage sentimental », dit dédaigneusement le voyageur géographe Robert des *Lettres sur quelques parties de la Suisse* de Deluc[2]. Il y a sinon du roman, tout au moins du sentiment, dans l'œuvre de Deluc : solitudes où l'on apprend dans quel « doux calme » est l'âme de l'homme lorsqu'il reste entre les mains de la nature, loin des spéculations des philosophes et du labyrinthe de la société ; panorama du Plan-de-Léchaud, sensations éprouvées sur le glacier de Buet[3], etc... Bourrit se piquera justement d'avoir payé des plus courageux efforts la précision scientifique de ses descriptions et de ses gravures ([a]) ; mais bien souvent il s'efforcera d'exprimer lui aussi ce qui remua son âme. Saussure garda toujours sa simplicité de savant, mais le renom même de l'homme et de ses ascensions, la forte sobriété de l'œuvre firent plus encore pour la haute montagne que les phrases exaltées de Deluc et Bourrit. Tous trois furent lus et admirés en France. L'*Année littéraire*, en 1774, signale la « *Description des glacières de Savoie...*, les

1. **49**, 1780, p. 398. — 2. **395**, t. II, p. 32. — 3. **353**, t. II, pp. 313, 319-320, 321-322, lettre XIII; **354**, pp. 4-5, 51-52, 88, lettre IX, p. 152.

a. Cf. **341**, Préface, p. IV, où il reproche à presque toutes les estampes suisses d'être fausses. Trois ou quatre seulement de Grouner, dit-il, sont véritables.

tableaux d'une nature pour ainsi dire nouvelle et inconnue aux habitants des plaines[1] ». Le *Pot-Pourri* de Luchet[2], comme le *Journal des Savants*[3], parlent de Saussure avec enthousiasme, et la *Correspondance littéraire*, en 1782, cite, comme *Voyages en Suisse*, Coxe, Ramond, Deluc, Saussure et Bourrit[4] ([a]).

Pourtant une œuvre française compléta mieux encore l'œuvre de Rousseau. Ce furent les notes mises par Ramond à sa traduction des voyages de Coxe.

Ramond avait publié en 1780, dans le *Journal de Paris*, deux *Lettres sur le Valais*[5]. Le voyageur anglais Coxe, dont l'ouvrage avait eu un assez grand retentissement, l'avait accepté comme traducteur[6]. La traduction, que les notes accroissaient de près d'un tiers, parut en 1781. Le succès en fut vif. Elle fut rééditée trois fois pour le moins jusqu'en 1790. Mme Gauthier choisit pour s'asseoir sur la terrasse de l'église de Vevey l'heure où Ramond vint y rêver[7]. Bérenger se souvient de lui sur le glacier du Montanvert[8]. Tous les journaux parlèrent de l'œuvre avec éloge. Le *Journal de Paris* est extrêmement favorable[9], comme La Harpe dans sa *Correspondance*[10] ou le *Journal des Savants*[11]. Les *Affiches de province*[12], le *Journal de littérature*[13], l'*Esprit des Journaux*[14], ou l'*Année littéraire*[15] réservent des éloges particuliers pour les notes du traducteur; le *Journal encyclopédique*[16] exalte sa plume de feu et la *Correspondance littéraire*, peu indulgente aux savantes dissertations de Coxe, ne craint pas d'assurer que la traduction « est fort supérieure à l'original[17] ».

1. **29**, 1774, t. III, p. 248. — 2. **856**, 1782, t. III, p. 7. — 3. **49**, 1780, p. 398. — 4. **885**, t. XIII, p. 60. — 5. **393**. — 6. **862**, t. II, p. 189. — 7. **364**, t. II, pp. 43, 44. — 8. **178**, t. VI, p. 140. — 9. **44**, 1781, 29 janvier. — 10. **847**, t. XI, p. 439. — 11. **49**, 1781, p. 472. — 12. **27**, 1781, p. 70. — 13. **42**, 1781, t. II, pp. 129, 209; t. V, p. 365. — 14. **36**, 1781, t. VI, p. 31; 1782, t. II, p. 33. — 15. **29**, 1782, p. 169. — 16. **51**, 1781, 1er juillet, p. 60. — 17. **885**, t. XII, p. 468.

a. Buffon emprunte à Bourrit nombre de renseignements (*Histoire naturelle, Supplément*, tome V, Paris, 1778, p. 580).

L'original était l'œuvre d'un voyageur qui goûtait, avec un peu de froideur, les beautés de la Suisse, mais fort préoccupé de recueillir les souvenirs de son histoire et les enseignements politiques de ses constitutions. Les deux tiers du deuxième volume sont encombrés de ces doctes considérations. Ramond, s'il croit nécessaire de hasarder quelques idées sur l'histoire primitive du Valais, s'il décrit l'état moral de Zurich et ses anciennes liaisons avec Strasbourg, ou l'assemblée des citoyens de Glarus, ne s'attarde guère aux sécheresses de l'histoire et de la politique. Il cède plutôt au plaisir d'exposer ses observations de savant. La Suisse était depuis longtemps le pays privilégié du naturaliste. Après Rousseau la plupart des voyageurs s'en souviennent encore et Ramond discute et complète ceux qui ont disserté des glacières, lavanges, cailloux, plantes et bêtes de la Suisse. Il est chimiste pour nous parler des salines de Bex et de la fabrication du salpêtre dans l'Appenzell, météorologue pour observer les vents du lac de Walestadt, zoologue pour nous parler du grand aigle ou du chamois, géologue surtout pour nous dire longuement ce qu'il pense de l'origine et de l'histoire des montagnes, de la température des sommets élevés, de la naissance des glaciers, de leur accroissement et de leur marche progressive, de la transformation des neiges en glaces solides, de la fonte des glaces et des lavanges.

Malgré l'attrait de pareilles questions, Ramond reste cependant un rêveur et un poète : « J'abandonne sans peine, nous dit-il, les descriptions particulières et les froids détails aux ouvrages faits pour tout décrire et tout expliquer ; mais que n'ai-je rapporté de ce monde nouveau le pouvoir de le peindre à l'imagination, comme il s'est peint devant mes yeux ; de retracer les sentiments qu'il m'a donnés, les idées qu'il m'a créées[1]. » Du moins il l'a tenté avec une sincérité profonde. Il

1. 349, t. II, p. 127.

visite et décrit la Suisse pastorale que Rousseau déjà fit connaître : vallée d'Engelberg, « retraite que la nature semble avoir laissée par hasard au milieu des rochers qu'elle a accumulés dans cette région [1] » ; vallée de la Lindmatt, pastorale et champêtre, qui « semble n'avoir point d'issue, être séparée du reste du monde et défendue contre sa curiosité avide par les énormes boulevards qui l'entourent [2]. » Comme Jean-Jacques il évoque cette nature alpestre où chaque tournant de rocher dévoile de nouveaux contrastes, le canton de Glarus, ses cabanes, ses riches prairies, ses vergers magnifiques, ses ruisseaux transparents comme l'air et purs comme les neiges, entourés d'un cadre grandiose : « une chaîne de montagnes sourcilleuses, à la fois le boulevard, le trésor et l'ornement du pays, borne de tous côtés la vue ; des glaciers inaccessibles couronnent leurs sommets menaçants et contrastent avec les roches qui les supportent et les pâturages qu'ils semblent protéger [3] ; » le Valais envahi par les flots du Rhône, « des villages et des forêts à demi submergés, qui commençaient à sortir du sein des eaux » ; au-dessus, « de riches bourgs, témoins indifférents des ravages dont ils n'éprouvaient pas la fureur, des moissons sur des plates-formes inaccessibles aux eaux, des vignes chargées de raisins ». Plus haut encore, « les glaces éternelles qui couvrent tous les sommets... Un seul de mes regards embrassait à la fois et les climats et les saisons [4] ».

Pourtant l'originalité et l'influence de Ramond sont ailleurs, dans l'expression, parfois déclamatoire, mais souvent vivante, de la montagne où subsistent seules sur les pentes revêches quelques cabanes perdues, plus haut quelques pâtures, plus haut la roche nue et les neiges glacées. Pour la bien connaître il parcourut la Suisse admirablement : « J'ai voyagé dans les montagnes, ou pour mieux dire, j'ai erré sans tenir de route déterminée, à pied, avec un seul compagnon, né dans la

1. **349**, t. I, p. 229. — 2. **349**, t. I, p. 77. — 3. **349**, t. I, pp. 79-80. — 4. **349**, t. II, pp. 44-45.

région que nous parcourions... nous cherchions l'hospitalité dans les cabanes les plus retirées et nous avons vécu en égaux avec les bergers que nous visitions[1]. » Il ignore les voitures commodes, les « charabas » qui traîneront bientôt grandes dames et petits-maîtres à Lauterbrunnen ou Grindelwald. En juillet 1777, depuis trois mois au plus par conséquent, il a déjà fait à pied 280 lieues[2]. Il va où sa fantaisie le mène. Comme guides, des gens du pays, des paysans rencontrés, bien souvent les hasards de la marche ou les inspirations du moment. Il sait s'aventurer dans les neiges hasardeuses[3], passer une journée dans un haut pâturage des Alpes, assis sur une de ces roches qui dominent l'abîme des vallées, à côté des femmes qui filent, en chantant leurs vieilles romances[4]. Ainsi, de l'aurore au crépuscule, séparé bien mieux que Rousseau des médiocrités et des contraintes sociales, il a pu goûter tout ce que la grande montagne donne de profondes voluptés.

Comme il sied à un homme du XVIIIe siècle et, somme toute, à quelqu'un qui ne s'inquiète pas d'être banal lorsque l'impression est sincère, il a eu le sentiment philosophique de la puissance de la montagne : « L'imagination s'empare de ce que la raison abandonne, et dans cette longue succession de périodes, elle croit entrevoir une image de l'éternité qu'elle accueille avec une terreur religieuse. Que devient tout ce qui nous occupe, nous enchante, nous étonne ici-bas, si on le rapporte à de tels points de comparaison[5]? » Eternité si l'on compare à nos vains mouvements les masses farouches de ces chaînes, néant si l'on suit le temps qui les ronge, les pics qui s'écroulent, les ravins qui se comblent : « L'imagination s'épouvante quand elle se voit forcée de mettre un terme à l'éternité qu'elle était tentée de leur accorder[6]. » Forces inertes des roches, forces sourdes des neiges et des vents, c'est la nature inanimée qui

1. **349**, t. I, p. VII. — 2. **349**, t. I, p. 75. — 3. **349**, t. I, p. 235. — 4. **349**, t. II, pp. 57-58. — 5. **349**, t. II, pp. 138, 139. — 6. **349**, t. II, p. 42.

règne sans obstacles, et les traces se perdent de tout ce qui vit. Ramond le premier a dominé par la pensée les vallées vertes et les grâces pastorales de la Suisse pour les voir réduites à d'étroits couloirs, entre les déserts de glaciers et de roches qui les enserrent : « Deux mers de glace principales et voisines, l'une au nord-est, l'autre au sud-ouest, fixeraient d'abord les regards. Dans la première, on apercevrait, comme des îles à moitié submergées, les monts qui s'enchaînent depuis le *Saint-Gothard* et le *Grimsel* jusqu'au *Schreckhorn* ; de l'autre côté, on distinguerait, sous une livrée uniforme, le rang formidable de ceux qui s'élèvent depuis le *Saint-Bernard* et le *Mont-Velan* jusqu'au *Mont Blanc*. De ces deux mers, on verrait partir une multitude de rameaux qui se cherchent, se confondent, s'entrelacent en tous sens, lient les grandes masses à des masses plus petites, envahissent tout ce qui avoisine ce foyer de frimats... Quelques taches noirâtres, indiqueraient la place des cultures et des pâturages les plus vastes; mais on chercherait en vain les interstices imperceptibles dans lesquels les hommes se sont frayés des passages, et le Valais, le plus grand intervalle que les glaces laissent entre elles, ne serait qu'un étroit ruban argenté par le Rhône [1]. »

A travers ces beautés formidables et neuves, Ramond porte une âme « romantique » ou, comme il traduit encore, « romanesque », sensible non seulement aux formes et aux couleurs mais encore aux pénétrantes impressions des choses. Il a contemplé l'inondation du Valais que nous avons citée. Il s'est arrêté, sur le chemin de la Furca, au village perdu de Lax, penché sur le bord d'un abîme. Sur l'autre bord du précipice, un hameau accroche ses maisons. Les deux églises se font face, et du cimetière de l'une il entend les chants qui semblent se répondre : « Que ceux qui connaissent la triste et grave harmonie des cantiques allemands, les imaginent

1. 349, t. II, pp. 106-107.

chantés dans ce lieu, accompagnés par le murmure éloigné du torrent et le frémissement des sapins[1]. » Bien plus, au-dessus des derniers villages, dans les cols encombrés de neiges, dans le désert des glaciers, au soleil levant qui les fait roses, au clair de lune qui les argente, il a goûté sous toutes ses formes la beauté mélancolique et sévère de la montagne glacée. Il sait écouter toutes les tonalités de ce silence vaste comme le ciel, froid et pur comme les glaces et qui absorbe dans sa muette harmonie le bruit des vents ou des avalanches : « Le vent qui traverse les cieux ne rencontre point ici un feuillage dont l'agitation bruyante trahisse son passage ; seulement, lorsqu'il est impétueux, il gémit d'une manière lugubre contre les pointes de rochers qui le divisent[2]. » « Si de loin en loin une lavange tombe dans ces précipices, si un rocher roule sur ces glaces, ce bruit sera isolé ; nulle créature vivante ne lui répondra par un cri de terreur, des oiseaux timides ne fuiront point en tumulte ; les tortueux labyrinthes de ces monts, tapissés d'une neige qui les assourdit, recevront en silence ce son que nul autre ne suivra[3]. » L'immobilité même, pour mieux affirmer son empire, prend les apparences du mouvement : les glaciers sont comme une mer, tantôt « calme et sillonnée seulement par de vastes ondes » ; tantôt, dans les ravins, « c'est un torrent furieux dont les flots se pressent et se poursuivent. Tout, à cette vue, rappelle l'idée du mouvement et du bruit ; et cependant le silence et l'immobilité vous environnent[4] ».

Surtout sur les hauts sommets, l'immensité des perspectives saisit l'âme. Les panoramas emplissent les notes de Ramond : celui du Hakenberg qui découvre Schwytz, Gersau, le lac de Lucerne jusqu'au Saint-Gothard[5] ; celui du Saint-Gothard, chaos de rochers et de torrents, pointes arides et

1. **349**, t. II, p. 47. — 2. **349**, t. I, pp. 194-195. — 3. **349**, t. II, p. 128. — 4. **349**, t. II, p. 127. — 5. **349**, t. I, p. III.

couvertes de neiges éternelles « perçant le nuage qui flotte sur les vallées et qui les couvre d'un voile souvent impénétrable ; rien de ce qui existe au delà ne parvient aux regards, excepté un ciel d'un bleu-noir qui, descendant bien au-dessous de l'horizon, termine de tous côtés le tableau et semble être une mer immense qui environne cet amas de montagnes[1] ». Quand les oreilles épient vainement le silence, quand les yeux se lassent à l'échelonnement illimité des lointains, la rêverie de Ramond rejoint justement celle de Rousseau sur le lac de Bienne : « Tout concourt à rendre les méditations plus profondes, à leur donner cette teinte sombre, ce caractère sublime qu'elles acquièrent, quand l'âme, prenant cet essor qui la rend contemporaine de tous les siècles, et coexistante avec tous les êtres, plane sur l'abîme du temps[2]. » Il n'a pas même manqué à l'émotion de Ramond ce qu'y ajoute d'irréel la clarté molle de la lune sur les neiges : clair de lune qui argente magnifiquement les glaces du Clauseberg, nuit brillante d'étoiles et de lune, nuit dans une cabane à Meiringen, où la lune luit sur le Wetter-Horn et le Well-Horn[3].

Après Ramond, tandis que Bourrit, Saussure et Deluc continuent leurs ascensions et leurs récits, la foule des voyageurs commence à se presser sur leurs traces partout où la montagne s'abaisse complaisamment au devant des curieux. Moore nous parle de « l'air de supériorité que se donnaient ceux qui avaient visité les glacières[4]. » Dans les vingt dernières années du siècle le voyage fut pourtant assez banal. En 1783, les amateurs de « belles horreurs » ne manquent guère de parcourir « les monts et vallées de glaces du Grindelwald, du Jungfrau, du Mettenberg, du Schreckhorn[5] ». Pour de moins audacieux alpinistes l'itinéraire va de Lauterbrunnen à la petite Scheideck et à Grindelwald[6]. En 1777, Wyttenbach

1. **349**, t. I, p. 195. — 2. **349**, t. II, p. 138. — 3. **349**, t. I, pp. 74, 236, 246. — 4. **387**, t. I, p. 158. — 5. de La Roque, **398**, t. IV, p. 139. — 6. *Ib.*, **398**, t. IV.

publie à Berne une *Instruction pour les étrangers qui vont voir les glaciers et les Alpes du canton de Berne.* A Grindelwald, à Lauterbrunnen, où pourtant il n'y a encore en 1789 qu'une mauvaise gargote[1] ([a]), les dames et les petits-maîtres se font conduire en voiture ou caracolent sur des chevaux de louage. On y rencontre le comte d'Espinchal[2], Florian[3], Mme Roland qui depuis longtemps ne rêvait que glaciers[4], le prince de Condé, le duc de Bourbon, le duc d'Enghien, MM. du Cayla et de Choiseul qui veulent « faire la course aux glaciers de Grindelwald » en émigrant vers l'Italie[5]. Guibert écrit quinze pages à leur sujet et rêve de se construire à leur pied une habitation de bois[6]. Le baron de Zurlauben nous peint longuement Lauterbrunnen, le Staubach, Grindelwald[7]. Quand on ne peut aller si loin, la gravure et la peinture, nous dit Bernardin de Saint-Pierre, présentent aux riches ces paysages « et les font jouir des glaciers et de la Suisse dans les chaleurs de la canicule[8] ». Les grands cols deviennent familiers non pas seulement à ceux qui les traversent par nécessité, mais à ceux aussi qui vont y chercher les émotions de la haute montagne. Tous les *Guides* que l'on commence à publier vont en parler. Robert nous décrit la Furca, le Grimsel, la Gemmi[9], le baron de Zurlauben la descente du Saint-Gothard[10], Mayer le Saint-Gothard et la Furca, etc...[11].

Si la facilité d'accès de la Suisse, le souvenir de Rousseau, l'œuvre de Deluc, Bourrit, Saussure et Ramond en firent désormais le chemin préféré des touristes, la montagne française commence elle aussi à prendre sa place dans les voyages

1. d'Espinchal, **25**, t. I, p. 183. — 2. *Ib.*, **25**, t. I, p. 83. — 3. **149**, p. 45. — 4. **869**, t. III, p. 317. — 5. d'Espinchal, **25**, t. I, p. 81. — 6. **367**, p. 217. — 7. **374**, t. I. — 8. **874** *ter*, t. I, p. 156. — 9. **395**, t. I. — 10. **374**, t. I, p. XXXIV. — 11. **383**, t. I, p. 307.

a. Les hôtes distingués logent chez le pasteur.

« sentimentaux ». Sans aller jusqu'aux « belles horreurs » de la Savoie et des Pyrénées, le Jura ou les Vosges pouvaient montrer aux lecteurs de Rousseau des vallées vertes et de larges horizons. Crignon d'Auzouer, un Orléanais, n'aime pas trop le Jura, hanté par les ours et par les aigles : « *sempiternus horror inhabitat* ». Il lui accorde pourtant des beautés [1]. Mme de Sabran ou Guibert sauront goûter profondément dans les Vosges les joies du plein air, des bois parfumés et des lointains verdoyants. On part à une heure du matin, raconte Mme de Sabran : « La lune brillait de son plus doux éclat, au milieu des astres sans nombre qui jetaient des feux étincelants. Le silence de la nuit, qui n'était interrompu que par le bruit des eaux qui tombaient des rochers, et par un léger zéphir qui agitait doucement les feuilles des sapins, cette lumière incertaine qui éclairait le monde assoupi et qui nous laissait voir, tantôt des précipices, tantôt le sommet riant des montagnes et le toit de quelques chalets éloignés les uns des autres, faisaient passer dans notre âme un calme que je n'y avais jamais senti... Je sentais en moi quelque chose de mieux qui m'élevait, qui me faisait participer à cette œuvre générale : l'âme de la nature [2]. » L'aurore se lève, le soleil paraît, et si Mme de Sabran met quelque complaisance à semer le ciel de topazes et de rubis, elle savoure le paysage avec une sincérité qu'altère à peine son aimable rhétorique.

Guibert alla jusqu'au sommet du ballon d'Alsace et se défia, lui, des fantaisies descriptives : « Oh ! la sotte chose que la poésie dans la prose ! et combien la fureur des images nuit à la vérité. » Mais un homme qui errait à quinze ans dans la montagne pour y guérir les chagrins de son âme ne pouvait se taire sur les extases qu'elle lui donna. Dix pages décrivent le « rapide écoulement de ces heures délicieuses [3] ». Dès 1757, l'abbé Morellet traverse avec une émotion pro-

1. **351**, pp. 98, 99. — 2. **166**, pp. 320-322. — 3. **367**, pp. 171, 173.

fonde le Mont-Cenis : les montagnes nouvelles pour lui, les neiges encore attardées sur les sommets les plus éloignés, les chutes d'eau et les torrents, l'air plus vif, l'Italie étalée à ses pieds, tout cela, dit-il « me jeta dans une sorte de rêverie si douce, si voluptueuse, que j'en étais hors de moi, et que le souvenir m'en affecte encore profondément, après plus de quarante ans écoulés[1] ». Un autre abbé, l'abbé Coyer, qui suivit le même chemin, y convie les poètes et les peintres pour « monter leur imagination, s'ils veulent être des Milton ou des Michel-Ange[2] ».

Dans les Pyrénées surtout, il y avait pour les futurs Milton, les fortes scènes de la nature. Quelques années avant la Révolution, on commence à les sentir profondément. Mme Gauthier s'étonne que ces montagnes ne soient pas peuplées d'amants trahis et de femmes abandonnées. Le pays est « bien étrange » sans doute et l'aspect en est « terrible », mais elle s'en arrache avec peine[3]. Bertin y promène « l'étonnement, l'horreur et l'admiration ». Sa joie est de s'asseoir aux bords d'un torrent « dont le bruit semblable à celui de la mer nous étourdit nuit et jour », de se livrer « à la douce mélancolie », d'écouter la fuite de l'eau qui lui retrace « celle du temps », de monter à Gavarnie, ce cirque « où la nature, aux yeux du philosophe, lutte perpétuellement avec le temps »[4]. Nous avons dit d'ailleurs que c'est au terme seulement de notre étude que les Pyrénées entreront définitivement dans la littérature ou les mœurs.

Les Pyrénées de Ramond n'ajouteront rien du reste au goût que l'on eut dès 1780 pour la montagne. On connut et l'on aima d'elle tout ce que nous en aimons. Même on y porta peut-être plus de jeune enthousiasme. Chimérique sans doute le Valais de Rousseau ou même son pays de Vaud ; il y a là

1. **121**, t. I, p. 55. — 2. **350**, pp. 40-41. — 3. **363**, pp. 98, 99-100, 181. — 4. **510**, pp. 331, 335, 342-343.

trop d'âge d'or. Déclamatoire la prose de Ramond et gâtée par un style sans relief. Mais Rousseau et Ramond créent toute la Suisse sentimentale. Ce qu'ils y ont mis de leur âme semble invinciblement demeuré là où ils avaient rêvé. Après eux, l'on continuera avec une ardeur sans cesse accrue à s'acheminer vers les vallées, les glaciers, les sommets éblouissants. Mais on n'en parlera pas mieux qu'ils ne l'ont fait. Même Chateaubriand, même la poésie romantique n'ajouteront rien aux émotions que leur demanda le xviii[e] siècle finissant. Par l'ardeur qui les pousse vers la montagne, par la splendeur des spectacles qu'ils y trouvent, tous ces mauvais poètes, tous ces médiocres romanciers, tous ces timides écrivains ont éprouvé ce que le romantisme exprimera. Détestable littérature descriptive, stérilité poétique pieusement continuée : la condamnation est sans appel. Mais bien avant le romantisme — la Suisse complète l'épreuve des jardins — il y a communément et profondément ce que Rousseau atteste comme il l'a provoqué, des âmes qui ont en elles le romantisme presque entier.

*
* *

La mer seule leur a manqué le plus souvent pour connaître toutes les émotions violentes ou douces qui firent des romantiques les esclaves dociles ou les maîtres exaltés de la beauté des choses. Rousseau l'a vue et il n'en est pas question dans son œuvre. Beaucoup de ses contemporains ont ignoré les rêveries profondes qui naissent du rythme monotone des vagues, des luttes du flot et des rochers, des harmonies lumineuses sur le miroir de l'eau. Sans doute, la mer ne fut pas toujours méconnue. Même avant Rousseau, le duc d'Albertas et ses amis s'en allaient goûter gaiement au bord de la Méditerranée, près de Marseille[1]. S. Z. Simonnot, dès

1. *Recueil de voyages,* 17 (Voyage de Provence), pp. 34-35.

1755, tombait dans « une espèce d'extase » ; « *non habebam ultra spiritum*. La délectation et la surprise qu'éprouverait un homme que l'on tirerait du centre de la terre et que l'on placerait pour la première fois sur sa surface, lorsque la nature l'a chargée de toutes ses productions, ne l'emporteraient pas sur les impressions que fit sur mon âme la vue de cet élément [1]. »

Un peu plus tard, si Marmontel se satisfait encore des océans peints à l'huile et si le spectacle réel ne lui donne pas d'émotion [2], le prince et la princesse de Condé, le duc de Croÿ, treize ou quatorze personnes vont à Dieppe en partie folle voir la mer pendant trois heures [3]. C'est ce qu'on appelle « le voyage des Parisiens [4] » qui sont curieux « de le faire au moins une fois [5] ». On l'entreprend vers 1780 « en partie d'amusement [6] ». L'anonyme de Rouen y accompagne ses deux cousines et y retrouve quatre Parisiens. On reste une heure sur la jetée de Dieppe [7]. Un autre, dès qu'il arrive au Hâvre, court au port avec ses compagnons. C'est là « l'objet de leur voyage » et ils restent longtemps comme en extase « au bout de la jetée ». On admire « l'énorme masse des vagues », leur « cadence majestueuse », la fureur qui les brise sur les falaises, « le bruit horrible de leurs élans [8] », l'infini tumultueux dont elles entourent par gros temps le navire, « l'écume blanche dont elles étaient couvertes et qui semblait s'élever et se confondre avec les nuages [9] », les jeux mêmes de la lumière où se mêlent, à midi ou au soleil couchant, le blanc, le cendré, le vert, l'azur, l'argent [10]. Dès sa première jeunesse, Gaucher, en arrivant au Hâvre, découvre l'océan du sommet de la montagne de Villefleur, « et ce coup d'œil, pour des gens

1. **127**, p. 113. — 2. **116**, t. II, p. 179. — 3. Duc de Croÿ, **96**, p. 146. — 4. Blandon, **24**, p. 2. — 5. *Récit en forme de journal,* **16**, avant-propos. — 6. *Ib.*, **16**, avant-propos. — 7. **16**. — 8. *Voyage du Havre,* **21**, pp. 78, 93. — 9. *Voyaye de La Rochelle,* **20**, p. 153. — 10. **21**, pp. 102-103, et **20**, p. 134.

qui n'y sont pas accoutumés, surpasse toutes les descriptions qu'on pourrait en faire [1] ». Le voyageur Blandon, frais émoulu du collège, met sa montre au Mont-de-Piété, s'enfuit de la maison paternelle et le cœur lui bat « de plaisir et d'espoir de voir cette chère mer tant désirée ». « Etonnement, admiration, extase, ravissement », il a « tout éprouvé » sur la jetée de Dieppe [2]. Bérenger s'en va dans les « anses retirées » près de Marseille pour y lire Théagène ou Daphnis, Gessner ou Fénelon [3]. Caraccioli passe des heures entières en face de la mer [4]. C'est au lac de Bienne et à Rousseau que Brissot songe justement à Boulogne : « Si le petit lac de Bienne produisait cet effet sur son âme, que n'aurait-il pas senti à la vue de la mer ! Avec quelles délices j'allais les contempler dans mes promenades solitaires [5]... » Accoutumé au spectacle des Alpes ou des Pyrénées, Guibert cède toujours en face des flots à des rêveries obstinées. La mer « remplit » sa pensée. Elle le fait tomber « dans le vague, dans le sombre, dans l'infini ; c'est comme la vue du ciel et la pensée de l'éternité [6] ».

Malgré tout, la mer tient assez peu de place dans la multitude des *Mémoires*, *Souvenirs*, *Correspondances*, *Voyages*. Elle en tient moins encore dans les descriptions.

Ce n'est pas qu'on l'ait jamais négligée dans les vers ou dans la prose. Le Père Bouhours, en 1671, lui consacrait déjà tout un chapitre. Son Ariste a fait un voyage exprès pour la voir ; près d'elle, il se laisse aller à « une petite rêverie », et il en goûte les nuances éclatantes [7]. Mais on la décrit comme on décrit les fleurs, les montagnes, les tempêtes ou les vallées arcadiennes, parce que ce sont là de beaux motifs d'éloquence, un prétexte à figures hardies ou philosophiques conclusions sur le néant de l'homme et la puissance de Dieu.

1. **178** *bis*, t. IV, p. 187. — 2. **24**, pp. 110, 134. — 3. **177**, t. I, p. 99; t. II, p. 283. — 4. **576**, t. III, p. 235. — 5. **92**, t. I, p. 287. — 6. **367**, p. 36. — 7. **184**, pp. 3, 4.

L'*Art de peindre à l'esprit* de Sensaric[1] réunit ainsi complaisamment des vers de Louis Racine, du P. Chabaud, de Le Franc de Pompignan, l'abbé Seguy, Crébillon, La Grange, Voltaire, Mme Du Boccage, et la prose de M. Mamin. Desforges-Maillard, qui naquit au Croisic, l'évoque de temps à autre dans son œuvre[2], comme après Rousseau on l'entrevoit dans les vers de Chénier[3] ou Delille[4], dans un apologue de Feutry[5] ou quelques pièces de Bérenger[6]. D'autres se risquent plus hardiment à évoquer son infini et ses fureurs : Roucher dans ses *Mois*[7] ([a]), Mercier dans *Mon Bonnet de nuit*[8] ou Malouet dans les *Quatre parties du jour à la mer*[9]. Seulement Roucher ne l'a jamais vue ; Malouet s'embarrasse dans les fades élégances du poème en prose et Mercier se propose seulement de justifier de pompeuses tirades philosophiques.

Les « Océans peints à l'huile » qui charmaient Marmontel s'accordent assez bien avec cette littérature descriptive. L'influence des peintres tels que Vernet ou Loutherbourg n'est pas niable. Leurs marines, clairs de lune, soleils couchants, tempêtes et naufrages accoutumèrent les visiteurs des salons à unir les beautés violentes ou lumineuses des vagues à l' « horreur sublime » des montagnes ». Diderot, qui peut-être vit la mer[10], s'attarde éloquemment dans ses *Salons* à décrire les couchers de soleil, les clairs de lune sur les « eaux ondulantes », les vents qui sifflent et les flots qui mugissent, l'écume qui blanchit les roches, les eaux perdant insensiblement de leur transparence et s'éclairant insensiblement à leur surface, depuis le rivage jusqu'où l'horizon confine avec le ciel[11]. D'autres, parmi tous ceux qui louèrent Vernet et lui

1. **613**. — 2. **522**, t. II, pp. 79, 92. — 3. **516**, t. II, pp. 18, 86. — 4. **436**, p. 25. — 5. **27**, 1785, p. 311. — 6. **55**, 13 août 1785; **77**, t. II, p. 296. — 7. **560**, t. I, p. 86. — 8. **859**, t. I, p. 7. — 9. **654**. — 10. Cf. **839**, t. X, p. 314 : « Si vous avez vu la mer à cinq heures du soir, en automne, vous connaissez ce tableau. » — 11. **839**, t. X, pp. 99, 201, 310, 311 ; t. XI, 140, 482.

a. Dans un plan primitif du poème des *Jardins*, il projette de terminer le chant III (*les Eaux*) par le tableau de la mer (manuscrits Roucher).

achetèrent ses tableaux, durent y prendre parfois le goût des spectacles inconnus de la mer. Mais ils y connurent aussi des Océans trop littéraires et déclamatoires. Diderot aimait Vernet sans doute pour les prétextes qu'il lui donnait à esquisser avec grandiloquence des scènes émouvantes et de romantiques décors. La mer n'est le plus souvent dans ces tableaux qu'un prétexte à jeux de lumière ou un accessoire de mélodrame. Les « marines » ne sont guère que des « tempêtes » et des « naufrages » et des « clairs de lune ». Diderot n'a pas tort quand il s'émeut surtout des « figures », des naufragés qui roulent, des mères qui étreignent leurs enfants, des bébés qui dorment au milieu des épaves : océans où la « terreur » et la « pitié » et la « rêveuse mélancolie » trouvèrent leur compte plus que l'amour sincère des eaux attirantes, insidieuses et vivantes.

La mer ne fut bien connue des voyageurs qu'après Bernardin de Saint-Pierre : « On vante beaucoup, nous dit-il, les voyages aux Alpes et aux Pyrénées ; ils ont sans doute leur agrément et leur utilité, mais je trouve que ceux de la mer, le long des côtes, sont incomparablement plus intéressants [1]. » Après le *Voyage à l'Ile-de-France*, qui passa presque inaperçu, toutes les beautés qui s'y révèlent pour les yeux du peintre et pour l'âme du poète s'évoquent, en effet, dans les *Etudes de la Nature* et dans *Paul et Virginie* où l'Océan lumineux ou furibond forme le cadre de l'idylle.

1. 874 *bis*, t. IX, p. 173.

CHAPITRE IV.

L'Expression littéraire.

Jardins ou montagnes se sont emplis de promeneurs ou de voyageurs qui n'ont qu'exceptionnellement cherché à traduire leurs impressions en phrases imprimées. Pourtant il n'est pas de grand mouvement de mœurs qui ne se reflète dans les lettres. Ceux qui discutèrent les principes des jardins, ceux qui racontèrent leurs voyages en Suisse, n'écrivirent pas seulement pour les jardiniers et les châtelains, pour les amateurs de nouveautés géographiques et de curiosités naturelles. Ils prétendirent le plus souvent parler à l'âme de leurs lecteurs ; Watelet, Morel ou Girardin, le marquis de Langle ou Ramond se piquèrent d'écrire des œuvres littéraires. Mais nous les avons assez longtemps suivis le long des allées de parc ou des sentiers de montagne. D'autres, par le choix même de leur sujet, prétendaient s'affranchir plus aisément des nécessités techniques. C'est à eux, gens de lettres par métier, poètes ou romanciers, que nous demanderons comment, après Rousseau, on sut traduire toutes ces formes neuves du sentiment, comment on sut ressusciter par les mots inanimés les émotions vivantes que nous donne la nature.

Diderot nous a peint complaisamment l'homme de génie qu'il rêvait : « Il aime, selon l'attrait de son cœur, à mêler ses pleurs au cristal d'une fontaine ; à porter des fleurs sur un tombeau ; à fouler d'un pied léger l'herbe tendre de la prairie ; à traverser à pas lents des campagnes fertiles ; à

contempler les travaux des hommes ; à fuir au fond des forêts. Il aime leur horreur secrète. Il erre. Il cherche un antre qui l'inspire. Qui est-ce qui mêle sa voix au torrent qui tombe de la montagne ? Qui est-ce qui sent le sublime d'un lieu désert ? Qui est-ce qui s'écoute dans le silence de la solitude ? C'est lui. Notre poète habite sur les bords d'un lac. Il promène sa vue sur les eaux, et sa vue s'étend [1]. » Le portrait est flatteur, mais il n'est guère de poète qui n'eût alors consenti à s'y reconnaître. Tous ont versé des pleurs sur le bord des fontaines ; tous, dans les « allées des tombeaux », ont porté des fleurs sur les sépulcres. Saint-Lambert comme Delille ou Roucher, Chénier comme Bertin ou Parny, Lebrun comme Léonard, Bérenger comme Berquin ont chanté les prairies et les travaux des champs. L'horreur secrète des forêts et le fracas des torrents emplissent les *Saisons* ou les *Jardins* ou les *Mois*. Les déserts et la solitude furent célébrés comme les demeures familières des Muses.

> Quel insensible cœur peut habiter la ville,

nous dit Lebrun :

> Le Génie est amant des grottes, des ombrages [2] ;

et Bertin semble lui répondre en strophes alternées :

> Les champs du vrai bonheur sont le riant asile.

C'est là qu'il veut dételer lui-même « les bœufs fumants sous l'aiguillon » ou consoler sa douleur profonde sous « le deuil religieux des pins [3] ». On sait que la Muse de Chénier est amante des fontaines et se mêle familièrement aux laboureurs ou vendangeurs.

Pourtant Parny, Bertin ou Chénier ne se sont pas proposé

1. **839**, t. VII, p. 102. — 2. **541**, t. II, pp. 74, 314. — 3. **510**, Élégies I, 12 ; II, 12 ; III, 23.

d'évoquer précisément la nature. Ils écrivent des *Idylles* et des *Elégies* où les champs, les ruisseaux et les forêts ne sont que l'aimable décor de leurs amours et de la grâce des Palémons ou des Mnasyles. Saint-Lambert surtout, Roucher et Delille ont tenté d'exprimer, dans leurs poèmes, les multiples beautés des choses. Ils ont voulu chanter, non plus la Religion ou le grand Henri, mais les faces alternées des Saisons, l'éternelle mobilité des Mois, l'art d'ordonner les verdures et les eaux pour le plaisir des yeux et du cœur. *Les Saisons, les Mois* et *les Jardins* restent, après Rousseau, les trois grandes tentatives pour exprimer en vers ce que les âmes sensibles demandèrent à la nature. Il nous suffira de les étudier.

La nature parle à nos yeux comme à notre âme. Elle est pittoresque comme elle est émouvante. Nos trois poètes réussirent diversement à la « peindre à l'esprit ». Nous aurons plus loin à les juger. Mais ils surent inégalement aussi l'art de plaire à ceux qui cherchèrent dans leurs descriptions le frisson du sentiment. Delille y échoua pour la plupart de ses contemporains : « Des critiques, nous dit-il, ont reproché à ce poème le défaut de sensibilité[1]. » Critiques malveillantes, selon lui, car on pouvait s'émouvoir abondamment à la peinture des ruines, « morceau alors absolument neuf dans la poésie française », ou bien encore à cette « plantation sentimentale qui a su faire des arbres jusqu'alors sans vie, et pour ainsi dire sans mémoire, des monuments d'amour, d'amitié, du retour d'un ami, de la naissance d'un fils ; idée également neuve à l'époque où le poème des *Jardins* a été composé[2] ». Mais ni les ruines attendrissantes, ni la plantation sentimentale n'ont trouvé grâce devant les premiers lecteurs. Sévérité du *Journal de Monsieur* : « manque de sensibilité... », poème « ennuyeux par essence »; cette belle idée des tombeaux dans les jardins ne nous donnerait que le piètre agrément

1. **521** (1833), p. 3. — 2. **521**, p. 4.

« d'avoir un beau cimetière à la place d'un beau potager[1] ». Sévérité des critiques : la *Correspondance littéraire* regrette qu'on y cherche inutilement « une sensibilité vraiment poétique[2] », et La Harpe conclut que « le poète a peu de sentiments dans le cœur[3] ». « Manque de sensibilité », dit Clément[4]. On y cherche vainement, écrit Rivarol, « cette sensibilité des anciens..., la mélancolie douce des Allemands[5] ». « Préceptes froids et sententieux..., le cœur y est d'une sécheresse qui attriste, répète le *Parallèle raisonné*[6]. » Hanneton du Parnasse, affirme Buffon avec mépris[7]. « Petit chien qui secoue des pierreries », conclut plus poliment Ducis[8]. Mercier n'est guère plus tendre : « On peut être versificateur sans être poète, témoin M. l'abbé Delille[9]. »

Saint-Lambert avait eu meilleur accueil : « L'auteur de ces ouvrages, dit Chamfort par le canal du *Mercure*, paraît un philosophe sensible... un peu enclin à cette mélancolie douce que les cœurs froids prennent pour de la tristesse, et dont la volupté est le secret des âmes tendres[10]. » « Sensibilité vraie et profonde, qui manque à presque tous les poètes descriptifs », affirme Lezay-Marnezia[11]. La Harpe[12] ou Rivarol[13] opposeront cette sensibilité à la sécheresse de Delille. Ce qu'on y loue d'ailleurs et ce qui touche un Chamfort ou un Rivarol, ce n'est pas l'âme même du poète qui laisse frémir dans ses vers la vie intime, ce sont des émois moins personnels. Les *Saisons* reprennent inlassablement, avec les fleurs du printemps, les moissons de l'été, les vendanges de l'automne ou les veillées de l'hiver, le même thème généreux : « Vous rendrez la nature intéressante, si vous la peignez toujours dans ses rapports avec les êtres sensibles... J'ai cherché quels sen-

1. **43**, 1782, t. III, pp. 145, 154, 159 et suiv. — 2. **883**, t. XIII, pp. 180-182. — 3. **847**, t. XII, pp. 18-24. — 4. **582**, t. II, p. 297. — 5. **487**, pp. 13, 17. — 6. **498**. — 7. **140**, t. II, p. 139. — 8. **147**, p. 58. — 9. **859**, t. II, p. 135. — 10. **55**, 1769, mai, p. 82. — 11. **471**, p. 28. — 12. **847** *bis*, t. VIII, p. 264. — 13. **487**, p. 17.

timents la suite des phénomènes inspirait à l'homme dans les divers moments de l'année, et j'ai exprimé ces sentiments[1]. » Le pluriel est trop ambitieux : la ville est l'asile des vices, la campagne celui des vertus ; bonheur d'aimer au printemps, bonheur de moissonner, bonheur de vendanger, bonheur de danser et de conter dans les granges l'hiver, bonheur du sage champêtre qui goûte ces joies et en assure aux laboureurs la paisible jouissance, voilà tous les « sentiments » de Saint-Lambert.

Aussi les *Saisons* n'ont pas réussi tout à fait à satisfaire tous leurs lecteurs. Les « êtres sensibles » ne s'y sont point senti « en rapport avec la Nature ». « Monotonie et froideur... C'est à dégoûter de la campagne et de ses plaisirs », nous dit Palissot dans le *Journal français*[2]. « Phébus... galimathias... emphase ridicule de nos froids enthousiastes », renchérit le *Journal de Monsieur*[3]. « Manque de chaleur, de force, d'élévation, élégance froide », critiquent Clément ou Sabatier de Castres[4], et Grimm ajoute au jugement de la *Correspondance littéraire* une note rigoureuse : « Le sentiment n'y est pas. » Ceux qui ne font pas métier de critique n'ont pas quelquefois plus d'indulgence[5] : « C'est un plat ouvrage », affirme Walpole, et Mme du Deffand est d'accord avec lui : « C'est un froid ouvrage et l'auteur un plus froid personnage[6]. » Froid versificateur, juge d'Allonville dans ses *Mémoires*[7], et Roucher annote impitoyablement son exemplaire : « Ici tout est froid, pénible et didactique... Ces idées abstraites ne sont pas faites pour la poésie... froid, pénible et didactique[8]. »

Froid, pénible et didactique, nous ne jugerions pas autrement aujourd'hui. Saint-Lambert eut assurément le goût de la nature. Mais, s'il eut par elle quelques émotions sincères et

1. **561**, pp. XVI, XXVI. — 2. **53**, 1777, t. II, pp. 18-22 ; III, p. 26. — 3. **43**, 1781, t. VI, pp. 283-285. — 4. **872**, t. III, p. 33. — 5. **885**, t. VIII, p. 287. — 6. Mme du Deffand, **145**, t. I, p. 557 et note. — 7. **83**, t. I, p. 361. — 8. Ch. Nodier, **606**, pp. 105, 111, 112.

quelque façon personnelle de s'y plaire, il eut l'art de n'exprimer dans ses vers que les plus vaines phraséologies. Quels coteaux ou quels vallons furent familiers à ses rêveries? Son village de Lorraine ou les bois de Montmorency? Rien ne l'indique. Quelles amours y vécut-il, quelles heures de mélancolie ou d'espérance? Nous l'ignorons. Un seul souvenir personnel, celui de la mort d'un ami[1]. Tout le reste déguise et déforme à plaisir ce qu'il a pu ressentir de sincère :

Et toi, qui m'as choisi pour embellir ma vie,
. . . .
Dérobe-toi, Doris, au luxe des cités,
. . . .
Le printemps te rappelle au vallon solitaire[2].

C'est Mme d'Houdetot sans doute et la vallée de Montmorency. Mais les amours des *Saisons* où nous aurions pu demander à Saint-Lambert, sinon les confidences d'un romantique, du moins ce qui donne parfois aux vers d'un Bertin le charme de la sincérité sentimentale, ne sont que les plus mornes des « épisodes ». Ce n'est même plus Doris, c'est Lindor et Glycère, Chloé et Sylvandre, Lise au bain et Damon, c'est l'idylle menteuse où se mêlent, au lieu des vivants souvenirs, la convention rustique et l'érotisme galant.

Seule la sensibilité de Roucher trouva grâce ou à peu près. La critique fut dure pour son poème et nous retrouverons plus loin ceux qui condamnèrent impitoyablement les douze chants des *Mois*. L'opinion publique se plaignit, dit-on, du défaut de sensibilité ([a]). Reproche injuste, répond le *Journal encyclopédique*[3], et l'on ne contesta pas le plus souvent l'amour qui lia le poète aux grâces et aux splendeurs de la nature : « Que cela est beau ! que cela est grand ! que cela

1. **561**, p. 112. — 2. **561**, p. 4. — 3. **51**, 1780, avril, p. 300.

a. Le médecin Baignères se fait l'écho du même reproche (**23**).

est sublime! écrivait Mlle de Lespinasse au chevalier de Guibert..... Mon ami, M. Roucher a aimé, c'est la passion qui l'a rendu sublime[1]. » On mit en doute le sublime, mais on ne nia pas la passion. Il y eut là quelque justice. Roucher fut un médiocre poète, mais nous devinons chez lui une âme sincère qui transperce parfois les conventions du genre et les gaucheries du style. Toute la sensiblerie traditionnelle y demeure fidèlement. Poésie et vertu : « Je me flatte du moins que vous retrouverez dans mes vers ce respect pour les mœurs, cet amour de la vertu, ce sentiment des choses honnêtes que je puisai près de vous dans mes premières années[2]. » Poésie et bonheur des champs :

Et poète des champs les faire aimer peut-être[3].

Poésie et tâches généreuses qui réhabilitent l'agriculture, célèbrent le végétarisme, honnissent l'esclavage ou la guerre[4], etc. Pourtant une part des émotions de Roucher transparaît parfois à travers cette encombrante éloquence.

Roucher aima celle qu'il épousa, Mlle Hachette. Malgré les salons qui l'accueillirent, le rêve qu'il poursuivit ce fut son « Tibur » de Montfort l'Amaury, cette place de receveur des gabelles qui lui laissa de si longues heures pour errer dans les bois et y lire son Virgile : « Les deux premiers [Lucrèce et Horace] ont vanté le bonheur de la vie champêtre, mais il me semble toujours que ce sentiment est en eux le fruit de la réflexion. Dans Virgile, c'est un mouvement involontaire de son âme, une espèce d'instinct, le cri de la nature. Il fait aimer ce qu'il chante, parce qu'il l'a aimé le premier[5]. » Comme Virgile, Roucher l'a aimé et il n'a pas craint parfois de nous dire les paysages qu'il goûta : son pays natal, Montpellier, ville des eaux, des fruits, des bains et des plantes

1. **153**, pp. 186, 192. — 2. **560**, t. I, A mon père. — 3. **560**, t. I, p. 13. — 4. **560**, t. I, pp. 52, 16, 91, 20. — 5. **560**, t. I, p. 175.

salutaires, « ce nom si doux et si chéri ; » joies champêtres qui y charmèrent ses premières années, cueillette des figues et des olives[1]. Ni Sannois, ni Eaubonne, ni la Lorraine n'apparaissent dans les vers de Saint-Lambert, mais à lire les *Mois* nous savons où Roucher se plut et quels coins de nature ses émotions évoquèrent plus volontiers : Compiègne et sa forêt ; la fontaine de Budé, ses chênes et ses ormeaux, Anel, près de Compiègne, sa ferme riante et commode, son ruisseau limpide ; la prairie d'Oise entre Guise et Laferre, sa double chaîne de coteaux fleuris, ses herbages toujours verts, et les trois ormeaux qui lui ont prêté quelquefois « leur ombre fraternelle » ; les forêts enfin et les campagnes de Montfort où il vécut[2]. Il nous a confié quelle tendresse l'unit à son père, au souvenir de sa mère, et quelles amours, où ni Glycère, ni Chloé, ni Lise n'interviennent, ont mis dans sa jeunesse les « douces rêveries... » ces plaisirs « si purs et si touchants » :

En me faisant plus tendre, ils m'ont créé poète[3] ([a]).

Mais si le vrai Roucher se dégage parfois du mensonge des formules, la convention littéraire est plus forte encore que sa bonne volonté. Sans cesse, le sentiment personnel dévie vers l'épisode banal et faux. Sans cesse, l'émotion s'altère à se déguiser inutilement sous les « ornements poétiques ». Quels sont les moyens de donner du génie? C'est la question que résoud un journal anglais et la solution ne paraît pas déraisonnable à Roucher. Il suffirait qu'on promenât un « nouvel Emile à travers les montagnes, les torrents, les précipices ; qu'on le perdît dans le silence des forêts ; qu'on le conduisît sur la lave des volcans ; qu'on lui en fît entendre les mugis-

1. **560**, t. I, p. 74 ; II, pp. 36, 146. — 2. **560**, t. II, pp. 197, 203, 237, 202. — 3. **560**, t. II, p. 331 ; I, p. 149.

a. La Harpe se plaindra justement de cette tendance de Roucher à toujours parler de lui : « Mais l'épisode qui revient le plus fréquemment dans le poème, c'est l'auteur lui-même » (**847** *bis*, t. VIII, p. 316).

sements, contempler les éruptions; que son séjour ordinaire fût un vaisseau qui le transportât des déserts glacés du Nord aux climats de la zone torride[1] ». Théorie séduisante peut-être ([a]), mais elle serait la négation même du génie de Roucher, qui n'a vu ni la haute montagne, ni les torrents, ni les précipices, ni la lave des volcans, ni les déserts glacés du nord, ni la zone torride, ni même la mer[2], et qui n'est familier qu'avec le silence des forêts. Pourtant, comme le génie est à ce prix, Roucher décrira avec une naïve complaisance les émotions qui peuvent surgir en face d'une éruption ou des icebergs, en Sicile comme à Thulé. Nous aurons une émouvante évocation de la tempête sur l'Océan et un géant des mers qui n'est qu'un dérisoire souvenir des *Lusiades*[3]; nous connaîtrons la douceur de contempler, au retour du matin,

cette chaîne sauvage
De rocs qui, l'un sur l'autre au hasard suspendus,
Couronnent vingt hameaux à leurs pieds étendus,

ou d'embrasser, comme Saint-Preux dans le Valais, les contrastes alpestres où la nature assemble

Tout ce qu'elle a d'horreurs et de beautés ensemble[4].

Il y a dans les *Mois*, comme il convient, un lever de soleil, mais Roucher ne l'a pas contemplé des collines de Montfort-l'Amaury; il s'est laissé emporter par un Dieu jusqu'au sommet de l'Etna[5]. Sur les coteaux paisibles de l'Ile-de-France verdoient, sans doute, de charmantes forêts, mais ce n'est pas ce qui peut satisfaire le génie d'un poète; les forêts tropicales « forment une scène bien plus ravissante », et si Roucher en a supprimé la trop longue description, il ne résiste pas au

1. **560**, t. I, p. 33. — 2. **560**, t. I, p. 123. — 3. **560**, t. I, p. 86. — 4. **560**, t. I, pp. 140, 256. — 5. **560**, t. I, p. 194.

a. Et que confirment les « monts suspendus en arcades » et les « bruyantes cascades » que contemple, au frontispice, le poète de Moreau le Jeune.

plaisir de l'insérer dans ses notes [1], après l'avoir publiée dans le *Mercure* [2].

Comme il chante indifféremment ce qu'il a vu et ce qu'il ignore, Roucher substitue sans remords à ses sentiments personnels ceux-là mêmes qui s'opposent nettement à tout ce qu'il a pu ressentir. Si Doris rappelle malaisément les amours de Saint-Lambert, Myrthé n'est qu'un pâle symbole de la tendresse de Roucher. Sans doute le poète n'était pas encore comptable au public de ses aventures de cœur, mais nous aimerions retrouver sous les conventions mythologiques et littéraires le souvenir des impressions vécues. Roucher, parlant d'amour, reste pieusement fidèle aux traditions idylliques et élégiaques qui imposent les extases à deux sur les rives fleuries, les troubles pudiques sous les sombres forêts et le spectacle alanguissant des tourterelles. Il se peut qu'il y ait dans son souvenir des ruisseaux, des forêts et des tourterelles, mais sa Myrthé, fidèle jadis, est « volage » au mois de juin [3]. Le poète passait alors pour un époux heureux et passionné, et ce n'est là sans doute qu'un prétexte élégant à de rêveuses mélancolies. Il se peut qu'un coupable Lozon ait un jour surpris au bain sa pudique fiancée, comme le Dorimon de Saint-Lambert épia Lise dans le clair ruisseau, mais c'est une aventure à laquelle Roucher assista ; il s'en souvient, il était caché « sous la voûte d'un bois que la Dordogne arrose » [4]. Il est plus probable que ce voluptueux spectacle ne l'a jamais charmé que dans les tableaux de Boucher et Fragonard ou dans les vers de Parny, Bertin et Saint-Lambert. Pendant les années qu'il vécut à Montfort-l'Amaury, il put suivre les vendangeurs et se mêler aux veillées rustiques qu'égaient les contes et les chansons. Comme Jean-Jacques Rousseau, Bernis, Saint-Lambert, Bertin, Rosset etc..., il

1. **560**, t. I, p. 313. — 2. 15 août 1778, p. 123. — 3. **560**, t. I, p. 211. — 4. **560**, t. I, p. 324.

chanta les vendanges et les veillées. Mais seul Jean-Jacques a su évoquer des travaux rustiques où frémissent la vie, la joie bruyante ou la paix des champs. Roucher, comme Bernis ou Saint-Lambert, n'a su que remanier le tableau maladroit où des acteurs d'opéra-comique répètent éternellement le même rôle.

Ainsi, la nature qui attira vers elle tant de promeneurs, qui révéla avec la grâce un peu factice des jardins les splendeurs de ses montagnes, qui accueillit et suscita tant d'effusions, qui se mêla heureusement dans le roman de Jean-Jacques aux amours d'une Julie et d'un Saint-Preux, resta mensongère et froide quand il fallut l'exprimer en vers. Mercier accusait déjà nos poètes d'être « non moins glacés que leurs vers »[1]. Ce n'est pas sûr pour les poètes, mais c'est trop certain pour leur œuvre. Les formes usées imposèrent à la poésie leurs artifices et leurs sottises. Ils mirent à la place des vivantes harmonies le décor vainement rapiécé que l'on se léguait pieusement d'idylle en églogue et de pastorale en poème descriptif.

La prose fut-elle plus heureuse? Rousseau avait donné avec éclat le modèle d'un roman où la vie des choses et la vie des personnages s'unissent éloquemment. Les romanciers obéirent-ils à l'exemple? Il n'est pas facile de répondre lorsque l'on sait avec quelle fertilité les romans se multiplièrent pendant les trente dernières années de l'ancien régime. Les femmes s'en mêlent inépuisablement comme les hommes. On crée des bibliothèques de romans : *Bibliothèque de campagne*, en 1738; autre *Bibliothèque de campagne*, en 1769 et 1775; *Nouvelle bibliothèque de campagne*, en 1778; *Bibliothèque universelle des romans*, en 1775. Dans leurs volumes s'entassent les ro-

1. 229, t. IX, p. 138.

mans grecs ou latins, historiques, satiriques, comiques, bourgeois, merveilleux ; ceux de chevalerie, d'amour, de spiritualité, de morale et de politique ; les nouvelles historiques et contes. L'*Année littéraire*, le *Journal des savants*, celui de Linguet ou celui de Palissot raillent infatigablement les narrateurs et leur nombre s'accroît d'année en année.

Au milieu de tout ce fatras, le passé, même lointain, se prolonge. Les romans de Mlle de Scudéry, de Gomberville et de La Calprenède laissent à peine entamer la masse de leurs volumes. *Cassandre* est réédité en 1731. En 1752, le marquis de Surgère l'abrège en trois volumes et *Pharamond* en quatre volumes. Le *Mercure de France* publie une *Lettre sur le roman de Cassandre* [1]. Les *Entretiens sur les romans* de l'abbé Jacquin s'attardent interminablement, en 1755, sur *Clélie*, *Pharamond* [2], etc. Ce sont encore des morts qu'il faut qu'on tue. La duchesse de Choiseul s'ennuie à les lire à quinze ans, mais elle les lit [3], comme Rousseau lit Cassandre avec son père [4]. Paraît la *Nouvelle Héloïse* : Gomberville, Mlle de Scudéry et La Calprenède résistent à Jean-Jacques comme à Boileau. La *Bibliothèque universelle des romans* y loue « l'étendue magnifique et l'art des plans, la grandeur des caractères, l'intérêt des situations, la science vaste et les vérités historiques » ; elle insère un extrait de *Cassandre*, de *Pharamond* et de *Polexandre* [5]. La *Nouvelle bibliothèque de campagne* multiplie les « histoires », « aventures » et « anecdotes » extraites de *Cléopâtre*, *Cassandre*, *Polexandre*, *Pharamond* [6]. *Cléopâtre* est abrégé en 1769 par Lebret et en 1789 par Benoît. Sébastien Mercier est très favorable à *Clélie* et au *Grand-Cyrus* [7], et Palissot loue l'imagination de *Cléopâtre* et de *Cassandre* [8]. Mlle de Lespinasse envoie *Cassandre* à

1. **55**, 1752, sept., p. 54. — 2. **708**, pp. 103, 179 et suiv., *passim*. — 3. Mme du Deffand, **144**, t. III, p. 29. — 4. **75**, t. IX, p. 206. — 5. En indiquant « qu'on les lit encore ». Cf. juillet et août 1776, mars 1777. — 6. **752**, t. I, II, III etc. — 7. **229**, t. I, p. 260. — 8. **607**, t. I, p. 129.

M. de Clermont [1]. Mme de Genlis, jeune fille, fait ses délices de *Clélie* « pendant bien longtemps » [2] et le jeune comte de Tilly trouve et lit quelques La Calprenède dans la bibliothèque de son oncle [3]. Mme du Deffand a lu *Cassandre* avec plaisir. Elle le relit, bien que les trois premiers livres soient d'un ennui affreux. Ce qui ne l'empêchera pas, six ans plus tard, de se le faire lire une troisième fois. Elle trouve dans *Cléopâtre* « des endroits fort beaux », et l'auteur n'était pas sans génie [4]. En 1778, le *Journal encyclopédique* pourra encore comparer justement les *Lettres de Stéphanie,* « *au bureau du Journal des dames* », au chaos héroïque de La Calprenède [5].

L'imagination des lecteurs se complaît obstinément non au sujet « peu chargé de matière » d'une *Nouvelle Héloïse*, mais aux surprises compliquées de l'intrigue. L'abbé Mayeul-Chaudon se plaint que l'on ne donne plus assez d'aventures, « des intrigues de sérail, des enlèvements extraordinaires, des rencontres imprévues, d'amants captifs en Barbarie... » [6]. En 1763, l'*Année littéraire* aura quelque indulgence pour la *Voix de la nature*, parce que la « multiplicité d'événements entassés les uns sur les autres rend la lecture de cet écrit supportable » [7]. C'est, en 1768, l'avis de Mme Benoît qui choisit, en écrivant *Agathe et Isidore*, « non la plus simple histoire, la plus naturelle et la plus satisfaisante pour un certain ordre de lecteurs, mais celle où nous avons trouvé plus de merveilleux et plus d'événements, persuadés par l'expérience qu'on aime beaucoup de faits, peu de discours, qu'on préfère les incidents extraordinaires aux plus sages réflexions [8]. » Et même c'est quelque peu l'avis de Rousseau, sans cesse docile aux goûts de son siècle. La suite de l'*Emile* nous donne justement les aventures extraordinaires d'un amant captif en Barbarie,

1. **153**, p. 312. — 2. **104**, t. I, p. 28. — 3. **129** *bis*, t. I, p. 158. — 4. **144**, t. III, p. 27; **145**, t. II, p. 374, 710. — 5. **51**, 1778, juillet, p. 301. — 6. **603** *bis*, t. II, p. 255. — 7. **29**, 1763, t. IV, p. 270. — 8. **696**, t. I, p. 1.

et il ne faut pas oublier qu'il y a là une entreprise chère au cœur de l'auteur[1].

On pense bien que si les victimes de Boileau se portent encore gaillardement, un passé moins lointain prospère avec vigueur. Il n'est pas nécesssaire d'y insister. On lit toujours, avec *Gil Blas,* Mme de Tencin et Mme de Graffigny. Crébillon n'a pas fini d'écrire et l'on pourrait relier par une série de romans de même école ses *Lettres athéniennes* aux *Liaisons dangereuses.* Les deux romans de Duclos sont célèbres. Mme Riccoboni, dans ses sèches et monotones analyses, tente de perpétuer, avec le souvenir des romans anglais, celui de Mme de Lafayette et de Marivaux. Marmontel, après Mlle de Lussan, Crébillon et Voltaire, consacre le genre du conte, tantôt licencieux, tantôt moral. Le goût pour la chevalerie et le Moyen-âge ressuscite avec les *Amadis,* et l'on se prend de goût pour les romans en vieux style dont Billardon de Sauvigny donne un pastiche qui eut un succès éclatant[2].

Ainsi s'explique que l'on puisse tirer longtemps de leur poussière les romans parus après 1761 sans y rencontrer cette nature qui tient pourtant déjà une si large place dans la vie de ceux qui les lisent. Parfois elle y laisse timidement quelque vague décor, comme ce bosquet « entouré d'arbres odoriférants et rempli des plus belles fleurs de la saison », où Mme Riccoboni place une scène de séduction[3]. Mercier qui célébra si complaisamment les clairs de lune et les matinées de printemps, les torrents et les montagnes, écrit un « roman dramatique » où nous ne trouvons guère, avec des « berceaux qui formaient des petits appartements de verdure » et des bosquets « amoureux », qu'une vague et brève évocation d'une fuite en barque sur le Rhin[4]. Le plus souvent il n'y a dans toute cette littérature romanesque que les arbres des

1. **75**, t. XII, p. 87. — 2. **735**. — 3. **731**, t. IV, p. 172. — 4. **717**, pp. 67, 175, 273.

promenades citadines, la lumière des salons et l'ombre des alcôves. On y méprise même encore la campagne. Nicole de Beauvais est née sans doute dans une habitation qu' « en langue vulgaire on nommait une chaumière », mais elle trouve les emplois des champs aussi « paisibles qu'humiliants [1] », et elle oublie, pour demeurer auprès de Mme de Beaumont, son idylle avec le jeune Charlot. Le roman de Sabatier de Castres, *Betsi,* n'hésite pas à railler les gentilshommes rustiques et « toutes les grâces que vous pouvez supposer à un noble campagnard qui n'a jamais quitté le foyer de ses pères [2] ».

Pourtant, à bien lire tout ce fatras romanesque, on sent peu à peu l'influence de Rousseau qui se précise. On n'a pas lu si ardemment les lettres de Julie et de Saint-Preux sans tenter de plaire aux lecteurs comme ils ont su leur plaire. Pour plus de certitude de succès, on emprunte même à Jean-Jacques l'apparence de son titre : les *Lettres d'un Citoyen de Genève*[3], *Henriette de Wolmar ou la mère jalouse de sa fille, histoire véritable pour servir de suite à la Nouvelle Héloïse*[4], *le Nouvel Abailard ou Lettres de deux amants qui ne se sont jamais vus*[5], *Sophie ou lettres de deux amies recueillies et publiées par un Citoyen de Genève*[6], les *Lettres de deux amants habitants de Lyon*[7], *la Dernière Héloïse ou Lettres de Junie Salisbury*[8] avouent clairement aux lecteurs qu'ils doivent songer à *Julie ou la Nouvelle Héloïse, Lettres de deux amants habitants d'une petite ville au pied des Alpes, recueillies et publiées par J.-J. Rousseau.* Les *Lettres d'un philosophe sensible* empruntent à Rousseau son précepteur roturier, amoureux et aimé [9]. Le chevalier de Vilheux se souvient de « l'inoculation de l'amour » lorsqu'il vole sans craindre la contagion dans la chambre de Julie, sa fiancée [10].

1. Mme Robert, **733**, pp. 3, 264-265. — 2. **734**, t. II, pp. 199-200. — 3. **747**. — 4. **698**. — 5. **728**. — 6. **755**. — 7. **546** *bis*, t. III. — 8. **700**. — 9. **711**. — 10. *Le mariage*, **750** *bis*.

Le chevalier de Versenai reçoit avec les mêmes transports que Saint-Preux le portrait de son amante[1]. Les *Lettres du colonel Talbert*[2], *le Philosophe par amour ou Lettres de deux amants passionnés et vertueux*[3] nous renvoient en propres termes à l'*Emile* ou à la *Nouvelle Héloïse*. Plus généralement tous les romans qui substituent aux sèches analyses et aux subtilités galantes les déclamations sentimentales suivent clairement les traces de Rousseau. « L'*Héloïse* lui a servi de moule », nous dit la *Correspondance secrète* des *Amants républicains*[4]. On pourrait en dire autant de tels romans du marquis de Langle, de Mme Le Prince de Beaumont, de Mme Benoît, de La Dixmerie, de Fanny de Beauharnais ou du marquis de Saint-Chamond.

Enfin, et si l'on ne tient pas compte des *Liaisons dangereuses*, de 1761 à la Révolution, *les romans les plus lus* [a] s'inspirent très précisément de la *Nouvelle Héloïse*. Dorat, Léonard, Loaisel de Tréogate ou d'Arnaud sont évidemment ses disciples fidèles. Il suffit, sans même les lire, d'écouter leurs contemporains. « C'est la *Nouvelle Héloïse* de J.-J. Rousseau et le *Sopha* de Crébillon, fondus ensemble[5] », nous dit la *Correspondance littéraire* des *Sacrifices de l'amour* de Dorat, et l'on ne saurait juger plus justement. « Il semble que Richardson et Rousseau se soient fait un plaisir cruel de conspirer contre la gloire de M. Léonard[6] », écrit le *Journal de Monsieur*, et la *Correspondance secrète* reconnaît dans son roman « des caractères calqués sur la *Julie* de Jean-Jacques »[7]. Le même *Journal de Monsieur*[8] ou l'*Année littéraire*[9] affirment que Tréogate « a pris Jean-

1. Dorat, **702**, t. I, p. 267. — 2. Mme Benoît, **695**, t. II, p. 260. — 3. *L'Année littéraire*, **29**, 1765, t. V, p. 71. — 4. **35**, t. XV, p. 158. — 5. **885**, t. IX, p. 453. — 6. **43**, 1783, t. V, p. 251. — 7. **35**, t. XIV, p. 373. — 8. **43**, 1783, t. VI, p. 55. — 9. **29**, 1788, t. II, p. 228.

a. Notre *Index* indique, comme pour les autres ouvrages, le nombre de leurs éditions. *Aucun autre roman* n'a atteint, croyons-nous, les mêmes chiffres.

Jacques Rousseau pour modèle » et qu'il l' « a beaucoup lu ». Autant et plus qu'eux, Baculard d'Arnaud connut le secret des larmes pitoyables et délicieuses. Son succès fut éclatant. Les *Epreuves du sentiment*, dit La Harpe, sont des « épreuves de patience pour le lecteur [1] », et la *Correspondance littéraire* ne lui donne pour clientèle que « les couturières et les marchandes de modes [2] ». Mais aux couturières et aux modistes, il faut joindre les journaux : l'*Année littéraire* déborde d'enthousiasme [3], comme le *Journal de Paris* [4], le *Journal encyclopédique* [5], le *Journal de Trévoux* [6], le *Journal de Littérature, des Sciences et des Arts* [7], la *Correspondance secrète* [8], le *Journal de Politique* [9], les *Affiches de province* [10] ou l'*Almanach littéraire* [11]. Sabatier de Castres ne ménage pas ses éloges [12] et Gilbert les prodigue [13]. Mme Roland le sait par cœur quelque peu ou le copie sans nous le dire [14]. Loaisel de Tréogate nous renvoie à ses œuvres et J.-J. Rousseau disait, s'il faut en croire le *Prospectus* que publie Moutard [15] : « La plupart des gens de lettres écrivent avec leurs mains ou avec leur tête, et M. d'Arnaud écrit avec son cœur [a]. » Jean-Jacques est son maître en effet et bien souvent, dans ses œuvres, il nous a fait penser à lui pour le citer, le défendre ou réclamer « des extraits qui en recueilleront des morceaux utiles et lumineux [16] ».

Chez tous les romanciers, nous trouverons justement une nature sentimentale, qui encadre, apaise ou exalte les rêve-

1. **847**, t. X, p. 47. — 2. **885**, t. IX, p. 185. — 3. **29**, 1772, t. III, p. 173 ; 1780, p. 211 ; 1785, p. 229. — 4. **44**, 18 mars 1777, 11 juin 1783. — 5. **51**, 1782, 15 fév., p. 161. — 6. **45**, 1774, oct., p. 50 ; déc., p. 424 ; 1775, janv., p. 78 ; juin, p. 442 ; déc., p. 459, etc. — 7. **42**, 1779, t. I, p. 390. — 8. **35**, t. II, pp. 1, 124 ; V, p. 197. — 9. **44** *bis*, 1775, t. III, p. 342. — 10. **27**, 1775, p. 90. — 11. 1777, p. 177. — 12. **872**, t. I, p. 62. — 13. **844** *bis*, p. 74. — 14. Cf. *Lettres*, **162**, t. I, p. 115, et Baculard, **821** *bis*, p. 10. — 15. Août 1781, et cf. *Journal encyclopédique*, **51**, 1782, 15 fév., p. 161. — 16. **685**, t. V, pp. 96, 293 et notes ; **686**, t. III, p. 215.

a. Certaines de ses œuvres eurent jusqu'à soixante éditions (Texte, **878**, p. 274).

ries et les passions des personnages. Assurément, l'influence de la *Nouvelle Héloïse* fut multiple. Ce fut surtout l'éloquence du cœur et la flamme du style que l'on se piqua de retrouver. Ardeur de l'amour, ardeur de la vertu, c'est ce que l'on aima surtout dans le roman et c'est plus que toute autre chose ce que l'on imita. Mais de même que les bois de Clarens, les clairs de lune sur le lac, l'Elysée de Julie ou le Valais ne se séparent pas des âmes des deux amants, de même les disciples de Jean-Jacques sentirent parfois le besoin de refléter dans les beautés des choses les joies et les souffrances de leurs personnages. Sans doute, on met parfois dans ces romans des bosquets et des labyrinthes, des grottes et des ermitages qui ressemblent à la sincère nature comme une paysannerie de Trianon. Mme d'Olnange, dans l'*Abailard supposé*, se promène, pendant la saison « où la nature est dans son printemps, parée de son premier éclat, où tout renaît, s'anime[1] », mais ses jardins s'enorgueillissent fâcheusement d'un ermitage avec « un ermite affublé d'une grande barbe », logé dans une habitation délicieuse où un petit amour se plaît à tracer ces mots : « Ici est l'ermitage de la Rochepauvre, retraite des Amants infortunés[2] », aimable souvenir des *Amadis* où la nature n'a rien à faire. Dorat méprise pour les galantes faiblesses de ses héroïnes, les sophas et les alcôves, mais la marquise de Circé s'abandonne encore dans un labyrinthe fort peu rustique : « Les routes en sont bordées d'un double rang de rocailles où serpente une eau vive sur un sable coloré. » S'il faut savoir gré au propriétaire d'y avoir voulu parfois la nature « abandonnée à ses caprices », il l'aime aussi « parée de la main des hommes et embellie des richesses de l'art[3] ».

Pourtant, à côté de ces parcs où les charmilles prennent

1. Fanny de Beauharnais, **692**, p. 86. — 2. **692**, p. 78. — 3. **703**, t. I, pp. 299-300.

des airs de salons et les bosquets de boudoirs, il y a souvent un effort sincère pour mettre dans le roman une nature « abandonnée à ses caprices ». L'idylle rustique y a sa place tout d'abord, comme dans les maisons aux contrevents verts et les jardins anglais : « C'est dans ces sortes de tableaux, dit l'*Année littéraire* en 1765, en nous parlant d'une fête champêtre, qu'un écrivain de goût fait briller ses vrais talents. Ce ne sont point ici des traits empruntés de nos vieux magasins de romans, où les faibles auteurs puisent les uns après les autres[1]. » Bien des romanciers ont suivi le conseil. Idylle parfois fantaisiste, comme celle que vivent délicieusement, dans les *Incas*, les Indiens des îles Mendoce ou ceux qu'abritent d'inaccessibles et profondes forêts : « La nature est leur guide et leur législateur... cultiver en commun leurs champs et s'en distribuer les fruits : telle était leur société[2]. » D'Arnaud, lui aussi, cède au plaisir de nous peindre son âge d'or : le Sicilien Lorezzo, élevé à une haute fortune, conserve dans une chambre des instruments de labourage, son habit de berger et l'habit de bergère de Nina son amante[3]. Une princesse s'enfuit avec Dorimon ; ils se cachent, sous les noms d'Henriette et Charlot, chez le fermier Thénot qui rappelait « les beaux jours du siècle pastoral », pour y garder les moutons et conduire la charrue[4]. L'Anglais Makin est jeté par une tempête, avec son amante Hélène, sur la côte de Madère, semblable à « ces brillants jardins d'Eden » ; une autre tempête complaisante y amène le père d'Hélène et quelques Anglais vertueux. Nos naufragés y fondent une exquise colonie où règnent « l'âgé d'or et l'innocence du monde primitif[5] ».

A côté des Edens de Sicile et de Madère et des princesses costumées en bergères, il y a d'ailleurs de plus vraisembla-

1. **29**, 1765, t. III, p. 28. — 2. **857**, t. III, 2e partie, ch. XXIII, p. 425 ; XIII, p. 383. — 3. **686**, t. III, p. 333. — 4. **686**, t. V, pp. 261-262. — 5. **686**, t. IV, pp. 328 et suiv.

bles églogues. Tel le Sélicourt de Baculard : « L'aspect de la campagne, l'air qu'on y respire porte avec soi une douceur intéressante, qui se répand sur les moindres sensations et nous fait aimer jusqu'à nos peines, surtout celle de l'amour[1]. » Junie, la « dernière Héloïse », songe qu'à la campagne « on est toujours ravi, toujours enchanté », et qu'il est doux de s'y perdre au milieu du silence des bois « qu'interrompent le chant des oiseaux et les sons plaintifs d'un hautbois animé dans la plaine par un berger qui cherche à disposer à la tendresse le cœur d'une jeune beauté[2] ». Thérèse et Faldoni, avec quelque éloquence de sentiment, connaissent la joie des plaisirs rustiques. « La seule peinture d'une vie champêtre, écrit Faldoni, me ravit et m'enflamme..., mes pensées sont plus faciles, mon esprit plus léger, mon cœur plus paisible... Et vous, ma chère Thérèse, je vous parlais; j'étais à vos côtés; je vous conduisais dans une humble cabane qui brillait de votre éclat, et qui me paraissait plus belle que la demeure des rois. » « Une chaumière et vous, mon cher Faldoni, répond Thérèse, voilà tout ce que j'ambitionne[3]. » Leurs aveux, leurs rêveries mélancoliques, leurs espoirs et leurs souffrances s'encadrent dans un pays d'idylles charmantes : « romances naïves des villageoises dont les voix douces et plaintives ont je ne sais quoi d'attendrissant » ; asile rustique de Thérèse, où elle jouit du tableau d'une famille vertueuse ; une petite maison de concierge au château des Ormes, fenêtres entourées de lierre, tonnelle champêtre, « air d'aisance et de liberté » qui règne dans toute la famille; fête en l'honneur de M. d'Armiane et pastorales où jeunes garçons et jeunes filles, « bons vieillards » et « vénérables mères » imitent « les veillées villageoises » ; vallée du Lignon, jardins champêtres et sauvages, justice rendue sous un vieux chêne, jeux du dimanche

1. **686**, t. IV, pp. 345 et suiv. — 2. Dauphin, **700**, lettre XI. — 3. Léonard, **546** *bis*, t. III, pp. 177-178, 183.

et danses où se forment les premières amours, veillées joyeuses, tout ce qui fait rêver à Faldoni de dresser là des cabanes et d'y oublier l'univers [1].

Ce que Sélicourt, la dernière Héloïse ou Faldoni ne font que rêver ou ne vivent qu'un instant, d'autres héros de roman le mettent pour toujours dans leur vie. Gentilshommes délibérément campagnards et philosophes champêtres dont Léonard [2], Loaisel de Tréogate [3], Dorat [4], Barthe [5], etc..., nous peignent avec une obstination attendrie l'existence patriarcale. Agriculteurs plus humbles et plus près encore de la « pure nature » : M. de Gourville, dont Baculard nous raconte l'histoire, ruiné par Law, se réfugie avec sa famille « dans un bourg voisin d'une ville de province éloignée » pour s'y livrer à l'agriculture, « la première et la plus noble des occupations [6] ». Un comte, le « Misanthrope estimable », s'est retiré à la campagne. Il a brûlé tous ses titres, il goûte les douceurs de la vie innocente. Le jour même où il s'est appelé monsieur Antoine, il n'a plus été qu'un simple paysan. Sa femme, ses filles, ses fils ont suivi sa métamorphose et s'allieront à des familles de bons fermiers [7]. Comme eux, Bell et Syndham, mariés secrètement et chassés par le père de Bell, se sont enfuis chez un laboureur vertueux : « Syndham laboure...; il y avait des moments où ils goûtaient ces plaisirs purs qui sont le partage de l'innocence et de la candeur. Bell, souvent, s'offrait à aider son mari dans ses travaux... Elle lui apportait ses repas qu'elle apprêtait elle-même; leur enfant était assis au milieu d'eux; ils le regardaient avec volupté... Ils eussent préféré leur cabane au palais le plus somptueux [8]. » Délibérément, le Philips et la Sarah Th*** de Saint-Lambert ont renoncé à une grande fortune, et, con-

1. **546** *bis*, t. III, pp. 79, 81, 197, 167-168. — 2. **546** *bis*, pp. 167 et suiv. — 3. **715**, lettre XXIV; **714**, t. I, pp. 73-77. — 4. **702**, t. I, p. 1. — 5. **687**. — 6. **686**, t. I, p. 214. — 7. Baculard d'Arnaud, **685**, t. III, p. 281. — 8. **686**, t. II, p. 49.

tents de leur amour, des travaux rustiques, des joies simples que donnent la nature, cultivent leurs champs dans une ferme ignorée et fleurie[1].

D'autres ne se contentent pas d'aller vivre au milieu des chaumières et d'y couler des jours dignes de l'âge d'or. Ils savent que ce sont là des joies égoïstes. Aussi se font-ils économistes et législateurs pour organiser de modestes Salentes. Mme Le Prince de Beaumont nous conduit à la « chaumière » qu'habite Mme d'Astie, belle-mère de la « Nouvelle Clarice ». Les rayons du soleil l'éclairent à son lever, « mais leur vivacité est émoussée par une vigne qui tapisse les fenêtres en dehors ». Un jardin l'égaie avec un petit bosquet et un parterre transformé en potager où les plus misérables du village cultivent leurs légumes. Une vache sur huit est la vache des pauvres. Tout un pays s'enrichit par les défrichements, la vente assurée du beurre et des poulets. Chaque soir on se rassemble pour filer dans les anciennes étables. Il y en a douze, et ce sont là les « cabarets ». Les femmes sont assises d'un côté et les garçons de l'autre. Clarice et Mme d'Astie ont substitué aux mauvaises chansons des cantiques. Elles racontent des histoires à la portée des auditeurs : « Il y a quelques paysans de bon sens et d'un certain âge qui savent lire, et auxquels on a donné la vie des Saints, celle des Pères des déserts et autres semblables. » Plus sévère que Julie, Mme d'Astie interdit la danse, mais organise des jeux de boule, un tir à l'arc, de petites fêtes. Elle conseille ou impose des mesures hygiéniques pour la construction des habitations et la disposition des fumiers, enseigne le tissage de la toile; puis on fonde tout un village modèle et communiste, soixante familles au plus, avec des repas en commun et une infirmerie commune : « une masse recevra tous les profits des colonistes ». On mènera « la vie des premiers chrétiens[2] ».

1. **561**, p. 191. — 2. **694**, t. II, pp. 17 et suiv., 43 et suiv.

La bienfaisance audacieuse de Mme d'Astie a sans doute éveillé le zèle de Mme Parangon et de Mme Zéphyre, qui fondent par testament, dans le *Paysan perverti* de Restif, le bourg d'Oudun. Les statuts en sont rigoureux : « Considérant combien le séjour de la ville est dangereux pour les mœurs, nous avons résolu de l'interdire à jamais à tous ceux de la famille de R*** qui n'y sont point habitués. » Ce sera une « petite Sparte : four commun, grange et greniers communs, réfectoire commun » ; on ne possède que ses meubles, son linge et ses habits, les mêmes pour tous ; on n'a que le choix de la couleur et de la façon. Les divertissements sont la danse, « composée pour moitié de nouveaux mariés et moitié de jeunes gens prêts à l'être » ; en hiver, les veillées dans le réfectoire commun ou dans la grange [1].

Ces paysans, ornés de vertus et de tendres sentiments, pourront être eux-mêmes les héros des romans. Ce ne seront pas seulement des Julie et des Saint-Preux qui mèneront dans leurs châteaux une vie de labeurs et de joies champêtres. Les laboureurs et les vendangeurs eux-mêmes mériteront qu'on nous conte leurs aventures. Tels la *Marianne* ou la *Paysanne de la forêt d'Ardenne* et la *Paysanne pervertie* de Nougaret : « Que je regrette la vie tranquille que je menais en soignant mes brebis et mes génisses... J'aurais été satisfaite en me voyant la femme d'un honnête laboureur [2] » ; la *Paysanne philosophe* de Mme Robert, qui ne rougit pas « de déclarer l'obscurité de sa naissance [3] » ; tant de héros de Restif, son père et ceux qu'il connut au village dans l'*Ecole des Pères*, le lugubre contraste de son *Paysan* ou sa *Paysanne pervertis* [4] ; le « bon Hubert » de La Dixmerie, laboureur et « vrai philosophe pratique [5] » qui élève sagement Toni et Clairette dans l'amour des simplicités et des tâches rurales ; le *Léonard et*

1. **726**, partie VIII, pp. 181 et suiv. — 2. **722**, t. II, p. 247. — 3. **732**, p. 20. — 4. Cf. notamment **726**, avis trouvé à la tête du Recueil. — 5. **712**, ch. 1.

Gertrude de Pestalozzi, traduit en 1783. D'Arnaud nous conduit volontiers, lui aussi, dans les hameaux et les fermes. La bergère Clary garde les moutons dans une métairie « dont l'aspect est enchanteur » et retient près d'elle, pour la joie de l'épouser et de vivre aux champs, le voyageur sentimental[1]. Dans un village rencontré sur la route de Paris à Lyon, entouré de vignobles et d'arbres fruitiers, caché au pied d'une montagne qui le protège, les habitants « vivent entre eux tels qu'une famille honnête qui resserre ses liens par l'amour de la paix et des vertus ». Bazile, que tentera vainement de corrompre un philosophe de la ville, retourne labourer ses champs[2]. On voit que Restif exagère lorsqu'il affirme que « si l'état de paysan est opprobrié » c'est « qu'ils n'ont point eu d'écrivains[3] ».

Tristesse des cités corrompues, paisible bonheur qu'il y a à vivre simplement et laborieusement près de la terre, voilà donc les sentiments que la nature inspire le plus volontiers à nos peintres de rusticités. Mais parfois les romanciers retiennent autre chose de la *Nouvelle Héloïse* que la vie domestique de Clarens. Ils songent au bosquet du baiser, au hameau de la Vevaise, aux rochers de Meillerie, aux clairs de lune du lac. Ils mettent dans leurs œuvres quelque chose de ce qu'ils demandent aux jardins romantiques. L'amour tout d'abord s'unit spontanément à la nature : « Tu vois, reprenait Toni, ce beau ciel et les riches couleurs dont il se pare ; tu vois ces coteaux que dorent les premiers rayons du soleil..., tous ces objets ne charmeraient plus mes yeux, si mes yeux te perdaient de vue un seul instant[4]. » Bien des héros de roman ne voient comme lui dans la nature que ses complaisances harmonieuses pour les tendres langueurs. Pour la Bell et le Syndham de Baculard « l'aspect de la campagne, l'ombre des bois

1. **686**, t. I, p. 148. — 2. **686**, t. III, p. 109. — 3. **727**, t. I, p. 39. — 4. De La Dixmerie, **712**, t. I, pp. 59-63.

solitaires ajoutent encore aux molles impressions de la tendresse[1] ». Le promeneur qui épousera la bergère Clary s'y trouve insensiblement invité parce que lui et lord Dorset se promènent au milieu des séductions verdoyantes des champs, parce que les entretiens du lord et les charmes fleuris des prairies nourrissent dans l'âme « cette douceur, cet attendrissement délicieux qui semble la préparer à recevoir les impressions de l'amour[2] ». D'autres se souviennent que Rousseau a révélé de moins arcadiennes tendresses et que l'amour est fait parfois de violences et de souffrances. M. Dauphin conduit sa dernière Héloïse, effrayée d'un amour sans espoir, au milieu des montagnes. Il l'y abandonne « aux réflexions que lui inspirait le majestueux désordre qui règne en ces rochers[3] ».

Surtout les trois romans de Dorat, Léonard et Loaisel de Tréogate, qui décèlent si clairement l'influence de Rousseau, ont tenté de confondre avec les beautés des choses les extases et les frénésies de l'amour. Sans doute il y a dans Dorat, avec quelques complaisances voluptueuses de trop élégants décors. Le souper de la vicomtesse et du chevalier, malgré la simplicité qu'ils y veulent, est encore servi dans un bosquet trop peigné; les charmes de la nature, chèvrefeuilles et jasmins, lune qui perce à travers les charmilles, vent frais qui agite à peine les bougies, étoiles qui brillent du feu le plus doux, ressemblent trop encore aux grâces du boudoir[4]. Mais du moins ce que le baron offre au chevalier pour se guérir d'un amour sans espoir, c'est une campagne vraiment solitaire et simple, coteaux paisibles, forêts majestueuses, obscurité des bois[5]. Quand le souper est fini, quand les bougies sont éteintes et que Mme de Senanges est rentrée chez elle, seul au milieu de la nuit, le chevalier de Versenai se sent gagné par l'ardeur vibrante que Saint-Preux fit connaître aux

1. 686, t. II, p. 15. — 2. 686, t. I, p. 147. — 3. 700, p. 10. — 4. 702, t. I, pp. 289-296. — 5. 702, t. I, pp. 138, 139.

âmes françaises : « Je n'habitais plus la terre. Le silence de la nuit, son calme attendrissant, la clarté sombre des cieux me partageaient entre l'extase et le délire [1]. » Comme Saint-Preux égare son désespoir dans les rochers de Meillerie, c'est dans un site lugubre que le chevalier va contempler sans espoir les murailles du couvent où son amante est enfermée : « d'un côté une forêt antique et sauvage » ; de l'autre « un coteau aride où sont épars çà et là quelques sapins dont le feuillage attriste. De là tombe avec un bruit effrayant une source qui semble gémir au lieu de murmurer [2]. » Plus tragique encore est l'histoire de Thérèse et de Faldoni. L'amant et l'amante laissent pénétrer en eux l'âme silencieuse des prés fleuris, des bois touffus, des vallons couverts d'ombre et de verdure [3]. Ils oublient « les passions tumultueuses ; ils goûtent le calme intérieur, le tranquille abandon, la molle indolence ». Ils savent que « c'est aux champs que deux cœurs unis peuvent s'entendre et se répondre [4] ». Mais la mère est faible, le père impitoyable. Thérèse et Faldoni se séparent jusqu'au suicide qui les unira dans la mort, et pour eux, comme pour Saint-Preux, la nature se fait déserte et farouche. Les grands bois ne disent rien à Thérèse. Le printemps « impatiente » Faldoni ; les bois, les rochers, les « promenades charmantes » ne sont plus pour lui « qu'un désert immense [5] ».

Dolbreuse et celle qu'il aime n'ont dû leurs souffrances qu'à l'influence malfaisante de Paris et de la Cour. Tant que cet « homme du siècle » n'a connu que la vérité, c'est-à-dire la vie des champs, lorsque « le sentiment et la raison » l'y ont ramené, ils n'y vivent que d'heureuses extases. C'est l'amour qui leur révèle la nature : « Un immense rideau se tira devant nous et un spectacle animé remplaça soudain le tableau muet

1. **702**, t. I, p. 296. — 2. **702**, t. II, p. 147. — 3. **546** *bis*, t. III, p. 176. — 4. **546** *bis*, t. III, pp. 164, 176, 183-184. — 5. **546** *bis*, t. III, pp. 129, 109, 249.

de nos premiers ans. » « Pour la première fois le chant des oiseaux nous parut une musique délicieuse, le murmure de l'onde une invitation aux paisibles langueurs, et le bruit léger des feuilles agitées par le zéphir nous peignit le trouble d'un cœur doucement ému par l'amour [1]. » Sans cesse le spectacle des champs semble renouveler leur besoin d'aimer : « la fraîcheur des bois, le parfum des campagnes, et l'aspect de son amant, communiquaient à son sein des émotions voluptueuses [2] », nous dit Dolbreuse de sa maîtresse, et ce qui ajoute encore à ses attraits, c'est la nature « plus riante et plus belle par un jour sans nuage », c'est « l'impression de ce magnifique spectacle [3] ». Aussi, loin des vaines pompes des cités, c'est dans la retraite champêtre du chevalier qu'ils vont s'unir, au milieu de la nature « intacte et féconde ». Elle prête à leur nuit nuptiale le crépuscule silencieux, le chant des « raines » et le murmure des ruisseaux, la clarté de la lune, le parfum du beaume citronné, de la termentille et du serpolet, les sentiers complices et l'abri d'un tilleul « dont les branches recourbées vers la terre les enveloppent du contour de leurs épais rameaux [4] ».

C'est à la campagne qu'ils reviendront s'aimer après les désordres où Dolbreuse pense laisser à Paris son honneur et sa vie. Ils promèneront leurs tendresses d'époux dans les ruines qu'envahissent les herbes folles, au sommet des collines d'où le regard se perd au crépuscule sur les campagnes, dans les bosquets épais où l'on respire avec le parfum de la nature l'encens de la volupté, sur une terrasse, sous des berceaux, au bord d'un ruisseau qui coule parmi des cyclamens et des lys. Quand Ermance sera morte, c'est parmi les saules et les peupliers, sous les berceaux de chèvrefeuille, sous le vieux tilleul où elle rassemblait les laboureurs, dans les bois

1. **714**, t. I, pp. 11-18. — 2. **714**, t. I, p. 38. — 3. **714**, t. I, p. 39. — 4. **714**, t. I, pp. 75, 79-82.

sombres ou dans les plaines désertes, « sur la cime des rochers, au bord des ruisseaux et des fontaines, dans les phosphores et les éclairs, sur les nuages rembrunis et plus souvent sur un ciel parsemé d'étoiles » que l'inconsolable époux cherche son souvenir et l'hallucination de son image[1]. Toute l'œuvre d'ailleurs de Loaisel mêle ainsi les rêveries sentimentales à la complicité de la nature : promenades voluptueuses au clair de lune[2], doux songes des amours prochaines entre deux roches où l'amante aime à se reposer, sous les branches où l'on mangea des gâteaux, où l'on s'assit la main dans la main, promenades où l'amant jouit « à la fois, dans un calme enchanteur », des « beautés de la nature » et des « charmes de sa maîtresse[3] ».

Même on rencontre parfois dans les romans les rêveries, mélancolies, ivresses profondes qui naissent, sans le mirage de la passion, des solitudes fleuries ou sauvages. On s'y promène comme dans la vie. Promenades dans les champs qui conduisent chez Sarah Th*** le narrateur de Saint-Lambert[4], chez Clary celui de d'Arnaud[5], Faldoni et Thérèse dans la vallée du Lignon[6], Dolbreuse et Ermance autour de leur château, dans toute l'étendue de cette campagne heureuse, « parmi les ruines d'un vieux château, sur le sommet des collines, dans les détours des bosquets[7] ». Promenades sur l'eau : « Nous avons fait ces jours passés, nous dit *la Nouvelle Clémentine*, une promenade sur une petite rivière qui baigne les murs du parc : elle coule à travers une longue allée de peupliers et de frênes qui forment des deux côtés une voûte impénétrable au jour[8]. » Promenades dans les bois : « On se plaît à parcourir de sombres et vastes forêts, écrit la « dernière Héloïse » : la cime orgueilleuse des arbres

1. **714**, t. II, pp. 104, 106, 107, 125, 143, 180-181. — 2. **713**, pp. 98-99. — 3. **715**, t. I, p. 74 ; II, p. 75 ; I, p. 92. — 4. **561**, p. 191. — 5. **686**, t. I, p. 147. — 6. Léonard, **546** *bis*, t. III, pp. 167-168. — 7. **714**, t. II, pp. 95-107. — 8. **546** *bis*, t. I, p. 257.

perce jusque dans les nues ; à leur pied des ruisseaux murmurent ; l'ombrage est frais ; tout est paisible [1]. « Solitudes murmurantes où les héros des romans écoutent « la voix du cœur » : « Les âmes sensibles ressemblent assez, nous dit Baculard, aux amants : elles recherchent la solitude ; c'est pour elles que s'épaississent les bois, que coulent et murmurent les ruisseaux, que jaillissent les cascades ; il n'appartient qu'au sage et à l'homme vertueux de se pénétrer du charme de la douce rêverie [2]. » « Pour arracher à la nature quelques-uns de ses secrets, proclame Dorat, il faut être nourri de méditations profondes, de recueillements solitaires, de l'enthousiasme du bien et de cette mélancolie qui marque d'une empreinte auguste toutes les idées qui en émanent [3]. »

Les héros de Baculard, Loaisel ou Léonard connaissent ces jouissances enthousiastes. Joies du jour qui renaît : « Quelle sensation voluptueuse approche du bonheur de pouvoir saisir l'aurore d'un beau jour... de s'abandonner à cette délicieuse mélancolie dont l'âme aime à se pénétrer [4] ? » Joies des nuits lumineuses : « Le doux reflet d'un clair de lune... ce silence solitaire que nos Latins ont appelé avec tant de goût *amica silentia*... ce sont là les jouissances du sentiment [5]. » Errantes promenades où le Faldoni de Léonard va chercher « au sommet d'une montagne un arbre qui s'élance d'une manière pittoresque, ou l'ombre de quelques saules penchés sur le bord d'un étang, ou l'abri d'une épaisse forêt dont l'entrée forme au loin une arcade de ténèbres [6] ». Pélerinage sentimental qui conduit Dolbreuse et Ermance à l'île des Peupliers, par une journée fleurie du mois de mai : « Un vent frais soufflait parmi les peupliers, comme le zéphyr au temps de la primevère, quand il fait frémir doucement les jeunes feuilles des arbres et la cime des buissons... On eût dit qu'en ce lieu tous les

1. Dauphin, **700**, p. 37. — 2. **685**, t. I, p. 64. — 3. **702**, t. I, p. 8. — 4. D'Arnaud, **686**, t. III, p. 215. — 5. *Ibid.*, **686**, t. III, p. 345. — 6. **546** *bis*, t. III, p. 110.

éléments visibles reprenaient l'intelligence et la vie, en reprenant par degrés les parties éparses du corps de ce philosophe, à mesure que la chaleur de la terre les faisait évaporer[1]. » Enfin, c'est en face de la nature que meurt Ermance. Loin de se recueillir en elle-même aux heures dernières pour se détacher du monde des sens, elle se fait porter sur la terrasse du château, et semble se ranimer pour parcourir « d'un œil attendri » les riants paysages et leur dire adieu[2].

Comme Ermance et Dolbreuse, tous les héros de Loaisel laissent grandir en eux les mélancolies inexprimables où notre âme se mêle à l'âme des choses. Ils aiment un sentier vert et étroit, car « un sentier vert, dans un petit bois, adoucit, comme vous savez, les plus cuisants soucis » ; le bruit mélancolique d'une fontaine[3], les bois et les rochers où l'on retrouve la profondeur du sentiment[4] ; et, par delà les mers, dans cette Amérique bientôt transfigurée par Chateaubriand, les splendeurs enivrantes des forêts et des eaux : ciel sans nuage, semblable « à la surface paisible d'un beau lac », oiseaux muets, feuillages bercés mollement et sans bruit par un léger zéphyr, le calme profond de la solitude et « l'air changé en fluide brûlant », qui « jettent les êtres dans une voluptueuse langueur » ; nuits des tropiques, parfum des fleurs, vapeurs fraîches et légères, « murmure tendre et assoupissant des nappes d'eau qui tombaient doucement des collines », agréable frémissement des feuilles, « lueur argentée de l'astre des nuits, sombre azur d'un ciel semé de brillantes étoiles[5] ».

Enfin, puisqu'il y a dans la *Nouvelle Héloïse* des scènes tragiques, et que l'ardeur du sentiment ne va pas sans les violences de la douleur, les romans s'embellissent parfois de ce que donne à la nature la tristesse lugubre et farouche : « Fut-on

1. **714**, t. II, p. 134. — 2. **714**, t. II, p. 164. — 3. **715**, t. II, p. 14. — 4. **713**, Introd., p. v. — 5. **716**, pp. 202, 151.

jamais autant affecté, nous dit Baculard, d'une prairie émaillée de fleurs, d'un jardin somptueux, d'un palais moderne, que d'une perspective sauvage, d'une forêt silencieuse, d'un bâtiment sur lequel les années semblent accumulées[1] ? » Comme Baculard, Ermance et Dolbreuse goûteront, disciples d'Young et de Rousseau, les promenades qui les mènent parmi les débris « enterrés sous les sables » et leur inspirent « une mélancolie profonde[2] ». Ils écoutent en frissonnant « un bruit de cloche funèbre », suivent des yeux les progrès de la mousse « secondant les mains dévorantes du temps », heurtent des ossements d'animaux divers, blanchis par les années, et épars dans la campagne[3]. La nuit passée dans les bois par le chevalier de Versenay est plus tragique : « Les ténèbres, le silence, qui n'était interrompu que par le bruit des vents qui sifflaient autour de moi, l'horreur du lieu, le risque que je courais, n'ayant pris aucune arme, rien ne put m'arracher au charme qui m'y retenait. J'y passai toute la nuit : ma rêverie m'emportait loin de moi... J'étais, si j'ose le dire, gardé par mon infortune[4]. »

Florello connaît ces âpres sympathies des éléments : « Il lui semble que le soleil brille d'une lumière moins vive, que les oiseaux ne font entendre qu'une mélodie languissante et négligée, que les ruisseaux roulent des pleurs, enfin que toute la nature et tout ce qui respire dans le désert gémissent de la perte de son bienfaiteur[5]. » La comtesse d'Alibre aime les allées solitaires, le jour sombre et lugubre, les ombres de la nuit « image de ses pensées et de son âme ». Milcourt demeure trois jours dans un antre pour s'enivrer de sa douleur au fond d'un « aride vallon couvert d'arbres sauvages ». C'est lui qui enterre sa maîtresse dans une ruine, « immense rocher tapissé de mousse et de lierre sauvage », au milieu d'une

1. **821** *bis*, p. 10. — 2. **714**, t. II, p. 104. — 3. **714**, t. II, p. 105. — 4. **702**, t. II, p. 151. — 5. Loaisel de Tréogate, **716**, p. 167.

touffe de pins groupés sans ordre, « entassés les uns sur les autres, creusés par le temps et qui font la nuit et le silence[1] ». Le héros d'*Ainsi finissent les grandes amours*, après la trahison de sa maîtresse s'enfonce dans le bois de Vincennes et la vision du suicide le hante, l'affole, le conduit pour se précipiter au sommet du donjon. Mais alors la toute-puissante nature, vibrante de lumière dans ce vaste horizon, lui insuffle son invincible joie de vivre : « Le plaisir d'exister coulait dans toutes mes veines, devenait par degrés une sensation délicieuse, et je humais, et je buvais, pour ainsi dire, la vie à longs traits[2]. »

Langueurs amoureuses, solitudes, rêveries, tragiques harmonies des choses et des âmes désespérées, nous retrouvons ainsi, avant Bernardin de Saint-Pierre, tout ce qu'il y eut de sentiment de la nature dans la *Nouvelle Héloïse*. Ce n'est pas que la cause soit encore gagnée et que les romanciers hésitent à séparer la vie humaine de la nature qui l'entoure. Longuement, nous l'avons dit, on peut tourner des pages et des pages sans y trouver rien d'autre que ce que nous donnaient déjà Mme de La Fayette, Lesage, Marivaux, Voltaire, Crébillon ou Richardson. Par leur masse, tous ces romans écrasent ceux-là où nous avons trouvé des printemps amoureux et des ombrages mélancoliques. Dorat lui-même, malgré son ardeur à ne retenir de la volupté que ce qui s'accorde avec la vertu, se laisse admirablement trahir par celui qui l'illustre : Marillier dessine non les bosquets nocturnes, non les forêts lugubres, mais de galantes estampes où s'entrevoient de suggestives nudités.

Pourtant ce n'est pas par hasard que les romanciers les plus fidèles à la nature, Dorat, de Tréogate, Léonard ou d'Arnaud, sont ceux qui ont le plus clairement avoué l'in-

1. Loaisel de Tréogate, **713**, pp. 64, 75-78, 143-144. — 2. *Ibid.*, **715**, t. II, pp. 230-232.

fluence de Rousseau et ceux que l'on relut le plus volontiers. Le succès retentissant du roman de Jean-Jacques s'est naturellement prolongé et multiplié en eux. Même on peut dire qu'ils marquent clairement l'intermédiaire entre Rousseau et Bernardin. Si la nature se devine toujours dans la *Nouvelle Héloïse*, elle n'y tient pas une place essentielle. Si l'on supprime le voyage du Valais et l'Elysée de Julie qui ne tiennent pas à l'intrigue même, on peut lire tout un tome des quatre tomes originaux sans y rencontrer un coin de paysage. Au contraire, *Paul et Virginie* devait s'intituler d'abord « Tableau de la Nature[1] ». Les splendeurs de l'Ile-de-France, riantes plantations, jardins sauvages et attendrissants, baies et rochers où s'apaise et gronde la mer, pics rudes et sublimes, forêts vierges où s'égarent les deux enfants, ruisseaux où ils se baignent, tempête qui engloutit Virginie, tout cela tient une bonne moitié de l'idylle romanesque. Si Dorat n'a pas mis dans son roman autant de nature que Jean-Jacques, si Léonard a fait autant de place que lui à la passion tout intérieure de Faldoni et de Thérèse, certaines nouvelles de Baculard sont faites de quelques tirades vertueuses au milieu des images de la nature. Loaisel de Tréogate, quand le dessein même du roman ne le conduit pas avec Dolbreuse au milieu de la vie parisienne, ne sait qu'assembler des pages descriptives et des raisons de lier les vertus des cœurs aux beautés des choses. Comme le sentiment de la nature, quels que soient ses mensonges et ses maladresses, semble avec les goûts agricoles, avec les jardins, avec les voyages, envahir peu à peu les mœurs, ainsi tend-il à prendre dans le roman autant et plus de place que l'âme des personnages.

1. 874 *bis*, t. IV, p. LXXXVII.

LIVRE III

LA NATURE PITTORESQUE

CHAPITRE PREMIER

La Peinture ([a]).

Les peintres n'expriment les émotions que par les formes sensibles. Même, s'ils veulent surtout traduire par les lignes et les couleurs des sentiments humains, ils restent nécessairement contraints de s'attacher aux apparences qui fixent les sens. Poussin, qui n'aime pas la campagne et qui s'y trouve « déconsolé », a mieux fait vivre les arbres et les coteaux que Roucher qui y passa ardemment ses jours. Aussi, longtemps avant qu'on n'ait goûté les loisirs rustiques, les rêveries qu'encadrent le ciel et la verdure, les émotions des paysages romantiques et des montagnes, il s'est trouvé des peintres pour en sentir les diverses beautés. En bonne chronologie, l'histoire du sentiment de la nature au XVIII[e] siècle aurait dû commencer avec les Watteau, les Pater et les Lancret.

a. Nous nous excusons de parler de peinture sans autre compétence que celle d'un amateur. Nous avons tâché de rester toujours très près des faits. Nous nous sommes même résignés à ne pas parler « couleurs ». Il y faut des capacités techniques, et le plus grand nombre des tableaux cités ne nous est connu que par estampes et photographies.

Mais c'est vers 1730 seulement que les habitués des salons vont en foule vers les châteaux et que luisent entre les arbres les toits des maisons des champs. Surtout, c'est après 1750 et plus sûrement après Rousseau que l'on aima dans la nature l'âme obscure qu'elle emprunte à notre âme. Il semble donc que les paysages de Watteau n'expriment pas très précisément l'âme de ses contemporains. Sans doute, le succès de ses tableaux, le succès de ses disciples, ont mis dans les yeux des images qui s'associèrent aux goûts naissants et les aidèrent à naître. Sans doute, il y eut des jardins anglais en France bien avant Attiret, Chambers, Rousseau, Morel ou Girardin, ce sont ceux où chantent, dansent, sourient et aiment les « Fêtes galantes ». Le prince de Ligne remarquera justement, à la fin du siècle, qu'il y a cent tableaux qui « fourniraient les plus beaux jardins anglais du monde [1] ». Sans doute, il y eut des paysages romantiques et des montagnes avant les montagnes de Rousseau et le parc d'Ermenonville, ce sont les montagnes, les étangs, les ruines, les profondeurs et les lointains de Watteau, ou des premiers tableaux de Vernet. Tout cela compte puissamment dans les raisons qui conduisirent insensiblement le siècle à l'amour des beautés naturelles. Mais s'il est vrai que peinture, mœurs et littérature n'ont pas été tout d'abord solidaires; s'il est vrai qu'après les admirables paysages de Watteau il faudra trente ou quarante ans pour qu'on les aime dans la vie, dans les romans et les poèmes, il n'importe pas que nous ayions jusqu'ici à peu près oublié les peintres. Il suffira, désormais, de se rappeler les dates essentielles qui laisseront les peintres à leur place, pour la plupart avant les rêveries de Rousseau.

Si Watteau ou même Vernet se sont formés en partie à l'écart des goûts moyens de leur siècle, ce n'est pas dire que les goûts des peintres, les goûts littéraires et même les mœurs

1. **472**, p. 182.

n'aient pas prétendu parfois s'unir étroitement. Jamais par exemple les critiques ou les peintres eux-mêmes n'ont si obstinément prétendu mêler pour des desseins identiques et pour des principes analogues l'art du peintre et celui du poète. Tous les théoriciens de quelque renom s'accordent presque sans restrictions. Piles, au début de son *Cours de peinture*, dresse le palais de la peinture. Mais la peinture y reçoit « la Poésie avec la distinction qu'elle mérite. Elles y vivent ensemble comme deux bonnes sœurs, qui doivent s'aimer sans jalousie, et qui n'ont rien à se disputer[1] ». Tout l'ouvrage de l'abbé Dubos, *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*, conduit les deux sœurs la main dans la main. L'abbé Leblanc[2] ([a]), Baillet de Saint-Julien[3], Meusnier de Querlon[4] ou Lafont de Saint-Yenne[5] diront comme lui : « Les Poètes, selon le mot heureux d'Annibal Carrache, peignent avec les paroles ; et les peintres parlent avec le pinceau. » « On a tant fait le parallèle de la peinture et de la poésie ; tant de fois on les a nommées *sœurs*, qu'on ne pourrait que répéter ce qu'on a dit de cent façons en prose et en vers. »

Diderot reprend la doctrine : « Je ne saurais résister. Il faut absolument, mon ami, que je vous entretienne ici de l'action et de la réaction du poète sur le statuaire ou le peintre ; du statuaire sur le poète[6]. » Désormais elle semble acceptée comme un dogme. Watelet ne mène plus les deux déesses dans le même temple, mais il les enlace d'une fraternelle guirlande de fleurs : « Cette guirlande les unit l'une à l'autre pour désigner que l'uniformité de leurs principes doit les rapprocher incessamment, et que les mêmes ornements leur conviennent[7]. » C'est ce que dira en vers Lemierre :

> Le poète doit peindre et le peintre exprimer[8];

1. **792**, p. 18. — 2. **779**, p. 136. — 3. **758**, p. 8. — 4. **789**, p. v. — 5. **777**, pp. 17-18. — 6. **839**, t. X, p. 490. — 7. **801**, Frontispice et p. xvii. — 8. **544**, III, p. 244.

a. Il formule pourtant une réserve dans ses *Lettres*, **466**, t. I, p. 203.

et ce qu'enseignent Gessner[1] ou Dandré Bardon, qui forge même le vocable de « peintres-poètes[2] ». Autour de ces critiques ou poètes notoires, il suffit de prendre au hasard les folliculaires qui se mêlèrent de juger les Salons. L'un prend comme épigraphe le *pictoribus atque poetis*[3]; l'autre affirme que les Muses de la peinture et de la poésie « n'ont pas de beautés qui soient particulières à chacune d'elles[4] ». Les peintres, dit celui-ci, « sans fatiguer ni leur pinceau ni leur génie, peuvent faire des poèmes de toute espèce[5] ». Peinture et poésie, dit celui-là, sont « également soumises au tribunal de la critique... car elles sont sœurs[6] ». Elles le sont aussi pour le *Censeur hebdomadaire*[7] ou le *Mercure de France*[8].

Le parallèle est si familier qu'il suffirait pour l'illustrer d'écrire l'histoire du funeste *ut pictura poesis*. Les poètes descriptifs le brandiront comme un étendard, mais les peintres le revendiquent âprement. Diderot, sans doute, eut ses heures d'inquiétude : « Ils ont dans la tête

Ut pictura, poesis erit;
(Horace, *de Arte poet.*, v. 289.)

et ils ne se doutent pas qu'il est encore plus vrai que *ut poesis pictura non erit*[9]. » Mais lui-même semble quelque peu hanté par ce vers 289. Nous le retrouverons par exemple dans le Salon de 1767 comme dans celui de 1771[10]. La *Correspondance littéraire* s'en était souvenue comme lui : « Quand Horace dit : *ut pictura poesis*, le peintre dit : *ut poesis pictura*[11]. » Avant elle, c'est l'*Ecole d'Uranie* de Dufresnoy, si souvent rééditée, qui en fait son premier vers[12]; ce sont Gresset[13] ou Bachaumont[14], plus obscurément M. Revel fils, en

1. **639**, t. II, p. 323. — 2. **766**, t. I, p. 133. — 3. **763**. — 4. **816**, p. 25. — 5. **815**, pp. 10-11. — 6. **781**, pp. 4-5. — 7. **33**, 1760, t. I, p. 353. — 8. **55**, 1759, 1er oct., p. 187. — 1751, 1er oct., p. 166. — 9. **839**, t. XI, p. 72. — 10. **839**, t. XI, pp. 267, 508. — 11. **885**, t. II, p. 407. — 12. **789**, longuement commenté p. 75. — 13. **845**, t. I, p. 154. — 14. **757**, p. 7.

concluant un poème couronné aux Jeux floraux[1], l'abbé Garrigues de Froment[2], la *Muse errante au salon*[3], la *Lanterne magique aux Champs-Elysées*[4] ou les *Réflexions d'un petit dessinateur*[5].

Si les peintres et les poètes habitent le même palais poético-pittoresque, il n'y aura pas de difficultés à goûter chez Raphaël les joies que nous donnent les vers de Virgile. Peintres et poètes pourront ainsi se donner constamment la main. « Je regarde, nous dit le Suire, qui juge le Salon de 1775, le paysagiste comme un peintre bucolique[6]. » « J'ai honte, confesse Baillet de Saint-Julien, en célébrant Vernet, de vous en parler avec cette froideur... ce n'est pas ainsi qu'on doit rendre les poètes[7]. » On ne se contentera pas de ces vagues rapprochements. S'agit-il de Boucher, il sera successivement le Catulle, l'Anacréon[8], le Voltaire de la peinture[9]. Greuze en sera le Molière[10], à moins qu'il n'en soit le Gessner[11] ou le Vadé[12]; Vernet sera le Buffon des peintres[13], et nous enrichirons notre galerie de portraits en partie double, de Chardin-La Fontaine[14], Jeaurat-Richer[15], Wille-Grécourt[16], Vien-Colardeau, David-Boileau, Peyron-Quinault, Vincent-Glück[17], Michel-Ange-Milton, ou Michel-Ange-Corneille, Raphaël-Virgile ou Raphaël-Racine, Véronèse-Arioste, Rubens-le Tasse, le Corrège-Ovide, l'Albane-La Fontaine[18], Deshayes-Voltaire[19], Homère-le Corrège, Albane-Anacréon[20], Boucher et ses imitateurs Sedaines, Favarts ou Marmontels de la peinture[21].

Si les peintres suivent ainsi les voies des poètes, il convient

1. **794**. — 2. **771**, p. 3. — 3. **762**, épigraphe. — 4. **809** *bis*, p. 14. — 5. **813**, p. 6. — 6. **784**, p. 16, — 7. **758**, p. 26. — 8. *Réponse à une Lettre...*, **817**, p. 19. — 9. De Camburat, **763**. — 10. *Sentimens...*, **818**, pp. 16-17. — 11. *Deuxième lettre...*, **806**, pp. 44-45. — 12. *Le Véridique...*, **820**, p. 8. — 13. *Réflexions impartiales...*, **814**, p. 16. — 14. Baillet de Saint-Julien, **760**, p. 8. — 15. *Ibid.*, **760**, p. 8. — 16. *Le Véridique...*, **820**, p. 20. — 17. *Le Frondeur...*, **809**, pp. 62 et suiv. — 18. Meusnier de Querlon, **789**, p. XXIII. — 19. *Description...*, **805**, p. 35. — 20. Watelet, **801**, p. 60. — — 21. *Lettres pittoresques...*, **810**, p. 19.

qu'ils leur demandent conseil. Diderot n'était pas éloigné de croire qu'il était pour un peintre la plus précieuse des Muses. La chimère ne lui fut pas personnelle. Gessner recommande « aux jeunes artistes la lecture des bons poètes[1] ». « Lisez Théocrite et Virgile, dit un critique[2] », et pour ne pas nous perdre dans la foule des brochures nous retiendrons seulement, comme exemple, celles du Salon de 1783 : « Nos littérateurs, constate Mr L. P., ne communiquent pas assez avec nos artistes, et les tableaux de ceux-ci, comme les livres des autres, s'en ressentent souvent[3]. » « Où acquière-t-on l'âme, se demande le *Triumvirat des arts?*... C'est dans les écrits des moralistes sincères, tels que Montaigne, Fénelon, J.-J. Rousseau... Les peintres et les poètes feront bien de se rendre amis, ils peuvent se prêter souvent de mutuels et d'importants secours[4] ». Quant à Momus, il a toujours pensé « que l'*Art poétique* était le meilleur poème sur la peinture que nous ayions[5] ». Il serait fastidieux d'énumérer les peintres qui ont suivi ces conseils et qui ont illustré Homère, Virgile, Le Tasse ou Racine. Mais sans parler de ceux qui, comme Watelet ou Campion[6], mirent ou projetèrent de mettre un joli brin de plume à leur crayon, les œuvres contemporaines mêmes inspirent parfois les tableaux des Salons. Vernet, Aubry et Loutherbourg peignent la Bergère des Alpes; Gessner inspire des tableaux de Bachelier[7] et d'Aubry[8]; Briard tire un tableau du *Devin du village*.

Il n'y eut pas là une fantaisie de critiques épris de littérature parce qu'eux-mêmes étaient écrivains et non peintres. En fait, la critique d'art, habituée à traduire les images par les mots, consentira malaisément à croire que les peintres n'expriment pas avec les formes et les couleurs ce que disent les voyelles et les consonnes. Mais la profondeur même de

1. **639**, t. II, p. 323. — 2. *Discours*, **808**, p. 33. — 3. **812**, p. 24, note. — 4. **819**, p. 12. — 5. **793**, p. 57, note. — 6. Cf. Cohen, *Guide de l'amateur du livre à estampes*, art. *Campion*. — 7. Salon de 1763. — 8. Salon de 1765.

l'illusion au XVIII[e] siècle explique comment, dès qu'on eut franchement découvert le monde extérieur, la nature des peintres, la nature des jardins et la nature des poètes, si vivante que fût la première et si factice que fût la dernière, s'enfermèrent dans les mêmes horizons. Si nous rencontrons chez les peintres des paysages où se joueraient sans contraste les églogues galantes ou naïves de Bernis ou Gessner, des parcs où l'on peut rêver, derrière les arbres, les châteaux ou les ermitages d'un duc de Chartres ou d'un Ducis, nous nous souviendrons que peintres, jardiniers et littérateurs n'eurent aucune résistance à vaincre pour devenir amis. Surtout toute une part de la peinture de paysages au XVIII[e] siècle s'explique parce qu'elle fut guidée par des idées et des principes qui furent principes généraux du goût, et plus précisément principes du goût littéraire. Watteau, ou même Vernet et Boucher, se forment assurément à l'écart des doctrines d'Aristote ou de Boileau, mais eux-mêmes parfois, et plus souvent leurs disciples, peignent comme il est convenu qu'on doit écrire. Particulièrement leur vision de la nature, toute originale et spontanée qu'elle fût, reste parfois gâtée, tout au moins guidée par des idées de littérateurs ([a]).

Il est certain d'abord pour tous les critiques que, si le poète imite la nature « raisonnable », le peintre de paysages ne saurait reproduire indistinctement les spectacles qui frappent sa vue. Il est une « belle nature » pour les arbres, les ruisseaux et les montagnes, comme pour les passions de l'amour : « Il y a deux façons d'envisager la nature, nous dira Valenciennes, au début du XIX[e] siècle. La première est celle qui nous fait voir la nature telle qu'elle est... La seconde est celle qui nous fait voir la nature telle qu'elle pourrait être. » Celle-là seulement est digne du peintre, car pour faire un

a. Signalons même à ce sujet un *Parallèle de l'Eloquence et de la Peinture, par M. Coypel, Premier Peintre du Roi* (*Mercure de France*, mai 1751, p. 8).

bon tableau il ne suffit pas « de copier tout simplement la nature telle qu'elle est[1] ». Doctrine vieille alors de bien longues années. Après l'abbé Fraguier[2], le marquis d'Argens, en 1752, unira dans son mépris Téniers et Watteau, en les accusant de ne connaître que la « servile imitation d'une nature basse[3] ». Le *Nécrologe* reproche encore dédaigneusement aux Flamands « ces imitations exactes, mais serviles, de la nature[4] ». L'éloge que Baillet de Saint-Julien donnera en vers à la peinture, c'est qu'elle « orne, élève, embellit, enrichit la nature[5] ». Watelet, dans l'*Encyclopédie*, distingue trois sortes de paysages : la nature copiée, la nature arrangée, les représentations idéales de la nature champêtre. Les vues ou nature copiée manquent souvent « des agréments que l'imagination aurait pu leur donner » ; les représentations idéales sont le « genre le plus noble du paysage, parce que le génie s'y montre davantage[6] ». C'est assurément l'avis de Diderot, pour qui le paysage vraiment génial « offre une vue romanesque telle qu'il y en a peut-être une possible sur la terre[7] ». D'autres encore goûtent peu la « nature copiée ». La *Bibliothèque impartiale* approuve les idées de d'Argens sur « Ténières » et Watteau[8] ; le *Journal encyclopédique* félicite Vernet de choisir ses sujets, sans être « soumis à une imitation rigoureuse », et note que tout artiste doit « prendre la nature par ses côtés les plus agréables[9] ». C'est l'avis de Hubert-Robert ou Vernet. Tous les ans ils s'en vont « comme en pélerinage » à la fête de Saint-Cloud, pour y observer « d'un œil studieux... ce mélange magnifique de tous les objets de la nature, parée, embellie et perfectionnée par la société[10] ». Comme Voltaire avait édifié le *Temple du goût*, telle *Lettre pittoresque* de 1777 construit le temple de la peinture et l'en-

1. **799**, pp. 381, 419. — 2. **588**, p. 133. — 3. **756**, pp. 228-229. — 4. **886**, 1771, art. *Boucher*, p. 60. — 5. **760**, p. 9. — 6. Art. *Paysage*, et **803**, t. IV, p. 9. — 7. **839**, t. XI, p. 161. — 8. **32**, 1753, t. VIII, p. 59. — 9. **51**, 1759, oct., p. 107; 1763, oct., p. 123. — 10. **164**, t. I, pp. 209-210.

toure de paysages merveilleux, « les paysages mêmes des plus grands maîtres que la peinture a réalisés pour en former les environs de son temple... Voilà pourquoi ils vous paraissent et sont, en effet, si admirables. Car la nature n'offrirait rien de pareil dans un espace donné comme celui-ci[1] » ; c'est l'idée même de Diderot. Watelet et le marquis d'Argens trouvent un écho dans la *Loterie pittoresque* de 1783 : Berghem, Wouwermanns ou Ruysdaël ne sont pas d'excellents modèles, car « ce beau idéal dont on a tant parlé pour l'histoire, et que Raphaël avait senti, il existe aussi pour le paysage[2] ».

Il reste d'enseigner les moyens qui feront, des beautés frustes des choses, ce beau idéal senti par Raphaël. Il en est deux essentiels; les théoriciens, l'œuvre même des peintres et la littérature tout entière s'accordent. Fontenelle et tous ceux que charmaient ses églogues aimaient à assembler dans une Arcadie de l'âge d'or de chimériques bergers. Ceux-là mêmes qui le combattent ne mettent à la place de trop galantes églogues que de trop vertueuses idylles. Ainsi le peintre de paysages assemblera des décors pour Fontenelle ou des décors pour Gessner. Mais il faut aux Hylas et aux Myrtiles des horizons choisis. Le peintre imaginera donc, avec ses plus riantes couleurs et ses plus frais souvenirs, la « nature champêtre ».

Les critiques se transmettent la doctrine, de Piles à Watelet. Deux styles, nous dit Piles, le style héroïque et le style champêtre, « représentation des pays qui paraissent bien moins cultivés qu'abandonnés à la seule nature[3] ». Style héroïque, reprend Lacombe, et style pastoral et champêtre, « nature toute simple, sans artifice et avec cette négligence qui lui sied souvent mieux que tous les embellissements de l'art[4] ». Et les *Dictionnaires* de Pernety[5] ou de Watelet[6] distingueront encore l'héroïque et le pastoral ou l' « idéal champêtre ». Sans

1. **810**, pp. 22-23. — 2. **811**, p. 13. — 3. **792**, pp. 158-160. — 4. **776**, art. *Paysage*. — 5. **791**, p. 447. — 6. **803**, t. IV, p. 19.

doute, « bizarrerie de la seule nature » et « nature toute simple », c'est la négation même des jardins français. Il y a là quelque bonne volonté à goûter les beautés directes des choses ; la valeur même des paysages d'un Watteau ou d'un Lancret illustre la théorie. Pourtant, entendons que s'il faut peindre la simple nature, il faut choisir parmi ses simplicités. Si l'œuvre des paysagistes du XVIIIe siècle, à part quelques exceptions, n'expliquait pas que la « nature champêtre » fut rarement pour eux celle d'un Téniers ou même d'un Ruysdaël, Diderot préciserait la doctrine. Il oppose aux mœurs « plus vraies » de Téniers, la nature « plus agréable » de Greuze. « Ses paysans ne sont ni grossiers comme ceux de notre bon Flamand, ni chimériques comme ceux de Boucher[1]. » Boucher, sans doute, c'est Fontenelle, et Greuze c'est Gessner. Mais Fontenelle est un âge d'or mondain, Gessner un âge d'or rustique ; il s'agit toujours de ces paysages

Des premiers jours du monde attendrissante image,

que Lemierre louait dans un tableau de Berghem[2] et que célèbre, dans les œuvres du maître, l'épitaphe de Watteau :

On croyait voir encor ces fertiles coteaux
Si chers aux dieux du premier âge[3].

Valenciennes n'est que l'héritier de la doctrine : « Le paysage pastoral devant être habité par des hommes, non pas tels qu'ils sont, mais tels que l'imagination suppose qu'ils pouvaient être, exige qu'il soit préparé pour recevoir de pareils mortels[4]. »

A côté des vallons fleuris où chantent les bergers, il y a dans la « belle nature » les paysages qu'habite la majesté des héros ou des dieux, ceux qui servent de cadre, non aux dis-

1. **839**, t. X, p. 154. — 2. **544**, t. III, p. 240. — 3. En tête de : Watteau, **804**. — 4. **799**, p. 483.

putes alternées sur la flûte, mais aux violences des passions. Ce sera le « paysage héroïque ». Piles, autour du palais de la Peinture mettra des « accidents extraordinaires..., les rochers, les torrents, les montagnes[1] ». Quelques soixante-dix ans plus tard, un autre temple de la Peinture s'entoure des mêmes horizons : « des monts suspendus, des cascades qui se précipitaient, des ruines couronnées de mousses et d'arbrisseaux, des solitudes silencieuses[2]. » Car, ajoute Piles, « il est certain que « les sites extraordinaires plaisent », et Claude le Lorrain n'a réparé que par la couleur « l'insipidité et le choix médiocre de la plupart de ses sites[3] ». On choisira pour plus d'agrément « les montagnes fort hautes et couvertes de neiges » ; des fabriques qui seront d'un grand ornement, « quand même elles seraient gothiques ou qu'elles paraîtraient inhabitées et à moitié ruinées », des roches qui « sont d'un agrément infini, lorsque, par le moyen des eaux qui en sortent ou qui les lavent, elles acquièrent une âme qui les fait, en quelque sorte, devenir sociables[4] ». Lacombe réclame pour le style héroïque des « points de vue merveilleux, des temples, des sépulcres antiques[5] », et Pernety « tout ce que l'art et la nature ont de plus rare[6] ». Diderot surtout, soit qu'il commente Vernet, soit qu'il évoque pour lui-même les splendeurs qui hantent son imagination, célèbre la théorie à grand renfort de métaphores et d'épithètes : « Le grand paysagiste a son enthousiasme particulier ; c'est une espèce d'horreur sacrée. Ses antres sont ténébreux et profonds ; ses rochers escarpés menacent le ciel ; les torrents en descendent avec fracas ; ils rompent au loin le silence auguste de ses forêts. L'homme passe à travers de la demeure des démons et des dieux... Si j'arrête mon regard sur cette mystérieuse imitation de la nature, je frissonne[7]. » Vingt ans plus tard, c'est

1. **792**, p. 18. — 2. *Lettres pittoresques*, **810**, p. 22. — 3. **792**, p. 162. — 4. **792**, pp. 168, 174, 172. — 5. **776**, art. *Paysage*. — 6. **791**, p. 447. — 7. **839**, t. XII, p. 88 ; XI, pp. 160-161, etc.

encore le paysage de Bernardin de Saint-Pierre : « Au loin un vaisseau battu par les vents et par une mer irritée..., bonheur des bergers..., malheur des matelots..., chute d'eau bruyante qui se précipite dans une tranquille vallée, ou un âpre et noir rocher qui s'élève au milieu d'une plaine de verdure[1]. » C'est celui que l'opinion publique admira pieusement dans les tableaux de Vernet et que les amateurs enthousiastes lui commandèrent pendant trente ans. Le peintre note avec simplicité les articles demandés : « Deux paysages avec des cascades, rochers, troncs d'arbres, quelques ruines...; des rochers, cascades, troncs d'arbres, etc.; pays agreste avec rocher, hautes montagnes, torrents, cascades, troncs d'arbres...; une tempête bien horrible...; des cascades avec des eaux troubles, des rochers, troncs d'arbres et un pays affreux et sauvage[2]. » C'était, dès 1750, ce que devaient admirer vingt ans plus tard les touristes de la Suisse.

Toute une part des œuvres illustre ces principes. Watteau, Pater, Lancret, Boucher, Fragonard, Vernet et les autres ont peint dans le « style pastoral » ou dans le « style héroïque ». Si l'on pouvait justifier les églogues de Fontenelle, ce serait par les tableaux de Watteau; les « fêtes galantes » sont bien, avec la magie de couleurs et la grâce de style ignorées du « berger de Neustrie », les jeux champêtres et galants qu'il voulut évoquer dans ses vers. Comme Fontenelle déguise aimablement les marquises en bergères, toute une pastorale mondaine devise de propos d'amour dans ses tableaux, dans ceux de Lancret, Pater, Boucher, Loutherbourg, dans les gravures de Cochin, Gravelot, Marillier, Moreau le Jeune. Enfin, quand il fut convenu que l'Arcadie devait abriter de vertueux labeurs, les chaumières de Greuze mirent leurs rusticités sermoneuses à côté des bergerades de Boucher. Tout

1. *Études de la Nature*, étude x^e, *Des concerts*. — 2. Lagrange, 778, pp. 42, 48, 52, 132, 133, 141.

cela s'encadre dans les décors qui conviennent. Le génie de Watteau, les souvenirs de Poussin, de Claude Lorrain ou des Hollandais interdisent sans doute de grouper les sociétés élégantes sous les charmilles taillées en murailles, dans les allées rigides des jardins français. Pourtant, dans la première moitié du siècle, c'est à travers les parcs de Le Nôtre que madrigalisent dans la vie réelle les marquises dont Watteau pare la grâce délicate et savante. Aussi l'art des jardins se mêle discrètement à sa libre et simple nature : escaliers ou terrasses de marbre, statues de déesses ou d'amour, blanches dans la verdure, faunes sur leur stèle, colonnades, fontaines, vases et vasques, urnes et dauphins qui crachent l'eau[1]. Lancret surtout aime à rappeler que les châteaux sont tout proches et que leurs maîtres savent mêler à la simplicité des gazons et des arbres les élégances des statues, les pavillons, les rotondes, les escaliers sculptés, les colonnades, les fontaines où se tordent les dauphins et les tritons, où les amours penchent des urnes[2]. Pater, Antoine Pesne, de Troye, Boucher[3] parfois continueront comme lui à garder du jardin français les contrastes raffinés, les blancheurs et les lignes harmonieuses que révèlent les marbres parmi l'éclat des étoffes et les masses de verdure. Gravelot illustrant l'*Astrée* ou la *Nouvelle Héloïse*,

1. Par exemple : *Le concert*, *Attendez-moi sous l'orme*, *L'île de Cythère*, *Le départ pour Cythère*, *Le divertissement en plein air*, *La leçon d'amour*, *La réunion en plein air* (Berlin), *La cascade*, *Conversation en plein air* (Dresde), *Portrait de Julienne et Watteau*, etc...

2. *La réunion en plein air*, *Le déjeuner de jambon*, *Le jeu de colin-maillard*, *La danse à la campagne*, *Le bal*, *La Camargo*, *L'Innocence*, *Portrait avec figures* (Bordeaux), etc...

3. De Pater : *L'aimable entrevue*, *La bonne aventure*, *Marche comique*, *Conversation dans un parc*, *Fête champêtre en plein air*, *Le bain*, *La belle bouquetière*, *Fête dans un parc* (collection Wallace), *Jeunes filles au bain*, *L'amour et le badinage*, *Conversation galante* (collection Wallace). — De Boucher : *Les Bacchantes endormies*, *La bonne aventure*, *Sujet pastoral* (Louvre), autre *Sujet pastoral* (Louvre), *Scène d'amour* (Carlsruhe), vignettes pour *le Printemps*, *l'Été*.

Marillier illustrant Gessner, Moreau illustrant la *Nouvelle Héloïse* ne croiront pas trahir leurs auteurs en gardant eux aussi berceaux, vases, arcades et statues.

A ces élégances du « style champêtre » on mêlera dès Watteau tout ce qui fait la splendeur du « style héroïque ». « Héroïsme » discret jusqu'à Vernet et qui met seulement au milieu des paysages tranquilles quelque arbre tordu, quelque rocher moussu et ruisselant, quelque bassin ou quelque marbre que le temps lézarde. Watteau, dans sa courte carrière, semble aimer de plus en plus la nature toute simple où les arbres se groupent avec leurs lignes calmes et spontanées; pourtant il se plut aussi assez souvent à choisir ceux que le temps penche, tord, crevasse, entoure de lianes grimpantes, ceux qui dressent vers le ciel des branches mutilées[1]. Pater et Lancret restent fidèles comme lui à ce goût des troncs ravagés[2]. Pour abriter ses baigneuses, pour encadrer les jeux de ses amours, pour appuyer ses Lubins et ses Annettes, il faut à Boucher tout ce que l'effort du temps, des vents et de la pluie met de gerçures, et de torsions dans les saules, dans les troncs qui tendent des branches fracassées, dans les cadavres des arbres, dans les souches qui cramponnent au sol des racines noueuses[3]. Fragonard aima comme lui le pittoresque de ces formes qui enchevêtrent leurs lignes dans le bleu, le rose et le vert des pastorales[4]. Les rochers aux angles durs, aux faces rongées, où poussent les plantes folles dans la pierre qui cède, émergent souvent chez tous ces peintres des buissons d'épines ou des roseaux. Les « fabriques » de marbre laissent l'eau s'enfuir par les fissures d'une vasque

1. *Jupiter et Antiope, Fêtes au dieu Pan, La gamme d'amour, Julienne et Watteau, Diane au bain, Le dénicheur de moineaux* (Panneau), etc...

2. De Pater : *Fête champêtre, Marche comique*, etc. De Lancret : *L'escarpolette, La cage, Le jeune oiseleur*, etc.

3. Presque tous les tableaux de Boucher.

4. *Les baigneuses, Le temps orageux, La jeune mère, Annette à quinze ans, Annette à vingt ans, Nymphes au bain*, etc...

brisée; les déesses et les amours ont des lianes qui grimpent entre leurs jambes, le long des piédestaux chancelants. Watteau, Pater ou Boucher aiment tous trois ces ruines harmonieuses et discrètes[1].

Dessinateurs et graveurs, avant et après Rousseau, prêtent eux aussi à leurs sujets l'agrément romantique des arbres échevelés, des rochers et des fabriques ruineuses. Il y a des souches hérissées et des troncs tourmentés chez Cochin. Il y en a chez Eisen avec des roches pendantes, même quand il évoque l'Age d'or ou l'Age d'argent. Gravelot mêle aux scènes de l'*Astrée* des perrons et des vases, mais les amants y soupirent de tristesse ou d'amour au clair de lune, sous des arbres et des voûtes de feuillage bouleversés par la tempête. Watelet, dans ses dessins et gravures, nous a laissé ces coins de jardins romantiques qu'il réalise au Moulin-Joli. Les eaux-fortes de De Marne, les estampes du *Voyage pittoresque de la France* assemblent avec amour les chênes convulsés, les pans de ruine, les cascatelles, les torrents, les vallons farouches, les moulins fissurés et moussus. Quelques dessins de la collection Destailleurs[2] juxtaposent avec les dates de 1723, 1825, 1833, 1840 ce moulin qui subsiste encore, abandonné, et qui enjambe un pittoresque bras de Marne au sortir de Charenton quand on va vers Créteil. Le plus romantique peut-être est celui que signe F. Sylvestre en 1723. Ses pilotis vermoulus, la vieille barque qui traîne sur l'eau, ses arbres tordus par la rafale n'ont rien à envier à ceux qui furent contemporains de Victor Hugo.

Ce n'est pas encore là la nature de Diderot et « l'horreur sacrée » qui doit pénétrer le paysagiste. Il y faut de plus fortes empreintes. Avant Vernet, il y avait eu au XVIII[e] siècle

1. Watteau : *Fêtes au dieu Pan*, *Conversation en plein air* (Dresde). — Pater : *L'amour et le badinage*, *Marche comique*. — Boucher : *Les Grâces au bain*, *Foire de campagne*, *Le Printemps*, deux *Sujets pastoraux* (Louvre). — 2. Cabinet des Estampes.

des « rochers escarpés qui menacent le ciel », des « torrents qui en descendent avec fracas » ou des ruines mélancoliques. Mais ils restent dans les plans lointains. Watteau ferme ses horizons par des montagnes, rivières écumeuses et cascades. Il y a des montagnes, des masses rocheuses menaçantes chez Pater, des ruines chez Pater ou chez Boucher, des roches sourcilleuses et des murailles qui s'écroulent chez Cochin. Mais ce fut Vernet qui mit à la mode les tempêtes et les clairs de lune, les abîmes mugissants et les montagnes qui haussent d'inaccessibles sommets. Avant que Saint-Preux eût révélé le Valais, Vernet fit de ses tableaux, à son retour d'Italie, le répertoire consciencieux de ces « horribles beautés ». Toutes celles d'abord que Watteau et Boucher avaient aimées déjà, arbres violents, troncs qui grimacent, branches dévastées, mais aussi toutes celles où s'expriment les fureurs des choses. Gorges sauvages où roulent des torrents furibonds, où tournoient les arbres déracinés, abîmes que franchissent les ponts audacieux, rochers creusés d'antres ténébreux, dressés à pic jusqu'au ciel, couronnés de tours et de villes fortifiées, cascades qui jaillissent des hauteurs et baignent de vapeur les arbres penchés sur leur gouffre, mers paisibles et bleuissantes jusqu'à l'horizon, mers furieuses où s'échevèlent des lames et où s'engouffrent les vaisseaux, récifs où halètent les naufragés, falaises abruptes qu'assaillent les flots, tout ce romantisme des couleurs et tout ce romantisme des formes souleva pendant quelque trente années l'enthousiasme des critiques et des amateurs. Hubert Robert, après lui, fit goûter les mélancolies des temples ruinés, des tombeaux sculptés où s'abreuvent des troupeaux, des palais romains où dorment les chevaux, des jeunes filles qui rient près des marbres qui meurent, des masures de chaume accotées aux colonnes d'un temple, des végétations vivaces victorieuses des ruines. Romantisme des jardins, romantisme des voyages, romantisme des peintres étaient désormais d'accord.

Pourtant il y eut autre chose encore dans la peinture de paysage du XVIIIe siècle. Paysage « champêtre » ou paysage « héroïque », simplicités parées des fêtes galantes ou fouillis et violences calculées des arbres, des montagnes et des tempêtes, tout cela c'est la fantaisie du peintre qui met son rêve aimable ou farouche à la place de la vraie nature. Il est une autre peinture, celle que l'on pourrait appeler proprement pittoresque et qui se soucie essentiellement de la beauté immédiate des lignes et des couleurs. Pour elle la nature n'est plus un prétexte à pastorales ou à lyrismes, elle est faite de formes harmonieuses et de teintes délicates ou puissantes. Sans doute, l'émotion esthétique se prolonge naturellement jusqu'aux émotions sentimentales : un arbre de Corot au bord d'un pré est plus profondément pastoral que tous les tableaux de Boucher. Mais si notre âme l'interprète ainsi, du moins l'artiste n'eut que le dessein apparent de rendre fidèlement ce que son œil a perçu dans la nature.

Les théoriciens sont rares au XVIIIe siècle qui aient ainsi parlé du paysage. La doctrine des Piles, des Lacombe, des Pernety n'appela pas de théorie contradictoire. Si Caylus nous dit que Watteau était « infiniment maniéré[1] », si Diderot « aime mieux la rusticité que la mignardise », et s'il donnerait « dix Watteau pour un Téniers[2] », ils songent peut-être à ses Lindors et à ses Cydalises, non aux parcs où ils se promènent. Cochin, sans doute, avoue qu'il est nécessaire de dessiner beaucoup de paysages d'après nature, mais il vient d'apprendre à son jeune disciple qu'il est essentiel de traiter la nature avec « autant de grâce que Boucher[3] ». Pourtant Diderot lui-même eut pour les choses un amour si profond qu'il se contredit à l'occasion et condamne sans s'en douter Vernet avec Boucher : « M. Le Bel ignore qu'un paysagiste est un peintre en portrait, qui n'a guère d'autre mérite que

1. **772**, t. I, p. 22. — 2. **839**, t. XII, p. 75. — 3. **764**, pp. 59, 32.

de faire très ressemblant... Ne quitte ton atelier que pour aller consulter la nature. Habite les champs avec elle. Va voir le soleil se lever et se coucher[1]. » Bachaumont avait dit déjà que le mérite d'un tableau de paysage est de vous rappeler ceux que l'on a aimés à la campagne[2], et le *Mercure de France* louait Vernet comme on souhaiterait qu'il l'eût toujours mérité : « Un habitant de la campagne qui était venu au Salon, et à qui on montrait un *Matin*, un *Lever du soleil*, un *Paysage éclairé du soleil couchant*, tels que M. Vernet sait les réaliser, dit sans étonnement et par le pur instinct du sentiment : « Eh! c'est là ce que je vois tous les jours dans notre campagne[3]. » Pour avoir dédaigné la campagne, pour avoir « trop fait de pratique », Casanova est tancé en 1871 ; Hue doit continuer au contraire « à étudier la nature et la prendre sur le fait[4] ». Watelet lui-même, malgré son « idéal champêtre », hésite à renvoyer les paysagistes aux descriptions mensongères des idylles : « La plupart de ceux qui ont écrit dans le genre pastoral, ne consultant que leur imagination, ont décrit une nature trop idéale pour guider nos artistes à la vérité[5]. » Le romantisme à la Vernet finit lui-même par fatiguer. *Momus au Salon* passe fort dédaigneusement devant un paysage de Hüe, « une noire grosse grande tour, à la lueur d'une blanche grosse grande lune coiffée d'une belle auréole rayonnante[6] ».

Surtout, malgré ces timidités de la théorie, Boucher eut bientôt contre lui tous ceux qui voulurent, dans les choses des champs, moins d'élégances mondaines et plus de simplicités sentimentales. Si l'on n'en vint guère en peinture à aimer toute nature sincère, du moins on y mit Gessner à la place de Fontenelle. Boucher, sans doute, eut ses admirateurs jusqu'à la fin du siècle. En 1753, l'abbé Leblanc affirmait que ses

1. **839**, t. X, pp. 310, 365. — 2. **757**, p. 4. — 3. **55**, 1779, 11 sept., p. 128. — 4. *Mercure*, **55**, 6 oct. 1781, pp. 28, 36. — 5. **803**, t. IV, p. 20. — 6. **807**, p. 31.

bergers ont « cette simplicité et cette naïveté si précieuse que n'ont pas toujours ceux de M. de Fontenelle[1] », et le *Mercure*, en 1765, louait chez lui une nature « point altérée[2] ». Mais déjà Baillet de Saint-Julien, en 1750, était obligé de le défendre contre ceux qui voulaient le renvoyer « aux Eglogues de M. de Fontenelle[3] ». Estève, en 1753, était un de ceux-là[4] ([a]). Diderot, à chaque Salon, en 1759 comme en 1763 ou en 1765, proteste contre cette « extravagance », contre ces « bergers à la Fontenelle », contre « quatre petites églogues à la Fontenelle... Je vous défie de trouver dans toute une campagne un seul brin d'herbe de ses paysages... Il n'a pas la pensée de l'art, il n'en a que les concetti[5] ». Et Diderot n'est pas seul. C'est le *Journal encyclopédique* qui regrette à son propos Tityre et Corydon, car les Français n'ont su qu'orner « de diamants la houlette de Silvanire[6] ». Ce sont Mathon de la Cour[7] et le *Nécrologe* qui comparent Boucher à Fontenelle[8]. Quand le siècle s'achève et qu'on retourne décidément vers une nature affranchie des élégances sociales, les condamnations deviennent sévères et méprisantes : « Peintre faux et maniéré dans toutes les parties de l'art », dit Watelet[9]. Le *Mercure de France* finit par abandonner toutes ces « afféteries[10] » et le *Discours sur l'origine, les progrès et l'état actuel de la peinture en France* rit de ces « exagérations burlesques[11] ».

D'ailleurs, les théoriciens et les critiques ne faisaient que suivre timidement les leçons données par les peintres eux-mêmes. Chimériques assurément les amants que Watteau embarque pour Cythère, maniérés les bergers de Boucher,

1. **780**, p. 18. — 2. **55**, 1765, 1er oct., p. 153. — 3. **758**, pp. 8-9. — 4. **768**. — 5. **839**, t. X, pp. 173, 113, 263, 257. — 6. **51**, 1761, oct., p. 57. — 7. **788**, p. 13. — 8. **886**, 1771, p. 59. — 9. **803**, t. IV, p. 599. — 10. **55**, 1781, 6 oct., p. 17. — 11. **808**, p. 7.

a. Jombert (**774**) proteste d'ailleurs très vivement contre les critiques d'Estève.

mais l'un comme l'autre ont su regarder la simple nature et la peindre avec une part de ses beautés. Ce que l'on sait de leurs vies mal connues suffit à nous les montrer ailleurs qu'à l'école des Poussin, Claude Lorrain, Berghem ou Wouvermanns. Watteau aimait son Luxembourg dévasté par l'hiver de 1670 et qui conservait seulement dans ses allées des charmilles épaisses et quelques grands arbres[1]. Jardin « brut, moins peigné que ceux des autres maisons royales » et qui gardait encore, en 1745, un « air champêtre » et solitaire[2]. Il vécut chez Pierre Crozat, dans l'hôtel qui s'ouvrait sur la butte pittoresque de Montmartre ([a]) ou bien à la maison de campagne de Montmorency dont les jardins sont à la française, mais qu'entoure la charmante vallée. En 1715, il est installé aux Porcherons, au milieu des guinguettes et des sentiers champêtres, pour y peindre, dit-on, *L'abreuvoir* et *Le marais*[3]. C'est lui qui conseille à Lancret de ne pas « perdre son temps à rester davantage chez un maître », d'étudier « le maître des maîtres, la nature », et « d'aller dessiner aux environs de Paris quelques vues de paysages[4] ». Lancret suit son conseil et vit constamment à la campagne[5]. Boucher, en se rendant à Beauvais où il dessine des tapis pour la manufacture, se prend d'un goût tenace pour les rustiques beautés des bords de l'Oise[6] : « C'est dans tous ces lieux agréables, nous dit la note d'un dessin de la collection Destailleurs[7], que le célèbre Boucher faisait ses études de paysages. » Le livret du Salon de 1742 signale qu'une « vue des environs de Beauvais » est « peinte d'après nature ». Surtout le journal du peintre-graveur J.-G. Wille nous a conservé le souvenir des

1. **772**, t. I, p. 14. — 2. Abbé Leblanc, **466**, t. II, p. 162. — 3. Mantz, **785**, pp. 79, 80, 85. — 4. Balot de Sovot, **761**, p. 5. — 5. Gruyer, **773**, p. 296. — 6. Mantz, **785**, pp. 90 et suiv. — 7. *Vue d'un moulin situé dans les fortifications* [de Beauvais].

a. Situé à l'angle actuel de la rue de Richelieu et du boulevard des Italiens.

promenades incessantes que l'atelier fait pendant trente ans aux environs de Paris pour dessiner « soit des baraques, soit des paysages fort éloignés », de Saint-Germain à Sceaux, de Sceaux à Arpajon et de Mantes à Longjumeau[1]. Lantara avait gardé les troupeaux et Bruandet, d'humeur sauvage et solitaire, aurait fait dire à Louis XVI revenant d'une chasse à Fontainebleau : « Je n'ai rencontré qu'un sanglier et Bruandet. »

Ces peintres savent si bien à l'occasion « faire le portrait de la nature » qu'ils nous ont laissé, à côté des Cythères et des Tempés, bon nombre de « vues d'après nature ». Watteau peignit une *Vue de Vincennes* et le *Moulin de Quinquengrogne*. Il annonce dans une lettre à Julienne l'envoi de paysages pris auprès de Nogent[2]. La liste des « vues » de Boucher est longue : *Paysage des environs de Beauvais*, première et deuxième *Vue de Charenton*, première et deuxième *Vue de Trouville*, *Vue des environs de Beauvais*, deux *Vues d'après nature*, *Vue d'un ermitage près de l'ancien Port-Royal*, *Vue du moulin de Vaudreuil*, *Vue du Pont des Lavandières dans le Clos Payen*, *Moulin près de Chatou*. La vue des environs de Beauvais par exemple, avec sa ferme sur la rivière, ses plantes qui grimpent aux murs et retombent en festons, ses roseaux, sa meule pointue, ses grands arbres grêles, son vieil escalier de pierre, ses cabanes de planches et son pigeonnier à toit moussu, semble pittoresquement fidèle. A trente ans de distance, de Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre, nous trouvons, au Salon de 1751, deux *Vues de Charenton* et deux *Vues de Meudon* par Francisque, le *Pont de Charenton* et le *Moulin de Charentonneau* par Chatelain. En 1753 une *Vue du Bois de Boulogne* par Oudry, un *Paysage du côté de Chevreuse* par Francisque. En 1781, trois tableaux de Hue, *Vues prises dans le bois de Satory, dans un bois du côté de Dammartin*,

1. **132**, t. I, pp. 230, 300, 358, 360, 456, etc. — 2. Rosenberg, **795**, p. 98.

dans les environs de Chaillot. En 1783 un *Paysage de Montmorency* et une *Forêt de Fontainebleau* par le même[1]. Les dessinateurs savent à l'occasion s'arrêter eux aussi devant les horizons ou coins pittoresques qu'ils rencontrent. Moreau le jeune esquisse à la gouache une *Vue des environs de Paris*[2]. Les *Moulins de Saint-Maur*, une *Vue de Sceaux* de Lempereur, le *Bac de Suresnes*, une *Ferme à Ivry*, une *Tour de Monthléry* de Wille, des *Vues de Meudon* de Lallemand, etc., ont une simplicité toute moderne[3].

La nature que les peintres rencontrent ainsi dans les champs ignore les délicatesses de la « nature choisie ». Les poètes conviennent, même après Rousseau, qu'il est impossible d'admettre dans les vers de vrais paysans. Mais les peintres, plus hardis que les poètes, consentent assez souvent à les copier sans mensonges. La peinture flamande reste fort appréciée pendant toute la première moitié du XVIIIe siècle. Le *Nécrologe* avoue, en parlant de Boucher, qu'une « tabagie » de Van Ostade se couvrait d'or[4]. Les peintres subissent souvent leur très nette influence. Les paysans de *La vraie gaieté* de Watteau, un tableau de ses débuts il est vrai, ceux d'une *Foire de campagne* de Boucher, malgré des ruines de temples antiques, ne sont pas costumés en acteurs d'opéra-comique. Le *Paysan passant l'eau* du même est coiffé d'un chapeau déchiré, cravaté d'une peau de bête et ses cheveux sont en broussaille. Tels tableaux de Loutherbourg, *Le repos du berger*, *L'abreuvoir*, *L'Orphée rustique*, ont d'aussi pauvres costumes. Les chaumières où on les loge sont assez hardiment copiées sur les misères des campagnes. Greuze a souvent de trop riches demeures, mais *Le benedicite*, *Les œufs cassés*, *Les écosseuses de pois*, *La maman*, carreaux brisés, tabliers effilochés, tonneau pourri; *Les sevreuses*, linge qui sèche,

1. Livrets des Salons. — 2. Moureau, 790 *bis*, p. 112. — 3. Cabinet des estampes. Topographie et collection Destailleurs. — 4. 886, 1771, p. 60.

palier d'escalier vermoulu et désordre de la pièce, témoignent qu'il est entré parfois dans les fermes des champs. La *Chaumière* de Watteau dans les *Figures de différents caractères*, une *Chaumière* du Palais-Neuf à Postdam, une autre du British-Museum [1], celle ou Boucher place sa *Nativité*, une *Cour de ferme* de Lépicié ont de rustiques fidélités.

Les estampes comme les tableaux sont souvent indifférentes aux scrupules dont s'embarrasse la poésie. Il y a dans les illustrations de Cochin pour le *Virgile français* de vrais habits de paysans, une ferme misérable, des tables et escabeaux de bois brut. Dans les dessins d'Eisen, dans ceux de Gravelot, dans ceux de Moreau le jeune pour les chansons de De La Borde, bien des élégances sont convenues. Pourtant Eisen dessine une jeune fille qui se meurt sur un lit de campagne, Moreau le jeune une jeune femme dans sa chaumière, et ni l'un ni l'autre ne craignent d'étendre sur les lits la paille brute, les draps usés, d'y suspendre les rideaux loqueteux, de montrer les poutres, le plancher mal équarris, pourris à l'usage, le bois mort, les grossiers ustensiles de terre, les loques et les ordures éparses à terre. La veillée rustique d'Eisen pour les *Saisons* de Thomson, celle de Gravelot pour les *Saisons* de Saint-Lambert évoquent assez fidèlement une simple grange de campagne où dansent les jeunes gens, où bavardent les vieillards.

S'ils ont su voir ainsi les misères pittoresques de la vie des champs, les peintres ont dû consentir à mettre dans leurs tableaux une nature indifférente à l'« héroïque » et au « pastoral ». Boucher lui-même, malgré tout ce que l'on peut dire de sa palette, n'alla pas vainement « prendre la nature sur le fait » dans les fossés de Beauvais et dans les prairies de l'Oise. S'il ignore presque toujours les larges campagnes, l'air qui circule et la lumière qui vibre, il y a pourtant dans son

1. Dessin.

« touillis » des saveurs d'asiles champêtres, de ces « coins » silencieux où nous aimons les grâces intimes des taillis, des ravins et des arbres. Il adore les mares rustiques cachées dans les roseaux, sous les arbres qui se penchent et les troncs qui se nouent. Sans doute il y baigne Diane, les Nymphes ou les Grâces, il aime à mettre sur leurs bords les vases de marbre, les bas-reliefs rongés de mousse, les urnes que renversent des amours sculptés ; il accroupit dans leurs herbes folles des moutons trop blancs et trop frisés ; il assied sur leurs gazons trop de Glycères et de Tircis, mais pourtant il y demeure encore l'attrait délicat des scènes où la nature nous charme par la fraîcheur de ses détails. Sincères aussi ses vallons étroits où folâtrent les nymphes et les amours et qu'envahissent les racines, les roseaux, les plantes sauvages, plus simplement encore les coins de bois, les coins de haies, les coins de prairies où marivaudent bergers et bergères. Boucher, malgré le convenu de ses couleurs, après Poussin, Le Lorrain ou Watteau, a senti le premier le charme un peu mièvre d'un buisson qui se penche sur une mare, d'une branche d'arbre qui se courbe, d'un ravin qui fuit sous les herbes et sous les feuilles.

D'ailleurs, avant lui comme après lui, il y a de plus robustes paysages. Les fêtes galantes de Watteau, celles de Pater ou de Lancret s'encadrent souvent dans les parcs, au milieu des colonnes, des perrons, des statues et des fontaines. Mais elles se jouent souvent aussi au milieu d'assez libres campagnes. L'*Ile de Cythère*, sans doute, ou l'esquisse de l'*Embarquement pour Cythère*, de Watteau, trahissent un peu d'effort pour « embellir » la nature et lui donner le ragoût des montagnes et des rochers. Mais le tableau définitif de l'*Embarquement*, la *Société galante* de Berlin, la *Conversation en plein air* de Dresde, le *Déjeuner en plein air* de Berlin ou l'*Assemblée dans un parc* du Louvre groupent les robes de soie et les manteaux de velours sous de grands arbres, sur

l'herbe des clairières, au bord d'étangs, qui sont simples et robustes. C'est la vraie poésie des arbres qui mettent leur ombre dans nos campagnes. Les parcs de Lancret ou de Pater ont plus de fabriques luxueuses ou d'accidents concertés. Pourtant la *Fête dans un parc* de Pater, à la collection Wallace, nous conduit encore dans une campagne sans apprêt.

Surtout les peintres du XVIIIe siècle n'ont pas hésité parfois à sortir tout à fait des parcs et à nous mener en plein champ et en pleine forêt. Watteau a peint *La ferme*, et dessiné avec une pittoresque simplicité des moulins, puits, fermes, entourés de saules et de peupliers, penchés sous le chaume et sur le bord des ruisseaux, construits de terre et de poutres mal ajustées [1]. Rustiques aussi cette chaumière et cette voiture maraîchère dans un paysage de Pater, la chaumière de *L'Hiver* de Boucher, et malgré quelque complaisance pour le fouillis, la *Cour de ferme* de la collection Goncourt, le *Pont rustique*, le *Moulin* de l'hôtel de Rohan. Plus tard, De Marne, De Machy, Hue, Lépicié ou Jeaurat inclineront parfois plus encore vers la manière flamande ou hollandaise. Les sous-bois et les coins de campagne ont la même simplicité : mare, saules au bord de l'eau, chemin près d'une petite rivière, pastorale des *Figures de différents caractères*, les tableaux des Porcherons, *Le marais* et *L'abreuvoir*. *Les lavandières* de Boucher, *Le jeune oiseleur* ou *L'Eté* de Lancret, la *Fête en plein air* de Pater ou tels tableaux de Loutherbourg : *Le coup de vent, Le berger joyeux*, *La fraîche matinée*, *Les travaux rustiques,* tels autres de Fragonard : *Le moulin à vent*, *L'abreuvoir*, le *Troupeau qui s'abreuve*, *Les trois arbres*, gardent la même franchise agreste des lignes.

Les dessinateurs d'estampes savent, comme les peintres, encadrer de sincères paysages leurs idylles trop galantes. Les vignettes de Cochin ont des fermes, de vieux ponts, de vieil-

1. Dans les *Figures de différents caractères*.

les masures, des moulins, des arcades et des tours à demi ruinées, des vallons, des arbres, des collines où l'on sent le goût délicat des campagnes. Watelet nous a laissé des *Rymbranesques*[1] où les chaumières accroupies, des masures, une barque au bord d'un étang, un vieux moulin à vent, une cabane moussue près de l'eau, un chemin creux sont dessinés à larges traits et avec une assez forte simplicité. Marillier dessine des vignettes pour Gessner, Eisen pour les *Baisers* de Dorat et Moreau le jeune pour les *Chansons* de Delaborde : bergers ou bergères ont toutes les grâces factices des pires églogues, mais autour de ce petit monde d'opéra-comique les plus frais paysages mettent souvent la pittoresque vérité de leurs arbres, de leurs ruisseaux, de leurs rochers, de leurs mares, de leurs vignes grimpantes, de leurs horizons ensoleillés.

Souvent, à travers les branches, les peintres laissent entrevoir de vastes campagnes avec leurs tranquilles ondulations, leurs rivières, leurs fermes et leurs clochers. Ainsi dans *Les bergers* ou *Le plaisir pastoral* de Watteau[2], dans *Le Printemps* de Lancret ou la *Fête champêtre* de Pater[3]. Souvent aussi les horizons s'élargissent en lointains paysages. Watteau surtout, malgré trop de montagnes bleues et de fabriques à l'italienne, a su mettre autour de ses fêtes galantes les vastes espaces où l'œil suit les lignes souples des collines, les profondeurs vaporeuses des vallées : large plaine qu'égaie seulement une ferme lointaine, vallons bleus, étangs ensoleillés et bordés de collines, montagnes que couronnent des châteaux ou des nuages, hauteurs boisées éclairées par le soleil et d'où coule avec des cascades une rivière tortueuse[4]. Pater et Lancret découvrent parfois comme lui d'assez larges horizons[5].

1. 802. — 2. A Chantilly. — 3. Collection Wallace.

4. *Le Concert*, *La chute d'eau*, *L'amour paisible*, *L'amusement champêtre*, etc.

5. Pater : *Jeunes filles au bain*, *L'amour et le badinage*, *Le concert*

Boucher entr'ouvre quelquefois ses branchages pour laisser entrevoir une ferme, un moulin, une rivière, une tour, un pont, une colline [1]. Pourtant, il faut aller jusqu'aux horizons trop tourmentés de Vernet ou de Loutherbourg pour retrouver communément ces vastes espaces qui mettent dans les paysages de Watteau la transparence des lointains.

Disciples ou imitateurs de Watteau, de Boucher, de Vernet, les Lemoine, Lépicié, Natoire, Fragonard, Loutherbourg; ceux aussi qui se souviennent de Poussin ou de Claude Lorrain, des Flamands et des Hollandais, les Millet, De Marne, De Machy, Casanova, Hue, Le Bel, Ollivier, Jeaurat, Lantara, Bruandet, ne contredisent pas ce que nous avons dit des plus célèbres et des initiateurs. Tous, avec quelques conventions, sans pouvoir se dégager entièrement des doctrines théoriques, ont cependant plus ou moins aimé la vraie nature. Sans doute ils eurent autour d'eux des critiques qui raisonnèrent sur les paysages des peintres comme ils raisonnaient sur ceux des poètes. Une confusion obstinée mêla des arts différents et tenta de leur imposer des principes communs. Nul doute que Pater, Lancret ou Boucher eurent à souffrir de l'idée que l'on se fit de la poésie d'idylle. Nul doute que Vernet se gâta, à son retour d'Italie, pour avoir trop entendu dire qu'il devait manier la terreur ou la pitié comme un dramaturge. Mais la peinture de paysage avait derrière elle de fortes traditions qui la sauvèrent des mensonges où la poésie s'attarda. Malgré les critiques, malgré les conventions littéraires, les Watteau, les Pater, les Lancret, les Boucher surent exprimer la nature avec charme et parfois avec profondeur. Sensibles aux formes et aux couleurs parce qu'ils étaient peintres, libres malgré tout des traditions tyranniques qui pesaient si lourdement

amoureux, *La belle bouquetière*. — Lancret : *La danse en plein air*, *La fête en plein air*, *Le bal*, etc.

1. *Le pasteur complaisant*, *Sujets pastoraux* du Louvre, *Les amours pastorales*.

sur les lettres, ils purent devancer non seulement les poètes ou les romanciers, mais encore les mœurs elles-mêmes. Ils annoncent et expriment, dès la première moitié du XVIII[e] siècle, tout ce que l'on aimera dans la deuxième. Si la nature est l'inépuisable source de la beauté des lignes et des couleurs, il n'est pas étonnant que ceux-là aient été les premiers à la comprendre qui, par génie et par métier, s'attachent nécessairement à ces apparences pittoresques.

CHAPITRE II.

Villégiatures et voyages pittoresques.

Tous ceux qui se plaisent à la campagne ou aux voyages y apportent surtout des besoins d'âmes sensibles. Après Rousseau, la nature fut le prétexte des effusions et des rêves bien plus que le monde des couleurs et des formes harmonieuses. Les peintres eux-mêmes s'efforcèrent souvent de satisfaire ces exigences sentimentales. Greuze fut le peintre des chaumières vertueuses et Vernet des montagnes, des clairs de lune et des tempêtes. Le goût est si vif que l'on arrange volontiers les choses à sa guise et qu'on leur prête, quand on les dessine, tout ce que demande le besoin de s'émouvoir.

Bourrit se vante d'avoir mis, en dessinant ses glaciers, de l'exactitude et de la sincérité là où l'on n'avait obéi qu'au caprice et à l'hyperbole. Soit maladresse de dessinateur, soit involontaire emphase, ses dessins semblent fidèles comme les autres aux seuls écarts de l'imagination. Robert lui reproche, à son tour, de n'avoir donné du glacier du Rhône qu'une description « purement poétique et d'imagination », comme il se plaint que les *Cartes-générales et topographiques* des sources du Rhône « ne représentent point la nature » et qu'on n'ait cherché qu'à y « jeter du pittoresque » [1]. Le glacier du Rhône ne fut pas la seule victime de ces caprices. D'édition en édition, jusqu'en 1778, les fantaisistes gravures de *l'Etat et les Délices de la Suisse* restent les mêmes. Delaborde multiplie.

1. **395**, t. II, pp. 6, 4.

dans ses *Tableaux topographiques*, de bien plus fidèles et plus artistiques estampes. Mais c'est pour multiplier en même temps les scènes d'idylles touchantes qui groupent les troupeaux et les bergères; c'est plus audacieusement pour embellir la nature, hausser les montagnes, contourner les pics, enfler les torrents. Pour ne pas sortir de cet Oberland bernois qui fut visité de préférence, telles estampes de la source de la Lutschine blanche, des glaciers inférieur et supérieur de Grindelwald ou du Staubach nous obligeraient à croire que les montagnes se sont livrées à de soudaines fantaisies de changement [1]. Si le Staubach des *Vues* de Haller et Wyttenbach est assez fidèle, deux autres *Vues* d'Alberli et de Wolf n'ont pas de scrupules d'exactitude [2]. Les estampes affranchies des fidélités géographiques se complaisent plus hardiment encore à combiner les belles horreurs. Telle estampe de 1787, *Le grand théâtre des Alpes et glaciers dédié aux amateurs des merveilles de la nature*, accole, pour de plus sûres merveilles, un glacier genre Grindelwald, une sorte de Pont-du-diable, le Staubach et une vertigineuse aiguille montagneuse éclose de toutes pièces dans l'imagination du dessinateur.

Pourtant il y eut, dès la première moitié du XVIIIe siècle, des peintres de paysages sensibles au pittoresque de la nature. Ils eurent un succès incontesté. La confusion même qui s'établit entre l'art d'écrire et celui de peindre, la multiplication des Salons devenus bisannuels mêlèrent fortement peu à peu les artistes, les littérateurs et la foule. A regarder les paysages d'un Watteau, d'un Boucher, d'un De Marne, d'un De Machy, même d'un Vernet, on pouvait devenir sensible aux couleurs et aux lignes élégantes ou fortes. Avec une telle peinture, il serait étonnant que le XVIIIe siècle n'eût pas quelque peu goûté, avec la paix idyllique de la nature, avec sa complicité sentimentale, la joie directe du pittoresque des teintes et des

1. 373, t. I. — 2. Cabinet des estampes. Topographie.

formes. Dans les champs où l'on se promène, dans les jardins que l'on dessine, dans les montagnes que l'on visite, on a su voir, en effet, assez souvent, ce qui fait pour les yeux seuls l'immédiate beauté d'un paysage. Sans doute le style trompe la pensée ; la langue est pauvre et les images froides et convenues. Mais à travers ces maladresses d'expression, la nouveauté des impressions n'en apparaît que plus certaine. Il est naturel qu'on s'intéresse au pittoresque de la nature avant de savoir l'exprimer.

Les larges horizons, avec les images diverses qu'y mettent les villages, les eaux, les bois, les collines, ont retenu facilement ceux qui villégiaturent ou voyagent. Sensations d'ensemble assez souvent et que l'on semble mal détailler, si l'on en juge par le vague de la description. Voltaire ne s'est pas lassé de célébrer les horizons de sa maison de Lausanne, le lac, la Savoie et les Alpes en amphithéâtre, « sur lesquelles les rayons du soleil forment mille accidents de lumière ». La perspective qui entoure Ferney n'est pas moins grandiose. C'est « le plus beau paysage qui soit au monde ». Il le vante au comte d'Argental, au duc de Richelieu, au voyageur anglais Sherlock, aux mânes d'Horace [1]. Comme lui, Bertin [2] ou Mirabeau gardent dans leurs souvenirs les cadres de lumière et de verdure qui entourent la terrasse de Saint-Germain ou l' « antique bastide » de Marseille; « la mer, qui fait un vaste cintre borné, à droite par de hautes montagnes bleues, à gauche par la ville et son port, sur le devant par les îles du château d'If et de Ratoneau, y forme un immense bassin argenté [3]. » A Belœil, le prince de Ligne se plaît aux étangs d'un ancien moulin, hautes futaies, collines et « contrastes parfaits de lointains, de rapprochements, d'aride et d'orné, de gazon, d'eau et de cabanes rustiques » [4]. Au hasard de

1. **168**, t. VI, p. 508 : t. VII, pp. 215, 361, 379 ; t. XVIII, p. 108 ; **883**, t. X, p. 442 ; **404**, t. X, p. 442. — 2. **837** *bis*, p. 177. — 3. **167** *bis*, t. II, p. 325. — 4. **472**, p. 41.

leurs voyages, Bertin nous peint les délicieux horizons de la Touraine et de l'Orléanais : coteaux couverts de bois, de verdure, de villages, de châteaux qui, tout le long du « cours inconstant du fleuve », se réfléchissent dans les flots [1]. Denis, simple géographe, arrête son touriste devant tous les points de vue et même les cerisiers en fleurs de la vallée de Montmorency [2]. Morellet évoque une promenade sur la Tamise avec lord Shelburne [3]. Bérenger, passionné « pour les belles vues », se souvient des rives de la Loire : hauteurs imposantes, fermes, jardins, figuiers, ponts rompus, ou des bords du Rhône près de Lyon : « parcs qui remontent l'amphithéâtre des collines..., massifs des grandes futaies..., maisons assises sur des terrasses » [4]. D'Alembert esquissait déjà le panorama de Genève, les coteaux couverts de maisons de campagne et les Alpes « qui paraissent des montagnes d'argent » lorsqu'elles sont éclairées par le soleil [5]. Après lui, ceux qui visitent la Suisse ou les Pyrénées se souviennent presque tous des vastes décors, charmants ou grandioses, que les perspectives déroulent devant leurs yeux.

Ceux mêmes qui ne se piquent pas d'élégances littéraires et qui n'écrivent pas pour être lus évoquent à chaque page de leurs manuscrits le souvenir d'horizons pittoresques : « N'allons donc pas si vite, s'écrie à chaque instant, en arrivant sur les bords de la Dordogne, un M. Le Tellier ; eh ! voyageons en artistes, en amateurs des beautés de la nature [6]. » Bien d'autres aiment à s'attarder ainsi pour le plaisir de leurs yeux. Déjà un voyageur de 1752, s'il s'intéresse avant tout aux prospérités commerciales et industrielles, note brièvement les belles vues du château de Blois, du château d'Angers et de son hôtel-de-ville, de la promenade de Morlaix ou de la route

1. **510**, p. 323. — 2. **194**. — 3. **121**, t. I, pp. 214-215. — 4. **178** *bis*, t. II, pp. 145-149. — 5. *Encyclopédie*, art. *Genève*. — 6. *Voyage de La Rochelle*, **20**, p. 227.

de Rouen à Bolbec [1]. L'anonyme de 1745 s'arrête, aux environs de Marseille ou d'Aix, à d'imposants panoramas [2]. En 1758, un touriste qui gagne la Suisse célèbre les horizons où Lyon s'étage et qui s'étalent autour du Salève ou de Lausanne [3]. Nous saurons par d'autres que, sur la route de La Rochelle et de Bordeaux, les rives de la Loire valent quatre pages et demie de descriptions [4], que chaque étape du chemin nous garde des perspectives harmonieuses : Chateaudun, ses bois, ses fossés, un moulin, le château et l'eau claire du Loir ; Vendôme, ses jardins, ses rues, les cent canaux du Loir, ses prairies, ses closeries, ses bois, ses moulins, ses villages et ses châteaux ; Marmoutiers, Tours, Chatelleraut ; Poitiers, ses rochers, ses jardins, ses arbres et ses vignes ; la Dordogne enfin et Bordeaux [5]. Si l'on s'en va vers Rouen, il faut voir les rives de la Seine, le panorama de la ville ou celui de Pont-Audemer : des prairies, un vallon, des moulins sur la rivière [6]. En partant pour l'Espagne, on célébrera pendant trois pages les rives de la Loire, « un jardin anglais naturel » [7]. Quand il passe par Genève, le naturaliste Le Camus n'oubliera pas de monter au Salève et d'en évoquer longuement les lointains horizons [8]. A travers la France, un autre aura des admirations toujours prêtes pour les paysages qui s'ouvrent et s'étagent : bords de la Loire, vallée de Bigorre et du Grésivaudan, vallée d'Allevard, splendeurs fleuries du pays d'Hyères et de Nice [9].

Parfois aussi, les sensations sont assez justes et la mémoire de l'œil assez précise pour que le tableau, moins largement brossé, ressuscite devant nos yeux ses beautés propres et ses

1. *Voyage dans l'Orléanais*, **6**, pp. 31, 91, 170, et sans pagination à la suite — 2. **17** (*Voyage de Provence*), pp. 15, 20. — 3. *Voyage à Genève*, **18**, pp. 5, 30, 35-36. — 4. *Voyage de la Rochelle*, **20**, p. 312. — 5. **20**, pp. 18, 28-29, 41-42, 46, 57-58, 60, 227, 229. — 6. *Voyage du Hâvre*, **21**, pp. 55, 110. — 7. *Voyage d'Espagne*, **19**, pp. 2-5. — 8. **4**, p. 34. — 9. *Journal de mes voyages*, **14**.

plans essentiels. Guibert fait l'ascension du ballon d'Alsace et dans le style bref de ses notes de voyage déroule devant nos yeux les splendeurs soudaines et changeantes du chemin, « les prairies de la vallée qui, vues alors à travers les masses d'arbres et variées à l'infini dans leur espèce par les tours et détours du chemin, présentent de belles nappes de verdure sillonnées par des ruisseaux d'or et d'argent... au détour d'une pente, un espace ouvert à travers les bois » ; la vue plonge dans la plaine d'Alsace, « au bout de laquelle les montagnes noires qui semblaient ne former qu'une masse de gros nuages terminaient majestueusement l'horizon », puis les montagnes semblent se joindre et l'on se trouve enfermé « dans une Thébaïde horrible [1] ». En Auvergne, Le Bouvier Desmortiers regarde du haut du plateau de Gergovie l'orageux horizon : « un rideau noir que les éclairs déchiraient à grands traits... sur la gauche, on voyait dans l'éloignement les Monts d'or en partie couverts de neige; à droite, la vaste Limagne avec tous ses trésors, sur lesquels les ombres des nuages projetées et roulantes formaient, par leur contraste avec la lumière du soleil, des tableaux mouvants [2] ».

Plus fortement encore, Bérenger évoque cette montagne de Tarare qui ne semblait, au XVIIe siècle, aux voyageurs qui gagnaient Lyon, qu'horreur et désolation [3] ; « on voit un bois de noirs sapins, perchés sur une pointe ; une longue terre labourée y fuit vers un hameau ; des chenevières auprès d'un étang, des prés qui s'enfoncent dans des creux verdoyants; quelques chaumières rares et pauvres, semées de loin en loin, coupent tristement la triste solitude de ces déserts. Dans le fond de tous ces ravins, on aperçoit de jolis ruisseaux bordés de deux vertes lisières qui suivent l'inégalité de leur fuite ; les arbres y paraissent hauts, sombres et chevelus [4]. »

1. **367**, pp. 168-169. — 2. **379**, p. 40. — 3. J. Grand-Carteret, **365**, t. I, pp. 306, 307, 321. — 4. **178** *bis*, t. II, pp. 130-131.

Du haut du jardin de M. Poivre, à Lyon, il a vu les îles de la Saône, les maisons « décorées de peintures éclatantes et appuyées sur de grands et sombres massifs de verdure ; plus loin, des coteaux couverts de vignes et de noyers ; des replats incultes, coupés de chemins obliques et tortueux, des bouquets de bois qui paraissent comme suspendus sur les rapides penchants qui regardent le Nord. Enfin, des hauteurs surmontées de villages, par-dessus lesquels dominent des tours à demi ruinées[1] ». Le modeste anonyme qui nous a laissé le manuscrit d'un voyage à La Rochelle a su peindre avec un art délicat le panorama de la Charente, un bourg et un vieux château en amphithéâtre, « à droite sur le bord de la prairie, une futaie épaisse sous laquelle la Charente roule rapidement ses eaux. Les ombres que répandent les arbres serrés et touffus, les jours que réfléchissent les eaux frappées par intervalle des rayons du soleil occasionnent des effets singuliers ». Sur le fleuve, le bateau de M. l'intendant, voiles gonflées, pavillon à la poupe et qui a « l'air d'un bâtiment chinois... à gauche, au-delà du bourg, les vaisseaux dont la Charente était couverte jusqu'au pont de Rochefort qu'on découvrait en entier[2] ».

La Suisse surtout emplit les récits de voyage des lointaines et précises perspectives de ses vallées, pentes, torrents, glaciers. Robert a vu du haut du Grimsel « un enfoncement à fond de cuve, vaste et effrayant, et de roc cru... à l'une des extrémités, les montagnes, séparées comme à dessein, laissent entre elles un défilé, d'où l'Aar impétueux s'échappe avec violence[3] ». Quand les nuages s'amassent sous les pieds du voyageur, c'est « comme une mer immense, où les sommets des montagnes qui s'élèvent au-dessus forment autant d'îles ; le charme de cette perspective augmente lorsqu'il vient à se faire une ouverture dans les nues, à travers laquelle l'œil

1. 177, t. II, p. 171. — 2. 20, pp. 217-218. — 3. 395, t. II, p. 11.

plonge jusqu'à terre [1] ». De la Furca, Mayer contemple les neiges amoncelées, un « amas de matière morte, étrangère, qui se déployait dans sa tranquille beauté. Des déchirements profonds ont en vain voulu gâter cette surface. Le tableau n'y perd rien ; il en devient plus austère [2] ». Ramond surtout aime à étager ainsi sous nos yeux les splendeurs qui montent du fond vert des vallées aux sommets neigeux, la vallée de Schwytz et les deux lacs de Gersau et Lucerne, « celui-ci étroit, encaissé entre des roches presque perpendiculaires, me paraissait enseveli au fond d'un abîme, et ses eaux prenaient une teinte noire de l'ombre des monts qui l'entouraient » ; puis le dédale des montagnes, le labyrinthe des vallées fertiles, les sommets couverts de neige terminés enfin au Saint-Gothard « qui se confondait avec le ciel ». Le canton de Glarus étale ses groupes de maisons champêtres, ses femmes et ses enfants assemblés pour de paisibles travaux, ses vastes et riches prairies, ses vergers magnifiques, ses ruisseaux transparents et purs qu'enferment des montagnes sourcilleuses et au loin les glaciers inaccessibles [3].

Le cadre plus étroit des vallées tour à tour vertes ou sauvages laisse aussi chez les voyageurs de précises images : vallée d'Engelberg que ceint un double rempart, « une longue suite de pointes d'une énorme hauteur, hérissées en tout sens de pointes plus petites et couvertes de neige dans toutes les parties de leurs surfaces qui ne sont point trop escarpées. Cette majestueuse chaîne environne un cordon de charmantes collines, moitié boisées, moitié couvertes de pâturages, qui entourent elles-mêmes la vallée d'Engelberg » : Vallée d'Urseren, qui celle-là n'est que verdure ; « les collines qui l'entourent sont peu escarpées et vertes jusqu'au sommet ; on ne voit pas une roche interrompre ce long tapis de prairies ». Vallée du Gentel-Bach, « étranglée entre des montagnes de roche

1. **395**, t. I, p. 36. — 2. **383**, t. I, p. 307. — 3. **349**, t. I, pp. 111, 79-80.

vive, d'une prodigieuse hauteur... des forêts sont suspendues à son sommet et vomissent une innombrable multitude de torrents, qui tantôt tombants, tantôt glissants le long de ce mur, et brisés de mille manières sur ses différentes éminences, semblent être de longs rubans parallèles qui se ploient au gré de ses inégalités[1] ». Vallée de la haute Aar que traverse Robert : « point de terre ; point d'arbres, point de verdure ni de végétaux ; point d'hommes, point d'animaux, point de bruit que celui des eaux qui mugissent, partout c'est le roc nu et sec[2]. » Vallée de Lauterbrunnen dont Mme Roland évoque les aspects successifs : « un gazon frais, émaillé de plantes odoriférantes, quelques cerisiers sauvages se présentent sur la route que bornent çà et là des quartiers énormes de marbre détachés du haut des montagnes ; l'action de l'air, des eaux, des *lichens* et du temps altère et délite la surface de ces étonnants débris ; des graines égarées de sapins et de hètres, tombées sur elle, y ont donné naissance à des arbres qui semblent y croître en dépit de la nature, et dont les racines courent à nu sur ces masses qu'elles environnent en se contournant... Des cascades nombreuses s'échappent... quelquefois elles se glissent au long des montagnes qu'elles semblent avoir sillonnées ; d'autres fois elles jaillissent diversement des roches projetées en avant[3]. »

Ces larges tableaux parlent encore à l'âme en même temps qu'aux yeux par l'infini des horizons et la soudaine impression des accidents de montagnes. Mais nous rencontrerons parfois des cadres menus et discrets, où ni l'infini ni le grandiose n'interviennent, mais seulement le charme des couleurs et des lignes harmonieuses, l'impression délicate d'une intimité pittoresque. « On n'aime dans la nature, dit Guibert, que ce qu'on voudrait transporter et ce qu'on transporterait avec

1. Ramond, **349**, t. I, pp. 229, 191, 242. — 2. **395**, t. II, p. 13. — 3. **397**, pp. 319-321.

succès sur la toile[1]. » Et ce n'est pas pour lui les toiles de Vernet, mais déjà, ou presque, celles d'un Français ou d'un Dupré : « Un champ de blé sur une colline avec quelques arbres à sa cîme, une petite prairie et un ruisseau à ses pieds, voilà ce que je préfère[2]. » Il suffit d'une fenêtre qui s'ouvre, à Bitche, sur une prairie d'environ deux cents toises de long, sur douze ou quinze de large; un « petit ruisseau au milieu, deux coteaux couverts de légumes, de jardins et de petites baraques de bois, une chapelle sur la hauteur; dans le fond, quelques hauteurs plus marquées qui bornent la vue[3] ». Presque à chaque journée de ses voyages, en une ou deux lignes de notes brèves, il indique ainsi, à Carignan, à Bouillon, à Baccara, à Sainte-Marie-aux-Mines, un vallon, une rivière, des prairies, des rochers ou des bois qui l'ont charmé[4]. En Suisse, il s'arrête devant l'étroit horizon qui s'ouvre près du glacier de Grindelwald : « Il y a là une petite prairie, un rocher couvert de verdure et de bois d'où sortent plusieurs sources qui forment un joli ruisseau à deux branches; à droite et devant soi, tout le coup d'œil de la vallée; auprès de soi, plusieurs habitations groupées dans des masses d'arbres fruitiers; le glacier se montre seulement à travers quelques clairières d'aulnes qui sont répandues le long du torrent[5]. » Sur le même chemin un petit torrent a séduit Mme Roland : il « coule, ou plutôt il tombe, tournoie et mugit au milieu de roches de marbre semées dans son lit, comme les montagnes le sont sur le globe ; un petit sentier, pratiqué sur une roche schisteuse et glissante, le borde d'un côté; les arbres s'inclinent dans son onde écumeuse, et les environs retentissent du bruit de sa colère[6]. » Une simple rivière, claire et alerte, plaît aux yeux de Béranger : « une herbe d'un vert foncé, flottante en longues touffes, et couchée

1. **367**, p. 132. — 2. **367**, p. 245. — 3. **367**, p. 98. — 4. **367**, pp. 131, 132, 150, 151. — 5. **367**, p. 217. — 6. **397**, p. 330.

par la vitesse du courant, tapisse agréablement le fond du canal limpide, si limpide et si transparent, que, dans des creux de six pieds de profondeur, je comptais les cailloux, distinguais leurs couleurs [1]. » Ramond se souvient plus volontiers des vastes lointains et des larges vallées. Pourtant, comme il s'endort sur un lit de feuilles sèches, dans un chalet de montagne, il regarde s'encadrer dans l'étroite ouverture d'une lucarne « le Scheideck et les énormes sommets coniques du Wetter-Horn et du Well-Horn, accompagnés de leurs glaciers dont la lune argentait la surface [2] ».

Enfin les voyageurs comme les campagnards ont été sensibles au charme des couleurs. L'émotion sentimentale ne retient guère des nuances infinies de la nature que des impressions générales de clartés gaies ou de teintes mélancoliques. C'est l'œil du peintre qui sait comprendre les jeux infiniment variés de la couleur. Assurément, l'inexpérience du style et la pauvreté de la langue déforment souvent l'impression. L'abbé Barthélemy, par exemple, écrit à Mme du Deffand à trois heures du matin. Le soleil se lève : c'est encore la nuit qui « replie ses voiles », et ce qui tombe « à gros bouillons » de dessus la colline, ce sont « les roses, les grenats, les rubis, les émeraudes », comme en face ce sont les flots « argentins » de la Loire et la verdure « dorée » des coteaux [3]. Le bon abbé ne fut pas le seul d'ailleurs, après Rousseau, à guetter avant l'aube les splendeurs du soleil qui se lève. On aima surprendre ainsi les merveilles soudaines de l'aube. Marie-Antoinette va voir « se lever l'aurore à Marly [4] ». Le duc de Croÿ, par une nuit superbe, monte à cheval au sommet du mont Valérien pour assister à la naissance du jour [5]. On quitte le bal à Ferney, nous dit Florian, pour admirer le soleil levant, « le plus beau spectacle que les yeux puissent voir [6] ». D'autres

1. **177**, t. I, p. 38. — 2. **349**, t. I, p. 246. — 3. **144**, t. I, pp. 223-224. — 4. Mme Campan, **92** *bis*, p. 95. — 5. **96**, p. 81. — 6. **844** *bis*, t. V, p. 38.

ont vu le soleil se lever en Suisse. Pezay n'y trouve malheureusement qu'un prétexte à poème en prose « enthousiaste » et détestable[1]. Ramond a vu la « belle couleur rose » descendre sur les « glaces d'argent et d'azur[2] ».

Sans doute, il y a dans tout cela trop d'argent, d'azur, d'or et de pourpre, trop de métaphores usées. Pourtant, l'effort est parfois manifeste pour contraindre les mots à exprimer ce que l'œil a perçu. La poésie des couleurs apparaît tout entière, sinon dans le style, du moins dans les sensations nouvelles que le style s'efforce de fixer. Quand l'argent, par exemple, brille dans un paysage, il y est parfois une juste impression. Robert transcrit une image rigoureuse lorsqu'il contemple, du haut des montagnes, l'Aar que le soleil éclaire « comme un fleuve d'argent[3] ». Bérenger sait déjà montrer la lune « vaste et rouge » à l'horizon[4]. Mme Roland s'accoude à sa fenêtre, le soir, à huit heures et demie, avec la Seine qui coule en face d'elle. Elle goûte la paix de l'heure crépusculaire; elle accueille la mélancolie sereine qui l'élève jusqu'à l'Être suprême. Mais elle s'enivre aussi des jeux de la clarté et de l'ombre, du mélange et du dégradé des nuances. Phébus descend encore de son char, mais, derrière les arbres touffus qui ferment l'horizon, il lance « cette lueur éclatante, rouge et orangée, qui de cet endroit peignait la voûte céleste, allait en s'affaiblissant par degrés insensibles jusqu'à ce point de l'Orient où elle était remplacée par la teinte sombre des vapeurs élevées, qui promettaient une rosée bienfaisante[5] ». Comme elle Guibert, Mercier, Roland ou de Laborde ont su voir dans la lumière du soleil qui se couche autre chose que d'immuables figures. Près de la fontaine de Vaucluse Guibert s'attarde pour revenir lentement au crépuscule et revoir le paysage « plus doucement colorié »; car on ne sait pas,

1. **382**, p. 404. — 2. **349**, t. I, p. 238. — 3. **395**, t. II, p. 239. — 4. **177**, t. II, p. 165. — 5. **162**, t. I, p. 408.

« quand on n'a pas observé en amateur », combien la hauteur du soleil varie les aspects [1]. Mercier a vu le paysage se transformer « en un autre paysage » quand la lumière devient plus ardente, « tant sa teinte est chaude et vigoureuse... tant la magie des couleurs est vive et frappante [2] ». Derrière les montagnes lointaines, Roland contemple le ciel « qui s'enlumine d'un blanc éclatant, coupé de bandes rouges de différentes largeurs, mais toutes tranchant net du haut en bas, avec des interstices semblables et divergeant régulièrement de l'horizon au plus haut de la voûte étoilée [3] ». Sur les glaciers d'abord étincelants de lumière, de Laborde regarde la fuite du jour, « et ces masses énormes de neige, qui, dans l'espace de quelques minutes, deviennent d'une couleur bleue pâle, ensuite d'un beau vert, puis se décolorent successivement pour se couvrir des ombres de la nuit [4]. »

On note aussi les oppositions qui mêlent l'ombre à la lumière, les teintes sombres aux teintes claires, les sommets déjà roses quand l'ombre emplit encore les vallées [5], les horizons colorés où se déroule la cime des montagnes « couverte de belles forêts de sapins qui forment de belles bandes noirâtres à l'horizon, et qui contrastent, d'une manière très piquante, avec l'azur d'un beau ciel et le vert plus gai des prairies [6] » ; les sapins des Pyrénées dont « le contraste est merveilleux avec la couleur des rochers et l'écume argentée des cascades [7] ; » les pins des Alpes qui se détachent sur « les teintes rougeâtres du lit creusé par des torrents [8] ». Les glaciers surtout ont laissé à tous nos touristes le souvenir des jeux féeriques de la lumière : pointes de granit sombre qui se détachent sur la blancheur de la neige [9], pyramides transparentes et bleuâtres, ou rose enchanteur des sommets [10], « variété

1. **367**, p. 383. — 2. **859**, t. II, p. 79. — 3. **396**, t. I, p. 117. — 4. **373**, t. I, p. 146. — 5. Ramond, **349**, t. I, p. 231. — 6. Guibert, **367**, p. 178. — 7. *Ibid.*, **367**, p. 320. — 8. Mercier, **859**, t. IV, pp. 68, 69. — 9. Ramond, **349**, t. I, p. 76. — 10. Mme Roland, **397**, pp. 330, 332.

des teintes blanches jusqu'à éblouir, ou bien grisâtres, verdâtres, noirâtres [1] ». « Toutes les couleurs, l'or, l'argent, le diamant, la topaze, l'améthyste, le grenat le plus vif, tout joue, brille et trompe l'œil; des milliers d'effets se succèdent, le sombre, le clair, le rouge, le blanc, le bleu[2]. » Grotte de glace à Chamonix, « des arceaux surbaissés vers le fond de cet antre magique et qui en dégradent la fuite enfoncée ; le jeu des couleurs que tous ces prismes brisent et reflètent en cent façons... Les parois en sont d'une glace pure, dense et bleuâtre ou plutôt d'un vert d'eau clair et transparent comme la plus brillante porcelaine... çà et là des filets d'eau qui ressemblent à une pluie de vif argent[3] ». Si le soleil frappe, il teint le glacier « de mille couleurs, l'émeraude, le feu, le rubis, toutes les nuances de l'arc en ciel[4] », et les sommets couverts de neige réfléchissent ses rayons « sous toutes les nuances qui sont entre le blanc et l'azur ».

Splendeurs éclatantes du soleil qui se lève ou se couche, contrastes qui frappent les yeux, lumières inattendues et impérieuses des glaciers, ce sont là comme des beautés qui s'imposent à tous. Plus curieusement, les Robert, les Roland, les Ramond et les autres, avec leur esprit de géographe, de géologue ou d'économiste, ont su parler des nuances de la lumière avec une précision délicate. Diderot déjà, sans dépasser les Tuileries, le bois de Boulogne ou les Champs-Elysées, goûte des passages de l'obscurité à l'ombre, de l'ombre à la lumière, de la lumière au grand éclat « si doux, si touchants, si merveilleux, que l'aspect d'une branche, d'une feuille, arrête l'œil et suspend la conversation au moment même le plus intéressant [5] ». A travers champs, le prince de Ligne regarde se mêler et se fondre les fines teintes flamandes, « le rouge des coquelicots, les couleurs d'un champ de pavots, le

1. Guibert, **367**, p. 215. — 2. Mayer, **383**, t. II, p. 13. — 3. *Recueil amusant...*, **178**, t. VI, p. 135. — 4. Guibert, **367**, p. 215. — 5. **839**, t. X, p. 475.

bleu des bleuets et le jaune de la navette..., tout cela réuni avec le petit vert du lin, le mêlé, le tacheté du sarrazin, le petit jaune du blé, le gros vert de l'orge[1] ». Bérenger, en Provence, admire le « ton bleuâtre et doux qui marie et fond ensemble, dans l'éloignement, la terre avec le ciel[2] ». Sur le lac de Thun, quand les nuages ne flottent plus qu'au loin « en vapeurs légères », Mme Roland repose ses yeux sur une verdure que la pluie a rendue « plus vive et plus riante[3] ». Sous le ciel clair, sur les eaux limpides, elle goûte ces deux transparences qui font le charme unique de la Suisse et qui font ressortir toutes choses « avec une netteté qui n'altère par aucune fatigue le plaisir des yeux qui les contemplent[4] ». Son mari n'a pas vu seulement le rose du couchant sur les montagnes, il a su voir que ce rose « varie en nuances, à mesure que le soleil baisse plus ou moins[5] ». Le ciel n'est plus seulement d'azur et le soleil un astre d'or. Sur le Saint-Gothard, Ramond l'a vu « d'un bleu noir ». Il a contemplé le soleil dont le disque « nettement tranché » contraste « avec l'obscurité profonde d'un ciel dont le bleu foncé semble fuir loin derrière cet astre[6] ». Comme lui, Robert nous a dit que du haut des Alpes « la couleur du ciel devient, à l'œil, plus foncée; le soleil paraît plus petit, il est d'une blancheur éblouissante[7] ».

Mayer, comme Th. Gautier, a compris la symphonie en blanc majeur, « le blanc pâle et miroité des hautes Alpes » : « La neige couvrait tout..., tout était perle, bouquets, masses et formes bizarres. Les rayons du soleil métamorphosaient ces blocs de neige en bluettes d'opale, en saphirs, en émeraudes. C'étaient des houppes bleuissantes, qui veloutaient les branches ; sur les ronces étaient jetées des gazes riches et épaisses et des guirlandes émaillées suivaient les contours des rameaux,

1. **472**, p. 172. — 2. **177**, t. II, p. 171. — 3. **869**, p. 318. — 4. **869**, p. 297. — 5. **396**, t. I, p. 123. — 6. **349**, t. I, pp. 195, 237. — 7. **395**, t. I, p. 35.

courbés en arcs et en festons[1]. » Le poème de la mer et du soleil est chanté par un voyageur inconnu avant Bernardin de Saint-Pierre. « La lumière portée horizontalement sur les flots, qui la renvoyaient et la réfléchissaient en cent façons différentes, produisait le plus bel éclat et les plus riches couleurs. La surface de l'Océan était ridée d'une longue suite de petits flots où l'on voyait succéder le blanc à la couleur cendrée, le pourpre au blanc, le vert au pourpre, puis le vert faire place au plus bel azur. Souvent elle paraissait toute en feu, ses rayons lumineux se perdaient dans des ondulations à perte de vue du côté du soleil couchant[2]. »

Ce qui manque encore, ce sont les tableaux d'ensemble où, parmi les plans successifs, parmi les formes harmonieuses, les teintes se fondent et s'opposent, éclatent ou s'atténuent, c'est l'art complexe de nous donner par les mots les sensations que les coloristes du paysage ont su fixer sur leur toile. Il y faut assurément autre chose qu'un style de voyageur, fût-il Mme Roland ou Ramond; il y faut la langue enrichie et assouplie d'un Bernardin de Saint-Pierre et d'un Chateaubriand.

Enfin, ceux qui goûtent profondément dans la nature, non seulement les rêveries et les extases sentimentales, mais encore le charme de ses beautés pittoresques, n'ont pas besoin, comme Rousseau, du secours de la botanique pour apprendre à la détailler. Ils savent choisir les formes précises, les grâces discrètes et même cachées qui semblent surgir de la confusion des masses par la force de leur harmonie. Les aspects des choses sont infinis dans un paysage. Il en est d'innombrables qui sont médiocres. Ceux qui savent le mieux sentir et traduire cette complexité retiennent seulement la neuve et juste beauté d'une couleur, d'un son, d'une ligne, qui l'expriment tout entière. Ni les poëtes, ni même le plus souvent les romanciers du XVIIIe siècle n'en ont été capables. Mais il

1. **383**, t. I, p. 308. — 2. *Voyage du Havre*, **21**, pp. 102-103.

semble que parfois les voyageurs ou les campagnards l'aient compris.

L'abbé Barthélémy, sur sa terrasse, à trois heures du matin, n'a pas vu seulement les roses, les grenats, les rubis, les émeraudes de l'aurore et les flots argentins de la Loire. Sous sa fenêtre, avec le parfum des fleurs et les zéphyrs qui se jouent, il a vu passer des ânes qui vont au travail et qui se mettent à braire. « C'est, ajoute-t-il, un trait qui manque au poème des *Saisons*[1] » et ce trait-là vaut bien les quatre chants de Saint-Lambert. Que Saint-Lambert, Roucher, Bertin même ou Chénier évoquent en vers les Alpes ou les Pyrénées, ils n'en retiennent que de vagues antithèses et de belles ou sublimes horreurs qu'ils semblent se transmettre fidèlement. Mais les touristes saisissent mieux parfois l'image juste : autour des montagnes du Jura, ces nuages légers qu'a vus Guibert et qui « leur servaient de ceinture, tandis que leur sommet touchait un beau ciel d'azur[2] »; le précipice que côtoie Ramond, où sur la pente escarpée les sapins « trouvent pied et s'élèvent pour ainsi dire bout à bout, de manière qu'on peut mesurer la profondeur de la vallée en comptant les longueurs des sapins[3] ». Que sont les glacières pour Saint-Lambert, Roucher, Chénier? Ce sont des « neiges entassées », de « hautes pyramides » et des « murs de diamant ». Ramond sait évoquer leurs formes incessamment variées dans une brève description : « Ici, une bande de glace appliquée à un rocher escarpé s'en détache à mesure que le soleil échauffe son appui, et se présente, vue de profil, comme une aiguille transparente extrêmement élevée, dont l'équilibre semble un prodige. Là, un amas de glace, parvenu au bord d'un précipice, penche en saillie sur sa profondeur et se courbe en demi-voûte. Ailleurs, cette saillie s'est détachée par son poids, et laisse un mur de glace perpendiculaire d'une effrayante

1. **144**, t. I, pp. 223-224. — 2. **367**, p. 186. — 3. **349**, t. I, p. 228.

hauteur. Entre des monts peu distants, le glacier est un détroit resserré; plus loin, c'est une mer immense que dominent à peine quelques sommets à demi engloutis. Dans les régions supérieures, cette mer est calme et sillonnée seulement par de vastes ondes ; s'échappe-t-elle le long d'un étroit vallon? c'est un torrent furieux, dont les flots se pressent et se poursuivent[1]. »

Ramond ou Robert ont noté, nous l'avons vu, l'éclat étrange des étoiles, du soleil et de la lune, le bleu plus sombre du ciel au sommet des montagnes. Sur les rives du lac de Lucerne, Robert n'a pas goûté seulement le contraste de l'eau verte et des roches à pic qui l'enserrent. Il a remarqué « dans les bancs, lits ou assises une disposition qui imite la tapisserie de point de Hongrie. A côté, une suite de couches ployées circulairement, et opposées à d'autres qui le sont aussi en sens contraire, représentent assez bien de part et d'autre le cirque du Vatican[2] ». Les torrents qui s'échevèlent le long des pentes ne sont plus des nuages « d'écume argentée » et des « ondes bondissantes ». Nos voyageurs les ont vus se ployer comme des rubans dans le lointain, glisser le long des pentes ou jaillir des roches qui surplombent, « tomber dans les airs comme des nappes d'argent suspendues aux rochers[3] ». Quand les nuages alourdis couvrent les sommets, Robert comme Guibert se souviennent que leur chute semble sortir de la nuée : « De temps en temps quelques nuages me cachaient le sommet de la montagne, et alors ces cascades semblaient descendre du ciel » ; « elles semblent verser du ciel même[4]. » On visite en foule le Staubach, et c'est la mode d'entrer sous la poussière d'eau qui flotte. Robert ou Mme Roland en ont retenu les aspects précis : « L'eau se divise tellement dans sa chute qu'une partie, incertaine, ne descend point, flotte,

1. **349**, t. II, pp. 126-127. — 2. **395**, t. II, p. 226. — 3. Guibert, **367**, p. 208. — 4. **395**, t. I, p. 37.

reste en l'air, et se dissipe; une autre remonte et se combine avec l'atmosphère; une troisième arrive à terre, mais sans bruit; elle y arrive avec la lenteur du plus léger duvet[1]. » Mme Roland a voulu voir la cascade au moment le plus favorable, « vers les neuf heures du matin, lorsque le soleil éclaire jusqu'au fond de la vallée; ses rayons, réfléchis par la multiplicité des gouttes d'eau de la masse, dessinent sur les rochers qu'elle arrose l'iris le plus brillant... Nous nous sommes avancés jusqu'au dessous de la cascade; l'éclatant iris paraissait à nos pieds, formait un cercle entier dans la circonférence duquel chacun de nous se trouvait placé[2] ».

Sans doute, il n'y a pas dans tout cela, sauf exception, d'originalité descriptive. Il n'y a rien qu'un médiocre voyageur d'aujourd'hui ne sache voir et comprendre. Mais pourtant cette mémoire de l'œil, ce goût du détail pittoresque, sont choses neuves chez ceux qui regardent la nature. Si neuves, qu'elles prennent place seulement dans des *Lettres, Mémoires, Souvenirs, Récits de voyages*, etc... La littérature proprement dite les ignore le plus souvent. Cette opposition entre les mœurs et l'expression littéraire semblera plus précise encore si nous songeons à l'art des jardins. La nature de Suisse, les beautés insolites des montagnes imposent aux esprits les moins dociles au pittoresque les formes inoubliables, les caprices violents de leurs roches et de leurs torrents. Mais la nature des jardins est une nature que l'on veut soumise à ses goûts. Comme on la dirige à sa guise, on n'y met rien que ce que l'on aime. Les amateurs de jardins qui ont voulu créer chez eux la beauté des lignes et des couleurs ont été sans conteste des esprits conquis aux plaisirs du pittoresque.

Dans tous les traités, le dessein est manifeste de composer les jardins en peintre autant qu'en poète. Girardin intitule

1. **395**, t. II, p. 33. — 2. **397**, t. III, p. 323.

son ouvrage : *De la composition des paysages sur le terrain,* et précise dès le début que ce n'est « ni en architecte, ni en jardinier, mais en poète et en peintre qu'il faut composer des paysages[1] ». Le terrain est « comme la toile sur laquelle se doit faire un tableau[2] ». Comme lui tous les théoriciens s'attribuent le « pinceau » en même temps que la « lyre ». Rapin a chanté les jardins de l'architecte ; Delille célèbre ceux « du philosophe, du peintre et du poète[3] ». « Des arts connus, dit Watelet, celui qui a le plus de relations d'idées avec l'art des jardins, c'est celui de la peinture », et en conséquence il distinguera dans les parcs modernes « trois caractères : le pittoresque, le poétique, le romanesque[4] ». Si l'art des jardins fait partie des beaux-arts, démontre sentencieusement Hirschfeld, il est incontestable qu'il n'y a que la peinture, et la peinture en paysage, qui puisse tenir à lui[5]. Guibert[6] et Carmontelle[7] sont de son avis : « C'est surtout de la composition des jardins qu'il faut dire : *Ut pictura poesis.* » Faisons voir dans nos jardins « ce que les plus habiles peintres pourraient y offrir en décorations ». Même, pour instruire les peintres-jardiniers, il serait bon d'organiser une école de paysages : « Une classe d'architecture pittoresque est un établissement qui, jusqu'à présent, a manqué partout au perfectionnement de notre art. » C'est l'avis de Girardin[8], et Walpole le reprendra[9]. D'ailleurs, on ne se méprend pas sur les exigences diverses qui séparent les deux arts voisins : « Il y a mille circonstances où ce qui a réussi dans un tableau de paysage ne ferait qu'un mauvais effet dans un site réel[10]. » Whately note, avec « beaucoup de conformités », des différences[11], et Duchesne regrette que les dessinateurs de jardins aient voulu mettre parmi leurs arbres et leurs eaux les mêmes fabriques

1. **446**, p. 34. — 2. **446**, pp. 88, 29, etc... — 3. **436**, p. VII. — 4. **492**, pp. 105, 55. — 5. **455**, t. I, p. 223. — 6. **367**, p. 178. — 7. **430**, p. 4. — 8. **446**, p. 9. — 9. **491**, p. 86. — 10. Morel, **481**, pp. 374 note, 375. — 11. **493**, p. 195.

qu'un Watteau, un Lancret, un Hubert Robert, des ruines, des temples, des églises gothiques, auxquels manque la vérité[1].

Les procédés et les desseins des jardiniers-peintres pourront être aussi divers que ceux des paysagistes. Girardin et les autres multiplient avec une méthodique patience les principes et les conseils. On disposera d'abord de larges tableaux dans les plaines et sur le flanc des coteaux. Le goût des lointains horizons est si vif que, pour élargir le cadre trop étroit d'un vallon ou d'une muraille, on y installe parfois, « sous le nom de perspective, ces simulacres de paysages et de fabriques faits au pinceau[2] ». Excès ridicule dont se rit Morel, mais qui ne condamne pas les perspectives véritables : « Le Formateur, dit Duchesne, saura offrir dans les promenades des changements de scène aussi puissants que ceux de nos décorations théâtrales[3]. » Pour les agrandir, on ouvrira les masses de verdure, on conduira les allées en face des larges horizons :

> Laissez donc des jardins la limite indécise,
> Et que votre art l'efface, ou du moins la déguise .

Ce précepte de Delille avait été longuement commenté par tout un chapitre de Girardin[5]. L'habile dessinateur saura même unir le parc aux horizons qui l'encadrent. Le tableau ne sera parfait que lorsque le « terrain intérieur sera bien fondu, et, pour ainsi dire, *amalgamé* avec le terrain extérieur[6] ».

Pour reposer les yeux on alternera avec ces larges scènes les tableaux intimes qu'enveloppent les arbres et le rideau verdoyant des collines. Ce sont ceux que préférait Rousseau. L'Elysée est clos de murs masqués « non par des espaliers mais par d'épais arbrisseaux, qui font prendre les bornes du

1. **440**, pp. 59-60. — 2. Morel, **481**, 2e éd., p. 38, notes. — 3. **440**, p. 71. — 4. Delille, **436**, p. 22. — 5. **446**, ch. IV. — 6. **446**, p. 55.

lieu pour le commencement d'un bois[1] ». Morel y pouvait reconnaître son jardin proprement dit, dont le coup d'œil « si frais, si élégant » ne s'allie guère heureusement « avec les sites qui l'environnent[2] », jardin familier, discret et charmant des plus humbles propriétaires. Dans les vastes parcs l'art du jardinier-peintre disposera de place en place quelques-unes de ces scènes délicates : « L'agrément d'un jardin naturel, nous dit Carmontelle, est d'y trouver à chaque pas des tableaux ; et chaque objet doit être disposé de manière à en produire beaucoup, selon les différents effets de lumière[3]. » Girardin dispose les détails de façon à former pour ainsi dire « une galerie de petits tableaux de chevalet[4] ». S'il s'agit des eaux, par exemple, on étudiera leurs cinq aspects pittoresques, les cascades écumantes, les cascades suaves, les eaux rapides, les rivières, les eaux calmes[5]. La plupart des gravures du traité d'Hirschfeld sont d'ingénieux « tableaux de chevalets » où s'entrevoit la grâce des bons paysages du XVIIIe siècle.

Surtout Girardin, Hirschfeld, les théoriciens, dessinateurs, propriétaires ont agrémenté leurs tableautins de fabriques ingénieuses. Ruines, tombeaux, ermitages sans doute qui parlent aux âmes sensibles et accueillent les mélancoliques rêveries, mais architectures fantaisistes aussi, exotismes inattendus, silhouettes gracieuses ou rares qui sont là pour le seul agrément des yeux. S'il y a quelque monotonie dans les fabriques des paysagistes et si les fêtes galantes ne promènent leurs couples étincelants et tendres qu'au long des portiques, des colonnades, des perrons, des fontaines et des statues, les dessinateurs de jardins ont mis dans leurs tableaux, non seulement la sentimentalité véhémente qu'exprimera la poésie romantique, mais encore l'exotisme pittoresque qu'Hugo ou Gautier consacreront par leurs vers. Il n'y a pas seulement

1. **75**, t. IV, p. 334. — 2. **481**, p. 361. — 3. **430**, p. 6. — 4. **446**, p. 67. — 5. **446**, p. 115.

sous les arbres et au bord des ruisseaux des temples grecs et des ruines gothiques, pour allier le mystère du passé et la méditation sereine à la beauté des formes harmonieuses; il y a à Monceau, par exemple, un moulin hollandais, un minaret sur une hauteur, une vigne italienne, une tente tartare, un jeu de bagues, des tentes turques, une salle des marronniers[1]. Le parc du prince de Montbéliard, dont le plan est dessiné en 1787, nous offre une maison de fermier dans le genre suisse, une chapelle anabaptiste dans le style gothique, une porte de genre à la fois gothique et mauresque, un moulin dans le style tyrolien, une petite maison de style polonais, une grotte surmontée d'un parasol turc et précédée d'une colonnade dorique, une maisonnette en bois grume et chaume de style gothique, un pont égyptien, un jeu de bagues chinois, une escarpolette de style égyptien[2]. Le recueil de Grohmann, sans compter les fabriques sentimentales, imagine successivement des obélisques, moulins à vent, fermes américaines, cabanes suisses, cabanes de pêcheurs, temples égyptiens, chambres persanes, moulins à la hollandaise, temples dans le goût africain et oriental, chaumières de Carinthie, mosquées turques, châteaux des brigands, tombeaux égyptiens, chaumières russes, chalets gothiques, huttes d'Otaïti et huttes de Tatars.

Il va sans dire qu'avec ce goût des tableaux disposés pour le plaisir des yeux, les dessinateurs de jardins s'efforceront de marier les couleurs. Depuis que les expériences de Duhamel du Monceau, les jardins botaniques et la curiosité de l'exotisme ont appris à mieux connaître les arbres et à cultiver les espèces étrangères, la palette des jardiniers s'est enrichie de feuillages nouveaux. Les Girardin, les Hirschfeld, les Morel, les Duchesne, les Roucher, tous les théoriciens nous enseigneront à unir et alterner les verdures sombres et les verdures

1. Carmontelle, 430. — 2. Krafft, 459, cahiers IV à IX.

claires, les feuilles rougeâtres et celles qui s'argentent, à marier sur les collines les harmonies habilement ménagées des bouleaux blancs et des sapins rouges et noirs. Hirschfeld en parlera longuement avec la compétence du naturaliste et du jardinier [1]. Chaque espèce, pour Morel, « a sa teinte particulière et passe successivement par des tons différents, depuis le vert pâle et le jaune clair jusqu'au brun le plus sombre et à l'incarnat le plus vif et le plus foncé ». « L'Artiste » étudiera même le « jeu des troncs » et leurs écorces diversement colorées [2]. Roucher mêlera et opposera les verdures, les teintes brunes et les teintes claires, les couleurs neuves des arbres exotiques [3]. Plus minutieusement encore Girardin nous enseignera tout au long d'un chapitre à ménager notre scène pour les lumières du midi ou les obliques rayons du couchant, à choisir les paysages « suivant les différentes heures du jour [4] », à ne point faire jaillir les cascades écumantes en avant d'un fond noir, car « leur couleur d'un blanc mat ne manquerait pas de faire une tache désagréable dans le paysage [5] ». Pour Morel, climat, saisons, effets de lumière, terrain, rochers, eaux et végétation sont autant de couleurs dont la nature « charge sa palette » et qu'elle mélange sur sa toile [6].

Sans doute il y eut dans cette ardeur de pittoresque pas mal de ridicules ou d'incohérences. Comme on voulut goûter dans ses jardins toutes les émotions sentimentales, on prétendit emplir ses yeux, sans autre mal que de tourner une allée, de tout ce que les voyageurs curieux avaient rapporté de souvenirs élégants et rares. Delille, Thiéry, Duchesne, Morel, Hirschfeld ou La Harpe s'accommodent mal, nous l'avons vu, de

cet amas confus
D'édifices divers prodigués par la mode [7].

1. **455**, t. II, pp. 23-24. — 2. **481**, p. 64. — 3. **22** *bis*, ch. I et III. — 4. **446**, ch. XIV. — 5. **446**, p. 116. — 6. **481**, p. 42. — 7. **436**, p. 93.

Mais la mode demeure toute-puissante ; elle a même ses défenseurs autorisés.

Rien ne blesse notre goût lorsque, dans une galerie de peinture, nous voyons se succéder les fabriques flamandes ou hollandaises et les marines. Pourquoi donc, en conclut la *Correspondance littéraire*, s'indigner de trouver dans un jardin « tous les siècles et toutes les parties du monde [1] ». Thiéry lui-même oublie toute sévérité devant les splendeurs de Monceaux, « merveilles qui viennent s'offrir à chaque pas, et qui semblent réunies pour surprendre et charmer la vue. On voit des ruines gothiques à côté de superbes péristyles ; des obélisques égyptiens succèdent à de magnifiques restes d'architecture grecque ; des kiosques chinois sont suivis de bains romains [2] ». C'est là, pense le prince de Ligne, le seul intérêt des jardins ; seule la variété multipliée des scènes leur donne l'avantage sur les paysages de la nature. « On me dira ensuite : pourquoi avez-vous mis tant de choses l'une sur l'autre ? Je répondrai que je ne veux point avoir si près de la maison ce que je trouverais dans les champs, en sortant de mon village. Pour avoir le plaisir d'être naturel, on est pauvre et insignifiant [3]. » Aussi la doctrine est abondamment justifiée à Belœil, où l'on rencontre « la gradation des jardins naturels, artificiels, ornés, allégoriques, pittoresques, et des fabriques tartares, turques, grecques, égyptiennes, chinoises, gothiques et champêtres [4] » ; sans compter celles qui unissent d'harmonieux contrastes, comme une orangerie en trois pavillons, un gothique, un égyptien, le troisième dédié à Flore [5]. Nous ne reprendrons pas la liste des planches où le recueil de Grohmann juxtapose ingénument l'Amérique et la Hollande, la Chine et la Grèce, les Tartares et Taïti, où celui de Krafft s'orne symboliquement d'un frontispice qui combine les pal-

1. **885**, t. XI, pp. 375-376. — 2. **247**, t. III, p. 246. — 3. **854**, t. IV, p. 288. — 4. **472**, p. 54. — 5. **854**, t. IV, p. 281.

miers et les arbres d'Europe, une ruine gothique, une mosquée orientale et un kiosque chinois. L'amour du pittoresque a fait entrer dans les mœurs l'excès même du pittoresque. Il ne restera plus à Bernardin de Saint-Pierre, et surtout à Chateaubriand, qu'à y apporter plus de mesure et plus de goût.

D'ailleurs, tous les amateurs de jardins n'ont pas tenté de conduire les promeneurs à travers les siècles et les continents. Le vrai parc du XVIIIe siècle, quand les ostentations des financiers ou les vanités mesquines des bourgeois ne s'en mêlent pas, semble avoir été souvent notre parc moderne. S'il lui a donné son aimable romantisme, il a créé aussi les souples beautés des teintes qui frémissent au vent, des arbres qui se penchent sur les étangs, des masses d'ombre sur le vert des prés et des eaux. On devine ces élégances dans les descriptions, les estampes et les restes d'un Trianon. Nous les retrouverons dans l'un d'eux, que nous parcourrons pour conclure parce qu'il fut l'un des plus célèbres.

Le peintre-poète Watelet, ami de Rousseau, auteur d'un traité sur *l'Art des jardins*, et d'un poème sur *la Peinture*, rêva vers 1758, puis ébaucha, puis termina, sur les bords de la Seine, un « ermitage » entouré de bosquets, de ruisseaux, de cascatelles et de prairies. Le jardin fut vite connu et il fut de mode d'y venir promener sa rêverie ou sa curiosité. « Le roi, nous dit la *Correspondance littéraire*, a pris la peine de le voir dans le plus grand détail. La reine s'y est promenée plusieurs fois avec les princes, et leur exemple a été bientôt suivi de la ville et de la cour[1]. » Tout au moins nous y trouvons le prince de Conti et Mme de Boufflers[2], le duc de Croÿ[3], Walpole qui ne l'aime guère[4], Mme d'Houdetot qui rime des vers en son honneur[5], la société des salons de Mme Saurin et de Mme Suard avec La Harpe et d'Alembert[6], Lebrun qui

1. **885**, t. X, p. 522. — 2. **167** *bis*, t. II, p. 58. — 3. **96**, p. 247. — 4. **168** *bis*, pp. 284-285. — 5. **187**, p. 34. — 6. **103**, t. IV, p. 352.

compose deux strophes à sa gloire [1], Ducis et un anonyme qui le chantent en vers dans l'*Almanach des Muses* [2] et l'*Esprit des journaux* [3]. En 1772, Mlle de Lespinasse y pressent qu'un invincible penchant l'entraîne vers Guibert et prononce les paroles décisives. Plus tard, Mme de Sabran le visite avec le duc de Nivernais et songe à l'acheter, sans doute pour y abriter elle aussi ses amours [4]. Bref, c'est cette « maison de campagne à la mode » où se presse à certains jours la cohue des oisifs [5] ([a]).

Un jour de printemps, le hasard d'une promenade conduisit Watelet dans le site qu'il choisit. Le sentier traversait une prairie qui descendait en pente douce jusqu'au bord de l'eau ; le chemin était bordé d'arbres en fleurs ; de vieux saules ombrageaient des îles verdoyantes ; une petite habitation champêtre s'isolait dans un quinconce de peupliers et de tilleuls ; autour des îlots, à travers les chaussées à demi rompues, le courant d'un bras de Seine se brisait en bouillonnant. Watelet rêva d'y « goûter en paix et les délices de l'étude, et les beautés de la nature [6] ». Mais il voulut ne pas en gâter les simplicités. Il y laissa « ces arbres venus comme il plaît à Dieu..., cette eau qui coule tout bonnement [7] ». Des routes

1. **541**, t. I, pp. 294-295. — 2. 1778, p. 247. — 3. **36**, 1782, t. XII, p. 270. — 4. **166**, p. 154. — 5. Watelet, **252**, *La maison de campagne à la mode*, p. 1. — 6. Hirschfeld, **455**, t. I, pp. 45, 46, 47. — 7. Watelet, **252**, *La maison de campagne à la mode*, p. 44.

a. Nous la connaissons par d'innombrables descriptions, brèves ou détaillées, à travers les guides, les traités, les mémoires : guides de Dulaure (**200**, t. II, p. 123), de Thiéry (**247**, t. III, p. 295) ou de d'Argenville (**198**, 4e éd., pp. 9-12) ; indications de Mme Vigée Le Brun (**131**, t. I, p. 102), de Roucher (**560**, t. I, p. 184), Vicq d'Azyr (**822** *bis*, p. 19), de la *Correspondance secrète* (**35**, t. I, p. 146), de la *Lettre d'un Parisien* (**420**, p. 73) ; vers du *Journal de Paris* (**44**, 1782, 14 sept.), de Lebrun (**541**, t. I, pp. 294-295), de Ducis (*Almanach des Muses*, 1778, p. 247) ; critiques de Walpole dans ses lettres (**168** *bis*, pp. 284-285) ; descriptions minutieuses de Watelet dans son Traité ou d'Hirschfeld, qui fut son ami, dans sa *Théorie des jardins* (**455**, t. I, pp. 46 et suiv.), tout cela complété par quelques estampes ou dessins (**230**, t. IV, pl. 34 et **425**).

ombragées de peupliers suivirent les libres sinuosités du rivage, les sentiers et les digues semblèrent l'effet du hasard[1]. Il y met seulement ce qu'un art discret sait prêter aux choses sans les contraindre. Il y ménagea « de jolis tableaux de paysage[2] ». Ici un vieux saule au bord d'un sentier qu'effleure l'eau qui coule, là un cabinet en saillie sur l'eau, entouré des rameaux qui lui servent d'appui et qui s'ouvrent sur la fraîcheur et la mobilité transparente du courant. Puis un pont qui traverse trois îles à la hauteur des branches d'arbres, entr'ouvertes d'espace en espace pour laisser voir les horizons de la Seine ; une presqu'île rustique où, sous de gros tilleuls, entre deux canaux qui bruissent, s'abrite une étable et broutent des moutons ; un pont de bateaux peint en blanc, orné de fleurs et qui s'élargit pour abriter quelques sièges. C'est là que Watelet et ses amis passent quelques soirées agréables en s'entretenant de leurs occupations, de leurs goûts, de leurs voyages[3]. Un moulin où conduit une passerelle rustique tourne sur une presqu'île étroite bordée de joncs, de roseaux, de saules nains, de peupliers[4]. Dans une île déserte croissent des arbres sauvages ; sur une autre se mêlent des herbes folles, « orties, chardons, ronces, encombrements de menus ormeaux et peupliers d'Italie » qui font pester Walpole. Autour de tout cela les fins horizons de la Seine, des coteaux, des villages, un aqueduc qui traverse le ciel, une colline vêtue de prairies, de jardins et de vignes en amphithéâtre, des îles incultes et tout au loin, pour y mêler le roman, la silhouette de la maison qu'habita Héloïse[5].

Nous oublions à dessein qu'il reste au Moulin-Joli un peu trop d'artifices philosophiques ou poétiques, trop de sièges dans les troncs d'arbres, trop d'inscriptions en vers et en prose, trop de belvédères et de retraites où il est décidé que

1. Hirschfeld, **455**, t. I, p. 48. — 2. **252**, *La maison de campagne*, p. 44. — 3. Hirschfeld, **455**, t. I, pp. 49-52. — 4. De Laborde, **230**, t. IV, pl. 34 et **425**. — 5. Hirschfeld, **455**, t. I, pp. 47, 51-52.

l'on rêve; un mélange un peu trop « sentimental » de ponts de bateaux parfumés de fleurs, et d'étables pour les moutons. Pourtant, dans ce jardin, comme dans les voyages et les villégiatures, il semble que l'œil et le goût s'affinent. Tous ceux qui sauront si mal « peindre à l'esprit » quand ils rimeront leurs poèmes descriptifs, savent aimer déjà la beauté des couleurs et des lignes, sans y mêler nécessairement les caprices du rêve et ceux du cœur. Même avec les progrès du goût pseudo-classique, la peinture de Valenciennes et de ses élèves mettra la froide sottise du « grand art » à la place des libres et vivantes natures de Watteau ou même Boucher. Mais le goût éveillé dans les voyages, dans les jardins, résistera. Avec Rousseau, la nature s'animait de toute la vie que lui prête l'âme humaine; elle exprimait mal seulement sa beauté pittoresque. Pourtant les yeux sont ouverts déjà et savent voir. Le passage se fait sans effort de Jean-Jacques à Bernardin de Saint-Pierre, de Bernardin de Saint-Pierre à Chateaubriand.

CHAPITRE III.

L' « Art de peindre à l'esprit ».

I. — La poésie descriptive.

Pour faire revivre les paysages qui les ont charmés, les peintres ont les couleurs de leurs palettes. Ceux qui ne manient que les mots devront exprimer par des sons les impressions de leurs yeux. Les poètes ou les prosateurs de la deuxième moitié du XVIIIe siècle n'ont jamais douté que cette tâche délicate fût possible. Ils ont cru qu'il y avait un art de peindre à l'esprit, que le monde extérieur pouvait se transposer dans les images verbales exactement comme il se reflète sur la toile. Les peintres n'avaient pas séparé leurs tableaux de ceux des poètes. Parallèlement, les poètes uniront leurs desseins à ceux des peintres et feront leur le « ut pictura poesis » d'Horace.

« La poésie est sans doute une imitation et une peinture », dit déjà Fénelon dans sa *Lettre à l'Académie*[1]. Le livre incessamment réédité de l'abbé Dubos précise évidemment d'importantes restrictions. Toute la section B de la première partie établit « qu'il est des sujets propres spécialement pour la poésie, et d'autres spécialement propres pour la peinture ». Mais l'étude constamment parallèle des deux arts et la tendance même de l'ouvrage devaient perpétuer l'idée que l'on juge les vers comme les tableaux et que leurs principes et leurs desseins se confondent. C'est la conviction des petits critiques, de

1. *Projet de poétique.*

M. de la Sorinière dans le *Journal de Verdun* [1], ou de ceux qui rédigent des *Poétiques*. « La poésie est une peinture » dit l'abbé Mallet [2]. « Le poète imite tantôt Raphaël ou Jules Romain, reprend la Serre..., tantôt il ressemble à Zeuxis... [3] » Un anonyme compose un « *Parallèle de la poésie et de la peinture* [4] ». Ils ne font que refléter l'opinion des écrivains autorisés, dom Sensaric [5], Voltaire, Marmontel ou Diderot. « La peinture, dit Voltaire, est une poésie muette et la poésie une peinture parlante » ; Marmontel répète en écho : « La poésie est l'art de peindre à l'esprit [6]. » Le fleuron du titre de son *Art poétique* unit la Muse de la poésie et le Génie de la peinture [7]. Sans cesse l'idée est reprise avec figures ingénieuses de style. La poésie « en quittant la lyre... prit le pinceau... Si je dis que la poésie est une peinture animée et parlante, *aurium pictura*, je suis encore fort au-dessous de l'idée qu'on en doit avoir, etc. [8] » Avant lui dom Bernard Sensaric nous enseignait l'*Art de peindre à l'esprit* que précède en guise de préface le long commentaire du vers d'Horace : « Il est décidé depuis longtemps que la peinture et la poésie sont deux sœurs, animées d'un même esprit et reconnaissables aux mêmes caractères. » Tous poursuivent complaisamment la tâche que Diderot demandait aux critiques, « rassembler les beautés communes de la poésie, de la peinture et de la musique ; en montrer les analogies ; expliquer comment le poète, le peintre et le musicien rendent la même image [9] ». Musique à part, grands et petits y collaborent : Bernis [10], Delille, Dorat [11], le médecin Baignères [12], Lezay-Marnezia [13] : « Les poètes sont aussi des peintres. » Parfois, sans doute, on proteste.

1. **46**, 1760, avril, *Esquisse du printemps*. — 2. **602**, t. II, p. 1. — 3. **599**, p. 11. — 4. **619** *bis*. — 5. **612**, pp. IX, XIX, etc. — 6. **603**, t. II, p. 493. — 7. Édition de 1762, par Cochin fils. — 8. Marmontel, **603**, t. V, pp. 313, 407. — 9. **839**, t. I, p. 385. — 10. **507**, p. 4. — 11. **702**, à la suite (Supplément à la grande édition des *Œuvres* de M. Dorat), t. II, p. 15. — 12. **23**, p. 100. — 13. **471**, p. 8.

« D'après cette définition, écrit d'Alembert, il n'y a point au bas de l'Hélicon de barbouilleur qui ne se croie un Raphaël [1]. » La Harpe raille cette école où l'on ne parle que de pinceaux, d'ombres et de couleurs, d'images, de tableaux [2]. Mais d'Alembert se contente de faire une place à la philosophie et La Harpe proteste seulement contre l'exclusion systématique de « la raison éloquente et la noble pensée ».

La confusion est si familière qu'il n'y a pas, en effet, au bas de l'Hélicon, un barbouilleur qui ne se croie autorisé à célébrer la peinture en vers. Dufresnoy et de Marsy avaient déjà mis en hexamètres latins ses principes et ses beautés. *La Peinture* de Lemierre, l'*Art de peindre* de Watelet eurent un raisonnable succès. Avant eux ou autour d'eux, Baillet de Saint-Julien publie un *Poème sur la peinture* imité de l'Anglais; A. Lescallier un autre *Poème sur la peinture*. Les Jeux Floraux couronnent *la Peinture rajeunie* par M. Revel, *la Peinture* par M. Michel d'Avignon, écolier de rhétorique. Enfin, M. Marchand, pour mieux confondre en sa personne les beautés fraternelles des deux arts, publie à Pittorescopolis les *Tableaux d'un poète et poésies d'un peintre* ([a]).

Ainsi se préparait sans effort la naissance de la poésie descriptive. La peinture se propose d'abord de peindre et non pas de moraliser ou d'émouvoir. A son image on conçut une poésie qui ne prétendait parler à l'intelligence et au cœur qu'après avoir parlé aux yeux. Le genre était ignoré d'Horace et d'Aristote et la critique traditionnelle ne lui fait pas de place à côté de l'églogue ou du poème épique. Laporte ignore le « poème descriptif », comme l'abbé Calvel, Joannet, La Serre, Mallet ou la *Nouvelle histoire poétique*. Heureusement, il y eut pour l'accueillir un autre genre consacré. La poésie

1. **821**, t. IV, p. 377. — 2. **847**, t. III, pp. 324-327.

a. Watelet laissa dans ses manuscrits un *Plan d'un traité de la peinture à l'usage des poètes et de la poésie à l'usage des peintres* (Vicq d'Azyr, **822** *bis*, p. 22).

descriptive est née du mouvement des mœurs qui ramenait les citadins à la nature, elle est née de la confusion obstinée de la poésie et de la peinture, mais elle s'est insinuée dans la doctrine par l'intermédiaire du poème didactique. Le poème didactique était un genre ; on n'en pouvait douter après Virgile et Boileau : pourtant on n'assemble pas des vers comme on écrit une *Maison rustique* ; la poésie y réclame sa part. Cette part ce sera avant tout l' « épisode » ou, plus brièvement, la description. Les critiques s'accordent : « Le poème didactique serait absolument insupportable s'il n'était pas permis de l'embellir par toutes ces descriptions si animées et si brillantes [1]. » « Préceptes et descriptions, voilà l'essence du poème didactique [2]. » Le poème didactique sera « une galerie de peinture [3] ». Gouges de Cessières, qui risque un poème sur les *Jardins d'ornement*, avoue que, « sans les Descriptions et les Episodes, un poème didactique ne serait qu'un rudiment fastidieux [4] ». Enfin Marmontel [5], suivi pieusement par Domairon [6], consacre la doctrine : « Le poème didactique n'est qu'un tissu de tableaux d'après nature. » La raison même du poète y est « presque toujours colorée par son imagination : sa plume est un pinceau ».

La description, qui tient ainsi dans l'œuvre une place essentielle, tend insensiblement à se passer du précepte. Bientôt l'on parlera de « poésie descriptive » et du « genre descriptif ». Vers 1780, les expressions sont consacrées. Colardeau nous parle du genre descriptif [7] comme le *Journal de littérature* [8]. Clément remarque que dans *les Jardins*, « poème didactique », il reste, sur deux mille vers, dix-huit cents qui ne forment plus qu'un « poème descriptif [9] ». Baumier qui publie le

1. Gaillard, **589**, t. I, p. 234. — 2. Abbé Desfontaines, **589**, t. I, p. 229. — 3. **591**, t. II, p. 115. — 4. **447**, p. XII. — 5. **603**, t. II, pp. 441, 494. — 6. **585**, t. II, p. 152. — 7. **518**, t. II, p. 81. — 8. **42**, 1780, t. II, p. 337. — 9. **582**, t. II, p. 287.

Tableau des mœurs[1], l'abbé Grosier[2] ou Marmontel[3] protestent contre un genre « bien fatigant et bien ennuyeux » qui n'est qu'une « invention moderne ». En 1792 on publiera un recueil des *Poésies philosophiques et descriptives des auteurs qui se sont distingués dans le* XVIIIe *siècle*. Le mot descriptif lui-même est d'emploi tout récent. Les goûts littéraires nouveaux nous l'ont laissé, comme le retour vers les champs nous laissa celui d'agriculteur et les jardins anglais celui de romantique ([a]).

La vogue soudaine de la poésie allemande et de Gessner acheva de dégager du poème didactique la poésie descriptive en lui donnant ses modèles. Quand parut la traduction de la *Mort d'Abel*, *l'Observateur littéraire*[4] comme *le Censeur hebdomadaire*[5] y louèrent surtout le « tableau de la nature naissante » et « les descriptions champêtres ». Comme eux, le *Journal des Savants* vante dans les *Idylles* le « talent de peindre », et dans *Daphnis* « la plus parfaite imitation de la

1. **573**, p. 116. — 2. **842**, art. *Descriptif*. — 3. **603**, t. II, p. 440. — 4. **59**, 1760, t. II, p. 133. — 5. **33**, 1760, t. I, p. 266.

a. D'après le *Dictionnaire* de Féraud, l'abbé Grosier aurait été l'un des premiers à l'employer à propos des *Fastes* de Lemierre, mais l'emploi était ancien déjà. L'*Encyclopédie*, le *Dictionnaire de l'Académie* (1762), la nouvelle édition du *Dictionnaire de Trévoux* (1771), le *Grand vocabulaire français* (1771) ignorent le mot. Il est inséré dans la réédition augmentée du *Dictionnaire de l'Académie*, par Moutardier et Le Clère, en 1802, et par l'Académie, en 1835. Mercier emploie encore l'adjectif *descripteur* (**228**, p. XI). Mais Saint-Lambert, pour ne pas multiplier les exemples, emploie l'expression de *Poésie descriptive* dès le *Discours préliminaire* des *Saisons* (**561**, p. XXIII).

Remarquons que notre travail justifierait assez curieusement — si elle avait besoin de justification — la valeur de la philologie française. Chacune des étapes du sentiment de la nature est marquée par l'acquisition d'un mot nouveau. Vie rurale : agriculteur. Nature et sentiment : romantique. Nature et pittoresque : descriptif. Ajoutons que le mot *pittoresque* lui-même ne commence à sortir du vocabulaire technique des peintres qu'au début du XVIIIe siècle. A travers tout le siècle, il garde d'ailleurs son sens propre de : *qui concerne la peinture*. Cf. les titres de brochures sur les Salons : *Loterie pittoresque, Lettres pittoresques*, etc.

nature[1] ». Mêmes éloges dans le *Mercure*[2], la *Bibliothèque des Sciences et des Beaux-Arts*[3], le *Journal de littérature*[4] et l'*Année littéraire*[5]. Ce sont « nos maîtres dans la poésie descriptive ». Avec les journaux, les critiques s'accordent, Huber[6], Mercier[7], l'abbé Grosier[8]. En protestant contre les abus du genre, Clément[9] ou La Harpe[10] en feront remonter la responsabilité à Gessner et aux « poètes germains ».

En même temps que la poésie descriptive prenait place dans les genres consacrés, on essayait d'en établir les principes. L'*Art de peindre à l'esprit* ou les *Eléments de poésie* de l'abbé Joannet n'étaient pas à court de règles ingénieuses pour apprendre à bien décrire. Joannet consacre un chapitre à nous renseigner sur les « peintures qui représentent les choses sensibles[11] », et le livre de Sensaric tout entier nous enseigne à les mener à bien. Mais il était malaisé d'en tirer quelques indications précises sur la conduite d'un poème nourri seulement de descriptions. Les modèles loués par Sensaric le sont pour être vrais, agréables, flatteurs, variés, bien ménagés, précis, énergiques, pour leur style simple, naïf, brillant, harmonieux, magnifique, délicat, sublime, pour leur abondance, leur variété, leur concision ou leur noblesse, parce qu'ils présentent « beaucoup d'objets dans un étroit espace sans leur dérober aucune de leurs véritables beautés », ou bien parce qu'ils savent « étendre un sujet sans le rendre diffus », parce qu'ils font usage « d'une expression magnifique, d'une pensée sublime », ou bien « d'une expression naïve, d'un style simple ». Précieux conseils qui ne nous disent pas comment nous réussirons un poème sur les Jardins ou sur les Mois. A dire vrai, tous ceux qui s'occupèrent du

1. **49**, 1762, pp. 115-122; 1765, pp. 341-349. — 2. **55**, 1769, 1er janvier, pp. 108, 119, et 1773, 1er avril, p. 119. — 3. **31**, 1768, t. II, p. 131. — 4. **42**, 1780, t. II, p. 337. — 5. **29**, 1780, t. I, p. 212. — 6. **644**, t. I, p. x. — 7. **228**, pp. xi, xii. — 8. **842**, article *Descriptif*. — 9. **851**, pp. 239, 240. — 10. **847**, t. III, pp. 324-327. — 11. **593**, t. I, ch. iii.

poème descriptif n'en parlèrent pas plus clairement. Ils ne donnèrent guère de règles pour en écrire qui fussent bons, ils nous dirent seulement comment on en faisait de mauvais. Le genre fut prospère, mais la critique lui fut dure et nous apprit abondamment quels défauts il évitait mal pour n'être pas ennuyeux ou froid.

Monotonie et froideur, voilà le premier reproche que l'on fit au genre nouveau. Ainsi pensent Marmontel[1] ou Clément[2] : « La poésie descriptive doit entrer dans tous les genres de poésie, mais ne peut composer un genre à part. » Delille avoue lui-même que son genre est « nécessairement un peu froid[3] » et Colardeau qu'il a « peu d'avantage[4] ». C'est l'avis de la *Correspondance littéraire*[5], du *Journal de littérature*[6] ou du *Tableau des mœurs*[7]. Pour échapper à ce défaut, les poètes tentent de multiplier les images. Mais la lassitude survient et la froideur se complique de monotonie. Marmontel s'étonne que l'on puisse s'aviser de « *décrire* pour *décrire*, et de *décrire* encore après avoir *décrit*[8] ». Clément affirme que « les descriptions entassées et prolongées rebutent l'attention à force de la fixer[9] ». Le *Journal de Paris*[10], la *Bibliothèque des Sciences et des beaux-arts*[11], le *Mercure*[12], Clément[13] et la *Gazette des Deux-Ponts*[14] blâment les poètes allemands pour la monotonie et la profusion des images. Prolixes comme eux, Thomson pour Roucher[15], Saint-Lambert pour Clément[16], Léonard pour Clément[17] ou le *Journal de Paris*[18], Rapin pour les traducteurs de 1782[19], le Suire pour les *Affiches de province*[20], ou Peyrot pour le *Mercure*

1. **603**, t. II, p. 494. — 2. **581**, p. 240; **582**, t. II, p. 287. — 3. **436**, p. III, — 4. **518**, t. II, p. 81. — 5. **885**, t. XIII, p. 179; t. XII, p. 47. — 6. **42**. 1780, t. II, p. 337. — 7. **573**, p. 116. — 8. **603**, t. II, p. 442. — 9. **582**, t. II, p. 287. — 10. **44**, 1782, 11 juin. — 11. **31**, 1768, t. II, p. 131. — 12. **55**, 1773, 1er avril, p. 119. — 13. **581**, p. 239. — 14. **38**, 1773, p. 429. — 15. **164**, t. II, p. 83. — 16. **581**, p. 238. — 17. **582**, t. I, p. 203. — 18. **44**, 1782, 4 février. — 19. **485**, pp. III, IV. — 20. **27**, 1777, p. 90.

de France[1]. Reyrac seul est loué par le *Journal de Paris* pour avoir évité « la manie de vouloir tout décrire », mais c'est au détriment des victimes de cette manie, « la plupart des écrivains de cette nation[2] ».

Enfin, la poésie descriptive posa plus précisément la question du style poétique. Il était avéré depuis Boileau que la langue des dieux n'était pas celle des crocheteurs du port au foin. Pourtant, si l'Hélicon n'avait que faire d'engrais et de fumier, les jardiniers en ont besoin comme les laboureurs. On ne s'intéressait plus seulement à la « belle nature », mais à la nature tout entière au milieu de laquelle on vivait entre sa ferme et son poulailler : « Le mot de génisse en français est fort beau, surtout dans une églogue ; vache ne s'y peut pas souffrir », disait Boileau[3]. Fallait-il rester fidèle à la doctrine et avec le mot de « vache » bannir tout ce qui rappelle la vie rurale ? Le législateur du Parnasse garde, on s'en doute, d'énergiques partisans. D'abord tous les dociles rédacteurs de Poétiques, La Serre[4], Lacombe[5], Mallet[6], Joannet[7] ou Gaillard[8], qui constatent « l'orgueilleuse délicatesse » de la langue, son dédain « des détails champêtres », la nécessité d'éviter « la bassesse du style », sensible même dans les mots « ciment » et « pierre ». Au mot de *Bouvier*, qui « nous révolterait », on substituera, comme Boileau le désirait, celui de *Berger* qui « n'a rien que d'honnête ». Les journaux pensent comme eux. Avant la *Nouvelle Héloïse*, *l'Année littéraire* n'admet pas en poésie « guérir le farcin des brebis » ou « faire pousser une laitue » ; il faut chercher « des tours, des périphrases, des équivalents[9] ». Le *Mercure de France* s'indigne de trouver dans la traduction de Thomson une « image dégoûtante ; ...notre langue qu'il faut res-

1. **55**, 1782, juin, pp. 76-77. — 2. **44**, 1780, 1er juillet. — 3. *Réflexions critiques sur quelques passages du rhéteur Longin*. Réfl. IX. — 4. **599**, p. 224. — 5. **594**, p. 230. — 6. **602**, t. I, pp. 36-39. — 7. **593**, t. II, pp. 25-26. — 8. **589**, t. II, p. 245. — 9. **29**. 1758, t. I, pp. 266, 272.

pecter ne se prête pas à ces traits désagréables[1]. Après le roman de Jean-Jacques, d'Alembert reproche à la *Nouvelle Héloise* plusieurs pages dont le ton ne lui semble pas assez noble[2]. Huber s'excuse d'intituler une idylle de Gessner « *la Cruche cassée*[3] »; Clément ne veut dans la poésie ni agriculteur « mot barbare », ni arbre fruitier, choux, foin, pois, noisette, ni vache ou engrais qu'emploie Saint-Lambert, ni couloir, fanon, sainfoin, avoine, claie, cosse qu'emploie Delille[4]; Condorcet blâme dans les *Provinciales* un trop grand nombre d'expressions familières[5]; le *Journal de Monsieur* demande à la poésie de dédaigner « la bassesse et la rusticité d'un langage qui blesse à tout moment l'oreille[6] »; en 1784 le *Mercure de France* regrette encore de lire dans une traduction d'Homère : « ils ne boivent point de vin[7] », et Domairon demande au poète de savoir parler « des objets bas, ignobles et dégoûtants avec une élégante noblesse[8] ».

Pourtant un contraste pénible s'est établi entre la poésie et les mœurs. La Muse de Boileau dédaignait les termes d'agriculture parce qu'elle ne se souciait pas des agriculteurs. Mais on les vénère vers 1760. Rougira-t-on de parler d'eux sans détours dans les vers? Beaucoup s'affligent de pareilles nécessités et commencent à les contester. Dès 1766, Voltaire regrettait en pleine Académie que nos poètes, en exprimant heureusement les petites choses, n'aient pas su donner à notre langue le mérite de celle de Virgile[9]. Un peu plus tard, les *Nouvelles littéraires*[10] et l'abbé Calvel[11] gémissent de l' « excessive délicatesse » du goût. Rousseau lui-même, à ses débuts, n'entre pas, pour raisons de style, dans les détails qui prouveraient « le gaspillage des matières qui servent à la nourriture des hommes », mais c'est là pour lui une « coupable » déli-

1. **55**, 1760, février, p. 146. — 2. **167** *bis*, t. I, p. 269. — 3. **639**, t. III, p. 11. — 4. **581**, pp. 4, 5. — 5. **835**, t. III, p. 600. — 6. **43**, 1783, t. II, p. 53. — 7. **55**, 1784, avril, p. 125. — 8. **585**, t. II, p. 148. — 9. **883**, t. XXIII, p. 208. — 10. **885**, t. II, p. 216. — 11. **575**, t. III, p. 175.

catesse de la langue[1]. Voltaire, vingt-huit ans après son *Discours*, précise sa pensée : « Vous me reprochez d'avoir dit, dans mon *Discours à l'Académie*, qu'on ne pouvait faire des *Géorgiques* en français. J'ai dit qu'on ne l'osait pas, et je n'ai jamais dit qu'on ne le pouvait pas... J'ai dit, en propres mots, qu'on avait resserré les agréments de la langue dans des bornes trop étroites[2]. » Les poètes eux-mêmes réclament timidement des droits nouveaux. Dans son *Discours préliminaire*, Saint-Lambert affirme, « contre plusieurs hommes de lettres et de goût », que l'on peut « rendre en vers français les détails de la nature et de la vie champêtre[3] ». Roucher ne connaît encore que « la compagne du coq », mais il reproche à la poésie française de mourir de timidité[4]. Bérenger accepte malaisément que les noms des animaux utiles et des instruments du labourage soient « ignobles, obscurs, inusités et grossiers[5] ». Un abbé, qui défend Saint-Lambert contre Clément, souhaite que quelque bon poète trouve le secret de nous « faire tolérer » les termes d'agriculture[6].

D'autres vont plus loin encore et La Harpe s'inquiète : « L'on pose en principe que tous les mots peuvent entrer dans tous les sujets, et l'on taxe de timidité pusillanime *ceux qui n'osent pas être insensés*[7]. » Insensés à ce compte l'obscur précurseur Gouges de Cessières défendant son droit à parler de bêches, de serpettes, d'arrosoirs, de fumiers, de couches, de la greffe, des marcottes, des boutures, des insectes[8], un anonyme du *Mercure*[9] et Rousseau devenu moins timide : « J'ai dit des Français, qui étaient fâchés de voir dans les *Idylles* ([a]) le mot de cruche, qu'ils étaient bien des cruches

1. **75**, t. I, p. 53 note. — 2. **168**, t. XVI, p. 600. — 3. **561**, p. v. — 4. **560**, t. I, pp. 70, 281. — 5. **177**, t. I, p. 317. — 6. **578**, pp. 11-12. — 7. **847** *bis*, t. I, ch. III : De la langue française comparée aux langues anciennes. — 8. **447**, p. VIII. — 9. **55**, 1758, 15 janv., p. 112.

a. Allusion au passage de l'Avertissement des *Idylles* où Huber s'excuse d'avoir employé le titre *la Cruche cassée* (**639**, t. III, p. 11).

eux-mêmes[1]. » Après 1760, Rosset se pique d'écrire tout un poème où les occupations seules des champs sont décrites sans vains ornements[2]. Delille, enfin, dont on a fait le père de la périphrase, garde encore d'excellentes intentions. Si « les préjugés ont avili les mots comme les hommes[3] », il prétend n'en être jamais l'esclave :

> La herse, les traîneaux, tout l'attirail champêtre
> Sans honte à mes regards osent ici paraître.
> . . . .
> Ne rougissez donc point, quoique l'orgueil en gronde,
> D'ouvrir vos parcs aux bœufs, à la vache féconde
> Qui ne dégrade plus ni vos parcs ni mes vers[4].

Il se vantera plus tard d'avoir donné droit de cité dans la poésie aux mots de râteau, de herse, d'engrais, de fumier. Le *Journal de Trévoux*, dès 1774, ne reconnaissait-il pas que la *Traduction des Géorgiques* nous avait guéris « de nos vieux préjugés » et que « nous croyons enfin que la langue française peut tout dire, tout exprimer[5] ». Girardin parlait de même, non sans quelque spirituelle mauvaise humeur en maintenant malgré son éditeur le mot « magasin », car les mots français n'ont pas besoin « d'entrer dans les chapitres d'Allemagne[6] ».

Ainsi, tandis que le poème descriptif se ménage sa place dans la théorie poétique, les conditions du genre s'établissent à peu près. Parce que l'on brûle pour la nature d'un amour sans mesure, il faut qu'elle ait, pour se refléter, des poèmes qu'elle emplisse tout entiers. Il faudra pour les écrire surmonter des difficultés redoutables, n'être ni froid ni monotone. On disposera d'une langue qui pourra, sous réserves seulement, s'enrichir des mots dédaignés. Les meilleurs poètes

1. **82**, p. 88. — 2. **559**, t. I, p. VII. — 3. **270**, p. XL. — 4. **436**, pp. 95, 61.
5. **45**, 1774, juin, p. 434. — 6. **446**, p. 87, note.

descriptifs de cette fin du siècle, les Saint-Lambert, les Delille et les Roucher, ont-ils satisfait à cette tâche?

Nous avons vu qu'en prétendant demander à la nature des émotions sentimentales ils n'ont su qu'écrire de froides déclamations. Pour éviter la monotonie des descriptions, ils n'ont pas deviné davantage qu'il fallait seulement ne pas les juxtaposer indéfiniment. Ils ont chanté les quatre saisons ou les douze mois ou tous les jardins, non ce qui leur plaisait dans les formes infinies et mobiles de la nature. Dès lors, ils ont vainement tenté de nous intéresser au défilé de leurs tableaux. Pour diversifier cette monotonie ils ont fait appel à la science. Fréron nous disait déjà du poème réputé de Dulard : « C'est pour ainsi dire un petit traité de physique distribué en sept chants[1]. » Les quatre chants de Mr Gallien de Salmorenc sur le *Spectacle de la Nature*, vingt ans plus tard, sont un traité non plus abrégé mais complet; l'auteur se félicite lui-même d'avoir « quintessencié » tout ce que le *Spectacle de la Nature* de Pluche avait exposé d'après Pline, Derham, etc.[2]. Le seul premier chant expose, en effet, les systèmes de Gassendi, Descartes, Newton, Ptolémée, Copernic, Galilée, la théorie de la lumière de Newton, celle des éclipses et des comètes. Pour n'avoir pas tenté d'aussi vastes synthèses, Saint-Lambert ou Roucher ont eu les mêmes ambitions. « Les anciens, nous dit Saint-Lambert, aimaient et chantaient la campagne ; nous admirons et nous chantons la nature[3] » ; entendons tout ce que nous en ont révélé la physique, la chimie, l'histoire naturelle, l'astronomie : la théorie des glaciers, l'origine des fleuves, l'ordre général de l'univers, les avalanches, la naissance de la société. Walpole ne s'y trompait pas en y raillant « l'Arcadie encyclopédique ». Roucher surtout ne se fatigue pas de prouver qu'il connaît Newton, Buffon, Pluche, Court de Gebelin, Bougainville ou Adanson : l'attraction, le

1. **29**, 1750, t. III, p. 132. — 2. **537**, pp. 3-4. — 3. **561**, p. XII.

rut des cerfs, la minéralogie, la botanique, le paratonnerre, le « tube observateur » de Cassini, l'âme des bêtes, la formation de la glace. Ni lui, ni Saint-Lambert n'ont senti que l'on ne peignait bien qu'avec des images et que, pour nourrir de poésie philosophique la poésie descriptive, il fallait tout autre chose qu'une curiosité d'amateur.

Ils tentent aussi de juxtaposer, aux tableaux descriptifs et scientifiques, tous ceux que leur stérile imagination cherche à l'aventure, épisodes sur la corvée, le commerce des grains, les horreurs de la guerre, l'esclavage, les tremblements de terre, la beauté du végétarisme, le théâtre, les serres chaudes, le bouclier d'Achille, les ruines romaines, etc. Tandis que Vernet ne se mêlait pas de peindre des Fêtes Galantes et que Pater ou Lancret n'évoquèrent pas la mer en fureur, Saint-Lambert, Roucher ou Delille crurent aussi, de bonne foi, que pour bien décrire il fallait tout décrire, passer de la douceur de l'églogue au fracas du poème épique, de la rêverie du solitaire à la vision du savant. Ils n'ont pas cru qu'il faudrait à ce compte un génie si compréhensif, si souple et si profond qu'il n'est pas un de nos plus grands poètes qui eût pu reprendre leur tâche singulière. L'Hermès même de Chénier y eût échoué sans doute, sans plus de succès.

Du moins si Saint-Lambert, Roucher ou Delille n'ont pas su peindre d'ensemble, n'ont-ils pas réussi dans le détail à exprimer les beautés pittoresques de la nature? Ont-ils laissé dans leurs poèmes quelque tableau à la Watteau ou à la Vernet? Assurément, la bonne volonté ne leur manqua pas. Saint-Lambert, avant la première édition, travailla son poème pendant quelques vingt ans [a]; les *Errata* contiennent encore des corrections de style et les éditions successives modifient du tout au tout la première. Roucher, pendant plus de dix ans,

a. Voltaire en voit une centaine de vers en 1749 (Lettre au comte d'Argental, du 28 août 1749). En 1753, la *Correspondance littéraire* parle du poème des *Quatre Saisons* comme s'il était achevé (885, t. II, p. 272).

ne vécut que pour son poème [1] et il eut la patience de le récrire en entier après l'avoir achevé en octosyllabes([a]). Si les *Saisons* sont malgré tout fastidieuses et médiocres du premier chant au dernier, on choisirait aisément dans *les Mois* ou dans *les Jardins* quelque « fragment » qui serait du passable Chénier. Mais l'intérêt en serait dû à la facile harmonie de Delille, à la sincérité parfois heureuse de Roucher. Tous les poètes descriptifs ont été de détestables peintres ; leur pittoresque n'est que convention et néant.

L'idée même qu'ils se font de la description les condamne sans retour. Ce n'est pas trop du génie de Victor Hugo pour transposer de lointains souvenirs du Midi et créer des paysages orientaux. Or, Roucher, Saint-Lambert et Delille s'évertuent avec une inquiétante aisance à décrire ce qu'aucun souvenir personnel ne précise en eux, la Suisse ou les Tropiques chez Saint-Lambert, jardins d'Allemagne ou d'Angleterre chez Delille, l'univers entier chez Roucher, des monstres du Sénégal aux « Léviathans » du « Lapland ». Pour mener à bien ces hypothèses, ils ne s'embarrassent pas d'images précises. On sait qu'ils ont, pour combiner leurs peintures, les ressources toujours prêtes des lieux communs et des métaphores traditionnelles. La tâche serait vaine de renouveler sur tous les points un procès sans appel. Il suffit de lire dix pages des uns ou des autres pour s'édifier. Nous marquerons seulement par un exemple les raisons de leur médiocrité pittoresque.

Comme peintres de la nature ils devaient évoquer la variété des couleurs dont elle vêt ses fleurs, ses feuillages, ses eaux et ses horizons. Bernardin de Saint-Pierre saura les voir après eux. Mais Saint-Lambert, Delille ou Roucher semblent n'avoir entrevu la beauté lumineuse des campagnes que dans les grisailles des estampes. Si l'on relève patiemment tout ce qu'ils

1. La Harpe, 847, t. X, p. 118.

a. Il existe de fragments des *Jardins* jusqu'à sept brouillons successifs.

ont connu d'épithètes ou de substantifs colorés, mots propres ou métaphores, on allonge patiemment sa liste pour retrouver sans cesse les mêmes termes, écriteaux qui s'ajustent à tout hasard. Les seules couleurs qu'ils connaissent, c'est, à eux trois, *blanc*, *bleu*, *bruni*, *jaune*, *noir*, *orangé*, *rouge*, *violet*. *vert*. Sans doute, c'est à peu près la gamme complète, mais il faut songer que dans les trois poèmes il n'y a de *brun*, d'*orange* ou de *violet* qu'une fois, et de *jaune* que trois fois. A côté des couleurs du prisme il y a leurs combinaisons infinies et l'art qui sait exprimer par les mots leurs délicatesses changeantes. Toutes les nuances que l'on relève, c'est *bleuâtre*, *grisâtre*, *noirâtre*, *rougeâtre*, *verdâtre*, *jaunissant*, et chacun des adjectifs, sauf deux *bleuâtres*, n'apparaît qu'une fois ; ce qui nous donne sept nuances pour quelques huit mille vers descriptifs. A quoi nous ajouterons pourtant le *vert sombre* que Saint-Lambert oppose à la tendre verdure et les saules *demi-verts* de Delille.

A défaut d'épithètes, les peintres de la nature, pour exprimer par les mots trop rigides la souple richesse des couleurs, disposent des comparaisons et des métaphores. Comparaisons et métaphores, c'est ce qu'enseignent assidûment alors les *Poétiques* et les *Rhétoriques*. Aussi s'étalent-elles abondamment dans les trois poèmes. Pour deux *rouge*, nous avons un *corail*. quatre *rubis* et ces demi-métaphores : quatorze *pourpre*, douze *vermeil*, dix *incarnat*. Pour huit *blanc* et *blanchi*, deux *albâtre* et vingt et un *argent* ou *argenté*. Pour trois *jaune* ou *jauni* et un *blond*, nous avons deux *ambre*, douze *doré* et dix-neuf *or*. Pour trois *bleu* et *bleuir*, un *saphir*, et vingt-cinq demi-métaphores : *azur* ou *azuré*. A quoi, si nous ajoutons un *ébène*, deux *émeraude*, un *jais*, deux *opale*, et un timide *plombé*, nous aurons sans restrictions terminé la liste des façons audacieuses dont nos « poètes des champs » ont su peindre leurs couleurs. De Saint-Lambert à Roucher et de Roucher à Delille, cette belle palette se transmet avec une telle

fidélité que nous retrouvons presque toujours d'analogues proportions. Il va sans dire qu'avec ce souci de précision colorée les termes s'accrochent aux choses à l'aventure. Sans reprendre notre énumération complète, voici tout ce qui, pour Saint-Lambert ou Roucher (Delille, plus réservé, préfère le plus souvent ignorer les couleurs des jardins), est *argenté* ou *doré*, semblable à l'*or* ou à l'*argent*. D'*argent*, une chute d'eau, un nuage, les flots d'une rivière, la mer, le ciel, l'horizon à l'aurore, le globe de la lune, une plaine d'arbres fruitiers en fleurs, un cygne, une marguerite, la gelée. *Dorés*, le pommier, une plaine, les moissons, une montagne au soleil, le crocus, le jasmin ou le millet. Et la *pourpre*. le *rubis*, l'*ombre* et l'*azur* sont distribués avec une même aventureuse générosité.

Les tentatives des poètes pour associer les muses de la peinture et celles de la poésie furent donc malencontreuses. Pourtant, la poésie descriptive fut alors une universelle et chaleureuse ambition. Le genre, aidé des progrès de l'églogue champêtre, fut bientôt plus prospère que tous ceux légués par Boileau. Le poème épique est abandonné pour le poème didactique devenu descriptif. Les anciens genres, odes, épîtres, élégies, se pénètrent de descriptions interminables. Vers 1779, nous dit La Harpe, « la mode de la poésie descriptive (car il nous faut toujours une mode quelconque) s'était répandue dans la littérature comme une espèce d'épidémie [1] ». Le *Journal de Paris* s'en console mélancoliquement : « Dans ce pays-ci, on est quelquefois fort longtemps sans voir le soleil; mais en revanche on en voit souvent des descriptions [2]. » A côté de tous les poèmes déjà cités et qui chantent l'*Agriculture* ou la *Peinture* ou les *Jardins*, à côté des *Fastes* de Lemierre, bien d'autres évoquent le spectacle philosophico-descriptif de la nature, le *Tableau de la nature* de Desnoyers, le

1. **847**, t. III, p. 314. — 2. **44**, 1782, 3 juin.

Spectacle de la nature de Gallien de Salmorenc, l'*Etude de la nature* de Fabre d'Eglantine, *les Elémens*, poème en vers de quatre pieds, les *Tableaux de la nature* de Renaud de La Grelaye, l'*Essai sur la Nature champêtre* de Lezay-Marnezia, *la Nature* dont Lebrun n'acheva que des fragments, le *Fragment d'un poème sur la nature et sur l'homme* de Fontanes.

On chante sans se lasser les Saisons ou les Jours. « Les quatre saisons de l'année, dit le *Journal français,* et les quatre parties du jour ont fourni jusqu'à présent les sujets d'une infinité de tableaux et de poèmes [1] » : *les Saisons* de Saint-Lambert, *les Quatre Saisons* trois fois rééditées de Bret, celles de Bernis, *les Trois Saisons* de Gentil-Bernard, *les Quatre Saisons* ou *les Géorgiques patoises* de Peyrot, *les Saisons* de Coninck. Antoine Romet, Voisenon, Gilbert chantent le *Printemps*. Dorat *le Mois de mai* ou les *Plaisirs de l'hiver à la campagne*, Bérenger *l'Hiver*, Léonard *l'Automne* ou *la Journée du Printemps* [2], Roucher *les Mois*. Il fallut bien enfin railler ces lyriques calendriers en composant *les Quatre Saisons de l'année sous le climat de Paris, Poème d'un seul vers :*

De la pluie ou du vent, du vent ou de la pluie [2].

Les Quatre parties du jour sont dûment célébrées par Bernis, par l'abbé Alleaume d'après Zacharie, par le *Tableau de la volupté ou les Quatre parties du jour* de du Buisson, par Bret dans ses *Fables orientales et Poésies diverses* [3], par Dorat, par Malouet qui écrit un poème en prose sur *les Quatre parties du jour à la mer*. Saint-Lambert nous peint *le Matin* et *le Soir*, Gentil-Bernard *le Matin*, l'abbé Gaston à Arras *le Point du jour* [a]. Deux recueils colligent ces beautés; en 1764, on réunit *les Saisons et les Jours* de Saint-Lam-

1. **53**, 1777, t. III, p. 26. — 2. **233**, t. I, p. 36. — 3. **514**, p. 45.

a. Watelet laissa dans ses manuscrits le *Plan d'un poème sur les quatre parties du jour* (**882** *bis*, p. 22).

bert, Gentil-Bernard, Bernis. En 1775, Nougaret publie *les Saisons ou extraits des plus beaux endroits de tous les poèmes connus sur les Saisons*. Quant aux *Printemps*, *Etés*, *Automnes*, *Hivers*, *Levers de soleil*, *Journées champêtres*, *Promenades matinales*, *Soirées sentimentales* qui circulent en feuilles volantes, qu'accueillent les journaux, que colligent les *Trésor du Parnasse*, *Abeille du Parnasse*, *Etrennes d'Apollon*, *Almanach des Muses*, etc..., la liste en serait interminable.

Toute cette littérature répète Saint-Lambert, Roucher ou Delille. Il n'y a d'elle à eux que la distance du médiocre au pire. Contentèrent-ils du moins ceux qui les lurent ? Tous ceux qui dans leur vie goûtèrent les beautés pittoresques de la nature consentirent-ils à les reconnaître dans leurs vers ? L'accueil que l'on fit aux meilleurs d'entre eux, en jugeant la poésie descriptive, jugera quelque peu par contre-coup la façon dont on comprit et sentit la nature pittoresque à la fin du XVIII[e] siècle.

Saint-Lambert et Delille eurent d'innombrables lecteurs. Sans compter les contrefaçons, il y eut pour le moins, jusqu'en 1785, une douzaine d'éditions des *Saisons*. Dès leur apparition, *les Jardins* eurent des éditions multipliées. « Cinq éditions du poème en un mois », dit le *Journal de Paris*, en juillet 1782 [1]. « On est actuellement à la septième », indique en août la *Correspondance littéraire* [2]. La même année un ami écrit à Delille qu'à la septième critique de ses ennemis il répond par sa onzième édition [3] ([a]). Roucher, Rosset ou Lemierre eurent de moins éclatants succès. Deux éditions simultanées des *Mois*, in-4° et in-12 ([b]). Deux éditions du premier

1. **44**, 1782, 20 juillet. — 2. **885**, t. XIII, p. 178. — 3. Nadault de Buffon, **140**, t. II, p. 448.

a. Il y a vingt éditions en 1800, d'après Aimé Martin, **167**, t. I, p. 5.

b. Elles sont à peu près épuisées en 1784 (Guillois, **538** *bis*, p. 109, note). Il y eut des contrefaçons, notamment une à Liège (Lemarié, 1780, 2 vol. in-12. Cf. *Mercure*, 16 sept. 1780, p. 142) et une à Mons (Hoyois, 1780, 2 vol. in-8° (Bibl. de Toulouse).

volume de l'*Agriculture* en 1774 et 1777, et une seule édition des *Fastes*. Les éloges de la critique furent aussi l'écho des succès de librairie. Nous avons dit que Chamfort, La Harpe, Rivarol et Lezay-Marnezia parlèrent favorablement des *Saisons*. Voltaire ne cessa d'y louer d'éclatants mérites. Eloges à Saint-Lambert, « harmonieux émule

Du pasteur de Mantoue et du tendre Tibulle ».

Eloges d'une plus sûre sincérité à La Harpe, à M. Dupont, à l'Académie[1]. Clément attaque le poète sans ménagement, et Voltaire, unissant son admiration et ses propres rancunes, ne cesse de protester contre le « petit serpent » et le « pauvre garnement » de Dijon[2]. Eloges de Delille[3], de Marmontel[4], de Mme Necker[5], de Florian[6]; puis, au hasard des moindres critiques, de Lezay-Marnezia[7], La Serre[8], Bérenger[9], et des journaux : le *Journal encyclopédique*[10], l'*Avant-Coureur*[11], le *Mercure de France*[12], le *Journal des Savants*[13], les *Affiches de province*[14], la *Gazette des Deux-Ponts*[15], le *Journal français*[16], le *Journal de Trévoux*[17]. L'*Année littéraire*[18] ou Diderot[19], malgré quelques critiques, restent encore nettement favorables.

Roucher fut reçu moins complaisamment. Il eut cependant pour le louer le *Journal des Savants*[20], Bérenger[21], Sylvain Maréchal[22], Fontanes[23], Dorat-Cubières[24], Maury, Thomas[25], le censeur qui donna son approbation ou le *Journal encyclo-*

1. **168**, t. X, p. 405; XV, p. 435; XIV, pp. 263, 348. — 2. **883**, t. X, p. 178; XVIII, p. 556; X, p. 419. — 3. **270**, pp. XXIII-XXIV. — 4. **603**, t. II, p. 495. — 5. **862**, t. I, p. 352. — 6. **587** *bis*, p. 10. — 7. **471**, pp. 124, 126 note. — 8. **599**, p. 397. — 9. **504**, p. 62. — 10. **51**, 1773, 1er août, p. 470. — 11. **30**, 1771, p. 272; 1769, p. 158. — 12. **55**, 1782, juin, p. 76. — 13. **49**, 1769, pp. 727-735. — 14. **27**, 1769, p. 118. — 15. **38**, 1771, p. 389. — 16. **607**, p. 249. — 17. **45**, 1769, avril, p. 117. — 18. **29**, 1770, t. II, p. 5. — 19. **885**, t. VIII, p. 279. — 20. **49**, 1781, p. 479. — 21. **504**, p. 62. — 22. **44**, 1780, 26 mars. — 23. **28**, 1779, p. 247. — 24. **44**, 178x, 3 oct. — 25. **538** *bis*, p. 94.

pédique. Des lecteurs lui écrivent avec enthousiasme, le secrétaire de l'Académie des Sciences de Montpellier par exemple, un conseiller à la Cour des Comptes de Normandie, un correspondant de Guyton de Morveau[1] ou le médecin Baignères[2]. Le *Journal de Paris*[3], la *Correspondance secrète*[4], mêlent aux compliments d'assez vives critiques. Mlle de Lespinasse l'admire toujours de toute son âme, mais « les diamants, l'or, l'arc en ciel, tout cela ne vaut pas l'endroit sensible » de son âme. Ce sont des « richesses factices » qui ne valent point un mot de ce qu'elle aime et son sommeil même[5]. L'*Année littéraire,* encore favorable, est déjà presque sévère[6]. Delille, mieux soutenu par la vente même de son œuvre, le fut mieux aussi par les critiques. Enthousiastes, M. de M***, Dorat-Cubières[7], l'*Année littéraire*[8], le *Mercure de France*[9], Bérenger[10], Lezay-Marnezia[11], Morel[12], Chabanon[13], Loaisel de Tréogate[14], Guibert[15], Fontanes[16], un poète normand : Le Gay[17]. La princesse Czartoriska lui écrit pour esquisser un projet de monument à ses auteurs préférés : sur une des faces de la pyramide s'inscrivent les noms de Virgile, Gessner, Delille[18]. Le poète a son buste dans le jardin de Belœil[19]. Moins élogieux, le *Journal de Paris*[20], le *Journal encyclopédique*[21] ou Palissot[22] ne contestent pas le talent. Comme Saint-Lambert eut son petit serpent de Dijon, Delille eut Rivarol et ses pamphlets peu discrets[23]. Mais il y eut, pour protester avec indignation contre de telles critiques, le *Jour-*

1. **538** *bis*, pp. 6, 27. — 2. **23**. — 3. **44**, 1780, 3 mars, 31 juillet. — 4. **35**, t. XIII, p. 126. — 5. *Revue des Deux-Mondes*, 1905, t. II, p. 869. — 6. **29**, 1781, p. 145. — 7. *Journal de Paris*, **44**, 1782, 8 et 11 juin. — 8. **29**, 1783, p. 204. — 9. **55**, 1782, juin, p. 298. — 10. **504**, p. 62. — 11. **471**, p. 124. — 12. **481**, t. I, p. XII. — 13. **44**, 1782, 20 juillet. — 14. **714**, t. II, p. 136. — 15. **367**, p. 151. — 16. **536**, t. I, p. 422. — 17. **543**, p. 115. — 18. *Mercure*, **55**, 1785, 7 mai. — 19. Prince de Ligne, **473**, p. 26. — 20. **44**, 1782, 12 et 13 juillet. — 21. **51**, 1782, 1er août, p. 470. — 22. **607**, t. I, p. 241. — 23. **487-488**.

nal de Monsieur[1], la *Correspondance secrète*[2], le *Journal de Paris*[3] et La Harpe[4].

Pourtant, s'il y eut des accueils enthousiastes et si Delille, Saint-Lambert et Roucher furent escortés de sincères admirateurs, Clément et Rivarol ne furent pas seuls. A chaque éloge répondit une critique. Saint-Lambert, nous l'avons vu, n'avait été ménagé ni par Palissot, ni par Clément, ni par Sabatier de Castres, ni par Grimm, ni par Mme du Deffand, ni par Walpole, ni par d'Allonville, ni par Roucher. Ils eurent avec eux d'autres mécontents. Le succès fut grand à l'apparition du volume ; la *Correspondance littéraire*[5], la *Bibliothèque des Sciences et des Beaux-Arts*[6], la *Bibliographie parisienne*[7], l'*Almanach des Muses*[8] s'accordent. Mais tous ces périodiques s'accordent en même temps pour déclarer qu'une froide indifférence et même un profond oubli succédèrent à cet enthousiasme inconsidéré. Les *Mémoires secrets* affirment même que, dès sa publication, il ne répondit pas « à la longue attente des amateurs[9] ». Les années passent et les journaux restent sévères : « Qui est-ce qui lit maintenant *les Saisons* »? demande le *Journal de littérature* en 1779[10]. En 1782, le *Journal de Monsieur*[11] et les *Affiches de Province*[12] semblent répondre : il n'y a de bon dans *les Saisons* que « quelques vers sur les fleurs » ; tout est beau, « papier, caractères, hormis les vers de M. de Saint-Lambert ». La critique de Clément n'épargne ni le style, ni la versification, ni « la partie dramatique », ni la « philosophie du siècle[13] ». C'est, à quelque chose près, l'avis et de tous ceux que nous avons nommés, et de Luchet dans le *Pot-pourri*[14], et de Naigeon[15], et de

1. **43**, 1782, t. VI, p. 146. — 2. **35**, t. XIII, p. 243 ; XIV, p. 207. — 3. **44** 1782, 5 oct. — 4. **847**, t. XII, pp. 29-34. — 5. **885**, t. VIII, p. 279. — 6. **31**, 1770, t. I, p. 220. — 7. **884**, t. V, p. 142. — 8. **28**, 1770, p. 176. — 9. **823**, 28 février 1769. — 10. **42**, t. IV, p. 296. — 11. **43**, t. III, p. 190. — 12. **27**, p. 23. — 13. **581**, p. 285. — 14. **856**, t. IV, p. 11. — 15. *Correspondance littéraire*, **839**, t. V, p. 257.

Mme de Genlis[1], et de Sabatier de Castres[2], et du médecin Baignères[3]. La Harpe lui-même reconnaissait que l'ouvrage n'avait jamais eu « un succès de vogue » et qu'il avait encore « beaucoup de détracteurs[4] ».

Où Saint-Lambert ne trouvait pas grâce, les hardiesses maladroites de Roucher furent impitoyablement jugées. Avant l'apparition du poème, le *Journal de Luxembourg* était fort sévère pour les fragments connus de ce « bouffi poème[5] ». En 1779, il eut avec lui l'*Année littéraire*[6], la *Correspondance secrète*[7] : « Nascitur ridiculus mus », le *Journal de Monsieur*[8], les *Affiches de province*[9], le *Journal de littérature*[10]. Aussi le *Journal de Luxembourg* confirme-t-il avec sérénité son premier jugement : c'est une « production parfaitement médiocre[11] ». L'opinion publique ne fut pas plus tendre que celle des journalistes : « Au bout de vingt-quatre heures, nous dit La Harpe, l'ouvrage n'avait pas un apologiste[12]. » Le *Journal de Paris*[13], le *Journal des Savants*[14] et Lezay-Marnezia[15], malgré leur bonne volonté, sont forcés d'avouer que le succès est maigre et le public sévère. Les *Mémoires secrets* les confirment[16], comme les rigueurs de Clément et de Rivarol.

Delille put répondre sans doute à la critique par les chiffres de ses imprimeurs. Pourtant, s'il eut tout de suite onze éditions, il eut bientôt plus de sept critiques. *Journal de Monsieur, Correspondance littéraire*, La Harpe, Clément, Rivarol, Buffon, Ducis, Mercier, Lebrun, *Parallèle raisonné*, ne se laissèrent pas éblouir, nous l'avons vu, par la renommée de l'auteur. Dès l'apparition on s'acharne. Les *Mémoires*

1. **104**, t. I, p. 395. — 2. **872**, t. IV, p. 33. — 3. **23**, p. 267. — 4. **847**, t. XI, pp. 249, 250. — 5. **42** *bis*, 15 avril 1778, p. 567. — 6. **29**, 1782, p. 74. — 7. **35**, t. IX, p. 280. — 8. **43**, 1783, t. II, p. 71. — 9. **27**, 1780, p. 46. — 10. **42**, 1780, t. II, pp. 337, 350. — 11. **42** *bis*, 1780, 1er oct., p. 177. — 12. **847**, t. XI, pp. 249, 250. — 13. **44**, 1780, 3, 4, 9 mars. — 14. **49**, 1781, p. 479. — 15. **471**, pp. 124, 126 note. — 16. **823**, 1779, 27 septembre.

secrets, 7 juin, 14 juin, 4 septembre, 23 décembre, suivent avec sympathie les progrès et le succès croissant de la critique. Le poème « ne soutient pas sa réputation » ; « on critique de plus en plus » ; « le comte de Barruel vient de publier une satire très violente » ; « les rivaux de M. l'abbé Delille fermentent toujours ». Le *Journal de Paris*[1], le *Journal de Verdun*[2] critiquent tant de défauts que l'on ne sait plus guère ce qui reste de qualités. On publie une traduction nouvelle des *Jardins* de Rapin. C'est l'occasion pour le *Journal de Monsieur*[3] ou pour les *Affiches de province*[4] de les opposer à la médiocrité de Delille. Palissot n'aime guère « cette muse de ville, chargée d'ornements et souvent un peu maniérée[5] ». Rivarol surtout fut le chef de chœur. Il fit paraître sous le nom du comte de Barruel la *Suite du poème des Jardins, ou Lettre d'un président de la province à M. le comte de Barruel, capitaine de dragons*, puis la *Plainte du chou et du navet contre les Jardins de l'abbé Delille* que la censure crut devoir mutiler, mais qui parut intégralement dans le *Courrier de l'Europe*[6]. Les deux brochures eurent un succès retentissant, et, s'il faut en croire le baron Thiébault, il aurait fallu les plus humbles instances de Delille pour éviter la publication d'une troisième satire : *Mort de l'abbé Delille d'une indigestion de choux et de navets et sa réception aux Champs-Elysées*[7].

Ainsi, dès qu'on put les lire, les poèmes descriptifs furent désavoués par une part de leurs lecteurs. Sans doute, les éditions successives de Saint-Lambert et de Delille assurent qu'on les lut sans se lasser. Mais ils eurent contre eux une opinion trop unanime pour que la jalousie seule l'inspirât. Ce n'était pas pourtant la bonne volonté des lecteurs qui leur manquait. La nature méconnue et dédaignée était devenue en peu

1. **44**, 1782, 12 juillet. — 2. **46**, 1782, 1er nov., p. 333. — 3. **43**, 1782, t. VI, p. 153. — 4. **27**, 1782, p 201. — 5. **607**, t. I, p. 241. — 6. **140**, t. II, p. 440. — 7. **129**, t. I, p. 105.

d'années une puissance vénérée. Ne fallait-il pas appeler de ses vœux le monument poétique qui fût digne d'elle? On vante le poème de Saint-Lambert pendant plus de six années avant qu'il soit publié. Le *Journal de littérature*[1] ou les *Mémoires secrets*[2] se font l'écho « de la longue attente des amateurs » et de tous les éloges qu'il reçut « tant qu'il resta dans le portefeuille de l'auteur ». Roucher lit des fragments de son poème un peu partout, et l'enthousiasme est unanime. Lectures dans les salons, chez Morellet[3] par exemple, la comtesse de Boufflers[4], le duc de La Rochefoucauld, le duc de Bourbon[5]; lecture à la loge des neufs sœurs[6]. On était regardé « comme du plus mauvais goût quand on n'avait pas entendu, au moins une fois, quelques lectures de cet ouvrage[7] ». Mlle de Lespinasse frémit d'admiration[8]. « L'attente est impatiente ». nous dit la *Correspondance secrète*[9]. » La Harpe annonce un homme qui vient de sortir tout à coup de l'obscurité[10], et la *Correspondance* deGrimm le voit « s'élever sur notre horizon littéraire comme un météore éclatant[11] ». Delille lit infatigablement les morceaux de son poème des *Jardins*[12] et la renommée répercute les applaudissements. La *Correspondance littéraire*[13] et la *Correspondance secrète*[14] les annoncent. Autre lecture en 1781, et si la *Correspondance littéraire* déclare que « depuis Racine on n'a pas fait de plus beaux vers[15] », la *Correspondance secrète* nous informe de « l'enthousiasme » et de l'« ivresse du public[16] ». Lecture encore du premier chant à la réception de Condorcet, et l'accueil est bruyamment favorable[17].

1. **42**, 1779, t. IV, p. 296. — 2. **823**, 28 février 1769. — 3. Garat, **103**, t. IV, p. 351. — 4. Guillois, **590** *bis*. p. 69. — 5. Guillois, **538** *bis*, pp. 26, 30 note. — 6. Bachaumont, **823**, 1777, 29 nov. — 7. Baignères, **23**, p. 27. — 8. **153**, p. 186. — 9. **35**, t. VII, p. 271. — 10. **847**, t. X, p. 118. — 11. **885**, t. XI, pp. 169-170. — 12. La Harpe, **847**, t. X, p. 116. — 13. **885**, t. XI, pp. 36-37. — 14. **35**, t. I, p. 201. — 15. **885**, t. XII, p. 471. — 16. **35**, t. XI, p. 72. — 17. La Harpe, **847**, t. XI, pp. 466-470. — Cf. également Bachaumont, **823**, 1782, 22 février, et La Harpe, **847**, t. XI. pp. 357-358.

C'est dire qu'avant *les Saisons,* avant *les Mois,* avant *les Jardins,* on attend impatiemment le poète qui sera l'interprète éloquent de la nature. Ce sera Saint-Lambert d'abord, puis Roucher, puis Delille. Mais, si le goût du siècle est assez docile aux traditions de la poésie pseudo-classique pour qu'on les réédite et les vante, bien des gens ne les lurent que pour être déçus. Assurément, nulle de ces critiques ne précise suffisamment ce qui fit l'incurable médiocrité de cette poésie. Ni Palissot, ni La Harpe, ni même Diderot, malgré quelques passages célèbres, n'ont su dire qu'il faudrait aux poètes, pour bien peindre la nature, renoncer à tous les principes établis. Ils n'ont pas su, pour les condamner, prévoir la poésie romantique. Il serait vain de s'en étonner. Il faut en conclure seulement que malgré la force de la tradition, malgré l'habileté de Saint-Lambert et Delille à mettre en œuvre les formules consacrées, il y eut dans le sentiment de la nature assez de sincérité pour qu'on refusât d'accepter la peinture qu'en offrait la poésie descriptive. « Je suis las, déjà, je vous l'avoue, disait Caraccioli, de retrouver toujours dans les descriptions champêtres, et l'écho qui répète le nom de la bergère, et le ruisseau qui murmure à l'honneur du berger, et les chênes et les prés qui s'intéressent à leurs amours[1]. » Bernis lui-même se plaignait que les poètes ne décrivissent jamais « que les fleurs des prairies, le murmure des ruisseaux, les pleurs de l'aurore et le badinage des zéphyrs[2] ». Saint-Lambert, Roucher ou Delille y ajoutèrent les tempêtes, la mer, la montagne, la philosophie et la rêverie. Mais si leurs intentions furent excellentes, ils les peignirent des mêmes couleurs conventionnelles. Le goût de la campagne, celui des jardins et celui des voyages avaient fait connaître un pittoresque plus vivant : on eut conscience que leurs tableaux étaient indignes du modèle.

1. **576**, t. I, pp. 230-231. — 2. **507**, p. 5.

CHAPITRE IV.

L' « Art de peindre à l'esprit ».

II. — La Prose.

Roucher n'était pas insensible, ni Bertin, ni même Lebrun. Malgré cela, le mensonge de leur art n'a laissé dans leurs vers que des soupçons de passion vraie. Il n'y a pas de commune mesure entre ce qu'ils ont su exprimer de leur cœur et ce que Rousseau a mis du sien dans la *Nouvelle Héloïse*. La prose libérée par Rousseau reflétait librement toutes les émotions qui remuent les âmes. En principe, l'échec des poèmes descriptifs à peindre la nature n'engage donc pas le pittoresque de la prose ; les romanciers auraient pu réussir là où les poètes s'obstinèrent en vain.

Pourtant le roman ne dut qu'au génie de Rousseau ce qu'il y eut en lui de vérité sentimentale. Si Jean-Jacques avait su peindre les choses comme il avait su peindre les passions, la prose se serait libérée peut-être à sa suite des scrupules et des sécheresses que lui avait légués le style raisonneur et fin des Marivaux et des Voltaire. Mais Rousseau, nous le verrons, comprit peu le pittoresque des couleurs et des lignes ; dans tous les cas, il sut mal les rendre et n'eut guère sur sa palette de nuances plus neuves qu'un Roucher ou qu'un Bertin. Dès lors, le style de la prose suivit la pente qu'il descendait depuis tant d'années. La langue d'un Montesquieu ou

d'un Voltaire avait tout au moins le mérite d'exprimer exactement leur pensée; elle ignorait l'art du pittoresque parce qu'elle se souciait d'autre chose. Conduit par le progrès des mœurs à rencontrer le goût précis des beautés de la nature, le style des contemporains de Rousseau aurait pu peut-être, poussé par des exigences nouvelles, se créer le vocabulaire et les images qui rendent sensibles à la pensée le plaisir des yeux. Malheureusement il se crut autorisé à ne demander secours qu'à la poésie. Le XVIII[e] siècle tout entier ne cessa de confondre l'art d'écrire en vers et l'art d'écrire en prose. Par cette confusion réfléchie et obstinément maintenue, les poètes offrirent et imposèrent aux prosateurs ce qu'ils appelaient le coloris de leur style. Nous avons vu ce qu'il valait.

Le dessein d'accorder à la prose tous les privilèges réservés aux vers remontait clairement jusqu'à Lamotte-Houdart. La théorie de la tragédie en prose souleva une interminable discussion qu'Aublet de Maubuy rangeait dans son *Histoire des troubles et des démêlés littéraires*. La poésie ne fut pas vaincue, mais elle dut offrir à sa rivale une place à ses côtés. Sans doute, l'abbé Fraguier, Desfontaines, La Chaussée, La Faye, J.-B. Rousseau, Rémond de Saint-Mard[1], Louis Racine[2] protestèrent. Sans doute, Voltaire ne ménagea ni les invectives, ni les lamentations pour exterminer le poème en prose, « espèce bâtarde », « monstre », « aveu d'impuissance », ou la tragédie en prose, « abomination de la désolation dans le temple des Muses[3] ». Mais Lamotte eut pour lui toutes sortes de sympathies, Trublet et l'abbé Terrasson, Marivaux ou Montesquieu, Buffon[4] ou l'abbé Dubos[5], tous ceux enfin qui se mêlèrent d'écrire en prose poétique, Mallemans de Messanges, Desforges-Maillard[6], Besnier et son

1. Aublet de Maubuy, **822**, t. I, p. 217. — 2. **867**, t. II, p. 185. — 3. **883**, t. XVIII, p. 580; t. XXV, p. 240; t. XX, p. 373. — 4. La Harpe, **847** *bis*, t. VIII, pp. 257-258, et XIII, pp. 5 et suiv. — 5. **586**, section XLVIII, p. 484, t. I, p. 679. — 6. **522**, t. I, p. 116.

Mexique conquis, La Baume Desdossats et sa *Christiade*[a]. Les romans érotico-poétiques cèdent au même engouement : sans parler du *Temple de Gnyde*, *l'Histoire et les amours de Sapho de Mytilène, Amours de Callisthène et d'Aristoclée*, la *Sylvie* et *la Vallée de Tempé* de Watelet, *l'Univers perdu et reconquis par l'amour*, etc...[1]

Surtout, Lamotte eut pour lui le succès du *Télémaque*. La gloire de l'œuvre gêna singulièrement les adversaires du poème en prose. « Tous nos stériles partisans de la prose, écrit Voltaire, triomphent d'avoir dans leur parti l'auteur du *Télémaque*[2]. » Sans doute, c'est un triomphe mensonger, et sans doute Fénelon, dans le *Temple du goût*, raye le titre de Poème épique[3], mais le *Télémaque* demeure bel et bien pour ceux qui l'admirent le modèle du poème en prose. C'était déjà l'avis du chevalier de Ramsay en tête de l'édition de 1717. Un demi-siècle plus tard, c'est encore celui des concurrents qui louent Fénelon à l'intention de l'Académie. Homère lui-même consacre la prose par la bouche de l'abbé Maury : « Puisque la prosodie de ta langue reste au-dessous du langage des Muses, affranchis-toi du joug importun de la rime ; tu feras un véritable poème sans écrire en vers[4]. » Aublet de Maubuy[5], Doigni du Ponceau[6], Sabatier de Castres[7], Watelet[8] unissent ainsi sans réserve dans l'œuvre la gloire du prosateur et celle du poète.

Enfin, après le *Télémaque* et pour assurer définitivement la fortune de la prose poétique, il y eut Gessner, sa *Mort d'Abel*, son *Daphnis* et ses *Idylles*. Si le génie de Fénelon ne fut pas

1. **619**. — 2. **168**, t. I, p. 226. — 3. **883**, t. VIII, pp. 361, 577. — 4. **656**, pp. 13, 44. — 5. **822**, t. I, p. 216; t. II, p. 37. — 6. **636**, pp. 15, 16. — 7. **872**, t. II, pp. 148-150. — 8. **252**, p. 8.

a. Le *Mercure de France* (1er août 1750, p. 127) publie une *Ode en prose à M. Houdart de La Mothe, de l'Académie française, sur ce qu'il a prétendu qu'on pourroit faire d'aussi beaux ouvrages de poésie en prose qu'en vers*. [C'est une adhésion enthousiaste.]

contesté, le génie de Gessner marcha de pair avec celui de Théocrite et de Virgile. On savait qu'il écrivait en prose et l'on se piqua de voir en lui celui qui consacrait pour toujours l'union des beautés poétiques et du langage affranchi de la mesure et de la rime. Condillac[1], Palissot[2], Clément[3], le *Journal de Monsieur*[4], la *Gazette des Deux-Ponts*[5] protestent encore contre le poème en prose « espèce de singerie et de dégradation de la poésie ». Mais autour d'eux l'opinion est presque unanime : *Télémaque* et Gessner démontrent l'excellence de la prose poétique. C'est l'exemple de Gessner qu'invoquent Bitaubé pour son *Joseph*[6] et son *Guillaume de Nassau*[7], Watelet pour une réédition de *Sylvie*[8], Leclerc pour son *Tobie*[9], Bérenger pour l'*Hymne au Soleil* de l'abbé de Reyrac[10], Mme Petigny pour ses *Idylles ou Contes champêtres*[11]. C'est à Gessner que le *Journal encyclopédique* compare l'*Hymne au soleil*[12] ; le *Journal de littérature*[13], l'*Avant-Coureur*[14] ou le *Journal de Paris*[15] les recueils de Maréchal; l'*Année littéraire*[16], le *Journal de Paris*[17] ou le *Journal des Savants*[18] les *Noces patriarcales* de Le Suire; le *Journal des Dames*[19], le *Journal des Savants*[20], les *Affiches de province*[21] le *Joseph* de Bitaubé; le *Mercure de France*[22] ou l'*Année littéraire*[23] le *Tobie* de le Clerc. D'Alembert bien après Montesquieu affirme tout bonnement qu'un poète est un homme qu'on oblige de marcher avec grâce les fers aux pieds[24]; Duclos répétait complaisamment : « cela est beau comme de la prose[25] », et Mercier affirmait que notre poésie

1. **834**, t. VII, p. 419. — 2. **29**, 1784, p. 22; **53**, 1777, t. I, pp. 160, 236, 317; t. III, p. 22. — 3. **582**, t. I, pp. 332-333, 383-388. — 4. **43**, t. III, p. 249. — 5. **38**, 1772, p. 333. — 6. **628**, p. XIII. — 7. **627**, t. I, p, XVI. — 8. **252**, note sur *Silvie*. — 9. **649**, p. 3. — 10. **624**, p. 27. — 11. **658**, t. I, pp. 7-8. — 12. **51**, 1782, 1er sept., p. 270. — 13. **42**, 1782, t. IV, p. 403. — 14. **30**, 1770, p. 221. — 15. **44**, 28 nov. 1782. — 16. **29**, 1778, p. 203. — 17. **44**, 1777, 17 février. — 18. **49**, 1781, p. 209. — 19. **47**, 1767, déc., p. 33. — 20. **49**, 1768, p. 336. — 21. **27**, 1767, p. 190. — 22. **55**, 1773, sept., p. 114. — 23. **29**, 1773, t. V, p. 4. — 24. **821**, t. IV, p. 300. — 25. La Harpe, **847** *bis*, t. VIII, pp. 257-258, et t. XIII, pp. 5 et suiv.

n'est pas « plus noble, plus harmonieuse, plus précise, plus cadencée, que les beaux morceaux de nos prosateurs [1] ([a]) ».

Mieux encore que la gloire de *Télémaque* et de Gessner, mieux que les dédains d'un d'Alembert, d'un Duclos ou d'un Mercier, les catalogues de libraires prouvent que l'on aima à écrire « poétiquement » sans le secours de la rime. Après Gessner surtout, les journaux et les éditeurs offrent constamment aux lecteurs des poèmes en prose. Comme il y avait eu des imitations de Télémaque, le *Séthos* de l'abbé Terrasson, le *Cyrus* du chevalier de Ramsay, *les Céramiques* de Galtier de Saint-Symphorien, les *Aventures de Périphas* de Puget de Saint-Pierre ou le *Télèphe* de Pechméja, il y eut d'innombrables imitations de la *Mort d'Abel*, de *Daphnis*, des *Idylles. Amours de Laïs*, *Amours de Sapho et de Phaon*, *Amours de Mirtil*, *Amours de Paléris et de Dirphé, la Pariséïde* sont des fantaisies galantes et sentimentales qui unissent le souvenir de *Daphnis* et celui du *Temple de Gnyde*. Imitations en prose des *Idylles* dans le *Mercure de France*[2], la *Bibliothèque des Sciences et des Beaux-Arts*[3], l'*Esprit des Journaux*[4], dans le *Journal des dames* surtout qui, de 1764 par exemple à juin 1768, en insère neuf[5]. Séguier de Saint-Brisson envoie à Rousseau un manuscrit d'*Idylles françaises*[6] qu'il transpose ensuite dans un roman poétique[7]. Modestes rivaux des *Idylles*, Beaurieu, Maréchal, J.-B. Leclerc, le Boux de la Bapaumerie, Mme Petigny de Saint-Romans, Perreau, Mlle l'Evêque. D'autres plus hardis se souviennent du *Télémaque* et de la *Mort d'Abel*. Cazotte écrit le poème en prose d'*Ollivier*,

1. **859**, t. II, p. 114. — 2. **55**, 1761, octobre. — 3. **31**, 1769, t. II, p. 424, 1770, t. I, p. 420; t. II, p. 420. — 4. **36**, 1782, t. II, p. 223; t. IV, p. 148. — 5. **47**, mai 1764, p. 50; juin, p. 13; nov., p. 8; déc., p. 23; 1765, janv., p. 25; 1766, nov., p. 5; 1767, janv., p. 6; avril, p. 5; juin, p. 5. — 6. **12** *bis*. — 7. **660**.

a. Cf. également un éloge de la prose poétique dans le *Mercure* (1782, mai, p. 36) et du poème en prose dans Mercier (**859**, t. II, p. 135).

l'abbé Bérault la *Conquête de la Terre promise*, Bitaubé *Joseph* et *Guillaume de Nassau*, Desmarais *Jérémie*, Le Suire *les Noces patriarcales*, un anonyme *Hylas et Phila*. Bernardin de Saint-Pierre médite l'*Arcadie*, vaste poème en prose qui devait unir les splendeurs de tous les climats, celles de la barbarie et celles de la Grèce « une espèce de poème épique en douze livres » nous dit-il lui-même [1] ([a]). Ce sont aussi les œuvres qui étendent à tous les genres la prose cadencée et les élégances poétiques, les pastorales où Florian entremêle les vers et la prose harmonieuse, la *Moïsade* philosophico-religieuse de Diderot[2]; un *Hymne au Printemps* de Mercier[3], les *Quatre parties du jour à la mer*, poème descriptif en prose de Malouet, etc.....

Enfin la gloire du poème en prose sembla définitivement consacrée par l'unanime succès de l'*Hymne au Soleil*. L'histoire littéraire a gardé le souvenir de Saint-Lambert, Delille ou Roucher. Pourtant, les œuvres sont médiocres et le succès fut contesté. Mais il s'est trouvé un auteur pour mettre d'accord les Encyclopédistes et le *Journal de Trévoux*, pour réconcilier les classiques timides et les novateurs malveillants, pour multiplier les éditions de son œuvre en multipliant les louanges des critiques. L'œuvre est détestable assurément, et l'oubli la gardé sans injustice. Pourtant, non pas le plus bruyant, mais le plus constant et le plus unanime succès d'opinion fut pour elle. L'*Hymne au Soleil* avait paru d'abord, ainsi qu'il était de mode, comme une traduction du grec en 1777. Personne d'ailleurs ne s'y laissa prendre et l'abbé de Reyrac s'avoua l'auteur dès la deuxième édition, en février 1778. Puis, d'année en année, ce petit ouvrage, que nulle réclame, nulle réputation de l'auteur, prêtre à Orléans, ne soutenait,

1. **874** *bis*, t. VIII, p. 66. — 2. **839**, t. IV. — 3. **859**, t. I, p. 16.

a. Mme de Boufflers compose une tragédie en prose (Rousseau, **75**, t. XII, p. 183).

fut réédité avec des corrections et quelques autres morceaux de prose poétique. En 1783, on en est pour le moins à la huitième édition. L'abbé Mestivier publie une traduction en vers latins trois fois rééditée. Les éloges de la critique s'associent à ce succès. Sauf le *Journal français* qui fut assez sévère [1], la *Correspondance littéraire* malgré de légères restrictions [2], le *Journal des Savants* [3], le *Journal encyclopédique* [4], le *Journal de Linguet* [5], le *Journal de Paris* à mainte reprise [6], le *Journal de littérature* [7], les *Affiches de province* [8], le *Journal des Sciences et des Beaux-Arts* [9], la *Bibliothèque des Sciences et des Beaux-Arts* [10], le *Journal de Monsieur* [11], la *Correspondance secrète* [12] passent des éloges à l'admiration et de l'admiration à l'enthousiasme. Reyrac a « surpassé » les Allemands. C'est un ouvrage qui « respire une élégance, une fraîcheur, une suavité de pinceau, dignes des plus habiles maîtres. » Le poète Bérenger accorde sa lyre pour comparer l'auteur à Raphaël, à l'Albane et au Corrège [13]. Bref, c'est le triomphe incontesté de la prose poétique et la preuve « que la prose de M. de Reyrac est plus poétique que la plupart des vers qui ont paru en France depuis quelques années [14] ».

Rousseau ne lut peut-être pas l'*Hymne au soleil*. Mais il eut assurément approuvé l'ambition de prêter à la prose toutes les beautés de la poésie : « Je n'ai jamais aimé, écrit-il à Moultou, la poésie française [15]. » Malgré quelques vers de jeunesse, il n'y a jamais trouvé « assez d'attrait » pour « s'y livrer tout à fait [16] ». Dès les Charmettes il lisait *Télémaque* et *Sé-*

1. **53**, 1777, t. I, p. 382. — 2. **885**, t. XII, p. 47. — 3. **49**, 1777, avril, p. 234; 1778, mars, p. 148. — 4. **51**, 1782, sept., p. 270. — 5. **41**, 1777, t. I, p. 464. — 6. **44**, 1777, 4 févr.; 1778, 24 janv.; 1780, 1er juillet; 1782, 11 juin. — 7. **42**, 1780, t. III, p. 321; 1782, t. II, p. 85. — 8. **27**, 1777, p. 34; 1778, p. 13. — 9. **50**, 1778, 30 août. — 10. **31**, 1778, t. II, p. 176, — 11. **43**, 1782, pp. 248 et suiv. — 12. **35**, t. XIII, p. 34. — 13. **504**, p. 16. — 14. *Bibliothèque des sciences...* **31**, 1778, t. II, p. 176. — 15. **75**, t. X, p. 330. — 16. **75**, t. VIII, p. 111.

thos[1]. Il allait, avant 1760, jusqu'au bout des doctrines de Lamotte, puisqu'il méditait à Genève un plan de tragédie en prose[2] ([a]). Enfin, il voulut marcher sur les pas de Gessner. On sait comment il conçut et composa le *Lévite d'Ephraïm* : lecture, la veille de son départ pour la Suisse, d'un livre de la Bible ; dans la voiture qui l'emmène, souvenir de cette lecture et souvenir des *Idylles* de Gessner qu'Huber lui avait envoyées quelque temps auparavant[3]. Ainsi s'ébaucha le poème en prose où se mêlent le style de Rousseau, celui de Gessner et plus timidement celui de la Bible. L'œuvre est froide et le vrai Rousseau n'y survit pas. Pourtant ce fut plus qu'une fantaisie passagère et une distraction de carrosse : « Le *Lévite d'Ephraïm*, affirmera Rousseau lui-même, s'il n'est pas le meilleur de mes ouvrages, en sera toujours le plus chéri. » Il n'a rien fait en sa vie « où règne une douceur de mœurs plus attendrissante, un coloris plus frais, des peintures plus naïves, un costume plus exact, une plus antique simplicité en toute chose[4] » ([b]). Aussi en parle-t-il à tout le monde. On l'avait annoncé au comte de Zinzendorf à Zurich en 1764, et il en a « beaucoup entendu parler depuis[5] ». M[me] de Chenonceaux apprend à Paris, en 1764, qu'il travaille « à des poèmes en prose sur des morceaux de l'Ecriture sainte, dans le goût du poème d'Abel[6] ». Le prince Henri de Prusse le demande au duc de Wurtemberg[7] ; les Parisiens en parlent à Rousseau, à son passage à Paris, avec tant de curiosité qu'il réclame son manuscrit à du Peyrou pour le lire à ses amis[8]. Avant sa

1. **75**, t, VI, p. 6. — 2. **75**, t. VIII, p. 281. — 3. **75**, t. IX, pp. 27 et suiv. — 4. **75**, t. IX, p. 32. — 5. **167** *bis*, t. II, p. 225. — 6. **167** *bis*, t. II, p. 252. — 7. **167** *bis*, t. II, p. 197. — 8. **75**, t. XI, p. 302.

a. Il reste deux actes de *La mort de Lucrèce*, tragédie en prose, à Neuchâtel (**9**). M. Th. Dufour vient de les publier : *Annales de la Société J.-J. Rousseau*. Genève, t. II, 1906, pp. 182-184, 218-244.

b. Il écrit bien au duc de Würtemberg que son poème n'a de mérite que d'avoir été fait pour le distraire (**75**, t. XI, p. 222), mais c'est là modestie d'auteur.

mort, d'ailleurs, ce manuscrit est prêt pour l'impression, recopié de la belle écriture définitive de Jean-Jacques, cousu d'une faveur bleue. Le sujet même des estampes, comme pour la *Nouvelle-Héloïse*, est choisi et décrit complaisamment[1] ([a]).

Cet universel succès de la prose poétique, l'illusion tenace que les mesures fixes et la rime gênent sans profit l'imagination du poète, influèrent profondément sur la prose française. Toute celle qui se réclame de l'imagination fut gâtée plus ou moins. Si la poésie eût été forte et vivante, la prose aurait gagné peut-être à cette confusion. Mais la poésie fut médiocre désespérément ; elle s'attarda à des conventions et à des artifices qui mirent de monotones recettes à la place des vivantes audaces. La prose ne sut que lui emprunter ces mensonges. Tout son pittoresque en fut faussé. Les récits de voyage, le hasard des souvenirs, l'art délicat et souvent juste des jardins nous montrent ces contemporains de Jean-Jacques capables de goûter la grâce d'un horizon, la beauté discrète et mobile des verdures et des eaux. Pourtant, dès qu'ils prétendent écrire un roman, un ouvrage de pure littérature, ils deviennent, semble-t-il, fidèles disciples de la poésie descriptive. Le seul pittoresque dont ils se souviennent, c'est celui qu'autorisent les descriptions où le vers règle les images comme les syllabes. La prose a mis une gloriole de parvenu à copier les ridicules des poètes.

Nombreuses, en effet, sont les œuvres qui, pour ne pas s'avouer poèmes, se complaisent à la prose poétique. Billardon de Sauvigny publie une *Rosière de Salency*. M[me] de Genlis l'appelle poème en prose[2]. Loaisel de Tréogate écrit les *Soirées de mélancolie*. Il a voulu, nous disent les *Affiches de*

1. Mss. de Neuchâtel, 11. — 2. **104**, t. I, p. 250.

a. Voici le paysage de l'estampe I : « Une vallée agréable traversée par un ruisseau et pleine de rosiers, de grenadiers et autres arbustes... Un sistre à l'antique est par terre, sous les ombrages, sur les coteaux, on voit des oliviers, et dans le fond, des montagnes. »

Province, « donner à sa prose le ton de la poésie [1] ». Marmontel lit *les Incas* au roi de Suède : la *Correspondance littéraire* appelle le roman poème en prose [2]. Et ni Mme de Genlis, ni les *Affiches*, ni la *Correspondance* n'ont tort. Il y a de la prose poétique un peu partout : dans les descriptions des voyageurs, Pezay ou de Langle ; dans les traités sur les jardins, Girardin ou Watelet ; dans toutes ces œuvres de jeunesse de Mme Roland, l'*Hiver*, la *Plainte secrète*, *Rêverie du bois de Vincennes*, lever de soleil du *Voyage à Soucy* [3], dans ses lettres mêmes, invocation au printemps ou soir d'un beau jour d'été [4]. Il y en a dans toutes les prières à l'Être suprême et dans toutes les tirades sur la nature. Il y en a surtout dans les romans. Clément [5] et le *Journal français* [6] se divertissaient déjà à répartir en vers et en strophes la prose des *Incas*. « Poétiques » aussi telle peinture de la Galatée de Florian ou tel automne au soleil couchant qui met ses splendeurs dans l'*Alexis* de Léonard : « Les forêts, autour d'eux, présentaient des effets merveilleux d'ombre et de clarté. Les troncs d'arbres, frappés par le soleil couchant, semblaient des colonnes d'or, qui soutenaient une voûte de feuillages nuancée de toutes les couleurs. A leurs pieds, des fontaines pures comme la rosée se filtraient dans les montagnes ; et dans le lointain, une chaîne de hameaux s'étendait de colline en colline, jusqu'au bout de l'horizon. Du sein des monts azurés, le Pénée sortait avec majesté réfléchissant les couleurs des nuages et les derniers rayons du soleil. Une vapeur transparente et pourprée suivait son cours [7]. » La page n'est pas sans grâce harmonieuse et sans beauté d'ensemble, mais la description poétique y a laissé sa marque, trop d'images juxtaposées, trop de couleurs hasardeuses, ces monts par exemple qui ne sont

1. 27, 1777, p. 166. — 2. 885. t. IX, p. 295. — 3, 869, t. III. — 4. 7 mars 1776, 24 juin 1778. — 5. 582, t. I, pp. 883-888. — 6. 53, 1777, t. I, p. 317. — 7. 546 *bis*, t. I, pp. 151-152.

azurés qu'en plein jour et ne sont au soleil couchant qu'une ombre noire à l'Occident ou rougeâtre à l'Orient.

Poétiques, enfin, telles descriptions de Rousseau. Sans parler du long morceau descriptif qui ouvre l'*Allégorie sur la Révélation*[1], il y a jusque dans l'*Emile* quelque dessein de prose poétique. Saint-Lambert décrivant le lever du soleil se souviendra, semble-t-il, du fameux morceau du livre III[2]. Il lui empruntera son « faisceau de rayons détaché du soleil » qui coule « rapidement sur l'horizon vermeil », ou

le jeu des rayons dans ces perles liquides
Que dépose la nuit dans les vallons humides.

Ce n'est pas sans raison qu'il y reconnaissait le bien du poète. Le « voile des ténèbres » qui s'efface et tombe, les oiseaux qui saluent de concert « le père de la vie » sont des métaphores qui lui sont familières, et l'on devine quelque fadeur d'idylle dans le gazouillement qui « se sent de la langueur d'un paisible réveil ». Même, bien que Rousseau n'y ait pas songé, le rythme de la phrase se plie aux mesures habituelles des poètes :

l'homme
Reconnaît son séjour et le trouve embelli...
la verdure
A pris durant la nuit une vigueur nouvelle...
les oiseaux en chœur se réunissent
Et saluent de concert le père de la vie...
Un spectacle si grand, si beau, si délicieux[3].

Rousseau d'ailleurs, s'il eut le génie du cœur, n'eut pas celui du pittoresque. Ses peintures ne s'animent jamais que de la flamme des sentiments ; elles n'ont pas leur vie et leur beauté propres ; elles demeurent presque toujours, surtout avant les

1. 75 *bis*, pp. 171-172. — 2. 75, t. II, p. 139. — 3. En faisant naturellement *délicieux* trisyllabique.

Confessions, vagues dans leurs lignes et pâles dans leurs couleurs. Nous les aimons, parce qu'elles reflètent l'âme de l'auteur, mais elles n'ont pas l'impersonnelle beauté des teintes et des lignes. Rousseau sut bien moins voir que sentir. Sans doute, même comme peintre, il est supérieur à ceux qui le précèdent, mais c'est une question de nuances, non de l'abîme qui sépare sa sensibilité de la leur. Il serait vain de se perdre dans le dédale des romans qui font aux descriptions quelque place. Il suffira, pour fixer la valeur précise du pittoresque, de l'étudier plus exactement dans *la Nouvelle Héloïse* et dans ces trois romans qui furent alors le plus lus : *les Sacrifices de l'amour* de Dorat, les *Lettres de deux amants* de Léonard, le *Dolbreuse* de Loaisel de Tréogate.

Assurément, les paysages de Rousseau sont bien ceux qu'il a vus et non ceux qu'il invente ; ce sont des souvenirs de sa vie passée, non des fantaisies où les images de ses lectures et la rhétorique traditionnelle s'insinueraient complaisamment. Le pays de Vaud, qui garda ses plus profondes amours, offrit à ses yeux autre chose que des lignes confuses et des couleurs indistinctes. Brumes grises du Nord, intimités mélancoliques des vallons étroits, clair-obscur des sous-bois, tout cela parle moins aux sens qu'à l'âme et n'est guère qu'un cadre propice à nos rêves. Mais ce que vit Jean-Jacques, c'est la profondeur bleue du lac de Genève, les verts éclatants de ses rives, les arrêtes nettes du Salève, du Jura, des Alpes de Savoie ; en Italie, les cieux lumineux et la Méditerranée étincelante ; à Annecy, des fenêtres du séminaire, le Parmeland, la Tourmette, la montagne de Veyrier, toute verte, et entre ses dernières pentes, le lac bleu, la maisonnette sauvage où la tradition veut qu'il soit allé rêver [1] ; à l'Ermitage, ce paysage dont Brizard nous a conservé l'exact souvenir [2], les châtaigniers qui s'étendent en amphithéâtre à une lieue à la ronde ; tout

1. Mugnier, **73**, p. 58. — 2. **1**, p. 350.

près, le vaste point de vue où s'éparpillent Saint-Denis, vingt villages, Montmartre, le dôme des Invalides; à Mont-Louis, la fenêtre de sa chambre qui domine la vallée, Sannois, Orgemont, l'étang de Montmorency, avec le mont Valérien dans le lointain; le parc de Montmorency, inégal, montueux, mêlé de collines et d'enfoncements, dont l'habile artiste a tiré parti pour varier les bosquets, les ornements, les eaux, les points de vue, et multiplier pour ainsi dire, à force d'art et de génie, un espace en lui-même assez resserré [1]; en Suisse, le Jura élégant et clair du Val-Travers; en Angleterre, ce paysage de Wootton qui garde encore ses rochers rouges, ses chênes noirs couverts de lierre, ses massifs à la Poussin [2]; en Dauphiné, l'habitation solitaire où le géographe Robert va le voir, « placée sur une hauteur battue des vents » [3]. Pour lui la nature a donc fait verdoyer et luire toutes les splendeurs et toutes les grâces de la lumière et des formes. Il a vécu au milieu de tout ce qui pouvait ravir un peintre, et malgré tout il n'a été qu'un peintre médiocre.

C'est qu'il s'est souvenu moins des choses elles-mêmes que des émotions qu'elles lui donnaient : « Non seulement, dit-il, je me rappelle les temps, les lieux, les personnes, mais tous les objets environnants, la température de l'air, son odeur, sa couleur, une certaine impression locale qui ne s'est fait sentir que là et dont le souvenir vif m'y transporte de nouveau [4]. » Température, odeur, couleur de l'air, impression locale, ce sont moins des souvenirs des yeux que des émotions confuses toutes pénétrées de sentimentalité. De tout le reste, il semble, à le lire, qu'il n'ait perçu très consciemment, comme il l'avouait, que des impressions d'ensemble. Ses descriptions s'accommodent aisément des inexactitudes de la mémoire. La peinture de la vallée du Fier, où il rencontra

1. J.-J. Rousseau, **75**, t. VIII, p. 373. — 2. Howitt, **71**, p. 66. — 3. **395**, t. III, p. 365. — 4. **75**, t. VIII, p. 86.

M[lles] de Graffenried et Galley, est assez inexacte [1]. Le paysage de la Robaila est juste dans son ensemble; mais on doute que la manufacture de bas ait été autre chose qu'un métier à tisser; du sommet du Chasseron, on ne peut découvrir sept lacs; le libraire n'était pas établi sur cette montagne, mais à l'autre extrémité du pays [2]. Il n'est pas de plus forte et de plus neuve description que celle du lac de Bienne, mais Rousseau y a mêlé quelque peu les fantaisies de son imagination. S'il y écoute le cri des aigles, ce n'est pas qu'il les ait entendus au-dessus de ces paisibles montagnes, c'est qu'il se souvient de « l'aigle terrible des Alpes » qui planait au-dessus de Meillerie. S'il écoute le bruit des torrents, ce n'est pas qu'il songe au cours endormi de la Thièle, aux ruisselets qui descendent gaiement les pentes, c'est que le torrent est « romantique » à souhait et qu'il en est un à Meillerie. Ainsi les meilleures descriptions de Rousseau gardent une imprécision de détails qui ne nous les montre qu'en images indécises. Le charme que Rousseau y a goûté survit encore fortement dans sa prose, mais il est pour l'âme, non pour les yeux.

Sans doute, l'inexactitude des descriptions ne condamne nullement le pittoresque. Ceux qui peignent avec les mots comme ceux qui peignent sur la toile ne sont pas astreints à la fidélité des copistes. Le génie du peintre interprète et crée. Mais si Rousseau modifie ses souvenirs, ce n'est jamais pour l'attrait d'une teinte ou d'une ligne. A les regarder de près, ses descriptions restent d'un pittoresque presque toujours banal et terne. Si nous choisissons, par exemple, celles de *la Nouvelle Héloïse*, essentielles avant les *Confessions*, elles n'ont presque rien qui les distingue des trop vagues peintures de ses contemporains [3]. Assurément, il s'est gardé du mauvais

1. Mugnier, **73**, p. 71. — 2. Berthoud, **64**, p. 96; *Id.*, **65**, pp. 194, 195. — 4. Références des passages analysés : **75**, t. IV, p. 40, lignes 3 à 20; p. 50 en entier; p. 51, l. 1-39; p. 59, l. 26-41; p. 75, l. 20-33; p. 307, l. 11-37; p. 328, l. 26-fin; pp. 329, 330, 331, 332, l. 1-10; p. 360, l. 4-30; p. 361,

goût et des conventions prétentieuses. Il félicitait Huber d'avoir su « dépouiller notre langue de ce sot et précieux jargon qui ôte toute vérité aux images et toute vie au sentiment. Ceux qui veulent embellir et parer la nature sont des gens sans âme et sans goût, qui n'ont jamais connu ses beautés [1] ». Pour s'être complu à quelques-unes de ces fâcheuses élégances, Seguier de Saint-Brisson n'était pas ménagé. Mais si le style de Rousseau a plus de sincérité et de discrétion, il ne met pas de richesses nouvelles à la place de ce clinquant. Entendons son style descriptif, car il a su, comme tous les contemporains l'ont dit, trouver pour les sentiments une langue ardente et souple où passent les palpitations de son âme. Ce style du cœur, comme le voulait le *Journal encyclopédique*, brûle encore le papier. Au milieu même des passages descriptifs, la maîtrise éclate par endroits. Le choix seul des épithètes donne aux mots la vie subtile des émotions. C'est sur les montagnes la « volupté tranquille qui n'a rien d'âcre et de sensuel », l'oubli de la « pointe aigüe des plaisirs ». C'est l' « émotion légère et douce ». Ce sont les jours « si tristes et si délicieux ». Nul mieux que Rousseau n'a su traduire par des mots ce qu'il y a de presque inexprimable en nous-mêmes. Mais son style descriptif est aussi monotone que son style passionné est vivant et fort.

Il ignore tout d'abord l'art de l'épithète pittoresque. L'usage nous en semble banal et l'abus qui s'en est fait nous lasserait facilement de cette ressource. Mais, sans hésitation, lui qui corrige si minutieusement ce qu'il écrit, il multiplie dans ces pages les plus vagues des épithètes. Les plus communs lui sont bons pourvu qu'ils traduisent vaille que vaille l'impression d'ensemble. *Agréable* revient douze fois ; *charmant*, sept ; *doux*, sept ; *triste*, sept ; *épais*, six ; *délicieux*, cinq ;

l. 44-fin ; pp. 362, 363, 364, l. 1-2 ; p. 422, l. 37-fin ; pp. 423, 424, l. 1-4 ; p. 425, l. 10-fin.

1. 75, t. X, p. 296.

heureux, cinq; *vif*, cinq. Ce retour n'est pas significatif en lui-même. Si l'épithète, même vague, est juste et nécessaire, il importe assez peu qu'elle se répète. Mais c'est parfois une sorte d'épithète de nature, utile sans doute, mais trop facile : *bois épais, épais feuillage, épaisse forêt — coteaux fleuris, bocage fleuri, jardin fleuri — plaine d'eau immense, immenses glaces, immenses roches* ; sans compter les *verts* et les *verdoyants*. Nul ne fut plus sensible que Rousseau à l'harmonie du style; la phrase est patiemment remaniée jusqu'à ce qu'elle ait le rythme et les sonorités qu'il a rêvés. Tous les contemporains se sont enivrés de cette musique, mais c'est parfois le pittoresque qui en a pâti. Si nous disons d'un arbre qu'il est grand, il importe peut-être au rythme, il n'importe pas au pittoresque d'ajouter qu'il est élevé. Rousseau aime ces redoublements d'épithètes qui complètent sa phrase musicale. Juxtapositions souvent délicates ou puissantes s'il nous parle d'émotions, vagues et inutiles dans ces pages descriptives : *Air salubre et bienfaisant; eau limpide et claire ; eau calme et paisible: quel caractère grand et sublime: ce spectacle a je ne sais quoi de magique, de surnaturel; la simplicité de la vie pastorale et champêtre.*

L'abus des mots qui valent par leur seule sonorité aurait pu s'accorder à l'occasion avec l'art de trouver ceux qui parlent aux yeux. Mais Rousseau a eu de mauvais yeux. Il n'a eu qu'assez vaguement le sens de la couleur. Ce n'est pas dire qu'il ait été insensible au charme des paysages suisses, qu'il n'ait pas goûté les lacs bleus, les neiges éblouissantes, les sombres sapins et les claires prairies, mais il les a sentis plus qu'il ne les a vus. Parfois, sans doute, les ensembles lumineux sont indiqués : « Tout cela fait aux yeux un mélange inexprimable dont le charme augmente encore par la subtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives, les traits plus marqués — Le clair obscur du soleil et des ombres et tous les accidents de lumière qui en résultaient le matin et le soir. » Ce sont là de

si vastes tableaux qu'ils dépassent tout de suite la seule joie de l'œil pour éveiller une émotion sentimentale. Le sens précis et délicat des teintes échappe toujours à Jean-Jacques. « J.-J. Rousseau me disait un jour, raconte Bernardin de Saint-Pierre, que, quoique le champ de ces couleurs célestes soit le bleu, les teintes du jaune qui se fondent avec lui n'y produisent point la couleur verte, comme il arrive dans nos couleurs matérielles, lorsqu'on mêle ces deux nuances ensemble. Mais je lui répondis que j'avais aperçu plusieurs fois du vert au ciel, non seulement entre les tropiques, mais sur l'horizon de Paris [1]. » Bernardin aurait pu ajouter sur les horizons mêmes de la Suisse. Par les beaux crépuscules d'été, du haut des pentes élevées, sur la ligne sombre des montagnes, le rouge sanglant de l'horizon se fond insensiblement dans le jaune d'or, et celui-ci s'unit par des verts intenses au bleu lumineux prolongé dans le bleu sombre du zénith. Les épithètes de la *Nouvelle Héloïse* ne contredisent pas cette insuffisante observation. Sans parler du *vin blanc* et du *raisin rouge*, ou des impressions générales de lumière et d'ombre, « pentes des monts différemment éclairées, eau brillante, limpide ou claire, asiles sombres, etc. »; sans parler des *gazons verdoyants* et des *ombrages verts*, tout ce que nous y trouvons, c'est le *frémissement argenté de l'eau*, *le cristal azuré du lac*, l'*herbe jaune et flétrie*, le *gravier pur et marqueté*, les *mûriers noirs* et les *sapins noirs*.

La nature a pour nous, avec les merveilles de ses couleurs, les harmonies de ses sonorités. Le pittoresque des mots peut être un pittoresque pour l'oreille comme pour les yeux. Il y a encore là, chez Rousseau, des images justes, mais vagues : « hautes et bruyantes cascades, gazouillement d'eau courante, murmure de quelques petites chutes, etc. » Pourtant, il a mieux su rendre les impressions que nous donnent les voix confuses

1. 874 *ter*, t. II, p. 95.

et pénétrantes des choses. Il a bien entendu « le bruit égal et mesuré des rames » sur le lac silencieux, ou le chant « assez gai des bécassines ». Il a écouté mieux qu'il ne les a vus « les prés couverts de gens qui fanent et chantent ». Toute la joie sonore des vendanges s'indique dans sa fameuse description : « le bruit des tonneaux, des cuves... le chant des vendangeurs, le rauque son des instruments rustiques. »

Ce sont là, des impressions assez précises. Un seul détail, le bruit des tonneaux et des cuves, fait mieux revivre pour nous l'activité joyeuse des vendanges que les amplifications méticuleuses d'un Saint-Lambert et d'un Roucher [a], ou les galanteries d'un Bernis. Les épithètes les plus familières à Rousseau sont banales, mais ses descriptions pourraient avoir quelque relief s'il avait toujours écrit ainsi, s'il avait su choisir à l'occasion les mots que l'on n'emploie qu'une fois parce qu'ils ne s'ajustent qu'à un seul objet. Décrire ce n'est pas seulement avoir le sens des formes, des couleurs et des sonorités ; c'est encore choisir dans la masse confuse des feuillages, des verdures, des horizons les lignes neuves, les détails vivants. Une page ne se fait pas dans le style avec des arbres, des gazons, des collines, des verdures et des ciels bleus. Il y faut discerner qu'un arbre pâle, tremblant sur une colline, est le paysage tout entier ; qu'une touffe de fleurs, tache éclatante sur un vieux mur, est l'âme précise d'un coin de campagne ; que la transparence verdâtre d'une mare fleurie de nénuphars est la vraie face d'un vallon, et non le ciel bleu qui le domine ; qu'il y a des visages des choses comme des visages humains, et qu'il ne suffit pas pour nous les peindre de parler d'yeux, de nez et de bouche.

C'est l'art du détail individuel, celui des grands peintres de la nature, d'un Chateaubriand, d'un Hugo ou d'un Flaubert,

a. Et pourtant Rousseau écouta, non sans bienveillance, semble-t-il, la lecture des *Vendanges*, de Roucher (**560**, t. II, p. 98).

qui fait revivre la physionomie des bois et des campagnes, comme le pli d'une bouche et le frémissement d'une narine ressuscite un visage connu. Ainsi, dans les fortes descriptions, il n'y a pas des arbres, mais tels arbres, non pas des ruisseaux, mais tel ruisseau, non pas seulement des impressions d'ensemble, mais telle image particulière qui suffit à elle seule pour évoquer autour d'elle le cadre familier des bois, des champs ou des montagnes. « C'est ici, nous dit justement Julie dans un de nos passages, où vous vous êtes promené autrefois, et où vous vous battiez avec ma cousine à coups de pêches. » Il suffit de cette image pour faire revivre le charme d'une scène champêtre ; la rieuse cousine Claire y est tout entière, comme la jeunesse spontanée qui dut séduire en Saint-Preux l'innocente Julie. Mais nous chercherions en vain ce qui rappellerait ainsi quelque coin des environs de Clarens, quelque silhouette de montagne, quelque torrent qui ne soit pas *un* torrent. Tout ce fond du lac de Genève a des grâces et des splendeurs qui ne sont qu'à lui. Rousseau ne nous en donne que de vagues images.

Sans doute, il y a l'Elysée, et c'est bien là le jardin de Julie. Nous voyons verdoyer ces arbres où serpentent les plantes grimpantes ; nous suivons son ruisselet qui jase en cascatelles et que bordent les têtes creuses des saules fleuris de plantes ; nous entendons chanter les oiseaux autour du bassin bordé d'herbes, de joncs et de roseaux. Pourtant, il manque encore à la peinture je ne sais quel relief et quel art de préciser. Le seul paysage de Rousseau qui garde une originalité pittoresque est d'ailleurs celui qu'il n'a pas vu et qu'il a librement imaginé. La vision semble n'être très nette en lui même que lorsqu'elle n'emprunte rien qu'à son rêve. Partout ailleurs, la description ne se localise qu'en apparence. Le hameau où l'entrevue amoureuse est rêvée est près de la source de la Vevaise, l'asile sauvage de Saint-Preux est à Meillerie. Mais ce n'est toujours qu'*un hameau solitaire, un bosquet plus charmant*, *un ta-*

bleau ravissant, le pays de Vaud, le Chablais, un réduit, un torrent, un grand bois de chênes, le petit terrain, la pierre, le torrent glacé ou *la grève*. Jamais nous ne saurions reconnaître ce torrent entre cent autres ou ce bois de Meillerie des bois de l'Ermitage ou de ceux de Vevey. A peine entrevoyons-nous les « pointes des monts différemment éclairées » qui évoquent suffisamment les plans échelonnés des montagnes, ou ces redans, ces angles correspondants et parallèles, lignes assez justes des Alpes de Savoie. Tout le reste, lorsque nous nous serons souvenu du chant des bécassines, n'est qu'esquisses de tableaux. La description même de Meillerie, que Rousseau croyait assez précise pour ne rien laisser à deviner au graveur, se résume dans un contraste facile entre des roches sauvages et un coin de prairie verte. L'impression sentimentale y est forte ; l'originalité pittoresque est médiocre. Il n'y a pas de ligne qui s'y dessine et s'y enlève pour donner à la peinture sa précision originale.

L'art est difficile d'ailleurs de peindre avec des mots ; le mot tend invinciblement vers l'abstraction. Il a fallu Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand et les romantiques pour créer une langue pittoresque. Même cette langue est bien souvent incapable d'exprimer ce que le peintre rend d'une touche de pinceau. On ne parle pas de feuillages d'automne *carmin brûlé* ou de labours *terre de Sienne*. Mais la description garde alors la ressource de la comparaison ou de la métaphore. Les objets peuvent se peindre à nos yeux parce que leurs aspects inaccoutumés s'évoquent avec les couleurs et les lignes d'objets familiers. Tout ce que la langue ne saurait rendre directement, elle l'emprunte au rapprochement d'images plus nettes et plus connues. Tous les grands peintres de la nature, Hugo surtout, ont eu cet incomparable don de rapprochement. Rousseau l'ignore. Ce n'est pas que les comparaisons manquent dans nos passages, mais elles y sont banales ; l'image n'ajoute rien à l'image qu'elle complète. Ce sont les roches qui « pen-

dent en ruines », les horizons qui se déroulent comme « en un vrai théâtre », les guirlandes de feuillages qui forment des espèces de draperies, les têtes demi-chauves des saules, le feuillage sous lequel les oiseaux voltigent comme sous un parasol, les festons de neige et le « voile de brouillard que le soleil élève au matin comme une toile de théâtre ». Saint-Preux s'élève jusqu'au séjour plus serein « d'où l'on voit dans la saison le tonnerre et l'orage se former au-dessous de soi ». Belle occasion pour y voir une « image trop vaine de l'âme du sage ». Mais la philosophie seule de Jean-Jacques y gagne, non le pittoresque du roman.

L'étude des manuscrits confirme exactement celle du texte. Rousseau, pour la forme et pour le fond, a tous les scrupules de l'écrivain, sauf ceux qui cherchent à donner des choses une vision précise et colorée. On sait avec quel soin minutieux il remania son ouvrage : phrases longuement méditées le jour dans les sentiers de ses bois, et le soir dans le silence de sa chambre ; premier brouillon surchargé de ratures ; deuxième brouillon ; copie retouchée pour Mme de Luxembourg ; corrections nouvelles sur le deuxième brouillon ; corrections sur la copie pour l'impression ; corrections sur les épreuves ; corrections dans l'*Errata*. Les moindres mots posent parfois pour lui des problèmes d'harmonie du style. Il reste indécis, par exemple, entre *chants* ou *ramages* d'oiseaux au point de noter, avec quelques autres, les deux leçons en tête du chapitre, pour y réfléchir à loisir [1]. Soucieux de la sonorité des mots, il l'est patiemment encore, dans les seuls passages que nous étudions, de l'expression juste et forte des émotions. Toute la scène où Saint-Preux, à Meillerie, rappelle soudain à Julie son impérissable amour n'a gagné que par successives corrections sa puissance et sa vérité sentimentales. Erreurs de ton dès l'abord, puisque Julie jette

1. 2e copie, p. 149. Chaque chapitre est ainsi précédé d'une liste d'expressions doubles.

les bras autour du cou de Saint-Preux. Brièveté de développement où manque toute la passion contenue du texte définitif[1]. Puis, de correction en correction, l'appel véhément « ô fille trop constamment aimée, ô toi pour qui j'étais né ; » le geste instinctif de Julie qui serre la main de Saint-Preux sans mot dire, son effroi muet en le voyant approcher du bord et le soupir qu'elle retient à peine, enfin le regard de tendresse qui remplace les paroles[2]. Figures vivantes de style à la place des figures banales : Saint-Preux quitte d'abord les rochers *comme il aurait quitté la vie*, et les abandonne ensuite, par un déchirement plus profond, *comme il aurait quitté Julie elle-même*[3]. Tandis que les amants désespérés restaient unis[4], Julie cherche ensuite la solitude pour retrouver sa force d'âme[5]. Même la nature qui sert de cadre à leurs angoisses semble sortir peu à peu, elle aussi, des brouillards du souvenir et s'animer comme le cœur des personnages. Presque rien dans le premier jet de tout ce qui fait la beauté passionnée du décor en y prolongeant mystérieusement les palpitations de Julie et de Saint-Preux[6]. Ni le profond silence qu'ils gardent, ni le bruit égal et mesuré des rames, ni le chant des bécassines, ni le frémissement argenté de l'eau, ni la fraîcheur du soir. Tout cela s'ajoute par progrès successifs[7].

Mais si la nature sentimentale gagne si merveilleusement aux réflexions de Jean-Jacques, la nature pittoresque ne leur doit presque rien. Toutes les descriptions que nous avons étudiées sont venues à peu près du premier coup. Pour corriger le vague des lignes et du coloris, point de ces retouches qui ont transfiguré la scène de Meillerie. Le cristal *azuré* du lac remplace bien le cristal *argenté*[8] ou les filets de *cristal* d'un ruisseau les filets d'*argent*[9]. Le son des instruments rustiques

1. 10. 1re copie, p. 367. — 2. 2e copie. — 3. 2e copie, rature. — 4. 1e, 2e et 3e copie. — 5. Texte imprimé. — 6. 1re copie, p. 367. — 7. 2e, 3e copie, texte imprimé. — 8. 2e copie, p. 360. — 9. 1re copie, p. 365.

devient le « rauque son »[1], comme au tableau des joies champêtres s'ajoute la jolie image des « troupeaux épars dans l'éloignement[2]. » Exceptons aussi la description de cet Elysée, qui n'est la plus nette et la plus étudiée de celles de Jean-Jacques que parce qu'elle est née tout entière de ses chimères. De rature en rature Rousseau la précise quelque peu, substitue les coudriers aux abrisseaux[3], ajoute au sureau et au seringa le trifolium et le trœsne, la clématite à la couleuvrée, les joncs aux herbes et aux roseaux, parsème de coquillages le lit de son ruisseau, creuse la tête de ses saules[4]. Mais ceci dit, le paysage que Rousseau évoque dès l'abord semble toujours lui suffire ou à peu près, quand il n'est pas comme à Meillerie étroitement uni aux passions du cœur. Son pittoresque reste pour lui secondaire, et il n'est pas plus nécessaire de le retoucher que les fonds vagues de ces tableaux où s'agitent dans un lointain décor les scènes tragiques ou joyeuses.

C'est aussi le « sentiment » qui emplit l'âme des héros de Dorat, Léonard ou Loaisel de Tréogate comme celle de Saint-Preux. Tout le pittoresque de leur nature prolonge ou réfléchit des émotions. Pauvre pittoresque d'ailleurs dans le roman de Dorat, ou quelques quatre-vingts lignes de description parsèment les deux volumes ([a]). Banalité des épithètes : *beau ciel, site pittoresque, forêt majestueuse, gazons bien frais, rayons mystérieux de la lune, le feu le plus doux des étoiles*. Point de couleurs : seuls le vert des arbres et cette clarté sombre des cieux qu'il emprunte à Corneille. Pas une épithète ou une phrase précise, pas une comparaison : *un joli bosquet, une forêt, un coteau, une source,* sans que rien ne les distingue de tous les bosquets et de toutes les forêts. Léo-

1. 1re copie, p, 395. — 2. 1re copie, p. 395. — 3. 1re copie, p. 319. — 4. 2e copie, pp. 94, 96 ; 3e copie, t. IV, p. 194.

a. Références : t. I, p. 138, l. 11-fin ; p. 139, l. 1-9 ; p. 290, l. 7-fin ; p. 295, l. 7-fin ; p. 296, l. 1-9 ; p. 298, l. 7-21 ; — t. II, p. 147, l. 16-23.

nard même est un peintre médiocre ([a]) : mers *argentées* par la lune, nuages de *pourpre et d'argent* à l'aurore, c'est tout ce qu'il connaît comme couleurs, avec ces métairies dont on entrevoit plus agréablement les murs blancs à travers les arbres. Quelques justes images mettent seulement, dans les *Lettres de deux amants*, le souvenir vivant des choses vues : « son languissant de la cloche sacrée, fenêtres entourées de lierre, romances naïves des villageoises », c'est encore le cadre vague et traditionnel de l'idylle ; mais Thérèse et Faldoni se souviennent de « quelques buissons épars sur des collines dorées par les fleurs du genêt », du noyer d'où Faldoni faisait tomber aux pieds de Thérèse une grêle de noix, du soir « calme et serein » où l'on entend dans le vallon « le murmure éloigné d'une cascade », des rêveries au long d'un canal « bordé de jonquilles et ombragé par des touffes de lilas » sous l'ombre de « quelques saules penchés sur le bord d'un étang ».

Dolbreuse offre un intérêt pittoresque plus certain ([b]). Sans doute, la prose poétique garde pour Loaisel un charme funeste. Il reste fidèle aux plus fâcheuses de ses figures : *la mousse secondant les mains dévorantes du temps, l'homme semblable au matelot luttant contre une mer orageuse, le tribut de nos larmes filiales, l'auteur de nos biens, l'astre du jour sur la fin de sa course éteignant son flambeau, les joyeux habitants des airs qui nagent paisiblement dans le fluide des cieux, le flambeau du monde, les demeures paisibles de l'innocence et le sombre empire du trépas.* Plus volontiers que Jean-Jacques, il prodigue les épithètes obligées : *maison*

a. Références : **546** *bis*, t. III, p. 68, l 3-14 ; 78 en entier ; 81, l. 2-fin ; 83, l. 4-10 ; 109, l. 14-fin, 110, 111, 112, l. 1-2 ; 164, l. 4-20 ; 165, l. 10-24 ; 170, l. 18-fin ; 171, l. 1-8 ; 176, l. 16-fin ; 177, 178, l. 1-4 ; 201, l. 1-10 ; 224, l. 11-24 ; 338, l. 1-14.

b. Références : **714**, t. I, p. 75, l. 11-16 ; 80, l. 11-fin ; 81, 82, l. 1-2 ; — t. II, p. 95, l. 14-fin ; 96, l. 1-3 ; 104, l. 10-fin ; 105, 106, 107, 108, l. 1-9 ; 124, l. 20-fin ; 125, l. 1-7 ; 135, l. 4-18 ; 142, l. 21-fin ; 143, l. 1-9 ; 163, l. 20-fin ; 164, 165, l. 1-6 ; 181, l. 7-fin ; 182, l. 1.

riante, riants objets, nature riante, riants paysages, paysage magnifique, magnifique jardin, superbe et magnifique dôme; sans compter les *sites charmants ou majestueux*, les *tombes funèbres,* le *spectacle enchanteur,* les *bosquets épais*, le *vent frais,* les *gazons fleuris* et l'*onde pure.* Mais parfois il y a comme un effort pour échapper à ces conventions monotones, pour mettre dans l'image des choses un peu de leurs formes précises. Un chêne dresse sur une colline des branches desséchées que le vent détache et disperse dans la campagne. Un ruisselet, trop sentimental encore, ne se contente pas de murmurer et de rouler des ondes argentées : « Nous nous assîmes sur des herbes longues, parmi des cyclamens et des lys qui bordaient un petit ruisseau et que sa fraîcheur faisait croître si grands, que de l'un à l'autre bord, joignant et entrelaçant leurs tiges, ils élevaient sur l'onde un agréable dais impénétrable aux rayons du soleil. » Dans le crépuscule où les jeunes époux s'en vont enivrés d'amour, ce ne sont pas de vagues parfums qui passent. Loaisel y a discerné celui du baume citronné, de la termentille et du serpolet. Il écoute autre chose, par les soirs pacifiques, que le ramage languissant des oiseaux; il connaît l'heure « où la nature tranquille n'est égayée que par le chant des raines et le murmure des ruisseaux ». Le clair de lune ne verse plus seulement des clartés d'argent. Il précise les ombres au milieu des dormantes lumières : « La lune dans son plein brillait de toute sa clarté. Plusieurs masses de verdure nous entouraient, se prolongeaient irrégulièrement jusqu'au sommet des montagnes. »

Les comparaisons se multiplient, ternes et vaines bien souvent, justes parfois comme ces montagnes lointaines « qui se confondaient avec les nuages, semblables elles-mêmes à des nuées dont les couleurs se diversifient au gré de l'astre qui les éclaire ». Surtout Tréogate sait déjà saisir quelque peu les jeux harmonieux de la lumière et la gamme de ses nuances.

Il a goûté le savoureux contraste « d'une verdure sombre, et d'une terre fraîchement ouverte en sillons ». Il a peint un coucher de soleil moins « poétique » que l'aurore de Rousseau, mais qui décèle un sens plus précis peut-être de la couleur : « la lumière du soleil portée horizontalement sur les eaux, qui se la renvoyaient et la réfléchissaient en cent façons diverses ; ces nuages d'un rouge tendre qu'on voyait se fondre dans le blanc, lors d'une belle soirée, contrastant avec des teintes plus brunes et découvrant dans de petits intervalles l'azur de la voûte céleste. »

A côté de ces trois romans essentiels, quelques lignes pittoresques mettent parfois dans la prose d'assez justes impressions des choses. Si brève qu'elle soit, la description que Saint-Lambert nous donne de la ferme de Sarah Th*** [1], avec ses prairies, ses vergers remplis de pommiers à cidre, ses champs couverts de légumes, son petit bois de hêtre, ses chevaux, ses bœufs et ses brebis qui paissent, est plus vraie que les quatre chants des *Saisons*. Il y a de courtes et passables peintures dans quelques nouvelles de Baculard, *Clary* par exemple ou *Le père Laroche*. Mais Loaisel de Tréogate surtout a su goûter le pittoresque de la nature. *Dolbreuse*, pour avoir eu le succès le plus certain, n'est pas unique dans son œuvre, même avant la Révolution. L'auteur est oublié et justement. Pourtant, si les romans sont médiocres, les intentions sont curieuses. On en a fait un précurseur de Chateaubriand([a]) ; c'est exprimer excellemment la marque originale de ses tentatives. Ni Bernardin de Saint-Pierre, ni Chateaubriand n'ont inventé de toutes pièces le pittoresque descriptif. Il était déjà dans le goût public, et les voyageurs ou les amoureux de rusticités le goûtaient dans les montagnes et les jardins. Avant même Paul et Virginie, il fait effort pour

1. **561**, p. 192.

a. M. F. Baldensperger, dans un article de la *Revue de philologie française et de littérature* (1901) : *Un prédécesseur de René en Amérique.*

pénétrer dans le roman. Loaisel de Tréogate, son *Dolbreuse*, son *Florello*, sa *comtesse d'Alibre*, son *Comment finissent les grandes amours*, montrent une opinion toute prête à accueillir le pittoresque verbal.

La lecture ne laisse pas d'en être fade. Le poème en prose étale dans *Florello* ses grâces factices et ses banales harmonies. « Il le mène sur une éminence, couronnée d'un platane vert, d'où l'œil embrassait le contour immense d'une vallée délicieuse. Les nuages fumants se dissipaient, et l'Orient s'embellissait de toutes les nuances de la pourpre. Une riche impression de lumière, diversifiée de mille couleurs ravissantes, remplissait et inondait peu à peu l'horizon. Toute l'étendue de la plaine offrait une surface riante et animée. L'air était imprégné des plus douces odeurs; mille perles liquides s'élevaient des cascades qui jaillissaient avec bruit du haut des montagnes. Le fleuve, les ruisseaux et les fontaines redoublaient leur éclat, et n'offraient que charmants rivages, en servant de miroir au bel astre qui commençait à paraître[1]. » Horizon trop délicieux et que Gessner aurait su peindre, mais il y en a d'autres chez Tréogate et qui ont une plus juste couleur : « De mes fenêtres, je domine une plaine immense et extrêmement fertile. Je vois dans l'éloignement les tours et les clochers d'une ville; derrière, une chaîne de monts incultes, dont la nudité contraste avec la fécondité de la plaine; à gauche, un gros bourg, des vignobles, un ermitage, une rivière, un moulin, des hameaux, des maisons isolées, parmi des bouquets d'arbres; à droite, une montagne tellement variée dans ses aspects, qu'elle offre toutes sortes de cultures. Plus loin, sur la même côte, et dans une longue étendue, des couronnements de rochers de formes et de figures bizarres, qui semblent représenter des tronçons de colonnes, des portiques, des arcades, des animaux, des têtes d'hommes nues ou coiffées[2]. »

1. **716**, pp. 140-141. Cf. également p. 134. — 2. **715**, t. I, pp. 98-99.

Ce n'est pas seulement l'or, l'argent, la pourpre et l'azur qui mettent leurs nuances dans ces tableaux, mais « une lumière pâle et colorée, provenant des rayons du soleil couchant qui perçaient à travers les vitraux peints » d'une église[1]; au soleil levant, les « vapeurs bleues qui se dégageaient de la terre et s'élevaient en nuages légers vers les cieux[2] »; au soleil couchant, l'horizon « pâle et rougeâtre[3] »; dans les bois, le soleil qui, « s'insinuant à travers les branchages, répandait une lumière dorée[4] »; ou « l'aspect des verts feuillages que l'on aime à voir se découper sur l'azur des cieux[5] ». L'impression se dégage parfois des vagues généralités. Soirée d'automne : « un vent froid et humide soufflait des collines, et poussait les nuages de mon côté[6] »; promenade sentimentale qui garde l'image de détails pittoresques et familiers, « des bestiaux qui paissent, un berger soufflant dans sa cornemuse, un pêcheur côtoyant une rivière avec ses filets, un chasseur assis et déjeûnant auprès d'une fontaine, son chien d'un côté, sa gibecière et son fusil de l'autre... une jeune paysanne filant et chantant sur le seuil de sa chaumière, une autre tenant et caressant un jeune enfant pendu à sa mamelle; des hommes, des femmes conduisant leurs denrées au marché prochain[7] ([a]) »; une église de campagne « dont la flèche très élevée semble fuir et se cacher dans les branches entrelacées de deux gros ormeaux, adossés à ses murs[8] ».

Il n'y a rien là d'un art très original et très sûr. Mais c'est assez pour montrer comment l'œuvre de Rousseau, déjà prolongée par les mœurs, tend à s'enrichir de toutes les beautés pittoresques. Tréogate eut pour Jean-Jacques un culte pieux; sans qu'il s'en doute peut-être, il décrit autrement que lui. Il

1. **715**, t. II, p. 165. — 2. **715**, t. I, p. 90. — 3. **713**, p. 16. — 4. **715**, t. II, p. 220. — 5. **715**, t. I, p. 104. — 6. **715**, t. I, p. 119. — 7. **715**, t. I, pp. 130-133. — 8. **715**, t. II, p. 163.

a. Noter que ce passage est cité par l'*Année littéraire* (1778, t. II, p. 221).

ne lui manque, pour exprimer une forme nouvelle du sentiment de la nature, que le talent d'un Bernardin de Saint-Pierre.

C'est bien, en effet, Bernardin de Saint-Pierre qui, le premier, peignit avec un définitif succès la beauté pittoresque du monde extérieur. Tout ce que Rousseau fit pour le sentiment « sentimental » de la nature, il sut le faire pour celui des couleurs et des lignes. Nous ne nous proposerons pas, puisque nous sommes au terme de cette étude, d'analyser les progrès et les aspects divers de la description chez Bernardin de Saint-Pierre. Il y faudrait de longues pages, car son art est complexe, comme il évolua quelque peu. Il suffira de marquer nettement le point de départ nouveau que rencontre ici l'étude du sentiment de la nature.

Bernardin tient étroitement à Jean-Jacques et à son milieu. Il exagère même impitoyablement les niaiseries qui gâtèrent l'amour de la campagne. L'idylle à la Gessner emplit son œuvre et la noie sous de fades effusions. « Je vais rester dans mon humble vallée, nous dit-il dans les *Etudes*, occupé à cueillir des herbes et des fleurs ; heureux si j'en peux former quelques guirlandes pour parer le frontispice du temple rustique que mes faibles mains ont osé élever à la majesté de la nature [1]. » Toute sa vie il a travaillé à construire les chapelles de son temple champêtre. Le *Voyage à l'Ile-de-France* évoque déjà des Edens exotiques, asiles de tendres solitudes. *Paul et Virginie*, il le dit lui-même, est une pastorale [2]. *La Chaumière indienne* en est une autre. Pendant de longues années, il a médité le poème en prose qui déroulerait dans l' « Arcadie » ses scènes essentielles. *La Pierre d'Abraham*, avec quelques pittoresques images, s'attarde lamentablement à toutes les banalités déjà vieillies qui opposent les joies champêtres à la satiété des plaisirs mondains. Pourtant, s'il

1. 874 *ter*, t. II, p. 66. — 2. 874 *bis*, t. VI, p. 556.

faut en croire Aimé Martin, ce fut pour lui la plus chère de ses œuvres : « Mon âme est dans cet ouvrage, disait-il quelquefois [1]. »

L'églogue mensongère déforme même les émotions sincères. Invinciblement la nature s'emplit pour lui de tendres langueurs et de puériles extases. « Je substitue donc, déclare-t-il, à l'argument de Descartes celui-ci qui me paraît plus simple et plus général : *Je sens, donc j'existe* [2]. » Mais sentir ce n'est pas pour lui la joie ardente ou la souffrance poignante, ce sont de béates contemplations. Il a dit que la nature fait décliner la plupart de ses beautés physiques vers la mélancolie [3], et tout un chapitre analyse ce sentiment [4]. Mais il n'y a rien chez lui qui vaille Ossian ou Young, rien qui se sente de Werther et qui annonce Chateaubriand. La mélancolie n'y semble qu'une attitude propice aux lieux communs de l'automne et du clair de lune.

Tout cela gâte singulièrement son œuvre. Elle garde pourtant la nouveauté du pittoresque. Jusqu'à Bernardin de Saint-Pierre, la poésie seule s'était proposé de décrire pour décrire, et l'on sait avec quel piètre succès. Jean-Jacques et les romanciers qui le suivirent avaient vu surtout dans la nature des émois sentimentaux. Les *Etudes de la Nature* firent de la description en prose leur fin propre et leur raison d'être. Sans doute ce fut par un détour. L'*Histoire naturelle* de Buffon était une description explicative de la nature. L'universel succès de l'œuvre et les progrès du goût pour l'histoire naturelle donnèrent à Bernardin l'idée même des *Etudes*. Comme Buffon l'avait fait, elles se proposent d'expliquer l'univers en le décrivant. Elles sont, et Bernardin y tenait, œuvre de science. Seulement il se trouve que cette science est la négation même de la science et qu'elle met l'étude des « har-

1. 874 *bis*, t. XII, p. 403. — 2. 874 *ter*, t. III, p. 12. — 3. 874 *ter*, t. II, p. 137. — 4. Etude XIIe, Du sentiment de la mélancolie.

monies » apparentes là où la science cherche des identités cachées. Expliquer l'univers, pour Bernardin, devient simplement l'art de percevoir la diversité « harmonieuse » de ses couleurs et de ses formes. La description scientifique se définit par la description pittoresque. Science où la vanité le dispute à la niaiserie, mais qui disparaît souvent dans la splendeur même de la peinture. La *Correspondance littéraire* avait bien jugé l'œuvre : « Ce qu'un raisonnement peut avoir de faible ou de ridicule ne nous empêche pas de sentir ce que l'image qui le suit nous offre de touchant et de vrai [1]. » Nous ferions bon marché du « touchant », mais le vrai garde, pour nous, une incontestable beauté.

Bernardin est quelqu'un qui aime voir. Rousseau avait songé à choisir pour la *Nouvelle Héloïse* une chimérique vallée de Tempé ; son disciple, « malgré les beaux vers de Virgile et la variété de ses recherches sur l'empire de Sésostris », s'embarrasse lorsqu'il faut peindre l'Arcadie ou l'Egypte qu'il n'a pas vues [2]. Le seul livre achevé de *l'Arcadie* et qui se déroule dans les plaines gauloises de la Seine fut précédé d'un long et rustique voyage à travers la Normandie [3]. C'est une tâche stérile, nous dit-il, que de s'attarder à étudier l'art descriptif de ceux qui nous ont précédés : « Le meilleur ouvrage sorti de la main des hommes peut-il égaler jamais celui qui est sorti de la puissance de Dieu [4] ! » L'audace est neuve à l'heure où décrire ne se comprend pas encore sans une consciencieuse combinaison de Virgile, de Gessner et de *Télémaque* ([a]), à l'heure où dans les collèges le printemps ne saurait encore luire et les feuilles verdoyer qu'à la façon dont l'entendirent les bucoliastes de l'antiquité. Pour apprendre à « pein-

1. 885, t. XIV, p. 135. — 2. 874 *bis*, t. VII, p. 172. — 3. 874 *bis*. t. VII, Préface de l'éditeur sur les manuscrits de l'Arcadie. — 4. 874 *bis*, t. VIII, p. 266.

a. Il existe, par exemple, dans les manuscrits de Roucher, un recueil de « comparaisons » tirées des poètes anciens et modernes.

dre à l'esprit », ce n'est point au milieu des livres que nous mènerons les enfants. Bernardin déteste les amplifications de pédants. On les conduira aux champs par une belle matinée de printemps. Les plus jeunes cueilleront des fleurs et décriront celles mêmes qu'ils assembleront toutes vivantes et parfumées; les plus habiles y joindront une description d'une partie du paysage qui les environne [1].

Bernardin n'a pas fait autrement. Il a été décrire aux champs. Comme il a vu ceux que glacent les hivers de Russie et ceux que brûle le soleil de Bourbon, il en a rapporté toutes les splendeurs : « Nos livres sur la nature, dit-il, n'en sont que le roman et nos cabinets que le tombeau [2]. » Il a voulu ressusciter le cadavre. Pour cela, il s'est créé une langue : « L'art de rendre la nature est si nouveau que les termes même n'en sont pas inventés [3]. » Il les a demandés à la peinture, au langage familier, à la langue scientifique. Même dans la fade idylle de *La Pierre d'Abraham*, il a, dès les premières lignes, de justes et précises images. La cabane s'ouvre sur un sentier et le sentier est fermé « par une barrière appuyée au tronc de deux saules ». On en descend par un escalier de bois « qui s'appuie en dehors sur un vieux cerisier sauvage en fleurs » [4]. Le coucher de soleil du *Voyage à l'Ile-de-France* oublie qu'il n'a droit qu'à la pourpre et à l'or. C'est une « belle couleur orange qui se nuance de vert et vient se perdre au zénith dans une teinte lilas, tandis que le reste du ciel est d'un magnifique azur ». Et les jeux de la lumière y mêlent le gris perle, le feu, le ponceau, le cramoisi, l'écarlate, les franges d'or. Il y a des nuages comme de la soie et d'autres comme des promontoires, des rochers escarpés, des tours ou des hameaux [5].

Les *Etudes* prodiguèrent ce qui n'était qu'accident dans le

1. **874** *bis*, t. VIII, p. 262. — 2. **874** *ter*, t. I, p. 41. — 3. **874** [4], t. II, p. 151. — 4. **874** *bis*, t. XII, pp. 407, 415. — 5. **874** [4], t. I, p. 47.

Voyage. De page en page, elles mêlèrent les sottises philosophiques et les merveilles pittoresques. La nature fit étinceler toutes ses teintes et s'harmoniser toutes ses lignes. Variété et vérité des couleurs, précision et nouveauté des images, art de rendre sensibles les formes par de justes comparaisons, tout s'y rencontre et les exemples sont innombrables. Rousseau n'a qu'une pauvre palette ; il ignore l'art des transpositions. Il suffit pour mesurer le chemin parcouru d'étudier à ce double point de vue deux passages célèbres des *Etudes*, le fraisier poussé sur la fenêtre et les couchers de soleil dans les nuages[1]. Têtes de mouche semblables à des turbans ou à des pointes de clous, noires comme des velours, étincelantes comme le rubis, ailes en lames de nacre ou en réseaux de gaze, feuilles dont les glandes, à la loupe, semblent des bassins, anthères posées comme des solives d'or en équilibre sur des colonnes plus belles que l'ivoire, fleurs de thym où des amphores d'améthyste laissent couler des lingots d'or fondu, etc. ; nuages cardés en flocons de soie, croisés en panier à jour, roulés en masses de neige, contournés sur leurs bords en forme de croupes, entassés en montagnes, cavernes, rochers et pyramides, creusés en vallons, ruisselants de fleuves de lumière, ou sombres rochers percés à jour, étendus en longues grèves sablées d'or, découpés en îles, hameaux, collines plantées de palmiers, grands ponts qui traversent des fleuves, campagnes d'or, d'améthyste et de rubis. Des teintes infinies revêtent ces mouches et ces nuages : bleu, vert, jaune, blanc, brun, roux, marron, vermillon, ponceau, écarlate, le bronze, le rubis, l'or, l'argent, l'ivoire, la topaze, l'améthyste, le cuivre, le corail, l'émeraude, le safran, la couleur de chair, celle gueule de four enflammé et celle fumée de pipe, « les teintes inimitables du blanc qui fuient à perte de vue dans le blanc, ou des ombres qui se prolongent, sans se confondre, sur

1. 874 *ter*, t. I, p. 3 ; t. II, p. 95.

d'autres ombres..... tout ce qu'aucun pinceau ne peut rendre, ni aucune langue exprimer ».

On a dit ([a]) quel fut le succès des *Etudes*. Plus lent et plus modeste que celui de la *Nouvelle Héloïse*. Pourtant, M. de Senonnes « signale en septembre 1785 que le livre se vend très bien[1] ([b]) ». Il y a une deuxième édition dès la fin de mars 1786, puis une troisième[2]. Le *Mercure*[3], le *Journal encyclopédique*[4], le *Journal de Paris*[5], les *Affiches de province*[6], l'*Esprit des Journaux*[7], ont des comptes-rendus très élogieux. L'*Année littéraire* et la *Correspondance littéraire* plus sévères sont encore nettement favorables[7]. Le monde ecclésiastique accueille avec enthousiasme cet allié inattendu[8]. Un provincial en voyage à Paris en 1789 signale que l'ouvrage « a tellement fait d'impression sur toutes les têtes, que les seuls contrastes sont recherchés[9] ». Fontanes, en 1788, le range « au nombre des monuments qui honorent ce siècle[10] ». Le triomphe de *Paul et Virginie* consacre l'œuvre tout entière.

Du même coup la prose descriptive pouvait se dégager par l'exemple du fatras de la prose poétique et de la poésie descriptive. Ce n'est pas que tout le monde décrive désormais avec le talent de Bernardin. Lui-même ne s'est pas délivré tout de suite des traditions tenaces qui condamnaient le roman aux conventions pittoresques. *L'Arcadie* ou *la Pierre d'Abraham*, antérieures aux *Etudes*, ne valent pas mieux que *le Lévite d'Ephraïm*. Bernardin ne fut maître de son pinceau qu'en écrivant des « Etudes », un livre qui n'était ni poème, ni roman. Après lui, tous ceux qui seront poètes ou romanciers

1. De Sourdeval, **246**, p. 213. — 2. **858**, pp. 139 et suiv. — 3. **55**, 20 août 1785. — 4. **51**, 1er et 15 mai, juin 1785. — 5. **44**, 1785, 25 avril. — 6. **27**, 1785, p. 33. — 7. **858**, p. 139. — 8. Maury, **858**, 139 et suiv. et **246**, p. 217. — 9. *Un provincial à Paris...*, **261** *bis*, p. 94. — 10. **536**, t. I, p. 423, note. Cf. également Mme de Genlis, **104**, t. III, p. 304.

a. Mais un peu insuffisamment. Cf. Maury, **858**.

b. La première édition est, en effet, presque épuisée en décembre (**874** *ter*, t. I, p. VII).

se souviendront longtemps encore de Saint-Lambert et de Delille. Mais du moins la preuve est faite qu'il y a un art de peindre à l'esprit dont on ne se doutait pas jusqu'alors, un coloris et une « ligne » du style qui seules donnent des choses des images vivantes. Pour que la beauté du monde extérieur s'exprime sans s'altérer dans l'abstraction des signes verbaux, il suffira maintenant du génie d'un Chateaubriand. La beauté est un choix, et parmi tout ce qui sollicite nos yeux, l'âme des choses s'exprime plus fortement dans quelques délicates et précises combinaisons de couleurs et de lignes. Bernardin de Saint-Pierre a versé un peu pêle-mêle dans son œuvre tous les trésors de la nature. Chateaubriand saura choisir et sertir les plus éclatants de ses joyaux.

CONCLUSION

Le retour à la nature dans la deuxième moitié du XVIII[e] siècle tient par des attaches certaines au passé et à l'avenir. En lui bien des choses se prolongent comme les générations futures s'entrevoient. Ces causes ou conséquences lointaines intéressent assurément l'histoire des mœurs et des lettres françaises. Ce n'est pas Rousseau seulement ou Bernardin de Saint-Pierre, c'est encore Chateaubriand ou le romantisme dont on écrirait parfois plus aisément l'histoire. Même la psychologie individuelle ou sociale du sentiment de la nature trouverait ici des exemples pour justifier ses conclusions. Ils éclaireraient la complexité toujours mouvante d'un « état d'âme » devenu si vivace et si fort qu'il nous semble inséparable désormais de l'idée même de poésie et qu'il joue son rôle dans le conflit des forces sociales. Les éléments, dissociés par leur origine et leur succession historique, y seraient plus faciles à étudier. Mais ces conclusions relèveraient de synthèses plus générales. Il nous suffira d'enchaîner ici les conclusions immédiates qui se dégagent du groupement des faits ([a]).

a. Nous avons d'ailleurs fait effort pour que les conclusions, tout en s'appuyant sur les faits, fussent aisément indépendantes. Il ne s'agit pas de constructions philosophiques et logiques où l'appareil des citations masque mal l'arbitraire du système. L'essentiel, pendant longtemps encore, sera peut-être de poursuivre avec méthode des *narrations historiques*. D'autres viendront pour tenter de plus vastes synthèses. Notre ambition serait que, même s'ils rejettent ces prudentes conclusions, ils fussent obligés de tenir compte des faits tels que nous les avons établis.

Les Mœurs et la Littérature s'unissent parfois par des liens étroits. Nul enchaînement nécessaire de traditions n'obligeait, par exemple, les contemporains de Robespierre et de Napoléon à s'entourer d'apparences empruntées aux civilisations antiques. Seuls, les souvenirs littéraires ont permis ce retour aux goûts des Grecs et des Romains. Mais le sentiment de la nature et les lettres ne sont liés par aucune loi impérieuse. De Boileau à Chénier l'idylle prospère sans grand changement. L'âme seule des poètes se transforme avec les années, non les sujets généraux de leurs vers. Personne ne connaît ni la mer, ni la montagne avant 1750, et pourtant les rocs se dressent, les abîmes se creusent, les tempêtes mugissent au hasard des poèmes ou des romans. C'est là métier d'écrivain et quelque ingénieuse mémoire y suffit. Vivre et écrire sont deux, et personne n'entend que l'art impérissable dépende du caprice des mœurs. Ainsi, c'est à l'écart des lettres et avant elles que l'on commence à vivre aux champs et à aimer leurs joies pacifiques. Avant 1750, avant la *Nouvelle Héloïse*, les maisons de campagne se bâtissent, les chemins et les sentiers s'emplissent de promeneurs. Ce sont les mœurs qui rencontrent les lettres, non les lettres qui expliquent les mœurs.

A ce contact les lettres se transforment. Tout d'abord, fortes d'un passé tenace et d'une autorité incontestée, elles s'adaptent plus qu'elles ne se renouvellent. L'idylle, à qui la doctrine des genres réserve la peinture de la vie champêtre, change après quelques luttes le costume de ses bergers et les airs de ses chansons. Moins de rubans et de satins, moins d'esprit et de galanterie, « lin pur » et « fleurs des champs », chastes amours et pieuses tendresses, nous avons l'idylle naïve de Gessner après l'idylle galante de Fontenelle. Invinciblement aussi les mœurs imposent aux autres genres les thèmes à la mode. Nés loin de la nature, esclaves de règles ou de traditions rigoureuses, ces genres reflètent pourtant complaisamment les images devenues familières. On cause

agriculture, on dessine des jardins et l'on voyage en Suisse avec tant d'ardeur que l'on sait gré aux romanciers comme aux poètes d'accueillir les goûts triomphants. Une foule d'idées et d'images nouvelles pénètre ainsi les formes littéraires traditionnelles ; elles apportent avec elles des exigences sournoises qui tendent à modifier constamment les œuvres où elles s'insinuent. Le style noble par exemple perd quelque crédit au voisinage des étables et des fumiers.

Mais plus sûrement qu'elles n'imposent aux lettres des transformations précises, les mœurs changent l'esprit qui les inspire et les forces qui les font vivre. Autour d'elles les âmes ne sont plus les mêmes et peu à peu la tradition ne reflète qu'un passé trop lointain. Mondaines et raisonnables, à prendre les choses en gros, les œuvres classiques étaient écrites encore pour les amis de Mme de Tencin ou les habitués de la cour de Sceaux. Mais ni les hôtes du comte d'Albon ou de Watelet, ni les joyeux ermites de Feuillancourt, ni les campagnards de Rueil ou Clamart, ni les promeneurs de Marly ou de Fontainebleau ne s'accommodaient exactement des mêmes plaisirs. Ce n'était pas seulement une mode qui changeait, c'était le cours monotone et tout-puissant de la vie qui se détournait ; c'était une atmosphère nouvelle, forte des mille liens qui nous enchaînent à nos habitudes quotidiennes. Ainsi, par derrière les transformations littéraires immédiates qui se marquent commodément dans les faits, de plus essentielles se préparent ou s'imposent. Quand le passé littéraire résiste, le désaccord s'accentue entre la vie vécue et la vie factice des œuvres écrites. L'idylle, la poésie descriptive reflètent maladroitement ce que l'âme contemporaine demande aux formes du monde extérieur ; même d'innombrables romans s'isolent encore des bois propices aux oaristys et des mélancolies crépusculaires. Mais il n'y a pour ainsi dire pas de commune mesure entre les froides déclamations des Saint-Lambert et des Delille et l'ardeur profonde que suscitent les

dialogues du cœur humain et de la nature. Aussi les mœurs débordent infiniment les lettres ; les agromanes, les « jardinomanes », les amateurs de belles horreurs, les promeneurs et les voyageurs portent en eux-mêmes une part de la poésie de l'avenir.

L'opinion agit donc déjà sur les lettres pour de lointains résultats. Le retour aux goûts antiques donnera aux traditions classiques l'apparence de la survie. Si la prose, avec Chateaubriand, reste toute mêlée à la nature, la poésie s'obstinera à rimer comme rima le grand siècle. Pourtant, malgré les Grecs et les Romains et les règles, les contemporains de Népomucène Lemercier aimeront toujours, ailleurs que chez Delille, le romantisme sincère des jardins, des campagnes, de la Suisse. Athènes et Rome resteront des décors familiers aux dramaturges ou aux lyriques, mais plus que jamais les voyages aux Alpes se multiplieront. Avant Victor-Hugo, d'innombrables touristes contempleront le glacier du Rhône et les autres. Avant les Feuillantines, d'innombrables jardins continueront à faire place à la libre nature. Pour guider ces voyageurs et refléter leurs souvenirs, instruire les jardiniers et conseiller les amateurs, les récits, guides, manuels, traités de l'art des jardins, estampes en noir et en couleur s'imprimeront sans relâche ; chacun de nos chapitres pourrait s'escorter d'un nouveau chapitre qui nous conduirait jusqu'en 1830.

Ce n'est pas dire que la littérature n'ait rien apporté dans l'alliance qu'elle tenta avec les mœurs. Elle avait pour elle la puissance obscure des conventions établies. C'est par elle que les mœurs s'exprimèrent souvent. A lui emprunter ses formes traditionnelles, elles se modifièrent ou dévièrent parfois.

La littérature du passé y mit d'abord sa marque. Sans doute l'idylle rustique est la forme immédiate et moyenne de

l'amour des champs; sans doute, la vie rurale n'est spontanément, pour les âmes mondaines, qu'un nouveau décor aux fêtes galantes, Pourtant, tout ce qu'il y a de mensonges dans les bergerades du XVIII[e] siècle s'emprunte pour une part au souvenir de l'églogue classique. Pendant de longues années on n'avait célébré la campagne que sur la flûte des Tircis et des Corydons; on n'avait connu des champs que les complaisantes campagnes des *Bucoliques:* invinciblement, on s'imagina la vie rurale à leur image La théorie dûment acceptée de l'églogue, avec un peu plus de « délicatesse » ou un peu plus de « naïveté », de Fontenelle à Gresset, et de Gresset à Gessner, devint un code de la vie champêtre. Bien mieux, la philosophie de l'âge d'or, qui s'organise dans la première moitié du XVIII[e] siècle et s'affirme au moment même où le sentiment de la nature semble grandir, vint donner à la convention poétique l'appui de la « raison ». De la *Nouvelle Héloïse* à Bernardin de Saint-Pierre, tous les pasteurs de châteaux et d'ermitages purent justifier leurs caprices par les graves déductions des philosophes. Fantaisies aimables des poètes et conclusions des « penseurs » s'unirent pour offrir aux mœurs les mensongères images où elles se complurent à se déformer.

Puissante par son passé immédiat, la littérature le fut aussi par ses tout proches chefs-d'œuvre. Si l'idylle gâta les villégiatures, les écrits de Rousseau en corrigèrent l'influence. Le mouvement d'opinion s'amplifia soudain. Les maisons de campagne se multiplient ; les promeneurs se pressent plus nombreux dans les sentiers des bois et sur le bord des ruisseaux. Progrès naturel des mœurs sans doute; et le rôle certain de Jean-Jacques est difficile à mesurer. En tout cas, c'est lui qui révèle la montagne, c'est lui qui ajoute aux navigations vers Bellevue et aux escalades du Mont-Valérien les voyages sur les lacs et dans la montagne. Comme elle a son rôle dans le progrès des mœurs, la littérature nouvelle sert

encore à les fixer. Dans le remous des opinions et des goûts, les chefs-d'œuvre littéraires donnent une expression stable et régulatrice à l'incertitude des idées ambiantes. Sans Rousseau, les jardins anglais se seraient imposés par exemple, puisque l'Elysée de Julie passe inaperçu pendant de longues années. Sans lui, on aurait quitté Paris pour les champs, puisque l'on ne songe pas à lui faire honneur des lassitudes citadines et des aspirations rustiques. Pourtant, une vingtaine d'années s'écoulent et c'est vers lui que l'on tourne les yeux à l'aube de l'ère nouvelle. C'est à Rousseau, à « la magie de ses écrits », qu'Arthur Young, en 1787, attribue une part essentielle dans le goût renouvelé des maisons de campagne [1]. Il est en 1788, pour Lezay-Marnezia, le « seul homme » qui commence cette « révolution [2] ». Après eux on ne comptera plus tous ceux qui remontent jusqu'à la *Nouvelle Héloïse*, et à elle seulement, en suivant l'histoire du sentiment de la nature. S'il y a là quelque inexactitude historique, c'est la preuve certaine que Rousseau fut vite, pour l'opinion, celui qui éternisait la plus durable forme du goût pour le monde extérieur. C'est en lui que les mœurs aimèrent à se résumer.

Principe de diffusion et principe de stabilité, la littérature fut encore un principe d'orientation. Les aspects des choses sont innombrables; au gré de nos âmes, elles étalent incessamment des beautés inconnues, oubliées, ressuscitées. Le goût de la nature peut se satisfaire au milieu d'horizons très divers. C'est le hasard des causes qui décide. Ce fut alors sur un point le hasard du génie. Le besoin d'effusion sentimentale et romantique aurait pu conduire les Français vers la mer plus proche, vers l'Auvergne ou les Vosges. La mer fut assez peu connue jusqu'à Bernardin de Saint-Pierre, et ce fut la Suisse, bien plus que les montagnes françaises, qui accueillit d'abord les voyageurs. Les beautés aisément accessibles du

1. 255, t. I, pp. 164-165. — 2. 853 *bis*, p. 81.

pays expliquent sans doute la continuité de l'engouement, mais c'est Rousseau seul qui le créa.

Mœurs et littérature suivent donc leur route pour se rencontrer, cheminer côte à côte, se prêter appui et se séparer. La vie comme l'art ont leurs exigences propres et leurs entêtements. Il n'y a pas de correspondance étroite entre une journée passée paisiblement dans les bois de Saint-Germain et la *Journée champêtre* d'un Parny qui s'inquiète de la rime, des traditions idylliques et des galanteries de la poésie fugitive. Aussi les mœurs tendent à s'exprimer plus directement dans les œuvres qui ne doivent rien qu'à elles. Œuvres qui ne prétendront pas aux honneurs périlleux de la pure littérature. Elles s'efforcent seulement de lui emprunter quelque peu de ses « beautés » et de son prestige. Ainsi naîtront des ouvrages intermédiaires par où s'uniront et les lettres qui prétendent rester indépendantes et la vie qui marche sans elles. Le *Traité de la culture des terres* de Duhamel du Monceau ou la *Maison rustique* du sieur Liger ne s'inquiètent ni d'Aristote, ni de Boileau, ni du *Temple du goût*. Comme eux Morel, Watelet ou Girardin, quand ils parlent des jardins, songent à l'intérêt technique de leurs œuvres. Pourtant, s'ils parlent de plantations, c'est de plantations « sentimentales » ou pittoresques ; il convient de les décrire d'un autre style que les méthodes d'engrais ou de défrichements. Ils voudront qu'il y ait dans ce qu'ils écrivent, avec le profit du jardinier, une part d'émotion pour le cœur et d'agrément pour les oreilles. En même temps que jardiniers, ils sont gens de letttres. Bourrit. Deluc et Saussure, Mayer, Roland ou Ramond, Moore ou Coxe sont des voyageurs soucieux de noter sur leur route ce qui intéresse le naturaliste, le géographe ou l'historien. Ils sont savants comme écrivains. Mais la Suisse a d'autres attraits que ses constitutions et sa géologie ; elle parle à l'âme des touristes comme à leur raison. Ainsi, naturalistes et physiciens eux-mêmes écriront des pages émues ou pittoresques. Ils

prétendront nous parler comme les poètes ou les romanciers. Seulement, presque rien ne les gênera de ces conventions littéraires qui paralysent les Roucher ou les Léonard. Sans doute, ils se souviendront parfois des poèmes descriptifs, des idylles et du poème en prose pour leur emprunter de bien funestes « élégances ». Les meilleures de leurs œuvres s'y gâteront trop souvent. Pourtant, leurs sujets sont nouveaux et les goûts qui les inspirent ne doivent rien au passé. Ils pourront sans effort les refléter fidèlement. Dès lors, les traités des jardins et les récits des voyageurs exprimeront des images de la nature plus sincères que tous les poèmes et que tous les romans, Rousseau excepté. Par eux, les lecteurs s'habitueront à exprimer plus librement ce qu'ils éprouvent. Les tolérances nécessaires aux ouvrages techniques accoutumeront par exemple à rencontrer imprimés les mots précis, vivants et colorés. Traités et voyages créent, avant Chateaubriand ou Bernardin de Saint-Pierre, la description romantique et la langue pittoresque. Ainsi des *Maisons rustiques* et des *Itinéraires* modestes à la pure littérature, comme des castes nobles aux castes viles, se créent des castes intermédiaires par où le mélange se fait insensiblement.

Mille liens rattachent donc, tenaces ou fragiles, la littérature et les mœurs. Pourtant ce n'est pas une illusion grossière qui fit croire aux classiques que l'art vivait de sa vie propre sans rien subir des transformations des mœurs. Peu à peu, dès que la prospérité littéraire est certaine, le livre, né de la vie, semble parfois se détacher d'elle. L'histoire du sentiment de la nature précise d'exemples certaines relations des lettres et des mœurs ; elle illustre aussi leurs indépendances possibles. La littérature s'immobilise ou évolue souvent par des forces internes aussi puissantes que les influences extérieures. Ainsi la doctrine classique, encore toute-puissante, impose à la poésie, beaucoup plus strictement réglementée que la prose, des conventions qui la paralysent. La poésie descrip-

tive et l'idylle doivent à Boileau et à ses pâles commentateurs la prison où elles étouffent. Même lorsque les genres se trouvent en désaccord avec les mœurs, ils ne cèdent pas la place à des genres nouveaux ; ils ne se transforment pas brusquement. Ils se modifient lentement en se rattachant au passé ; c'est de ce passé qu'ils tiennent leur empreinte, c'est de lui qu'ils se justifient. Par-dessus Fontenelle, c'est la théorie de l'idylle chère à Boileau que développent tous les manuels qui éclosent au milieu du siècle. Les innombrables poètes en prose ou en vers qui se réclament de Gessner chantent en somme la vie des champs comme l'eût voulu le législateur du Parnasse ; l'idylle naïve continue avec quelques éléments nouveaux l'idylle classique. La poésie descriptive est une étiquette qui semble neuve ; mais elle n'est qu'une transformation de la poésie didactique. Elle tient ses principes partie de cette poésie, partie des règles de la poétique générale. Sans doute, elle tend par quelques innovations de style à élargir la poésie, mais elle se dégage à peine du passé. Le roman lui-même, malgré Rousseau, tient souvent encore, comme chez Dorat et tant d'autres, à d'invincibles traditions.

Nécessairement, la diversité profonde de leurs éléments impose à la littérature et aux mœurs, même quand ils influent l'un sur l'autre, des rythmes de développement très différents. Parfois, il semble que les lettres devancent les goûts moyens. Le mouvement romantique, par exemple, semble avoir bouleversé roman, poésie ou théâtre plus vite qu'il ne transformait les mœurs ambiantes. Souvent aussi les mœurs marchent avec plus de hâte et les lettres suivent à leur allure, embarrassée de mille scrupules traditionnels. Nous aimons la nature d'un amour sincère, mais nous ne nous précipitons pas vers elle avec l'ardeur déclamatoire, mais tenace, qui ramena à la vie des campagnes tous les contemporains de Rousseau. La littérature, au contraire, cheminait dans la voie tracée par le classicisme. Elle suivit sans doute, mais, mal préparée, elle se laissa

devancer. Enfin, dans tout enchaînement de causes et d'effets, il y a pour l'histoire des coïncidences. Il n'y avait pas de raison essentielle peut-être pour que le roman, libéré par Rousseau des sécheresses de l'analyse galante, n'obéît pas avant Bernardin de Saint-Pierre aux suggestions pittoresques des mœurs. Il s'y essaie timidement, mais il rencontre sur sa route le hasard de la prose poétique consacrée par Gessner. Il s'affadit ainsi dans les mensonges du style noble et les élégances des périodes qui se soucient d'être harmonieuses, non vivantes et colorées.

A plus forte raison les mœurs, qui ont en elles des forces toujours actives, s'accommodent-elles des contradictions avec ce que la poésie ou la prose célèbrent. Il n'y a plus guère rien que de classique et d'antique dans la littérature depuis la Révolution jusqu'aux premières années du XIXe siècle. Après même *Atala* ou *les Martyrs*, tout le courant littéraire semble loin des Jardins et de la Suisse romantiques. Pourtant, comme nous l'avons dit, personne ne renonce à ce que l'on avait aimé ; les jardins que l'on dessine sont aussi nombreux et aussi sauvages que celui de Girardin ; les voyages se multiplient dans la vallée de Lauterbrunnen ou sur le lac de Lucerne. Même quand les sentiments généraux que les lettres et les mœurs inspirent sont identiques, il semble parfois que lettres et mœurs obéissent à leurs suggestions propres. Ni Bernardin de Saint-Pierre, ni Chateaubriand n'ont aimé la montagne. Elle n'apparaît dans leurs œuvres que comme un lointain décor, c'est vers la mer et la forêt qu'ils se tournent. Il n'importe. On commence sans doute à affluer vers Dieppe et le Hâvre ; on rêve d'exotismes ; on va plus volontiers vers Fontainebleau et ses commodes rochers, mais la Suisse, les Vosges ou les Pyrénées restent le grand pays d'excursion, le rendez-vous des âmes avides des fortes secousses.

Malgré ces désaccords, l'histoire du sentiment de la nature

éclaire parfois des lois très générales de l'opinion, de cette opinion moyenne sans quoi ni l'histoire des lettres, ni celle des mœurs ne s'expliquent. Nécessairement, l'opinion est une force conservatrice. Même lorsque de brusques revirements semblent effacer les vestiges du passé et poussent à l'extrême les réactions, le passé se défend et ne meurt qu'à la longue. Assurément, le jardin anglais fut, dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, un universel engouement. Les vieux parcs se transformèrent, les nouveaux s'asservirent aux caprices à la mode; tout le monde ne rêva qu'allées ondoyantes et cascades farouches. Pourtant, le jardin français garde ses fidèles, tenaces encore vers 1770. Nous ne connaissons que ceux qui protestent contre les idées neuves et prêchent les anciens dieux. Plus nombreux sans doute furent ceux qui ne dirent rien mais continuèrent paisiblement à aligner leurs boulingrins et à « compartir » leurs parterres. Les bourgeois de Sceaux, dont Gaignat évoque brièvement les jardins à la Le Nôtre, gardèrent probablement longtemps encore le goût des ifs ingénieux et des buis proprets. C'étaient là de vieilles traditions, appuyées sur les goûts obscurs d'ordre méticuleux et d'harmonie évidente. Ainsi, par l'énergie patiente des vieilles coutumes, les jardins à la française se prolongèrent jusqu'à ces vénérables enclos que la province garde encore, bordés de sages charmilles, étagés en terrasses régulières, soucieux de l'exact équilibre des plates-bandes et des bassins à jet d'eau. Ces jardins à la française, vieillots et tenaces, symbolisent à merveille ce que nous n'avons pas montré, parce qu'on ne raisonne pas sur le négatif : les âmes nombreuses qui tardèrent sans doute à se laisser pénétrer par les goûts nouveaux. Sans doute, la nature sut gagner une foule sans cesse plus dense, mais on devine qu'elle resta méconnue de tous ceux que lient les lointaines habitudes, le cours immuable de la vie. L'ardeur même des convertis ne doit pas nous faire oublier ceux qui s'attardent en arrière et qu'enchaîne la loi d'inertie.

Elle enchaîne, d'ailleurs, les lettres comme les mœurs. Ce n'est pas seulement la première moitié du siècle qui se prolonge, c'est un passé plus lointain qui survit. L'*Astrée* est encore parfois le modèle de nos campagnards. L'œuvre dure par elle-même ; on la lit et on en parle. La Calprenède, Gomberville ou M[lle] de Scudéry résistent quelque peu à la *Nouvelle Héloïse*, comme ils ont résisté à Lesage et à Marivaux. Fontenelle, dès qu'il eut écrit ses églogues, ne fut pas admis sans conteste par les gardiens du Temple du goût. On instruit son procès bien avant Gessner. Quand l'éclatant succès du « Théocrite helvétien » consacre l'idylle naïve, le procès n'est pas gagné sans appel. Les galants rimeurs de poésies fugitives se souviennent de lui; les critiques mêmes et les théoriciens gardent des indulgences. A plus forte raison, les doctrines que personne ne conteste encore semblent ignorer les forces naissantes qui emportent les esprits. Fade poésie que celle du XVIII[e] siècle. On en convient bien souvent et on en conclut que toute poésie est absurde, et qu'il faut écrire en prose, non que les conventions classiques mal comprises sont la négation même de la poésie. Ainsi, tous ceux qui aiment les Elysées, les Moulins-Jolis et les Ermenonvilles, la Suisse et les Vosges, les vrais automnes et les vrais soleils couchants n'auront pour refléter leurs ardeurs sentimentales et leurs goûts du pittoresque que les pâles Delille, Roucher et Saint-Lambert. Le système poétique reste pour eux inviolable, et ils n'auront garde de le contester. A peine se hasardera-t-on à convenir parfois que le style noble souffre des accommodements. Même lorsque l'œuvre de génie crée une tradition nouvelle et s'oppose au passé dont on se lasse, le passé n'abdique pas. De la *Nouvelle Héloïse* sort un courant de romans qui oublient les habitudes traditionnelles. Il n'y a point de contact précis entre les *Egarements du cœur et de l'esprit* et Baculard d'Arnaud ou Loaisel de Tréogate. Mais à côté de ce lit nouveau qui se creuse, l'ancien fleuve bifurque et trace encore sa route. Rous-

seau et ses disciples ne transforment pas brusquement les catalogues d'imprimeurs. Il y reste tout ce qui est cher aux habitudes des lecteurs, à leurs goûts légitimes comme à leurs préjugés ou à leurs vices.

Par contre, les idées nouvelles ne s'inquiètent guère le plus souvent des lentes résistances du passé. L'ardeur subite de la conversion pousse les esprits aux extrêmes. Il y a comme une rivalité d'indépendance jusqu'au jour où les ridicules suscitent les inévitables réactions. Le XVIIIe siècle s'aperçoit assez brusquement que le travail des champs vaut bien les élégances citadines. C'est la renaissance de l'agriculture; c'est bientôt un prétexte aux pires intempérances de librairie; on cause agriculture dans les boudoirs comme dans les Académies : c'est l'agromanie. On s'est lassé de l'existence qui se partage entre la modiste, les salons et la comédie. On s'éprend d'idylle rustique. Mais bientôt la mode champêtre impose partout ses mensonges. Des chaumières de parc aux barattes des cabinets de toilette, et des laiteries aux bonnets à la fermière, le décor rustique devient le cadre puéril de la vie quotidienne. De même il est convenu que l'on ne saurait comprendre un jardin sans allée des soupirs et sans ermitage philosophique. Mais ce goût soudain des verdures capricieuses, ce romantisme sincèrement aimé aboutit vite aux fantaisies incohérentes. Quatre toises de terrain prétendent résumer toutes les beautés du monde extérieur, « horribles » ou « touchantes », montagnes et antres, cascades et forêts. C'est l'anglomanie des jardins. La nature cesse d'être un décor majestueux ou même l'asile complaisant des idylles. On comprend qu'elle est celle qui suscite les plus profondes de nos émotions. Les cœurs sensibles ne manquent pas dès lors d'y trouver un prétexte aux plus fâcheuses intempérances du langage. La nature justifie les moins naturelles des extases et les plus factices des effusions. La Suisse, par exemple, ne ressuscite pas seulement les antiques Arcadies. On y court pour s'enivrer de larmes

et prêter aux choses l'âme déclamatoire que l'on s'est faite.

Les lettres, qui suivent plus posément leur tradition, obéissent quelque peu, elles aussi, à ces brusques oscillations. Le roman de sèches analyses et d'intrigues artificieuses se transforme à la mode de Rousseau ; il y gagne, sans doute, une chaleur nouvelle, mais il s'embarrasse aussi des plus vaines phraséologies sentimentales et des plus fausses effusions du cœur. La poésie commence à se soucier de cette nature que révèlent les villégiatures et les voyages. Respectueuse des règles établies, elle veut peindre cependant ce que l'on aime. La poésie descriptive sort du poème didactique. Mais il ne suffit plus bientôt d'encadrer les poèmes dans les décors de la nature. On veut que cette nature seule ait sa place dans l'œuvre ; on décrit, comme s'en plaint Marmontel, pour décrire, sans souci des nécessaires préférences qui nous rendent inaptes à tout aimer des choses, sans souci des lassitudes du lecteur.

Il y a dans tous ces groupements de faits quelque logique, psychologique ou sociale, d'apparence assez simple. Mais il faut se souvenir aussi que les faits historiques ont des causes ou des antécédents complexes. On rencontre incessamment des concomitances multiples d'influences. Toute étude circonscrite laisse quelque peu dans l'ombre ce qui accompagne et modifie les phénomènes choisis. Arts, science, philosophie, comme les mœurs ou les lettres, ont joué quelque peu leur rôle dans la formation et le développement du sentiment de la nature. La peinture devance évidemment les goûts moyens : libres ombrages, vallons incultes, eaux qui serpentent dans les tableaux de Watteau ou de Boucher, avant les jardins anglais ; montagnes, cascades écumantes, mers apaisées ou terribles dans les tableaux de Vernet, avant la Suisse ou Bernardin de Saint-Pierre. Sans doute, il peut n'y avoir que de lointains contacts entre ce que représentent les peintres et ce que l'on aime dans la vie pratique ; ni Poussin, ni Claude Lorrain ne prouvent qu'on ait profondément goûté la nature au XVII[e] siècle. Mais

au XVIIIe, très nettement dans la deuxième moitié, les peintres cessent de s'isoler. Ce n'est pas seulement l'opinion moyenne qui vient à eux par la vogue des salons ; ce n'est pas seulement le luxe privé qui les accueille et les « amateurs » qui se multiplient, c'est encore la littérature qui s'associe à ses destinées, c'est la confusion obstinée de l'art de peindre et de l'art d'écrire.

Comme l'art, la science entre dans les lettres. Même, celle qui s'impose tout d'abord est la science de la nature. Le génie de Buffon, l'active curiosité des naturalistes détournent des spéculations abstraites, pour tourner les yeux vers les forces qui créent, en définitive, les horizons harmonieux ou les automnes mélancoliques, comme les roches ou les insectes. La nature s'impose à la méditation scientifique en même temps qu'elle parle aux yeux et au cœur. Ainsi, science et sentiment se soutiennent et s'expliquent l'un l'autre. Le goût des fleurs que l'on dissèque et que l'on classe attire assurément, après 1760, bien des curiosités qui eussent, sans lui, vécu moins près de la nature et qui l'eussent moins aimée. Mais il n'y eut aussi tant d'élèves pour suivre Jussieu, tant de jolies « sarcleuses » et d'aimables étudiantes que par ce mouvement sentimental qui porte après la *Nouvelle Héloïse*, vers les joies des libres promenades et les plaisirs des champs. Science et poésie de la nature se mêlent indissolublement.

Pareillement, les soucis économiques et les rêves sentimentaux s'associent. Que les champs soient fertiles et les laboureurs plus heureux, c'est question de méthodes, d'expériences et d'édits, non de poésies. Pourtant, on ne vit pas si près de la campagne et si constamment sans subir quelque peu son influence. Surtout, le mouvement agronomique s'associe à des tendances puissantes qui en firent une forme certaine du sentiment de la nature. Raisonner sur le commerce des grains et encourager les défrichements ne fut pas seulement affaire d'humanité, ce fut encore revenir à la seule vie juste, heu-

reuse et sûre, à la vie des champs. Si le sentiment de la nature fut obstinément une idylle rustique, l'idylle rustique dut une part de sa ténacité et le meilleur d'elle-même aux curiosités et aux dévouements pour l'agriculture.

Invinciblement, enfin, les sentiments qui sont l'obscur appui de notre amour pour la nature s'associent à des tendances plus générales ou s'y prolongent. Les émotions sentimentales que nous avons étudiées naissent dans une atmosphère diffuse à laquelle s'empruntent leurs éléments. La nature fut, dans cette fin du XVIIIe siècle, une puissance philosophique. Retour à la nature, c'est le dogme des jardiniers, des voyageurs, des économistes ; c'est aussi celui des constructeurs de doctrines. Assurément, on peut être disciple de Lucrèce et croire aux seules lois de la matière sans être précisément sensible aux chansons d'un ruisseau et aux reflets du soir. Ni Helvétius, ni d'Alembert, qui eurent peut-être quelque goût de la campagne, n'y ont été probablement de grands poètes. Il est aisé aussi d'avoir un profond amour du monde extérieur sans absorber toute métaphysique dans les forces de la matière. Jean-Jacques et Chateaubriand ne furent pas disciples de Diderot. Pourtant, tout ce mouvement d'idées s'accorde trop bien avec l'attrait pittoresque et sentimental pour n'avoir pas influé sur lui. Ceux mêmes qui le discutent l'imposent à l'attention. On ne goûte pas l'abandon au charme des choses sans s'associer inconsciemment aux doctrines qui nous livrent aux énergies du monde. Les résignations de Diderot s'accordent avec les orages qu'appelle *René*. Enfin, la forme même du sentiment de la nature s'explique par l'impulsion générale qui substitue, à partir de Rousseau, les instincts du cœur aux déductions de la raison. On peut goûter la nature sans y chercher le prétexte des extases sentimentales et sans lui demander de refléter notre âme propre. Les Parnassiens, par exemple, ont fait effort pour n'exprimer que sa beauté plastique ou l'âme vraie que notre raison croit discerner sous les phénomènes.

Les contemporains de Rousseau, au contraire, lui ont dû leur façon d'aimer la nature en apprenant de lui la toute-puissance des énergies sentimentales. Le monde extérieur parle à leur cœur parce que Jean-Jacques leur a révélé l'attrait des émotions instinctives. C'est la soudaineté et l'intensité du mouvement qui expliquent les formes précises des extases tumultueuses qu'ils demandent aux choses.

Le hasard des influences étrangères peut apporter sa part dans la transformation des doctrines littéraires ou des mœurs. A l'ordinaire, les mœurs y sont assez peu dociles. Les façons de vivre qui semblent venir d'Outre-Manche, d'Outre-Rhin ou d'ailleurs ne sont bien souvent que des prétextes pour justifier la lassitude du passé et le désir des nouveautés. Sans doute, tous les jardins du genre libre furent, après 1760, des jardins anglais. Sans doute, la manie des jardins se lie à cette « anglomanie » générale qui conquit tous les esprits. Peut-être Ermenonville ou le Moulin Joli n'eussent-ils pas été tout ce qu'ils furent sans les souvenirs des parcs de Stowe ou de Kew. Pourtant, on commence à se lasser en France du jardin de Le Nôtre, en même temps que Kent dessine ses premiers jardins. Les jardins libres furent d'abord des jardins chinois. Ceux que l'Anglais Chambers décrit pour les engouements français ne sont pas ceux des bords de la Tamise, mais ceux de la Chine. Gouges de Cessières, le premier poète de l'art nouveau, ignore tout des goûts anglais. Duchesne, comme Morel, comme Watelet, comme Girardin, n'ont aucun souci des réminiscences précises. Il leur suffit de regarder autour d'eux les vallons parisiens ou de se souvenir de leurs voyages. Le jardin chinois ou anglais n'est au fond qu'un jardin français fidèle aux mœurs nouvelles. De même Gessner peut bien inspirer en apparence des façons particulières de s'émouvoir. Il n'est pourtant qu'un prétexte offert par le

hasard des rencontres littéraires à ce que l'on porte en soi-même, et à ce que l'influence seule de Jean-Jacques et les progrès spontanés des mœurs expliquent suffisamment.

Les lettres subissent plus directement ces influences du dehors. La littérature anglaise eut assurément sa part dans l'expression littéraire du sentiment de la nature. Influence superficielle bien souvent. C'est Thomson qui est le modèle apparent de nos poèmes des *Saisons*. Il est même, pour Saint-Lambert, Roucher, Delille et les autres, un bien commun où ils empruntent à l'occasion leurs développements et leurs images. Pourtant l'idée du poème descriptif est nettement antérieure en France à la traduction de Thomson. Il n'y a presque rien dans Saint-Lambert, Roucher ou Delille qui ne s'explique sans le poète anglais par les goûts ambiants. Thomson n'est pour ces habitués de l'imitation qu'un supplément à Virgile et au père Rapin. Ossian garde une part plus précise dans le développement du sentiment de la nature. Bien mieux que Young qui mit seulement à la mode la tristesse des nuits, il donne à la nature le charme de la brume, du mystère, des horizons fabuleux, d'une immensité que n'habitent plus un Être suprême paternel et précis, mais des puissances étranges ou fuyantes qui nous protègent ou nous menacent. La poésie romantique lui dut, plus qu'aux fées et aux enchanteurs du Moyen-âge, l'atmosphère mystérieuse dont elle aima à s'envelopper.

*
* *

Parmi toutes ces rencontres d'opinions et de faits qui croisent leurs routes et se dévient mutuellement, il n'en est pas de plus difficile à prévoir que l'intervention du génie. Grâce à lui, le cours régulier des idées et des mœurs semble brusquement transformé. Ce n'est pas dire que rien ne rattache l'homme de génie à son milieu. Sa race et son temps s'expriment en lui ; les idées nouvelles qu'il apporte s'associent par

d'insensibles transitions à d'autres qui le sont moins et à celles qui lui sont communes avec ceux qui l'entourent. Jean-Jacques Rousseau dut évidemment aux hasards de sa destinée d'échapper aux lentes influences qui nous modèlent à l'image de notre milieu. Né à Genève, il mène une jeunesse aventureuse qui le conduit du protestantisme au catholicisme, de la Suisse à la Savoie, à l'Italie et à Paris. Fils d'un petit bourgeois calviniste, il est l'élève et l'amant d'une aventurière philosophe. Habitué aux rêveries vagabondes, il se lie à Paris avec ceux qui font profession de raisonner exactement. Ainsi, son originalité se précise et s'enrichit des idées ambiantes sans se déformer en elles. Pourtant il n'est pas douteux qu'il n'a pas vécu dans ces milieux sans leur devoir quelques-unes de ses façons de penser et de sentir.

Simple rencontre parfois. Il y a en chacun de nous des opinions moyennes qui nous unissent à ceux qui nous entourent par cela même qu'elles sont humaines. Nos manières d'être ne sont pas innombrables; nous ressemblons toujours aux hommes du présent comme à ceux du passé et de l'avenir. Même il n'est pas nécessaire que les causes profondes soient les mêmes pour que nos goûts se rapprochent. C'est assurément par abus de la vie mondaine et des sécheresses du raisonnement que les contemporains de Rousseau s'éprennent d'idylle rustique et se plaisent à s'asseoir dans l'herbe. Jean-Jacques n'a connu ni cette vie mondaine, ni cet excès de la raison. Il a pu vivre à son aise au milieu des champs et suivre le caprice de ses émotions. Mais il fut aussi un vagabond. Il eut à souffrir de fortunes incertaines, et il se crut un persécuté. L'idylle rustique n'est pas seulement la joie simple des champs après les raffinements mondains, c'est encore la sécurité d'une vie pacifique, le bonheur des jours semblables aux jours. Ainsi Rousseau, avide d'oublier les incertitudes réelles ou imaginaires de sa destinée, rêve la vie de l'âge d'or comme ceux qui célébraient les fermes ornées.

Pour des causes dissemblables, il se forme en eux et en lui des besoins identiques.

Mais la rencontre même de ces goûts influa sur les tendances personnelles de Jean-Jacques pour les exagérer ou les dévier. S'il eût vécu au milieu d'une société indifférente aux idylles galantes et aux rusticités puérilement sentimentales, il eût moins cédé peut-être à ce mensonge de l'âge d'or. La philosophie de l'état de nature est à lui sans doute. Mais elle doit quelque chose à la tradition idyllique qui unit Segrais et M[me] Deshoulières à Gresset, et Gresset à l'abbé Mangenot. Pour avoir rencontré dès qu'il écrivit cette complicité de l'opinion qui associe les élégances sociales et les rusticités champêtres, Rousseau a quelque peu affadi la nature qu'il a rêvée. N'y avons-nous pas risqué d'avoir une *Nouvelle Héloïse* à la mode de Télémaque? De même, Jean-Jacques substitue, pour obéir à son intime génie, la phrase qui chante et émeut à celle qui ne s'astreint qu'à satisfaire la raison. Mais le succès du *Télémaque,* la doctrine bientôt triomphante du poème en prose justifièrent peut-être trop abondamment ses tendances propres. Il a su se garder aisément du mauvais goût et du jargon, mais il a dû parfois à la prose poétique l'allure un peu flottante de sa phrase et son indifférence pour la précision pittoresque.

Enfin, les idées personnelles de Rousseau ont trouvé un point d'appui dans le progrès parallèle des idées et des mœurs. La *Nouvelle Héloïse* et l'*Emile* ont profondément agi sur le mouvement des esprits. Il ne faut pas cependant méconnaître qu'ils ont été devancés sur bien des points par les progrès de l'opinion. Ni aux Charmettes, ni dans les forêts de Saint-Germain ou de Montmorency, Rousseau ne promenait ses rêveries dans les allées des jardins français. L'Elysée de Julie exprime exactement son rêve personnel; il eût été le même dans son ensemble sans le père Attiret et sans Chambers. Pourtant, autour de Rousseau on parle depuis longtemps

de jardins chinois et de jardins anglais. Julie ne met tant d'amour à faire serpenter son ruisselet et courir ses plantes grimpantes, Saint-Preux ne s'attarde si complaisamment à les décrire que pour obéir aux suggestions d'une opinion complice des goûts de Jean-Jacques. Si la doctrine des jardins anglais s'ébauche seulement en 1761, les théories d'agriculture sont prospères depuis quelque temps, et la mode agronomique est dans toute sa fureur. De 1750 à 1760, les boutiques de libraire et les pages des journaux s'emplissent de traités, méthodes, expériences. Ainsi, la maison rustique de Mme de Wolmar n'élève pas soudain à la dignité littéraire l'antique *Maison rustique* du sieur Liger. M. de Wolmar et Julie pouvaient prendre conseil de Duhamel du Monceau, du marquis de Turbilly et de l' « Ami des hommes », comme ils auraient pu s'inscrire à quelque société d'agriculture. Lorsque Julie, son mari, Saint-Preux, Claire et le précepteur d'Emile célèbrent la vie des champs, Rousseau n'est pas un révolutionnaire enseignant une doctrine inattendue. Avant le château de Clarens et la maison aux contrevents verts, on aime déjà à fuir les cieux étroits des rues et à demander aux coteaux et aux vallées la gaieté des libres espaces, la saine verdure des bois et des prés. Il y a d'autres ermitages que celui de la Chevrette et d'autres promeneurs que Rousseau dans les forêts de l'Ile de France. La *Nouvelle Héloïse* et l'*Emile* ne font que précipiter un mouvement déjà décisif. Jean-Jacques se rencontre avec l'opinion en cédant à son génie propre.

D'autres tendances, au contraire, s'opposèrent aux idées de Rousseau sans qu'il ait rien fait pour s'accommoder à elles. La brusque rupture qui le sépare du parti philosophique prouve suffisamment que la nature telle qu'il l'a comprise n'est pas la nature des encyclopédistes et qu'il y mêla de la métaphysique idéaliste, non des doctrines inclinant au matérialisme. Son génie le défendit aussi contre les ridicules de la

mode et les excès du goût. Il ne fut ni agromane, ni anglomane, et l'idylle à la Gessner ne gâte ni les *Confessions* ni les *Rêveries du promeneur solitaire*. Par contre, peu sensible au pittoresque des couleurs et des formes, il ne suivit pas l'insensible progrès qui devait conduire la prose des descriptions de la *Nouvelle Héloïse* à celles de Bernardin de Saint-Pierre. L'opinion ambiante, parce qu'elle était trop indécise encore, resta sans influence sur ses goûts.

C'est lui plutôt qui modifie cette opinion bien plus qu'il ne lui cède. Le succès de ses œuvres, quelles qu'en fussent les raisons, précise et amplifie nécessairement son évolution. Nous avons dit comment la littérature fixe les progrès acquis et suscite des progrès nouveaux. On eut sans Rousseau exalté la vie champêtre, dessiné des jardins anglais, habité des ermitages, mais sa gloire même servit d'exemple. Plus précisément, c'est par lui que les soins agricoles, l'art des jardins et plus tard la botanique deviennent matière littéraire. Les *Géorgiques* étaient trop lointaines, les *Saisons*, *Mois* et *Jardins* sacrifient délibérément la sincérité de la peinture aux exigences traditionnelles de la poésie. La vie réelle ne se reflète pas en eux. Avec Rousseau, au contraire, le roman s'associe les goûts familiers des contemporains. Ils y retrouvent, non de vains fantômes, mais presque leurs gestes coutumiers. Rousseau parle en son nom, non sous les déguisements des bergers d'idylle et du ton compassé des poètes descriptifs. C'est lui aussi qui, par la seule force de son génie, impose aux goûts contemporains les directions déterminées que nous avons indiquées. Si l'on se plaît aux montagnes et aux vallées alpestres c'est à peu près par la seule intervention de la *Nouvelle Héloïse*. Ainsi, même quand elle ne crée pas le mouvement d'opinion et hâte seulement ses progrès, l'œuvre de génie peut lui imposer les formes particulières qu'elle a choisies.

Mais l'influence de Rousseau dépasse vite ces actions secon-

daires. On a dit, et à juste titre, que son exemple montre mieux que tout autre comment les idées littéraires n'évoluent pas toujours par de lentes transformations ([a]). Autour de Jean-Jacques, sans doute, la vie continue comme avant lui ses multiples desseins et ses lents progrès. Avant les *Discours* comme avant la *Nouvelle Héloïse,* l'opinion a ses lassitudes et ses engouements. Fontenelle ou l'abbé Mangenot, jardins français ou jardins anglais, salons ou campagnes, on revient à la même nature. En apparence, rien ne change soudain ; la même pente de courant entraîne vers la vie champêtre ceux qui se passionnent pour les amours de Saint-Preux. Watelet, Morel ou Girardin continuent le frère Attiret ou Chambers. D'autres toits s'élèvent qui ressemblent aux anciennes maisons des champs. D'autres promeneurs croisent ceux qui goûtaient avant eux le charme des bois et des horizons agrestes. Même quand il n'est plus de poème, de traité, de brochure, de salon, où l'on ne cause agronomie, jardins, idylles et solitudes champêtres, on se réclame de Gessner, de Virgile et de Théocrite, de la philosophie, de la raison ou du sentiment; c'est à peine, sauf pour la Suisse, si l'on songe à Rousseau. Pourtant, c'est à lui que nous pouvons maintenant faire honneur du progrès décisif de l'opinion. Rousseau ne parle assurément que de ce qui intéresse avant lui bien des esprits. Seulement, il en parle autrement que ses contemporains, et cela suffit pour que la valeur des faits et leurs conséquences soient changées. C'est lui qui révèle à une génération lasse des froideurs du raisonnement l'attrait tout-puissant de l'émotion. Les contemporains lui en surent gré sans restrictions. Ils discernèrent mal simplement que le sentiment de la nature changeait du même coup pour toujours et qu'il y gagnait l'âme vivante qui l'anime.

Du XVIe siècle qui eut, semble-t-il, le sentiment de la

a. M. Brunetière.

nature au XVIIe siècle, qui, dans son ensemble, n'en parle pas, l'oubli monte sans résistance. C'est qu'il n'y a guère chez les poètes du XVIe siècle ou chez ceux qui vivent aux champs d'autres liens entre la nature et eux que le goût d'une vie calme, d'un peu de solitude, d'horizons aimables et pittoresques. On passe de cette nature à la vie de Versailles et de Paris sans autre effort que de quitter plaisirs pour plaisirs. Mais avec Jean-Jacques la nature s'attache à nous par des liens tenaces. Elle devient une inspiratrice et une confidente; elle est celle qui nous console et nous conseille sans lassitude. Sans doute, il n'y a pas contraste brusque entre cette nature qui s'anime de notre vie profonde et les sentiments plus simples qui nous attachent à elle. Ceux qui s'éprirent de ces joies sentimentales furent aussi bien souvent ceux qui goûtèrent les saines gaietés de l'idylle rustique ou le pittoresque des lignes et des teintes. Ce sont les mêmes châteaux, les mêmes maisons des champs, les mêmes promenades qui invitent les contemporains de Jean-Jacques aux doux repos sous les arbres ou aux frémissantes rêveries. Le sentiment de la nature, dans cette fin du XVIIe siècle, est complexe comme la vie même qu'il reflète. A le suivre dans ses formes multiples, le souvenir de Rousseau se perd un peu dans ce que lègue le passé, dans ce que le présent crée de lui-même, dans ce que le goût des champs recèle d'éternels désirs humains. Pourtant, c'est bien l'influence de Rousseau qui suscite non des besoins passagers et des fantaisies de la mòde, mais une forme neuve et durable de la vie.

Les mœurs et les lettres lui doivent en définitive une des sources les plus saines et les plus fécondes de nos émotions. En associant la nature aux plus profondes destinées de notre âme, il lui a donné dans notre existence un rôle dont la portée n'est pas mesurable. Par une loi nécessaire de la vie l'homme, sans cesse attiré vers les communions sympathiques, croit éternellement demeurer incompris. Les âmes gardent

leurs vies propres, et leurs intimes exigences ne s'accordent jamais exactement. Seule, la nature s'anime de la vie précise que nous lui prêtons ; seule, elle garde en elle la certitude et la solitude, sans l'effroi du néant ; seule, elle nous conseille sans nous méconnaître, parce que nous ne lui demandons que la révélation de nous-mêmes. Associée aux plaisirs plus anciens qui nous unissent aux formes des choses, à la saine activité de la vie rurale, aux chimères reposantes de l'idylle, aux joies de la beauté pittoresque, la nature ainsi révélée par Rousseau, ainsi célébrée par ceux qui le suivirent, fut assurément une des forces qui devaient transformer notre âme française.

Il serait aisé, avec quelque bonne volonté dialectique, de ramener à la simplicité d'un système d'ensemble la complexité parfois divergente de ces conclusions. Actions et réactions de la littérature et des mœurs, du génie et du milieu, pourraient nous sembler obéir à un système logique. Mais le système déborderait infiniment nos preuves. Tout principe général de l'histoire n'a quelque chance de certitude que s'il résume un grand nombre de certitudes partielles. Et c'est justement parce que ces démonstrations élémentaires restreignent leur objet qu'elles ne peuvent aboutir qu'à une patiente complexité. Une loi est simple ; un fait, quand on l'étudie, apparaît comme la convergence d'une foule de causes et de concomitances. Toute recherche de dessein scientifique complique en apparence avant de simplifier.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Cet Index comprend *exclusivement* les ouvrages auxquels nous avons emprunté des références. Nous renvoyons aux bibliographies suivantes :

I. Hatin (E.), *Bibliographie historique et critique de la presse périodique française*. Paris, 1866, in-8°. — II. Hérissant (L.-A.-P.), *Bibliothèque physique de la France ou liste de tous les ouvrages tant imprimés que manuscrits qui traitent de l'histoire naturelle de ce royaume*. Paris, 1771, in-8°. — III. Lacombe (P.), *Bibliographie parisienne, Tableaux de mœurs*. Paris, 1887, in-8°. — IV. Mar (L.) et Guillois (A.), *Bibliographie et iconographie du XIVe arrondissement* (*Bulletin de la Société historique d'Auteuil et de Passy*, t. I, 1892). — V. Musset-Pathay (V.-D. de), *Bibliographie agronomique*. Paris, 1810, in-8°. — VI. Pigoreau (A.-N.), *Petite bibliographie biographico-romancière*. Paris, 1821, in-8°. — VII. Wæber (A.), *Bibliographie der schweizerischen Landeskunde*, Fascicule III, Landes und Reisebeschreibungen. Berne, 1899, in-8°.

Nous nous sommes sans cesse efforcés de dépasser ces bibliographies, même sur les sujets qu'elles concernent directement. Certaines sont médiocres. Elles ne touchent, d'ailleurs, qu'à la moindre part de notre sujet. Nous avons donc cru utile de grouper notre liste en chapitres méthodiques qui pourront, à l'occasion, rendre service à ceux qui s'occuperaient de recherches analogues. Cette répartition n'a évidemment rien de rigoureux et la division XII, par exemple, est souvent proche de la division XIII.

L'Index est ainsi compris : 1° à la suite de chaque numéro d'ordre, l'édition ou les éditions dont nous nous sommes servis et auxquelles

renvoient nos références[1]; 2° le chiffre total des éditions que nous avons relevées; 3° l'indication des éditions que ne signalent ni Quérard, ni le *Catalogue* complet de la Bibliothèque nationale (publié à la date à laquelle nous arrêtons notre liste jusqu'au volume 25). Pour ces éditions, nous substituons aux notices bibliographiques complètes la référence plus utile du catalogue, de la bibliothèque, où nous les avons rencontrées. Les éditions sans références nous ont été communiquées par la Bibliothèque nationale. Les remarques entre parenthèses signalent une erreur probable ou certaine de Quérard[2].

I. — Documents inédits.

1. Brizard (abbé G.), *Mémoires sur la vie de J.-J. Rousseau, Socrate et J.-J. Rousseau, Pèlerinage à Ermenonville*. Bibl. de l'Arsenal, ms. n° 6099, tome XLIV.

2. Croÿ (duc de), *Mémoires*, Bibl. de l'Institut, ms. X 281c (MM. de Grouchy et Cottin les publient incomplètement).

2*bis*. De Lalande, *Voyage en Angleterre*. Bibl. Mazarine, ms. n° 4345.

3. La Rochefoucauld d'Enville. *Voyage de Paris à Lyon par le Bourbonnais*, *Voyage de Lyon à Genève*. Bibl. nationale, ms. fonds français n° 14657, pp. 94-105, 106-109.

4. Le Camus. *Voyage philosophique d'un naturaliste dans une des principales parties de la Suisse et de la Savoie en 1772*. Bibl. de Rouen, ms. n° 1786.

5. Maugiron (marquis de), *Lettre et mélange de dissertation écritte à la Société Royalle de Lyon par le marquis de Maugiron, membre de cette académie* [sur la Suisse]. Bibl. du Palais des Arts à Lyon, ms. n° 218, f° 159.

6. De Montigny (?), *Voyage dans l'Orléanais, le Blésois, la Tourraine, l'Anjou et la Bretagne, fait en 1752 depuis le 9 septembre jusqu'au 23 octobre*. Bibl. Mazarine, ms. n° 2840.

1. Celles qui ne sont signalées ni dans Quérard, ni à la Bibliothèque nationale sont précédées d'un *. Les ouvrages anonymes ne se trouvent évidemment pas dans ces deux recueils.

2. Rappelons que ces indications destinées à faire connaître l'opinion littéraire pendant les années que nous étudions s'arrêtent aux environs de la Révolution.

7. De Mortemart (Mlle) [non attribué au Catalogue, mais cf. p. 18], *Voyage de Paris à Besançon par Strasbourg et retour à Paris, par Mademoiselle..., 1769*, Bibl. Mazarine, ms. n° 1545.

8. Villars (D.), *Discours sur l'utilité de l'histoire naturelle* (présenté à l'Académie de la part de l'auteur, 1er avril 1788). Bibl. du Palais des Arts à Lyon, ms. n° 218, f° 13.

9. Rousseau (J.-J.), *La mort de Lucrèce* [fragment d'une tragédie en prose, 2 actes]. Bibl. de Neuchâtel, ms. n° 7864[1].

10. Rousseau (J.-J.), *La Nouvelle Héloïse*, 1re copie (brouillon), 2e copie (brouillon), 3e copie (ms. de Mme de Luxembourg). Bibl. de la Chambre des députés.

11. Rousseau (J.-J.), *Le Lévite d'Ephraïm*, brouillon et copie. Bibl. de Neuchâtel, ms. n° 7839; sujets d'estampes, enveloppe n° 7872.

11bis. Rousseau (J.-J.), *Fragments divers*. Bibl. de Neuchâtel, ms. n° 7843.

11ter. Rousseau (J.-J.), *Fragments divers*. Bibl. de Neuchâtel, ms. n° 7840.

12. Rousseau (J.-J.), *Recueil de lettres reçues par lui*. Bibl. de Neuchâtel. (Classées dans l'ordre alphabétique du nom des correspondants.)

12bis. Seguier de Saint-Brisson, *Idylles françaises*. Bibl. de Neuchâtel, ms. n° 7930.

13. *Journal d'un voyage en Suisse le 5 novembre 1772*. Bibl. d'Alençon, ms. n° 194, pp. 1-128.

14. *Journal de mes voyages en France, en Suisse et en Italie commencées* (sic) *en septembre 1782, à Paris, ce 5 septembre 1782*. Bibl. nationale, mss. ancien fonds français nos 13376 à 13379 (voyage en France, 13376; — en Suisse, 13377 et 13378).

15. *Journal de mon voyage d'Auvergne, Lyon et la Suisse* [13 août, vers 1775]. Bibl. d'Alençon, ms. n° 194, fos 111 à 119.

16. *Récit en forme de journal d'un voyage aux villes de Rouen, du Havre et de Dieppe, en may 1783* (par M. B. D., de Paris). Bibl. de Rouen, ms. n° 1769.

17. *Recueil de voyages* : 1. *Voiage de Provence* (1745); 2. *Voyage de Picardie et de Flandre* (1746); 4. *Voyage de Bretagne* (1752); 8. *Voyage à Genève* (1758); 9. *Relation du voiage*

1. Publié depuis dans les *Annales de la Société J.-J. Rousseau*, t. II, 1907.

de M. Windam fait aux glacières, montagnes de Savoie, près de Genève (1741). Bibl. de Rouen, ms. n° 1765.

18. *Voyage à Genève* [en réalité jusqu'à Bâle par Lausanne, Berne, Soleure, 1758]. Bibl. de Rouen, ms. n° 1765, f°s 165-190.

19. *Voyage d'Espagne* [avec tout le trajet en France]. Bibl. d'Alençon, ms. 194, f°s 158-171.

20. *Voyage de la Rochelle, Rochefort, Bourdeaux fait aux mois de septembre et octobre de l'année 1775*. Bibl. de Rouen, ms. n° 1768.

21. *Voyage du Havre de Grace fait au mois de septembre de l'année 1766*. Bibl. de Rouen, ms. n° 1768.

22. *Voyage philosophique contenant un journal de voyage aux eaux de Bagnères et de Barèges et plusieurs observations, etc.* Bibl. de Bordeaux, ms. n° 722.

22bis. *Papiers de Roucher* (en la possession de M. E. Roucher, son petit-fils). Brouillons du poème des *Jardins* (chant I et fragments du chant III).

23. *Papiers de Roucher. Examen impartial du poème des Mois par Baignères* (médecin).

24. Blandon (A. F. L., de Paris), *Relation d'un voyage fait par terre, par eau et par mer de Paris à Rouen, et Dieppe, et retour.* Bibl. de Montargis, ms. n° 318 (tome I).

25. Espinchal (comte d'), *Journal de mes voyages en Allemagne, en Suisse et en Italie pendant les années 1789, 1790 et 1791.* Bibl. de Clermont-Ferrand, ms. n°s 324-326.

25bis. *Voyage de Nantes en descendant la Loire, pendant les vacances de l'année 1754*. Bibl. de Rouen, ms. n° 740.

II. — Presse périodique.

(Pour tous détails nous renvoyons à Hatin.)

26. *L'Abeille du Parnasse.*
27. *Affiches de Province* et *Journal général de France.*
28. *Almanach des Muses.*
29. *L'Année littéraire* et *Lettres critiques* de Fréron.
30. *L'Avant-Coureur.*
31. *Bibliothèque des sciences et des beaux-arts.*
31bis. *Bibliothèque germanique.*
32. *Bibliothèque impartiale.*

33. *Le Censeur hebdomadaire.*
34. *Le Conservateur.*
35. *Correspondance secrète, politique et littéraire*, dite *de Métra.*
36. *L'Esprit des journaux.*
37. *Etrennes d'Apollon.*
38. *Gazette des Deux-Ponts.*
39. *Gazette littéraire de l'Europe.*
40. *Journal de lecture.*
41. *Journal de Linguet.*
42. *Journal de littérature, des sciences et des arts.*
42bis. *Journal de Luxembourg.*
43. *Journal de Monsieur.*
44. *Journal de Paris.*
44bis. *Journal de politique et de littérature.*
45. *Journal de Trévoux.*
46. *Journal de Verdun.*
47. *Journal des dames.*
48. *Journal des journaux.*
49. *Journal des savants* (édition in-4°).
50. *Journal des sciences et des beaux-arts.*
50bis. *Journal des théâtres.*
51. *Journal encyclopédique.*
52. *Journal étranger.*
53. *Journal français,*
53bis. *Journal helvétique* ou *Mercure suisse.*
54. *Journal polytype des sciences et des arts.*
55. *Mercure de France.*
55bis. *Le Monde* (de Bastide).
56. *Le nouveau Spectateur.*
57. *Nouvelle bibliothèque germanique.*
58. *Le Nouvelliste économique et littéraire.*
59. *L'Observateur littéraire,*
60. *Le Spectateur français.*

JOURNAUX D'AGRICULTURE.

61. *Journal économique.*
62. *Journal d'agriculture, du commerce, des arts et des finances.*
63. *Gazette du commerce. Gazette du commerce, de l'agriculture et des finances.*

63bis. *L'Agronomie et l'Industrie ou Corps général d'observations, etc.*

III. — J.-J. Rousseau.

64. Berthoud (Ch.), *J.-J. Rousseau à la Robèla* (*Musée neuchâtelois*, t. XV, avril 1878).

65. Berthoud (F.), *J.-J. Rousseau et le Val de Travers*. Paris, 1881, in-8°.

66. Ducoin (A.), *Particularités inconnues sur quelques personnages des XVIIIe et XIXe siècles. Trois mois de la vie de J.-J. Rousseau*. Paris, 1852, in-8°.

67. Escherny (F.-L. d'), *Mélanges de littérature, d'histoire, de morale et de politique*. Paris, 1809, 3 vol. in-12° (t. III : Eloge de J.-J. Rousseau).

68. Fochier (L.), *Séjour de J.-J. Rousseau à Bourgoin*. Bourgoin, 1860, in-8°.

69. Ginguené (P. L.). *Lettres sur les Confessions de J.-J. Rousseau*. Paris, 1791, in-8°.

70. Girardin (St. de), *Lettre à M. Musset-Pathay*. Paris, 1824, in-8°.

70bis. *J.-J. Rousseau à Montpellier*. Montpellier, 1854, in-8°.

71. Howitt (W), *Les résidences de J.-J. Rousseau en Angleterre*. (*Revue Britannique*, 5e série, t. II, 1841).

72. Jovy (E.), *Un document inédit sur le séjour de J.-J. Rousseau à Grenoble en 1768* (*Bulletin de la Société des sciences et arts de Vitry-le-François*, 1899, t. XIX).

72bis. Montesson (Mlle Ch. J.). *Œuvres anonymes*, t. VIII; *Mélanges*, t. I, Paris, 1782, in-8° (Lettre de Saint-Preux à Mylord Edouard, p. 141).

73 Mugnier (F.), *Mme de Warens et J.-J. Rousseau*. Paris, 1891, in-8°.

74. Musset-Pathay (V. D. de), *Histoire de la vie et des ouvrages de J.-J. Rousseau* Nouv. éd., Paris, 1827, in-8°.

74bis. Musset-Pathay (V. D. de), *Œuvres inédites de J.-J. Rousseau*. Paris, 1825, 2 vol. in-8°.

75. Rousseau (J.-J.). *Œuvres*. Paris (Hachette), 1902, 13 vol. in-12.

75bis. Streckeisen-Moultou. *Œuvres et Correspondance inédites de J.-J. Rousseau*. Paris, 1861, in-8°.

75ter. Thuriet (Ch.), *Une promenade de J.-J. Rousseau en 1765*. Besançon, 1897, in-8°.

76. Vallier. *Lettres inédites de J.-J. Rousseau.* Grenoble, 1863, in-8°.

76*bis*. Stael (Mme de). *Lettres sur les ouvrages et le caractère de J.-J. Rousseau.* Genève, 1789, in-8°. — 2 éditions.

77. Vincent (avocat). *Jean-Louis Rousseau, fils naturel de J.-J. Rousseau.* Amsterdam, Paris, 1765, in-12.

78. Wagner (E.), *L'Ile Saint-Pierre ou l'Ile de Rousseau dans le lac de Bienne.* Berne, 1810, in-4°.

78*bis*. *Epître à Monsieur Jean-Jacques Rousseau, ci-devant citoyen de Genève.* Paris (Panckouke), 1763, in-8°.

79. *Esprit, Maximes et Principes de M. Jean-Jacques Rousseau de Genève.* Neuchâtel, 1764, in-12. — 4 éditions.

80. * *Les Pensées de J.-J. Rousseau.* Genève (Paris). Prault, 2 vol. in-12.

81. *Les Pensées de J.-J. Rousseau, citoyen de Genève.* Amsterdam, Paris, 1763, in-12. — 6 édit. (Avranches, chez Le Court, 1792).

82. *Souvenirs de J.-J. Rousseau. Fragments d'une correspondance inédite* (Bibliothèque universelle de Genève. Nouvelle série, t. I [1836], p. 86).

Cf. également les documents inédits.

IV. — Mémoires et Souvenirs.

83. Allonville (comte d'), *Mémoires secrets de 1770 à 1830.* Paris, 1838-1845, 6 vol. in-8°.

84. Ardenay (J.-B.-H.-M., prince d'), *Mémoires*, p. p. l'abbé G. Esnault. Le Mans, 1880, in-8°.

85. Argenson (marquis R.-L. d'), *Mémoires*, p. p. J.-B. Rathery. Paris, 1859-67, 9 vol. in-8°.

86. Arnault (A.-V.), *Souvenirs d'un sexagénaire.* Paris, 1833, in-8°.

87. Barbier (E.-J.-F.), *Journal.* Paris, 1847-1856, 4 vol. in-8°.

88. Baston (abbé), *Mémoires de l'abbé Baston, chanoine de Rouen*, p. p. l'abbé J. Loth et M. Ch. Verger. Paris, 1897, 3 vol. in-8°.

89. Besnard (F.-Y.), *Souvenirs d'un nonagénaire*, p. p. C. Port. Paris, Angers, Le Mans, 1880, in-8°.

89*bis*. Bezenval (baron P.-V. de), *Mémoires.* Paris, 1805-1807, 4 vol. in-8°[1].

1. Désavoués par la famille et composés par le vicomte de Ségur d'après

90. Bouilly (J.-N.), *Mes Récapitulations*. Paris, s. d. [1836-37], 3 vol. in-12.

91. Brécy (Vic. G. de), *Mémoires véridiques et ingénus de la vie privée, morale et politique d'un homme de bien*. Paris, 1834, in-8°.

92. Brissot (J.-P.), *Mémoires*, p. p. son fils. Paris, 1830, 2 vol. in-8° [1].

92 *bis*. Campan (Mme), *Mémoires sur la vie privée de Marie-Antoinette*. Paris, 1849, in-12.

93. *Les Mémoires d'une Inconnue publiés sur le manuscrit original* (par Mme Cavaignac). Paris, 1894, in-8°.

94. Chastenay (Mme de), *Mémoires*, p. p. A. Roserot. Paris, 1896, 2 vol. in-8° (t. I).

95. Collé (Ch.), *Journal historique ou Mémoires critiques et littéraires*. Paris, 1805-1807, 3 vol. in-8°.

96. Croÿ (duc de), *Mémoires*, p. p. le vicomte de Grouchy. Paris, s. d. (1897), in-12.

97. Doppet (F.-A.), *Mémoires politiques et militaires*. Paris, 1824, in-8°.

98. Dufort (J.-N.). *Mémoires sur les règnes de Louis XV et de Louis XVI et sur la Révolution*, p. p. R. de Crèvecœur. Paris, 1886, 2 vol. in-8°.

99. Dutens, *Mémoires d'un voyageur qui se repose*. Paris, 1806, 3 v. in-8°. — 2 éditions (Paris, 1782).

100. Épinay (Mme d'), *Mémoires*, p. p. P. Boiteau. Paris, 1865, 2 vol. in-12.

100 *bis*. Épinay (Mme d'). *Mémoires publiés complètement* [mais en partie seulement] *et d'après le manuscrit original* (Recueil périodique intitulé : *Souvenirs et Mémoires*, tomes I à VI).

101. Favart (Ch.), *Mémoires et correspondance littéraire, dramatique et anecdotique*. Paris, 1808, 3 vol. in-8°.

102. Fonvielle (chevalier B.-F. de), *Mémoires historiques*. Paris, 1824, 4 vol. in-8°.

103. Garat (D.-J.), *Mémoires historiques sur M. Suard, sur ses écrits et sur le XVIIIe siècle*. Paris, 1820, 2 vol. in-8°.

d'Allonville (**83**, t. I, p. 370). Tenus pour authentiques par Quérard et M. d'Haussonville.

1. Affirmés par la famille (Dict. de de Manne). D'après Quérard, la fin du 3e vol. et le 4e sont de L.-Fr. L'Héritier. Nous ne nous sommes servis que des deux premiers.

104. Genlis (Mme de), *Mémoires inédits sur le XVIIIe siècle et la Révolution française*. Paris, 1825. 10 vol. in-8°.

104bis. Genlis (Mme de), *Souvenirs de Félicie L...* Paris, 1857. 1 vol. in-12.

105. Gilbert (F.) et Gilbert (F.-J.), *Livre Journal*, publié et annoté par l'abbé P. Legrand (*Bulletin de la Société historique et archéologique de la Charente*, 1900).

106. Girardin (St. de), *Mémoires, journal et souvenirs*. Paris, 1829, in-8°.

107. Hénault (Ch.-J.-F.), *Mémoires*, p. p. le baron de Vigan. Paris, 1855, in-8°.

108. Héricault (Ch. d'), *Les Mémoires de mon oncle*. Paris, 1875, in-12.

109. Hézecques (F. d'), *Souvenirs d'un page de la cour de Louis XVI*. Paris, 1873, in-12.

110. Larevellière-Lépeaux, *Mémoires*, p. p. son fils. Paris, s. d. (1895), 3 vol. in-8°.

111. La Rochejaquelein (Marquise de), *Mémoires*. Paris, 1889, in-4°.

112. Ligne (Prince Ch.-J. de), *Fragments inédits des Mémoires*, p. p. A. Lacroix. Bruxelles, 1860, in-12.

113. Ligne (Prince Ch.-J. de), *Fragments des Mémoires* (*Revue nouvelle*, janvier-mars 1846).

114. Luynes (duc de), *Mémoires*. Paris, 1864-1865, 17 vol. in-8°.

115. Malouet, *Mémoires*, p. p. le baron de Malouet. Paris, 1874, 2 vol. in-8°.

116. Marmontel (J.-F.), *Mémoires*, p. p. M. Tourneux. Paris, 1891, 3 vol. in-12.

117. Mautort (chevalier de), *Mémoires*, p. p. le baron Tillette de Clermont-Tonnerre. Paris, 1895, in-8°.

118. Mirabeau (le marquis de), *Mémoires biographiques, littéraires et politiques de Mirabeau*, p. p. L. Montigny. Paris, 1834, 8 vol. in-8°.

119. Montlosier (comte de), *Mémoires*. Paris, 1830, 2 vol. in-8°.

120. Moreau (J.-N.), *Mes Souvenirs*, p. p. C. Hermelin. Paris, 1898-1901, 2 vol. in-8°.

121. Morellet (abbé A.), *Mémoires sur le XVIIIe siècle et sur la Révolution française*. Paris-Londres, 1822, in-8°.

122. Norvins (J. de), *Mémorial*, p. p. L. de Lanzac de Laborie. Paris, 1896, 3 vol. in-8°.

123. OBERKIRCH (baronne d'), *Mémoires*. Paris, 1853, in-12.

124. RESTIF DE LA BRETONNE, *Monsieur Nicolas*. Paris, 1883, 14 vol. in-8°.

125. RICHELIEU (duc de), *Nouveaux Mémoires*, rédigés par M. de Lescure. Paris, 1869, 3 vol. in-12.

126. ROLAND (Mme), *Mémoires*, p. p. Cl. Perroud. Paris, 1905, 2 vol. in-8°.

127. SIMONNOT (N.-Z.), *Mes Souvenirs*. Troyes, 1878, in-8°.

128. SUARD (J.-B.-A.), *Mémoires et correspondances historiques et littéraires de M. Suard*, p. p. Ch. Nisard. Paris, 1858, in-12.

129. THIÉBAULT (général baron), *Mémoires*, p. p. F. Calmettes. Paris, 1893, 5 vol. in-8° (tome I).

129 *bis*. TILLY (comte de), *Mémoires*. Paris, 1828, 3 vol. in-8°[1].

130. TRESSAN (comte L.-E. de), *Souvenirs*, p. p. le marquis de Tressan. Versailles, 1897, in-12.

131. VIGÉE LE BRUN (Mme), *Souvenirs*. Paris (Charpentier), s. d., in-12.

132. WILLE (J.-G.), *Mémoires et Journal*, p. p. G. Duplessis. Paris, 1857, 3 vol. in-8°.

133. *Un provincial à Paris pendant une partie de l'année 1789*. Strasbourg-Paris, s. d., in-12.

134. *Bibliothèque des mémoires relatifs à l'histoire de France pendant le XVIIIe siècle*, p. p. F. Barrière et de Lescure. T. I : Mémoires de Mme de Staal.

135 *bis*. *Ibid.*, t. XI : Mémoires de Dumouriez.

136. *Ibid.*, t. XVIII : Mémoires de Mme de Fausse-Landry.

137. LÉVIS (duc de), *Souvenirs et portraits*. Paris, 1815, in-8°.

Cf. également les documents inédits.

V. — Correspondances.

138. BOUFFLERS (chevalier de), *Lettres à la comtesse de Sabran*, p. p. P. Prat. Paris, 1891, in-8°.

139. BROSSES (président de), *Lettres écrites d'Italie en 1739 et 1740*. Paris, 1858, 2 vol. in-12.

140. BUFFON, *Correspondance inédite*, p. p. H. Nadault de Buffon. Paris, 1860, 2 vol. in-8°.

1. Publ. par M. de Beauchamps et *continués* par lui. Nous ne nous sommes servis que du début.

141. Colardeau (Ch.-P.), *Lettres à son oncle, curé de Pithiviers* (*Souvenirs et Mémoires*, tomes III et IV).

142. Condé (L.-A. de Bourbon), *Lettres écrites en 1786 et 1787*, p. p. M. Ballanche. Paris, 1834, in-12.

143. Condorcet et Turgot. *Correspondance inédite*, p. p. Ch. Henry. Paris, in-8°.

144. Deffand (Mme du), *Correspondance complète avec la duchesse de Choiseul, l'abbé Barthélémy et M. Craufurt*, p. p. M. de Saint-Aulaire. Paris, 1866, 3 vol. in-8°.

145. Deffand (Mme du), *Correspondance complète avec ses amis* (Hénault, Montesquieu, d'Alembert, Voltaire, H. Walpole), p. p. M. de Lescure. Paris, 1865, 2 vol. in-8°.

146. Leczinska (Marie), *Lettres de Marie Leczinska et de la duchesse de Luynes au président Hénault*. Paris, 1886, in-8°.

147. Ducis (J.-F.), *Lettres*, p. p. P. Albert. Paris, 1879, in-8°.

148. Ducis (J.-F.), *Correspondance inédite avec le prince L.-E. de Wurtemberg* (*Amateur d'autographes*, 1899 et 1900).

149. Florian (J.-P.), *Lettres à Mme de la Briche* (*Mélanges publiés par la Société des Bibliophiles français*. Paris, 1903, in-8°).

150. Jekyll (J.), *Correspondance* (*Revue britannique*, 1895, mai, p. 5).

151. Join-Lambert (A.), *Le Mariage de Mme Roland. Trois années de correspondance amoureuse*. Paris, in-8°.

152. Lespinasse (Mlle de), *Lettres inédites*, p. p. Ch. Henry. Paris, 1887, in-8°.

153. Lespinasse (Mlle de), *Lettres*, p. p. E. Asse. Paris, 1876, in-12.

154. Ligne (prince de), *Lettres et Pensées*, p. p. Mme de Staël. Paris-Genève, 3e éd., 1809, in-8°.

155. L'Isle (chevalier de), *Lettres au comte de Riocour* (*Carnet historique et littéraire*, 1901, tomes VII, VIII, IX).

156. Malboissière (Laurette de), *Lettres d'une jeune fille du temps de Louis XV*, p. p. la marquise de La Grange. Paris, 1866, in-12.

156*bis*. Mirabeau (comte de), *Lettres originales écrites du donjon de Vincennes*, p. p. P. Manuel. Paris, 1792-1798, 4 vol. in-8°.

157. Mirabeau (comte de), *Lettres à Julie*, p. p. Dauphin Meunier et Georges Leloir. Paris, 1903, in-8°.

158. Mirabeau (comte de), *Lettres à Chamfort*. Paris, an V, in-8°.

159. Montpensier (Mlle de), *Lettres de Mlle de Montpensier, de Mesdames de Motteville et de Montmorency*, etc. Paris, 1806, 1 vol. in-12.

160. Morellet (abbé A.), *Lettres à lord Shelburne*. Paris, 1898, in-12.

161. Poniatowski (Stanislas-Auguste), *Correspondance inédite avec Mme Geoffrin*, p. p. le comte de Mouy. Paris, 1875, in-8°.

162. Roland (Mme), *Lettres*, p. p. Dauban. Paris, 1867, 2 vol. in-8°.

163. Roland (Mme), *Lettres*, p. p. Cl. Perroud. Paris, 1900, 2 vol. in-4°.

164. Roucher (J.-A.), *Consolations de ma captivité ou Correspondance de Roucher*. Paris, 1797, in-8°.

165. *Lettre à Roucher* (*Bulletin de la Société historique d'Auteuil et de Passy*, t. I [1892], p. 69).

166. Sabran (comtesse de) et Boufflers (chevalier de), *Correspondance inédite*, p. p. E. Magnien et H. Prat. Paris, 1875, in-8°.

167. Bernardin de Saint-Pierre, *Correspondance*, p. p. Aimé Martin. Paris, 1826, 4 vol. in-8°.

167 *bis*. Streckeisen-Moultou *J.-J. Rousseau, ses amis et ses ennemis*. Paris, 1865, 2 vol. in-8°.

168. Voltaire, *Correspondance*, dans les *Œuvres*, p. p. L. Moland. Paris, 1877-1883.

168 *bis*. Walpole (H.), *Lettres de Horace Walpole écrites à ses amis pendant ses voyages en France*, traduites par le comte de Baillon. Paris, 2e éd., s. d., in-12.

169. *Correspondance d'une Niortaise en 1783* (*Mémoires de la Société de statistique, sciences, lettres et arts du département des Deux-Sèvres*, 1885).

VI. — Les Villégiatures.

170. Armaillé (comtesse d'), *La comtesse d'Egmont*. Paris, 1890, in-12.

171. Audiat (L.), *Un poète abbé : Jacques Delille* (*Bulletin de la Société des archives historiques. Revue de la Saintonge et de l'Aunis*, t. XXIII, 1903).

172. Babeau (A.), *Le château de la Chapelle-Godefroy* (*Mémoires de la Société académique de l'Aube*, XIII, 1876).

173. Babeau (A.), *Les Voyageurs en France, depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution*. Paris, 1885, in-18.

176. Baurein (abbé), *Variétés bordelaises*, nouvelle éd. Bordeaux, 1876, 4 vol. in-8° (1re éd., 1784-1786).

177. Bérenger (L.-P.), *Les Soirées provençales*. Paris, 1786, 3 vol. in-12. — 3 éditions.

178. Bérenger, Couret de Villeneuve, etc., *Recueil amusant de voyages, en vers et en prose*, 2e éd. Paris, 1787, 7 vol. in-18. — 2 éditions.

178bis. *Id.*, 4e édition. Paris, 1824, 5 vol. in-18.

179. Blondel (J.-F.), *De la distribution des maisons de plaisance*. Paris, 1737-1738, 2 vol. in-4°.

180. Blondel (J.-F.), *Cours d'architecture*, etc., *publié de l'aveu de l'auteur par M. R****. Paris, 1771-1776, 6 vol. in-12.

182. Bonhomme (H.), *Le duc de Penthièvre*. Paris, 1861, in-12.

183. Bonnefons (N. de), *Les Délices de la campagne, suite du Jardinier français*. Amsterdam, 2e éd., 1655, in-12 (édition au xviiie siècle, en 1741).

184. Bouhours (Le P.), *Les Entretiens d'Ariste et d'Eugène*. Paris, 1671, in-4°.

185. Bret (A.), *Fables orientales et poésies diverses*. Deux-Ponts, 1772, 3 vol. in-12. — 2 éditions et tome I des *Œuvres*.

186. Briseux (C.-E.), *L'Art de bâtir des maisons de campagne*. Paris, 1743, 2 vol. in-4°.

187. Buffenoir (H.), *La comtesse d'Houdetot*. Paris, 1901, in-8°.

188. Claretie (L.), *Florian*. Paris, 1890, in-8°.

189. Cochin (Ch.-N.), *Quelques lettres inédites*, publiées par A. Decorde. Rouen, 1869, in-8°.

190. Cognel (F.), *La vie parisienne sous Louis XVI*. Paris, 1882, in-8°.

191. Croze (P. de), *Le chevalier de Boufflers et la comtesse de Sabran*. Paris, 1894, in-12.

192. Denis (L.), *Tableau topographique des environs de Paris*. Paris, 1769, in-8°.

193. Denis (L.), *Itinéraire portatif d'un arrondissement de trente à quarante lieues de la ville de Paris*. Paris, 1776, 2 vol. in-12.

194. Denis (L.), *Le Conducteur français*. Paris, 1776, 7 vol. in-8°.

195. Descostes (F.), *Joseph de Maistre avant la Révolution*. Paris, 1893, 2 vol. in-8°.

196. Desnos, *Atlas chorographique, historique et portatif des*

élections du royaume... accompagnées d'une description... par M. l'abbé Régley. Paris, 1776, t. V, in-4°.

197. * Desnos, *Les Environs de Paris, contenant l'archevêché, en seize cartes très détaillées*, etc... Paris, s. d., in-12.

198. Dezallier d'Argenville (A.-N.), *Voyage pittoresque des environs de Paris ou description des maisons royales*, etc. * Paris, 1755, in-12. — 8 éditions (Paris, 1752 [Catalogue de la librairie Dorbon][1]; — Paris, 1757 [*Ibid.*]; — 2e éd. Paris, 1762; — Paris, 1778 [librairie Dorbon]; — 4e éd. Paris, 1779 [Genève]).

199. Ducis (J.-F.), *Œuvres*. Paris, 1818, 6 vol. in-12.

200. Dulaure (J.-A.), *Nouvelle description des environs de Paris*, 2e édition. Paris, 1787. 2 vol. in-12. — 3 éditions (Paris, 1790, in-12 [Catalogue de la librairie Dorbon]).

200*bis*. Dunoyer (Mme), *Lettres historiques et galantes de deux dames de condition*. Amsterdam, 1738, 5 vol. in-12.

201. Fennebresque (J.), *L'Ermitage de Mme de Pompadour* (*Revue de l'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise*, année 1901).

202. Fromageot (P.), *Pierre-François Tissot* (*Revue de l'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise*, 1901).

203. * Gaignat de l'Aulnays. *Promenade de Sceaux-Penthièvre, de ses dépendances et de ses environs*. Amsterdam-Paris, 1778, in-12.

204. Gallier (A. de), *La Vie de province au XVIIIe siècle*. Paris, 1877, in-8°.

205. Godet (H.), *Helvétius à Voré et à Feuillet* (*Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne*, t. XIX, 1900).

206. Grellet-Dumazeau. *La Société bordelaise sous Louis XV et le Salon de Mme Duplessy*. Bordeaux-Paris, 1897, in-8°.

206*bis*. Guillois (A.), *Le Salon de Mme Helvétius*. Paris, 1894, in-12.

207. Haussonville (vicomte d'), *Le Salon de Mme Necker*. Paris, 1822, 2 vol. in-12.

208. Hernandez, *Description de la généralité de Paris*. Paris, 1759, in-8°.

209. Hordret (L.), *Histoire des droits anciens et des prérogatives et franchises de la ville de Saint-Quentin*. Paris-Saint-Quentin, 1781, in-8°.

210. Laborde (comte de), *Le Palais Mazarin et les grandes*

1. Dorbon aîné, 53 *ter*, quai des Grands-Augustins.

habitations de la ville et de la campagne au XVIIe siècle. Paris, 1846, in-4°.

212. Labour (F.), *Le retour à la nature au XVIIIe siècle, J.-J. Rousseau à Ermenonville.* Paris, 1882, in-8° (tirage à part de la *Revue de Champagne et de Brie*).

213. La Chesnaye des Bois (A. de), *Lettres amusantes et critiques sur les romans en général...* Paris, 1743, in-12.

214. La Louptière, *Poésies et œuvres diverses.* Amsterdam-Paris, 1768, 2 vol. in-12. — 2 éditions.

215. Lambeau (L.), *Sur une petite maison de campagne à Belleville, ayant appartenu à François Soufflot, dit le Romain* (Commission municipale du vieux Paris. Procès-verbaux, année 1902, p. 65).

216. Lecomte (M.), *Le poète Roucher* (*Mémoires de l'Académie des sciences, des lettres et des arts d'Amiens*, t. XLVIII, année 1901).

217. Le Grand d'Aussy, *Voyage fait en 1787 et en 1788 dans la ci-devant haute et basse Auvergne.* Paris, an III, 3 vol. in-8°. — 2 éditions.

218. * Le Rouge (G.-L.), *Environs de Paris.* Paris (chez l'auteur), s. d., in-plano.

219. * Le Rouge (G.-L.), *Plan du parc de Meudon.* Paris, 1781, in-plano.

220. Lescure (H. de), *La princesse de Lamballe.* Paris, 1864, in-8°.

221. Lestrade (J.), *Les poésies de M. Bordages, prêtre commingeois* (*Revue de Gascogne. Bulletin mensuel de la Société historique de Gascogne*, 1902).

223. Marlin (F.), *Voyages en France et pays circonvoisins.* Paris, 1817, t. I, in-8°.

224. Martin, *Voyage à Paris en 1789 de Martin, faiseur de bas d'Avignon*, p. p. P. Charpenne. Avignon, 1890, in-8°.

225. Maugras (G.), *La cour de Lunéville au XVIIIe siècle.* Paris, 1904, in-8°.

226. Maugras (G.), *La disgrâce du duc et de la duchesse de Choiseul.* Paris, 1903, in-4°.

227. Maugras (G.), *Le duc de Lauzun et la cour intime de Louis XV.* Paris, 1893, in-8°.

228. Mercier (L.-S.), *Le Campagnard ou le riche désabusé*, drame en deux actes et en prose. La Haye-Paris, 1779, in-12.

229. Mercier (L.-S.), *Tableau de Paris*, nouvelle édition. Ams-

terdam, 1782-1789, 12 vol. in-8°. — 4 éditions (Amsterdam, 1782-1788 [Bibl. de Nantes]; Amsterdam, 1783-1789 [*ibid.*]).

230. Laborde (J.-B. de), *Description générale et particulière de la France, ou Voyage pittoresque de la France...* Paris, 1781-1796, 12 vol. gr. in-f°.

231. Munier (E.), *Essai d'une méthode générale propre à étendre les connaissances des voyageurs ou Recueil d'observations...* Paris, 1779, 2 vol. in-8° (1799, dans Quérard).

232. Néel (L.-B.), *Le Voyage de Saint-Cloud par mer et par terre.* La Haye, 1748, in-12. — 7 éditions.

233. Nougaret (P.-J.-B), *Tableau mouvant de Paris ou variétés amusantes.* Londres-Paris, 1787, 3 vol. in-12 (Paris, 1786, dans Quérard).

233*bis*. Origny (A.-C. d'), *Annales du théâtre italien.* Paris, 1788, 3 vol. in-8°.

234. Perey (L.), *Histoire d'une grande dame au XVIIIe siècle. La princesse Hélène de Ligne.* Paris, 1887, in-8°.

235. Perey (L.), *La fin du XVIIIe siècle. Le duc de Nivernais,* Paris, 1891, in-8°.

236. Perey (L.), *Figures du temps passé.* Paris, 1900, in-12.

237. Piganiol de la Force, *Description historique de la ville de Paris et de ses environs.* Paris, 1742, 8 vol. in-12. Nouvelle édition, Paris, 1765, 10 vol. in-12. — 4 éditions (Paris, 1720 [Bibl. de Nantes]; Paris, 1726 [*ibid.*]).

238. Rapin (Le P.), *Renati Rapini Societatis Jesu Eclogae* (Opera, t. I). Paris, 1733, 3 vol. in-12.

239. * Regley (abbé), *Description de la généralité de Paris.* Paris, 1763, in-4°.

240. Renou de Chevigné, dit Jaillot, *Les Rues et les Environs de Paris.* * Paris, 1777, 2 vol. in-12. — 5 éditions (Paris, 1787, *Bulletin de la Société historique d'Auteuil et de Passy*, t. I, p. 33).

241. Reuss (R.), *Charles de Butré, un physiocrate tourangeau en Alsace.* Paris, 1887, in-8°.

242. Rey (A.), *Le château de la Chevrette et Mme d'Epinay.* Paris, 1904, in-8°.

243. Rey (A.), *Notes sur mon village. La vieillesse de Sedaine.* Paris, 1906, in-8°.

244. Reyrac (abbé F.-Ph.), *La philosophie champêtre.* Villefranche, 1762, in-8° (1702, dans Quérard).

245. Saugrain (Cl.), *Les Curiosités de Paris, de Versailles, de*

Marly, etc. Paris, 1716, in-12. — 3 éditions (Paris, 1771 [Bibl. de Nantes]).

246. Sourdeval (de), *Vie et correspondance du chevalier de Nonainville* (*Annales de la Société d'agriculture, sciences et belles-lettres du département d'Indre-et-Loire*, t. XXVI, 1846).

247. Thiéry (L.-V.), *Guide des amateurs, des étrangers et voyageurs aux environs de Paris*. Paris, 1788, 1 vol. in-12 (ou t. III du *Guide des amateurs et des étrangers voyageurs à Paris*).

248. Thirion (H.), *La vie privée des financiers au XVIIIe siècle*. Paris, 1895, in-8°.

249. Vaissière (P. de), *Gentilshommes campagnards de l'ancienne France*. Paris, 1903, in-8°.

250. Robert de Vaugondy (Did.), *Les Promenades des environs de Paris*. Paris, 1761, in-8°.

251. Vivie de Régie (R. de), *Les femmes et la société des derniers parlementaires toulousains*. Toulouse, 1901, in-12.

252. Watelet (C.-H.), *Recueil de quelques ouvrages de M. Watelet*. Paris, 1784, in-8°.

253. Welvert (E.), *Tallien* (*Revue bleue*, 24 février 1906).

254. * Wraxall (N.), *Tournée dans les provinces occidentales, méridionales et intérieures de la France*, traduite de l'anglais. Rotterdam, 1777, in-12.

255. Young (A.), *Voyages en France*. Paris. 1793, 3 vol. in-8°. — 2 éditions.

256. *Almanach des environs de Paris*, Paris (Desnos), 1768, in-12.

257. *Almanach topographique de tous les lieux et promenades des environs de Paris*. Paris, 1775, in-24.

258. *Atlas des environs de Paris, tiré de la carte de Cassini*. Paris, 1775, in-plano.

259. *Les environs de Paris en seize cartes enluminées*. Paris, 1775, in-plano.

260. *Nouveau plan des environs de Paris d'après les Nouvelles observations de MM. de l'Académie royale des sciences*. Paris (Esnauts), 1775, in-plano.

261 *bis*. *Un provincial à Paris pendant une partie de l'année 1789*. Strasbourg-Paris, s. d., in-12.

262. *La société d'Autun au milieu du XVIIIe siècle* (*Mémoires de la Société éduenne*, nouvelle série, t. VI, 1877).

263. *Traductions qui peuvent servir de suite aux poésies de M. Haller*. Berne, 1760, in-8°.

Cf. également les documents inédits.

VII. — L'Agriculture.

264. Alletz (P.-A.), *L'Agronomie, dictionnaire portatif du cultivateur* Paris, 1760, 2 vol. in-8°. — 5 éditions.

265. Bexon (abbé G.-L.), *Catéchisme d'agriculture*. Paris, 1773, in-12.

266. Boiteau (P.), *État de la France en 1789*, 2e éd. Paris, 1889, in-8°.

267. Bouthier (J.-F.), *Le citoyen à la campagne*. Genève, 1780, in-12.

268. Broc (vicomte de), *Notice sur les seigneurs et le château de Tarbilly en Anjou*. Le Mans, 1882, in-8°.

269. Calonne (A. de), *La vie agricole sous l'ancien régime en Picardie et en Artois*. Paris, 1883, in-8°.

270. Delille (J.), * *Œuvres contenant les Géorgiques de Virgile en vers français et les Jardins*. Londres, 1788, in-12. — 7 éditions.

271. Desplaces (L.-B.), *Préservatif contre l'agromanie*. Paris, 1762, in-12.

272. Duhamel du Monceau (H.-L.), *Traité de la culture des terres*. * Paris, 1750, 5 vol. in-12. — 2 éditions.

273. Duhamel du Monceau (H.-L.), *École d'agriculture*. Paris, 1759, in-12.

274. Duhamel du Monceau (H.-L.), *Des semis et plantations des arbres*. Paris, 1760, in-4°. — *Éléments d'agriculture*. Paris, 1762, 2 vol. in-12. — 3 éditions.

275. Dumas (F.), *La généralité de Tours au XVIIIe siècle*. Paris, 1894, in-8°.

276. Hirzel (H.-K.), *Le Socrate rustique, trad. par J.-R. Frey de Landres*. * Zürich, 1768, 2 vol. in-12. — 4 éditions.

277. Lefranc de Pompignan, *Les Géorgiques de Virgile traduites en vers français*. Paris, 1784, in-8°.

278. Liger, *La nouvelle maison rustique*. * 7e éd. Paris, 2 vol. in-4°. — 8 éditions.

279. Mirabeau (marquis de), *L'ami des hommes*. * 4e éd. Hambourg, 1758, 6 vol. in-12 (Bibl. de Saint-Omer). — 5 éditions.

279 *bis*. NICOLAS (M.), *Histoire littéraire de Nîmes*. Nîmes, 1854, 3 vol. in-12.

280. PEYSSONNEL (Ch. de), *Les Numéros*. * Amsterdam-Paris, 1782, in-12. — 3 éditions, plus une réimpression sous le titre de *l'Anti-Radoteur*

281. RESTIF DE LA BRETONNE. *La vie de mon père*, 3e éd. Neuchâtel, 1788. — 3 éditions.

282. RIPERT (H.), *Le marquis de Mirabeau*. Paris, 1901, in-8°.

283. ROULHAC DE CLUSAUD, *Traduction en vers français du commencement du Praedium Rusticum*. Limoges, 1779, in-8°.

283 *bis*. TEULIÈRES. *Discours couronné par l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Pau en 1771*. Pau, 1772, in-8°.

284. TURBILLY (marquis de), * *Mémoires sur les défrichements*. Paris, 1760, in-12. — 3 éditions (3e éd. Paris, 1761). — *Mémoire sur la pratique du semoir*. Paris, 1760, in-12.

286. *Corps d'observations de la Société d'agriculture, de commerce et des arts, établie par les États de Bretagne*, années 1759 et 1760. Paris, 1762, in-8°.

287. *Délibérations et mémoires de la Société royale d'agriculture de la généralité de Rouen*, t. I. Paris, 1763, in-8°.

288. *Délibérations de la Société royale d'agriculture de la généralité de Paris au bureau de Paris*. Paris, 1761, in-8°.

289. *Essai sur l'agriculture moderne*. Paris, 1755, in-12.

290. *Établissement d'une Société d'agriculture, de commerce et des arts de la province de Bretagne, par délibération des États*. Rennes, 1757, in-4°.

291. *Recueil de mémoires concernant l'économie rurale*, par une Société établie à Berne, en Suisse, t. I. Zürich, 1760, in-12.

292. *La Société d'agriculture du Limousin de 1763 à 1791* (*Bulletin de la Société scientifique de la Corrèze*, t. I, 1878).

VIII. — La Botanique.

293. ADANSON (M.), *Familles des plantes*. Paris, 1763, 2 vol. in-8°.

294. ADANSON (M.), *Cours d'histoire naturelle*, p. p. M.-J. Payer. Paris, 1844, in-8°.

295. BABEAU (A.), *Le château de Brienne*. Troyes, 1877, in-8°.

296. BARBEU-DUBOURG (J.), *Le botaniste français*. Paris, 1767, 2 vol. in-12.

297. BIAIS (E.), *M. le comte de Jarnac et son château* (*Bulletin*

de la Société historique et archéologique de la Charente, 5e série, t. VI-VII, 1883-1885).

298. Boreau (A.), *Notes sur la vie et les travaux du botaniste Aubert du Petit-Thouars* (*Bulletin de la Société industrielle d'Angers*, 16e année, 1845).

299. Brard (A.-J.), *Le réveil de J.-J. Rousseau ou particularités sur sa mort et son tombeau*. Genève, 1783, in-8°.

300. Buc'hoz (P.-J.), *Dictionnaire raisonné et universel des plantes, arbres et arbustes de la France*. Paris, 1770, 4 vol. in-8°.

301. Bulliard (P.), *Flora Parisiensis, ou Descriptions et figures de toutes les plantes qui croissent aux environs de Paris*. Paris, 1776-1780. 5 vol. in-8°.

302. Bulliard (P.), *Dictionnaire élémentaire de botanique*. Paris, 1783, in-f°. — 3 éditions.

303. Chomel (P.-J.-B.), *Abrégé de l'histoire des plantes usuelles*. * 5e éd. Paris, 1761. 3 vol. in-12. — 5 éditions.

304. Dalibard, *Florae parisiensis prodromus*. Paris, 1749, in-12.

305. Darluc (Mich.), *Histoire naturelle de la Provence*. Avignon-Paris, 1782-1786. 3 vol. in-8°.

306. Duchesne (A.-N.), *Manuel de botanique*. Paris, 1764, in-12.

307. Duchesne (H.-G.) et Macquer, *Manuel du naturaliste*. * 2e éd. Paris, 1797, 4 vol. in-8 . — 4 éditions. (Bruxelles, 1794, 2 vol. in-8°).

308. * Durande (J.F.) *Notions élémentaires de botanique*. Dijon-Paris, 1782, in-8°.

309. Durande (J.-F.), *Flore de Bourgogne*. Dijon, 1782, 2 vol. in-8°, t. II.

310. * Fabregou, *Description des plantes qui naissent ou se renouvellent aux environs de Paris*. Paris, 1731-1740. 6 vol. in-12.

311. Faujas de Saint-Fond, *Histoire naturelle de la province du Dauphiné*. Grenoble, t. I, 1782, in-8°.

312. Jansen (A.), *Jean-Jacques Rousseau als Botaniker*. Berlin, 1885, in-8°.

313. Jussieu (A. de) et Gandoger de Foigny, *Traité des vertus des plantes*. Paris, 1772, in-12 (1771 dans Quérard).

314. Lamarck (A. de), *Flore française*. Paris, 1778, 3 v. in-8°.

315. * Marquet (F.-N.), *Veni mecum de Botanique*. Paris, 1773. 2 vol. in-12.

316. Renaud de La Grelaye. *Les tableaux de la nature*. Paris,

1775, in-8°. — 2 éditions (réimprimé en 1781 sous le titre de *Promenades de Chloé*. Amsterdam-Paris, in-8°).

317. Rey (A.), *Le naturaliste Bosc. Un girondin herborisant*. Versailles-Paris, 1901, in-8°.

318. Rozier (abbé F.) et Claret de La Tourette. *Démonstrations élémentaires de botanique*, nouv. éd. Lyon, 1773, 2 vol. in-8°. — 4 éditions.

319. Thuillier (J.-L.), *Flore des environs de Paris*. Paris, 1790, in-12.

320. Vaillant (Séb.), *Botanicon parisiense*. Amsterdam, 1727, in-f°. — 2 éditions.

321. Valmont de Bomare, *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle*. Paris, 1764, 5 vol. in-8°. — 4 éditions (Lausanne, 1776).

322. Villars (D.), *Histoire naturelle des plantes du Dauphiné*. Grenoble, 1786-1789, 3 vol. in-8°.

323. Villars du Noyer (D.), *Notice sur la vie et les travaux botaniques du citoyen Chaix* (*Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes*, t. III, n° 1, 1884).

324. *Cours d'histoire naturelle ou tableau de la nature*. Paris, 1770, in-12.

325. *Démonstrations élémentaires de botanique à l'usage de l'École royale vétérinaire*. Lyon-Paris, 1766, in-8°.

326. *Histoire générale du règne végétal*. Paris, 1772, 10 v. in-12.

327. *Introduction à la connaissance des plantes*. Avignon-Paris, 1760, in-12.

328. *Mémoires de la Société linnéenne de Paris*, t. I. Paris, 1822, in-8°.

IX. — La Montagne et la Mer.

329. Alberli (J.), *Collection de quelques vues dessinées en Suisse d'après nature*. Berne, 1782, in-4°.

330. Albon (comte C.-C.-F. d'). *Discours sur l'histoire, le gouvernement, les usages, la littérature et les arts de plusieurs nations de l'Europe*. Genève, 1782, 3 vol. in-12. — 4 éditions.

331. Altmann. *L'état et les délices de la Suisse*. Amsterdam, 1730, 4 vol. in-12; — Bâle, 1776, 4 vol. in-12; — Neuchâtel, 1778, 2 vol. in-4°.

332. Augerd (V.). *Une excursion à Chamouny en 1790*. S. l. n. d. [Bourg, 1866], in-8°.

333. Bastide (J.-F. de). *Réflexions philosophiques sur la marche de nos idées*. Yverdun, 1770, in-8°. — 2 éditions.

334. Baulacre (L.), *Relation d'un voyage aux glacières de Savoie en l'année 1741*, par M. Windam, anglais (*Journal helvétique*, mai 1743).

335. Albanis de Beaumont (J.-F.), *Voyage pittoresque aux Alpes pennines*. Genève, 1787, in-f°.

336. Bérenger (L.-P.), *Fragment d'un voyage aux glaciers de Chamouni en Savoie* (*Recueil amusant de voyages*, t. VI, p. 96).

337. Bertrand (E.), *Le Solitaire du mont Jura ou Récréations d'un philosophe*. Neuchâtel-Paris, 1782, in-12.

337*bis*. * Besson, *Manuel pour les savants et les curieux qui voyagent en Suisse*, nouvelle édition augmentée par J.-S. Wyttenbach. Berne-Lausanne, 1786, 2 vol. in-8°.

338. * Bordier, *Voyage pittoresque aux glacières de Savoie*. Genève, 1773, in-12.

339. * Boudon (Mme de), *Journal d'un voyage à Paris, en Champagne, en Lorraine, en Alsace et en Suisse*. Troyes, 1791, in-12.

340. Boufflers (chevalier St.-J. de), *Lettres pendant son voyage en Suisse à Madame sa mère*, réimprimé dans les *Lettres de Mme de Graffigny*, publiées par E Asse, Paris, 1879, in-12. — 12 éditions séparées, ou dans les *Œuvres* (La Haye-Paris, 1781; Liège, 1773, [Bibl. de Wäber]; Paris, 1783 [*ibid.*]. Trad. allemande à Genève, 1789, in-8° [Genève]).

341. Bourrit (M.-T.), *Description des glacières, glaciers et amas de glace du duché de Savoie*. Genève, 1773, in-8°.

342. Bourrit (M.-T.), *Description des aspects du Mont-Blanc*. Lausanne, 1776, in-8°.

343. Bourrit (M.-T.), *Description des Alpes pennines et rhétiennes*. Genève, 1781, 2 vol. in-8° (extrait dans le *Journal de Paris*, 13 oct. 1780).

344. Bourrit (M.-T.), *Itinéraire de Genève, Lausanne et Chamouni*. Genève, 1791, in-12.

344*bis*. Bridel (P.-C.), *Course de Bâle à Bienne*. Bâle, 1789, in-16.

345. Bridel (P.-C.), *Voyage pittoresque de Bâle à Bienne*. Strasbourg-Paris, 1804, in-f°.

346. Bruys (F.), *Mémoires historiques, critiques et littéraires*. Paris, 1751, 2 vol. in-12.

347. Cambry (J.), *Voyage pittoresque en Suisse et en Italie.* Paris, an IX, 2 vol. in-8°.

348. Charrière (Mme de), *Caliste, ou Lettres écrites de Lausanne.* Genève-Paris, 1788, in-8°.

348 *bis*. Ramond, *Lettres sur le Valais* (*Journal de Paris*, 30 oct. et 6 nov. 1780).

349. Coxe (W.), *Lettres sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse, traduites de l'anglais et augmentées des observations faites dans le même pays par le traducteur* [Ramond], nouvelle édition, Paris, 1782, 2 vol. in-8°. — 4 éditions (Paris, 1781, 2 vol. in-8°; Paris, 1788 [Bibl. de Lyon]; Lausanne, 1790). Le même ouvrage traduit par Rieu (1781), Lebas (1790), Mandar (1790).

350. Coyer (abbé), *Voyages d'Italie et de Hollande.* Paris, 1775, in-12.

351. Crignon d'Auzouer (ou Crignon Vandebergue), *Voyages de Genève et de la Touraine.* Orléans-Paris, 1779, in-12.

352. Delahante (A.), *Une famille de finance au XVIIIe siècle*, 2e édition. Paris, 1881, 2 vol. in-8°.

353. Deluc (J.-A.), *Recherches sur les modifications de l'atmosphère.* Genève, 1772, 2 vol. in-4°.

354. Deluc (J.-A.), *Lettres sur quelques parties de la Suisse.* Londres-Paris, 1787, in-8° [première partie des *Lettres physiques et morales sur l'histoire de la terre et de l'homme*].

355. Deluc (J.-A.) et Dentand, *Relation de différents voyages dans les Alpes du Faucigny*, par MM. D. et D. Maestricht, 1776, in-12° [formé du chap. IV du tome II des *Recherches sur les modifications de l'atmosphère* et d'un récit de Dentand tiré d'un *Mémoire à la Société royale de Londres*, couronné par l'Académie d'Amiens en 1774].

356. Desnoireterres, *Grimod de la Reynière et son groupe.* Paris, 1877, in-12.

357. Dusaulx (J.), *Voyage à Barège et dans les Hautes-Pyrénées fait en 1788.* Paris, 1796, 2 vol. in-8°.

358. Dutens (L.), *Itinéraire des routes les plus fréquentées, ou Journal d'un voyage aux villes principales de l'Europe.* Paris, 1775, in-8°. — 7 éditions (Paris, 1783; Londres, 1786 [Bibl. de la Société de lecture à Genève]).

359. Farges (L.). *Une industrie nouvelle. Le tourisme en Suisse et en France* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1903).

360. Garcin *La Ruillière, Epître en vers*. Paris, 1760, in-12 (et dans le *Choix littéraire* de Vernes, t. XXII, pp. 189-213).

361. * Gaudard de Chavannes, *Journal d'un voyage de Genève à Londres en passant par la Suisse, entremêlé d'aventures tragiques*, par M. G. D. C. s. l. [Genève], 1783, in-12 (Bibl. de Genève).

362. Gaudin (abbé), *Voyage en Corse*. Paris, 1787, in-8° (1788, dans Quérard).

363. Gauthier (Mme), *Nouveaux voyages en plusieurs provinces de France, ou Correspondance de Mme G...* Londres-Paris, 1787, in-12.

364. Gauthier (Mme), *Voyage d'une française en Suisse et en Franche-Comté depuis la Révolution*. Londres, 1790, 2 vol. in-8°.

365. Grand-Carteret (J.), *La Montagne à travers les âges*, t. I (des temps antiques à la fin du dix-huitième siècle). Grenoble-Moutiers, 1903, in-4°.

366. * Gruner (Th.-S.), *Voyages dans les contrées les plus remarquables de l'Helvétie*, Paris, 1778, 2 vol. in-8°. — 2 traductions.

367. Guibert (J.-A-H. de), *Voyages dans diverses parties de la France et en Suisse faits en 1775-1778-1784 et 1785*. Paris. 1806, 1 vol. in-8°.

368. Haller (A. de), *Poésies traduites de l'allemand*, nouvelle édition retouchée et augmentée. Berne, 1760, 2 vol. in-12. — 5 éditions (Zurich, 2e éd., 1750 [Bibl. de Genève]; Göttingue, 1750 [d'après la *Bibliothèque impartiale*, t. II, 2e éd., 1750, p. 415]; 10 éditions séparées des *Alpes* (Göttingen, 1749 [d'après Wäber, VII]; s. l., 1750 [d'après la *Bibl. germanique*, oct , nov., déc., 1750]; Lyon, 1764; Paris, 1766; Amsterdam, 1771; Berne, 1772 [d'après J. Grand-Carteret, **365**, p. 368]).

370. Haller (A. de) et Wyttenbach, *Vues remarquables des montagnes de la Suisse*, * 1re partie. Berne. 1776, 1 vol. gr. in-f°, continué et repris sous le titre de *Vues remarquables prises des montagnes de la Suisse*. Amsterdam, 1785, in-f°. — 2 éditions (Berne, in-4°). * Le texte de Wyttenbach a été publié à part sous le titre de *Description d'un voyage fait en 1776 dans une partie des Alpes du canton de Berne*. Berne, 1778, in-f°.

371. * Heidegger, *Manuel de l'étranger qui voyage en Suisse*. Zurich, 1787, in-8° (d'après Wäber).

372. Karamzine, *Lettres d'un voyageur russe en France, en Allemagne et en Suisse*, traduction par V. de Porochine. Paris, 1867, in-12.

373. Laborde (J.-B. de), *Lettres sur la Suisse adressées à Mme de M** par un voyageur français en 1781*. Genève-Paris, 1783, 2 vol. in-8°.

374. Laborde (J.-B. de) et Zurlauben, *Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, etc... de la Suisse et de l'Italie*. Paris, 1780-1786 (table en 1788), 5 vol. in-f° et un atlas (1780-1781 dans Quérard). — 2 éditions (Paris, 1784-1786, 12 vol. in-4° [Bibl. de la Société de lecture à Genève])[1].

375. Lambot (fils), *Promenades d'un jeune didachophile en Alsace, en Suisse, en Allemagne, dans l'été de 1786*. S. l., 1786, in-18.

376. Langle (J.-Ch. Fleuriau marquis de), *Tableau pittoresque de la Suisse*. Paris, 1790, in-8°. — 2 éditions.

377. La Porte (abbé de), *Le Voyageur français*. t. XXIV. Paris, 1778, in-12.

378. La Rochefoucauld-d'Enville (duc de), *Relation inédite d'un voyage aux glacières de Savoie fait en 1762*, p. p. L. Raulet. (*Annuaire du club alpin français*, 1893, p. 458.)

379. Le Bouvier des Mortiers, *Coup d'œil sur l'Auvergne*. S. l., 1789, in-8°.

380. Lerouge (dom), *Les passe-temps agréables des Eaux minérales de Bagnères en Bigorre et du Béarn, et leurs propriétés*. Paris, 1785, 2 vol. in-12.

381. *Martyn (Th.), *Guide du voyageur en Suisse*, traduit de l'anglais. Lausanne, 1788, 1 vol. in-12. — Nombreuses éditions postérieures à 1789.

382. Pezay (Masson de), *Les Soirées helvétiennes, alsaciennes et franc-comtoises*. Amsterdam-Paris, 1771, in-8°. — 2 éditions.

383. Mayer (Ch.-J.), *Voyage en Suisse en 1784*. Amsterdam-Paris, 1786, 2 vol. in-8°.

384. Meiners (Ch.), *Lettres philosophiques sur la Suisse*, trad. par Huber. Strasbourg, 1786, 2 vol. in-8°.

385. Misson (M.), *Voyage d'Italie*. Amsterdam-Paris, 1743, 4 vol. in-12. — 6 éditions antérieures.

386. Montesquieu, *Voyages*, p. p. le baron A. de Montesquieu. Bordeaux, 1896, 2 vol. in-4°.

387. Moore, *Lettres d'un voyageur anglais sur la France, la*

1. Cette édition est d'ailleurs une contrefaçon. Cf. *Journal de politique et de littérature*, 1777, 5 février, p. 188.

Suisse, l'Allemagne et l'Italie, trad. par H. Rieu. Genève, 1781, 4 vol. in-8°. — 3 éditions (Lausanne, 1782, 4 vol. in-8°).

388. Nougaret (P.-J.-B.), *La bergère des Alpes*. Lyon, 1763, in-8°.

389. Osterwald (J.-F.), *Description des montagnes et des vallées qui font partie de la principauté de Neufchâtel et de Valengin*, 2e édit. Neuchâtel, 1766, in-12. — 2 éditions (la 1re est un tirage à part du *Journal helvétique* de décembre 1764). L'attribution semble parfois incertaine. Sinner donne comme auteurs deux seigneurs polonais. Le ms. **4**, pp. 50, 61, 66, 68, ne laisse aucun doute sur le nom d'Osterwald.

390. Pfyffer, *Promenade au Mont-Pilate*. *Journal étranger*, mars 1756, p. 26 (et *Nouvelliste économique et littéraire*, t. XII, p. 82).

391. Picquet (ou Bérenger L.-P.), *Voyage dans les Pyrénées françaises*. Paris, 1789, in-8°.

392. Polignac (comtesse de), *Journal d'Italie et de Suisse*. (*Amateur d'autographes*, 1899, pp. 85, 139, 167.)

394. Reynier (J.-L.-A.), *Guide des voyageurs en Suisse*. * Paris, 1790, in-12. — 2 éditions.

395. Robert (Fr.), *Voyage dans les treize cantons suisses*. Paris, 1789, 2 vol. in-8°.

396. Roland (J.-M.), *Lettres écrites de Suisse, d'Italie, de Sicile et de Malte*. Amsterdam-Paris. * 1780, 6 vol. in-12 (1782, dans Quérard).

397. Roland (Mme), *Lettres sur la Suisse* dans les *Œuvres*. Paris, an VIII, t. III, pp. 286-386 (imprimé à Lyon en 1788 par Delandine dans *le Conservateur*, t. II, 1788, pp. 14-95).

398. * Roque (de la), *Voyage d'un amateur des arts en Flandre, dans les Pays-Bas, en Hollande, en France, en Savoie, en Italie, en Suisse*. Amsterdam, 1783, 4 vol. in-12 (Bibl. de Genève). — 2 éditions (Liège, 1782, d'après Wäber).

399. Sabran (Mme de), *Extraits d'un voyage en Suisse*, dans P. de Croze, **191**, p. 186.

400. Sachow. *Fragment d'un voyage dans les Alpes* (*Mémoires de la Société des sciences et arts de Lille*, tome II, 5e cahier, 1819).

401. Saint-Amans (J.-F. Boudon de), *Fragments d'un voyage sentimental et pittoresque dans les Pyrénées*. Metz, 1789, in-8°.

402. Saussure (H.-B. de), *Voyages dans les Alpes*. Neuchâtel, 1779-1796, 4 vol. in-4° (* 1re partie, Neuchâtel, 1779; 2e partie, Ge-

nève, 1786; 3e et 4e parties, Neuchâtel, 1796). — 4 éditions (vol. I et II, Paris-Genève, 1786-1787 [d'après Wäber]; Neuchâtel, 1780-1796 [d'après le même]).

403. Saussure (H.-B. de), *Relation abrégée d'un voyage à la cime du Mont-Blanc*. Genève, 1787, in-8°.

404. Sherlock (M.), *Lettres d'un voyageur anglais*. Londres-Genève, 1779, in-8°. — 2 éditions (avec les *Nouvelles Lettres;* Neuchâtel, 1781 [Bibl. de la Société de lecture de Genève]).

405. Sinner (J.-R.), *Voyage historique et littéraire dans la Suisse occidentale*. Neuchâtel, 1781, 2 vol. in-8°. — 3 éditions (nouv. éd. augmentée, en Suisse, 1787 [Bibl. de Genève]).

406. Sulzer (J.-G.), *Journal d'un voyage fait en 1775 et 1776 dans les Pays méridionaux de l'Europe*, trad. par H. Renfner. La Haye, 1781, in-8°.

407. * Trelliard, *Treize des plus belles vues de la province du Dauphiné*, dessinées par le sieur Trelliard. Grenoble, 1759, in-4°.

408. Tassulo (Pilati de), *Voyages en différents pays de l'Europe en 1774, 1775 et 1776*. La Haye, 1777, 2 vol. in-12. — 2 éditions (Suisse, 1778 [Bibl. de Genève]).

409. Vernes fils, *Le Voyageur sentimental ou ma promenade à Yverdun*. Neuchâtel, 1786, in-8°. — 2 éditions.

410. Villars (D.), *Précis d'un voyage à la Bérarde-en-Oisans Annuaire du Club alpin français*, 1886, p. 633).

412. Windham (W.) et Martel (P.), *Relations de leurs deux voyages aux glaciers de Chamonix* (1741-1742), texte original publié pour la première fois par Th. Dufour. Genève, 1879, in-8°.

413. Wyttenbach (J.-S.), *Instruction pour les voyageurs qui vont voir les glaciers et les Alpes du canton de Berne*, nouvelle éd. Berne, 1787, in-8°. — 2 éditions (Berne, 1777 [d'après J. Grand-Carteret, **365**, p. 510]).

414. Zurlauben (baron de), *Lettres sur le Valais* (*Journal de Paris*, 23, 29, 30 mai; 22, 25 juin 1777).

415. *Description des Hautes-Alpes de la Suisse au commencement de juin* (*Journal helvétique*, avril 1773, et *Mercure de France*, même mois, même année).

416. *Extraits de la relation d'un voyage au Mont-Cenis fait en 1787*, par Pison du Galland [?] (*Annuaire du Club-Alpin français*, 1889, p. 351).

417. *Journal d'un voyage de Genève à Paris par la diligence, fait en 1791*, par M***. Genève-Paris, 1792, in-16.

418. *Journal du voyageur plaisant ou Lettres de Genève à Neustadt* (*Recueil amusant de voyages,* tome V, p. 146).

419. *Lettre d'un Français au chevalier D**, à Paris.* De Lausanne, le 1er décembre 1770 (*Journal helvétique,* décembre 1770).

420. *Lettres d'un Parisien à son retour d'un voyage en Suisse* (*Journal helvétique,* janvier 1775).

421. *Réflexions sentimentales d'un jeune voyageur sur les montagnes et le pays de Vaud* (*Journal helvétique,* septembre 1777).

Cf. également les documents inédits.

X. — Les Jardins.

422. Addison, *Le Spectateur ou le Socrate moderne,* traduit de l'anglais. Amsterdam, tome IV, 1720, in-12. — 13 éditions.

423. * Attiret (le Frère), *Lettre du Frère Attiret, de la Compagnie de Jésus, peintre au service de la Chine.* Dans les *Lettres édifiantes et curieuses écrites des Missions étrangères,* tome XXVII, Paris, 1749, p. 1; nouv. éd. des *Lettres,* Paris, 1781, tome XXII, p. 490.

424. Bernois (abbé C.), *Histoire de Méréville* (*Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais,* 1902).

425. * Berthault, *Suite de vingt-quatre vues de jardins anglais.* Paris, s. d., petit in-fol.

426. Bertrand (F.), *Ruris Deliciae.* Paris, 1756, in-12 (1736, dans Quérard).

427. * Bettini, *Projet d'un jardin anglo-français-chinois, avec description.* Paris (Le Rouge), 1784, une feuille in-f°.

428. Biais (E.), *M. le comte de Jarnac et son château* (*Bulletin de la Société historique et archéologique de la Charente,* 5e série, tomes VI-VII, 1883-1885).

429. Cambry (J.), *Promenades d'automne en Angleterre,* 2e éd. Paris, 1791, in-8°. — 2 éditions.

430. Carmontelle (L.), *Le jardin de Montceaux près de Paris, appartenant à Monseigneur le duc de Chartres.* Paris, 1773, grand in-fol.

431. Cérutti, *Les Jardins de Betz,* poème fait en 1785. Paris, 1792, in-8°.

432. Chabanon (M.-P.-G. de), *Épître sur la manie des jardins anglais.* Paris, 1775, in-8°. — 2 éditions.

433. Chambers (W.), *Dessins des édifices, meubles, habits, etc.,*

des Chinois, gravés sur les originaux dessinés à la Chine (* texte anglais et français du docteur Maty). Londres, 1757, in-f°. — 2 éditions.

434. Chantreau (P.-N.), *Voyage dans les trois royaumes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande fait en 1788 et 1789*. Paris, 1792, 3 vol. in-8°.

435. Chomel (N.), *Dictionnaire économique*, nouv. éd. entièrement corrigée et très notablement augmentée, par M*** (M. de La Mare). Paris, 1767, in-fol. — 7 éditions (Lyon, 1718 [Bibl. de Nantes]; Paris, 1740 [Bibl. de Nantes]).

436. Delille (J.), *Les Jardins ou l'Art d'embellir les paysages*. * Paris, 1782, in-24 (Bibl. personnelle). — Grand nombre d'éditions (5e éd., Paris, 1782, in-16 [Bibl. de Montpellier]; Paris, 1782, in-8° [Bibl. d'Amiens]), etc.

437. Desjardins (G.), *Le Petit Trianon*. Versailles, 1885, in-8°.

438. Dezallier d'Argenville (A.), *La théorie et la pratique du jardinage*. Paris, 1709, 2e éd., in-4°. — 5 éditions (IVe, 1747, d'après Barbier).

439. Du Boccage (Mme A.-M.), *Recueil des Œuvres*. Lyon, 1762, 3 vol. in-12. — 3 éditions.

440. Duchesne (A.-N.), *Sur la formation des jardins*. Paris, 1775, in-8° (1779, dans Quérard).

441. Du Fresny, *Œuvres*. Paris, 1731, 6 vol. in-12. — 2 éditions.

442. Duhalde (le P. J.-B.), *Description géographique, historique, etc., de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*. Paris, 1735, 4 vol. in-fol.

443. Dumas, *Notice sur J.-M. Morel* (*Archives du Rhône*, tome II, mai-octobre 1825).

444. Fromageot (P.), *Le Jardin du marquis de Cubières* (*Revue de l'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise*, 1902, p. 101).

445. Gazon Dourxigné (S.-M.), *Les Jardins, poème en quatre chants, du P. Rapin; traduction libre, précédée d'un discours et d'une gravure*. Paris, 1773, in-12 (1772, dans Quérard).

446. Girardin (le marquis R.-L. de), *De la composition des paysages sur le terrain ou des Moyens d'embellir la nature, etc.*, 4e édit. Paris, 1805, in-8°. — 4 éditions (Genève-Paris, 1777, in-8° [Bibl. de Nîmes]).

447. Gouge de Cessières, *Les Jardins d'ornement ou les Géorgiques françaises*. Paris, 1758, in-8°. — 2 éditions (la deuxième sous le titre de : *Les trois poèmes*, etc.).

448, GROHMANN (J.-G.), *Magasin d'idées nouvelles pour servir à l'embellissement des jardins.* Leipzig, 1779-1806, 5 vol. in-4°.

449. GROOT (de), *Les Agrémens de la campagne ou Remarques particulières sur la construction des maisons de campagne, etc.*, trad. par P. de la Cour. * Paris, 1753, 3 vol. in-12. — 3 éditions.

450. GROSLEY (P.-J.), *Londres*, nouv. édit. Lausanne, 1774, 4 vol. in-12.

451. GROSLEY (P.-J.), *Vie de M. Grosley, écrite en partie par lui-même, continuée et publiée par M. l'abbé Maydieu.* Londres-Paris, 1787, in-8°.

452. HARTIG (F. de), *Lettres sur la France, l'Angleterre et l'Italie.* Genève, 1785, in-8°.

453. GUILLOIS (A.), *Mme de Boufflers à Auteuil* (*Bulletin de la Société historique d'Auteuil et de Passy*, t. I [1892], p. 242).

454. HÉRÉ (E.), *Recueil des plans, élévations et coupes tant géométrales qu'en perspective des châteaux, jardins et dépendances que le roi de Pologne occupe en Lorraine.* Paris, s. d. (1753), 2 vol. grand in-fol.

455. HIRSCHFELD (C.-C.-L.), *Théorie de l'art des jardins*, trad. de l'Allemand (par F. de Castillon fils). Amsterdam-Leipzig, 1779-1785, 5 vol. in-4°.

456. * HIRSCHFELD (C.-C.-L.), *Observations sur les jardins chinois* (*Magasin de Gotha*, tome I, 3e partie).

457. JARRIN (M.), *La Bresse au XVIIIe siècle* (*Annales de la Société d'émulation, agriculture, lettres et arts de l'Ain*, t. II, 1869).

458. KAEMPFER (E.), *Histoire naturelle, civile et ecclésiastique de l'empire du Japon*, trad. par Naudé. La Haye, 1729, 2 vol. in-fol. — 2 éditions.

459. KRAFFT (J.-C.), *Plans des plus beaux jardins pittoresques de France, d'Angleterre et d'Allemagne.* Paris, 1809-1810, 2 vol. in-f°.

461. LABORDE (A.-L. de), *Description des nouveaux jardins de la France et de ses anciens châteaux.* Paris, 1808-1815, in-f°.

462. LACOMBE (Fr.), *Observations sur Londres et ses environs*, * 2e édit. Londres, 1777, in-12. — 2 éditions.

463. LA COSTE (de), *Voyage philosophique d'Angleterre fait en 1783 et 1784.* Londres (Paris), 1786, 2 vol. in-8° (1787, dans Quérard).

464. Lambert (M.) et Gille (Ph.), *Versailles et les deux Trianons.* Paris, 1900, 2 vol. in-4°.

465. Laugier (l'abbé M.-A.), *Essais sur l'Architecture, avec un Dictionnaire des termes.* Paris, 1753-1755, in-8°.

466. Leblanc (abbé J.-B.), *Lettres d'un Français concernant le gouvernement, la politique et les mœurs des Anglais et des Français.* La Haye, Paris, 1745, 3 vol. in-12. — 5 éditions.

467. Le Camus de Mézières, *Description des eaux de Chantilly et du Hameau.* Paris, 1783, in-8°.

468. Lecomte (le P. Louis), *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine.* Paris, 1696-1697. 3 vol. in-12. — 2 éditions.

469. Leprieur (J.-G.), *Description d'une partie de la vallée de Montmorency et de ses plus agréables jardins.* Tempé et Paris, 1784, in-8°. — 2 éditions.

470. * Le Rouge, *Détail des nouveaux jardins à la mode.* Paris, 1775-1788. 20 cahiers in-f° (Cabinet des estampes).

471. * Lezay-Marnezia (Cl.-F.-A.), *Essai sur la nature champêtre.* Paris, 1787, in-8°.

472. Ligne (prince de), *Coup d'œil sur Belœil et sur une grande partie des jardins de l'Europe,* * nouv. éd. Belœil et Bruxelles, 1786, in-8°. — 2 éditions (première en 1781, d'après Sainte-Beuve. *Causeries,* t. VIII, p. 199), plus l'édition des *Mélanges militaires, littéraires, sentimentaires,* t. VII et VIII, 1795.

475. Luchet (marquis J.-P.-L. de), *Paris en miniature d'après les dessins d'un nouvel Argus.* Londres-Paris, 1784, in-12.

476. Mansa (J.-L.), *Plans de jardins dans le goût anglais et instructions dans l'art de distribuer et planter de petits terrains.* Copenhague, s. d. 2 vol. in-f°.

477. Mason (W), *Le jardin anglais...,* orné de 5 planches représentant le jardin anglais du château de Prunay. Paris, 1788, in-8°. — 2 éditions.

479. Mercier (L.-S.), *Les entretiens du Palais-Royal de Paris.* Paris, 1786, in-8°.

480. Mérigot, *Promenades ou itinéraire des jardins de Chantilly.* Paris, 1791, in-8°.

481. Morel (J.-M.), *Théorie des jardins.* Paris, 1776, in-8°.

482. Muralt (B.-L.), *Lettres sur les Anglais et les Français et sur les voyages.* S. l., 1725, in-12. — 5 éditions.

483. Neufforge (de), *Recueil élémentaire d'architecture.* Paris, 1757-1768. 8 vol. in-f° (1759-1763, dans Quérard).

483 *bis*. PLUCHE (N.-A.), *Le spectacle de la nature*. Paris, 1735. 9 vol. in-12. — 8 éditions et abrégés.

484. PONS DE VERDUN (Ph.-L.), *Les loisirs ou contes et poésies diverses de M. Pons*, nouv. éd. Paris, 1807, in-8°. — 3 éditions, la première en 1778.

484 *bis*. POPE (A.), *Mélanges de littérature et de philosophie*, trad. par de Silhouette. Londres, 1742. 2 vol. in-12.

485. RAPIN (Le P.), *Les jardins*, poème en quatre chants, trad. nouv. par MM. V... et G... (Voyron et Gabiot). Amsterdam-Paris, 1782, in-8° (autre traduction par Gazon-Dourxigné en 1773).

486. RIAT (G.), *L'art des jardins*. Paris, s. d. (collection Quantin), in-8°.

487. RIVAROL (A.), *Lettre critique sur le poème des jardins, suivie du chou et du navet*, par M. le comte de Barruel. Amsterdam-Paris, 1782, in-12. — 3 éditions (*Suite du poème des Jardins ou Lettres d'un président de la province à M. le comte de Barruel, capitaine de dragons*. Paris, 1782, in-8. — A la suite d'une édition des *Jardins*. Paris (Ph.-D.-Pierre), 1782, in-12). — * *Plainte du chou et du navet contre les jardins de l'abbé Delille*. Paris, 1782, in-8°. — 3 éditions (à la suite de la *Suite du poème des Jardins...*; à la suite du *Parallèle raisonné* [498]).

489. RONTIEU, *Le conciliateur ou Lettre sur les jardins anglais* (*Esprit des journaux*, 1782, t. XII ; *Journal encyclopédique*, novembre, 1782).

490. THOULIER D'OLIVET (J.), *Huetiana ou Pensées diverses de M. Huet, évêque d'Avranches*. Paris, 1722, in-12. — 2 éditions.

491. WALPOLE (H.), *Essai sur l'art des jardins modernes*, trad. par le duc de Nivernais. Strawberry-Hill, 1785, in-4°.

492. WATELET, *Essai sur les jardins*. Paris, 1774, in-8°.

493. WHATELY, *L'art de former les jardins modernes ou l'art des jardins anglais*. Paris, 1771, in-8° (trad. par Latapie).

494. WIMPFEN, *Souvenirs d'un voyageur*. Paris, 1788, 2 v. in-12.

495. *Description pittoresque des jardins du goût le plus moderne*. Leipzig, 1802, in-4°.

496. *Dictionnaire d'architecture civile, militaire et navale*. Paris, 1770, in-4°.

497. *Lettre sur les jardins anglais adressée aux auteurs du journal de ****, par M. L.-L.-G.-D.-M. Paris, 1775, in-8°.

497 *bis*. *Lettres d'une Société ou Remarques sur quelques ouvrages nouveaux*, t. I. Berlin, 1751, in-12.

498. *Parallèle raisonné entre les deux poèmes des Jardins, du Père Rapin et de M. l'abbé de Lille.* La Haye-Paris, 1782, in-16.

500. *Traité des jardins ou le Nouveau de la Quintinye*, nouv. éd. Paris, 1785. 3 vol. in-8° (première éd., 1775; la troisième partie, vol. 3 et 4, est nouvelle en 1785).

501. *Traité sur les jardins,* par M. le D. d'H... (non imprimé, cité par Carmontelle (**430**, Avertissement).

Cf. également les documents inédits.

XI. — La Poésie.

502. Alleaume (abbé). *Les quatre parties du jour.* Poème en vers libres, imité de l'allemand de M. Zacharie. Paris, 1773, in-8°.

503. *Recueil des plus belles pièces des poètes français.* Paris (Barbin), 1692, in-12.

504. Bérenger (L.-P.), *Porte-feuille d'un troubadour.* Marseille-Paris, 1782, in-8°.

505. Bérenger (L.-P.), *L'hiver.* Amsterdam, 1782, in-8°.

506. Bernis (cardinal de). *Les quatre parties du jour.* Paris, 1763, in-12 — 2 éditions (publiées également dans *le Trésor du Parnasse*, t. I, Londres, 1762, p. 31). — *Les quatre saisons ou les Géorgiques françaises.* Paris, 1763, in-12 (inséré dans le *Journal encyclopédique*, 15 avril et 1er mai 1761).

507. Bernis (cardinal de). *Œuvres collationnées sur les textes des premières éditions.* Paris, 1825, in-8°. — 18 éditions (Londres, 1777 [Bibl. de Brest]; Londres, 1782 [Bibl. de Nîmes]; Londres, 1786; [Bibl. personnelle]; Londres, 1787 [Bibl. de Brest]).

509. Berquin (A.), *Idylles auxquelles on a joint Pygmalion, scène lyrique de M. J.-J. Rousseau ; mise en vers par le même.* Yverdon, 1776, 2 vol. in-12 (1777, dans Quérard). — 3 éditions (Paris, 1787 [Bibl. de Nantes]).

510. Bertin (A. de), *Œuvres.* Paris, 1824, in-8°. — 3 éditions.

511. Bertrand, (F). *Ruris deliciae.* * Paris, 1757, in-12 (Bibl. personnelle). — 2 éditions (1736, dans Quérard).

512. Blin de Sainmore, *Joachim ou le triomphe de la piété filiale, suivi d'un choix de poésies fugitives.* Amsterdam, 1776, in-8°.

513. Bret (A.), *Les quatre Saisons,* poème. Paris, 1761, in-4°*. — 3 éditions (*Les Saisons*, *poème. Contes. Pièces fugitives. Fables orientales.* Amsterdam, 1773 (Catalogue de la librairie Labadille, 12, rue de la Victoire. Paris).

514. Bret (A.), *Fables orientales et poésies diverses*. Deux-Ponts, 1772, in-12 (t. I, p. 45 : *Les quatre parties du jour*).

515. Brunel (F.-B.), *Idylles et autres poésies*. Londres-Paris, 1777, in-12.

516. Chénier (A). *Œuvres poétiques*. Paris, 1899, 2 vol. in-16.

517. Colardeau (Ch.-P.). *Épître à M. Duhamel*. Paris, 1774, in-8°.

518. Colardeau (Ch.-P.), *Œuvres*, p. p. Ch. Froment. Paris, 1825, 2 vol. in-24.

519. * Coninck, *Les Saisons*. Liège, 1784, in-8°.

520. Cournand (abbé A. de), *Essai sur les différents styles de la poésie*, poème en 4 chants. Paris, 1780, in-24. — 2 éditions.

521. Delille (J.), *Œuvres*. Paris, 1833, 1 vol. in-4°.

521 *bis*. Delille (J.), *L'homme des champs ou les Géorgiques françaises*. Strasbourg, 1800, in-8°.

522. Desforges-Maillard (P.), *Œuvres en vers et en prose*. Amsterdam, 1759, 2 vol. in-12. — 2 éditions (Amsterdam-Paris, 1750).

524. Deshoulières (Mme et Mlle), *Œuvres complètes*. Paris, 1747, 2 vol. in-18. — 7 éditions (Paris, 1732-1740 [Bibl. de Toulouse]; 1754 [Bibl. de Calais]; Bruxelles, 1750 [Bibl. de Vesoul]; Bruxelles, 1745, [Bibl. du Havre]).

525. Desnoyers (abbé), *Le tableau de la nature*. Londres-Paris, 1760, in-8°.

526. Dorat (Cl.), *Les plaisirs de l'hiver à la campagne. Journal des dames*, juin, 1777.

527. Dorat (Cl.), *Les baisers, précédés du Mois de mai, poème*. Paris, 1770, in-8°.

528. Dorat (Cl.), *Les quatre parties du jour. Journal des dames*, avril, 1777.

529. Dormoy [ou d'Ormoy] (Mlle), *Bergeries et opuscules. En Arcadie*. Paris, 1784, in-12.

530. Dubuisson (P.-O.), *Le tableau de la volupté ou les Quatre parties du jour*. Cythère-Paris, 1771, in-8°.

531. * Dufresnes, *Idylles et pièces fugitives trouvées dans un hermitage, au pied du mont Saint-Odile*. Paris-Strasbourg, 1782, in-12 (Paris, 1781, d'après Barbier).

532. Dulard (P.-A.), *La grandeur de Dieu dans les merveilles de la nature*. Paris, 1749, in-12. — 4 éditions (Paris, 1758 [Bibl. de Nantes]; Paris, 1767 [Bibl. de Brest] et dans les *Œuvres*, Paris, 1757 [Bibl. de Lyon]).

533. Fabre d'Églantine (P.-F.) [?], *L'étude de la nature, poème à M. le comte de Buffon**. Londres, 1783, in-8°. — 2 éditions.

534. Fontanes (L. de), *Fragment d'un poème sur la nature et sur l'homme*. Œuvres, t. I, p. 377 (paru d'abord dans l'*Almanach des Muses*, 1778, p. 249).

535. Fontanes (L. de), *La forêt de Navarre*, poème. *Almanach des Muses*, 1779, p. 247.

536. Fontanes (L. de), *Œuvres recueillies pour la première fois et complétées d'après les manuscrits originaux*. Paris, 1839, 2 vol. in-8° (contient *la Maison rustique*, poème didactique en 3 chants, refonte du *Verger* paru à Paris, 1788, in-8°).

537. * Gallien de Salmorenc, *Le spectacle de la nature, poème didactique en 4 chants*. Liège, 1770, in-12.

538. Gaston (abbé). *Le point du jour*. Arras, 1765, in-8°.

538*bis*. Guillois (A). *Pendant la Terreur. Le poète Roucher*. Paris, 1890, in-12.

539. Launay (de). *Poésies diverses de société*. Londres, 1767, in-12.

540. Le Roux de la Bapaumerie. *Œuvres pastorales de M. de Merthghen*, traduites par le baron de Naufell, suivies des *Aulnayes de Voux, Idylles françaises*, par M***. Paris, 1783, 2 vol. in-12.

541. Lebrun (P.-D.-E.), *Œuvres* publiées par Ginguené. Paris, 1811, 4 vol. in-8° (contient *La Nature*, poème, dont des fragments avaient été insérés dans le *Journal français*, 1777, t. I, pp. 25, 231, et dans le *Journal encyclopédique*, juin et juillet 1777).

542. Le Clerc (J,-B.), *Mes promenades champêtres ou poésies pastorales*. Paris, 1786, in-8°.

543. Le Gay, *Mes Souvenirs. Pays de Vaud*. Caen-Paris, 1786, in-12.— 2 éditions.

544. Lemierre (A.-M.), *Œuvres*. Paris, 1810, 3 vol. in-8°.

545*bis*. Léonard (N.-G.), *Œuvres poétiques. Gnyde*. Paris, s. d., in-32.

546. Léonard (N.-G.), *Poésies pastorales*. Paris, 1787, 2 vol. in-24. — 10 éditions (sous différents titres : *Idylles morales, Idylles et poèmes champêtres, Œuvres*, Genève, Paris, 1771 [Bibl. de Genève]; s. l., n. d. [Bibl. de la Rochelle]; Paris, 1788 [Bibl. de Neuchâtel]; Londres, 1771 [Bibl. de Boulogne]; Genève. Paris, s. d. [Bibl. de Nantes]).

546*bis*. Léonard (N. G.), *Œuvres recueillies et publiées par Vincent Campenon*. Paris, 1798, 3 vol. in-8°.

547. Lescun de Montbart (Mme), *Les loisirs d'une dame.* Berlin, 1776, in-8°.

547bis. Le Tourneur, *Ossian, fils de Fingal, barde du troisième siècle : Poésies galliques, traduites de l'anglais de M. Macpherson.* Paris, 1777, 2 vol. in-8°.

548. Mailly (J.-B.) et Neufchateau (Fr. de), *Poésies diverses de deux amis ou pièces fugitives.* Amsterdam, Paris, 1778, in-8° (1768, dans Quérard).

549. Mangenot (abbé L.), *Poésies.* Maëstricht, 1776, 1 vol. in-8°.

550. Maréchal (P.-S.), *Les Bergeries.* Paris, 1770, in-12.

551. Maréchal (P.-S.), *L'âge d'or, recueil de contes pastoraux, par le berger Sylvain.* * Paris, 1784, in-16. — 2 éditions.

552. Montégut (Rév. P. A.-F. Bounfol de), *Le symbole des âges de la vie humaine dans les quatre saisons.* Paris, 1756, in-12.

553. Nougaret (P.-J.-B.), *Les Saisons ou Extraits des plus beaux endroits de tous les poètes connus sur les Saisons.* Paris, 1775, in-24.

554. Perreau (J.-A.), *Scènes champêtres et autres ouvrages du même genre.* Amsterdam, Paris, 1782, in-8°.

555. Peyrot (J. Cl.), *Les Quatre Saisons ou les Géorgiques patoises.* Villefranche, 1781, in-12; publié à nouveau il y a quelques années, Rodez, s. d., in-12.

555bis. Piis (cheval. de), *L'harmonie imitative de la langue française.* Paris, 1785, in-12. — 2 éditions.

557. Pope (A.), *Pastorales*, trad. par M. de Lustrac. Paris, 1753, in-8°. — 2 traductions.

558. Romet (N.-A.), *Le Printemps*, poème allégorique. S. l., 1761, in 8°.

559. Rosset (P.-F.), *L'Agriculture*, poème. 1re partie, Paris, 1774, in-4°; 2e édition, * Paris, 1777; 2e partie, Paris, 1782, in-4°.

560. Roucher (J. A.), *Les Mois.* Paris, 1779, 2 vol. in-4°. — 2 éditions.

561. Saint-Lambert, *Les Saisons*, poème. Amsterdam, 1769, in-12. — 13 éditions (Amsterdam, 1770 [Bibl. de Boulogne]; Amsterdam. Paris, 1771, 3e éd.; Amsterdam-Paris, 1771, 4e éd. [Bibl. de Nantes]; Amsterdam-Paris, 1773 [Bibl. de Nantes]; Amsterdam, 1775 [Bibl. de Lille]; Londres, 1782 [Bibl. de Brest]; Amsterdam, 1782 [Bibl. personnelle]; Rouen, chez J. Racine, 1787, in-8°).

562. Saint-Lambert, *Idylle tirée du poème des Saisons.* Amsterdam-Paris, 1770, in-12. — 3 éditions (d'après le titre : 3e édition).

563. Saint-Lambert, *Sara Th...*, *Gazette littéraire*, 15 août 1765, p. 257, avec tirage à part d'après le *Journal des dames*, décembre 1765, p. 31.

564. Théophile de Viau, *Œuvres*. Rouen, 1632, in-12.

565. Thomson, *Les Saisons*, trad. par Mme Bontemps. Paris, 1759, in-12.

566. Voisenon (C. H.), * *Le Printemps*, poème allégorique. Paris, 1762, in-12.

567. Voisenon (C. H.), *Œuvres complètes*. Paris, 1781, 5 vol. in-8°.

568. *Les Eléments*, poème en quatre chants. La Haye, Paris, 1770, in-8°.

569. *Poésies philosophiques et descriptives des auteurs qui se sont distingués dans le XVIIIe siècle*. Paris, 1792, 3 vol. in-18.

570. *Les Saisons et les Jours*, poèmes (Bernis, Gentil-Bernard, Saint-Lambert), Paris, 1764, in-12.

XII. — Théorie du poème pastoral et descriptif.

571. Alletz (P.-A.), *Connaissance des poètes latins les plus célèbres*. Paris, 1752, 2 vol. in-12.

572. Batteux (abbé Ch.), *Cours de Belles-Lettres*. Paris, 1747-48, 2 vol. in-12 (1765, dans Quérard); Paris, 1777, 4 vol. in-12. — 9 éditions diversement remaniées et augmentées (Paris, 1755, 4 vol. in-12 [Bibl. d'Arras]; Paris, 1764, 5 vol. in-12 [Bibl. de Genève]).

573. Baumier, *Tableau des mœurs de ce siècle en forme d'épîtres*. Londres, Paris, 1788, in-8°.

574. Beaurieu (G.-G.), *Le Portefeuille français ou choix nouveau et intéressant de différentes pièces de prose et de poésie*. Paris, 1765-1766, 2 vol. in-8°.

575. Calvel (E.), *Encyclopédie littéraire ou nouveau dictionnaire raisonné et universel d'éloquence et de poésie par M. C.*, Paris, 1772, 3 vol. in-8° (1777, dans Quérard).

576. Caraccioli (L.-A. de), *Dictionnaire critique, pittoresque et sententieux, propre à faire connaître les usages du siècle, ainsi que ses bizarreries*, Lyon, 1768, 3 vol. in-12.

578. Champion de Nilon (abbé Ch.-F.), *Réflexions impartiales sur les observations critiques de M. Clément, adressées à lui-même*. Orléans, Paris, 1772, in-12.

580. Chénier (A.), *Sur la perfection des arts* (*Revue de Paris*, octobre et novembre, 1899).

581. Clément (J.-M.-B.), *Observations critiques sur la nouvelle traduction en vers français des Géorgiques de Virgile et sur les poèmes des Saisons, de la Déclamation et de la Peinture.* * Genève, 1771, in-12. — 2 éditions.

582. Clément (J.-M.-B.), *Essai de critique sur la littérature ancienne et moderne.* Amsterdam, Paris, 1785, 2 vol. in-12.

583. Coste d'Arnobat, *Observations sur la Poétique française* [de Marmontel]. Amsterdam, 1769, in-12.

584. Desfontaines, *Œuvres de Virgile traduites en français,* nouv. éd. Paris, 1770, in-12.

585. Domairon (L.), *Principes généraux des belles-lettres.* Paris, 1785, 2 vol. in-12 (4e éd. 1815).

586. Dubos (abbé J.-B.), *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture,* * nouv. éd. Paris, 1733, 2 vol. in-12. — 7 éditions (Utrecht, 1732 [Bibl. de Brest]; Dresde, 1760, [Bibl. de Nîmes]; Paris, 1770).

587. Ferlet (abbé E.), *De l'abus de la philosophie par rapport à la littérature.* Nancy, Paris, 1773, in-8o.

587*bis*. Florian, *Estelle.* Paris, 1800, in-24.

588. Fraguier (abbé G.-F.), *Discours sur l'Eglogue* (*Mémoires de littérature tirés des registres de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres.* Paris, 1717, t. II).

589. Gaillard (G.-H.), *Poétique française à l'usage des dames.* Paris, 1749, 2 vol. in-12. — 3 éditions (3e éd. Paris, 1752 [Bibl. de Brest]).

590. Genest (abbé C.-C.), *Dissertation sur la poésie pastorale, ou de l'Idylle et de l'Eglogue.* Paris, 1707, in-12.

590*bis*. Guillois (A.), *Lettre de* Mme *de Boufflers à Roucher* (*Bulletin de la Société historique d'Auteuil et de Passy,* t. I, 1892, p. 69).

591. Hardion (J.), *Nouvelle histoire poétique et deux traités abrégés, l'un de la poésie, l'autre de l'éloquence.* Paris, 1751, 1 vol. in-12.

591*bis*. Hardion (J.), *Discours sur les bergers de Théocrite* (*Mémoires de littérature tirés des registres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,* t. IV, 1723).

592. Hérissant (L.-T.), *Observations historiques sur la littérature allemande par un Français.* Ratisbonne-Paris, 1782, in-8o (nouv. éd., Strasbourg, Paris, 1781, d'après Barbier). * D'abord publié à la suite des *Œuvres choisies de M. Gessner et Poésies*

diverses, traduites de l'allemand en vers français Paris, 1774, in-12.

593. Joannet (abbé C.), *Eléments de poésie française.* Paris, 1752, 3 vol. in-12.

594. Lacombe (J.), *Le Spectacle des Beaux-Arts.* Paris, 1758, in-12. — 2 éditions.

595. La Dixmerie (N. de), *Les deux âges du goût et du génie français sous Louis XIV et sous Louis XV.* La Haye-Paris, 1769, in-8°.

596. La Harpe. *Eloge de François de Salignac de la Motte-Fénelon.* Copenhague-Paris, 1771, in-8°.

597. La Porte (abbé J. de), *Observations sur la littérature moderne.* La Haye, 1749 et années suivantes, 9 vol. in-12.

598. La Porte (abbé J. de), *Ecole de littérature tirée de nos meilleurs écrivains*, nouv. éd. Paris, 1767, in-12. — 2 éditions.

599. La Serre (abbé J.-A. de), *Poétique élémentaire par M. L. S.*

600. Lezay-Marnezia (Cl. F.-A. de), *Plan de lecture pour une jeune dame*, 2e éd. Paris, 1800, in-8°. — 2 éditions.

601. Mairault (A. de), *Discours sur l'églogue*, à la suite de la *Traduction de Némésien et de Calpurnius.* Bruxelles, 1744, in-12.

602. Mallet (abbé E.), *Principes pour la lecture des Poètes.* Paris, 1745, 2 vol. in-12.

603. Marmontel, *Œuvres.* Paris, 1787. 17 vol. in-8°.

603*bis*. Mayeul-Chaudon (abbé L.), *Bibliothèque d'un homme de goût ou avis sur le choix des meilleurs livres.* Amsterdam, 1773, 2 vol. in-12. — 3 éditions.

604. Mourgues (le P. M.), *Traité de la poésie française, revu par le P. Brumoy.* Paris, 1754, in-12. — 4 éditions au xviiie siècle (Paris, 1755 [Bibl. d'Arras]).

605. Nicolas (avocat), *Lettres au sujet d'un livre intitulé Réflexions sur la Poésie en général, sur l'Eglogue* etc... Paris, 1734, in-12.

606. Nodier (Ch.), *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque.* Paris, 1829, in-8°.

607. Palissot (Ch.), *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature...* Paris, 1803, 2 vol. in-8°. — 3 éditions.

608. Palissot (Ch.), *La Dunciade. Chelsea*, 1764, in-24.

609. Papon (Le P. J.-P.), *L'Art du poète et de l'orateur.* Lyon, 1766, in-12. — 5 éditions (Lyon, 1768 [Bibl. de Nantes]).

610. Remond de Saint-Mard, *Réflexions sur la Poésie en général*, etc... Dans les *Œuvres*. La Haye, 1742, 3 vol. in-12, t. III: — 2 éditions des *Œuvres*.

611. Roy (P. C.), *Œuvres diverses, églogues, pièces mêlées, avec des Réflexions sur l'Eglogue*, etc .. Paris, 1727, in-8°.

613. Sensaric (dom J.-B.), *L'art de peindre à l'esprit*, ouvrage dans lequel les préceptes sont confirmés par les meilleurs orateurs et poètes français. * Paris, 1770, 3 vol. in-12 (Bibl. personnelle). — 4 éditions.

614. Teulières, *Dissertation qui a remporté le prix au jugement de l'Académie royale des sciences, des belles-lettres et des arts de Rouen, en l'année 1755*. Montauban, 1756, in-12.

615. Tressan (L.-E. de), *Eloge de feu M. Bernard de Fontenelle*. S. l., 1783, in-8°.

616. Trublet (abbé N. C. J.), *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de Messieurs de Fontenelle et de la Motte*, * 2e édit. Amsterdam, 1760, in-12. — 2 éditions.

617. Vaillant, *Discours critique sur la poésie pastorale*. En tête d'une traduction des *Églogues* de Virgile. Paris, 1724, in-12.

618. Watelet, *La vallée de Tempé*. La Haye, 1747. — 2 éditions.

619. *L'histoire et les amours de Sapho de Mytilène*. Paris, 1724, in-12. — Ménard (L.), *Les amours de Callysthène et d'Aristoclée*. La Haye, 1740, in-12. — Barthélemy (abbé), *Les amours de Carite et Polydore*. Paris, 1760, in-12. — Sacy (C.-L.-M.), *Les amours de Laïs*. Corinthe-Paris, 1765, in-12. — *Les amours de Sapho et de Phaon*. Amsterdam, 1769, in-8°.

619 bis. * *Parallèle de la poésie et de la peinture. Discours académique*. Paris, 1737, in-12 (Bibl. de Toulouse).

XIII. — Gessner.

620. Aquin de Chateau-Lyon (P.-L. d') [écrit aussi Daquin], *Lettres sur M. de Fontenelle*. Paris, 1751, in-12.

621. Baldensperger (F.), *Gessner en France* (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 1903).

622. Bérault-Bercastel (A.-H.), *Idylles nouvelles*. Bruxelles, 1761, in-8°.

623. Bérault-Bercastel (A.-H.), *La conquête de la Terre Promise*, poème en douze chants. Paris, 1766, 2 vol. in-12.

624. Bérenger (L.-P.), *Eloge de M. de Reyrac*. Paris-Orléans, 1783, in-8°.

625. Berquin (A.), *Romances*. Paris, 1775, in-12.

626. * Besnier, *Le Mexique conquis*. Paris, 1752, 2 vol. in-12.

627. Bitaubé (P.-J.), *Guillaume de Nassau*, poème en prose. Amsterdam, 1773, in-8°. — 2 éditions.

628. Bitaubé (P.-J.), *Joseph*. Paris, 1767, in-8°. — 3 éditions (Berlin, 1772 [Bibl. de Toulouse]).

629. Borde (Ch.), *Œuvres diverses*. Lyon, 1783, 4 vol. in-8°.

630. Cazotte (J.), *Ollivier*, poème en prose. Paris, 1762, 2 vol. in-12. — 2 éditions (S. l., 1763 [Bibl. du Hâvre]).

631. Chabanon (M.-P.-G. de), *Idylles de Théocrite, traduites en prose, avec quelques imitations en vers de cet auteur, précédées d'un Essai sur les poètes bucoliques.* * Paris, 1776, in-12. — 3 éditions.

632. Cubières de Palmezeaux (M.), *Fontenelle jugé par ses pairs, ou Eloge de Fontenelle...* Paris, 1783, in-12. — 2 éditions (Paris, 1785).

633. Deberre (E.), *La Vie littéraire à Dijon au XVIIIe siècle*. Paris, 1902, in-8°.

634. Deslyons, *Eloge de Bernard le Bovier de Fontenelle*. Liège, 1783, in-8°.

635. Desmarais, *Jérémie*, poème en quatre chants. Paris, 1771, in-8°.

636. Doigni du Ponceau, *Eloge de M. Salignac de La Motte-Fénelon*. Paris, 1771, in-8°.

637. Flers (abbé de), *Eloge de Fontenelle*. Paris, 1783, in-8°.

638. Garat (D.-J.), *Eloge de Bernard de Fontenelle*. Paris, 1774, in 8°.

639. Gessner (S.), *Œuvres complètes*, trad. par Huber. Paris, 1807, 3 vol. in-12.

640. Gessner (S.), *Idylles et poèmes champêtres*, trad. par Huber. * 2e édition faite dans la même année que la précédente, Lyon, 1762, in-12.

641. Gessner (S.), *Œuvres choisies de M. Gessner, contenant la Mort d'Abel, la Nuit, et autres poèmes, avec des Idylles, des Pastorales et autres pièces mises en vers français par différents auteurs et les meilleurs poètes en ce genre*. Zurich-Paris, 1774, in-12.

642. Gilbert (N.-J.-L.), *Début poétique*, édition corrigée, aug-

mentée d'un chant d'Abel et de plusieurs autres ouvrages en vers. Paris, 1772, in-8°.

643. Hottinger, *Salomon Gessner*, traduit par H. Meister. Zurich, 1797, in-12.

644. Huber (M.), *Choix de poésies allemandes*. Paris, 1766, 4 vol. in-12.

645. Jérusalem (abbé J.-F.-G.), *Lettre sur la littérature allemande*... trad. de l'allemand. Berlin, 1781, in-8°.

646. Labaume-Desdossat (J.-F. de), *La Christiade ou le Paradis reconquis*. Bruxelles, 1753, 6 vol. in-12.

647. Lanson (G.), *Programme d'études sur l'histoire provinciale de la vie littéraire en France* (*Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. IV, 1902-1903).

648. Le Cat (C.-N.), *Eloge de Fontenelle*. Rouen, 1760, in-12 (1759, dans Quérard).

649. Le Clerc (L.-C.), *Tobie*, poème en quatre chants. Paris, 1773, in-12.

650. Le Monnier (abbé G.-A.), *Fête des bonnes gens de Canon et des rosières de Briquebec*. Paris, 1778, in-8°.

651. * Le Roi, *Eloge de Fontenelle*. Paris, 1784, in-8°.

652. Le Suire (R.-M.), *Les Noces patriarcales*, poème en prose, en cinq chants. Londres-Paris, 1777, in-12. — 2 éditions.

653. Mallemans de Messanges (J.), *Traduction de Virgile en prose poétique* (signalé par Quérard sans autres indications).

654. Malouet (P.-V.). *Les quatre parties du jour à la mer*. * Amsterdam-Paris, 1783, in-8° (inséré également dans les *Soirées provençales*, **177**, t. I, p. 328).

655. Marandon, *Daphné. Pastorale en un acte et en vers imitée de Gessner*. Bordeaux, 1771, in-8°.

656. Maury (abbé J.-S.), *Eloge de François de Salignac de La Mothe-Fénelon*. Paris, 1782, in-8°.

657. Perreau (J.-A.), *Scènes champêtres et autres ouvrages du même genre*, par M. P***. Amsterdam-Paris, 1782, in-8°.

658. Petigny de Saint-Romain (Mlle), *Idylles ou Contes champêtres*. Paris, 2e édit., 1803, 2 vol. in-18. — 2 éditions (1re, 1786).

659. Reyrac (abbé F.-P. de), *Hymne au Soleil*. Amsterdam, 1781, in-18. — 8 éditions.

660. Seguier de Saint-Brisson, *Ariste ou les charmes de l'honnêteté*. Paris, 1764, in-12.

661. Süpfle (Th.), *Geschichte des deutschen Kultureinflusses auf Frankreich*, t. I. Gotha, 1886, 2 vol. in-8°.

662. *Les amours de Mirtil*, poème en prose. Constantinople-Paris, 1761, in-12°.

663. *Hylas et Pila*, poème en neuf chants et en prose. Memphis-Paris, 1779, in-12.

664. *Poésies diverses de M. D****. Genève, 1776, in-8°.

XIV. — La pastorale théâtrale.

666. Desboulmiers (J.-A. Jullien dit), *Histoire du théâtre de l'Opéra-Comique*. Paris, 1769, 2 vol. in-12.

667. Du Bled (V.), *La Comédie de société au XVIIIe siècle*. Paris, 1893, in-12.

668. Favart, *Théâtre*. Paris, 1763-1772, 10 vol. in-8°.

669. Font (A.), *Favart, l'Opéra-Comique et la Comédie vaudeville aux XVIIe* et *XVIIIe siècles*. Paris, 1894, in-8°.

670. * Gillot, *Théâtre italien. Livre de scènes comiques inventées par Gillot*. Paris, s. d., in-8°.

671. Heulhard (A.), *Histoire littéraire et musicale du premier Opéra-Comique français*.

672. Jullien (A.), *Histoire du théâtre de Madame de Pompadour*. Paris, 1874, in-8°.

673. Jullien (A.), *La Comédie à la Cour de Louis XVI*. Paris, s. d., in-4°.

674. Jullien (A.), *Histoire du costume au théâtre*. Paris, 1880, in-4°,

675. La Porte (abbé J. de), *Anecdotes dramatiques*. Paris, 1775, 4 vol. in-12.

676. Lecomte (H.), *Costumes de théâtre de 1670 à 1820*. S. l. n. d., in-4°.

677. Le Vacher de Charnois (J.-Ch.), *Costumes et Annales des grands théâtres de Paris*. Paris, 1786-1789, 7 vol. in-4°.

678. Nougaret (P.-J.-B.), *L'Art du théâtre en général*... Paris, 1769, 2 vol. in-12.

679. Orville (A.-G. Contant d'), *Histoire de l'Opéra Bouffon*. Paris, 1768, in-8°.

680. Trébuchet, *Lettre d'un ancien officier de la Reine, à tous les Français, sur les Spectacles*. Paris, 1759, in-12.

681. Origny (A.-J.-B. d'), *Annales du théâtre italien depuis son origine jusqu'à ce jour*. Paris, 1788, 3 vol. in-8°.

682. *Album dramatique. Souvenirs de l'ancien théâtre français*. Paris, 1820, in-8°.

683. *Almanach historique et chronologique de tous les spectacles*. Paris, 1752, in-24.

684. *Paroles des concerts des Harmoniphiles de Saint-Omer* (Bibl. de Saint-Omer. Recueil sans page de titre).

XV. — Les Romanciers.

685. Arnaud (F.-T.-M. de Baculard d'). *Les délassements de l'homme sensible*. Paris, 1783-1787. 24 parties en 12 vol. in-12 (1786, dans Quérard).

686. *Id. Les épreuves du sentiment*. Paris, 1775-1778, 5 vol. in-8° — 6 éditions. (Un grand nombre des historiettes de ce recueil et du précédent ont eu, en publication séparée, de multiples éditions).

687. Barthe. *La jolie femme ou la femme du jour*. * Lyon-Rouen-Paris, 1769, in-12. — 3 éditions (Amsterdam-Paris, 1769, d'après Barbier).

689. Bastide (J.-F. de), *Le tombeau philosophique ou histoire du marquis de *** à Mme de ****, par le chevalier de la B... Amsterdam, 1751, 2 vol. in-12.

690. Bastide (J.-F. de). *Les aventures de Victoire Ponty*. Amsterdam-Paris, 1758, 2 vol. in-12 (réimprimé dans le supplément à la *Bibliothèque de campagne* (1761) et dans la *Bibliothèque universelle des romans*).

692. Beauharnais (comtesse F. de), *L'Abailard supposé ou le sentiment à l'épreuve*. Amsterdam-Paris, 1780, in-8°.

693. Beaumont (Mme Le Prince de), *Lettres de Mme Dumontier*. Lyon, 1756, in-12. — 3 éditions.

694. Beaumont (Mme Le Prince de), *La nouvelle Clarice*. Lyon-Paris, 1767, 2 vol. in-12.

695. Benoit (Mme F.-A.), *Lettres du colonel Talbert*. Amsterdam-Paris, 1767, 4 vol. in-12 (1766, dans Quérard).

696. Benoit (Mme F.-A.), *Agathe et Isidore*. Amsterdam-Paris, 1768, 2 vol. in-12. — 2 éditions.

697. Brohon (Mlle J.-A.), *Les amans philosophes ou le triomphe de la raison*. Amsterdam-Paris, 1755, in-12 (1753, dans Quérard).

698. Brument, *Henriette de Wolmar ou la mère jalouse de sa*

fille, pour servir de suite à la Nouvelle-Héloïse de J.-J. Rousseau. Paris, 1768, in-12.

699. Catalde (de). *Le paysan gentilhomme ou aventures de M. Ransau avec son voyage aux îles Jumelles.* Paris, 1737, in-12. — 2 éditions.

700. Dauphin (citoyen de Verdun), *La dernière Héloïse ou Lettres de Junie Salisbury,* recueillies et publiées par ***. Paris, 1784, in-8°. — 2 éditions.

701. Des Bies (L.), *Nine.* Paris, 1756, in-12.

702. Dorat (C.-J.), *Les sacrifices de l'amour ou Lettres de la vicomtesse de Sénanges et du chevalier de Versenai,* * nouv. éd. Amsterdam-Paris, 1772, in-12 (Bibl. de l'Arsenal). — 3 éditions.

703. Dorat (C.-J.), *Les malheurs de l'inconstance ou Lettres de la marquise de Circé et du comte de Mirbelle.* * Amsterdam-Paris, 1773, 2 vol. in-8° (Bibl. de l'Arsenal). — 4 éditions.

704. Formey (J.-H.-S.), *L'esprit de Julie ou Extraits de la Nouvelle Héloïse.* Berlin, 1763, in-12. — 2 éditions (Berlin et Paris, 1762, in-12, d'après les *Affiches de province,* 1762, p. 195).

705. La Calprenède, *Cassandre,* extrait en trois volumes. Paris, 1752, in-12,

706. Gaudet (F.-C.), *Bibliothèque des petits-maîtres.* Palais-Royal, 1761, in-18. — 2 éditions.

707. Graffigny (Mme de). *Lettres d'une Péruvienne.* * Amsterdam, 1751, in-12 (Bibl. personnelle). — 7 éditions.

708. Jacquin (abbé). *Entretiens sur les romans,* ouvrage moral et critique, par M. l'abbé J... Paris, 1755, in-12.

709. Labataille (G. de), *Jeannette seconde ou la Nouvelle paysanne parvenue.* * Amsterdam, 1744, in-12. — 2 éditions.

710. La Croix (J.-F. de), *L'esprit de Mlle de Scudéry.* Paris, 1766, in-12.

711. La Croix (P.-F.), *Lettres d'un philosophe sensible.* Paris, 1768, in-12. — 2 éditions.

712. La Dixmerie (N.-B. de), *Toni et Clairette.* Paris, 1773, in-12. — 2 éditions.

713. Loaisel de Tréogate, *La comtesse d'Alibre ou le cri du sentiment.* La Haye-Paris, 1779, in-8°.

714. Loaisel de Tréogate, *Dolbreuse ou l'homme du siècle, ramené à la vérité par le sentiment et par la raison.* Amsterdam-Paris, 1783, 2 vol. in-8°. — 4 éditions (Paris, 1785; Paris, 1786 [Bibl. d'Arras]).

715. Loaisel de Tréogate. *Ainsi finissent les grandes passions ou les dernières amours du chevalier de****. Paris, 1788, in-12.

716. Loaisel de Tréogate. *Valmore* et *Florello*, nouvelles. Paris, 1795, in-24. — 2 éditions de *Florello*.

717. Mercier (L.-S.), *Jezennemours*, roman dramatique. Amsterdam, 1776, in-12. — 3 éditions (Neuchâtel-Paris, 1776, d'après Quérard). Réimprimé sous le titre de *Histoire d'une jeune luthérienne*. Paris, 1786, 2 vol. in-8°.

718. Mouhy (Ch. de), *La paysanne parvenue ou les Mémoires de Mme la marquise de L. V...* Paris, 1735, 2 vol. in-12. — 4 éditions (Lille, 1779, 2 vol. in-12 [Bibl. de Genève]).

719. Mouhy (Ch. de), *Les délices du sentiment*. Paris, 1753, 6 parties in-12.

720. Murat (Mme H.-J. de), *Voyage de campagne*. * Paris, 1734, in-12.

721. Murville (P.-N.-André, dit de), *L'amant de Julie d'Étange ou Épître d'Hermotime à son ami*, par M. de Murville. Paris, 1776, in-8°.

722. Nougaret (P.-J.-B.), *La paysanne pervertie ou les mœurs des grandes villes*. Londres-Paris, 1774; 4 vol. in-12.

723*. Perin. *L'empire des passions*. Paris, 1755, in-12.

724. Pestalozzi, *Léonard et Gertrude ou les mœurs villageoises*, trad. par Pajon de Moncets. Berlin, 1783, in-8°.

725. Puisieux (Mme M. de), *L'éducation du marquis de *** ou Mémoires de la comtesse de Zurlac*. * Berlin-Paris, 1753, 2 vol. in-18. — 2 éditions.

726. Restif de la Bretonne, *Le paysan perverti ou les dangers de la ville*. La Haye-Paris, 1776, 4 vol. in-12.

727. Restif de la Bretonne, *L'école des Pères*, Paris, 1776, 3 vol. in-8°.

728. Restif de la Bretonne. *Le nouvel Abailard ou Lettres de deux amants qui ne se sont jamais vus*. Neuchâtel-Paris, 1778, 4 vol. in-12.

729. Riccoboni (Mme M.-J.), *Lettres de milady Juliette Catesby à lady Henriette Campley, son amie*. * Paris, 3e éd., 1762, in-12. — 5 éditions.

730. Riccoboni (Mme M.-J.), *Histoire de miss Jenny*. Paris, 1764, 4 vol. in-12.

731. Riccoboni (Mme M.-J.), *Œuvres*. Paris, 1826, 9 vol. in-24.

732. Robert (Mme M.-A.), *La paysanne philosophe ou les Aven-*

tures de Mme la comtesse de ***. Amsterdam, 1762, 2 vol. in-12.

733. Robert (Mme M.-A.), *Nicole de Beauvais ou l'amour vaincu par la reconnaissance.* La Haye-Paris, 1767, 2 vol. in-12.

734. Sabatier de Castres, *Betsi ou les Bizarreries du destin.* Amsterdam-Paris, 1769, 2 vol. in-8°. — 2 éditions.

735. Sauvigny (Billardon de), *Les amours de Pierre-le-Long et de Blanche Bazu.* Londres-Paris, 1765, in-12. — 4 éditions.

736. Surgère (A.-N. de), *Abrégé de Cassandre.* Paris, 1752, 3 vol. in-12.

736 bis. Surgère (A.-N. de), *Abrégé de Pharamond.* Paris, 1753, 4 vol. in-12.

737. Tencin (Mme C.-A. Guérin, marquise de), *Mémoires du comte de Comminge.* La Haye-Paris, 1735, in-12. — Nombreuses éditions.

738. Villeneuve (Mme G.-S.), *Les belles solitaires.* Amsterdam, 1745, 3 vol. in-12.

739. Villeneuve (Mme G-S. de), *La jardinière de Vincennes*. Londres-Paris, 1753, 2 vol. in-12. — Nombreuses éditions d'après Quérard (Londres, 1771, d'après Barbier).

740. *Bibliothèque de campagne*, chez Prault père, dernière édition, 1761, 24 vol. in-12.

741. *Bibliothèque de campagne*, chez Duchesne. Paris, 1778, 24 vol. in-12.

742. *Manuel des châteaux ou Lettres contenant des conseils pour former une bibliothèque romanesque.* Paris, 1779, in-8° (t. II des *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque ou bibliothèque des dames*).

743. *Bibliothèque universelle des romans*, juillet 1775 et années suivantes, 112 vol. in-12.

744. *L'Élève de la Nouvelle Héloïse ou Lettres de Mme la marquise de *** à Mme la comtesse de **** (*Mercure de France*, avril 1761, p. 14).

745. *Les Écueils du sentiment.* Paris, 1755, in-12.

746. *Le Jardin de Julie.* Lyon, 1763, in-12 (analysé par le Rousseau publié chez Poinçot, tome IV).

747. *Lettres d'un citoyen de Genève.* Cologne-Paris, 1763, in-12.

748. *Lettre de M. L. à M. D. sur la Nouvelle Héloïse de J.-J. Rousseau, de Genève.* Genève, 1762, in-8°.

749. *Lettres de Mme du Montier à la marquise de ***, sa fille.* Lyon-Paris, 1756.

750 *bis*. *Le Mariage*, par M. C***. Paris, 1769, in-12.

751. *Mémoires de Lucile*. Paris, 1755, in-12.

752. *Nouvelle bibliothèque de campagne ou Choix d'épisodes intéressants et curieux, tirés des meilleurs romans, tant anciens que nouveaux*. Amsterdam-Paris, 1779 et années suivantes, in-12.

753. *La Nouvelle Héloïse de M. J.-J. Rousseau mise en couplets*. Paris, 1762, in-12 (1765, dans Quérard; peut-être paraît-il deux romances distinctes. Celle-ci est insérée par Favart, **101**, t. I, p. 250).

754. *Parallèle entre la Clarisse de Richardson et la Nouvelle Héloïse de M. Rousseau* (*Journal étranger*, déc. 1761, p. 184, d'après *The Critical Rewiew*, et *Journal helvétique*, juin 1765).

755. Mollet (J.-L.), *Sophie ou Lettres de deux amies, recueillies et publiées par un citoyen de Genève*. Genève, 1779, in-8°.

XVI. — Les Peintres.

756. Argens (marquis J.-B. d'), *Réflexions critiques sur les différentes écoles de peinture*. Paris, 1752, in-12 (1772, dans Quérard). — 3 éditions.

757. Bachaumont (L. Petit de), *Essai sur la peinture, la sculpture et l'architecture*, 2e éd., s. l., 1752, in-8°. — 2 éditions.

758. Baillet de Saint-Julien, *Lettre sur la peinture, à un amateur*. Genève, 1750, in-12. — 3 éditions (Amsterdam, 1748, in-12).

760. Baillet de Saint-Julien, *La Peinture, poème. Ode de milord Telliab, traduite de l'anglais par M****. Londres, 1753, in-12. — 3 éditions (réimprimé sous le titre de : *La Peinture, poème. Caractères de quelques peintres français actuellement vivants*).

761. Balot de Sovot, *Éloge de Monsieur Lancret, peintre du roi*. S. l., 1743, in-8°.

762. Cailleau (A.-C.), *La Muse errante au Salon*. Athènes-Paris, 1771, in-12.

763. Camburat (de), *L'Exposition des tableaux du Louvre faite en l'année 1769*. Genève-Paris, 1769, in-8°.

764. Cochin (Ch.-N.), *Lettres à un jeune artiste peintre*. S. l. n. d., in-12.

765. Cochin (Ch.-N.), *Recueil de quelques pièces concernant les arts, extraites de plusieurs Mercures de France*. Paris, 1757, in-12.

766. Dandré-Bardon (M.-F.), *Traité de peinture, suivi d'un essai sur la sculpture.* Paris, 1765, 2 vol. in-12.

767. Dufresnoy, *L'Art de peindre*, traduit par R. de Piles. — Marsy (de), *La Peinture*, trad. par de Querlon, 5e éd. Paris, 1753, in-8°. — 4 éditions.

768. Estève, *Lettre à un ami sur l'exposition des tableaux faite dans le grand salon du Louvre le 25 août 1753.* S. l. n. d., in-12.

769. Fontenai (abbé L.-A. de), *Dictionnaire des artistes.* * Paris, 1786, 2 vol. in-8°. — 2 éditions.

770. Gabillot, *Hubert Robert.* Paris, 1895, in-8°.

771. Garrigues de Froment, *Sentiments d'un amateur sur l'exposition des tableaux du Louvre et la critique qui en a été faite.* S. l., 1753, in-12.

772. Goncourt (E. et J. de), *L'Art du XVIIIe siècle*, 3e éd. Paris, 1880, 2 vol, in-4°.

773. Gruyer, *La Peinture au château de Chantilly, école française.* Paris, 1898, in-4°.

774. Joubert (C.-A.), *Lettre à un amateur en réponse aux critiques qui ont paru sur l'exposition des tableaux*, 1753, in-12.

775. Josz (V.), *Watteau* (Mercure de France, 1902, t. I et suiv.).

776. Lacombe (J.), *Dictionnaire portatif des beaux-arts.* Paris, 1753, in-12 (1752, dans Quérard); nouvelle éd., 1759, in-8°.

777. Lafont de Saint-Yenne, *Sentiments sur quelques ouvrages de peinture, sculpture et gravure, écrits à un particulier en province.* S. l., 1754, in-12.

778. Lagrange (Léon), *Joseph Vernet, sa vie, sa famille, son siècle.* Bruxelles, 1858, in-8°.

779. Leblanc (abbé J.-B.), *Lettre sur l'exposition des ouvrages de peinture, sculpture, etc., de l'année 1747.* S. l., 1747, in-12.

780. Leblanc (abbé J.-B.), *Observations sur les ouvrages de MMrs de l'Académie de peinture et de sculpture exposés au Sallon du Louvre en l'année 1753.* S. l., 1753, in-12.

781. * Le Comte (?), *Jugements sur les principaux ouvrages exposés au Louvre le 27 août 1751.* Amsterdam, 1751, in-12.

782. Lemierre (A.-M.), *La Peinture, poème en trois chants.* Paris, s. d. (1769), in-8°.

783. Lescalier (A.), *La Peinture, poème.* Londres-Paris, 1778, in-8°.

784. Le Suire, *Coup d'œil sur le sallon de 1775, par un aveugle*. Paris, 1775, in-12.

785. Mantz (P.), *François Boucher, Lemoyne et Natoire*. Paris, 1880, in-4°.

786. Marchand (J.-H.), *Tableaux d'un poète et poésies d'un peintre*. Pittorescopolis-Paris, 1772, in-8°.

788. Mathon de la Cour, *Lettre à Monsieur *** sur les peintures, les sculptures et les gravures exposées dans le sallon du Louvre en 1765*. Paris, 1765, in-12.

789. Meusnier de Querlon, *L'École d'Uranie ou l'Art de la peinture* (trad. de Dufresnoy, par de Piles, et de de Marsy, par Meusnier). Paris, 1753, in-12. — Sept autres traductions de Dufresnoy. La trad. de de Marsy a été publiée séparément. * Autre trad. : Paris, 1746, in-12 (Bibl. de Genève).

790. Michel, d'Avignon, *La Peinture, poème couronné aux Jeux Floraux*. Lyon, 1767, in-8°.

790 *bis*. Moureau (A.), *Les Moreau*. Paris, 1893, in-8°.

791. Pernetti (dom A.-J.), *Dictionnaire portatif de peinture, sculpture et gravure*. Paris, 1757, in-12.

792. Piles (R. de), *Cours de peinture par principes*. Paris, 1708, in-12. — 3 éditions.

793. Pujoulx (J.-B.), *Momus au salon*, 1783, in-8°.

794. * Revel fils, *La Peinture rajeunie* (Recueil des Jeux Floraux. Toulouse, 1754, in-12).

795. Rosenberg (A.), *Watteau*. Bielefeld et Leipzig, 1896, in-4°.

796. Saint-Yves, * *Observations sur les arts*. Paris, 1752, in-12.

797. Seidel (P.), *Friedrich der grosse und die französische Malerei seiner Zeit*. Berlin, s. d., in-4°.

798. Seidel (P.), *Les collections d'œuvres d'art françaises du XVIII*e *siècle appartenant à Sa Majesté l'Empereur d'Allemagne*, trad. par P. Vitry et J.-J. Marquet. Berlin-Leipzig, 1900, in-4°.

799. Valenciennes (P.-H.), *Éléments de perspective pratique à l'usage des artistes, suivis de Réflexions et de conseils à un élève sur la peinture et particulièrement sur le genre du paysage*. Paris, an VIII, in-4°.

800. Valois (A.-J. de), *La Peinture, poème*. S. l. n. d. (vers 1750), in-8°.

801. Watelet (C.-H.), *L'Art de peindre*. Paris, 1760, in-4° et in-8°. — 2 éditions (* publié également dans la *Collection d'Héroïdes*

et pièces fugitives, etc., Francfort et Leipzig, 1771, 10 vol. in-12, ainsi que les poèmes de Lemierre et Michel).

802. Watelet (C.-H.), * *Rymbranesques ou essais de gravures.* Paris, 1785, in-fol.

803. Watelet (C.-H.) et Levesque. *Dictionnaire des arts de peinture, sculpture et gravure.* Paris, 1792, 5 vol. in-8°. — 2 éditions.

804. Watteau, * *Figures de différents caractères de paysages et d'études*, publ. par Chéreau. Paris, s. d., in-fol.

805. *Description des tableaux exposés au Salon du Louvre, avec des remarques, par une Société d'amateurs.* Paris, 1763, in-12.

806. *Deuxième lettre sur les arts écrite à Monsieur d'Yfs, de l'Académie royale des Belles-Lettres de Caen, par M. du P...* Paris, 1763, in-12.

807. *Deuxième promenade de Critès au Salon.* Londres Paris, 1785, in-8°.

808. *Discours sur l'origine, les progrès et l'état actuel de la peinture en France.* Paris, 1785, in-8°.

809. *Le Frondeur ou dialogues sur le Salon, par l'auteur du Coup de patte et du Triumvirat.* S. l., 1785, in-8°.

809bis. *La lanterne magique aux Champs-Elysées ou Entretien des grands peintres sur le Salon de 1775.* S. l. n. d., in-8°.

810. *Lettres pittoresques à l'occasion des tableaux exposés au Salon en 1777.* Paris, in-12.

811. *Loterie pittoresque pour le Salon de 1783.* Amsterdam, 1783, in-8°.

812. *Observations générales sur le Salon de 1783 et sur l'état actuel des arts en France, par M. L... P...* S. l., 1783, in-8°.

813. *Réflexions d'un petit dessinateur qui voit, peut-être, les choses trop en grand.* Paris, 1777, in-12.

814. *Réflexions impartiales sur les progrès de l'art en France.* Londres-Paris, 1785, in-8°.

815. *Remerciement à M. B..., auteur des Lettres sur la peinture vulgairement appelées la critique du Salon, etc.* S. l., 1751, in-12.

816. *Réponse à toutes les critiques sur les tableaux du Salon de 1783, par un frère de la Charité.* Rome, s. d., in-8°.

817. *Réponse à une lettre adressée à un partisan du bon goût sur l'exposition des tableaux faite dans le grand Salon du Louvre le 28 avril 1755.* S. l. n. d., in-12.

818. *Sentiments sur plusieurs des tableaux exposés cette année dans le grand Salon du Louvre.* S. l., 1755, in-12.

819. *Le Triumvirat des arts, ou dialogue entre un peintre, un musicien et un poète, sur les tableaux exposés au Louvre.* Aux Antipodes, Paris, 1783, in-8°.

820. *Le Véridique au Salon.* Athènes-Paris, 1783, in-8°.

XVII. — Divers.

821. Alembert (J. d'), *Œuvres.* Paris, 1821-1822, 5 vol. in-8°.

821*bis*. Arnaud (Baculard d'), *Les Amants malheureux ou le comte de Comminge.* La Haye-Paris, 1764, in-8°.

822. Aublet de Maubuy, *Histoire des troubles et des démêlés littéraires depuis leur origine jusqu'à nos jours inclusivement.* Amsterdam-Paris, 1779, 2 vol. in-8°.

823. Bachaumont (L. de), *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres en France.* Londres, 1777-1789, 36 vol. in-12.

824· Beauregard (Costa de), *Un homme d'autrefois. Souvenirs recueillis par le marquis*, etc... Paris, 1886, in-12.

824. Beaurieu (G. de), *L'Elève de la nature*, nouv. éd. Amsterdam-Paris, 1771, 3 vol. in-12. — 10 éditions.

828. Béclard (L.), *Sébastien Mercier. Sa vie, son œuvre, son temps, d'après des documents inédits.* Paris, 1903, in-8°.

829. Bengesco (G.), *Voltaire. Bibliographie de ses œuvres.* Paris, 1882-1890, 4 vol. in-8°.

830. Boulanger de Rivéry, L. Landon et P.-H. Larcher, *Lettres d'une Société ou remarques sur quelques ouvrages nouveaux*, t. I. Berlin-Paris, 1751, in-12.

831. Caraccioli (L.-A. de), *Lettres d'un Indien à Paris à son ami Glazir.* Amsterdam-Paris, 1789, 2 vol. in-12. — 2 éditions.

832. Cathala-Coture, *Histoire politique, ecclésiastique et littéraire du Quercy.* Montauban-Paris, 1785.

832*bis*. Chamfort, *Œuvres.* Paris, 1824-1825. 5 vol. in-8°.

834. Condillac, *Œuvres complètes.* Paris, 1798 et années suiv., 23 vol. in-8°.

835. Condorcet, *Œuvres.* Paris, 1847, 10 vol. in-8°.

836. Delandine (F.-A.), *Couronnes académiques ou Recueil des prix proposés par les Sociétés savantes.* Paris, 1787, in-8°.

837. Delisle de Sales (L.-B.). Paris, 1769, 3 vol. in-12.

837*bis*. DESNOIRETERRES, *Le chevalier Dorat et les poètes legers au XVIIIe siècle*. Paris, 1887, in-12.

838. DESNOIRETERRES, *Grimod de la Reynière et son groupe*. Paris, 1877, in-12.

839. DIDEROT, *Œuvres publ. p. J. Assézat et M. Tourneux*. Paris, 1875-1877, 20 vol. in-8°.

839*bis*. DUCIS (J.-F.), *Œuvres*. Paris, 1813, 3 vol. in-8°.

840. DUCLOS, *Œuvres*. Paris, 1806, 10 vol. in-8°.

841. L'*Encyclopédie*.

842. FÉRAUD (abbé). *Dictionnaire critique de la langue française*. Marseille, 1787-1788. 3 vol. in-4°.

843. GERDIL (cardinal), édité par A. A. J. Feutry, *Discours philosophiques sur l'homme, sur la rèligion et ses ennemis*. Paris, 1792, in-12.

844. FLORIAN, *Œuvres*. Paris, 1824, 9 vol. in-8°.

845. GRESSET, *Œuvres*. Paris, 1806, 2 vol. in-12.

846. LA CONDAMINE (?). * *Histoire d'une jeune fille sauvage trouvée dans les bois à l'âge de dix ans*. Paris, 1755, in-12.

847. LA HARPE, *Œuvres*. 1820-1821, 16 vol. in-8°.

847*bis*. LA HARPE, *Lycée*. Paris, 1829, 13 vol. in-8°.

847*ter*. LA HARPE, *De la philosophie du XVIIIe siècle*. Paris, 1829, in-8°

848. LEMONNIER (abbé), *Fête des bonnes gens de Canon*. Avignon-Paris, 1777, in-8°.

849. LENEL (S.), *Marmontel*. Paris, 1903, in-8°.

850. LENÔTRE (G.), *Vieilles maisons, vieux papiers*, 1re série. Paris, 1906, in-12.

851. LE PRÉVOT D'EXMES (F.), *Le nouveau Spectateur*, 3e cahier. Genève-Paris, 1770, in-8°.

852. LE TOURNEUR, *Ossian, fils de Fingal, barde du IIIe siècle : Poésies galliques traduites sur l'anglais de M. Macpherson*. Paris, 1777, 2 vol. in-8°.

853. L'EVESQUE (P. Ch.). *L'homme moral ou l'homme considéré tant dans l'état de pure nature que dans la société*. nouv. éd. Amsterdam. Bouillon, 1775. in-12. — 4 éditions.

853*bis*. LEZAY-MARNEZIA (Cl.-F.-A.), *Le bonheur dans les campagnes*. 2e éd. Neuchâtel, 1784, in-8°.

854. LIGNE (prince de), *Œuvres* publ. p. A. Lacroix. Bruxelles-Leipzick, 1860, 4 vol. in-12.

855. LION (H.), *Le président Hénault*. Paris, 1903, in-8°.

856. Luchet (J.-P.-L., marquis de), *Le Pot-Pourri*. Paris, 1782, in-8° (1781, dans Quérard).

857. Marmontel, *Œuvres*. Paris, 1819-1820, 7 vol. in-8°.

857*bis*. Martin (Aimé), *Mémoire sur la vie et les ouvrages de J.-H. Bernardin de Saint-Pierre*. Paris, 1826, in-8°.

858. Maury (F.), *Bernardin de Saint-Pierre*. Paris, 1892, in-8°.

858*bis*. Mercier (L.-S.) (?), *L'homme sauvage, histoire traduite de...* Amsterdam-Paris, 1767, in-12,

859. Mercier (L.-S.), *Mon bonnet de nuit*. Neuchâtel, 1784, 4 vol. in-8°. — 3 éditions.

860. Montesquieu, *Œuvres*, Londres-Paris, 1772, 3 vol. in-8°.

861. Moreri (L.), *Grand dictionnaire historique*. Paris, 1759, 10 vol. in-f°.

862. Necker (Mme), *Mémoires extraits des manuscrits de Mme Necker*. Paris, 1798, 3 vol. in-8°.

863. Necker (Mme), *Nouveaux mélanges extraits des manuscrits de Mme Necker*. Paris, 1801, 2 vol. in-8°.

864. Palissot (Ch.), *La Dunciade*. Chelsea, 1764, in-24.

865. Palissot (Ch.), *Œuvres*. Paris, 1809, 6 vol. in-8°.

866. Para du Phanjas, *Les principes de la saine philosophie conciliés avec ceux de la religion ou la philosophie de la religion*. Paris, 1774, 2 vol. in-12.

867. Racine (L.), *Œuvres*. Paris, 1808, 6 vol. in-8°.

868. Reynold (G. de), *Jean-Jacques Rousseau et ses contradicteurs*. Fribourg, 1904, brochure in-8°.

869. Roland (Mme), *Œuvres* publ. p. A. Champagneux. Paris, 1800, 3 vol. in-8°.

870. Rolland (J.), *Histoire littéraire de la ville d'Albi*. Toulouse, 1879, in-8°.

871. Rousseau (J.-B.), *Œuvres*. Paris, 1820, in-8°.

872. Sabatier de Castres (A.), *Les trois siècles de notre littérature ou tableau de l'esprit de nos écrivains depuis François Ier jusqu'en 1772*. Paris, 1772, 3 vol. in-8°. — 4 éditions.

873. Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*. Paris, 1864, 3 vol. in-12.

874. Saint-Lambert, *Essai sur la vie et les ouvrages d'Helvétius* dans les *Œuvres philosophiques*. Paris, 1798, t. V.

874*bis*. Bernardin de Saint-Pierre, *Œuvres*. Paris, 1825-1826, 12 vol. in-8°.

874ter. Bernardin de Saint-Pierre, *Etudes de la nature*. 4e éd. Paris, 1791, 4 vol. in-12.

874^{4}, Bernardin de Saint-Pierre, *Voyage à l'Ile-de-France*. Neuchâtel, 1773, 2 vol. in-8°.

875. Schmidt (G.-L.), *Traités sur divers sujets intéressants de politique et de morale*. S. l., 1760, in-12 (1761, dans Quérard). — 3 éditions.

876. Ségur (marquis de), *Julie de Lespinasse*. Paris, s. d., in-8°.

877. Sterne. *Œuvres complètes*, nouv. éd. Paris, 1803, 6 vol. in-8°.

878. Texte (J.), *J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*. Paris, 1895, in-8°.

878bis. Tressan (comte L.-E de), *Œuvres* publ. par Campenon. Paris, 1822-1823, 10 vol. in-8°.

879. Turgot. *Œuvres*. Paris, 1808-1811, 9 vol. in-8°.

880. Turpin (comte L. de) et Castillon, *Amusements philosophiques et littéraires de deux amis*. Paris, 1754, in-12.

881. Vauvenargues, *Œuvres posthumes* publ. par E. Gilbert. Paris, 1857, in-8°.

882. Vernes (J.), *Choix littéraire*. Genève, 1755-1760, 24 vol. in-8°.

882bis. Vicq d'Azyr, *Suite des éloges lus dans les séances publiques de la Société royale de médecine*, 6e cahier. Paris, 1787, in-4°.

883. Voltaire, *Œuvres complètes*. Paris (Garnier), 1877-83, 52 vol. in-8°.

884. Bellepierre de Neuve-Eglise, *Bibliographie parisienne*. Paris, 1771, 6 vol. in-8°.

885. *Correspondance littéraire, philosophique et critique par Grimm, Diderot, Raynal, Meister, etc...*, publ. par M. Tourneux, Paris, 1878, 14 vol. in-8°.

886. *Nécrologe des hommes célèbres de la France*. Paris, 1764-1782, 17 vol. in-12.

887. *Le Paradis terrestre découvert dans un petit coin de la France, etc...* Carpentras, 1787, in-12. — Pagel (R.), *Bibliographie noyonnaise suivie de la bibliographie de la rosière de Salency*. Auch, 1903, in-8°.

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

Cet Index ne comprend pas les noms des personnages d'œuvres littéraires (Daphnis, Clitandre, etc...), sauf, pour faciliter les recherches sur J.-J. Rousseau, ceux de Saint-Preux, M. de Wolmar, Mme de Wolmar (ou Julie).

Les chiffres entre parenthèses indiquent les citations dans les notes ou références.

INDEX DES ŒUVRES CITÉES

Les chiffres entre parenthèses indiquent les citations dans les notes ou références.

INDEX DES NOMS DE LIEUX

Les chiffres entre parenthèses indiquent les citations dans les notes ou références.

VU :

Le 16 avril 1907.

Le Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris,

A. CROISET.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE.

Les Faits.

CHAPITRE II. — PROMENEURS ET VOYAGEURS.

DEUXIÈME PARTIE.

Les Ames.

LIVRE I. — L'IDYLLE CHAMPÊTRE.

CHAPITRE PREMIER. — BERGERADES.

LIVRE II. — NATURE ET SENTIMENT.

CHAPITRE PREMIER. — J.-J. ROUSSEAU.

CHAPITRE III. — La Montagne.

CHAPITRE IV. — L'Expression littéraire.

LIVRE III. — La Nature pittoresque.

CHAPITRE PREMIER. — La Peinture.

CHAPITRE III. — L'ART DE PEINDRE A L'ESPRIT.

I. LA POÉSIE DESCRIPTIVE.

CHAPITRE IV. — L'ART DE PEINDRE A L'ESPRIT.

II. LA PROSE.

CONCLUSION

ERRATA

P. 16, l. 2 : *Bourbonnais,* lire : *Boulonnais.*

P. 20, l. 21 : supprimer *Roissy.*

P. 113, l. 2 : *Christiana,* lire : *Christiania.*

P. 127, l. 20 : *Monnier,* lire : *le Monnier.*

P. 151, l. 8 : supprimer *Brunel.*

P. 168, note : *Desboulmier,* lire : *Desboulmiers.*

P. 212, l. 18 : *Châteaubriand,* lire *Chateaubriand.*

P. 217, l. 3 : *Id.* Id. *Id.*

P. 231, l. 6 : *ermitage,* lire : *Ermitage.*

P. 260 : la note (*a*) doit être transportée à la page 261, note (*a*).

P. 261 : la note (*a*) doit être transportée à la page 260, note (*a*).

P. 262, l. 14 : *côte aux Fées,* lire : *Côte aux Fées.*

P. 287, l. 8 : *Châteaubriand,* lire : *Chateaubriand.*

P. 306, l. 7 : *Sabathier de Castres,* lire : *Sabatier de Castres.*

P. 308, l. 13 : *Id.* Id. *Id.*

P. 461, l. 33 : *le père Attiret,* lire : *le frère Attiret.*

Toulouse, Imp. DOULADOURE-PRIVAT, rue St-Rome, 39. — 5770

PQ
145
.3
1907

Mornet, Daniel
Le sentiment de la nature

Erindale
College